GRAMMAIRE COMPARÉE

DES

LANGUES INDO-EUROPÉENNES

GRAMMAIRE COMPARÉE

DES

LANGUES INDO-EUROPÉENNES

COMPRENANT

LE SANSCRIT, LE ZEND, L'ARMÉNIEN
LE GREC, LE LATIN, LE LITHUANIEN, L'ANCIEN SLAVE
LE GOTHIQUE ET L'ALLEMAND

PAR M. FRANÇOIS BOPP

TRADUITE

SUR LA DEUXIÈME ÉDITION

ET PRÉCÉDÉE D'INTRODUCTIONS

PAR M. MICHEL BRÉAL

PROFESSEUR DE GRAMMAIRE COMPARÉE AU COLLÈGE DE FRANCE

TOME II





PARIS

IMPRIMERIE IMPÉRIALE

M DCCC LXVIII



INTRODUCTION.

J'espère que je ne paraîtrai pas abuser de mon droit de traducteur, en faisant encore précéder ce volume de quelques observations préliminaires. Je voudrais passer successivement en revue les différentes parties de la *Grammaire comparée* de M. Bopp, pour essayer d'éclairer la marche de l'auteur et pour montrer comment ses recherches se tiennent et s'enchaînent. Un tel examen ne sera sans doute pas inutile; au milieu de cette profusion de faits de toute nature, il est bon de marquer les grandes divisions et de prendre quelques vues d'ensemble. Ce n'est pas que le livre de M. Bopp manque d'ordre; mais l'auteur, qui se laisse conduire par son sujet, sous-entend volontiers les transitions. Je ne veux pas dire non plus que les considérations générales fassent défaut dans la *Grammaire comparée;* mais elles se cachent en des recoins où il faut savoir les découvrir.

DE LA PHONÉTIQUE.

Le premier chapitre décrit le système phonique et graphique des langues indo-européennes : c'est ce qu'en Allemagne on appelle la *lautlehre*, et ce que nous pouvons nommer en français *la phonétique* ou *phonologie*. De toutes

les parties de la *Grammaire comparée,* cette première série d'observations déconcerte le plus le lecteur resté étranger aux recherches de philologie comparative : il doit se demander pourquoi la linguistique moderne accorde une si large place à l'étude des voyelles et des consonnes, quand deux ou trois pages suffisent à la plupart de nos grammaires pour faire connaître les sons et les lettres de l'alphabet soit grec, soit latin, soit français. Mais on n'aura pas de peine à se rendre compte de cette différence de méthode, si l'on prend garde que la philologie comparative ne se propose pas le même objet que nos grammaires classiques.

Nos livres de classe prennent le grec, le latin ou le français, non pas dans leur développement historique, mais à un moment donné de leur existence. C'est, par exemple, le latin que la société polie écrivait à Rome au temps de César ou d'Auguste, que le plus grand nombre des grammaires latines se proposent de nous apprendre. Il n'entre pas dans leur plan de se demander ce qu'étaient à l'origine, ni ce que sont devenus par la suite, ni même ce qu'ont pu être vers le même temps dans la bouche du peuple, les sons de la langue romaine. Le champ de l'étude grammaticale étant ainsi délimité, le lecteur peut se contenter de quelques indications sommaires sur la valeur et la prononciation attribuées par un certain nombre d'hommes, pendant un court espace de temps, aux différentes lettres de l'alphabet.

Mais supposez que le grammairien, oubliant pour un instant les bornes étroites qu'il s'est posées, s'avise seulement de comparer le latin de Virgile à celui d'Ennius, ou

la langue de Cicéron à celle des Gracques : il sera aussitôt amené par la force même des choses à nous donner quelques règles de phonétique. Il nous dira, par exemple, qu'au temps d'Ennius et de Plaute, on prononçait et l'on écrivait *manufestus*, *manubus*, *aurufex*, *sacrufico*, *maxumus*, *decumus*, *mancupium*, *alumentum*, *lubet*, *inclutus*, et que l'*u* qui figure dans ces mots s'est plus tard aminci en *i*; qu'on avait de même des génitifs comme *Castorus*, *Cererus*, *Venerus*, *nominus*, *partus*, *honorus*, et qu'un plus ancien génitif en *os*, semblable au génitif grec, s'est conservé dans *senatuos*, *magistratuos*, *domuos*; qu'au temps de Pyrrhus et des guerres puniques on écrivait au nominatif *tribunos*, *filios*, *primos*, *Plautios*[1]; que l'*s* à la fin de ces nominatifs, de même qu'à la fin des adverbes *magis*, *potis*, et des secondes personnes du passif comme *delectaris*, *videbaris*, *loquereris*, ne faisait pas position et qu'il pouvait être omis[2]; qu'ainsi se sont formés *mage*, *pote*, et les secondes personnes *delectare*, *videbare*, *loquerere*. Il dira encore qu'entre deux voyelles, au lieu d'un *r*, l'ancienne langue latine nous présente souvent un *s*; qu'au lieu de *Lares*, *Valerius*, *arborem*, *robore*, *pignora*, *fœderum*, *plurima*, *meliorem*, *majoribus*, *erit*, on trouve *Lases*, *Valesius*, *arbosem*, *robose*, *pignosa*, *fœdesum*, *plusima*, *meliosem*, *majosibus*, *esit*; ainsi s'explique l'*s* qui est resté dans *arbos*, *robustus*, *pignus*, *fœdus*, *plus*, *melius*, *majus*, *esse*; par le même changement, on peut se rendre compte

[1] Corssen, Prononciation, vocalisme et accentuation de la langue latine, I, p. 143 et suiv. 240 et suiv.

[2] Vita illa dignu' locoque.

ENNIUS.

Comparez Cicéron, *Orator*, 48; Quintilien, IX, 4, 38.

du rapport qui existe entre les nominatifs *æs*, *flos*, *jus*, *genus* et les génitifs *æris*, *floris*, *juris*, *generis*; entre les participes *ustus*, *gestus*, *mæstus*, *questus* et les infinitifs *urere*, *gerere*, *mærere*, *queri*; entre *hesternus* et *heri*; entre *quæsumus* et *quærimus*. Le grammairien sera aussi conduit à montrer que les diphthongues de l'ancienne langue latine, qui, au temps d'Auguste, se sont toutes résolues en voyelles longues, à l'exception de la seule diphthongue *au*, existaient encore du temps des Scipions; qu'on écrivait *loucere*, *doucere*, *deivus*, *deicere*, *feidere*, *foidus*, *moinia*, *praida*, *aidiles*, au lieu de *lucere*, *ducere*, *divus*, *dicere*, *fidere*, *fœdus*, *mœnia*, *præda*, *ædiles*. Ainsi s'expliquera la différence de quantité qui existe entre *dīcere* et *causidĭcus*, entre *dūcere* et *dŭcem*, entre *fīdere* et *fĭdes*, entre *lūcere* et *lŭcerna*; car la voyelle est brève là où elle est restée pure, tandis qu'elle est longue quand elle est le débris d'une ancienne diphthongue[1]. Ces remarques et beaucoup d'autres de même nature s'imposeront au grammairien, aussitôt que, perdant de vue son objet immédiat, qui est le maniement pratique de la langue, il voudra comparer le latin à lui-même et en esquisser les transformations. Naturellement et presque à son insu, la phonétique s'introduira dans son livre à la suite de l'histoire.

Mais les règles de phonétique deviendront encore bien plus nécessaires si la langue, au lieu de nous être parvenue sous une forme unique, ainsi qu'il est arrivé pour le latin, est représentée par différents dialectes. Nos auteurs de grammaires grecques s'en sont bien aperçus;

[1] Sur l'origine de cette diphthongue, qui provient d'un renforcement de la voyelle radicale, voyez § 26, 1, et suiv.

mais comme ils ne voulaient pas s'écarter du plan tout didactique qu'ils s'étaient tracé, ils ont dû, pour leurs paradigmes, faire choix d'un certain dialecte qu'ils présentent comme modèle. Vers la fin de leur ouvrage, après avoir montré la flexion du nom et du verbe, et après avoir donné les règles de la syntaxe, ils accumulent dans un chapitre à part, comme dans un musée des antiques, toutes les formes qui s'éloignent du dialecte arbitrairement proposé comme type : c'est là que, entre beaucoup d'autres choses, ils nous apprennent, sans plus ample explication, qu'au lieu de *φησί*, *φέρουσι*, les Doriens disent *φατί*, *φέροντι*; qu'au lieu de *πλεύσομαι*, le dialecte attique fait *πλευσοῦμαι*; qu'au lieu de *κτείνω*, *φθείρω*, *χείρων*, les Éoliens disent *κτέννω*, *φθέῤῥω*, *χέῤῥων*. Quel rapport existe entre ces variétés d'une seule et même forme primitive? comment la même langue est-elle arrivée à se scinder en plusieurs dialectes? Ce sont là des questions que nos grammaires grecques ne cherchent point à résoudre et ne songent pas même à poser. Isolées des formes offertes en exemples, les formes dialectales ne servent point à les expliquer et ne sont point expliquées par elles.

Tout autre sera la méthode de qui voudra écrire une histoire de la langue grecque : il sera obligé d'examiner les sons dont elle disposait dans sa période la plus ancienne, et de montrer ce que chacun est devenu chez les diverses populations de race hellénique. Il devra faire voir, par exemple, que le *τ*, suivi d'un *ι*, s'est changé en *σ* chez les Ioniens, mais que le dorien a souvent gardé l'ancienne consonne; qu'ainsi nous avons *φατί* en regard

de la forme ionienne φησί, φάτις en regard de φάσις, πλούτιος en regard de πλούσιος, et φέροντι, τιθέντι, εἴκατι en regard de φέρουσι, τιθεῖσι, εἴκοσι. L'historien de la langue nous dira encore que deux consonnes primitives, le *j* et le *v*, disparues de l'alphabet classique, ont cependant laissé de nombreuses traces de leur présence dans les divers dialectes de la langue grecque : qu'en éolien, par exemple, le *j* s'assimile volontiers à une liquide précédente, en sorte qu'on a κτέννω (pour κτένjω[1]), φθέῤῥω (pour φθέρjω), χέῤῥων (pour χέρjων), au lieu que le dialecte attique vocalise ordinairement le *j* en ι et le fait passer par-dessus la liquide précédente; de là les formes κτείνω, φθείρω, χείρων. Au futur attique πλευσοῦμαι (pour πλευσίομαι), l'ι s'est changé en ε et contracté avec la voyelle suivante, tandis qu'il a disparu dans la forme ordinaire πλεύσομαι[2]. Ce qui, dans les grammaires de nos écoles, s'appelle vaguement un *échange* ou une *permutation*, devient de la sorte un événement bien défini qui vient se ranger à sa place dans l'histoire de la langue : une chronologie au moins relative introduit l'ordre et l'enchaînement parmi des faits qui nous étaient présentés comme autant d'accidents sans cause connue et sans lien visible.

Que le grammairien franchisse les bornes d'une courte période de temps ou qu'il étende sa vue au delà d'un certain dialecte, il est aussitôt amené à l'étude des lois phoniques. A plus forte raison ce genre de recherche sera-t-il nécessaire dans une science qui embrasse l'ensemble des

[1] Sur l'origine de ce *j*, voyez § 109 *, 2.

[2] L'ι s'est conservé dans les futurs attiques comme πραξίομες.

idiomes indo-européens et qui se propose d'en retracer l'histoire. Avant tout autre examen, le philologue relèvera les faits qui ont changé les sons et modifié le clavier des idiomes mis en parallèle. Comment rapprocherait-il le grec *εἶχον* «j'avais» du sanscrit *avaham* «je transportais», s'il n'avait d'abord ramené le verbe grec à sa forme plus ancienne *ἔϝεχον*, et s'il n'avait montré que les deux mots se correspondent lettre pour lettre[1]? Comment verrait-il dans le gothique *faihu* «bétail, richesse» le représentant du latin *pecu*, s'il n'avait d'abord exposé la loi qui a rendu non-seulement possible, mais nécessaire, la substitution, en gothique, de deux aspirées aux ténues primitives[2]? La phonétique nous permet de rapprocher ce qui en apparence est dissemblable, de même qu'elle nous oblige quelquefois à séparer ce qui, à première vue, paraît identique. Guidée par elle, l'étymologie n'est plus obligée de se confier à des analogies trompeuses de son ou de signification : elle détermine le plus souvent à l'avance la forme que telle ou telle racine, telle ou telle flexion grammaticale, si elle s'est conservée en sanscrit, en grec, en latin, en gothique, a dû adopter dans ces idiomes.

On demandera, sans doute, par quelle voie la grammaire comparative est arrivée à établir ces règles. Comme toutes les sciences expérimentales, la phonétique a été

[1] Sur l'*ε* et l'*o*, qui remplacent habituellement en grec un *a* primitif, voyez § 3. Un *m* final devient *ν* (§ 18). Le *χ* est le substitut du *gh* sanscrit (§ 13), dont il n'est resté dans *avaham* que la seconde partie *h* (§ 23). — Remarquez la différence de signification des deux verbes : le sens primitif «transporter» s'est conservé en grec dans le substantif *ὄχος*.

[2] Voyez § 87, 1. Sur la diphthongue *ai*, dans *faihu*, voyez § 82.

constituée par une série graduelle d'observations. Les identités évidentes furent constatées d'abord : il n'était pas difficile de reconnaître dans le sanscrit *manas* «esprit» le pendant du grec *μένος*, ni dans *asti* «il est» le représentant du grec *ἐστί* et du latin *est*, ni dans *dadâmi* «je donne», *dadhâmi* «je place», ceux de *δίδωμι*, *τίθημι*. Le comparatif sanscrit en *taras*, *tarâ*, *taram* répondait évidemment au comparatif grec en *τερος*, *τερα*, *τερον*. En général, les flexions et les suffixes, qui, par leur nature, ne prêtent pas à l'équivoque, et qui sont plus faciles à reconnaître, parce qu'ils se répètent pour des centaines de mots, servirent à poser les premières lois phoniques. Celles-ci, une fois trouvées, en firent apercevoir d'autres plus cachées, quoique non moins certaines, qui à leur tour mirent le philologue sur la voie de découvertes nouvelles. A mesure que les observations devinrent plus nombreuses et plus exactes, on aperçut plus clairement les règles particulières qui modifient ou qui limitent les lois générales. On arriva de la sorte à décrire en détail les habitudes phoniques des divers idiomes indo-européens, et, par un résultat assez inattendu, quoique naturel, la grammaire comparée, en mettant chaque dialecte à sa place dans l'ensemble de la famille, fit mieux ressortir les traits qui le distinguent de ses frères.

L'expérience seule pouvait démontrer s'il était possible de retrouver les lois qui ont fait prendre des aspects si différents aux rejetons épars de la souche primitive. Supposons qu'au lieu de la langue des Védas, de l'Avesta, des Douze Tables, d'Homère, d'Ulfilas et de Cyrille, nous fussions réduits à rapprocher l'indoustani,

le persan, le français, le grec moderne, l'allemand et le russe : il est probable qu'entre ces idiomes on aurait aperçu un air de famille; mais, vraisemblablement, la grammaire comparative des langues indo-européennes ne serait jamais devenue une science. Même avec le secours de ces antiques documents, le succès de ces recherches n'était pas certain *a priori*. Il aurait pu se faire, en effet, que les idiomes indo-européens se fussent séparés à une époque où leur système phonique aurait été encore assez flottant pour qu'il fût à jamais impossible de ramener à des lois de permutation régulières les modifications survenues dans la période de leur développement indépendant. Il n'en est rien : une étude attentive a prouvé que les différences qui séparent toutes ces langues peuvent généralement se résumer en un certain nombre de règles constantes et sûres. La phonétique, pour vérifier l'exactitude de ses principes, dispose du même moyen de contrôle que les autres sciences expérimentales : l'application à un nombre toujours croissant de cas des lois qu'elle est d'abord parvenue à établir.

Mais on ne s'est pas contenté de dresser pour les sons des différentes langues des tables d'équivalence. Faisant un nouveau pas dans la voie de l'observation, la grammaire comparée s'est attachée à distinguer dans chaque alphabet les lettres primitives, antérieures à la séparation des idiomes, et les lettres secondaires, dérivées à une époque relativement récente des lettres primitives. Dans l'alphabet sanscrit, par exemple, on a reconnu que des classes entières de consonnes sont sorties de consonnes plus anciennes. Ainsi le κ grec a jusqu'à trois représen-

tants habituels en sanscrit : le *k*, le *c'* et le *ç*. Mais parmi ces trois articulations, le *k* seul est primitif; le *c'* et le *ç* en sont des modifications représentant un changement de prononciation analogue à celui qui a eu lieu en français pour le *c* latin, dans les mots comme *chaud* (*calidus*) et *cendre* (*cinerem*). Si nous voulons donc rapprocher la racine grecque λυκ «briller» (par exemple dans ἀμφιλύκη «crépuscule», dans λευκός «blanc») de la racine sanscrite *ruc'*[1] «briller», ou le nom de nombre δέκα «dix» du sanscrit *daçan* (même sens), il faudra, en quelque sorte, rajeunir les deux formes indiennes et leur substituer *ruk*[2], *dakan*. Le grec et le latin donnent lieu à des observations analogues. Ainsi le grec ζυγόν répond au sanscrit *yugam* et au latin *jugum;* mais le ζ n'est pas une lettre primitive : c'est une altération du *j*, analogue à celle que le *j* subit dans le dialecte vénitien. De même encore, le latin *bis* représente le sanscrit *dvis* et le grec δίς; mais si nous voulons nous rendre un compte exact de cette correspondance, il faut rétablir en grec le *v* qui s'est perdu (δϝίς), et restituer au mot latin le *d* qui ne pouvait guère manquer de tomber après que le *v* se fut durci en *b* (*dbis*)[3]. Cette histoire des sons a une grande importance : elle a permis de constater qu'il existe des échelles phoniques que les langues peuvent bien descendre, mais qu'elles ne remontent jamais. Elle donne au philologue

[1] La permutation de *r* et de *l* est des plus fréquentes. Voyez § 20.

[2] L'ancien *k* s'est maintenu, par exemple, dans les substantifs *rôka* «lumière», *rukma* «or».

[3] Comparez *duellum*, qui est devenu *bellum; duonus*, qui est devenu *bonus*. Le même fait a eu lieu également en zend, où *bis* (pour *dvis*, *dbis*) veut dire «deux fois». Voyez § 309.

les moyens de rétablir par la pensée la série des formes intermédiaires et d'expliquer par quelle succession de faits des lettres de valeur souvent très-dissemblable se trouvent placées, comme dans *δίς* et *bis*, en regard les unes des autres.

Tantôt c'est le sanscrit ou le zend, tantôt c'est le grec, le latin, le gothique ou le lithuanien qui a conservé la forme primitive. Le plus souvent, aucun de ces idiomes ne l'a gardée intacte, mais chacun l'a modifiée suivant ses lois phoniques particulières. Le devoir du philologue est alors de rechercher si, en corrigeant les changements survenus de part et d'autre, comme fait l'éditeur qui compare les manuscrits d'un texte altéré, il n'est point possible de retrouver la forme mère. Ce travail de restitution n'est pas aussi conjectural qu'il peut le sembler à première vue, car le langage, étant l'œuvre instinctive des peuples, laisse au hasard une part moins grande que les distractions des copistes. Non-seulement la grammaire comparative peut faire remonter aux mots de chaque langue un ou plusieurs degrés de l'échelle phonique, mais dans un grand nombre de cas elle arrive jusqu'à une forme qui se trouve située comme au point de jonction des formes réellement conservées par les différents membres de la famille. Quand nous rapprochons, par exemple, le sanscrit *vahanti* « ils transportent », le zend *vazenti*, le dorien *ἔχοντι*, le latin *vehunt*, le gothique *vigand*, l'ancien slave *vezuntĭ*, tous ces mots nous ramènent à un primitif *vaghanti*, qui ne s'est conservé nulle part, mais qui est comme le type nécessaire de ces exemplaires diversement modifiés d'une seule et même forme primitive. Un nominatif *patar-s*

nous est désigné comme l'ancêtre commun des nominatifs *πατήρ*, *pater*, *pitâ'* que nous présentent le grec, le latin et le sanscrit. Le latin *pecu*, le gothique *faihu* et le sanscrit *paçu* nous conduisent à un primitif *paku* « bétail ». On est convenu d'appeler *indo-européennes* ou *aryennes*[1] les formes ainsi restituées par induction[2].

Pour exposer les lois phoniques des différents idiomes de la famille, le philologue a donc le choix entre deux méthodes. Après avoir décrit l'alphabet de la langue indo-européenne, aussi exactement que le permet l'état actuel de la science, il peut montrer ce que chaque lettre est devenue dans la bouche des divers peuples aryens. C'est la méthode déductive, qui se recommande par sa brièveté, par sa clarté et par l'ordre qu'elle permet de donner à l'exposition. M. Schleicher, dans son *Compendium*, a employé cette méthode, qui convient surtout pour l'enseignement. Ou bien le linguiste, faisant assister le lecteur à ses recherches, lui montrera par quelle série de rap-

[1] Les Indous et les Iraniens sont les seuls peuples qui se soient donné le nom d'Aryas. C'est par extension qu'on a appliqué ce nom à la famille tout entière, ainsi qu'à l'idiome dont les langues indo-européennes sont sorties.

[2] Pour montrer que la langue indo-européenne n'est pas une pure conception idéale, mais qu'on peut, jusqu'à un certain point, la reconstruire, M. Schleicher s'est récemment complu à écrire un apologue dans cette langue antéhistorique. Il a pris soin de ne mettre dans ce morceau, d'ailleurs très-court, que des mots et des flexions grammaticales dont le témoignage des différentes langues de la famille atteste l'antiquité et permet de conjecturer la forme. Il va sans dire que ce texte, qui s'appuie sur nos connaissances actuelles, devra sans doute aux éditeurs futurs plus d'une amélioration. (Voir les Mémoires de philologie comparée publiés par Kuhn et Schleicher, tome V, page 206. — Comparez aussi Fick, Vocabulaire de la langue indo-germanique. Gœttingue, 1868.)

prochements il arrive à constater la correspondance des sons de même origine et pour quelle raison il les rattache à tel ou tel son primitif. C'est la méthode d'induction, qui nous associe au travail de l'auteur et nous permet de le contrôler. M. Bopp, qui ouvrait la voie à la science, et qui avait besoin de former son public à ce genre de recherches, s'est décidé pour cette seconde méthode, plus lente, mais plus sûre. L'un et l'autre procédé seront sans doute employés à l'avenir tour à tour, suivant qu'il s'agira d'enseigner une loi bien constatée ou d'exposer des faits encore peu connus ou contestables.

Nous avons parlé jusqu'à présent des changements phoniques qui modifient l'aspect extérieur des idiomes, sans nous demander quelle en peut être la cause. Il n'est pas douteux qu'il ne faille surtout la chercher dans la structure de l'appareil vocal[1]. Si chez certains peuples d'une même race des lettres permutent ou se confondent entre elles, si certaines articulations se renforcent ou s'amollissent, si des séries entières de sons se déplacent suivant une loi de progression régulière, il faut voir dans ces faits autant de modifications organiques qui, en dernier ressort, sont du domaine de la physiologie. Il semble donc qu'une phonétique bien faite doive être accompagnée et commentée par une description des organes de la parole. Mais, sans vouloir diminuer en rien l'importance des recherches physiologiques dont le langage a été l'objet[2], on peut remarquer

[1] C'est ce qui explique la régularité des lois phoniques.

[2] Notamment dans ces dernières années, il a été publié sur ce sujet de remarquables travaux par MM. du Bois-Reymond, Brücke, Helmholtz et

qu'en général le philologue les dirige plutôt qu'il n'est dirigé par elles. L'anatomie nous dira sans doute comment il a pu se faire que le *s* sanscrit soit devenu un *h* en zend; mais il est permis de croire que la parenté de ces deux lettres aurait longtemps échappé au physiologiste, s'il ne l'avait apprise du grammairien. Si l'on songe d'ailleurs qu'il est souvent difficile, pour les langues mortes, de constater la vraie prononciation des lettres, si l'on prend garde que les changements phoniques sont le produit d'altérations graduelles, souvent déterminées par des causes fort complexes, si l'on réfléchit enfin qu'il y a des possibilités physiologiques qui ne sont jamais devenues des réalités, on trouvera naturel que ces deux ordres d'observation restent pour un temps séparés. En ne prenant d'autre maître que l'histoire des idiomes, le philologue préparera à la physiologie des matériaux d'autant plus sûrs qu'ils auront été amassés sans aucune vue systématique. Il ne faut pas oublier d'ailleurs que tout en subissant les influences physiques qui modifient sa prononciation, l'homme intervient activement dans le développement de son langage : tantôt en corrigeant, tantôt en aidant l'action des lois phoniques, il les empêche de nuire et parfois les fait servir à l'expression de sa pensée.

De toutes les parties de la grammaire comparative, la phonétique est celle qui, dans les vingt dernières années, a été le plus cultivée et a fait les progrès les plus rapides. A mesure qu'on a approfondi la structure des langues indo-européennes, on s'est aperçu que les différences

Merkel. Voir aussi Max Müller. Leçons sur la science du langage, 2e série, 3e leçon.

matérielles qui les séparent tiennent en grande partie à l'effet des lois phoniques. On a remarqué combien les autres chapitres de la grammaire s'abrégent et se simplifient, une fois qu'on a fait la part des modifications extérieures que la prononciation des diverses langues fait subir au corps des mots. Pour montrer, par exemple, l'identité de l'imparfait sanscrit *abharam* et de l'imparfait grec *ἔφερον*, il ne reste plus guère, après une exposition complète des règles phoniques, qu'à mettre les personnes des deux temps en regard les unes des autres. La recherche de l'origine des formes grammaticales, l'étude étymologique des mots ne doivent commencer qu'après que le philologue a mis à profit tous les renseignements que fournit la phonétique. Beaucoup de questions à première vue insolubles s'expliquent alors d'elles-mêmes; beaucoup d'exceptions apparentes sont ramenées sans difficulté à des règles générales. En effet, les formes que les grammaires spéciales regardent comme des anomalies ne sont souvent que des témoins isolés et mal compris d'une prononciation plus ancienne.

Loin de trouver trop grande la place accordée par M. Bopp à l'exposition du système phonique et graphique des idiomes indo-européens, on pourrait donc être tenté de penser qu'elle n'est pas assez large. L'auteur se borne trop au strict nécessaire : en ce qui concerne particulièrement le grec et le latin, on regrettera peut-être l'absence d'une étude spéciale où seraient marqués en détail les traits particuliers qui caractérisent ces idiomes. Grammairien avant tout, plus désireux de pénétrer dans le mécanisme du langage que de décrire les faits qui en modifient

l'aspect extérieur, M. Bopp ne montre pas pour l'histoire des sons cette curiosité complaisante, cette passion désintéressée qui fait accumuler à J. Grimm, dans sa Grammaire allemande, des pages entières d'exemples pour un changement phonique, et qui lui a fait écrire un volume sur les transformations des voyelles[1]. Ajoutons cependant que toute la phonétique de M. Bopp n'est pas renfermée dans le premier chapitre. Il y revient souvent par la suite, à propos de diverses observations grammaticales, et il complète de la sorte, à mesure qu'il en trouve l'occasion, les lois qu'il a esquissées en commençant.

Le progrès de la science, en confirmant la plupart des règles données par M. Bopp, a pourtant fait paraître quelques-unes d'entre elles un peu libres. Quand il suppose, par exemple, que le suffixe sanscrit *-vant* est devenu en latin *-lent*, que le mot *vâri* « eau » est représenté par le latin *mare*, que la racine *çvi* « croître » se retrouve dans *crescere*, et que le causatif *bhâvayâmi* a fourni au latin le verbe *facere*[2], il admet pour la seule lettre *v* quatre permutations différentes qui auraient besoin d'être appuyées sur des exemples moins contestables[3]. D'autres fois, les explications de notre auteur paraissent trop artificielles : pour montrer comment la désinence *as* est devenue *ô* en sanscrit et en zend, il admet que l'*s* s'est d'abord changé en *v*, puis en *u*[4]. Il ne tire pas toujours

[1] Grammaire allemande. Troisième édition du tome Ier.

[2] Voyez § 19.

[3] C'est surtout le § 20 et les rapprochements qui s'y réfèrent qui donnent lieu à la critique. Voir sur ce sujet Corssen, Additions critiques à la théorie des formes en latin, p. 294 et suiv.

[4] Voyez §§ 22 et 56 ^b^.

une ligne de démarcation assez nette entre les différents idiomes et s'autorise trop facilement de ce qui est licite dans l'un pour admettre la même faculté dans un autre. On est surpris, par exemple, de voir l'arménien cité en témoignage pour un changement de lettre qu'aurait opéré le latin[1]. Si des rapprochements de ce genre démontrent la possibilité d'une loi phonique, l'existence de la loi a besoin d'être établie par des preuves tirées de l'idiome lui-même. Les recherches de MM. Kuhn, Curtius, Schleicher et Corssen ont, sur certains points, rendu la phonétique indo-européenne plus précise et plus rigoureuse. La sévérité toujours croissante de la méthode est à la fois le résultat naturel et la condition nécessaire du progrès de ces études.

Il faut rappeler d'ailleurs que, sous sa forme modeste, la phonétique de M. Bopp contient quelques découvertes capitales. Mais il en est des vérités scientifiques qui entrent dans le domaine commun, comme des inventions qui nous deviennent trop familières : on oublie de se demander quel en est l'auteur. Par la loi de suppression des consonnes finales dans les langues slaves, M. Bopp a jeté sur la déclinaison et la conjugaison de ces idiomes une lumière aussi vive qu'inattendue. Il a montré, par exemple, que dans l'impératif slave *vesi* « transporte! », *vesi* « qu'il transporte! », nous avons des formes correspondant au potentiel sanscrit *vahês*, *vahêt*, au futur latin *vehes*, *vehet*, à l'optatif grec *ἔχοις*, *ἔχοι*, au subjonctif gothique *vigais*,

[1] Voyez § 342. Une autre fois (§ 359), c'est le prâcrit, le tsigane et le celtique qui sont invoqués à l'appui d'une permutation de lettre en lithuanien.

vigai. Dans les génitifs singuliers comme *nebese* «cœli», dans les nominatifs pluriels comme *sŭnove* «filii», il a fait voir, grâce à la même loi, des formations identiques au sanscrit *nabhasas* «du nuage», *sûnavas* «les fils». Ainsi que le dit naïvement l'auteur[1], «cette loi était moins aisée à reconnaître qu'elle ne peut le sembler aujourd'hui qu'elle est trouvée.» D'autres fois, en constatant l'origine d'une lettre, M. Bopp rend leur caractère véritable à des formes jusque-là inexpliquées. Les locatifs slaves comme *vĭdovachŭ* «dans les veuves» et les prétérits comme *dachŭ* «je donnai» cessèrent d'être des énigmes, du moment que M. Bopp eut montré dans le *ch* le représentant d'une ancienne sifflante : *vĭdovachŭ* est formé comme le locatif sanscrit *vidhavâsu*, et les prétérits comme *dachŭ*, qu'on avait pris pour des parfaits, répondent aux aoristes sanscrits et grecs en *sam*, *σα*.

A M. Bopp revient aussi l'honneur d'avoir le premier aperçu la cause de ces phénomènes singuliers, nommés par les grammairiens irlandais *éclipse* et *aspiration*, qui donnèrent aux langues celtiques une physionomie à part. Il découvrit que les modifications subies par la partie initiale des noms doivent être rapportées à l'action de la désinence qui, dans une période antérieure de la langue, terminait l'article précédent. La philologie comparative parvint de la sorte à reconstruire des formes disparues, à l'aide de l'empreinte que le mot voisin en avait gardée.

DES RACINES.

Après avoir étudié les éléments les plus simples du

[1] Première édition de la *Grammaire comparée*. Deuxième fascicule, p. v.

langage, c'est-à-dire les sons, M. Bopp passe à l'examen des racines. Quoique, dans l'état où nous sont parvenus nos idiomes, il faille ordinairement recourir à une sorte de dissection pour dégager d'un mot sa racine, celle-ci ne doit pas être considérée comme un pur produit de l'abstraction scientifique. Elle est, au contraire, un tout significatif, qui a possédé, dans la première période du langage, sa valeur indépendante. On ne concevrait pas comment le verbe *asmi* peut signifier «je suis», si les deux éléments dont est formé ce mot, *as* «être» et *mi* (pour *ma*) «je», n'avaient eu d'abord leur signification propre et leur existence individuelle[1]. Nous sommes ramenés de la sorte vers un âge antérieur à la flexion, où les groupes phoniques dont sont composés nos mots ne s'étaient pas encore agglutinés, et où les idées qu'ils expriment ne s'étaient pas encore subordonnées les unes aux autres. Mais, sans remonter vers une période aussi lointaine, on voit que certains idiomes ont encore gardé en partie la conscience des éléments qu'ils mettent en œuvre. Pour former des noms dérivés, les Grecs savent très-bien dégager de leurs verbes la syllabe qui en est le noyau. C'est ainsi que de *γι-γνώ-σκω* ils ont tiré *γνῶ-σις*, *γνω-σ1ός*, *γνώ-μη*, *γνῶ-μα*, *γνώ-ριμος*; dans *πράσσω*, ils ont pris la syllabe radicale *πραγ* pour en faire *πρᾶγ-σις*, *πράκ-τωρ*, *πρᾶγ-μα*[2]. De leur côté, les grammai-

[1] Voyez t. Ier, p. XXI et suiv. Comparez aussi sur ce sujet un intéressant opuscule de G. Curtius : De la chronologie dans l'histoire des langues indo-européennes. Leipzig, 1867. (Extrait du tome V des Mémoires de l'Académie de Saxe.)

[2] Il est vrai que les Grecs étaient particulièrement servis par le mécanisme de leur conjugaison, qui, à l'aoriste second, leur fournit la racine

riens de l'Inde, quand ils dressèrent la liste des racines sanscrites, furent sans doute guidés autant par l'usage instinctif de leur idiome que par des règles analytiques. On peut donc dire que la racine, après avoir eu sa période d'existence libre et indépendante, garde encore au sein des mots où elle est enfermée une sorte de vie latente et de personnalité virtuelle.

M. Bopp distingue deux sortes de racines : les racines verbales, appelées aussi *racines prédicatives* ou *attributives*, qui marquent une action ou une manière d'être, comme *i* «aller», *dhâ* «poser», *dâ* «donner», *bhar* «porter», *div* «briller»; et les racines pronominales, nommées aussi *racines indicatives*, qui désignent les personnes ou les choses, avec une idée accessoire d'éloignement ou de proximité : telles sont *a*, *ma*, *ta*, *sa*, *ya*, *ka*, *na*, *i*. Cette division des racines en deux classes a été quelquefois contestée. Mais outre que les essais faits pour rapporter les racines pronominales à des idées attributives n'ont généralement donné que des résultats fort peu satisfaisants, nous ne voyons pas pourquoi la linguistique n'admettrait point une distinction si conforme à la nature des choses. Pour interpréter la pensée humaine, le langage dispose de deux moyens : il peut peindre les objets, en choisissant pour chacun sa manière d'être ou sa qualité la plus saillante (c'est le rôle des racines verbales); ou il peut montrer les objets, en appelant sur eux, à l'aide de la voix, l'attention de celui qui écoute (c'est l'emploi des racines pronomi-

sous sa forme la plus simple. Mais ils ont eux-mêmes contribué au développement de ce mécanisme. Voyez G. Curtius, Formation des temps et des modes en grec et en latin, p. 144 et suiv.

nales). La combinaison de ces deux sortes de racines a donné, dans les langues indo-européennes, les noms et les verbes, dont le caractère commun est de désigner une personne ou un objet en même temps qu'ils expriment une action ou une qualité.

La racine verbale marque une idée placée au-dessus ou en dehors de toute catégorie grammaticale : *bhar*, que nous traduisons par «porter», faute d'une expression plus générale, peut donner naissance à un substantif signifiant «porteur» ou «fardeau», aussi bien qu'à un verbe «je porte». Certaines familles de langues ont déterminé la racine à l'aide de modifications internes; mais, dans la famille indo-européenne, la racine est un corps fermé et presque invariable, qui se détermine en s'entourant de syllabes étrangères. Les seules modifications régulières que le mécanisme de nos langues permette à la racine sont le redoublement, le renforcement et la nasalisation.

Le redoublement semble être un reste de la période où le langage, pour marquer la durée, l'achèvement, la fréquence ou le surcroît d'énergie de l'action, n'avait d'autre ressource que la répétition de la racine : ainsi la première syllabe du parfait *ba-bhâr-a* «j'ai porté» est un débris de la racine *bhar*. Au contraire, le renforcement (gouna ou vriddhi[1]) paraît appartenir à l'époque où la combinaison de la racine verbale avec d'autres éléments a déjà donné naissance à la flexion. Ainsi la racine *dvish* «haïr» fait au présent de l'indicatif *dvêsh-mi*, *φυγ* fait *φεύγ-ω*, *dŭc* fait en latin archaïque *douc-o*. Quelques philologues attribuent à cette gradation de la voyelle une va-

[1] Voyez § 26, 1, et suiv.

leur significative, et en font par conséquent un moyen interne de flexion. Mais il est plus probable que le renforcement a été dans le principe un effet purement mécanique dû à l'accentuation ou à des lois d'équilibre. Quant à l'insertion d'une nasale dans la racine, telle que nous l'observons, par exemple, dans le latin *scind-o*, comparé à *scid-i*, dans le grec *λαμϐάνω*, comparé à *ἔ-λαϐ-ον*, dans le sanscrit *yuńğ-mas* «nous joignons», comparé à *a-yuğ-am* «je joignis», elle paraît être le produit d'une ancienne métathèse[1], quand elle n'est pas, comme dans le latin *stinguo*[2] (*exstinguo*), le fait d'une simple variété de prononciation[3].

Des efforts ont été tentés par d'éminents linguistes pour ramener une partie de nos racines verbales à des éléments plus simples. Nous voyons, en effet, qu'elles ne présentent pas toutes une structure uniforme, et qu'en regard de types phoniques aussi peu complexes que *i* «aller», *ad* «manger», *dâ* «donner», il s'en trouve, comme *yuğ* «joindre», *mard* «écraser», *sarp* «glisser», *skand* «sauter», qui comprennent trois, quatre et jusqu'à cinq lettres. On a remarqué, en outre, que certaines racines comme *râğ* et *bhrâğ*, *yu* et *yuğ*, *mar* et *mard*, *sar* et *sarp*, présentent une certaine analogie de conformation et de sens, et l'on s'est demandé s'il n'était pas possible de les

[1] Voyez §§ 109 [a], 3, et 497.

[2] Comparez *stinguo* au verbe grec *σΊίζω* (pour *σΊίγ-jω*) et au substantif *σΊίγ-μα*.

[3] Pott et Curtius regardent la nasalisation de la racine comme un renforcement analogue au gouna. Voyez Pott, Recherches étymologiques (2ᵉ édition), tome II, pages 451 et 680, et Curtius, Principes d'étymologie grecque (2ᵉ édition), page 52.

faire dériver les unes des autres. Ce n'est pas ici le lieu d'examiner des systèmes qui ne sont pas d'accord entre eux, et dont chacun n'a guère pour lui jusqu'à présent que l'assentiment de son auteur. Mais quel que soit le succès réservé à ce genre de recherches, il suffira ici de faire observer que la grammaire comparative, telle qu'elle est traitée par M. Bopp, se trouve située en deçà de cette étymologie transcendante. Notre auteur ne se propose pas de remonter jusqu'au temps reculé où, sous l'empire de lois encore inconnues, nos racines attributives étaient en voie de formation. Si, à l'époque de la séparation des idiomes indo-européens, *yu* et *yuǵ*, *mar* et *mard*, *râǵ* et *bhrâǵ* étaient des groupes phoniques distincts, indivisibles de corps et de signification, la grammaire comparée de ces idiomes a le droit de les considérer comme racines. Il est possible que les analyses dont nous parlons soient appelées à jeter du jour sur les premières conceptions de l'homme; peut-être révéleront-elles une affinité primordiale entre des familles d'idiomes que jusqu'à présent nous devons regarder comme séparées d'origine. Mais pour l'étude de la période historique de nos langues et pour l'explication du sens des mots, nous pouvons nous contenter des racines qui étaient en usage au temps, bien assez éloigné déjà, où les langues indo-européennes ont commencé à se constituer.

A la différence des racines verbales, les racines pronominales ou indicatives sont d'une structure si élémentaire qu'on n'a jamais songé à les décomposer en des corps plus simples. Ces petites syllabes comme *a*, *sa*, *ta*,

na, *va*, *ya*, *i*, ont dans l'histoire de nos langues une immense importance. Pour nous rendre compte du rôle qu'elles ont joué et qu'elles jouent encore, il convient de les considérer à trois points de vue différents.

En premier lieu, elles sont venues se joindre comme suffixes aux racines attributives, qu'elles enlèvent à leur signification indéterminée et qu'elles rattachent à un certain objet ou à un certain être. Ainsi la racine *ak* exprime l'idée de rapidité de la façon la plus générale; mais *ak-va* (en sanscrit *aç-va*, en latin *eq-vŏ*) désigne un être doué de rapidité, et, en particulier, le cheval. La racine *kru* (en sanscrit *çru*, en grec κλυ) marque l'idée d'entendre: jointe au suffixe *ta*, elle signifie «ce qui est entendu» (*çru-ta*, κλυ-το). *Dâ* exprime l'action de donner : *dâ-na* (en latin *dō-nŏ*) indique un objet qui a été donné. *Div* veut dire «briller»; la même racine, frappée du gouna, et combinée avec le suffixe *a*, nous donne *dêv-a*, qui désigne un être brillant, et spécialement un dieu. *Yuǵ* «joindre», frappé du gouna et suivi du suffixe *ya*, fait *yôg-ya* «ce qui doit être joint».

Le langage ne se contente pas toujours d'un suffixe aussi simple. Pour augmenter le nombre de ces formations, qui n'aurait pas suffi à tous les besoins de la pensée, il a réuni deux ou plusieurs racines pronominales; ainsi ont sans doute été obtenus les suffixes *ana*, *tra*, *târ*, *vân*, *mân*, *mâna*, *ant*, *vant*, qui permettent de donner à une seule et même racine verbale les déterminations les plus diverses. *Vać* «parler», par exemple, combiné avec le suffixe *ana*, qui marque l'action, fait *vać-ana* «la parole»; avec *târ*, qui indique l'agent, *vak-târ* «celui qui

parle»; avec *tra*, qui désigne l'instrument, *vak-tra* «la bouche»[1]. Enfin, aux formes ainsi obtenues, le langage, par de nouvelles combinaisons, adjoint encore d'autres suffixes, appelés *suffixes secondaires*, qui étendent presque à l'infini le nombre des déterminations dont une racine est susceptible[2].

On demandera sans doute comment des syllabes qui, à l'origine, avaient simplement une valeur indicative, ont pu arriver à exprimer l'action, l'agent ou l'instrument. Mais ici, comme dans toutes les autres parties de l'histoire de nos idiomes, se révèle la présence d'une intelligence toujours en éveil, qui, une fois en possession des premiers éléments du langage, y a fait entrer peu à peu des idées pour lesquelles ils n'avaient pas été créés. De même que des formes sœurs, mais devenues distinctes par une variété de prononciation, ont souvent reçu des acceptions très-différentes[3], de même que des accidents phoniques sont devenus le principe de flexions grammaticales[4], de même aussi ces suffixes *a*, *va*, *ta*, *ya*, *na*, peut-être synonymes à l'origine, prirent peu à peu des significations particulières. Il ne faut pas reporter jusqu'aux

[1] Sur les suffixes grecs, on consultera avec fruit l'excellent *Traité de la formation des mots dans la langue grecque* de M. Adolphe Regnier. Hachette, 1855.

[2] Ainsi le suffixe secondaire *tâti*, qui forme des noms abstraits, joint à *dêva* «dieu», fait *dêva-tâti* «divinité».

[3] Ainsi le latin *species* a donné au français les mots *épice* et *espèce*; *pensare* a donné *peser* et *penser*. De même, en latin, *vertex* et *vortex*, *firme* et *ferme* ont pris des sens différents.

[4] Nous rappellerons seulement les deux désinences différentes *açvân* «equos» et *açvâs* «equas», qui dérivent toutes deux d'un primitif *açvans* ou *açvâns* (§ 236).

premiers jours de la parole humaine des nuances qui sont l'œuvre des siècles : instrument d'une pensée qui devenait plus riche et plus nette, le langage a dû, par une sage répartition de ses ressources, égaler ses moyens d'expression aux besoins toujours plus exigeants de l'esprit. Les suffixes à signification si variée des langues indo-européennes sont le produit d'un petit nombre de racines indicatives diversement combinées entre elles, et où l'homme a insinué des idées qui leur étaient primitivement étrangères.

En second lieu, les racines pronominales fournissent les désinences de la conjugaison et de la déclinaison, qui viennent se joindre soit immédiatement à la racine principale, soit à cette racine pourvue d'un ou de plusieurs suffixes [1].

Dans la conjugaison, l'addition des désinences a pour effet de rattacher à l'une des trois personnes du discours l'idée exprimée par la partie antérieure du mot. Une analyse pénétrante a montré que les désinences du verbe ne sont pas autre chose que les racines pronominales *ma*, *tva*, *ta*, employées seules au singulier, diversement combinées entre elles au duel et au pluriel, et deux fois exprimées dans la voix réfléchie. Ainsi *vać* « parler », combiné avec la racine pronominale *ma*, altérée en *mi*, a donné *vać-mi* « je parle »; avec la racine *ta*, altérée en *ti*, *vak-ti* « il parle ». *Nah* « lier », suivi du suffixe *ya*, et combiné avec la désinence *ti*, fait *nah-ya-ti* « il lie ». *Dhrĭsh*

[1] Nous ne voulons pas dire que certains suffixes ne proviennent pas de racines attributives; mais ce ne sont ni les plus nombreux, ni les plus anciens.

« oser », suivi du suffixe *nu*, et combiné avec la désinence *mas*, a fait *dhrish-ņu-mas* « nous osons ». *Bhar* « porter », suivi du suffixe *a*, et de la désinence moyenne *tê* (pour *ta-ti*), donne *bhar-a-tê* « il se porte »[1].

Les désinences casuelles servaient primitivement à marquer des relations appartenant à l'idée d'espace : ainsi l'accusatif indique le lieu où l'on va, l'ablatif le lieu d'où l'on vient. Au pluriel et au duel, l'exposant du nombre s'est ajouté à la marque du cas. Parmi les genres, le féminin seul semble avoir été désigné à l'aide d'un signe spécial. Comme les désinences du verbe, les désinences casuelles viennent se joindre soit immédiatement à la racine principale, soit (ce qui arrive le plus souvent) à la racine pourvue d'un ou de plusieurs suffixes. Ainsi le *s* du nominatif, qui est probablement un débris de la racine indicative *sa*, se joint immédiatement aux racines attributives *bhî* « craindre », *bhû* « exister », pour former les nominatifs *bhî-s* « la crainte », *bhû-s* « la terre »[2]. Mais cette désinence est séparée de la racine par des suffixes dans les mots *çru-ta-s* « entendu », *dâ-tavya-s* « qui doit être donné », *dêv-a-tâti-s* « divinité ».

Jusqu'à présent nous n'avons considéré les racines pronominales qu'en combinaison avec les racines attributives. Mais non-seulement les racines pronominales fournissent les suffixes et les désinences : elles prennent elles-mêmes les désinences casuelles et deviennent des mots déclinables. On les appelle alors les pronoms, qu'on a divisés, sui-

[1] Ce n'est pas ici le lieu d'insister sur le rôle que les suffixes *ya*, *nu*, *a* jouent dans ces verbes : nous y reviendrons en traitant de la conjugaison.

[2] Ce sont les mots que M. Bopp appelle *mots-racines* (§ 111).

vant leur signification, en pronoms personnels, réfléchis, démonstratifs et relatifs. Des pronoms proviennent les plus anciens adverbes, ainsi que les prépositions et les conjonctions primitives.

Cet exposé sommaire suffira pour faire comprendre l'extrême importance des racines indicatives. Si l'on distingue dans nos langues l'élément matériel et l'élément formel, ou, pour employer les expressions consacrées, le vocabulaire et la grammaire, on voit que tout l'appareil grammatical, comprenant la flexion et la dérivation des mots, est dû à ces racines : et elles ont fourni, en outre, une partie considérable du vocabulaire, puisqu'elles ont donné les pronoms et tout ce qui s'y rattache. Un idiome composé uniquement de racines attributives serait obligé de sous-entendre les rapports que nos idées ont entre elles. Ce petit nombre de syllabes, qui, par l'élasticité de leur sens, se prêtaient à toutes les modifications de l'idée, et, par la fluidité de leur forme, s'adaptaient à toute espèce de combinaisons, a été le principe de la richesse, de la clarté et de la liberté de construction de nos idiomes. Quoique nos racines attributives soient de leur nature presque invariables, elles ont, en se mêlant avec la substance plus molle et plus souple des racines pronominales, pris l'apparence de corps organisés, qui semblent porter en eux-mêmes le principe de leur développement. Ainsi s'explique l'erreur de Fr. Schlegel, qui voyait des germes vivants dans nos racines[1]. C'est la fusion intime de l'élément matériel et de l'élément formel qui a produit *le mot*,

[1] Voyez t. I, p. XXII.

c'est-à-dire le type sur lequel la race indo-européenne a modelé tous les termes de son langage. En effet, la déclinaison et la conjugaison reposent sur un principe identique, et tous les vocables que renferment nos idiomes se rattachent soit au nom, soit au pronom, soit au verbe.

LE SUBSTANTIF.

Après avoir énuméré les caractères distinctifs des racines indo-européennes, l'auteur, dans les paragraphes suivants, examine la division établie par les grammairiens de l'Inde, qui ont réparti les racines verbales en dix classes, suivant certaines particularités de leur conjugaison. Nous ne nous arrêterons pas en ce moment sur ces paragraphes, dont la place naturelle est plutôt au chapitre du verbe. Puis il cite un certain nombre de racines pour nous donner une idée de la variété de leur structure. Cette liste, nécessairement très-brève, pourra être aisément complétée à l'aide des glossaires[1].

Si M. Bopp avait voulu suivre un ordre rigoureusement scientifique, il aurait dû nous donner ensuite la liste des principales racines pronominales, d'autant plus qu'au chapitre de la déclinaison il va reconnaître ces racines dans les désinences casuelles. La théorie de la formation des mots, ou au moins l'analyse des suffixes, aurait pu trouver aussi sa place avant la déclinaison, puisqu'un mot, pour

[1] Outre le Glossaire de M. Bopp (3e édition, 1866), le lecteur pourra consulter (mais avec précaution) une liste de racines qui se trouve à la fin du premier volume de la Grammaire comparée de M. Léo Meyer. Un excellent dictionnaire des racines sanscrites a été donné par M. Westergaard (*Radices sanscritæ*, Bonn, 1841). Pour les racines grecques, voir G. Curtius, Principes de l'étymologie grecque (2e édition, Leipzig, 1866).

être fléchi, a d'abord besoin d'être formé[1]. Mais M. Bopp a craint sans doute de dépayser le lecteur en s'écartant à ce point de l'ordre habituel[2]. Rejetant à la fin de son ouvrage l'étude de la formation des mots, il passe immédiatement à la flexion du substantif.

Il y a une idée qui domine toute la théorie de la déclinaison : c'est celle du thème. On appelle *thème* (ou *forme fondamentale*) le mot prêt à recevoir sa désinence casuelle, mais non encore revêtu de cette désinence. Ainsi que nous venons de le voir, il peut arriver que le thème se compose uniquement de la racine, comme par exemple dans les substantifs στίξ (στίχ-ς), ὄψ (ὄπ-ς), *nex* (*nec-s*), *dux* (*duc-s*); mais plus souvent il comprend la racine déjà modifiée et suivie d'un ou de plusieurs suffixes, comme dans στοῖχο-ς, ὀπτικό-ς, *necatu-s*, *ductili-s*. Le thème, suivant une observation très-ingénieuse de M. Bopp, peut être considéré comme une sorte de cas général qui, à la vérité, n'est jamais employé isolément dans le discours, mais qui, au commencement d'un composé, tient lieu de tous les autres cas.

La notion du thème, malgré son extrême simplicité, est jusqu'à présent restée étrangère à nos grammaires classiques[3]. Les anciens ne concevaient le nom que pourvu

[1] C'est l'ordre suivi dans leurs grammaires par MM. Schleicher et Léo Meyer. M. Pott, dans la deuxième édition de ses Recherches étymologiques, commence par les racines pronominales, ou plutôt, suivant un système qui lui est particulier, par les prépositions.

[2] Comparez § 778.

[3] Il ne faudrait pas confondre le thème tel que l'entend la philologie comparative, avec ce qui est improprement désigné comme le *radical* par

d'une désinence; parmi les différents cas, le nominatif, à cause de son rôle dans la phrase, leur avait paru présenter le nom sous sa forme véritable et primitive. Aussi l'avaient-ils appelé le cas droit, et virent-ils dans les autres cas, nommés les cas obliques, une série de déviations de la forme normale. Les mots de déclinaison, de flexion, de cas, quand on remonte à leur origine, se rapportent tous à la même idée d'une règle que le discours fait plier ou fléchir. Une conception aussi éloignée de la vérité fermait la voie à toute recherche sur l'origine des désinences et sur la cause de la différence des déclinaisons. D'un autre côté, comme le nominatif est précisément le cas où le nom est le plus contracté et la forme primitive le plus difficile à reconnaître, il fallut un nombre infini de prescriptions et d'artifices pour en tirer les cas obliques[1].

La méthode de la grammaire comparative est tout autre. Au lieu de fléchir le nominatif *dêvas*, elle prend le thème

nos livres de classe. Dire que *λογ* est le radical de *λόγος*, c'est diviser le mot d'une façon purement empirique. Le deuxième o est un suffixe, et quoiqu'il se trouve souvent englobé dans la désinence, l'histoire de la langue démontre qu'il n'en fait point partie. De même, nos grammaires disent que *τελ* est le radical et *os* la désinence de *τέλος*; mais la philologie comparée nous apprend que le thème c'est *τέλος* ou *τέλες*, et qu'il n'y a point de désinence au nominatif-accusatif singulier. Pour reconnaître la vraie forme du thème, il existe un moyen commode, quoiqu'il ne soit pas toujours infaillible : c'est de consulter les mots composés. On a, par exemple: *λογο-γράφος*, *λογο-θέτης*, *τελεσ-φόρος*. — Dans le cours de cette traduction, nous n'employons le mot *radical* que pour désigner ce qui appartient à la racine.

[1] Un grammairien latin distingue cinquante-deux, un autre soixante et seize désinences pour le nominatif de la troisième déclinaison. Voyez le journal Hermès, 1866, page 333.

dêva dont elle observe, au nominatif *dêva-s* comme à l'accusatif *dêva-m*, au génitif *dêva-sya*, et aux autres cas, la combinaison avec la désinence casuelle. Cette différence de vue qui, au premier abord, peut sembler de médiocre importance, a totalement modifié la théorie de la déclinaison. Une fois en possession du thème, la grammaire est arrivée aussi à considérer isolément les désinences. Elle a comparé entre eux les exposants qu'on rencontre au même cas dans les noms appartenant à des déclinaisons différentes. Il ne fut pas difficile de reconnaître des traits de ressemblance générale sous des divergences quelquefois assez profondes. On s'est donc demandé d'où pouvait provenir la diversité des déclinaisons : elle ne saurait résider dans les exposants casuels, car une langue qui aurait marqué la même relation, tantôt d'une façon et tantôt d'une autre, se serait volontairement condamnée à l'obscurité et à la confusion[1]. C'est donc dans la diversité des thèmes, ou plutôt dans celle de leurs lettres finales, qu'il faut chercher l'explication du problème. Tous les thèmes ne sont pas également aptes à s'adjoindre le même signe casuel. La désinence *é*, par exemple, qui marque le datif, n'aura point de peine à s'ajouter aux thèmes finissant par une consonne, comme *marut-ê* « vento », *hrid-ê* « cordi ». Mais on conçoit aisément que quand la diphthongue *ê* voudra se réunir à un thème terminé par une voyelle, comme

[1] Il semble pourtant qu'il y ait quelques exemples de deux flexions différentes usitées pour un seul et même cas. Ainsi M. Schleicher, dans son *Compendium* (§§ 258 et 259), admet deux désinences distinctes pour l'instrumental singulier; mais aucune des langues indo-européennes ne les emploie concurremment toutes deux. Nous avons aussi deux exposants pour le comparatif et pour le superlatif.

déva « dieu », *avi* « brebis », *sûnu* « fils », il se produira des contractions de diverse nature, à moins que le langage, pour obvier à cet inconvénient, n'ait recours à l'insertion d'une consonne euphonique. Au contraire, la lettre *m*, qui est le signe de l'accusatif, se joindra sans difficulté aux thèmes finissant par une voyelle : on aura, par exemple, *dêva-m*, *avi-m*, *sûnu-m*. Mais, pour s'ajouter à un thème terminé par une consonne, elle devra emprunter le secours d'une voyelle de liaison : ainsi nous avons, par exemple, *marut-am*, *vâć-am*.

La tâche du grammairien sera donc de rechercher, en consultant tous les idiomes de la famille, quelle est pour chaque cas la forme la plus ancienne de l'exposant. Puis son attention se concentrera sur la soudure de l'exposant au thème et sur les modifications phoniques qu'elle occasionne. Il étudiera comment chaque langue tranche ou résout les conflits qui éclatent entre des lettres incompatibles, comment elle évite ou favorise la fusion des lettres de même nature. C'est entre la partie extrême du thème et la partie initiale de l'exposant que se livrent les combats ou que s'opèrent les compromis dont le résultat est la multiplicité des déclinaisons. De là une nouvelle division fondée, non sur la variété apparente des désinences, mais sur la diversité des lettres finales du thème.

Aucun chapitre de la grammaire ne montre mieux le caractère propre à la méthode nouvelle. Les anciens se faisaient un spectacle de la variété des formes du langage. Ils semblaient croire que chaque classe de mots avait produit naturellement des flexions différentes, et ils se complaisaient à dresser leurs paradigmes comme le botaniste

à composer son herbier. Le philologue moderne ressemble au chimiste. En présence des formes multiples d'un seul et même cas, il se demande d'où provient cette diversité, et il cherche à extraire l'élément identique engagé en différentes combinaisons.

Le mérite de cette théorie, également étrangère à la grammaire classique et à la grammaire indienne, revient tout entier à M. Bopp. En voyant notre auteur appliquer son microscope aux lois du *sandhi*[1] à l'intérieur des mots, H. H. Wilson, habitué aux formules purement mnémoniques de l'Inde, ne put cacher son étonnement. Il demanda quelle était l'utilité de ce genre d'observation[2]. Mais Eugène Burnouf, avec le coup d'œil du philosophe, aperçut aussitôt la portée de cette découverte, et il reconnut dans cette analyse de la flexion une vue non moins profonde qu'originale[3]. Nous pouvons suivre dans les ouvrages de M. Bopp le progrès de ses idées sur ce sujet. Dans ses premiers traités grammaticaux, il admettait encore, au moins pour la pratique, six déclinaisons en sanscrit. Mais plus tard il a supprimé tout à fait ces divisions et posé pour tous les noms une déclinaison unique.

Ce n'est pas assez pour M. Bopp de rechercher quelle est à chaque cas la forme la plus ancienne de la flexion. Il pose la question de l'étymologie des désinences, c'est-à-

[1] En sanscrit, les lettres finales et initiales des mots se modifient au contact les unes des autres : on appelle *sandhi* « contact » les changements ainsi produits.

[2] Œuvres choisies, V, page 281, article sur la Grammaire sanscrite de Bopp, publié d'abord dans les Transactions de la Société philologique, en 1843.

[3] *Journal asiatique*, 1825, tome VI, page 370.

dire qu'il essaye de découvrir à quelles racines pronominales les exposants casuels se rattachent. Personne ne s'étonnera qu'un problème aussi neuf et aussi difficile n'ait pas toujours trouvé, du premier coup, une réponse satisfaisante. Les flexions remontent à une si haute antiquité, elles ont probablement subi de si fortes contractions, qu'il est très-malaisé de les ramener à leurs éléments constitutifs. Une autre cause a contribué sans doute à en obscurcir l'origine. Une fois que l'homme, pour exprimer certaines relations, eut emprunté le secours des racines pronominales, son instinct a dû le porter à effacer le plus possible la provenance de ces éléments auxiliaires. S'il est vrai que le nominatif pluriel doive son origine à la répétition de la racine indicative *sa*, on conçoit sans peine que, la marque de la pluralité une fois trouvée, le langage ait pris à tâche de la rendre moins matérielle. Chaque altération de ces exposants était un lien de moins pour la pensée. Il en est de ces flexions casuelles comme de certaines prépositions qui ne seraient pas aptes au rôle abstrait que nos langues modernes leur font jouer, si leur valeur originaire était encore présente à notre esprit[1].

Comment des racines pronominales, dont le sens est presque toujours le même, ont-elles pu servir à marquer des cas différents? Ici encore, selon toute apparence, il faut faire la part très-large à ce qu'on peut appeler l'aménagement du langage, qui a affecté des fonctions distinctes

[1] Quand nous disons, par exemple, *chez les anciens*, *malgré le vent*, nous donnons aux mots *chez*, *malgré*, un sens abstrait qu'auraient pu prendre difficilement leurs prototypes latins *casam*, *male gratum*.

à des signes à peu près équivalents. Peut-être même M. Bopp est-il trop porté à regarder comme ayant été séparés dès le principe certains cas que des accidents phoniques, joints au besoin de multiplier les ressources de l'expression, ont pu faire sortir d'un seul et même type primitif. C'est ainsi que le génitif et le datif singuliers féminins sont peut-être des variantes d'une flexion unique[1]. De même encore le duel ne paraît être qu'une sorte de dédoublement, d'ailleurs fort ancien, du pluriel[2]. Ce chapitre de la linguistique renferme encore plus d'une question à résoudre : nous n'en citerons qu'un seul exemple. L'analyse de la flexion est parvenue à dégager un élément qui joue un grand rôle dans la déclinaison, à savoir la syllabe *bhi*, que nous trouvons dans les datifs singuliers comme *tu-bhy-am*, dans les datifs-ablatifs pluriels comme *dêvê-bhy-as*, dans les instrumentaux pluriels comme *dêvê-bhi-s*[3], dans le duel *dêvâ-bhy-âm*. Mais nous ignorons encore absolument le sens de la syllabe *bhi*. Cet exemple nous montre l'exploration de la partie matérielle du langage en avance, comme il arrive assez souvent, sur l'étude du sens[4].

Toutes les explications proposées par M. Bopp n'ont pas une égale valeur; mais le mérite de notre auteur,

[1] Voyez Kuhn dans son Journal, tome XV, pages 420 et suiv.

[2] Voyez Schleicher, *Compendium* de la grammaire comparée des langues indo-germaniques (2e édition), § 243.

[3] Forme védique.

[4] Voyez § 215, 1 et suiv. M. Pott, dans ses Recherches étymologiques (2e édition, I, page 589), fait venir cette syllabe *bhi* de la préposition *abhi* «vers»; mais il reste alors à expliquer *abhi*. Au contraire, M. Bopp, avec plus de vraisemblance, voit dans la préposition *abhi* un cas du thème pronominal *a*.

c'est d'avoir hardiment attaqué un problème regardé avant lui comme insoluble. Il a mis à découvert le jeu de la déclinaison, et il a commencé à démonter les pièces de ce mystérieux mécanisme. Ajoutons que sur certains points il est arrivé à des résultats aussi incontestables que curieux. Il a montré, par exemple, que, pour marquer le nominatif, les créateurs du langage ont recouru à la racine *sa*, qui, bien des siècles plus tard, devait de nouveau être employée par les Grecs pour accompagner, sous la forme de l'article *ὁ*, ce même nominatif. C'est ainsi que dans la conjugaison nous voyons nos langues analytiques placer devant le verbe les mêmes pronoms qui avaient autrefois servi à former les désinences personnelles. Il a dégagé aussi, avec une rare perspicacité, la racine pronominale *sma*, qui revient si souvent dans la déclinaison, et qui est devenue presque insaisissable sous les formes multiples qu'avec le temps elle a revêtues [1].

Chemin faisant, tout en examinant ce que l'ancienne déclinaison à huit cas est devenue dans les divers idiomes indo-européens, M. Bopp nous apprend plus d'une particularité intéressante pour la syntaxe. Il reconnaît un locatif dans le datif grec; il découvre que les adverbes grecs en *ως* sont d'anciens ablatifs; il rend compte des formes homériques comme *βίηφι*, *παλάμηφιν*, *ὄχεσφι* [2]. Toutes les langues de la famille tirent des éclaircissements de cette analyse comparative. C'est ainsi qu'en persan moderne les désinences du pluriel *ân* et *hâ* sont rapportées à l'accusatif zend; l'*i izâfet* persan s'explique par le pronom

[1] Voyez § 166-175.

[2] Voyez §§ 177, 250, 183ª, 1, et 217.

relatif *ya*[1]. Le simple rapprochement des différents idiomes suffit le plus souvent pour faire jaillir la lumière sur des faits jusque-là inexpliqués.

Nous arrêtons ici pour aujourd'hui cette revue sommaire de la *Grammaire comparée.* Au commencement du prochain volume nous comptons examiner les chapitres qui traitent de l'adjectif, des noms de nombre, des pronoms et du verbe.

Paris, 14 juillet 1867.

MICHEL BRÉAL.

[1] Voyez §§ 237, 3, 240 et 241.

GRAMMAIRE COMPARÉE

DES

LANGUES INDO-EUROPÉENNES.

FORMATION DES CAS.

(SUITE.)

DUEL.

NOMINATIF-ACCUSATIF-VOCATIF.

§ 206. Le nominatif-accusatif-vocatif duel en sanscrit.

En sanscrit, la désinence de ces trois cas est *âu*, pour les thèmes masculins et féminins; il est probable que la diphthongue *âu* vient de *âs*, par la vocalisation de *s* (§§ 56[b] et 198), et que *âs* lui-même est un renforcement de la désinence plurielle *as*. En général, le duel, ayant à marquer une idée plus précise que la notion vague de pluralité, emploie, pour la mieux imprimer dans l'esprit et la personnifier d'une façon plus vive, les désinences les plus pleines. Cela est vrai des autres cas comme de ceux dont nous nous occupons en ce moment. On peut comparer, au neutre, l'*î* long du duel avec l'*i* bref du pluriel, par exemple, अश्रुणी *áśruṇî* avec अश्रूणि *áśrûṇi*, de *áśru* «larme» (§ 17[b]).

§ 207. Forme primitive de la désinence *âu* en sanscrit et de la désinence *âo* en zend.

Tandis que le prâcrit et le pâli ont perdu le duel, le zend l'a

conservé; mais on trouve, dans l'usage, souvent le pluriel à la place du duel; exemple : *â ṣĕnubyaśćiḍ* «jusqu'aux genoux». Dans la conjugaison, le duel est encore plus rare, sans pourtant s'être perdu tout à fait.

La désinence sanscrite *âu* est représentée en zend par *âo*; cette diphthongue répond à la désinence sanscrite *âs* (§ 56[b]), ce qui prouve encore que la désinence sanscrite *âu* n'est qu'une corruption de *âs*. Il y a cette différence entre le sanscrit et le zend que le sanscrit n'offre dans toute la grammaire qu'un ou deux exemples de *âs* changé en *âu* (§ 198), au lieu qu'en zend le changement de *âs* en *âo* est devenu la règle constante. Si l'on concevait quelque doute sur l'origine de cette diphthongue *âo*, toute incertitude cesserait devant certaines formes où la sifflante s'est conservée; en effet, quand le duel est suivi de la particule *ća*, nous avons *âoś-ća*, et non *âo-ća*, comme il y aurait sans aucun doute, si en sanscrit *âu* était la forme primitive du duel et non une altération de *âs*. C'est ainsi que nous lisons dans le Vendidad-Sâdé[1] : *hurvâoś-ćâ amĕrĕtat-âoś-ćâ*[2].

[1] Page 225 du manuscrit lithographié.

[2] Comparez Anquetil, *Zend-Avesta*, II, 175. Les deux génies qu'Anquetil appelle *Khordad* et *Amerdad* sont mis tous les deux au duel, de la même façon que dans les Védas nous avons des composés copulatifs comme *pitarâ-mâtarâ* «père et mère», mot à mot *πατέρε-μητέρε*, la désinence de chacun des deux mots exprimant la somme produite par leur réunion (§ 972).

Au lieu de *hurvâośćâ*, il faut lire *haurvâośćâ* (Westergaard, *Zendavesta*, p. 66, 11); *au* est pour *a*, à cause de l'épenthèse (§ 46). La forme complète du nom de ce génie est *haurvatât*, c'est-à-dire «l'intégrité». De cette forme sont venus d'abord *haurvat* (à l'instrumental-datif-ablatif duel *haurvadbya*) et ensuite, avec suppression du suffixe entier, *haurva* = sanscrit *sârva*. Le thème *amĕrĕtât*, qui signifie, d'après son étymologie, «immortalité», abrége fréquemment l'*a* de la syllabe finale : on a, par exemple, à l'instrumental-datif-ablatif *amĕrĕtadbya*, comme on a vu plus haut *amĕrĕtatâoś-ćâ*. Au contraire, l'accusatif singulier présente la forme dans sa pureté : *amĕrĕtâtĕm*. Quant à leur suffixe dérivatif, les noms de ces deux divinités correspondent

La forme *naerekeiâo*, donnée par Anquetil dans son vocabulaire (p. 456) et traduite par « deux femmes », ne peut être autre chose que *nâirikay-âo*, du thème *nâirikâ*. Or la forme *nâirikayâo* est évidemment plus pure que la forme *nâirikê*, comme devrait faire, d'après le principe sanscrit (§ 213), le thème féminin *nâirikâ*.

Rask cite la forme *bâṣvâo* « brachia », venant du thème *bâṣu* « brachium », sans faire remarquer que c'est un duel; le nominatif pluriel est *bâṣvô* ou *bâṣavô*.

§ 208. *Âu* changé en *â* dans la langue védique; *âo* changé en *â* ou *a* en zend.

Dans le dialecte védique, on trouve souvent la désinence औ *âu* sous la forme mutilée *â*, avec suppression du dernier élément de la diphthongue; exemples : *aśvín-â* « les deux Aśvins », de *aśvín; ubắ dêvắ* « les deux dieux », de *ubá dêvá; rắǵânâ* « les deux rois », de *rắǵan*. En zend, la terminaison mutilée est également employée; elle l'est même plus fréquemment que la désinence complète. Nous retrouvons, par exemple, dans le ciel iranien ces mêmes Aśvins dont il est question dans les Védas; on lit au quarante-deuxième *ha* du Yaçna : *aśpinâ-ćâ yavanô yaṣamaidê* « Aśvinosque juvenes veneramur », ce qu'Anquetil traduit par « je fais Izeschné à l'excellent toujours (subsistant) ». Le mot sanscrit *aśvinâ* ne pouvait prendre en zend que la forme *aśpinâ* ou *aśpina* (§ 50); mais il faut remarquer dans ce passage le pluriel *yavan-ô* (de *yavanas*) se rapportant au duel *aśpinâ* : c'est une nouvelle preuve que dans l'état où le zend nous est parvenu, le duel était déjà près de disparaître; et, en effet, le verbe construit avec des noms au duel est la plupart du temps au pluriel.

aux noms latins en *tât* et aux noms grecs en τητ. On peut comparer sous ce rapport *amĕrĕtâtĕm* avec le latin *immortalitâtem*.

§ 209. L'ε en grec, l'u en lithuanien, désinences du duel.

La terminaison védique *â* et l'*a* bref qui la représente en zend[1] nous conduisent tout naturellement au duel grec en ε : de même que nous avions plus haut (§ 204) le vocatif ἵππε répondant à *áśva*, *aśpa*, de même ici nous avons ἄνδρ-ε (avec un δ euphonique) qui répond au védique नरा *nár-â* et au zend *nar-a*. Mais il ne faudrait pas regarder ἵππω comme l'analogue de *áśvâ* (§ 211), encore bien que ω représente souvent, comme cela a été dit (§ 4), le आ *â* sanscrit.

Au contraire, en lithuanien, l'*u* qui forme au duel la désinence des thèmes masculins en *a* est de la même famille que l'*â* de la terminaison védique et zende; il est sorti d'un ancien *ā*, comme le prouvent les autres déclinaisons lithuaniennes, où le nominatif duel est toujours d'accord avec le sanscrit, et comme on le voit par beaucoup d'autres cas où l'*u* lithuanien est le remplaçant d'un ancien *ā* (§ 161); on peut comparer, par conséquent, *dëwù* «deux dieux» avec le védique *dêvấ* et le zend [illegible] *daiva*. Les pronoms de la troisième personne ont *û* (§ 92[a]) au lieu de *u*, mais ils se combinent avec le nom de nombre *du* «deux» (Schleicher, p. 195); exemples : *tûdu* «ces deux-ci», *anûdu* «ces deux-là», *jûdu* «eux deux». A l'accusatif duel, on ajoute ordinairement à toutes les déclinaisons une nasale après la voyelle finale, par analogie avec l'accusatif singulier; cette nasale n'a aucune raison d'être étymologique, et comme elle a cessé d'être prononcée (§ 10), nous la supprimons, ainsi que l'a fait Schleicher. Nous écrivons donc *dëwù* à l'accusatif comme

[1] Par exemple, Vendidad-Sâdé, p. 23 : [illegible] *haurvata amĕrĕtâta* «les deux Haurvats et Amertats»; p. 136, *dva nara* «deux hommes». En général, la terminaison en *â* paraît bornée à ce dialecte (§ 31) qui allonge à la fin des mots les *a*, même ceux qui étaient primitivement brefs. Les exemples en *â* qui appartiennent à ce dialecte ne prouvent, par conséquent, rien pour la vraie forme du duel zend.

au nominatif et au vocatif; à ce dernier cas, il diffère du védique *dévâ* par la place de l'accent (§ 204).

§ 210. Duel des thèmes en *i* et en *u*, en sanscrit et en zend.

Les thèmes masculins et féminins en *i* et en *u* suppriment en sanscrit la désinence casuelle du duel, et pour la remplacer ils allongent la voyelle finale du thème; exemples : *pátî, sûnû́*, de *páti, sûnú*. Au contraire, en zend nous avons vu (§ 207) que [zend] *bâşv-âo* «brachia» (de *bâşu*) a une terminaison exprimant le duel. Au reste, la forme mutilée ne manque pas non plus en zend : c'est même la seule dont on trouve des exemples dans le Vendidad-Sâdé. De [zend] *mainyu* «esprit» on a souvent le duel [zend] *mainyû;* au contraire, au lieu de [zend] *ĕrĕşû* «deux doigts» on a la forme abrégée, et, par conséquent, identique au thème [zend] *ĕrĕşu*.

§ 211. Duel des thèmes en *i* et en *u*, en lithuanien et en grec.

Le lithuanien, pour ses thèmes en *i* et en *u*, supprime également la désinence, mais il n'allonge pas la voyelle finale du thème, ou plutôt, dans le cours du temps, l'î et l'û, d'abord allongés, sont redevenus brefs. On a donc *awì* «deux moutons», *sūnù* «deux fils», qu'on peut comparer au sanscrit *ávî* (nominatif-accusatif-vocatif), *sûnû́* (nominatif-accusatif) et *sûnû* (vocatif). Quoi qu'il en soit, l'accord des formes lithuaniennes avec les formes sanscrites dans ces deux classes de mots est si grand, qu'on peut difficilement l'attribuer au hasard. Or, si les formes lithuaniennes en question, et les formes analogues en ancien slave, comme *kosti* «deux os», remontent à l'époque où les langues letto-slaves étaient encore identiques avec le sanscrit, je verrai dans cette rencontre une preuve nouvelle que les idiomes letto-slaves se sont séparés des langues congénères de l'Asie à une époque relativement récente (comparez § 21 * ainsi

que la préface de la deuxième édition). En effet, les formes grecques comme *πόσι-ε*, *πόρτι-ε*, *νέκυ-ε*, *γένυ-ε* se rapportent à une époque où, en sanscrit, les thèmes masculins et féminins en *i* et en *u* avaient encore des désinences de duel. Au contraire, dans les formes comme *ἵππω*, *Μούσᾱ*, le grec a supprimé la désinence casuelle, et l'a remplacée d'après le même principe que le sanscrit, mais d'une façon indépendante du sanscrit, par l'allongement de la voyelle finale du thème. Il est vrai que, dans la première déclinaison grecque, l'*α* est déjà long par lui-même; mais le singulier est loin d'avoir conservé partout la longue primitive et l'ancien son *α*. On peut s'en assurer par la différence qu'il y a entre le duel *Μούσᾱ* et le singulier *Μοῦσᾰ*, entre *κεφαλά* et *κεφαλή* (venant de *κεφαλᾱ*).

§ 212. Le duel neutre, en sanscrit et en zend.

Les neutres sanscrits ont au duel *î* et non *âu* comme désinence, de même qu'au pluriel ils ont un *i* bref et non *as*. Quand le thème se termine par *a*, cet *a* se combine avec l'*î* et forme un *ê* (§ 2); exemple : *śatê* « deux cents », formé de *śata-î*. D'autres voyelles insèrent un *n* euphonique; exemple : जानुनी *ǵânu-n-î* « les deux genoux ».

En zend, les thèmes terminés par *a* ou par une consonne suivent le même principe que le sanscrit; on a, par exemple, 𐬯𐬀𐬌𐬙𐬉 *śaitê*, qui répond au sanscrit *śatê* (§ 41), 𐬛𐬎𐬫𐬉 𐬵𐬀𐬰𐬀𐬢𐬵𐬭𐬉 *duyê hazaṅhrê* « deux mille » (§ 54), qui répond à द्वे सहस्रे *dvê sahâsrê*[1]. Nous avons dans le duel 𐬗𐬀𐬱𐬨𐬀𐬌𐬥𐬍 *čaśmainî* « les deux yeux »[2] le pendant exact des formes sanscrites comme *vártmanî* « deux chemins », abstraction faite de l'épenthèse de l'*i* (§ 41). Mais on trouve aussi des exemples où le 𐬍 *î* de la désinence ca-

[1] Sur *duyê*, correspondant au sanscrit *dvê*, voyez § 43.

[2] Voyez Burnouf, *Yaçna*, p. 497.

suelle est abrégé, par exemple dans [Zend] *aśaunı* «purs», [Zend] *vaṇuhi* «bons» (transposé pour *vaṇhvi*, de *vaṇhu*)[1]. Cette abréviation de l'*i* doit être considérée, je crois, comme la règle, car l'exemple *ćaśmainî*, que nous citions plus haut, appartient à la partie du Yaçna où les voyelles finales sont ordinairement allongées (§ 188).

§ 213. Le duel féminin, en sanscrit et en zend.

Le grec, aux cas dont nous parlons, n'a pas de désinence particulière pour le neutre; en sanscrit, au contraire, le duel neutre a la désinence *î*, et il semble, à première vue, que cette terminaison se soit étendue aux thèmes féminins en *â*. Mais cette rencontre des formes féminines comme *áśvê* «deux juments» avec les formes neutres comme *dânê* «deux dons» est purement extérieure, ainsi que nous le voyons par le zend; dans *dânê* (formé de *dâna* + *î*) il y a réellement une désinence du duel, à savoir la désinence *î*, qui est propre au neutre; dans *áśvê*, au contraire, la terminaison masculine et féminine *âu* (venant de *âs*, § 206) s'est perdue, ainsi que le montre la forme zende [Zend] *nâirikay-âo* «deux femmes»[2]. Je crois, en effet, que अश्वे *áśvê* vient de *áśvay-âu*, et que le *y*, redevenu voyelle après la chute de la désinence *âu*, a formé une diphthongue avec l'*â* du thème[3]. Le duel féminin *áśvê*, dans cette hypothèse, n'a qu'une apparence de terminaison, c'est-à-dire qu'il se compose uniquement du thème élargi qui portait dans le principe la véritable désinence casuelle.

En zend, toutefois, on trouve également la désinence fémi-

[1] La forme sanscrite correspondante est *vásu-n-î*, avec *n* euphonique. Le zend ne connaît pas cette insertion d'un *n* (§ 133).

[2] Voyez sur cette forme § 207.

[3] Voyez §§ 2 et 109*, 6.

nine mutilée *ê*, et c'est même la forme ordinaire [1]. Mais il est à remarquer que cette forme mutilée *ê* a conservé le signe casuel *ś*, quand elle est suivie de la particule annexe *ća*. De même que nous avions plus haut (§ 207) *amĕrĕtat-âoś-ćâ* «et les deux Amertats», de même nous avons *amĕśêś-ća śpĕntê* «et les deux Amschaspants» [2]. La forme complète eût dû être *ay-âoś* (§ 207); mais, après la chute de *âo*, la syllabe *ay* s'est contractée en *ê*, comme nous avons la désinence sanscrite *ayâmi*, qui, par la suppression de l'*â*, devient *êmi* en prâcrit (§ 109[a], 6).

Nous pouvons encore donner une autre preuve à l'appui de l'explication qui fait venir *âśvê* de *âśvay-âu*. Dans le dialecte védique, les thèmes féminins en *î* peuvent également supprimer la désinence duelle *âu* et rester sans flexion; nous trouvons, par exemple, chez un scholiaste de Pâṇini, वाराही उपानहौ *vârâhî upânahâu* «souliers en cuir de sanglier» au lieu de *vârâhyâu*, et, dans les Védas, *yahvî* «les deux grands» au lieu de *yahvyâu* [3]. Nous rencontrons en zend une forme analogue : *tĕvîśi* «les deux forts» du thème féminin *tĕvîśî*; c'est

[1] Je ne connais pas, dans le Vendidad-Sâdé, de forme duelle comme *nâirikayâo*, cité par Anquetil dans son Vocabulaire (*Zend-Avesta*, II, p. 456). Cette expression revient bien plusieurs fois au seizième fargard du Vendidad; mais c'est un génitif singulier, et la désinence *âo* répond, par conséquent, à une désinence sanscrite féminine *âs*. Mais quand même la citation d'Anquetil (comparez ci-dessus, § 207) reposerait sur une erreur, je n'en persisterais pas moins dans mon explication et je verrais dans la diphthongue *ê*, désinence du duel féminin en sanscrit, une mutilation pour *ay-âu*, avec suppression de la désinence casuelle, comme pour les duels en *î* et en *û*.

[2] Le manuscrit lithographié (p. 58) donne ici *amĕśĕća*. Mais c'est, à ce qu'il semble, une faute habituelle à ce manuscrit, de donner un *ĕ* au lieu d'un *ê*. Nous avons, par exemple (p. 88), *amĕśê śpĕntĕ*. Comparez § 31.
La traduction littérale de l'expression *amĕśêś-ća śpĕntê* serait «non conniventesque sanctas». Le mot *amĕśa* répond au sanscrit अमिष *amiśa*. Voyez mon édition de Nalas, V, 25, 26. Comparez également ci-dessus § 50.

[3] Rig-veda, *Mandala* VI, hymne XVII, vers 7.

une épithète employée fréquemment en parlant des deux génies Khordad et Amertat[1].

§ 214. Duel féminin, en lithuanien et en ancien slave. — Tableau comparatif du nominatif-accusatif-vocatif duel.

Nous venons de voir, en sanscrit et en zend, des formes de féminin duel en *ê*; à ces formes répondent en lithuanien les duels en *i*, comme *äświ* «deux juments» = sanscrit *áśvê*. De la diphthongue *ê* = *ai*, le lithuanien n'a donc gardé que l'élément final.

Au contraire, l'ancien slave a conservé le son *ê*; exemple: вдовѣ *vĭdovê* «deux veuves» = sanscrit *vidavê*. Comme je crois que les duels féminins en *ê*, en sanscrit et en zend, sont le résultat d'une altération postérieure à la plus ancienne séparation des idiomes, je vois dans cette rencontre entre le sanscrit et le zend, d'une part, et le lithuanien et l'ancien slave, de l'autre, une preuve à l'appui de cette opinion, que les langues letto-slaves se sont détachées les dernières des langues sœurs de l'Asie.

Le seul reste que le latin ait conservé du duel consiste dans les mots *duo* et *ambo*, qui se retrouvent en grec, et qui, en latin, ont pris aux cas obliques des désinences plurielles.

Nous faisons suivre le tableau comparatif de la formation du nominatif-accusatif duel; les exemples mentionnés peuvent servir aussi pour le vocatif, sauf la différence d'accent en sanscrit (§ 204):

[1] Comparez le védique *tavišá* «fort» et *távišî* «force». Le zend *tèvišî* est également employé comme substantif abstrait: Burnouf (*Yaçna*, notes, p. 149, remarque 27) le traduit par «énergie». La racine est *tu*, qui signifie en sanscrit «croître», en zend «pouvoir». Comparez entre autres le gallois *tyv-u* «croître». — On trouve encore, comme duel féminin se rapportant aux deux génies précités, le mot *utayûiti*, dont je ne sais pas le sens, mais dont le thème, très-vraisemblablement, finit aussi en *i* long.

	Sanscrit.	Zend.	Grec.	Lithuanien.
Masculin. . .	*áśvâu*	*aśpâo*	. . . .	. . . .
	áśvâ	*aśpa*	ἵππω	*pònù*
Neutre. . . .	*dânê*	*dâtê*	δώρω	. . . .
Féminin. . .	*áśvê*	*hiśvê*	χώρᾱ	*áświ*
Masculin. . .	*pátî*	*paitî ?*	πόσι-ε	[1]
Féminin. . .	*prî́tî*	*âfrîtî ?*	πόρτι-ε	*awì*
Neutre. . . .	*vấri-ṇ-î*	. . . .	ἴδρι-ε	. . . .
Féminin. . .	*bávanty-âu*	*bavainty-âo*	. . . .	. . . .
	bávantî	*bavaintî*	. . . .	. . . .
Masculin. . .	*sûnû́*	*paśû*	νέκυ-ε	*sūnù*
Féminin. . .	*ḥánû*	*tanû*	γένυ-ε	. . . .
Neutre. . . .	*mádu-n-î*	*madv-i*	μέθυ-ε	. . . .
Féminin. . .	*vadv-âù*	. . . .	. . . .	. . . .
Masc.-fém. .	*gấv-âu*	*gâv-âo*	. . . .	. . . .
	gấv-â	*gâv-a ?*	βό(F)-ε	. . . .
Féminin. . .	*nấv-âu*	. . . .	. . . .	. . . .
	nấv-â	. . . .	νᾱ(F)-ε	. . . .
Féminin. . .	*vấć-âu*	*vâć-âo*	. . . .	. . . .
	vấć-â	*vâć-a*	ὄπ-ε	. . . .
Masculin. . .	*bárant-âu*	*barant-âo*	. . . .	. . . .
	bárant-â	*barant-a*	φέροντ-ε	. . . .
Masculin. . .	*áśmân-âu*	*aśman-âo*	. . . .	. . . .
	áśmân-â	*aśman-a*	δαίμον-ε	. . . .
Neutre. . . .	*nấmn-î*	*namain-i*	τάλαν-ε	. . . .
Masculin. . .	*brấtar-âu*	*brâtar-âo*	. . . .	. . . .
	brấtar-â	*brâtar-a*	πατέρ-ε	. . . .
Féminin. . .	*duhitár-âu*	*dugdar-âo*	. . . .	. . . .
	duhitár-â	*dugdar-a*	θυγατέρ-ε	. . . .
Masculin. . .	*dâtấr-âu*	*dâtâr-âo*	. . . .	. . . .
	dâtấr-â	*dâtâr-a*	δοτῆρ-ε	. . . .
Neutre. . . .	*vácas-î*	. . . .	ἔπε(σ)-ε	. . . .

[1] Se forme d'un thème élargi en *ia*.

INSTRUMENTAL-DATIF-ABLATIF [1].

§ 215, 1. La désinence sanscrite *byâm* et ses congénères *byam* et *hyam*. — La désinence arménienne *ձ ք*.

En sanscrit et en zend, l'instrumental, le datif et l'ablatif duels ont une seule et même désinence. En grec, c'est au contraire le génitif qui s'est confondu avec le datif et lui a emprunté sa terminaison. En sanscrit, la désinence en question est भ्याम् *byâm*. En zend *byâm* devient *bya*; la forme complète, qui serait *byaṅm* (§ 61), ne s'est conservée que dans un seul exemple : *brvadbyaṅm*, du thème *brvat* « sourcil »[2].

A la désinence *byâm* se rattachent en sanscrit, par les liens d'une origine commune, les désinences *byam*, *hyam*, *byas* et *bis*. La terminaison *byam* est employée au datif pluriel des pronoms des deux premières personnes (*asmá-byam*, *yuśmá-byam*) et dans *tú-byam*, datif singulier du pronom de la seconde personne. On rencontre, au contraire, *hyam*, au lieu de *byam*, dans *má-hyam*, datif du pronom de la première personne, par suite d'une altération de *b* en *h*, dont il y a d'assez nombreux exemples (§ 23) : *má-hyam* est, par conséquent, avec *tú-byam* dans le même rapport qu'en latin *mi-hi* avec *ti-bi*, *si-bi*, *i-bi*, *u-bi*, *ali-bi*, *utru-bi*

[1] L'auteur, dans les paragraphes qui suivent, traite un sujet plus étendu que ne le feraient attendre le titre et la suite de l'exposition. A propos de la terminaison sanscrite *byâm*, qui sert à former plusieurs cas du duel, il examine les désinences *byam*, *hyam*, *byas*, *bis*, qui n'appartiennent pas au duel, mais au singulier pronominal et au pluriel. — Tr.

[2] Burnouf (*Yaçna*, p. 158 et suiv.) considère cette forme mutilée *bya* comme une désinence plurielle et la rapproche de la terminaison sanscrite *byas*. Mais, à la fin des mots, la syllabe sanscrite *as* devient toujours, en zend, *ô*, ou bien *aś* devant un enclitique. Burnouf cite (*Yaçna*, p. 159 et suiv.) une désinence *byâ* au lieu de *bya*; mais je crois qu'on n'en trouverait pas d'exemple hors du dialecte particulier dont il a déjà été question (§ 31), lequel allonge toujours l'*a* bref à la fin des mots.

(ces dernières formes venant elles-mêmes de *ti-fi*, *si-fi*, etc.). Mais je ne crois plus qu'il faille rapporter le *hi* latin de *mihi* à une époque antérieure à la séparation des idiomes : je pense que la syllabe *hi*, venant de *fi*, s'est produite d'une façon indépendante. C'est ainsi qu'en espagnol un *f* initial devient ordinairement *h*, et qu'en latin nous avons *hordus* qui vient de *fordus*; *hordus* se trouve, par conséquent, avec le *b̄* du sanscrit *b̄árâmi* «je porte», dans le même rapport que la désinence *hi* avec le *b̄yam* sanscrit de *túb̄yam*.

L'arménien, au pronom de la première personne, a pour désinence casuelle *ձ ʒ*, et à celui de la deuxième personne *զ s*; on a donc *ինձ in-ʒ* «à moi», *քեզ qe-s* «à toi». Je considère le *ձ ʒ* aussi bien que le *զ s* comme des altérations du य् *y* sanscrit contenu dans la désinence *b̄yam* ou *hyam*; en ce qui concerne la suppression de la consonne initiale de la désinence, je rappelle provisoirement la terminaison du duel grec *ιν* (*ἵππο-ιν*, *Μούσα-ιν*) pour le sanscrit *b̄yâm* (§ 221), et le dorien *ῖν* de *τε-ΐν* «à toi» (= तुभ्यम् *tú-b̄yam*), *ἐμ'-ΐν* «à moi».

On pourrait dire qu'il vaut mieux identifier le *ձ ʒ* de *in-ʒ* «à moi» avec le *h* de la désinence sanscrite *hyam*, d'autant plus que le *ձ ʒ* répond souvent à un *h* sanscrit (§ 183[b], 2). Mais nous avons vu (§ 23), par le témoignage des langues iraniennes, que le ह् *h*, qui tient la place d'un ancien ध् *d̄* ou d'un ancien भ् *b̄*, est, en général, d'une époque relativement récente; c'est ainsi qu'en regard du *ha* sanscrit de *i-ha* «ici» (pour *i-d̄a*), *sa-ha* «avec» (pour *sa-d̄a*), nous avons en zend *i-da*, *ha-da*; en regard de la terminaison de la première personne du pluriel moyen *mahê* (pour *mad̄ê* = grec *μεθα*), nous avons en zend *maidê* ou *maidê*; en regard de हित *hitá* «placé» (pour *d̄ita*), nous avons en zend *dâta* ou, avec la préposition *ni*, *nidâta*. Il n'y a que la racine *ջան* *ǰan* «frapper» dont la lettre initiale suppose en sanscrit un *h* (हन् *han*) sorti

d'un ancien *d*; il faut donc admettre pour ce *ḥ* une date plus ancienne que pour les autres. Au contraire, rien ne vient justifier en zend l'antiquité des ह *h* sortis d'un ancien भ *ƀ*; le *ḥ* de *graḥ* «prendre» (védique *graƀ*) est représenté en zend par un *b*, un *f* ou un *w*; pour मह्यम् *máḥyam* «à moi» nous avons *maibyâ*[1].

Si l'on explique donc l'arménien ՛ *ʒ* du datif *in-ʒ* «à moi» comme tenant la place du *y* qui se trouve dans le sanscrit *ḥyam* et dans le zend *byâ*, il faut considérer que la lettre յ *ž* (qui représente ordinairement le *y* des flexions sanscrites) se change volontiers en ՛ *ʒ* ou en ձ *ʒ* après les liquides[2]. Ajoutons que le զ *ṡ* de քեզ *ḳe-ṡ* «à toi» est lui-même parent du *y* sanscrit, avec lequel il est à peu près dans le même rapport que le *j* français avec le *j* latin, ou le *ṡ* (ڛ) zend de *yûṡĕm* «vous» avec le *y* du sanscrit *yûyám* (§ 59).

[1] Avec *čâ*: *maibyâčâ*. Ces formes sont empruntées au dialecte particulier (§ 31) qui allonge les voyelles finales brèves. Le *m* final a été supprimé, comme dans la désinence duelle *bya*. Benfey qui, le premier, a attiré l'attention sur cette forme intéressante, admet que *maibyâ*, à cause de sa voyelle finale longue, est peut-être une forme de duel (Éclaircissements pour servir à l'étude du zend, dans les Annonces savantes de Gœttingue, 1850). Mais *maibyâ* est beaucoup plus près du singulier sanscrit *máḥyam* que du duel *âvâ̆ƀyâm*.

Quant à la forme *maibyô*, où Spiegel (dans les Études indiennes de Weber, I, p. 307) croit voir le sanscrit *máḥyam*, j'en fais, au contraire, un datif pluriel. Je suppose que la désinence sanscrite *ƀyam* de अस्मभ्यम् *asmáƀyam* a été remplacée par la désinence ordinaire du datif, et que le thème *asmá* a perdu la syllabe *as*. C'est par suite de la même suppression de la syllabe *as* qu'en persan moderne nous avons le pluriel *mâ* «nous». Je ne crois pas, en effet, que ce pluriel ait été formé du singulier *men* «je» (= sanscrit *mâm* «moi», à l'accusatif); je pense qu'il se rapporte à l'ancien thème sanscrit *asmá*, comme le persan *śumâ* «vous» se réfère au thème sanscrit *yu-śmá*, avec suppression de la première syllabe et insertion d'une voyelle de liaison (§ 334). Comparez Benfey, ouvrage cité, p. 11 et suiv.

[2] Petermann, Grammaire arménienne, pp. 63, 205, 233.

§ 215, 2. La désinence sanscrite *byas*. — Formes correspondantes en zend, en latin, en lithuanien, en gothique, en ombrien et en arménien.

La troisième forme congénère de la désinence duelle précitée *byâm* est *byas*, qui est employé régulièrement comme signe du datif et ablatif pluriel.

La forme correspondante, en zend, est *byô*[1], et en latin *bus*, au lieu duquel on aurait plutôt attendu *bius*. Il est probable qu'il faut rapporter également ici le *bis* de *no-bis*, *vo-bis*, à moins que ces formes n'appartiennent par leur origine à un autre cas (§ 216), et que *bis* ne réponde à la désinence sanscrite *bis*. Dans la première hypothèse, il faut considérer *bis* comme étant pour *bius;* cette contraction a son analogue, par exemple, dans le comparatif adverbial *magis*, au lieu de *magius*[2]; de son côté, la forme *bus*, qui a au contraire supprimé l'*i*, doit être rapprochée de *minus*, qui est pour *minius*.

En lithuanien, la forme la plus ancienne et la plus complète pour le datif pluriel est *mus*[3]; la forme moderne est *ms*. Ruhig et Mielcke ne reconnaissent la désinence complète qu'aux pronoms des deux premières personnes; mais de *mù-mus* «nobis» et *jù-mus* «vobis» j'avais déjà conclu, dans la première édition de cet ouvrage, que la terminaison *mus* avait dû appartenir plus anciennement à tous les datifs pluriels. Le borussien a conservé l'ancien *a* de la désinence sanscrite *byas;* mais il fait précéder le *s* d'une nasale inorganique : de là *mans*, pour *mas*. On peut rapprocher à cet égard le *n* des mots latins *ensi-s*, *mensi-s*, comparés aux mots sanscrits *así-s* «épée», *mâsa-s* «mois».

Le lithuanien *ms*, forme mutilée pour *mus*, nous conduit au

[1] Avec l'enclitique *ca* «et» nous avons *byaś-ca* (§ 135, remarque 3).
[2] De là vient *majus*, par la suppression du *g*.
[3] Voyez Schleicher, Grammaire lithuanienne, p. 175.

gothique, qui présente une mutilation encore plus grande, car il a simplement un *m;* exemple : *sunu-m,* qu'on peut comparer au lithuanien *sūnù-mus, sūnù-ms,* au sanscrit *sûnú-byas,* et aux formes latines comme *portubus*[1].

De même que le germanique, l'ombrien n'a conservé de la désinence en question que la consonne initiale, qui est devenue un *f,* mais cette terminaison est employée par abus pour l'accusatif; exemple : *tri-f* «τρεῖς» = sanscrit *tri-byás,* latin *tri-bus,* lithuanien *tri-ms,* gothique *thri-m*[2].

L'arménien, qui emploie la même désinence pour le datif-ablatif et pour le génitif, n'a gardé également qu'une seule consonne du sanscrit *byas,* mais, au lieu de la première, c'est la seconde, à savoir le य *y,* qui est devenu un ց *ž*[3]. Quelque bizarre que puisse paraître au premier abord cette identification, je n'hésite pas à regarder l'arménien օձից *ôʒi-ž* comme ayant même thème et même flexion que le sanscrit *áhi-byas* (datif-ablatif pluriel, avec accentuation védique), le zend *aṣi-byô,* le latin *angui-bus* et le lithuanien *angi-mus.* Plusieurs faits confirment le rapprochement que nous faisons entre la lettre arménienne ց *ž* et le य *y* sanscrit : nous avons constaté

[1] En ce qui concerne la permutation de la moyenne labiale avec la nasale de même organe, on peut comparer le rapport qui existe entre la racine zende *mrû* et la racine sanscrite *brû* «parler» (§ 63). Je ne saurais voir la preuve d'une parenté spéciale entre les langues germaniques, d'une part, et les langues letto-slaves, de l'autre, dans ce fait que l'une et l'autre famille d'idiomes ont au datif pluriel un *m* au lieu du *b.* En général, je ne puis reconnaître un lien spécial de parenté entre le groupe letto-slave et le groupe germanique; je ne parle pas, bien entendu, des mots qui ont passé de l'un à l'autre par voie d'emprunt. [Cette note fait allusion à l'opinion exposée par M. Schleicher. Voyez ci-dessus, t. I, pages xxxiii et 17. — Tr.]

[2] On ne trouve pas d'exemple de cette dernière forme, mais on peut l'induire avec certitude du nominatif *threi-s* et du datif vieux haut-allemand *dri-m.*

[3] Comparez entre autres le ζ grec (qui est en quelque sorte la moyenne du ց *ž* arménien) dans δαμάζε-τε = sanscrit *damáya-ta* (§ 19). Voyez ce qui a été dit du ց *ž* arménien § 183[b], 2.

(§ 215, 1) que, dans *in-ζ* «à moi», le ձ *ζ*, lequel est au ց *ż* ce que la moyenne est à la ténue, correspond au य *y* de la désinence sanscrite *hyam;* de plus, à l'ablatif pluriel des pronoms des deux premières personnes (*i mên-ǵ* «a nobis», *i ζên-ǵ* «a vobis»), nous voyons un ջ *ǵ* prendre la place du ց *ż* de la déclinaison ordinaire, exactement de la même façon qu'au futur nous voyons ջ *ǵ* prendre devant un *i* la place du ց *ż* : or cette dernière lettre représente le य *y* du caractère précatif sanscrit *yâ*[1]. Il est vrai qu'il n'y a pas de racine ayant un ց *ż* initial ou final correspondant à un य *y* sanscrit; mais ce n'est point là une raison pour contester l'identité de ces deux lettres : autrement, il faudrait nier aussi que le ρ final de certains dialectes grecs soit l'altération d'un ς (§ 22), ou que le *m* des datifs pluriels, en gothique et en lithuanien, soit sorti d'un ancien *b*. En effet, ni en grec, ni dans les langues lettes et germaniques, on ne trouverait, hormis dans les positions qui viennent d'être indiquées, des exemples de ces changements de lettres.

[1] L'ossète a avec l'arménien des points de rencontre curieux, ce qui d'ailleurs ne doit pas nous surprendre, puisque l'un et l'autre sont des idiomes iraniens. Au futur ossète, le य *y* du sanscrit *sya* est représenté par un *ǵ* (= *dś*), c'est-à-dire par le son du ջ arménien. Si l'on ne veut pas admettre que le *s* du sanscrit *sya* se soit perdu, on peut voir dans le futur ossète, par exemple dans *ćar-ǵi-ştam* «nous vivrons», l'équivalent du précatif sanscrit. Quant aux syllabes du pluriel *ştam*, *ştut*, *ştí*, elles viennent du verbe substantif, c'est-à-dire de la racine sanscrite *sţâ* «se tenir, être» : *ćar-ǵi-stam* signifie donc littéralement «vivre devant sommes nous». Je me suis longtemps demandé d'où venait le *n* des formes du singulier, comme *ćar-ǵi-nan* «je vivrai». Je crois maintenant que le *d* de *dan* «je suis» s'est changé en *n*, comme *b* s'est changé en *m* dans les désinences lithuaniennes et gothiques *mus*, *ms*, *m*. Cette syllabe *dan* appartient également, selon moi, au verbe auxiliaire, et le *d* est un amollissement du *t* sanscrit ou du *t* zend de *sţâ*, *stâ;* une fois que la sifflante eut disparu, la ténue devait aisément se changer en moyenne. A la seconde personne du singulier, la forme composée a gardé, à la différence de la forme simple, le signe de la personne; exemple : *ćar-ǵi-na-s* «vivre devant es tu», au lieu qu'on dit simplement *da* «tu es».

En arménien, comme en lithuanien et en gothique, les thèmes en *a* conservent cette voyelle invariable devant la désinence casuelle en question; au contraire, le sanscrit mêle un *i* à l'*a* final du thème. On a donc des formes sanscrites comme *mêgê-byas* (thème *mêgá* «nuage»), *kêšê-byas* (thème *kêša* «cheveu»), en regard de l'arménien *miga-ż*, *gisa-ż* et des datifs lithuaniens et gothiques comme *wilka-mus* (*wilka-ms*) et *vulfa-m* «lupis». L'*i* de *miga-ż*, *gisa-ż* est la seconde partie de la diphthongue sanscrite *ê* = *ai* de *mêgá*, *kêša*; au contraire, les formes qui ont perdu la voyelle finale du thème et qui sont, par conséquent, monosyllabiques, comme, par exemple, le nominatif singulier *mêg*, *gês*, le nominatif pluriel *mêg-q*, *gês-q*, ont conservé l'ancienne diphthongue *ai* contractée en *ê*. Dans *dev* «démon» = sanscrit *dêvá-s* «dieu», la diphthongue *ę ê* s'est abrégée en *ե e*; mais cet *e* est également remplacé par *i* aux cas polysyllabiques; on a, par exemple, le datif-ablatif-génitif pluriel *diva-ż*, en regard du lithuanien *dēwa-mus* et du sanscrit *dêvê-byas*. De même que *mêg*, *gês*, *dev*, et beaucoup d'autres mots arméniens abrégent la voyelle de la première syllabe quand la voyelle finale du thème est conservée ou quand il y a accroissement d'une syllabe, certains mots, en pareille occasion, suppriment la voyelle qui se trouve à l'intérieur du thème. C'est ainsi qu'en regard du nominatif singulier *baṣuk* «bras» (thème *baṣuka* = sanscrit *bâhuka*[1]), nous avons le datif-ablatif-génitif pluriel *baṣka-ż*, et, en regard du nominatif *gub* «fosse» (thème *gubo* = sanscrit *kûpa*[2]), le génitif-datif singulier *gb-i*, l'instrumental *gbo-v*, le datif-ablatif-génitif pluriel *gbo-ż*. Le thème *duster* «fille» (= sanscrit *duhitár*), qui a perdu au nominatif *dustr* l'*e* de la syllabe finale, supprime la voyelle de la première syllabe aux cas qui ont con-

[1] Vient de *bâhú* «bras», mais a pris une signification différente.

[2] L'*o* arménien tient la place de l'*a* sanscrit. Comparez § 183[b], 1.

servé cet *ē*; exemple : datif-ablatif-génitif pluriel *dster-ż* pour le sanscrit *duhitṛ́-b̃yas*. De même, *sirti* «cœur» fait au nominatif singulier *sirt*, mais au cas pluriel précité *srti-ż*, malgré la dureté du groupe initial *srt*. Au contraire, les thèmes օձի *ôζi* «serpent» = sanscrit *áhi*[1], ծանօթի *ζanôti* «ami» (nominatif *ζanôt*), ne subissent jamais de mutilation; exemple : *ζanôti-ż* = sanscrit *ǵńấti-b̃yas* (thème *ǵńấti* «parent», littéralement «connaissance»). Le suffixe sanscrit *ti*, que nous rencontrons ici en arménien sous la forme թի *ti*, se trouve aussi dans la même langue sous la forme տի *ti*; exemple : *sasti* (nominatif *sast*, datif-ablatif-génitif pluriel *sasti-ż*). Je rapproche, en effet, le mot en question du thème sanscrit *śấs-ti*[2]. On voit encore par là qu'il ne faut pas demander au nominatif la forme complète des suffixes qui appartiennent en commun à l'arménien et aux autres langues indo-européennes : c'est dans la seconde série de cas qu'on doit la chercher, et principalement au datif-ablatif-génitif pluriel, dont la désinence ց *ż* se joint toujours à la vraie lettre finale du thème. L'arménien, pour les thèmes en *n*, a même l'avantage sur le sanscrit et le zend, ainsi que sur le gothique, car un *n* final tombe dans ces idiomes devant les désinences casuelles commençant par भ्य *b̃y*, 𐬠𐬌𐬌 *by*, et *m* (le remplaçant du *b* en gothique); on peut comparer, à cet égard, le thème gothique *augan* «œil», qui fait au datif pluriel *auga-m* (pour *augan-m*), au thème arménien *akan* (même sens), qui fait *akan-ż*, et l'on peut rapprocher cette dernière forme du sanscrit *áśma-b̃yas* «lapidibus», *nấma-b̃yas* «nominibus» (pour *áśman-b̃yas*, *nấman-b̃yas*).

[1] Voir tome I, p. 402, note 3.

[2] La racine *śâs* signifie en sanscrit «commander, instruire, punir», et l'arménien *sast* (thème *sasti*) a, suivant Aucher, le sens de «réprimande, correction, châtiment».

§ 216. La désinence sanscrite *bis*. — Formes correspondantes en zend, en lithuanien et en arménien. — Exemples d'un ancien *s* devenu *ք q̇* en arménien.

La quatrième forme congénère de la désinence duelle sanscrite *byâm* est *bis*, qui sert à marquer l'instrumental pluriel. Le zend a comme forme correspondante *bis* (dans le dialecte de la seconde partie du Yaçna, *bîs*), le lithuanien *mis* (§ 161) et l'arménien *բք bq̇* ou *ւք vq̇*[1]. La forme *bq̇*, qui correspond mieux au sanscrit *bis* et au zend *bis*, ne s'est conservée, comme le *b* au singulier (§ 183ᵃ, 4), qu'après une consonne, et *n* se change alors en *m* pour rendre la prononciation plus facile. On peut comparer l'arménien *օձիւք ôẑi-vq̇* avec le sanscrit *ahi-bis* «par les serpents», le zend *aṣi-bis* et le lithuanien *angi-mis*; et, d'autre part, l'arménien *akam-bq̇*, venant du thème *akan*, avec les formes comme *áśma-bis* (pour *áśman-bis*) en sanscrit, et comme *aśma-bis* (pour *aśman-bis*) en zend. Au sanscrit *duhitŕ-bis* «par les filles» correspond l'arménien *dster-bq̇*, contracté de *duster-bq̇* (§ 215, 2).

On ne saurait douter que dans la terminaison en question le *ք q̇* arménien ne soit sorti d'un ancien *s*, quoique le changement d'un *s* sanscrit en *ք q̇* ne se fasse voir que dans les désinences grammaticales[2]. Parmi les exemples d'un pareil changement, il en est de plus remarquables encore que celui qui vient d'être cité : nous voulons parler des formes où un स *s* final est précédé d'un *a* ou d'un *â*. On sait que dans cette position le *s* final a déjà disparu de l'ancien perse au temps de Darius, fils

[1] Au lieu de *ւ v* on trouve aussi *վ w*, qui a le même son que *ւ* quand celui-ci a la valeur d'une consonne. Après *ո o* l'on met *վ w*, parce que *ու* exprime le son *u*. (Voyez Petermann, Grammaire arménienne, p. 55 et suiv.) La même chose a lieu à l'instrumental singulier.

[2] Il en est de même pour le *ց ż* venant de य *y*.

d'Hystaspe, et qu'il est également fort altéré en zend (§ 56[b]); or l'arménien nous présente des formes de nominatif pluriel comme *gês-q̇* «cheveux» (pour le sanscrit *kêśâs*) et des formes de première personne du pluriel comme *ber-e-mq̇* (pour le sanscrit *bár-â-mas*, le védique *bár-â-masi*, le zend *bar-â-mahi*, l'ancien perse *bar-â-mahy*). Au nominatif pluriel, c'est Petermann[1] qui, le premier, a considéré le ք *q̇* arménien comme une altération de *s*; mais on a vu plus haut que le *s* final, quand il se trouvait après un *â* long, s'est quelquefois conservé sans changement en arménien; ainsi nous avons տա-գե-ս *ta-że-s* «dabis» pour le sanscrit *dê-yấ-s* et le grec *δο-ίη-ς* (§ 183[b], 2); en zend, au contraire, on aurait *dâ-yâo*, en ancien perse *dâ-yâ*. Dans les formes comme *ber-e-s* «tu portes», le *s* arménien répond au *si* sanscrit (*bár-a-si*), au *hi* zend (*bar-a-hi*), au *hy* de l'ancien perse (*bar-a-hy*).

En ce qui concerne la conservation de l'ancien *s*, l'arménien (et je crois en pouvoir dire autant de l'ossète) est plus archaïque que l'ancien perse et le zend; au moment où l'arménien s'est détaché du rameau iranien, le changement de *s* en *h* et la suppression ou la vocalisation de *s* final n'avaient pas encore pris toute l'extension dont témoignent l'ancien perse et le zend. Nous avons en ossète *ćar-i-s* «tu vis» pour le sanscrit चरसि *ćár-a-si*, le zend [zend script] *ćar-a-hi* «tu vas». On ne peut pas dire que le *s* de *ćar-i-s* a été conservé grâce à l'*i* qui précède, car cet *i* est de date relativement récente, étant sorti d'un ancien *a* par l'influence assimilatrice de l'*i* (aujourd'hui disparu) de la désinence personnelle; d'un autre côté, si nous supposons que la forme zende *ćar-a-hi* a anciennement existé en ossète, il est impossible d'expliquer comment, après le changement du second *a* en *i*, le *h* est retourné à sa forme primitive *s*.

[1] Grammaire arménienne, p. 115.

Du reste, on trouve au futur ossète un autre exemple d'un *s* conservé après l'*a :* nous voulons parler des formes comme *čar-ǵi-na-s* « tu vivras » (§ 215, 2).

§ 217. De la désinence φιν, φι, en grec.

Il est clair qu'il y a un rapport de parenté entre les désinences grecques φιν, φι et les désinences sanscrites commençant par un *b̔*. Mais on peut se demander si φιν, φι, qui, comme on sait, servent indifféremment pour le singulier et pour le pluriel, correspondent dans les deux nombres à une seule et même terminaison sanscrite, ou bien s'ils se réfèrent à deux désinences sanscrites distinctes, l'une pour le singulier, l'autre pour le pluriel. C'est la seconde supposition qui me paraît aujourd'hui la plus vraisemblable[1]. Dans cette hypothèse, nous avons pour le singulier la désinence *b̔yam*, qui s'emploie au datif pronominal *tú-b̔yam* « à toi », et qu'on retrouve en latin, sous la forme *bi*, dans les pronoms *ti-bi*, *si-bi*, et dans les adverbes de lieu *i-bi*, *u-bi*, etc. et en ombrien, sous la forme *fe*, dans *i-fe* « là ». Quant au pluriel, il nous fournit, d'une part, la désinence de l'instrumental *b̔is* (qui devient *hiṅ* en prâcrit), et, de l'autre, la désinence du datif-ablatif भ्यस् *b̔yas;* pour toutes deux, il faut admettre le changement de *s* final en ν, changement qui n'a d'ailleurs rien que d'ordinaire (§ 97). Je rapproche de préférence la désinence plurielle φιν, φι de la désinence du datif-ablatif sanscrit *b̔yas;* en ce qui concerne la contraction de य *ya* en ι, on peut comparer la syllabe *bis* dans le latin *nobis*, *vobis* (§ 215, 2). Au singulier, j'identifie la désinence φι ou φιν, par exemple dans αὐτόφι, ἦφι βίηφι, κεφαλῆφιν, φρήτρηφιν, πα-

[1] L'auteur a traité pour la première fois cette question dans son mémoire Du pronom démonstratif et de l'origine des signes casuels (Mémoires de l'Académie de Berlin, 1826). Il y est revenu dans la première édition de la Grammaire comparée (§ 217). — Tr.

λάμηφιν, ainsi que la désinence latine *bi* dans *ti-bi, si-bi, i-bi*, etc. avec la terminaison sanscrite *byam* dans *tú-byam*.

Quant aux diverses relations que nous voyons exprimer, dans la langue homérique, à *φιν* et à *φι* (*φι* est probablement une forme mutilée pour *φιν*), ces relations n'ont rien qui ne puisse s'accorder avec les désinences sanscrites *byam* et *byas*, dont la première exprime le datif, la seconde le datif et l'ablatif. On sait, en effet, que le datif grec cumule, comme l'ablatif latin, l'emploi du locatif et celui de l'instrumental. Toutefois, quand les formes en question sont employées dans le sens du locatif, on les fait souvent précéder d'une préposition; exemples : *ἐπ' αὐτόφι*, *παρ' αὐτόφι* « ici même », *ἐπ' ἰκριόφι* « sur le tillac », *παρ' ὄχεσφι* « auprès du char ». Mais on a sans préposition : *παλάμηφιν* « dans la main », *θύρηφι* « dehors », proprement « à la porte », *κεφαλῆφιν* (*λαβεῖν*) « (prendre) à la tête », *ὄρεσφι* « sur les montagnes ». Voici des exemples du sens instrumental : *ἑτέρηφι* (*λάζεσθαι*) « (saisir) avec l'autre (main) », *κρατερῆφι βίηφιν* « par forte violence », *ἶφι* « avec puissance »; cette dernière forme est tout ce qui reste du thème *ἰ* (comparez le latin *vis*). Les formes en *φιν*, *φι* ne paraissent guère, dans le sens de l'ablatif, qu'avec des prépositions : ce sont les mêmes prépositions qui, dans la langue ordinaire, gouvernent le génitif; mais l'ablatif, qui exprime l'éloignement, est plus conforme au sens; exemples : *ἀπὸ ναῦφιν*, *ἐκ θεόφιν*. En sanscrit, on mettrait simplement l'ablatif : *nâubyás*, *dêvé-byas* (= *dêvai-byas*). Comme exemples d'un vrai datif marqué par la désinence *φιν*, on peut citer : *ὡς φρήτρη φρήτρηφιν ἀρήγῃ* et *θεόφιν μήστωρ ἀτάλαντος*.

On peut affirmer qu'il n'y a pas d'exemple de vrai génitif avec la désinence *φιν*, *φι*[1]. On cite ordinairement comme tel :

[1] Le génitif, par sa signification, touche d'ailleurs de si près au datif qu'il n'y

Ἰλιόφιν. . . κλυτὰ τείχεα[1]; mais dans le passage où se trouvent ces mots, le locatif convient très-bien et l'on peut traduire : « à Ilion ». Un autre exemple est : *δακρυόφιν. . . ὄσσε πίμπλαντο*[2], où *δακρυόφιν* joue le rôle d'un vrai instrumental; si l'on traduisait ces mots en sanscrit, il faudrait *áśrubis*. De ce que la langue ordinaire construit *πίμπλημι* beaucoup moins rationnellement avec le génitif, on n'a pas le droit de conclure que *δακρυόφιν* soit un génitif. Le même mot se retrouve, mais cette fois avec le sens de l'ablatif, dans ce passage[3] : *οὐδέ ποτ' ὄσσε δακρυόφιν τέρσαντο* « neque unquam oculi a lacrimis siccabantur »; ici on mettrait en sanscrit *áśrubyas*.

La désinence *φι*, *φιν* est également étrangère à l'accusatif et on ne la trouve pas davantage avec les prépositions qui régissent habituellement ce cas; la seule exception est *ἐς εὐνηφιν* dans Hésiode[4]. Buttmann oppose de justes raisons à l'opinion des grammairiens anciens qui soutiennent que *φι*, *φιν* peuvent se trouver aussi au nominatif et au vocatif; le même savant montre qu'il n'y a aucun motif pour mettre un *ι* souscrit aux noms de la première déclinaison qui ont *φι* pour désinence[5].

aurait rien eu de surprenant à ce que les deux cas se fussent quelquefois confondus. C'est ainsi qu'en grec, au duel, le génitif a pris la désinence du datif, et qu'en arménien, au pluriel, il emprunte celle du datif-ablatif (§ 215, 2).

[1] Iliade, XXI, vers 295. On trouve dans la Grammaire grecque de Thiersch (§ 182) une collection d'exemples des divers emplois de *φιν*, *φι*. — Tr.

[2] Odyssée, X, vers 248.

[3] Odyssée, V, vers 151.

[4] Comparez Buttmann, Grammaire grecque développée, I, p. 205. [Buttmann considère *εὐνηφιν* comme un adverbe et rapproche les locutions *ἐς αὔριον*, *ἐς αὖθις*. — Tr.]

[5] Ouvrage cité, I, p. 205. [Les mots comme *ὀστεόφιν*, *ὄρεσφι*, *ναῦφι* n'ayant point de désinence avant *φι*, non plus que les mots de formation analogue, comme *οὐρανόθι*, *Ἴδηθεν*, il n'y a aucune raison, dit Buttmann, pour en mettre une à *βίη-φι*. — Tr.]

§ 218. Combinaison de la désinence φι, φιν avec les thèmes terminés par une consonne. — Comparaison avec le sanscrit.

Parmi les thèmes terminés par une consonne, il n'y a guère que les thèmes neutres en *s* (§ 128) que nous voyions se combiner avec φι, φιν; exemples : *ὀχεσ-φι*, *ὀρεσ-φι*, *σΊηθεσ-φιν*. Les grammairiens ont d'ordinaire mal compris ces formes, parce qu'ils ne considéraient pas le σ comme faisant partie du thème[1]. Des autres consonnes, ν est la seule, et des thèmes en ν, *κοτυληδον* est le seul que nous voyions se combiner avec φιν; comme le ν ne se joint pas aussi aisément que le σ au φ de la désinence, on insère un ο euphonique, ce qui donne *κοτυληδόν-ο-φιν*[2]. Cet exemple est suivi sans nécessité par *δάκρυ*, qui fait *δακρυόφιν* (= sanscrit *áśru-byas*); au contraire, *ναῦ-φιν* est formé tout à fait comme le sanscrit *nâu-byás*, sauf la différence d'accentuation[3].

En sanscrit, les thèmes terminés par le suffixe *as* (= grec *ες*, *ος*) changent cette syllabe en *ô* devant les désinences casuelles commençant par un *b*[4]; les formes comme *vácô-byas* sont donc moins bien conservées que les formes grecques comme *ὀχεσ-φιν*.

Si l'on veut rapporter la désinence φιν, φι, partout où elle se rencontre en grec, à la désinence sanscrite *byam*, on n'a, pour les formes comme *θεό-φιν*, *δακρυό-φιν*, *ναῦ-φιν*, *ὀχεσ-φιν* d'autre point de comparaison en sanscrit que les datifs des pronoms des deux premières personnes (*asmábyam* «nobis», *yušmábyam* «vobis»). Mais par leur forme ces datifs appartiennent

[1] Ce qui a causé leur erreur, c'est que le σ est supprimé devant les désinences commençant par une voyelle.

[2] La même insertion a lieu dans les mots composés comme *κυν-ο-θαρσής*.

[3] De même, en composition, le thème *ναυ* s'abstient de prendre la voyelle de liaison *ο*; il fait, par exemple, *ναύσΊαθμον*, qui est formé comme le composé sanscrit *nâu-sía* «se tenant» ou «étant dans le vaisseau».

[4] C'est un changement qui n'a lieu ordinairement qu'à la fin des mots (§ 22).

au singulier; ils ne peuvent être très-anciens, car nous ne trouvons rien de semblable en zend, où nous avons un datif *maibyô* «nobis» (§ 215, 1) qui présente une vraie désinence du pluriel. A l'époque où le zend et le sanscrit ne faisaient encore qu'une seule et même langue, on a donc dû avoir *asmê-byas*, *yuśmê-byas*, ou plutôt *asmaibyas*, *yuśmaibyas*. Les ablatifs pluriels *asmát* «a nobis», *yuśmát* «a vobis», qui appartiennent également par leur forme au singulier, n'ont pas non plus d'analogues en zend : c'est probablement le *maibyô* précité qui servirait d'ablatif, si le pronom en question se trouvait employé à ce cas dans les textes qui nous sont parvenus.

§ 219. Combinaison des désinences sanscrites *byâm*, *bis*, *byas* avec les thèmes en *a*. — Origine de la désinence *âis* à l'instrumental pluriel.

Nous retournons au duel sanscrit en भ्याम् *byâm*, pour faire observer que, devant cette désinence, les thèmes terminés par un अ *a* allongent cette voyelle, ce qui nous donne *áśvâbyâm* au lieu de *áśvabyâm*. Il est probable que devant la désinence plurielle *bis* l'*a* s'allongeait de même, et qu'on avait *áśvâ-bis* à l'instrumental de *áśva*. Mais la langue ordinaire, au lieu de la forme complète *áśvâ-bis*, nous présente une forme mutilée *áśvâis*. J'explique cette forme par la suppression du *b*. En effet, la diphthongue ऐ *âi* représente *â* + *i* (§ 2). Cette opinion que j'ai exprimée pour la première fois il y a longtemps[1], m'a été confirmée depuis par plusieurs preuves nouvelles. En premier lieu, les pronoms des deux premières personnes, que je n'avais pas songé à citer à l'appui de mon explication, forment réellement de leur pronom annexe *sma* un instrumental *smâ-bis*; entre *asmâbis*, *yuśmâbis* et notre instrumental supposé *áśvâ-bis*, il y a le même rapport qu'entre les accusatifs *asmân*, *yuśmân* «nos, vos» et le

[1] Mémoires de l'Académie de Berlin, 1826, p. 79.

substantif *áśvân* « equos ». En second lieu, mon hypothèse, à laquelle j'étais arrivé par la voie de la théorie, a été justifiée par le dialecte védique où nous avons des formes d'instrumental terminées, sinon en *â-bis*, du moins en *ê-bis*, d'après l'analogie des datifs-ablatifs comme *áśvê-byas*; exemple : *áśvê-bis* « per equos ». Rapprochez, dans la langue ordinaire, la forme pronominale *ê-bis* « per hos », venant évidemment du thème pronominal अ *a*, lequel, comme on le verra, joue un rôle capital dans la déclinaison de *idám*. Nous avons donc d'une part le pronom *a* qui fait *ê-bis*, d'un autre côté *asmá* et *yuṣmá* qui font *asmâbis* et *yuṣmâbis*; si, dans le dialecte védique, les thèmes substantifs et adjectifs se rattachent à la première de ces formes, il ne s'ensuit pas nécessairement que *âis* provienne de *ê-bis*[1]. Au contraire, *âbis* a fort bien pu devenir *êbis*, d'après l'analogie des datifs-ablatifs en *ê-byas* et d'autres formes où l'*ê* est une altération de l'*â*, par exemple les formes duelles comme *bárêtê* venant de *bara-âtê*[2].

§ 220. Comparaison de l'instrumental pluriel en prâcrit, en lithuanien, en zend et en ancien perse, avec l'instrumental sanscrit.

On vient de voir dans le dialecte védique des exemples d'instrumentaux comme *áśvê-bis*, au lieu de *áśvâ-bis*. Le prâcrit, allant jusqu'au bout dans cette voie, a changé en *ê* l'*â* de *asmâ-bis*, *yuṣmâ-bis* et celui des locatifs *asmâ-su*, *yuṣmâ-su* : il en a fait अम्हेहिं *amhê-hiṅ*, *tumhê-hiṅ*; *amhê-su*, *tumhê-su*. En outre, tous les autres thèmes en *a*, tant pronoms que substantifs ou adjectifs, ont *ê-hiṅ* en prâcrit à l'instrumental; ainsi l'on a *kusumê-*

[1] La forme *ê-bis* n'aurait pas donné *âis*, mais *ayis*, car *ê*, qui est pour *a* + *i*, ne peut se réunir en diphthongue, ou plutôt en triphthongue, avec un *i* suivant.

[2] Je ne regarde pas le védique नद्यैस् *nadyâis* comme une mutilation pour *nadî-bis*, car après la suppression du *b* on aurait eu *nadîs*; c'est, selon moi, un instrumental ordinaire formé d'un thème élargi *nadya*.

hiṅ « floribus » (de *kusuma*) comme pendant du védique *kusúmê-bis*. Mais avant que les formes en *ê-bis*, *ê-hiṅ* fussent sorties de *âbis* par le changement de l'*â* en *ê*, il fallait que par voie de suppression et de contraction ce même *âbis* eût déjà donné la forme *âis*. Les faits viennent confirmer notre raisonnement : déjà dans les Védas, à côté des instrumentaux en *ê-bis*, on trouve des instrumentaux comme *yag̃n̂âis*, *arkâis*. En zend, la forme contractée *âis* est la seule dont on ait des exemples, et elle est très-fréquente dans cette langue.

De même, en lithuanien, les thèmes masculins en *a*, se séparant sur ce point de tous les autres, ont perdu la consonne initiale de la désinence casuelle; exemple : *déwais* « par les dieux », forme qui s'accorde d'une façon remarquable avec le sanscrit *dêvâis* et le zend [illegible] *daivâis*. Les masculins lithuaniens en *ia* (= *ja*), nominatif *i-s*, ont *eis* pour *iais*[1]; exemple : *wâlgeis*, venant du thème *wâlgia*, nominatif *wâlgi-s* « nourriture »[2].

En ancien perse, les instrumentaux des thèmes en *a* sont formés comme les instrumentaux védiques en *ê-bis*, mais ils conservent la diphthongue primitive *ai* (§ 2, remarque); exemple : *bagai-biś*, venant du thème *baga* « dieu ». Il y a de nombreux instrumentaux de cette sorte en ancien perse; quant à la forme *rauća-biś*[3], elle vient, selon moi, d'un thème en *n* : devant une désinence casuelle commençant par une consonne, ce *n* devait tomber, comme il tombe en sanscrit et en zend[4].

[1] Voyez § 92[k].

[2] Littéralement « ce qui doit être mangé », du verbe *wâlgau* « je mange ». Comparez, en sanscrit, les participes futurs passifs en *ya* (§ 898).

[3] C'est un mot qui revient souvent sur les inscriptions, et il est toujours précédé d'un signe numérique. Je traduis « post dies », en rappelant que l'instrumental sert souvent aussi en sanscrit à exprimer cette sorte de relation.

[4] *Raućan* est un neutre, comme on le voit par l'accusatif singulier *rauća*. On a, par exemple (Inscription de Béhistoun, I, 20) : *kśapa-vâ rauća-pati-vâ* « pendant la nuit ou pendant le jour ». Il faut de même considérer *kśapa* comme un accusatif neutre venant du thème *kśapan* (comparez le zend *ksapan*, datif *ksafn-ê*). Un autre

§ 221. Combinaison de la désinence zende *bya* avec les thèmes en *a*. — Comparaison avec le grec.

Devant la désinence duelle [zend] *bya*, il existe, pour les thèmes en *a*, entre le zend et le sanscrit, la même différence qu'entre les instrumentaux védiques et prâcrits en *ê-bis*, *ê-hin* et les instrumentaux primitifs en *â-bis* (*asmâ-bis*, *yuśmâ-bis*) : le zend présente [zend] *ai* (§ 33) au lieu de l'*â* sanscrit. Nous devrions donc avoir, au cas en question, *aśpai-bya;* mais par suite de l'épenthèse (§ 41), *aśpai-bya* devient *aśpaii-bya*. C'est ainsi que nous avons dans le Vendidad [zend] [zend] *hvaiibya pâdaii-bya* «suis pedibus» = sanscrit *svâbyâm pâdâbyâm;* [zend] *zaśtaiibya* (sanscrit *hástâbyâm*) «manibus». On trouve aussi au même cas la diphthongue sanscrite *ê* représentée par le zend *ôi* (§ 33); exemple : [zend] *ubôibya* «ambobus». Si l'on rétablit la nasale perdue à la fin de cette forme, et si l'on admet que la désinence du duel grec *ιν* est, comme je n'en doute pas, une mutilation du sanscrit *byâm*[1], on peut rapprocher la forme précitée *ubôibya* des duels homériques comme *ὤμοιϊν*.

Dans les formes en question, le premier *ι* doit être placé du côté du thème qu'il sert à élargir, et le second du côté de la désinence (*ὤμοι-ϊν*). La troisième déclinaison, par ses duels comme *δαιμόνοιν*, pourrait faire croire que la vraie désinence est *οιν*, et non *ιν*; mais l'examen des deux premières déclinaisons (*Μούσα-ιν*, *λόγο-ιν*) prouve le contraire. Nous expliquons donc l'*o* qui se trouve devant *ιν*, à la troisième déclinaison, de la même façon que celui qu'on a devant *φιν* (*κοτυληδον-ό-φιν*, § 218); c'est une voyelle euphonique qui, des thèmes où elle

exemple de *raucá* à l'accusatif se trouve sur la même inscription, III, 8, où 1 *raucá* signifie «primum diem».

[1] La labiale ayant été supprimée comme dans अश्वैस् *áśvâis*, venant de *áśvâbis*, et याम् *yâm* ayant été contracté en *ιν*.

était nécessaire, c'est-à-dire des thèmes terminés par une consonne, a passé dans ceux où elle était superflue, c'est-à-dire dans les thèmes en *ι* et en *υ*. On peut remarquer d'une manière générale que les thèmes terminés par une consonne, dans la troisième déclinaison grecque, entraînent les autres : ils servent de modèle aux thèmes en *ι* et en *υ*. Il est vrai que la voyelle de liaison *ο* n'était même pas nécessaire entre une consonne et la désinence *ιν*, puisqu'on peut très-bien dire *δαιμον-ιν*; mais cet *ο* remonte évidemment à une époque où *ιν* était encore précédé de la consonne que fait attendre la désinence sanscrite *byâm*, selon toute vraisemblance un *φ*, en sorte que *δαιμόν-ο-ιν* vient de *δαιμον-ο-φιν*[1].

Nous aurions donc ici un autre *φιν* que celui que nous avons essayé de rattacher (§ 217) à *byam*, *byas;* dans la désinence duelle (*φ*)*ιν*, la nasale a sa place légitime, car elle remplace le *m* primitif, comme cela est de règle en grec à la fin des mots. Pour montrer d'ailleurs comment des formes absolument semblables peuvent provenir de types primitifs tout à fait différents, il suffit de rappeler la première personne du singulier *ἔτυπτον* qui est pour *ἔτυπτομ*, et la troisième personne du pluriel *ἔτυπτον* qui est pour *ἔτυπτοντ*.

§ 222. Instrumental-datif duel en lithuanien et en ancien slave.

En lithuanien, nous avôns *m* pour désinence de l'instrumental-datif duel; exemple : *dĕwā-m*, qui fait pendant au sanscrit

[1] La voyelle *ο* qui précède la désinence duelle *ιν* a donc la même raison d'être que celle qui précède le suffixe possessif *εντ*, que nous avons déjà rapproché ailleurs du suffixe sanscrit *vant*. *Εντ* a dû être primitivement *Ϝεντ*, et la voyelle de liaison, insérée à cause du digamma après les thèmes terminés par une consonne, s'est ensuite étendue à la troisième déclinaison tout entière et est restée même après la chute du digamma. C'est ainsi qu'on a *πυρ-ό-εις*, qui est formé comme *πυροῖν*, venant de *πυρ-ο-ϊν*; au contraire, *τυρό-εις* est formé comme *τύροιν*, venant de *τυρο-ϊν*.

dêvâ-byâm. Mais ce *m* n'a rien de commun avec le *m* final de la désinence sanscrite, ni avec le *ν* des formes grecques comme *θεοῖν*; il répond, comme le *m* des désinences *mis* et *mus* (ou *ms*), à la consonne initiale de la terminaison sanscrite (§ 215, 2). C'est ce que montre la désinence correspondante en ancien slave, laquelle a conservé la voyelle du sanscrit *byâm*, et oppose, par exemple, *novo-ma* (masculin-neutre), *nova-ma* (féminin), au sanscrit *nâvâ-byâm* (thème masculin-neutre *nâva*, thème féminin *nâvâ*). Mais même en faisant abstraction du slave, il serait encore impossible d'identifier le *m* de la désinence lithuanienne avec le *m* du sanscrit *byâm*, car *m* final ne s'est conservé nulle part en lithuanien : ou bien il est supprimé (même là où l'écriture prouve encore qu'il a existé autrefois, § 10), ou bien il est devenu *u*, par exemple à la première personne du singulier de l'aoriste, où *au* répond partout au sanscrit *am*[1].

§ 223. Origine des désinences *bis*, *byam*, *byâm*, *byas*.

Quelle est l'origine des suffixes casuels sanscrits commençant par भ्य् *by* (venant de *bi*), savoir *bi-s*, *by-am*, *by-âm* et *by-as*? Avant tout, remarquons la parenté qui les unit à la préposition अभि *abi* «vers, à, contre» (d'où vient *abi-tas* «ad, prope»). Mais dans *abi* lui-même *bi* est évidemment une désinence ajoutée au thème démonstratif *a*. Cette préposition est donc, quant à sa seconde syllabe, de la même famille que le latin *ti-bi*, *si-bi*, *i-bi*, etc. C'est le même rapport qui existe entre la préposition *á-di* «sur», formée également du thème pronominal *a*, et les adverbes de lieu grecs comme *ὅ-θι*, *πό-θι*, *ἄλλο-θι*, *οὐρανό-θι* (§ 16). Un autre suffixe de même origine que धि *di* est ध *da*, qui, en sanscrit, s'est altéré en ह *ha* (§ 23), mais qui s'est conservé en zend dans quelques adverbes de lieu et dans la prépo-

[1] De même, en gothique, le *jau* du subjonctif présent répond au sanscrit *yâm* (§ 18).

sition *ha-da* « avec » (pour le sanscrit *sa-hâ*, § 420). Comparez, en grec, le θα de ἔνθα, ἐνταῦθα[1]. Le द् *d*, dans ces formations, est le substitut de *t*, comme on le voit encore par l'exemple de plusieurs autres formes[2]; *da*, *dī* viennent donc du thème démonstratif त *ta*. Mais il est plus difficile de démontrer l'origine du *bi* de *abî* (grec ἀμφί) : je soupçonne qu'une consonne initiale a été supprimée. De même qu'en grec on emploie φίν au lieu de σφίν, de même qu'en sanscrit *vinśáti* « vingt » est évidemment une forme mutilée pour *dvinśati*, et qu'en zend ... *bis* « deux fois », ... *bitya* « le second » sont pour *dvis*, *dvitya* (en sanscrit *dvitîya*), de même aussi il se peut que भि *bi* soit identique avec le thème pronominal *sva* ou *svi* (d'où dérivent σφεῖς, σφίν, φίν, etc.). Il faut alors admettre qu'après la chute de *s*, la semi-voyelle suivante s'est fortifiée ou durcie de la même façon que dans le zend ... *bis*, ... *bitya*, et dans le latin *bis*, *bi* (*bi-pes*, § 309).

§ 224. Tableau comparatif de l'instrumental-datif-ablatif duel.

Nous faisons suivre le tableau synoptique de ce cas en sanscrit, en zend, en grec et en lithuanien :

	Sanscrit.	Zend.	Grec.	Lithuanien.
Masculin...	*áśvâ-byâm*	*aśpaii-bya*	ἵππο-ιν	*pónā-m*[3]
Féminin...	*áśvâ-byâm*	*hiśvâ-bya*	χώρα-ιν	*áśwō-m*
Masculin...	*páti-byâm*	*paiti-bya*	ποσί-ο-ιν	*genti-m*
Masculin...	*sûnú-byâm*	*paśu-bya*	νεκύ-ο-ιν	*sūnù-m*
Féminin...	*hánu-byâm*	*tanu-bya*	γενύ-ο-ιν	....
Féminin...	*vâg-byâm*	?	ὀπ-ο-ῖν	....

[1] Au θεν de ἔνθεν, ἔμπροσθεν répond le दस् *das* (pour तस् *tas*), de अधस् *a-dás* « sous, dessous ».

[2] Par exemple à la seconde personne du pluriel moyen, où ध्वे *dvé* et ध्वम् *dvam* sont pour त्वे *tvé*, त्वम् *tvam* (comparez le pronom *tvam* « tu »).

[3] Voyez § 222.

	Sanscrit.	Zend.	Grec.	Lithuanien.
Masculin...	*bárad-byâm*	*baran-bya*[1]	*φερόντ-ο-ιν*	....
Masculin...	*áśma-byâm*[2]	*aśma-bya*	*δαιμόν-ο-ιν*	....
Masculin...	*brắtr̥-byâm*	*brâtar-ĕ-bya*	*πατέρ-ο-ιν*	....
Neutre. ...	*vácô-byâm*[3]	*vacē-bya*[4]	*ἐπέ(σ)-ο-ιν*	....

GÉNITIF-LOCATIF.

§ 225. Le génitif-locatif duel en sanscrit, en zend et en ancien slave. — Le génitif duel en lithuanien.

En sanscrit, ces deux cas ont la désinence commune *ôs*, qui est peut-être parente de la désinence du génitif singulier. Exemples : *áśvay-ôs* (venant de *áśva* et de *áśvâ*)[5], *páty-ôs*, *ḥánv-ôs*, *vâć-ôs*, *brắtr-ôs*, *vácas-ôs*.

Le zend a renoncé à la sifflante : il présente *ô* au lieu de *ôs*. Comme exemple, on peut citer les mots *ubôyô aṇhvô* «dans les deux mondes»[6]; *ubôyô* répond au sanscrit *ubáy-ôs*[7] et *aṇhvô* aux formes sanscrites comme *sûnv-ôs*, *ḥánv-ôs*, venant de *sûnú*, *ḥánu*. Un autre exemple m'est fourni par ce

[1] Ou *barĕnbya*. C'est ainsi que nous avons (Vendidad-Sâdé, page 9) *bĕrĕṣĕnbya*; une autre leçon donne toutefois *bĕrĕṣanbya* (Burnouf, *Yaçna*, p. 352). Dans la première édition, j'ai rapporté à tort ce participe à la racine भ्राज् *bráǵ* «briller». Nériosengh traduit par *maḥattara* «très-grand», ce qui nous conduit à rapprocher le mot zend du sanscrit *vr̥ḥánt* (forme faible *vr̥ḥát*) «grand», littéralement «grandissant». C'est l'explication donnée par Burnouf.

Remarquez que le participe présent renferme, au cas dont il vient d'être question ainsi qu'au datif-ablatif pluriel, la nasale *n* qui d'ordinaire ne s'emploie qu'à la fin des mots, ou bien devant les voyelles et devant les semi-voyelles *y* et *v* (§ 60). Peut-être est-ce la parenté étroite du *b* avec le *v* qui fait qu'on préfère ici le au .

[2] Voyez § 215, 2.

[3] Voyez § 218.

[4] Voyez § 31.

[5] Voyez ci-dessus, t. I, p. 329, note 2.

[6] Anquetil traduit «dans ce monde». C'est Burnouf (*Yaçna*, notes, p. 122) qui a le premier reconnu un locatif duel dans ces formes.

[7] Sur l'*ó* qui suit le *b*, voyez § 32.

passage du Vendidad-Sâdé[1] : *kaḍâ aśâi druġĕm dyaiim śaśtayô* «comment donnerai-je au pur la druġ dans les mains?» (c'est-à-dire «dans le pouvoir»)[2]. Ici *śaśtay-ô* répond au sanscrit *hástay-ôs*, venant du thème *hásta* (masculin) «main».

J'ai cru autrefois que le lithuanien n'avait pas de désinence pour le génitif duel : j'identifiais l'*ū* de *déw-ū* «amborum deorum» avec l'*ū* du pluriel *déw-ū* «deorum». Mais comme l'ancien slave possède une désinence particulière pour le génitif duel[3], et qu'il fait, par exemple, обою *oboj-u* «amborum, ambarum» en regard du sanscrit *ubáy-ôs* (même sens), nous devons admettre également une parenté originaire entre le lithuanien *dwéj-ū* «duorum, duarum» et le génitif-locatif sanscrit *dváy-ôs* (même sens), qui en zend ferait *dvay-ô* ou *dvôy-ô*. Mais si l'on admet que l'*ū* de *dwéj-ū* représente la désinence sanscrite ओस् *ôs*, la désinence zende *ô*, il est permis d'étendre la même explication aux autres génitifs duels : ainsi *awi-ū* «ambarum ovium», malgré son identité apparente avec *awi-ū* «ovium», répondra au génitif-locatif duel sanscrit *ávy-ôs*. Les thèmes substantifs et adjectifs en *a* et en *ō*[4], qui correspondent aux thèmes sanscrits en *a* (pour le masculin et le neutre) et en *â* (pour le féminin), laissent, au génitif pluriel aussi bien qu'au génitif duel, leur voyelle finale se perdre dans la voyelle de la désinence. La même chose a lieu pour les classes de mots correspondantes en ancien slave. Nous avons donc en lithuanien *déw-ū*, qui signifie à la fois «amborum deorum» et «deorum» en regard du duel sanscrit *dêváy-ôs* et du pluriel *dêvấ-n-âm;* de même *áśw-ū* «ambarum equarum» et «equarum» en regard de *áśvay-ôs* et de *áśvâ-n-âm*.

[1] Manuscrit lithographié, p. 354.

[2] Anquetil traduit : «Comment moi pur mettrai-je la main sur le Daroudj?»

[3] Comme en sanscrit, elle est commune au génitif et au locatif. Le locatif manque, au contraire, au duel lithuanien.

[4] Nominatif *as* et *a*.

PLURIEL.

NOMINATIF-VOCATIF.

§ 226. Thèmes terminés par une consonne. — Nominatif arménien.

A l'exception du sanscrit qui, au vocatif, recule l'accent sur la première syllabe (§ 204), toutes les langues indo-européennes ont le nominatif et le vocatif pluriels semblables.

En sanscrit, les masculins et les féminins ont *as* pour désinence : je regarde *as* comme un élargissement du signe du nominatif singulier *s*, et je vois dans cet élargissement du suffixe casuel une indication symbolique de la pluralité. Le neutre est privé au pluriel, comme au singulier et au duel, de ce signe *s*, qui est réservé pour le masculin et le féminin, c'est-à-dire pour les genres indiquant les personnes.

En zend, अस् *as* est devenu *ô* (§ 56[b]), ou bien [illegible] *aś* devant les particules annexes *ća* et *ćid*. Le grec a pour désinence *ες*, à l'exception des classes de mots dont il sera question au § 228[a]; le latin, le lithuanien et le plus souvent aussi le gothique ont perdu la voyelle contenue dans la désinence *as*. Je regarde comme appartenant au thème l'*ê* des formes latines comme *vôcê-s*, *fratrê-s*, aussi bien que celui de *ovê-s* (= sanscrit *avay-as*, grec *ὄϊ-ες*). J'en fais autant pour l'*y* (prononcez *î*) lithuanien dans *áwy-s*, et pour l'*ei* (= *î*) gothique dans *gastei-s*. J'admets qu'à une consonne primitivement finale est venu se joindre en latin un *i*, et que cet *i* a été frappé du gouna, comme cela a lieu pour les thèmes originairement terminés en *i*, tels que *ovi*.

On peut comparer les formes gothiques comme *ahman-s*, les formes lithuaniennes comme *ákmen-s* « pierres », *dùkter-s* « filles »[1],

[1] Je cite les formes *ákmen-s*, *dùkter-s* d'après Schleicher (Grammaire lithua-

avec les formes sanscrites comme *dśmân-as*, *duhitár-as*, les formes zendes comme *aśman-ô*, *aśman-aś-ća*, *dugdĕr-ô*, *dugdĕr-aś-ća*, les formes grecques comme *δαίμον-ες*, *θυγατέρ-ες*.

L'arménien a changé, comme on l'a déjà fait remarquer (§ 216), la sifflante de la désinence sanscrite *as* en *ք q̇*, et il a sacrifié la voyelle, comme le gothique, le lithuanien et le latin. Nous avons donc *dster-q̇* «filles», qui répond au lithuanien *dùkter-s*. et *akun-q̇* «oculi», qui s'accorde avec les formes gothiques et lithuaniennes comme *ahman-s*, *âkmen-s*. On remarquera que le signe casuel *q̇* se trouve aussi ajouté aux mots qui, comme *akn* «œil», étaient originairement du neutre; mais cela vient, comme il a déjà été dit (§ 183[b], 2), de ce que l'arménien a réuni les trois genres en un seul, à savoir le masculin [1]. L'*u* de *akun-q̇* a déjà été expliqué comme étant un affaiblissement de l'*a* du thème *akan* (sanscrit *akśan*); il est avec cet *a* dans le même rapport que l'*u* du vieux haut-allemand *hanun* (le signe casuel est tombé) avec le gothique *hanan-s*. Ceux des thèmes en *an* qui affaiblissent leur *a* en *i* au génitif-datif singulier (troisième déclinaison de Schröder, huitième d'Aucher), conservent cet *i* au nominatif pluriel : c'est pourquoi *եզինք eṣin-q̇* «boves» (du thème *eṣan*, génitif-datif *eṣin*) ressemble plus au génitif singulier gothique *auhsin-s* qu'au nominatif pluriel *auhsan-s*. Mais ce n'est pas une raison pour faire dériver le nominatif pluriel de ces thèmes arméniens du génitif-datif singulier, pas plus que pour les thèmes arméniens terminés par une voyelle on n'est auto-

nienne, p. 192), lequel fait observer que la forme *âkmeny-s* donnée par les grammairiens et les livres est fausse. Cependant, elle n'a pu être inventée : elle doit appartenir, comme la plupart des cas des thèmes en *n*, à un thème qui s'est élargi par l'addition d'un *i*. La forme *dukterés* qui se trouve dans Ruhig et Mielcke, au lieu de la forme *dùkter-s* de Schleicher, me paraît encore plus suspecte que *akmeny-s*, car si le thème est élargi par l'addition d'un *i*, on devrait avoir *duktery-s*.

[1] Il y a un fait analogue dans les langues ibériennes. (Voyez mon mémoire : Les membres caucasiques de la famille indo-européenne, p. 5 et suiv.)

risé à faire dériver le nominatif pluriel du nominatif singulier, sous le prétexte que l'un et l'autre suppriment la voyelle finale du thème. Cette suppression fait ressembler les nominatifs pluriels arméniens, si l'on accorde que le ք *q̇* soit une altération d'un *s* primitif[1], aux nominatifs singuliers des thèmes gothiques en *a* et en *i*; de même qu'on a, par exemple : *vulf-s*, *gast-s*, venant des thèmes *vulfa*, *gasti*, on aura en arménien *gês-q̇* «cheveux», օձք *ôζ-q̇* «serpents», venant des thèmes *gêsa* (par affaiblissement *gisa*) = sanscrit *kêśa*, *ôζi* = sanscrit *ahi*, grec ἔχι.

Les pluriels en *er*, *ear*, *an*, *ean* (Petermann, Grammaire arménienne, p. 94) ne contiennent point de flexion casuelle; le mot entier appartient au thème, et l'élargissement qu'il a reçu, comparativement au singulier, est de la même nature que celui des pluriels allemands comme *kinder*, *häuser*, *gräber* (§ 241), *männer*, *geister*, ou bien encore comme celui des pluriels féminins de la première déclinaison forte de Grimm (par exemple *gaben*), lesquels ont ajouté un *n* à leur thème terminé par une voyelle. En arménien, la langue vulgaire fait un usage presque constant des pluriels ou des collectifs à thème élargi (voyez Schröder, p. 307 et suiv. et Cirbied, p. 745 et suiv.), surtout de ceux qui sont terminés en *r*, mais qui par leur déclinaison se trouvent être des singuliers. Nous avons, par exemple,

[1] Cette altération n'a lieu que dans les désinences, jamais dans les racines et dans les thèmes; le *q̇* arménien a cela de commun avec le ց *ź*, lequel figure dans les désinences, mais là seulement, comme l'altération d'un son (*j* = sanscrit य् *y*), dont il paraît aussi éloigné que ք *q̇* de *s*. Il ne faudrait pas, en effet, invoquer ici l'exemple du *q̇* dans *q̇un* «sommeil», thème *q̇uno*, par corruption *q̇no*, ni celui de քոյր *q̇uir* «sœur», qui correspondent aux thèmes sanscrits *svápna* «rêve» et *svásár* «sœur»; en effet, le groupe स्व् *sv* est constamment devenu une gutturale dans les langues iraniennes (§ 35); on peut, par conséquent, admettre que cette gutturale provient d'un durcissement du *v*, de même que nous avons le *v* de श्वशुर *śváśura* (pour स्वशुर *sváśura*) «beau-père», qui s'est changé en *k* dans սկեսուր *skesur* «belle-mère», et celui du pronom sanscrit *tva* «toi», qui s'est changé en *q̇* dans *q̇o*, *q̇ê-n*.

de հաց *haž* «pain» (thème *haži*) le pluriel, ou plutôt le collectif *hažer* (nominatif-accusatif-vocatif), dont le thème est *hažeru*, comme on le voit par le génitif dénué de flexion *hažeru* et par l'instrumental *hažero-w*. Dans l'arménien classique, on a de *gir* «lettre» le collectif *grean* «livres, écrits», qui se rapporte à un thème *greano*. On a, du reste, aussi, avec les désinences du pluriel, le nominatif *grean-ḳ*, datif-ablatif-génitif *grena-ž* (du thème *grena*); de որեար *orear* «hommes [1]» vient le génitif *oreroi* (prononcez *orerô*) ainsi que la vraie forme du nominatif pluriel *orear-ḳ*. A côté de էշ *ēš* «âne» se trouve le pluriel իշանք *išan-ḳ* «asini», datif-ablatif-génitif *išan-ž*, formes qui dérivent d'un thème *išan* avec lequel on peut comparer le latin *asinu-s*, le gothique *asilu-s*, le lithuanien *ásila-s*, l'ancien slave *oselŭ* (thème *oselo*), la liquide *l* ayant pris la place de la liquide *n*. Il est permis de supposer que les collectifs en *ar*, *ear* et les collectifs en *an*, *ean* ont eu à l'origine un seul et même suffixe; je considérerais alors les formes en *n* comme les formes primitives.

§ 227. Nominatifs sanscrits en *âs*. — Formes correspondantes en gothique et en lithuanien.

Dans les thèmes terminés en *a*, il s'opère une combinaison entre cet *a* et l'*a* de la désinence. On a, par exemple, *vṛkâs* «lupi», venant de *varka* + *as*, qui répond au gothique *vulfôs* ve-

[1] Ce mot n'a pas de singulier, à moins qu'il ne soit de la même famille que այր *air* «homme», qui forme la plupart de ses cas d'un thème արան *aran* (par contraction *arn*). Le même élargissement du thème a lieu pour *hair* «père», qui ajoute à plusieurs cas la syllabe *an* au thème. Un rapport semblable existe entre le gothique *fadar* «père» et *fadrein* «parents», entre l'anglais *brother* «frère» et *brethren* «frères». — La parenté du mot *hair* avec *pitar*, *pater* est connue; l'insertion de l'*i* me paraît due à la liquide, comme dans *qoir* «sœur» (zend *qaṇhar*, sanscrit *svásr*) et dans *mair* «mère». Quant au thème *aran* «homme», je le rapprocherais volontiers du sanscrit *nar*, *nṛ* «homme», avec prosthèse de l'*a* comme dans le grec ἀνήρ (§ 183[b], 1) et avec métathèse de *nar* en *ran* (*ibidem*).

nant de *vulfa + as* (§ 69). Mais le gothique n'a conservé la désinence complète que dans les combinaisons de cette espèce; partout ailleurs, que le thème soit terminé par une voyelle ou par une consonne, le gothique n'a gardé de la désinence *as* que le *s*; exemples : *sunju-s, ahman-s,* pour *suniv-as, akman-as.* On sait, d'ailleurs, qu'en général la désinence *as* a été, dans les formes polysyllabiques, affaiblie par le gothique en *is* ou en *s* (§§ 135 et 191).

Les thèmes sanscrits terminés en *â* long font également *âs* au pluriel; exemple : अश्वास् *áś-vâs* « equæ », de *áśvâ-as.* En gothique, on ne peut, pour la raison que nous venons de dire, décider avec certitude si la désinence, par exemple dans *gibôs* (venant du thème *gibô*), est *s* ou *as.*

En lithuanien, on a des formes comme *áśwôs* qui sont analogues au gothique *gibôs.* Considérées au point de vue de la langue lithuanienne, ces formes doivent être divisées ainsi : *áśwō-s,* comme au génitif singulier (§ 193); elles forment donc le pendant des nominatifs pluriels comme *áwy-s* « moutons », *sûnū-s* « fils », *dùkter-s* « filles », *ákmen-s* « pierres ». On pourrait toutefois regarder aussi *áśwōs* comme un reste parfaitement conservé des temps primitifs; on le diviserait alors ainsi : *áśwā-as* ou *áśwō-as* ($\bar{o} = \bar{a}$, § 92[a]).

§ 228[a]. Terminaison pronominale prenant en grec et en latin la place de la terminaison ordinaire.

Les thèmes pronominaux masculins en *a* n'ont pas, en sanscrit, en zend et en gothique, la terminaison pleine du nominatif: ils la remplacent en élargissant le thème par l'adjonction d'un *i.* La combinaison de l'*a* du thème et de l'*i* donne, en sanscrit, un ए *ê* (§ 2)[1]; cet *ê* devient en zend ꞏ *ê* ou ꞏ *ôi;* exemples :

[1] Comme il y a beaucoup d'autres cas où अ *a* s'élargit en ए *ê*, et comme c'est

sanscrit, ते *tê;* zend, 𐬙𐬉 *tê;* gothique, *thai* « ceux-ci ». A ces formes viennent s'opposer les formes féminines तास् *tâs* en sanscrit, 𐬙𐬃𐬀 *tâo* (§ 56ᵇ) en zend, *thôs* en gothique.

En grec, nous avons au masculin *τοί* (forme dorienne pour *οἱ*); mais en grec et en latin, cet *i* qui remplace dans l'usage la désinence *as* (*ες*, *s*) n'est pas resté borné aux thèmes pronominaux masculins en *ο*, *ŏ* (= अ *a*, § 116) : tous les autres thèmes de la deuxième et de la première déclinaison, en grec et en latin, ont suivi cet exemple. On a par conséquent *ἵπποι*, *χῶραι* au lieu de *ἱππο-ες*, *χωρα-ες*; *equi* (venant de *equoi*), *equæ* (venant de *equai*). La cinquième déclinaison latine, quoique originairement identique avec la première (§ 92ᵏ), a conservé le *s* de la désinence casuelle; nous avons *rê-s*, comme en sanscrit *áśvâs* venant de *áśvâ-as*. Le lithuanien a posé des bornes plus étroites que le grec et le latin à cette extension abusive de la flexion pronominale, ou plutôt à cette absence de flexion. On dit bien, par exemple, *dêwai* (= *θεοί*, *dii*, *divi*); mais on a *áświôs* et non *áświai*, en regard du latin *equæ*.

avec cet *ê* que se combinent les désinences casuelles, on est autorisé à admettre que dans ते *tê* et dans les formes analogues il n'est contenu aucun signe casuel. Les pronoms étant des mots spécialement destinés à marquer l'idée de personne, la personne était suffisamment indiquée au nominatif sans le secours d'aucune flexion. C'est ainsi qu'au singulier on dit *sa* au lieu de *sas* en sanscrit et en gothique, *ὁ* au lieu de *ὁς* en grec; c'est ainsi encore qu'en latin, à côté de *is-te*, on a les pronoms *ipse* et *ille* qui sont dépourvus du signe du nominatif. Cette opinion est confirmée d'une façon toute particulière par la forme du pluriel अमी *amî* « illi » qui est évidemment un thème à l'état nu, comme on le voit par la plupart des cas obliques, tels que *amî-byas* « illis », *amî-šâm* « illorum ». La forme zende 𐬬𐬍𐬯𐬞𐬉𐬌𐬗𐬀 *vîspê-ća* « omnesque », qu'on doit considérer comme une contraction de *vîspay-aś-ća* (§ 213), fait supposer que la désinence *as* pouvait aussi se joindre à ते *tê* et à d'autres formes dénuées de flexion, de manière à faire *tay-as*. En zend, la forme pronominale en *ê* est aussi employée d'ordinaire pour l'accusatif pluriel : ainsi l'exemple que nous venons de citer, *vîspê ća* est un accusatif.

§ 228[b]. Formes latines archaïques en *eis*, en *es* et en *is*. — Formes osques et ombriennes. — Thèmes primitivement terminés par *a* en lithuanien, en slave et en vieux haut-allemand.

De ce que l'ancien latin nous présente, au nominatif pluriel de la deuxième déclinaison, à côté des formes en *ī* (*ei*), d'autres formes en *eis*, en *es* et en *is*, comme, par exemple, *vireis*, *gnateis*, *facteis*, *populeis*, *leibereis*, (*conscr*)*iptes*, *duomvires*, *magistres*, *ministris*[1], il ne s'ensuit pas, à mon avis, que les formes en *ī* ou en *ei* soient purement et simplement des restes des formes en *eis*. En effet, le rapport étroit qu'il y a entre les formes latines en *ei*, *ī*, *ai*, *æ* et les formes grecques en οι, αι, prouve qu'elles sont anciennes et qu'elles remontent à une époque où le grec était encore identique au latin[2]. Cela ne doit pas cependant empêcher d'admettre que, dans l'ancien latin, les formes organiques en *s* aient coexisté avec les formes en *ei*, *ī* au nominatif pluriel de la deuxième déclinaison; mais, même dans la période la plus ancienne, les nominatifs en *s* étaient beaucoup moins nombreux que les autres. Inversement, nous avons dans la déclinaison pronominale des formes comme *ques* au lieu de *quī* (dans le Sénatus-consulte des Bacchanales), *hisce* au lieu de *hīce*[3], *eis* au lieu de *ii*, à moins qu'on ne préfère, ce qui vaut mieux, faire dériver ces formes de thèmes en *i*, comme nous faisons pour *que-m*, *qui-bus* et pour l'accusatif archaïque *i-m* = gothique *in-a*; dans cette dernière hypothèse, *que-s* (*quê-s*) est formé d'après le même principe que *ovê-s* = sanscrit *ávay-as*.

[1] Voyez Ritschl, *Monumenta epigraphica tria*, p. 18 et suiv.

[2] Il y a encore en latin d'autres exemples de formes pronominales qui se sont introduites dans la déclinaison des noms. Ainsi au génitif pluriel des noms de la première, de la deuxième et de la cinquième déclinaison, nous avons une désinence qui appartient exclusivement aux pronoms en sanscrit, en zend, en germanique, en borussien et en slave.

[3] Sur la parenté possible de *hi-c* avec *qui*, voyez § 394.

Au cas où l'explication que nous donnons ci-dessus ne serait pas fondée et où il faudrait admettre que les pluriels en *eis* = *îs* (comme *virei-s*, *leiberei-s*) sont avec les pluriels en *ei*, *î* dans un rapport ou de filiation ou de paternité, je n'hésite pas, d'accord en cela avec Pott, à me prononcer pour la première de ces deux hypothèses : c'est-à-dire que je regarderai le *s* comme une désinence nouvelle qui est venue se surajouter aux pluriels en *ei*, d'après l'analogie de la troisième déclinaison. Il faut rappeler à ce propos la surabondance de flexions casuelles dans les génitifs singuliers comme *ἐμεῦς* (§ 189) et dans les nominatifs pluriels védiques comme *dêvâs-as* (§ 229).

En osque et en ombrien, ni les substantifs et adjectifs ni les pronoms ne prennent au nominatif pluriel la terminaison *i*. Dans le premier de ces dialectes, la deuxième déclinaison présente des nominatifs pluriels en *ú-s*[1] : *Núvlanús* « Nolani », *Abellanús* « Abellani »; la déclinaison pronominale nous donne *pús* « qui ». Aufrecht et Kirchhoff ont reconnu des nominatifs pluriels de la première déclinaison dans la forme *scriftas* « scriptæ » et dans *pas* « quæ »[2]. L'ombrien, dans sa période la plus ancienne, a des nominatifs pluriels masculins en *o-s* (deuxième déclinaison) et féminins en *a-s*; dans la période plus récente, ils se changent en *o-r*, *a-r*; mais on n'a pas d'exemple, dans ce dialecte, de nominatif pluriel pronominal. Pour revenir aux formes latines archaïques en *ei-s* ou *e-s*, on ne peut les mettre dans une même classe avec les pluriels osques en *ú-s*, ni avec les pluriels ombriens en *o-s* ou *o-r* : ils ne se ressemblent que par le signe casuel *s*; mais s'il fallait renoncer à l'explication donnée plus

[1] Voyez Peter, dans le Journal littéraire de Halle, 1842, p. 47, et comparez Aufrecht et Kirchhoff, Monuments de la langue ombrienne, p. 163 et suiv.

[2] Voyez l'ouvrage cité (p. 113), où le passage suivant de la Table de Bantium (ligne 25) : *pas ex aiscen ligis scriftas set*, est traduit : « quæ ex hisce legibus scriptæ sunt ».

haut, suivant laquelle *s* aurait été ajouté par surcroît à un nominatif pluriel formé d'après la déclinaison pronominale, je regarderais la forme en *e-s* (*ê-s*) comme la plus ancienne, et je rapporterais *virê-s*, *duomvirê-s* à la déclinaison en *i*, c'est-à-dire aux thèmes *viri*, *duomviri*, avec gouna (§ 230), comme nous avons *ovê-s* = *ovai-s* venant de *ovi*. On arrive alors de la forme *ê-s* = *ai-s* à la forme *ei-s* (qui se prononçait probablement *î-s*), par le même principe qui nous a fait reconnaître dans l'*î* du datif singulier (par exemple dans *ped-î* = sanscrit *pad-ê*) le dernier élément de la diphthongue *ai*, lequel a été allongé (§ 176). Le changement qui aurait fait passer dans la déclinaison en *i* des noms appartenant à la déclinaison en *ŏ* serait de même nature que celui des thèmes *annŏ*, *jugŏ* qui en composition s'affaiblissent en *enni* (§ 6), *jugi* (*bienni-s*, *bijugi-s*) et font au nominatif pluriel masculin *ennê-s*, *jugê-s* au lieu de *annî*, *jugî*.

Devant les nominatifs ordinaires en *î*, la voyelle finale du thème est supprimée; on a *equî*, *istî*, *illî* au lieu de *equoi*, *istoi*, *illoi*. Un fait analogue a lieu en lithuanien; tandis que pour les substantifs en *a*, qui correspondent aux substantifs latins en *ŏ*, la diphthongue est conservée, par exemple, dans *wilkai* « loups », il ne reste, pour les adjectifs, que la seconde partie de la diphthongue; exemple : *gerì* « boni » (au lieu de *gerai*), du thème *gera*. En slave, la mutilation de la diphthongue a lieu aussi pour les substantifs et les pronoms; exemples : влъци *vlŭki* « lupi » au lieu de *vlŭkoi*, du thème *vlŭko*; ти *ti* « hi », они *oni* « illi », des thèmes *to*, *ono*. Au contraire, le lithuanien, d'accord en cela avec le sanscrit, contracte dans la déclinaison pronominale la diphthongue *ai* en *ē* (qu'on écrit ordinairement *ie*); exemple : *tê* « hi » = sanscrit *tê* (gothique *thai*, dorien τοί). Je regarde cette rencontre avec le sanscrit comme fortuite (comparez § 2, remarque); le borussien y reste d'ailleurs étranger : il a la diphthongue *ai*, quelquefois *ei* ou *oi*, que le thème appartienne à un substantif, à un

adjectif ou à un pronom; exemples : *stai* «oi»[1], *quai* et *quoi* «qui» (interrogatif et relatif), *tawai* «patres», *swintai* «sancti», des thèmes *sta*, *ka*, *tawa*, *swinta*.

Le vieux haut-allemand, dans les nominatifs pluriels en question, contracte, d'après le § 79, la diphthongue *ai* en *ê*, à moins qu'il ne faille admettre que cet *ê*, comme voyelle finale, soit devenu bref (§ 81). Quoi qu'il en soit, il a été long primitivement, en sorte que nous pouvons rapprocher l'article *diê* ou *die* du védique *tyê*, venant du thème त्य *tya* (§ 355).

§ 229. Nominatifs védiques en *âsas*. — Formes analogues en zend et en ancien perse.

Dans le dialecte védique, on trouve des nominatifs pluriels en *âsas* venant de thèmes masculins en *a* et de thèmes féminins en *â*, par exemple, *dêvâsas* de *dêvá* «dieu», *dûmâsas* de *dûmá* «fumée», *pâvakâsas* de *pâvakấ* «pure»[2]. A ces formes se rapportent les formes zendes en [illegible] *âoṇhô* (§ 56[b]), lesquelles se sont abusivement étendues à l'accusatif, par exemple, *vĕhrkâoṇhô* «lupi, lupos». De même *ks̀vaiwâoṇhô*, comme épithète de *aṣ̌yô* «serpents», également à l'accusatif; de même encore *maśyâoṇhô*[3]. La plupart des autres exemples, comme *yaṣatâoṇhô* de *yaṣata*, qui signifie littéralement «digne d'être adoré», et qui est devenu ensuite le nom des génies perses (en persan *ized*),

[1] Les pronoms, y compris l'article, ont une seule forme au pluriel pour le masculin et pour le féminin, en sorte que *stai* ne représente pas seulement *oi*, mais encore *αἱ*, et que *stans* (comparez le gothique *thans*) équivaut à la fois à *τούς* et à *τάς*. De *tan-s* «il» (thème *tanna*) nous avons le nominatif pluriel *tannei*.

[2] Comparez Böhtlingk, Chrestomathie sanscrite, p. 377. Ces formes s'expliquent, selon moi, par l'addition de la terminaison *as* à un nominatif pluriel dont la flexion avait cessé d'être clairement sentie, à cause de la fusion de l'*a* ou de l'*â* du thème avec l'*a* de la désinence. C'est aussi l'explication de Burnouf (*Yaçna*, notes, p. 74).

[3] Ce mot (trentième *ha* du Yaçna) est régi par *dadaḍ* «il donna», et tient la place du datif, comme l'indique la traduction de Nériosengh qui le rend par मनुष्येभ्यः *manuśyêbyaḥ* «hominibus» (voyez Burnouf, *Yaçna*, notes, p. 83).

sont des nominatifs de thèmes masculins en *a*[1]; le zend ne présente pas, que nous sachions, d'exemple d'une forme féminine en *âoṅhô*.

En ancien perse, la désinence sanscrite *âsas* est devenue, suivant les règles ordinaires, *âha;* exemple : *bagâha* « dieux », du thème *baga*. Mais cette désinence peut être considérée comme archaïque, car elle n'est employée que pour ce seul nom; je rappellerai à ce propos ce que j'ai dit plus haut (§ 149) des accusatifs singuliers en *n* dans les mots qui servent à désigner en vieux haut-allemand l'idée de « Dieu », de « maître » et de « père ». Les autres thèmes masculins en *a* font leur nominatif pluriel en *â*, avec la suppression de *s* final qui est constante en ancien perse après un *a* ou un *â* (§ 11). Il y a, par conséquent, analogie entre les nominatifs pluriels comme *martiyâ* « hommes » (proprement « mortels ») du thème *martiya* (védique *mártya*) et les formes du vieux haut-allemand comme *wolfâ* « loups ». En effet, contrairement au gothique, le haut-allemand a perdu, dès sa plus ancienne période, le *s* du nominatif pluriel dans toutes les déclinaisons de substantifs (comparez § 92 m).

§ 230. Renforcement de la voyelle finale dans les thèmes en *i* et en *u*. — Nominatifs latins en *ês*.

Les thèmes en i et en *u* prennent en sanscrit le gouna : *pâtay-as, sûnáv-as* au lieu de *paty-as, sûnv-as*.

Ce gouna a aussi été conservé par le gothique, mais dans sa forme affaiblie i (§ 27), lequel devient *j* devant *u;* exemple : *sunju-s* « filii » (au lieu de *suniu-s* venant de *sunau-s*). Cette forme serait inexplicable sans la théorie du gouna qui a été donnée (§ 27) pour les langues germaniques. Dans les thèmes en *i*, cette voyelle se fond avec l'*i* du gouna et produit un i long (qui

[1] Voyez Burnouf, *Yaçna*, notes, p. 73 et suiv.

dans l'écriture est représenté par *ei*, § 70); exemples : *gastei-s*, *anstei-s*, des thèmes *gasti*, *ansti* (comparez § 109*, 1).

En zend, les thèmes en *u* prennent ou laissent le gouna à volonté; exemple : [illegible] *paśv-ô* ou *paśav-ô*. Les thèmes en *i* ne paraissent avoir au nominatif que les formes frappées du gouna, au lieu qu'à l'accusatif le gouna est facultatif; exemples : *vay-ô*, de *vi* « oiseau »; *ẓaraîustray-ô* (vocatif), de *ẓaraîustri* « ẓoroastricus »; *fravaśay-ô*, du féminin *fravaśi* (voyez le Glossaire du Vendidad-Sâdé de Brockhaus).

Le lithuanien allonge l'*i* et l'*u* final; exemples : *áwy-s* « moutons », en sanscrit *ávay-as; sûnû-s* « filii »[1], en sanscrit *sûnáv-as*.

Le latin, dans ses thèmes en *u* (quatrième déclinaison), remplace le gouna par l'allongement de l'*u*, en sorte que nous avons *fructû-s* par opposition au singulier *fructŭ-s*. Mais un *i* final est frappé du gouna, avec contraction de *ai* en *ê* (§ 5); exemple : *ovê-s*, pour le sanscrit *ávay-as*.

Nous avons dit plus haut (§ 226) que les thèmes terminés par une consonne prennent en latin, dans les cas en question, un *i* inorganique, et que, par exemple, *vôcê-s*, *ferentê-s* ne viennent pas de *vôc*, *ferent*, mais de *vôci*, *ferenti* : nous rappellerons à ce propos qu'un certain nombre de mots et de classes de mots terminés par une consonne, entre autres les thèmes des participes en *nt*, élargissent le thème par l'addition d'un *i* devant la désinence du neutre *a* et la désinence du génitif *um*. Les thèmes sanscrits *yúvan* « jeune » et *śvan* « chien » ont reçu cette addition d'un *i* même au nominatif singulier (*juveni-s*, *cani-s*), tandis qu'au génitif pluriel ils en sont restés exempts. L'*i*, étant la plus légère des voyelles primitives, est venu aussi s'ajouter dans d'autres idiomes de notre famille aux thèmes terminés par une consonne; ainsi, en lithuanien et en ancien

[1] Voyez Schleicher, Grammaire lithuanienne, p. 190. — Kurschat (p. 105) met un *u* bref et, pour les thèmes en *i*, admet indifféremment la brève et la longue.

slave, les thèmes en *n* et en *r* ne tirent qu'un petit nombre de cas du thème primitif; la plupart viennent de thèmes en *ni, ri.* En borussien, les thèmes participiaux en *nt* ne tirent que le nominatif singulier masculin du thème primitif; les autres cas dérivent d'un thème élargi en *nti.* En vieux haut-allemand, sans parler d'autres dialectes germaniques, les noms de nombre dont le thème se termine en sanscrit par *n* forment leurs cas d'un thème en *ni.* Exemples : nominatif masculin : *sibuni, niuni, zëhani;* neutre : *sibuni-u, niuni-u, zëeni-u.* En arménien, la dénomination du nombre «dix» (nominatif singulier տասն *tasn,* thème *tasan* = sanscrit *dáśan,* instrumental *tasam-b*) n'a pas reçu d'addition à l'état simple; mais les noms de nombre composés, de «vingt» à «quatre-vingt-dix», ont élargi le thème par l'addition d'un *i;* exemple : քսան *q̇-san* «vingt», instrumental singulier *q̇-sani-v*[1], datif-ablatif-génitif pluriel *q̇-sani-ż.*

L'explication que nous avons donnée des nominatifs pluriels latins comme *vôcê-s, ferentê-s, fratrê-s,* est confirmée d'une façon frappante par l'osque. Il est vrai que nous n'avons pas d'exemple

[1] Dans les antres compositions de ce genre, l'*a* du nombre «dix» s'est affaibli en *u* (*eresun* «trente», *q̇arasun* «quarante», etc.); on peut comparer sous ce rapport le gothique *taihun* «dix», thème *taihuni.* Dans le *q̇* de *q̇-san* «vingt» je reconnais avec Windischmann (ouvrage cité, p. 32) le durcissement d'un *v* (comparez § 226); il représente, par conséquent, le *v* du thème sanscrit *dva* (par affaiblissement *dvi*). Toutefois, je ne voudrais pas faire dériver directement *q̇-san* du sanscrit *vinśáti;* je crois que les noms de nombre composés dont nous parlons sont de formation arménienne, c'est-à-dire qu'ils contiennent l'arménien *tasan* «dix», avec suppression de la syllabe initiale et addition au thème d'un *i.* C'est ainsi qu'en allemand on doit à de nouvelles formations les composés comme *zwanzig, dreissig* (§ 320, remarque). Si l'on admet que le *q̇* de *q̇-san* «vingt» représente un ancien *v*, on pourra rendre compte d'un autre nom de nombre, en apparence très-singulier, երկու-ք *erku-q̇* «deux»; nous voyons dans le կ *k* un ancien *v* transformé en gutturale. Si l'on rétablit le *v* et si l'on regarde *r* comme un affaiblissement de *d* (comme dans le tahitien *rua* «deux» comparé au malais et au nouveau-zéelandais *dûa*, et comme dans le latin *meridies,* § 17[a]), on arrive au thème *edvu* avec *e* prosthétique (§ 183[b], 1). Quant à la voyelle *u* du thème *erku*, j'y reconnais l'affaiblissement de l'*a* sanscrit de *dva* (§ 183[b], 2).

dans ce dialecte de nominatifs pluriels de thèmes terminés par une consonne; mais au génitif singulier ces thèmes sont élargis par l'addition d'un *i* (§ 189), et l'on a de bonnes raisons pour admettre que ledit élargissement n'est pas borné au génitif, mais que l'*i* de l'accusatif *medikim* appartient au thème et n'est pas le représentant de l'*a* sanscrit et de l'α grec des formes comme *bárant-am*, φέροντ-α. Peut-être aussi l'*i* de l'ablatif *præsentid* (§ 181) et des formes semblables n'appartient-il pas à la désinence, mais au thème. Quant au datif *medikei*, on peut aussi bien le faire venir de *mediki* que de *medik*, car les thèmes en *i* ont le datif terminé en *ei*.

Il me reste à faire observer que dans le dialecte védique les thèmes en *i* et en *u* peuvent à volonté prendre ou laisser le gouna au nominatif-vocatif pluriel; exemples : *ary-às*, *mumukśv-às*, *pârayiśṇv-às*, de *arí*, *mumukśú*, *pârayiśṇú* (voyez Benfey, Grammaire sanscrite développée, p. 305). Si l'on fait abstraction du changement euphonique de *i*, *u* en *y*, *v*, ces formes correspondent parfaitement aux formes grecques comme πόσι-ες, νέκυ-ες. A l'égard du zend, je remarquerai encore qu'au lieu du gouna de l'*u* on trouve aussi le vriddhi, en d'autres termes *âv* au lieu de *av;* exemples : [zend] *daiṅhâvô* « provinciæ », et *daiṅhvô* (de *daiṅhu*); de même [zend] *daṅhâvô* et *daṅhvô* « provinciæ », de *daṅhu*. On a un exemple du vriddhi de l'*i* au lieu du gouna dans *irâyô*, nominatif de *iri* « trois ».

§ 231. Nominatif pluriel des thèmes neutres, en zend, en gothique, en grec et en latin.

Les neutres ont en zend, comme dans les langues congénères de l'Europe, un *a* bref pour terminaison[1] : c'est peut-être un

[1] Si simple que paraisse ce principe, il n'en a pas moins été très-difficile d'arriver à cet égard à une complète certitude. Burnouf avait déjà indiqué la forme du pluriel neutre pour les thèmes en *a* et il avait établi d'excellentes comparaisons avec le go-

reste de la désinence complète *as* appartenant au masculin et au féminin; le *s* aura été supprimé comme ayant un caractère trop personnel pour le neutre. Cet *a* est conservé à l'accusatif (comparez l'accusatif masculin et féminin qui fait ordinairement *as*, zend *ô*, *aś-ća*); exemples : *aśavan-a* «pura», *bĕrĕsant-a* «magna, alta» (littéralement «crescentia»), *vać-a* «verba», *nar-a* «homines». Dans les thèmes en *a* la désinence se fond avec

thique, le grec, etc. (*Nouveau Journal asiatique*, III, 309, 310). Mais dans les formes comme *humata* «bene cogitata», *hûkta* «bene dicta», l'on ne peut pas bien reconnaître si l'*a* appartient au thème ou à la terminaison; en effet, la vraie terminaison aurait pu tomber et être remplacée par le thème, avec allongement ou non de la finale. Il fallait donc examiner des thèmes ayant une autre lettre finale, et principalement des thèmes finissant par une consonne. Mais il se présente cette circonstance inattendue que le zend, sans tenir compte du genre qu'un nom a au singulier, le fait ordinairement du neutre au pluriel; la langue est allée si loin, à cet égard, que, pour les nombreux thèmes finissant en *a*, le nominatif pluriel masculin s'est perdu (sauf les formes en *âoṅhô* mentionnées au § 229), et que l'accusatif pluriel masculin est rare. Nous avons, par exemple, *maśya* «homme» qui fait au nominatif pluriel *maśya* (avec *ća* : *maśyâ-ća*); je considère maintenant cette forme *maśya* ou *maśyâ* comme appartenant au neutre, et non comme une forme mutilée pour *maśyâo*, qui viendrait lui-même de *maśyâs* (§ 56 [b]), car nous ne voyons nulle part dans la grammaire zende *a* ou *â* pour आस् *âs*. Ce changement de genre s'explique très-bien, car devant l'idée de pluralité s'efface sensiblement l'idée de genre et de personne, la personnalité individuelle étant absorbée dans la conception abstraite et inanimée du nombre. Nous avons, par exemple, *tâ nar-a yâ* «ces hommes qui», où *nar-a* est évidemment du neutre, comme l'indiquent les pronoms qui l'entourent : si *nara* était du masculin, il faudrait *tê* et *yê* ou *yôi*. De même *vać* «mot» fait à l'accusatif pluriel *vać-a*, et, avec le pronom, *aita vaća*. De *aśavan* «pur», on rencontre très-souvent le pluriel neutre *aśavan-a*. Cette forme nous indique, si elle vient en effet du thème en *n* et non du thème inorganique et rare *aśavana*, que les trois cas semblables du pluriel neutre sont, en zend comme en sanscrit, des cas forts, car aux cas faibles le thème *aśavan* se contracte en *aśaun* ou *aśûn* (§ 131).

Il faut remarquer du reste que les pronoms et les adjectifs ne subissent pas toujours le même changement de genre que les noms auxquels ils se rapportent : il en résulte une véritable confusion, qui n'a pas peu contribué à obscurcir ce problème. On trouve, par exemple, *tisarô* (féminin) *śata* «trois cents» et *ćatwârô* (masculin) *śata* «quatre cents», quoique *śata* (nominatif singulier *śatĕm*) soit évidemment un neutre.

la voyelle du thème; mais l'*â* qui en est résulté a été abrégé dans l'état où le zend nous est parvenu, suivant une loi de cette langue dont il a été souvent question. L'*â* long ne s'est conservé que dans les thèmes monosyllabiques et devant les particules annexes. Le gothique et le zend se correspondent à cet égard d'une façon remarquable, car on dit *thô* «hæc» (au lieu de *thâ*, § 69), venant de *thaa*, *hvô* «quæ» au lieu de *hvaa;* mais avec *a* bref *daura*, de *daura;* de même, en zend, *tâ* «hæc», *yâ* «quæ», mais *aġa* «peccata», venant du thème *aġa*. Il ne faut donc pas dire du gothique que l'*a* du thème est tombé devant la désinence, car il ne pouvait pas tomber, la voyelle du thème et la désinence ayant été fondues ensemble dès le principe. Mais la longue primitive a pu être abrégée : c'est le sort ordinaire des voyelles longues, surtout à la fin des mots. On ne dira donc pas non plus que dans le grec τὰ δῶρα et dans le latin *dona*, l'*a* appartient à la désinence. Cet *a* est un héritage des plus anciens temps, de l'époque où ce que nous appelons la seconde déclinaison avait ses thèmes terminés en *ă*. Cet *ă* devint depuis *o* ou *ε* en grec (§ 204), *u*, *o* ou *e* en latin; le son *a* n'est demeuré qu'au pluriel neutre, où l'*ā*, résultant de *ă+ă*, s'est abrégé. Tel qu'il est cependant, cet *ă* qui contient à la fois la voyelle finale du thème et la voyelle de la désinence peut être regardé comme une terminaison plus pesante que si nous avions des pluriels neutres comme δωρο ou δωρε, *donŏ* ou *donĕ*.

§ 232. Nominatif pluriel des thèmes neutres terminés par *u*, en zend et en vieux haut-allemand.

Devant la désinence neutre *a*, les thèmes zends en *u* prennent le gouna, ou bien ils changent simplement l'*u* en *v*. Comme forme marquée du gouna on peut citer *yâtav-a*, venant de *yâtu* «magie». Au contraire, il n'y a pas de gouna dans *pĕśô-tanv-a*,

venant de *pĕśô-tanu*, littéralement «l'arrière-corps», et par extension «coup appliqué sur l'arrière-corps[1]». La désinence du pluriel neutre *a* est supprimée dans *vôhû* «richesses», du thème *vôhu;* mais elle est remplacée par l'allongement de l'*u*.

Le vieux haut-allemand a affaibli la terminaison primitive *a* en *u;* dans les thèmes numéraux en *i*, on a les formes neutres *dri-u* «trois», *fieri-u* «quatre», *finfi-u* (*finui-u* = *finvi-u*) «cinq», *sehsi-u* «six», *sibuni-u* «sept», *niuni-u* «neuf», *zêni-u* «dix». Dans toutes les autres classes de mots le vieux haut-allemand a perdu la terminaison du pluriel neutre *u;* il a, par exemple, *hërzun* «corda», pour le gothique *hairtôn-a* (§ 141). Dans les thèmes substantifs en *a* il a également perdu la voyelle du thème; exemple : *wort* pour le gothique *vaurd-a*, venant de *vaurda-a*. Sur les formes comme *hûsiru* «maisons», voyez § 241.

§ 233. Nominatif pluriel des thèmes terminés par *aś*, en zend.

Les thèmes neutres terminés en *aś* (= sanscrit *as*), qui devraient avoir comme désinence, au nominatif-accusatif-vocatif pluriel, *aṅh-a*[2], finissent, au contraire, en *âo;* exemples : *raućâo* «lumières», *vaćâo* «mots», des thèmes *raućaś*, *vaćaś*. Mais je ne puis voir dans *âo* une véritable terminaison : je crois plutôt que la vraie désinence *a* est tombée et que le thème a conservé l'allongement de la voyelle du thème, laquelle doit être allongée aux trois cas forts du pluriel (§ 129). En effet, le mot वचस् *vaćas* fait en sanscrit, au nominatif-accu-

[1] Dans le thème *pĕśa* je reconnais un mot de la même famille que le sanscrit *paśćât* (ablatif d'un adjectif qui n'existe plus, *paśća*) «derrière, après»; la syllabe *ća* dans *paśća* est sans doute la même que nous trouvons dans *ućća* «haut» et *nića* «bas» (de *ut* «en haut» et *ni* «en bas»). Comparez aussi le persan *pes* «post, deinde», le lithuanien *pas* «auprès», *paskui* «après», le latin *post*, *posterus*, et l'albanais *pas* «après». — Spiegel, se conformant à la tradition parse, explique au contraire *pĕśô* par «coupable» (Vendidad, fargards 4 et 15).

[2] Comparez §§ 231 et 56ᵃ.

satif-vocatif pluriel, *vâćâns-i* (avec insertion d'une nasale, § 234) : en zend, cette forme devrait être représentée par *vaćâoṇh-a*, ce qui nous donne, après la suppression de la désinence casuelle, *vaćâo*. Il y a le même rapport à peu près entre *vaćâo* et la forme primitive *vaćâoṇha* qu'entre le nominatif singulier, dénué de désinence, *mâo* « lune » (venant de *mâś*) et l'instrumental *mâoṇh-a* [1]. Ce qui fera encore mieux comprendre le fait en question, c'est le double nominatif pluriel du thème masculin *vaṇhu-dâś* « qui donne le bien » (par euphonie *vaṇhu-dâo*) : on trouve à la fois la forme dénuée de flexion *vaṇhudâa*, qui est semblable au nominatif singulier, également dépourvu de flexion [2], et, d'autre part, on a la forme *vaṇhudâoṇhô*, avec la terminaison *ô* = sanscrit *as*.

§ 234. Nominatif pluriel des thèmes neutres, en sanscrit.

En sanscrit, au nominatif-accusatif-vocatif pluriel neutre, au lieu de l'*a* que nous avons en zend et dans les langues de l'Europe, nous trouvons un *i* : je regarde cet *i* comme l'altération d'un ancien *a*. C'est la même altération qui a eu lieu, par exemple, dans *pitar* « père » (de la racine *pâ* « soutenir, gouverner »), comparé au latin *pater*, au grec *πατήρ*, au gothique *fadar*.

Les voyelles finales brèves sont allongées devant la désinence casuelle इ *i* et l'on insère un *n* euphonique (ou *ṇ* d'après le § 17[b]) entre le thème et la terminaison; exemples : *dânâ-n-i*, *vârî-ṇ-i*, *mádû-n-i*, de *dâna*, *vâri*, *mádu*. Dans le dialecte védique on trouve fréquemment, au lieu de *â-n-i*, la désinence mutilée *â*, par exemple, *víśvâ* « omnia », au lieu de *víśvâ-n-i*. On a de même dans les Védas, pour les thèmes *tri* « trois » et *purú* « beaucoup », à la fois les pluriels *trî-ṇ-i*, *purû-ṇ-i* et *trî* et *purû*. Mais peut-être ces

[1] Voyez § 56[b].
[2] Voyez Burnouf, *Yaçna*, notes, p. 74.

dernières formes, ainsi que *víśvâ* et les formations analogues, ne sont-elles pas sorties des formes en *ni*, mais, au contraire, appartiennent-elles à une époque où l'*a* était encore la désinence régulière en sanscrit, comme dans les langues classiques et comme en gothique, en ancien slave et en zend. L'*â* de *víśvâ* serait alors la contraction régulière de *a-a* (*víśva-a*), et la longue de *trî* et de *purû* serait là pour compenser l'*a* qui est tombé après l'*i* et l'*u* du thème : on peut comparer à cet égard l'*î* et l'*û* du duel, dans les thèmes masculins et féminins en *i* et en *u* (§ 210).

Les thèmes neutres terminés par une consonne, à l'exception de ceux qui finissent par une liquide ou une nasale, se renforcent en sanscrit, dans les trois cas en question, par l'insertion d'une nasale[1]; en outre, les mots terminés par le suffixe *as*, *us* ou *is* allongent la voyelle du suffixe; exemples : *ḥŕnd-i* de *ḥrd* «cœur», *danalámbi* de *danaláb* «obtenant des richesses», *mánâńsi* de *mánas* «esprit, cœur» (racine *man* «penser»), *cákśûńśi* de *cákśus* «œil» (racine *cákś* «parler», dans le dialecte védique «voir»). On a, d'autre part, sans insertion de nasale, *catvắr-i* de *catvắr* «quatre» (forme faible *catúr*), *nắmân-i* de *nắman* (forme forte *nâmân*) «nom». On peut comparer avec *nắmân-i* (pour *nắmân-a*) le zend *nâman-a*[2], le latin *nômin-a*, le gothique *namn-a*[3], l'ancien slave *imen-a* (de *nimen-a*) et les formes grecques comme τάλαν-α.

[1] Cette nasale appartiendra à la classe des palatales, des dentales ou des labiales, suivant la classe de la consonne finale du thème.

[2] Il n'y a pas d'exemple, en zend, de cette forme, mais on la peut restituer par conjecture d'après le modèle de *aśavan-a* (§ 231). L'*a* des thèmes en *an* n'est pas allongé en zend, comme on le voit par l'exemple de *aśavân-a*, *nâmâna*. En général, le zend évite d'allonger la pénultième dans les formes de plus de deux syllabes.

[3] Pour *namôn-a*. On trouve, au contraire, la longue dans les formes comme *hairtôn-a*, *augôn-a*, *gajukôn-a* (§ 141). Ces dernières formes concordent mieux que *namn-a* avec le sanscrit *nắmân-i*.

§ 235. Tableau comparatif du nominatif-vocatif pluriel.

Nous faisons suivre le tableau comparatif du nominatif pluriel : le vocatif pluriel lui est identique, sauf la règle relative à l'accentuation en sanscrit (§ 204); l'accusatif pluriel neutre est semblable au nominatif.

	Sanscrit.	Zend.	Grec.	Latin.	Lithuanien.	Gothique.
Masculin.	*áśvâs*	[1]	....	....	....	*vulfôs*
	áśvâsas [2]	*aśpâoṇhô*	....	....	....	....
Masculin.	*tế*	*tê*	*τοί*	*is-tî*	*tế*	*thai*
Masculin.	....	....	*ἵπποι* [3]	*equî*	*pónai*	....
Neutre. .	*dā́nâ-n-i* [4]	*dâta*	*δῶρα*	*dôna*	....	*daura*
Féminin.	*áśvâs*	*hiṣvâo*	§ 228 [a]	§ 228 [a]	*áśwôs*	*gibôs*
Féminin.	*tâs*	*tâo*	§ 228 [a]	§ 228 [a]	*tṓs*	*thôs*
Masculin.	*pátay-as*	*patay-ô* [5]	*πόσι-ες*	*hostê-s* [6]	*gènty-s*	*gastei-s*
Féminin.	*prî́tay-as*	*âfrîtay-ô*	*πόρτι-ες*	*turrê-s*	*ãwy-s*	*anstei-s*
Neutre. .	*vā́ri-ṇ-i*	*var-a?*	*ἴδρι-α*	*mari-a*	....	*thrij-a* [7]
Féminin.	*b'ávanty-as*	*bavainty-ô*	....	....	....	....
Masculin.	*sûnáv-as*	*paśav-ô* [8]	*νέκυ-ες*	*pecû-s*	*sū́nū-s*	*sunju-s*
Féminin.	*ḥánav-as*	*tanav-ô* [9]	*γένυ-ες*	*socrû-s*	....	*handju-s*
Neutre. .	*mád'û-n-i*	*mad'v-a* [10]	*μέθυ-α*	*pecu-a*	....	....
Féminin.	*vad'v-às*	....	....	....	....	....

[1] Voyez § 231.

[2] Voyez § 229.

[3] Voyez § 228 [a]. Sur les formes latines archaïques en *eis*, *es*, voyez § 228 [b]; sur les formes d'adjectifs lithuaniens comme *geri* «boni», voyez § 228 [b].

[4] Védique *dā́nâ*, § 234.

[5] Voyez § 135, note.

[6] Voyez § 226.

[7] Voyez § 232.

[8] Ou *paśv-ô*, voyez § 230, où il est question aussi des formes analogues dans les Védas.

[9] Ou *tanv-ô*.

[10] Ou *madav-a*.

	Sanscrit.	Zend.	Grec.	Latin.	Lithuanien.	Gothique.
Mas.-fém.	*gắv-as*	*gêu-s*[1]	*βό(F)-ες*	[2]	....	....
Féminin .	*nắv-as*	....	*νᾶ(F)-ες*	....	....	....
Féminin .	*vắć-as*	*vâć-ô*	*ὄπ-ες*	[3]	....	....
Masculin .	*bárant-as*	*barĕnt-ô*	*φέροντ-ες*	....	....	*fijand-s*
Masculin .	*áśmân-as*	*aśman-ô*	*δαίμον-ες*	....	*âkmen-s*	*ahman-s*
Neutre . .	*nắmân-i*	*nâman-a*[4]	*τάλαν-α*	*nômin-a*	....	*namn-a*
Masculin .	*brắtar-as*	*brâtar-ô*	*πατέρ-ες*	....	....	[5]
Féminin .	*duhitár-as*	*dug̊dar-ô*	*θυγατέρ-ες*	....	*dùkter-s*	....
Masculin .	*dâtắr-as*	*dâtar-ô*	*δοτῆρ-ες*	....	....	....
Neutre . .	*váćâns-i*	*váćâo*[6]	*ἔπε(σ)-α*	*gener-a*	....	....

ACCUSATIF.

§ 236. De la terminaison *ns* de l'accusatif.

Les thèmes masculins terminés par une voyelle brève prennent en sanscrit un *n* et allongent la voyelle finale du thème; exemples : *áśvâ-n*, *pátî-n*, *sûnû́-n*, etc. On pourrait soupçonner une parenté entre ce *n* et le *m* de l'accusatif singulier, de même que dans le verbe la terminaison *âni* (première personne du singulier de l'impératif) est évidemment sortie de आमि *âmi*. Mais les dialectes congénères confirment la conjecture sagace de J. Grimm, qui reconnaît dans le *n* de l'accusatif pluriel masculin sanscrit un reste de *ns*. Cette désinence *ns* est conservée entièrement en gothique, dans les formes comme *vulfa-ns*, *gas-*

[1] On attendrait plutôt *gav-ô*, *gav-aś-ća* «bovesque», ou *gâv-ô*, *gâv-aś-ća*; mais nous avons *gêus* (Vendidad-Sâdé, p. 253) construit avec les neutres pronominaux *tâ* «illa», *yâ* «quæ» (§ 231, note).

[2] *Bovê-s* vient du thème élargi *bovi*, voyez § 226.

[3] Voyez § 230.

[4] Voyez § 231.

[5] Les thèmes en *ar* forment les cas du pluriel, sauf le génitif, de thèmes en *ru*; exemples : *brôthrju-s*, *dauhtrju-s*, d'après l'analogie de *sunju-s*. Je vois dans la syllabe *ru* une simple transposition pour *ar*, avec affaiblissement de l'*a* en *u*.

[6] Voyez § 233.

ti-ns, sunu-ns. Toutefois, dans la plupart des autres langues, l'une ou l'autre partie de cette terminaison s'est perdue : ainsi, en sanscrit, la seconde consonne a dû tomber (§ 94), et en compensation la voyelle finale du thème a été allongée; dans le grec ἵππους, au contraire, la sifflante est restée, mais le ν a pris le son plus fluide de l'υ. Il y a le même rapport entre ἵππους et ἵππονς qu'entre τύπlουσι et τύπlονσι, venant de τύπτοντι. Ces formes d'accusatif comme ἵππονς, dont, dans la première édition de cet ouvrage, j'avais conjecturé l'existence par induction, se sont en réalité conservées dans les dialectes crétois et argien, bien que jusqu'ici on n'en ait qu'un petit nombre d'exemples[1]. La forme τόνς répond parfaitement au gothique *tha-ns*. Le borussien, mieux conservé à cet égard que le lithuanien, a des accusatifs comme *deiwa-ns* «deos» en regard du lithuanien *dëwu-s* et du sanscrit *dêvấ-n*. Le borussien *deiwa-ns* est donc avec le lithuanien *dëwu-s* dans le même rapport que τό-νς avec la forme ordinaire τούς. De la forme crétoise πρειγευτάνς, mentionnée par Ahrens, je ne voudrais cependant pas tirer avec lui cette conclusion que, dans la première déclinaison, non-seulement les masculins, mais encore les féminins avaient la désinence α-νς. En effet, les masculins et les féminins de la première déclinaison sont plus éloignés les uns des autres, quant à leur origine, en grec qu'en latin, et il y aurait de bonnes raisons pour faire, d'après le genre des mots, deux déclinaisons de la première déclinaison grecque. Ce qui est certain, c'est que les accusatifs pluriels des thèmes féminins de la première déclinaison grecque correspondent en sanscrit et en gothique à des accusatifs sans *n*; ces deux dernières langues ont *s* pour toute désinence casuelle[2].

[1] Voyez Ahrens, *De græcæ linguæ dialectis*, II, § 14, 1.

[2] En borussien, le masculin a substitué ses formes à celles du féminin dans tous les cas du pluriel; on a, par exemple, *gennai* «feminæ» et *genna-ns* «feminas», qui

Quant aux formes éoliennes comme *μεγάλαις*, *τείμαις*, *νύμφαις*[1], on peut admettre qu'elles ont suivi l'analogie des masculins comme *τοίς*, *σΊρατάγοις*, *νόμοις* (venant de *τόνς*, *σΊρατάγονς*, *νόμονς*), sans être obligé de conclure, pour les formes féminines en *αις*, qu'elles dérivent de formes plus anciennes en *ανς*. Je me contenterai de rappeler pour le moment les datifs féminins en *αις*, anciennement *αι-σι*, qui forment le pendant des datifs masculins en *οις*, *οισι*, quoique en réalité le masculin seul ait droit à l'*ι*, comme on le voit par le sanscrit, où nous avons au masculin seulement la diphthongue *ê*=*ai* (§ 251). Mais s'il n'en est pas ainsi, et que les accusatifs féminins éoliens en *αις* soient réellement sortis d'anciennes formes en *ανς*, de la même façon que le dorien *μέλαις* est venu de *μέλανς*, *τύψαις* de *τύψανς*, alors le grec surpasse sous ce rapport en antiquité le sanscrit et le gothique; en effet, le sanscrit ne prend jamais le *n* dans les accusatifs féminins, et le gothique, s'il a des accusatifs féminins comme *ansti-ns*, *handu-ns*, n'a du moins pas (et c'est de quoi il s'agit surtout ici) de formes comme *gibô-ns*; la forme gothique est *gibô-s*. C'est donc à la période primitive qu'il faudra rapporter, dans cette hypothèse, la désinence *ns*, comme ayant appartenu d'abord à tous les accusatifs pluriels masculins et féminins. Dans ce groupe *ns*, je considère le *s* comme la vraie marque du cas ou de la personnalité (comme au nominatif singulier et pluriel), et j'admets qu'ici, comme à la troisième personne du pluriel des verbes, la pluralité est exprimée symboliquement par un élargissement de forme, à savoir par l'insertion d'une nasale; cette insertion n'a guère plus de valeur qu'un simple allongement de voyelle. On peut donc comparer les accusatifs grecs comme *ἵππους*, venant de *ἵππονς*, avec les formes comme

sont de véritables masculins, quant à la forme, et qui correspondent aux masculins comme *deivai* «dii», *deiva-ns* «deos».

[1] Hartung, Des Cas, p. 263; Ahrens, *De græcæ linguæ dialectis*, I, p. 71 et suiv.

φέρουσι, venant de *φέρονσι*, qui lui-même est pour *φέροντι* = sanscrit *bʹáranti*, et l'on peut mettre en regard de ce pluriel la forme du singulier भरति *bʹár-a-ti*.

La forme primitive *ns* a donné naissance, dans le sanscrit ordinaire, à une double série de désinences : les thèmes terminés par une voyelle (excepté les monosyllabes) ont seulement le *n* s'ils sont du masculin, et seulement le *s* s'ils sont du féminin; exemples : *áśvâ-n* «equos» (de *áśva*), *áśvâ-s* «equas» (de *áśvâ*); *páti-n* «dominos» (de *páti*), *prîtî-s* «gaudia» (de *prîti*); *sûnû-n* «filios» (de *sûnú*), *ḥánû-s* «maxillas» (de *ḥánu*). On voit par ces exemples que les voyelles brèves s'allongent devant la désinence en question. Cet allongement concourt avec la nasale à élargir le thème et à exprimer la pluralité; j'avais supposé dans la première édition que l'allongement dans les formes comme *áśvâ-n*, *páti-n*, *sûnû-n* compensait la perte d'une partie de la désinence casuelle; mais cette hypothèse doit être retirée depuis que la publication des Védas[1] a fait connaître des thèmes en *i* et en *u* terminés à l'accusatif pluriel en *ñr*, comme गिरींर् *girî-ñr*, ऋतूंर् *ṛtû-ñr*, venant de *girí* «montagne», *ṛtú* «saison». Ce *ñr* ne se trouve dans les textes védiques que devant des voyelles ou devant un य् *y*, un व् *v*, ou un ह् *h*, c'est-à-dire devant des lettres qui exigent le changement euphonique d'un *s* final en *r*; nous sommes donc autorisés à regarder le *r* comme le remplaçant d'un *s*, et à rapprocher les formes primitives comme *girîns*, *ṛtûns* des accusatifs gothiques comme *gasti-ns*, *sunu-ns*[2].

[1] Commencée par Fr. Rosen, qui a publié le premier livre du Rigvéda (Londres, 1838). [Une édition complète du Rigvéda a été entreprise depuis par M. Max Müller. Londres, 1849—1862. Une autre édition, en caractères latins, a été donnée par M. Aufrecht, tomes VI et VII des Études indiennes de M. A. Weber. — Tr.]

[2] Le Prâtiçâkhya du Rigvéda regarde, dans les formes analogues à celles que nous venons de citer, *r* comme tenant la place d'un *n* dans la langue ordinaire; mais alors le *n* de *girîn*, *ṛtûn* serait représenté deux fois dans *girî-ñr*, *ṛtû-ñr*, une fois par *r* et

Le latin a, dans ses thèmes masculins en *ŏ*, à l'accusatif pluriel, *ô-s* : si l'on rapproche cette forme du grec *ου-ς*, venant de *ον-ς*, on reconnaîtra dans l'allongement de l'*o* une compensation pour la perte de *n*, et l'on verra dans *equô-s*, venant de *equo-ns*, le pendant des formes doriennes comme *τὼς νόμως*, venant de *τὸνς νόμονς*, et non de *τοὺς νόμους*. Dans la première déclinaison, *equâ-s* répond au sanscrit *áśvâ-s*, aux formes grecques comme *χώρᾱ-ς*, aux formes gothiques comme *gibô-s* (de *gibâ-s*) et lithuaniennes comme *áswa-s*; toutefois, l'*a* lithuanien est bref, ce qui vient, je crois, de ce qu'il représente simplement l'*â* de *áśvâ-s* «equas», à la différence de l'*ō* = *â* du nominatif, qui représente *â* + *a* de *áśvâs* (venant de *áśvâ-as*). Pour la même raison nous avons à l'accusatif pluriel des thèmes lithuaniens en *i*, tant masculins que féminins, la désinence *i-s*, qui répond au sanscrit *î-s* pour les féminins, *î-n* pour les masculins; exemple: *awi-s*, qu'on peut comparer au sanscrit *ávî-s*, de *ávi* (féminin) «brebis»; au contraire, au nominatif, nous avons en lithuanien *ī-s* (qu'on écrit *y-s*) en regard du sanscrit *ay-as*; exemple: *áwy-s* (prononcez *áwī-s*), en sanscrit *ávay-as*. Il en est de même pour les thèmes lithuaniens en *u*, lesquels sont tous du masculin; ils ont à l'accusatif pluriel *u-s* au lieu du sanscrit *û-n*, venant de *û-ns*, mais au nominatif ils ont *ū-s* au lieu du sanscrit *av-as*; exemple : *sūnù-s* = sanscrit *sûnû́-n(s)* «filios», mais au nominatif *súnū-s* = sanscrit *sûnáv-as* «filii». Les thèmes masculins en *a* ont, en lithuanien, affaibli cet *a* en *u* devant le *s* de l'accusatif; exemple : *dēwù-s*, en regard du sanscrit *dêvā́-n(s)* et du borussien *deiwa-ns*.

Retournons au latin; il y a identité dans cette langue entre

une autre fois par la nasale qui le précède (voyez Roth, Littérature et histoire du Véda, p. 72, et Regnier, *Journal asiatique*, 1856, II, p. 268 et suiv.). L'explication que nous avons donnée plus haut est encore confirmée par le zend (§ 239), sans parler des langues européennes.

le nominatif et l'accusatif pluriels pour les thèmes en *u* (de la quatrième déclinaison) et pour les thèmes en *i*, ainsi que pour les thèmes terminés par une consonne et élargis par l'addition d'un *i*; il est difficile de décider si cette identité extérieure vient de ce que le nominatif est en même temps employé comme accusatif, ou si à l'accusatif le thème a été élargi pour compenser la perte de *n*. Dans cette seconde hypothèse, l'*ē* des thèmes en *i* serait pour *a* + *i*; quant à *fructû-s*, il serait pour *fructu-ns*, à peu près comme en grec le nominatif singulier *δεικνύ-ς* est pour *δεικνῦν-ς* (thème *δεικνῠντ*) et *μέλᾱ-ς* pour *μέλᾰν-ς*. Je préfère cette seconde explication, ne voulant pas, sans nécessité, supposer que le latin ait perdu les accusatifs pluriels en question, quand les formes correspondantes subsistent encore dans le lithuanien d'aujourd'hui.

§ 237, 1. La désinence de l'accusatif pluriel *as*, en sanscrit et en grec.

Les thèmes terminés par une consonne, ainsi que les thèmes monosyllabiques finissant par une voyelle, prennent, en sanscrit, *as* comme désinence de l'accusatif pluriel; exemples : *pád-as*, *nấv-as*, qu'on peut comparer au grec *πόδ-ας*, *νᾶ(ϝ)-ας* (dorien). L'*a* n'est très-probablement ici, comme au singulier (*pád-a-m*, *nấv-a-m*), qu'une voyelle de liaison, laquelle était indispensable pour les thèmes terminés par une consonne, surtout à l'époque où la désinence était encore précédée d'une nasale; en effet, *pad-ns* serait aussi impossible à prononcer qu'à la troisième personne plurielle *vid-nti*, au lieu de *vid-á-nti* « ils savent », quoique *vid-nti* soit bien la forme qu'il faudrait pour correspondre à la première personne *vid-más*, à la deuxième personne *vit-thá*.

Les mots monosyllabiques dont le thème est terminé par une voyelle longue suivent en sanscrit sur beaucoup de points la déclinaison des thèmes terminés par une consonne; il en est de même en grec des thèmes en *ι*, *υ*, *ευ*, *ου*, *αυ*. Les accusatifs

pluriels sanscrits comme *bruv-a-s*, *biy-a-s*, venant de *brû* «sourcil», *bî* «crainte», ne doivent donc pas causer plus de surprise qu'en grec les accusatifs comme *πόσι-α-ς*, *πόρτι-α-ς*, *νέκυ-α-ς*, *γέ-νυ-α-ς*, d'autant plus que si la voyelle de liaison manquait, l'accusatif pluriel serait semblable au nominatif singulier. Pour le petit nombre de polysyllabes féminins dont le thème se termine en *û*, il arrive en sanscrit que les deux cas sont, en effet, semblables : ainsi *vadû-s* signifie aussi bien «femina» que «feminas»; pour les polysyllabes féminins dont le thème finit en *î*, les deux cas sont différents, grâce à cette circonstance fortuite que le nominatif singulier a perdu son signe casuel; exemple : *nârî* «femina», *nârî-s* «feminas» (§ 137). Mais, dans le principe, le nominatif singulier a dû être *nârî-s* et l'accusatif pluriel *nârî-ṅs*, ou plutôt *nârî-ns*, avec la nasale pleine au lieu de l'anousvâra.

§ 237, 2. Accusatif pluriel des thèmes terminés par une consonne, en gothique.

Le gothique a perdu à l'accusatif pluriel la voyelle de liaison *a* après les thèmes terminés par une consonne (comparez § 67); il a de même perdu le *n* qui appartenait à la désinence de l'accusatif. On peut comparer *fijand-s* (de *fijand* «ennemi», littéralement «celui qui hait»), *ahman-s* (de *ahman* «esprit») aux formes grecques comme *φέροντ-α-ς*, *δαίμον-α-ς*, et aux formes sanscrites comme *bárat-a-s* (pour *bárant-a-s*, § 129), *áśman-a-s*.

§ 237, 3. Accusatif arméaien. — Pronom servant à marquer la relation casuelle. — Fait analogue en ancien perse et en zend. — Origine de l'*i iṡâfet* persan.

L'arménien a dans toutes les classes de mots un simple *s* comme désinence casuelle de l'accusatif pluriel; il ne faut pas perdre de vue que dans cette langue, qui ne fait pas de distinction entre les genres, tous les mots déclinables sont proprement

des masculins. Nous pouvons, par conséquent, rapprocher des formes gothiques comme *ahman-s* l'accusatif arménien ակունս *akun-s*[1] «oculos», venant du thème *akan*, quoique, en sanscrit, le mot congénère soit du neutre. Du thème եզին *eṣin* «bœuf» (nominatif-accusatif singulier *eṣn*), forme affaiblie pour *eṣan*, vient *eṣin-s*, qui correspond au gothique *auhsan-s* et au sanscrit *úkšaṇ-a-s*. Les thèmes terminés par une voyelle suppriment la voyelle finale comme dans d'autres formes de la première série de cas[2]; exemple : *wnasakar-s* «noxios», littéralement «noxam facientes», au lieu du sanscrit *vináśa-karâ-n(s)*; rapprochez-en les formes gothiques comme *vulfa-ns* et les formes lithuaniennes comme *déwu-s*. Du thème օձի *ôźi* «serpent», mentionné plus haut (§ 215, 2), vient l'accusatif pluriel *ôź-s*, qui correspond au sanscrit *áhi-n(s)*, au lithuanien *angì-s*, au grec ἔχι-α-ς, ainsi qu'aux formes gothiques comme *gasti-ns*, *ansti-ns*. On voit que l'arménien également confirme le fait que nous avons énoncé : à savoir que les accusatifs pluriels sanscrits en *n* ont été précédés de formes en *ṅs* ou *ns*. Si le *s* du nominatif pluriel sanscrit est ordinairement devenu en arménien ք *q́* (§ 216), tandis que le *s* de l'accusatif est resté, cela vient sans doute de la lettre *n* qui, dans une période plus ancienne, aura aussi précédé en arménien le *s* de l'accusatif pluriel, et l'aura ainsi préservé du changement en *q́*.

[1] Avec *u* pour *a* dans la syllabe finale, comme au nominatif (§ 226).

[2] On peut diviser les cas arméniens en deux classes : je range dans la première le nominatif-accusatif-vocatif des deux nombres; tous les autres cas appartiennent à la seconde. La première série de cas supprime, dans les thèmes terminés par une voyelle, cette voyelle finale, au lieu qu'en gothique les thèmes en *a* et en *i* ne suppriment la voyelle qu'aux trois cas susdits du singulier. La deuxième série de cas arméniens supprime dans beaucoup de mots une voyelle à l'intérieur du thème, sans qu'il soit possible d'établir à cet égard une règle précise. Aux exemples mentionnés ci-dessus j'ajouterai encore ici le thème *miso* «chair», dont l'*o* final, qui répond à l'*a* sanscrit de *mâṅsá*, est supprimé dans la première série de cas, tandis que dans la seconde série le thème est *mso*, par exemple au datif-ablatif-génitif pluriel *mso-ź*.

Quant au զ *ẓ* qui, au singulier comme au pluriel, est placé devant l'accusatif arménien, c'est, selon moi, un article dont l'usage est borné à ce seul cas; ou, en d'autres termes, c'est un pronom, ce qui ne l'empêche pas de se combiner avec les autres pronoms, tant définis qu'indéfinis, comme on le voit par l'exemple de *ẓ-is, ẓ-qẹs,* c'est-à-dire littéralement «hunc me, istum te». Il faut se rappeler à ce sujet qu'en sanscrit on dit, pour insister davantage, *sô 'ḥám,* c'est-à-dire littéralement «hic ego, ὅδ' ἐγώ». Mais à l'exception des pronoms, le զ *ẓ* en question n'est préposé aux accusatifs que dans la déclinaison définie[1], qui, il est vrai, ne se distingue qu'à l'accusatif de la déclinaison indéfinie. On exprime, par exemple, «pain» (*panem*) par Հաց *haž,* mais «le pain» (τὸν ἄρτον) se dit *ẓhaž;* au contraire, le nominatif *haž* représente aussi bien **ἄρτος** que **ὁ ἄρτος** et le génitif *haži* représente **ἄρτου** aussi bien que **τοῦ ἄρτου**. Je ne puis donc pas approuver tout à fait l'usage où l'on est de placer toujours un զ *ẓ* devant l'accusatif des deux nombres, dans les paradigmes des grammaires arméniennes : cela tend à faire croire que cette lettre est l'exposant du rapport marqué par l'accusatif, au lieu qu'en réalité le rapport casuel n'est pas plus exprimé en arménien qu'il ne l'est en gothique dans les formes comme *vulf* «lupum», *gast* «hospitem», *sunu* «filium». A proprement parler, l'emploi du préfixe arménien զ *ẓ* relève de la syntaxe.

Si nous nous posons la question de l'origine de cet article préfixe, il est difficile d'arriver sur ce sujet à une réponse certaine. Il ne faut pas songer au thème sanscrit *sa* «il, celui-ci, celui-là», d'où vient le nominatif de l'article en gothique et en grec, car jusqu'à présent nous n'avons pas d'exemple d'un स *s* sanscrit devenu en arménien un զ *ẓ*. Mais comme on rencontre

[1] Voyez Petermann, Grammaire arménienne, p. 101.

ʏ *ȷ* tenant la place d'un य *y* sanscrit, et comme nous avons reconnu plus haut (§ 215, 1) que cette lettre représente en arménien la désinence du datif sanscrit *byam* dans *tú-byam*, il ne me paraît pas invraisemblable d'admettre que l'article préfixe arménien contient le *y* renfermé dans le pronom démonstratif sanscrit *tya* (nominatif *sya*). C'est ce pronom qui a aussi pris en haut-allemand et en vieux saxon l'emploi de l'article, et c'est le même qui en ancien perse se rencontre dans des constructions où, selon moi, il s'explique le plus naturellement comme article. On le trouve : 1° devant des substantifs placés comme apposition à côté d'autres substantifs; par exemple : *gaumâta hya magus* «Gaumâta le Mage», accusatif *gaumâtam tyam magum;* 2° devant des adjectifs se rapportant à un substantif qui précède; exemples : *kâra hya bâbiruviya haruva* «populus ὁ Babylonicus totus»[1]; *kâra hya hamitriya* «populus ὁ inimicus»[2]; plus bas : *avam kâram tyam hamitriyam* «illum populum τὸν inimicum»; 3° quelquefois devant des génitifs suivis du substantif par lequel ils sont régis; exemples : *hyâ* (féminin) *amâkam taumâ* «notre race», littéralement «τὸ ἡμῶν γένος»[3]; *hya kuraus putra* «ὁ Κύρου υἱός»[4]; 4° très-souvent comme article postposé après des substantifs au nominatif ou à l'accusatif singulier, lesquels sont suivis par un génitif qu'ils régissent, ou par un locatif tenant la place du génitif; exemples : *kâra hya naditabirahyâ* «exercitus ὁ Naditabiri»[5]; *avam kâram tyam naditabirahyâ* «illum exercitum τὸν Naditabiri»[6]; *avam kâram tyam bâbirauv* (locatif) «illum populum τὸν Babylone»[7]. Mais si le substantif dont dépend le

[1] Inscription de Béhistoun, I, 79.
[2] *Ibidem*, II, 31.
[3] *Ibidem*, I, 8.
[4] *Ibidem*, I, 39, 53; III, 25; IV, 9, 27.
[5] *Ibidem*, I, 85.
[6] *Ibidem*, I, 88, 89.
[7] *Ibidem*, III, 84, 85.

génitif ou le locatif est à un autre cas qu'au nominatif ou à l'accusatif, il n'est pas suivi de l'article; l'ancien perse se rapproche beaucoup sous ce rapport de l'arménien, qui limite l'emploi de son article préfixé à l'accusatif des deux nombres. Au contraire, le persan moderne fait un usage plus étendu de l'*i iṣâfet*, lequel vient s'ajouter aux substantifs qui sont suivis d'un génitif ou d'un adjectif. Lassen a reconnu le premier[1] dans cet *i iṣâfet* un pronom, et il l'a fait venir du pronom zend *ya*. Comme le pehlvi, le pârsi et le persan moderne tiennent de plus près à la langue des Achéménides qu'au zend, il me paraît plus vraisemblable de faire dériver cet *i* de *tya* ou de *hya* que du zend *ya*.

Ce dernier pronom peut remplir également l'emploi d'un article postposé; construit de cette façon, il se décline ou bien il paraît sous la forme du nominatif-accusatif neutre *yaḍ*, lequel tient alors, comme mot indéclinable, la place des cas obliques. Exemples : *ahmi nmânê yaḍ mâṣdayaśnôis* « dans cette maison la maṣdayaśnienne »; *haća avaṇhâḍ tanvaḍ yaḍ daivôġatayâo* « de ce corps le frappé par les daivas »[2]; *ratavô aśahê yaḍ vahistahê* « domini puritatis τῆς sanctissimæ ». Uni à un accusatif masculin ou féminin, *yaḍ* est moins usité; on emploie de préférence alors la forme *yim* pour le masculin, *yaṅm* pour le féminin; exemple : *yô ṣanaḍ aṣîm śravarĕm yim aśpô-garĕm nĕrĕ-garĕm yim viśavantĕm ṣairitĕm* (ce dernier mot est le sanscrit *ḥáritam*) « qui tua le serpent rapide, le dévorant chevaux et hommes, le venimeux, vert »[3].

Si, dans cet endroit et dans d'autres constructions semblables, on voulait considérer *yim* comme un relatif, ainsi que le fait, mais à tort, Nériosengh, qui traduit ce mot par le sans-

[1] Revue pour servir à la connaissance de l'Orient, VI, p. 548.

[2] Burnouf, *Yaçna*, notes, pages 6 et 7.

[3] Yaçna, chap. IX; Burnouf, *Études sur les textes zends*, p. 188 et suiv.

crit *yam*[1], il faudrait admettre une sorte d'attraction s'exerçant à la fois sur le relatif et sur l'adjectif qui le suit. La phrase en question devrait alors se traduire ainsi : « qui tua le serpent rapide, lequel [était] dévorant chevaux et hommes, lequel [était] venimeux, vert ». On pourrait expliquer de la même manière les constructions en ancien perse dont nous avons parlé; en effet, le thème *tya* (nominatif *hya*), qui est seulement démonstratif en sanscrit, est aussi employé comme relatif en ancien perse, où le relatif sanscrit य *ya* manque absolument. Mais les constructions de ce genre seraient languissantes et embarrassées; on aurait, par exemple, « Gaumâta lequel [était un] mage », au lieu de « Gaumâta le mage », et « peuple lequel [est] babylonien », au lieu de « peuple le babylonien ». J'aime mieux, appliquant au zend l'explication qui a été donnée plus haut pour l'ancien perse, regarder le nominatif *yô*, féminin *yâ*, comme un article, dans les phrases où il se rapporte à un substantif ou à un pronom au nominatif singulier; le substantif suivant doit alors être considéré comme une apposition; exemples : *aṣĕm yô ahurô-maṣdâo, tûm yô ahurô-maṣdâo, hâ druks yâ naśus* « moi le Ahura-Maṣdâs, toi le Ahura-Maṣdâs, cette Druǵ la Naśu » et non « moi qui [suis] Ahura-Maṣdâs, toi qui [es] Ahura-Maṣdâs, cette Druǵ qui [est] Naśu. »

Peut-être aussi le zend *ya*, là où il joue le rôle de l'article, ne vient-il pas du thème relatif sanscrit, mais du thème composé

[1] Comparez Lassen (ouvrage cité), lequel traduit littéralement *gâum yim śugdô-śayanĕm* par « regionem quam Çugdhæ situm ». Mais il est certain que si le latin avait un article, il serait ici à sa place pour traduire *yim*. Je traduis, en me servant de l'article grec et en faisant du composé *śugdô-śayana* un nom de pays : « regionem τὴν *Śugdô-śayanam* (creavi) ». Le zend *gava* « pays » (accusatif *gâum*, venant de *gavĕm*) est du masculin : c'est pourquoi nous avons *yim* « τόν ». Burnouf (*Yaçna*, notes, p. 55) traduit le passage en question : « secundum locorumque provinciarumque excellentissimum ordinavi ego qui (sum) Ahura multiscius, terram in qua Çugdha jacet ».

त्य *tya* (formé de *ta-ya*), qui fait au nominatif स्य *sya* (de *sa-ya*, § 353). En ce qui concerne la perte de la consonne initiale, on pourrait rappeler le sanscrit *dvis* « deux fois » et *dvitîya* « le second », qui sont devenus en zend *bis*, *bitya* (pour *vis*, *vitya*).

Quoi qu'il en soit, nous pouvons conclure de ce qui précède que l'ancien perse et le zend ont au moins les rudiments de l'article; que l'article perse est identique avec celui du haut-allemand et du vieux saxon; que l'arménien a un article qu'il emploie seulement à l'accusatif, et que l'*i* placé en persan devant le génitif et devant les adjectifs est un article se rapportant au substantif précédent[1].

§ 238. Désinence *ô*, *aś* et *s* en zend.

A la terminaison sanscrite *as* correspond en zend, pour les thèmes masculins et féminins finissant par une consonne, la terminaison *ô*; quand le mot est suivi de *ća* « et », au lieu de *ô*, l'on a *aś-ća*. La désinence en question s'étend, comme en grec, aux thèmes en *i* et en *u*, avec ou sans gouna; ainsi, de *gairi* « montagne » (par euphonie pour *gari*, § 42) nous avons à la fois *garay-ô* et *gairy-ô*; de *tri* « trois », à la fois *tray-aś-ća* « tresque » et *try-aś-ća*[2]; de *ratu* « maître » l'on a *ratwô* et *ratavô*. Pour les thèmes féminins en *i* et en *u* l'on trouve aussi quelquefois les désinences ‎ *î-s*, ‎ *û-s*, qui sont le pendant des formes sanscrites; exemples : *gairî-s* « montes », *ĕrĕṣû-s* « pontes »[3]. Les

[1] Cet *i* persan se joint dans l'écriture avec le nom précédent; exemples : *peder-i tû*, littéralement πατήρ ὁ σοῦ, *pîl-i buṣurk* « éléphant le grand », pluriel *pîlân-i buṣurk* « éléphants les grands ». En pehlvi et en pârsi, l'*i* se rencontre encore séparé, comme un mot indépendant.

[2] Dans la langue védique on trouve aussi quelques accusatifs en *as* formés de thèmes en *i* et en *u*, et même de thèmes polysyllabiques en *î* : ainsi *nady-às* au lieu de *nadî-s*, venant de *nadî* « fleuve ». (Voyez Benfey, Grammaire sanscrite développée, p. 307.)

[3] Je tiens pour fortuite la ressemblance de ces accusatifs avec les accusatifs grecs

thèmes féminins en *î* ajoutent simplement *s*; exemple : *aiauni-s* « puras ».

§ 239. Désinences *aṅ*, *aṅś* et *ĕus* en zend.

Les thèmes masculins en *a*, quand ils ne sont pas remplacés par le neutre (§ 231), ont à l'accusatif *aṅ* (comparez § 61); exemples : *imaṅ* « hos », *maṣistaṅ* « maximos ». Devant la particule *ća*, la sifflante est conservée; exemples : *amĕsaṅś-ća* « non conniventesque », *mantraṅś-ća* « sermonesque », *aiśmaṅś-ća* « lignaque », *vâstryaṅś-ća* « agricolasque ». La forme *ataurunaṅś-ća* « presbyterosque » mérite d'être remarquée; en effet, comme on n'a aucune autre raison d'admettre un thème *aiauruna*, cette forme tendrait à faire supposer la flexion *ṅs* même pour les thèmes terminés par une consonne, auxquels elle serait venue se souder à l'aide d'une voyelle euphonique; mais il est possible que cet accusatif ait été formé par erreur, à l'imitation des thèmes en *a*. Les accusatifs *narĕus* « homines » et *strĕus* « stellas », très-fréquemment employés, ont plus d'importance [1]. Comment s'explique cette désinence *ĕus*? Nous croyons qu'elle dérive précisément de *aṅś*; le *ṅ* s'est vocalisé (comme dans λόγους) et le *a* s'est alors changé en *ĕ*; la sifflante, qui après *a* ou *aṅ* devait devenir un *ś*, a dû rester un *s* après le *u*. Nous trouvons d'ailleurs dans le Vendidad-Sâdé *nĕr-aṅś*,

comme πόρτις, γένυς; en effet, les formes grecques de ce genre ne se trouvent pas seulement au féminin et à l'accusatif; je regarde d'ailleurs les féminins sanscrits et zends terminés simplement par un *s* à l'accusatif comme des formes relativement récentes; les accusatifs gothiques comme *ansti-ns*, *handu-ns*, appartiennent à une époque plus ancienne.

[1] Le mot *âtar* « feu » est une exception en ce qu'il fait à l'accusatif pluriel *âtr-ô* et non *âtr-ĕus*. Le même mot s'écarte au nominatif singulier de l'analogie des noms en *r*, et au lieu de *âta* fait *âtars*.

qui ne peut être qu'un accusatif, quoiqu'il soit employé dans le sens du datif : *dâidi ad nĕrãńś mazdâ ahurâ aśaunô* «da quidem hominibus, magne Ahure! puris».

Remarque. — Des formes védiques en *ñs*. — Au zend *nĕr-a-ńs* répond le védique नॄन् *nṝñs*, et, avec le visarga au lieu de *s*, नॄः *nṝñh*. Mais ces deux formes ne sont employées que devant un *p* initial; au contraire, नॄन् *nṝñr* se met devant les voyelles[1]. Comme ॠ *ṝ* équivaut dans la prononciation à *rî*, je propose l'explication suivante pour ces formes, comme pour les formes de la langue ordinaire telles que *nṝn* = *nrî-n* «viros», *pitṝ-n* = *pitrî-n* «πατέ-ρας», *dâtṝ-n* = *dâtrî-n* «δοτῆρ-ας»: dans les thèmes où le *r* alterne avec *ar* ou *âr*, j'admets à l'accusatif et au génitif pluriels une métathèse et un affaiblissement des voyelles *a*, *â* en *i*, de sorte qu'on a *ri*, au lieu de *ar*, *âr*; *pitṝ-n* serait alors formé de *pitri* à peu près comme en gothique on a *fadru-ns*, venant de *fadru*, au lieu de *fadra*, venant de *fadar*. Cette explication déjà donnée ailleurs m'a été confirmée par une forme unique sur laquelle Benfey[2] a le premier attiré l'attention : il y a dans le Mahâ-Bhârata[3] un accusatif *pitaras* qui correspond parfaitement au grec *πατέρας*. La forme zende *nĕrãńś* est encore plus complète, en ce qu'elle suppose, en sanscrit, *nar-a-ńs*, et, par conséquent, pour *pitar*, *pitar-a-ńs*, auquel correspondrait en grec *πατέρ-α-νς*. Aux formes zendes comme [zend] *mazistãń* «maximos» répondent les formes védiques en *âñ*, au lieu de *ân*; nous rencontrons ces formes en *âñ* dans les positions où les thèmes en *i* et en *u* prennent *îñr*, *ûñr*, au lieu de *în*, *ûn*; nous sommes donc autorisés à croire qu'après ce *ñ* il y avait d'abord une lettre qui a nécessité le changement de la nasale pleine न् *n* en une nasale affaiblie. De même les formes zendes en [zend] *ãń* sont certainement redevables de la conservation de leur *ń* à cette circonstance, qu'il y avait primitivement à la fin du mot un [zend] *ś*, lettre qui ne supporte devant elle aucune autre nasale que *ń* (§ 61). C'est par le même principe que s'expliquent les nominatifs singuliers védiques comme महाँ *mahā̃n* «magnus» (devant une voyelle); ils témoignent de la présence d'un ancien signe du nominatif, à savoir *r* tenant la place de *s* (comparez § 138).

[1] Comparez § 236, et voyez Regnier, *Journal asiatique*, 1856, p. 269, n° 30, 34.
[2] Grammaire sanscrite développée, p. 307.
[3] III, vers 12,924.

§ 240. La désinence du pluriel *ân*, en persan moderne, vient d'un ancien accusatif masculin.

Parmi toutes les lettres, c'est la voyelle *a* qui revient le plus fréquemment en sanscrit dans la désinence des thèmes masculins; d'un autre côté, l'histoire de notre famille de langues démontre que les idiomes vieillis et usés cherchent à introduire les thèmes terminés par une consonne dans la déclinaison des thèmes finissant par une voyelle, et ajoutent à cet effet un complément inorganique à la consonne finale. Ces deux faits me conduisent à croire que la désinence *ân*, usitée en persan moderne pour le pluriel, mais seulement après les noms d'êtres vivants, est identique à la désinence आन् *ân*, usitée en sanscrit à l'accusatif pluriel masculin; ainsi مردان *merdân* «homines» répond à मर्तान् *mártân* «homines»[1].

En ancien perse, le *n* n'est pas marqué dans l'écriture à la fin des mots, ni au milieu devant les consonnes; le *m* est marqué à la fin des mots, mais non à l'intérieur, s'il est suivi d'une consonne. Ainsi «Cambyse» est écrit *kabuǵiya*, et le nom de l'Inde (en zend *hĕndu*) est représenté dans les inscriptions cunéiformes par *hidu* (lisez *hindu*). Mais si l'on voulait admettre que ces nasales, là où elles ne sont pas indiquées dans l'écriture, manquent en effet à l'ancien perse, la langue de Darius aurait des formes moins pleines que le persan d'aujourd'hui, puisque la forme moderne *berend* «ils portent» (en sanscrit *b́áranti*, en zend *barĕnti*, en gothique *bairand*) correspondrait en ancien perse à *baratiy*[2]. Il faudrait dès lors, d'après le même principe, renoncer à rapporter les pluriels modernes comme *merdân* aux accusatifs sanscrits en *ân* et aux accusatifs zends en *an̄*, *an̄s* (*nĕ-*

[1] C'est ainsi qu'en espagnol le pluriel tout entier a la terminaison de l'accusatif latin.

[2] Voyez Oppert, Système phonique de l'ancien perse, p. 33.

raňś). Il ne resterait plus qu'à expliquer, comme le fait Spiegel[1], ces formes ان *ân* comme venant du génitif pluriel, lequel se termine en sanscrit en *â-n-âm* et en zend en *a-n-aňm;* mais cette explication me satisfait peu, car le génitif est beaucoup moins propre à prêter sa terminaison à tout un nombre que l'accusatif, comme cela ressort entre autres de la comparaison du pluriel espagnol en *os* et en *as*, et des pronoms possessifs français comme *mon*, *ton*, *son*, *mes*, *tes*, *ses*, qui viennent évidemment de *meum*, *tuum*, *suum*, *meos*, *tuos*, *suos*, et, au féminin, de *meas*, *tuas*, *suas*. En ce qui concerne le persan *îśân* «eux» (*αὐτοί*), que Spiegel[2] ramène au zend *aiśaňm* et au sanscrit *êśâm* «horum», je le fais venir du thème एष *êśá* «celui-ci», qui ferait à l'accusatif pluriel *êśân* s'il avait la déclinaison complète, comme il paraît l'avoir en osque et en ombrien. Pour expliquer من *men* «je», nous n'avons pas non plus besoin de recourir à un génitif (en ancien perse *manâ*, en zend *mana*); nous le rapportons à l'accusatif sanscrit et perse *mâm*. Le rapport de *men* à *mâm* est à peu près le même que celui du possessif français *mon* avec l'accusatif latin *meum*, ou celui des accusatifs grecs et borussiens en *n* avec l'accusatif primitif en *m*.

§ 241. La désinence du pluriel *hâ*, en persan moderne, vient d'un ancien pluriel neutre. — Comparaison des pluriels neutres en haut-allemand.

Si la terminaison ان *ân*, usitée pour les êtres vivants, se rattache à une ancienne désinence masculine, la terminaison employée en persan moderne pour le pluriel des objets inanimés devra se rattacher à un ancien neutre. Nous avons un suffixe formatif principalement affecté au neutre, à savoir अस् *as* (§ 128), qu'on rencontre encore plus fréquemment en zend qu'en sanscrit, si l'on a égard au petit nombre de textes zends qui nous sont

[1] Journal de Hœfer, I, p. 220.

[2] Recueil cité, p. 222.

parvenus. Au nominatif-accusatif-vocatif ces neutres devaient être primitivement terminés en *aṇha*, ou, d'après le principe des cas forts, en *âoṇha* (comparez § 231), et, avec suppression de la désinence casuelle, *âo* (§ 233). En ancien perse, où il ne reste pas d'exemples de pluriel neutre de cette classe de mots, on aurait des formes en *âhâ* ou *ahâ*, attendu que l'*a* final, dans les mots qui de toute antiquité se terminaient en *a*, s'allonge en ancien perse. C'est là, selon nous, l'origine de la désinence persane ها *hâ* usitée pour les pluriels des noms d'objets inanimés; exemple : *rûṣhâ*[1] «jours», qui se divisait d'abord ainsi *rûṣh-â*.

C'est le même suffixe qui, en haut-allemand, sert à élargir au pluriel un grand nombre de thèmes neutres; mais le changement de *s* en *r* fait que les pluriels comme *hûsir* «maisons», *chelbir* «veaux», ressemblent plus aux formes latines comme *gener-a*, *oper-a*, qu'aux formes perses en *h-â* ou aux formes sanscrites en *âns*-i venant de *âns-a* (§§ 232 et 234)[2].

§ 242. Tableau comparatif de l'accusatif pluriel.

Nous faisons suivre le tableau comparatif de l'accusatif pluriel[3].

	Sanscrit.	Zend.	Grec.	Latin.	Lithuanien.	Gothique.
Masculin.	*áśvâ-n*	*aśpa-ṅ*	*ἵππο-υς*	*equô-s*	*pōnù-s*	*vulfa-ns*
Féminin.	*áśvâ-s*	*hiṣvâ-o*	*χώρᾱ-ς*	*equâ-s*	*áśwa-s*	*gibô-s*
Féminin.	*tâ-s*	*tâ-o*	*τά-ς*	*is-tâ-s*	*tà-s*	*thô-s*
Masculin.	*páti-n*	*paitîy-ô*[4]	*πόσι-ας*	*hostê-s*	*genti-s*	*gasti-ns*

[1] Comparez le thème zend *raućaś* «lumière», nominatif-accusatif-vocatif pluriel *raućâo* pour *raućâoṇha* ou *raućaṇha*, par euphonie pour *raućâha*, *raućaha* (§ 56[a]).

[2] Comparez J. Grimm, Grammaire allemande, I, p. 622 et 631.

[3] Pour l'arménien, voyez § 237, 3. Pour les accusatifs neutres, voyez le tableau du nominatif, § 235.

[4] Ou *patay-ô*; avec *ća* : *paitîy-aś-ća*, *patay-aś-ća*.

	Sanscrit.	Zend.	Grec.	Latin.	Lithuanien.	Gothique.
Féminin .	*prîtî-s*	*âfrîty-ô*[1]	*πόρτι-ας*	*turrê-s*	*awì-s*	*ansti-ns*
Féminin .	*bávantî-s*	*bavaintî-s*	....	....	....	....
Masculin .	*sûnú-n*	*paśv-ô*[2]	*νέκυ-ας*	*pecû-s*	*sūnù-s*	*sunu-ns*
Féminin .	*ḥánû-s*	*tanv-ô*[3]	*γένυ-ας*	*socrû-s*	....	*handu-ns*
Féminin .	*vadū́-s*	....	....	....	....	....
Mas.-fém.	*gâs*[4]	*gâu-s*[5]	*βό(F)-ας*	[6]	....	....
Féminin .	*nā́v-as*	....	*νᾶ(F)-ας*	....	....	....
Féminin .	*vā́ć-as*	*vâć-ô*[7]	*ὄπ-ας*	[8]	....	....
Masculin .	*bárat-as*	*barĕnt-ô*	*φέροντ-ας*	....	....	....
Masculin .	*áśman-as*	*aśman-ô*	*δαίμον-ας*	....	....	*ahman-s*
Masculin .	*brā́tṝ-n*[9]	*brâir-ĕus?*[10]	*πατέρ-ας*	....	....	....
Féminin .	*duḥitṝ́-s*[11]	*dugdĕr-ĕus?*	*θυγατέρ-ας*	....	....	....
Masculin .	*dâtṝ́-n*	*dâir-ĕus*	*δοτῆρ-ας*	....	....	....

INSTRUMENTAL.

§ 243. Tableau comparatif de l'instrumental.

La formation de ce cas a été exposée § 216-224. Il suffira de donner ici un tableau comparatif des formes sanscrites, zendes et lithuaniennes[12].

[1] Ou *âfritay-ô*, ou *âfrîti-s*; avec *ća* : *âfrîty-aś-ća*, etc.

[2] Ou *paśav-ô*; avec *ća* : *paśvaś-ća*, *paśavaś-ća*.

[3] Ou *tanav-ô*, ou *tanû-s*; avec *ća* : *tanvaś-ća*, etc.

[4] De *gâv-as*, comme au singulier *gâm* de *gâv-am*, § 122.

[5] Le sanscrit *gâs* ferait attendre [illegible] *gâo* (§ 56 [b]). Mais la forme *gâu-s* vient du thème fort sanscrit गौ *gâu*, par la simple adjonction d'un *s* comme signe casuel, ainsi que nous le voyons pour *aśaunî-s* venant de *aśaunî*, § 238.

[6] *Bovê-s*, du thème élargi *bovi*, § 226.

[7] Avec *ća* : *vâć-aś-ća*, § 135, remarque 3.

[8] Voyez § 236.

[9] Voyez § 239, remarque.

[10] Voyez § 239.

[11] = *duḥitrî-s*, venant de *duḥitar* changé en *duḥitri*, par métathèse et affaiblissement de la voyelle. (Comparez § 239, remarque.)

[12] Pour l'arménien, voyez § 216.

	Sanscrit.	Zend.	Lithuanien.
Masculin...	*áśvâ-is*	*aśpâ-is*	*póna-is* [1]
Féminin...	*áśvâ-bis*	*hiśvâ-bis* [2]	*áśwō-mis*
Masculin...	*páti-bis*	*paiti-bis*	*genti-mìs*
Féminin...	*ávi-bis* [3]	*âfrîti-bis*	*awi-mìs*
Féminin...	*bávantî-bis*	*bavainti-bis*	....
Masculin...	*sûnú-bis*	*paśu-bis*	*sūnu-mìs*
Féminin...	*gô-bis*	*gau-bis*	....
Masculin...	*áśma-bis*	*aśma-bis*	....
Neutre....	*nâma-bis*	*nâma-bis*	....
Neutre....	*vácô-bis*	*vacē-bis*	....

DATIF-ABLATIF.

§ 244. Des formes latines en *is*. — Tableau comparatif du datif et de l'ablatif.

Il a été déjà question (§ 215, 2) du suffixe de ces deux cas. On a vu qu'en arménien le génitif pluriel participe à la terminaison qui, en sanscrit, en zend et en latin, est réservée pour le datif et l'ablatif. Le gothique et le lithuanien ne possèdent que le datif.

En latin, le suffixe *bus* a subi une altération remarquable dans la première et dans la seconde déclinaison, ainsi que dans certains mots de la quatrième (d'après Nonius) : il n'est resté du suffixe *bus* que le *s*, car le *i* de *lupî-s*, *terrî-s*, *specî-s* (pour *speci-bus* venant de *specu-bus*) doit être attribué au thème. *Lupî-s* est

[1] Voyez § 220.

[2] Les formes en *bis* paraissent appartenir seulement à la seconde partie du Yaçna, dont le dialecte, comme on l'a dit (§ 31), est différent du zend ordinaire, et a pour caractère distinctif d'allonger les voyelles brèves finales. Les exemples d'instrumental pluriel sont beaucoup plus nombreux dans ce dialecte que dans la langue ordinaire. Nous citerons entre autres *gĕnâ-bîs*, *gau-bîs*, *vîdaivad-bîs*, *manē-bîs*, *vacē-bîs*, *raucē-bîs*. Au dialecte ordinaire appartiennent *aśiśanditi-bis*, du thème *aśiśanditi* « non enfantant », et *aibis* « par ceux-ci » = sanscrit एभिस् *ēbis*, du thème *a*, d'après le modèle des instrumentaux védiques comme *áśvâbis*.

[3] De *ávi* « brebis ».

pour *lupô-bus* : c'est ce qui ressort de la comparaison de *ambô-bus, duô-bus*. De *ô-bus* la langue est d'abord arrivée à *i-bus* (*parvi-bus, amici-bus, dii-bus*[1]), par un allégement de la voyelle finale du thème analogue à celui qui a lieu à la fin du premier membre d'un composé (*multi-plex* pour *multu-plex* ou *multo-plex*). Dans la première déclinaison *â-bus* s'est conservé dans un assez grand nombre de mots, mais le degré intermédiaire *i-bus* manque. Cependant il est difficile de croire que la langue ait passé sans transition de *â-bus* à *î-s*; il faut admettre, au contraire, que l'*â* de *â-bus* s'est d'abord affaibli en *ĭ*, lequel *ĭ* s'est allongé pour compenser la suppression de la syllabe *bu* : *terrî-s* vient donc de *terrĭ-bus* pour *terrâ-bus*, comme *mâlo* de *măvolo*.

On peut comparer :

	Sanscrit.	Zend.	Latin.	Lithuanien.	Gothique.
Masculin.	*áśvê-byas*[2]	*aśpaii-byô*[3]	*equî-s*	*póna-mus*[4]	*vulfa-m*
Féminin.	*áśvâ-byas*	*hisvâ-byô*	*equâ-bus*	*âśwô-mus*	*gibô-m*
Masculin.	*páti-byas*	*paiti-byô*	*hosti-bus*	*genti-mus*	*gasti-m*
Féminin.	*prî'ti-byas*	*âfrîti-byô*	*turri-bus*	*awì-mus*	*ansti-m*
Féminin.	*bávantî-byas*	*bavainti-byô*	....	....	....
Masculin.	*sûnú-byas*	*paśu-byô*	*pecu-bus*[5]	*sūnù-mus*	*sunu-m*
Féminin.	*vâg-byás*	....	*vôc-i-bus*	....	....
Masculin.	*bárad-byas*	*barĕn-byô*[6]	*ferent-i-bus*	....	....
Masculin.	*áśma-byas*	*aśma-byô*	*sermôn-i-bus*	....	*ahma-m*
Masculin.	*brâtṛ-byas*	*brâtar-ĕ-byô*	*frâtr-i-bus*	....	....
Neutre.	*vácô-byas*	*vacĕ-byô*[7]	*gener-i-bus*	....	....

[1] Voyez Hartung, Des Cas, p. 262.

[2] Voyez § 143, 2.

[3] [illegible], voyez §§ 41 et 135, remarque 3.

[4] Voyez § 215, 2.

[5] Quoique nous ne le trouvions pas employé dans les textes anciens à tous les cas, j'ai choisi le thème masculin *pecu*, à cause de sa ressemblance avec [illegible] *paśu*. J'ai cru pouvoir mettre ici par analogie le datif *pecu-bus* au lieu de la forme affaiblie *peci-bus*.

[6] Voyez § 224.

[7] Voyez § 31.

Remarque. — **Des formes osques en *ûis* et en *ois*. — On trouve, en osque,** à la seconde déclinaison, des datifs-ablatifs pluriels en *ûis* ou *ois*, par exemple, *zikoloìs*, *nesimois*, *ligatúis Nuvlanúis* (Mommsen, Études osques, p. 39). Dans la première déclinaison, la forme régulière serait *ais*, qui s'est contracté en ombrien en *ês* (Aufrecht et Kirchhoff, Monuments de la langue ombrienne, p. 114, 11). Il resterait donc *is* pour la désinence casuelle; les auteurs que nous venons de citer cherchent à la rattacher à la désinence *bis* de l'instrumental sanscrit. Je préférerais, si en effet la terminaison est *is*, la rapporter à la désinence du datif-ablatif sanscrit भ्यस् *byas*; je reconnaîtrais alors dans *is* une contraction pour *yas*, de même que nous avons dans la désinence du duel grec ιν (ἵππο-ιν, χώρα-ιν) une contraction pour *yâm* venant de भ्याम् *byâm* (§ 221). Je rappelle encore le latin *bis* de *no-bis*, *vo-bis*, lequel est, comme on l'a vu plus haut (215, 2), pour *bius* (en sanscrit *byas*).

Si les formes de datif et d'ablatif en *îs* sont en corrélation avec les datifs osques et ombriens dont nous venons de parler, il faut renoncer à l'interprétation donnée plus haut, et l'allongement de l'i s'expliquera par la suppression de la première partie de la diphthongue, comme au nominatif pluriel *equî* venant de *equoi* = ἵπποι (§ 228ᵃ) et au datif singulier de la déclinaison pronominale *illî* venant de *illoi* (§ 177).

GÉNITIF.

§ 245. Désinence du génitif pluriel.

La désinence sanscrite pour le génitif pluriel des substantifs et des adjectifs est *âm*; la désinence zende est *aṅm* (§ 61). Le grec ων est à la forme *âm* ce que ἐδίδων est à अददाम् *adadâm* (§§ 4 et 18). Le latin a, comme toujours, conservé la nasale labiale; mais, sous son influence, il a abrégé la voyelle précédente; ainsi, dans *ped-um* = sanscrit *pad-âm*, l'*u* bref ferait supposer en sanscrit un *a* bref, comme dans *equum* = अश्वम् *áśvam*, ἵππον. Les langues germaniques ont supprimé la nasale finale (§ 18); mais le आ *â* qui reste, en prenant une double forme en gothique, a introduit, pour le génitif, une différence inorganique entre la désinence féminine et la désinence masculine et

neutre. En effet, la terminaison ordinaire est *ê*, tandis que la désinence plus pleine *ô* n'est restée qu'aux thèmes féminins en *ô* et en *n*. Le lithuanien a la désinence *û*; exemple : *akmen-ú* «lapidum», qu'on peut comparer au sanscrit *áśman-âm*. Le borussien a, au contraire, conservé la nasale sous la forme d'un *n* (§ 18) et a supprimé la voyelle; exemples : *swinta-n* «sanctorum» (comme à l'accusatif singulier), *nidruwingi-n* «incredulorum». Cette dernière forme doit être rapprochée des formes latines comme *hosti-um*, *tri-um*.

§ 246. Insertion d'un *n* euphonique devant la désinence du génitif pluriel, en sanscrit et en zend.

A l'exception d'un certain nombre de monosyllabes, les thèmes terminés par une voyelle insèrent, en sanscrit, un *n* euphonique (ou un *ṇ*, § 17[b]) devant la désinence; la voyelle finale du thème, si elle est brève, est alors allongée. Cette insertion paraît très-ancienne, car le zend y a part, quoique dans des limites plus étroites; il l'opère notamment pour tous les thèmes en *a* et en *â*; exemples : *aśpa-n-aṅm*, *hiṣva-n-aṅm*. Il y a un accord très-remarquable entre ces dernières formes et les génitifs en *ô-n-ô*, *e-n-a*, que nous rencontrons en vieux haut-allemand, en vieux saxon et en anglo-saxon dans les mots de la même classe; exemples : vieux haut-allemand et vieux saxon *gëbô-n-ô*, anglo-saxon *gife-n-a* (§ 133).

§ 247. Génitif pluriel des thèmes zends en *i*, *î* et *u*.

Les thèmes terminés par un *i* bref et un *î* long prennent également en zend le *n* euphonique, s'ils sont polysyllabiques. Mais les thèmes monosyllabiques en *i* ajoutent immédiatement la terminaison, avec ou sans gouna de la voyelle finale du thème; exemples : *try-aṅm* ou *tray-aṅm* «trium» de *tri*; *vay-aṅm*

« avium » de *vi.* Les thèmes en *u* admettent à volonté l'adjonction immédiate de la désinence ou l'insertion d'un *n* euphonique : cependant je ne trouve pour le masculin *paśu* que le génitif *paśv-aṅm,* au lieu que pour certains thèmes féminins comme *tanu* « corps », *naśu* « cadavre » (comparez *νέκυ,* § 21), je n'ai rencontré jusqu'à présent que la désinence *u-n-aṅm.*

§ 248. Génitif pronominal. — Du génitif latin en *rum.*

Les pronoms de la troisième personne ont en sanscrit साम् *sâm* au lieu de आम् *âm*, et peut-être *sâm* est-il la forme primitive du suffixe du génitif. Dans cette hypothèse, *âm* ne serait proprement que la partie finale de la désinence, dont la partie essentielle serait le *s*, qu'on voit aussi figurer au génitif singulier. Si, en effet, *sâm* a d'abord été la terminaison généralement employée au génitif pluriel, il faut que pour les substantifs et les adjectifs la mutilation ait eu lieu de bonne heure, car le gothique, qui, au nominatif pluriel, a très-exactement conservé la ligne de démarcation entre les noms et les pronoms (§ 228 a), ne prend la sifflante au génitif que dans la déclinaison pronominale. Il n'y a d'exception que pour les adjectifs forts; mais comme ils s'adjoignent un pronom (du moins à la plupart des cas, voyez § 287 et suiv.), il n'est pas étonnant qu'ils présentent la désinence pronominale. Exemples : *thi-zê* (§ 86, 5) = sanscrit *tê-šâm*[1] « horum, illorum », *thi-zô* = sanscrit *tâ-sâm* « harum, illarum »; *blindaizê* « cæcorum », *blindaizô* « cæcarum ». Le sanscrit élargit en *ê*, comme on peut le voir par l'exemple que nous venons de citer, l'*a* des thèmes masculins et neutres (§ 143, 2). En zend, cet *ê* est représenté par *ai;* exemples : *aitaišaṅm* « horum » (masculin-neutre), pour le sanscrit *êtêšâm:*

[1] Sur *š* au lieu de *s*, voyez § 21 b.

au féminin, au contraire, *aitâoṇhaṁm*, pour le sanscrit *ētâ'sâm* (§ 56ª). Nous n'examinerons pas si l'*i* des formes gothiques comme *thi-ṣê* est l'affaiblissement de l'*a* du thème (de sorte que *thi-ṣê* serait pour *tha-ṣê*), ou si c'est la seconde partie de la diphthongue ए *ê* = *ai*. De toute façon, nous devrions au féminin avoir *thô-ṣô* en regard du sanscrit *tâ'-sâm;* mais il paraît que le masculin et le neutre ont entraîné le féminin, qui se distingue d'ailleurs suffisamment par sa terminaison *ṣô*.

L'ancien slave, dont la désinence хъ *chŭ* représente la désinence sanscrite *sâm* (§ 92ᵍ), a également étendu au féminin la forme masculine et neutre; il a, par exemple, тѣхъ *tê-chŭ*, non-seulement au masculin et au neutre pour le sanscrit *tê'-śâm*, mais encore au féminin pour le sanscrit *tâ'-sâm* (sur ѣ, répondant au sanscrit *ê*, voyez § 92ᵉ). Le borussien nous présente la forme *son* (sur *n* au lieu de *m*, voyez § 18), qu'il réserve pour la déclinaison pronominale, mais en l'étendant à la première et à la seconde personne : on a donc *stei-son* «horum, harum», *nou-son* «ἡμῶν», *iou-son* «ὑμῶν». Ces formes sont plus régulières, quant à la désinence, que les formes sanscrites *asmâ'-kam*, *yuśmâ'-kam* (§ 340), au lieu desquelles on attendrait *asmê-śâm*, *yuśmê-śâm :* ces deux dernières formes ont dû, en effet, exister autrefois, comme on le voit par les nominatifs védiques *asmê'*, *yuśmê'* (d'après le modèle de ते *tê* «hi, illi»). Si nous retournons à l'ancien slave, nous trouvons, pour les pronoms des deux premières personnes, la désinence съ *sŭ;* exemples : *na-sŭ* «ἡμῶν», *va-sŭ* «ὑμῶν» (§ 92ᵐ). De même, en lithuanien, *mû-su*, *jû-su*. Le haut-allemand a changé l'ancienne sifflante en *r;* nous avons, par exemple, en vieux haut-allemand, *dē-rô* (aux trois genres), qui de sa désinence n'a conservé en haut-allemand moderne que le *r*.

En latin, on a, comme cela devait être (§ 22), *rum* au lieu de *sum:* exemples : *istôrum*, *istârum*. Cette syllabe *rum*, qui pro-

vient de la déclinaison pronominale, et qui s'est introduite, ou, si l'on veut, qui est retournée dans la première, dans la deuxième et dans la cinquième déclinaison, devait s'y implanter d'autant plus facilement que tous les pronoms, au génitif pluriel, appartiennent à la première ou à la seconde déclinaison[1]. Mais on trouve, surtout dans l'ancienne langue, des formes qui montrent que la désinence *rum* n'a pas été également en faveur à toutes les époques du latin (*de'-um*, *soci'-um*, *amphor'-um*, *agricol'-um*, etc.). D'un autre côté, la terminaison *rum* paraît avoir essayé de prendre pied dans la troisième déclinaison, ainsi qu'on le voit par les formes citées dans Varron et Charisius : *bove-rum*, *Jove-rum*, *lapide-rum*, *rege-rum*, *nuce-rum*; je regarde l'*e* qui, dans ces mots, précède la désinence *rum*, comme un ancien *i* (§ 84) qui est venu s'ajouter au thème; le même *i* s'est introduit dans les nominatifs pluriels *bovê-s*, *regê-s*, qui viennent des thèmes élargis *bovi*, *regi* (§ 226); *bove-rum*, *rege-rum* sont donc pour *bovi-rum*, *regi-rum*, qui eux-mêmes auraient dû faire, d'après la règle ordinaire des thèmes en *i*, *bovi-um*, *regi-um*.

En grec, l'analogie demanderait un génitif en *σων* qui manque même pour les pronoms; il y a donc, à cet égard, opposition complète entre le grec et le latin. Cependant les formes en *α-ων*, *ε-ων* (par exemple *αὐτά-ων*, *αὐτέ-ων*, *ἀγορά-ων*, *ἀγορέ-ων*) indiquent qu'un *σ* a dû être supprimé (comparez § 128).

Outre le latin, l'ombrien et l'osque justifient l'hypothèse de la suppression d'un *σ*. La première déclinaison a *rum* en ombrien, *zum* en osque[2]; exemple (en osque) : *eisa-zun-k egmazum* «illarum rerum». La seconde a *um* ou *om* dans les deux dialectes, avec suppression de la voyelle finale du thème, comme

[1] On a vu plus haut (§ 228 [a]) une particularité du nominatif pluriel pronominal passer, en grec et en latin, dans la déclinaison des substantifs et des adjectifs.

[2] Le *z* osque, du moins au milieu des mots, est un *s* prononcé mollement. (Aufrecht et Kirchhoff, Monuments de la langue ombrienne, p. 107, note.)

dans le latin *soci'-um;* exemples : (en ombrien) *Abellan'-um, Nuvlan'-um, zicol'-om* « dierum ».

Quant à l'*ô* long du latin *equô-rum, quô-rum,* je crois que cet allongement est une compensation pour la suppression d'un *i,* comme au datif singulier (§ 177). Le latin *quô-rum* répond de la sorte au sanscrit *kḗ-šâm,* pour *kai-šâm,* du thème interrogatif *ka.* Dans les thèmes féminins, l'*a* est long par nature; *quâ-rum* répond donc très-bien au sanscrit *kấ-sâm.*

§ 249. Tableau comparatif du génitif.

Nous faisons suivre le tableau comparatif de la formation du génitif pluriel.

	Sanscrit.	Zend.	Grec.	Latin.	Lithuanien.	Gothique.
Masculin.	*áśvâ-n-âm*	*aśpa-n-aṅm*	*ἵππ'-ων*	*equô-rum*	*pṓn'-ū*	*vulf'-ê*
Mas.-neu.	*tḗ-šâm*	*aitai-šaṅm*	*τ'-ῶν*	*istô-rum*	*t'-ū*	*thi-ṣê*
Féminin.	*áśvâ-n-âm*	*hiṣva-n-aṅm*	*χωρά-ων*	*equâ-rum*	*ắśw'-ū*	*gĕbô-n-ô*[1]
Féminin.	*tấ-sâm*	*âoṇhaṅm*[2]	*τά-ων*	*istâ-rum*	*t'-ū*	*thi-ṣô*
Mas.-neu.	*trî-ṇ-ā́m*[3]	*ṫry-aṅm*	*τρι-ῶν*	*tri-um*	*trij-ū*	*thrij-ê*
Féminin.	*prîti-n-âm*	*âfrîti-n-aṅm*	*πορτί-ων*	*turri-um*	*awi-ú*[4]	*anst'-ê*
Masculin.	*sûnū́-n-âm*	*paśv-aṅm*	*νεκύ-ων*	*pecu-um*	*sūn'-ú*	*suniv-ê*[5]
Féminin.	*ḥánū-n-âm*	*tanu-n-aṅm*	*γενύ-ων*	*socru-um*	......	*handiv-ê*
Mas.-fém.	*gáv-âm*	*gav-aṅm*	*βο(F)-ῶν*	*bov-um*	....	
Féminin.	*nâv-ā́m*	....	*νᾱ(F)-ῶν*	....	....	
Féminin.	*vâć-ā́m*	*vâć-aṅm*	*ὀπ-ῶν*	*vôc-um*	....	
Mas.-neu.	*bárat-âm*	*barĕnt-aṅm*[6]	*φερόντ-ων*	§ 230.	......	*fijand-ê*
Masculin.	*áśman-âm*	*aśman-aṅm*	*δαιμόν-ων*	*sermôn-um*	*akmen-ú*	*ahman-ê*

[1] Pour le vieux haut-allemand, voyez § 246; gothique *gib'-ô.*

[2] Cette forme répond au sanscrit आसाम् *â-sâm* « harum » (§ 56[b]); [illegible] *tâ* devrait faire *tâoṇhaṅm;* mais on n'en trouve pas d'exemple. Les thèmes pronominaux composés abrégent l'avant-dernière syllabe; exemple : [illegible] *ai-taṇhaṅm,* et non *ai-tâoṇhaṅm,* comme on devrait l'attendre d'après le sanscrit एतासाम् *ê-tấ-sâm.*

[3] Forme védique : dans la langue ordinaire *trayấ-ṇ-ā́m,* du thème élargi *traya.*

[4] Dissyllabe.

[5] Voyez § 124.

[6] Ou *barantaṅm.*

	Sanscrit.	Zend.	Grec.	Latin.	Lithuanien.	Gothique.
Masculin .	*nár-âm*[1]	*brâir-aṅm*	πατέρ-ων	*frâtr-um*	......	*brôthr-ê*
Féminin .	*svásr-âm*[2]	*dug͂dĕr-aṅm*	θυγατέρ-ων	*mâtr-um*	*dukter-ú*	*dauhtr-ê*
Masculin .[3]		*dâir-aṅm*[4]	δοτήρ-ων	*datôr-um*	......	......
Neutre . .	*váćas-âm*	*vaćaṇh-aṅm*	ἐπέ(σ)-ων	*gener-um*	......	......

LOCATIF.

§ 250. Caractère du locatif pluriel. — Le datif grec en σι est un ancien locatif.

En sanscrit, le caractère du locatif pluriel est सु *su;* cette syllabe se change en षु *ṣu* dans les cas indiqués au § 21[b]. En zend, nous avons, au lieu de cette dernière forme, 𐬴𐬎 *šu* (§ 52), tandis que सु *su* devient 𐬵𐬎 *hu* (§ 53)[5]. Toutefois, la forme la plus ordinaire est 𐬴𐬎𐬀 *šva,* 𐬵𐬎𐬀 *hva,* ce qui nous conduit à une syllabe sanscrite स्व *sva.* C'est là, selon toute apparence, la forme primitive de la terminaison, car il n'y a rien de plus ordinaire, en sanscrit, que de voir les syllabes *va* et *ya* supprimer leur voyelle et vocaliser leur semi-voyelle, comme, par exemple, dans उक्त *uktá* «dit», pour *vaktá.* L'hypothèse de la mutilation de la désinence sanscrite est donc beaucoup plus vraisemblable que celle de l'élargissement de la désinence zende par l'addition ultérieure d'un *a,* d'autant plus qu'il n'y a aucun autre exemple

[1] Forme védique (du thème *nar, nṛ* «homme») = zend *nar-aṅm.* Ce dernier thème, étant monosyllabique, ne perd pas en zend sa voyelle, comme la perdent *brâir-aṅm* «fratrum», *âir-aṅm* «ignium». En sanscrit, les génitifs *brâtṝ-ṇ-âm, duhitṝ-ṇ-âm,* qui sont les formes de la langue ordinaire, appartiennent en réalité à la déclinaison en *i*, comme les accusatifs analogues (§ 239, remarque).

[2] Forme védique (Rigvéda, I, 65, 4) du thème *svásâr, svásṛ* «sœur». Sauf la suppression de la voyelle de la seconde syllabe, cette forme répond au latin *sorór-um,* qui supposerait en sanscrit *svásâr-âm.*

[3] *Dâtṝ-ṇ-âm* = दात्रीणाम् *dâtrî-ṇ-âm,* de *dâtri* (§ 239, remarque).

[4] Je restitue cette forme d'après l'analogie de *brâir-aṅm* et d'après d'autres cas faibles de la même classe de mots.

[5] On trouve aussi *šû* et *hû.*

d'un accroissement de ce genre. Mais si स्व *sva* est la forme primitive de la terminaison, elle est identique avec le thème du pronom possessif et réfléchi स्व *sva*. Nous reviendrons sur ce point.

En grec, la terminaison du datif σι (avec le ν *ephelkysticon* σιν) répond au locatif sanscrit; je ne regarde plus cet ι comme une altération de l'*u* de *su*, mais comme un affaiblissement de l'*a* de la forme complète *sva;* c'est ainsi que l'*i* du latin *si-bi* (pour *sui-bi*) et l'ι du thème grec σφι sont sortis de l'*a* du thème sanscrit *sva* (§ 341).

§ 251. Datif grec en οις, αις.

Les thèmes en अ *a* ajoutent, au locatif, à cette voyelle, comme à beaucoup d'autres cas, un *i:* de *a* + *i* se forme ए *ê,* auquel correspond le grec οι; exemple : ἵπποι-σι (et par la suppression de l'ι, ἵπποι-ς) = sanscrit *áśvê-śu,* zend *aśpai-śva.* Mais, en grec, l'ι s'est étendu aux thèmes en α et en η (ἡμέραι-ς, κεφαλαῖ-ς), au lieu qu'en sanscrit et en zend l'*â* reste pur; exemples : अश्वासु *áśvâ-su,* [zend] *hisvâhva.* A ces formes correspondent le mieux les locatifs de noms de ville, comme Πλαταιᾶσιν, Ὀλυμπίᾶσι, Ἀθήνησι[1].

§ 252. Datif grec en σσι.

On a déjà fait observer (§ 128) que, dans les anciens datifs éoliens et doriens, comme τεύχεσσι, ὄρεσσι, le premier σ appartient au thème. Ils répondent aux locatifs sanscrits comme *vâćas-su* (de *vâćas-sva,* voyez § 250). J'ai supposé, dans la pre-

[1] Buttmann, Grammaire grecque développée, § 116, remarque 6. — On voit que la désinence ordinaire οις, αις (οι-ς, αι-ς) est une mutilation pour οι-σι, αι-σι, et se trouve d'accord avec la troisieme déclinaison. Il n'est donc pas nécessaire, pour l'expliquer, de recourir à l'instrumental mutilé *dis* (§ 219), auquel j'avais d'abord pensé, parce que le datif grec est employé aussi comme instrumental.

mière édition, que les formes comme *κύνεσσι*, *νεκύεσσι*, *γυναίκεσσι*, *πάντεσσι*, viennent de thèmes élargis par l'addition de la syllabe *ες*, et j'ai rapproché ce suffixe de celui qui vient s'ajouter aux pluriels comme *hûsir*, *chelbir* en vieux haut-allemand (§ 241); mais je préfère aujourd'hui l'explication donnée par Aufrecht[1], suivant laquelle *σσι* est pour *σFι*, par un effet de la même assimilation régressive qui a changé *τέσFαρες* (du sanscrit *ćatvâ̆ras*) en *τέσσαρες* (§ 19). Il faut donc diviser le mot ainsi : *κύν-ε-σσι*, et regarder comme une voyelle de liaison l'*ε*, qui est remplacé par un *α* dans le dorien des Tables d'Héraclée (*πρασσόντ-α-σσι*, *ὑπαρχόντ-α-σσιν*, *ποιόντ-α-σσι*)[2].

Les thèmes en *ες* comportent à volonté l'adjonction immédiate de la désinence, ou l'insertion de la voyelle de liaison; le *σ* final du thème tombe devant cette voyelle, comme il tombe devant les voyelles des désinences casuelles; exemple : *ἐπέ-ε-σσι* (de *ἐπεσ-ε-σσι*) et *ἔπεσ-σι*. Nous avons vu que les thèmes de la troisième déclinaison qui sont terminés par une voyelle suivent, au génitif singulier (§ 186) et au génitif-datif duel (§ 221), le principe de la déclinaison des thèmes finissant par une consonne : nous ne serons donc pas surpris de leur voir prendre aussi devant la désinence du datif pluriel la voyelle euphonique *ε*; exemples : *νεκύ-ε-σσι* (à côté de *νέκυ-σσι*), *ἰχθύ-ε-σσι*, *πολί-ε-σσι* (à côté de *πολί-ε-σι*), *διαλυσί-ε-σσι*, *νά(F)-ε-σσι*, *βό(F)-ε-σσι*. On peut comparer avec ces deux derniers mots la formation des locatifs sanscrits *nâu-šú*, *gô-šu*, en zend *gau-šva*[3]. L'assimilation de la première lettre par la seconde explique les formes comme *γούνασ-σι* et *δώμασ-σι*, venant de *γουνατ-σι* et *δωματ-σι*, peut-être

[1] Journal de philologie comparée, I, p. 118.

[2] Ahrens, II, 230. On peut regarder l'*α* ou l'*ε* de *ἀνδράσσιν* ou *ἀνδρέσσιν* comme appartenant au thème, le sanscrit *nar* «homme» étant représenté en grec par *ἀνερ*, venant de *ἀναρ*. Voyez § 254.

[3] Je restitue cette forme dont je ne connais pas d'exemple dans les textes zends.

aussi *ποσ-σί* venant de *ποδ-σί*. Comparez le sanscrit *pad-sú*, qui est devenu, conformément aux lois phoniques, *pat-sú*.

§ 253. Locatif pluriel en lithuanien.

Le lithuanien a, au locatif pluriel, les désinences *sa*, *su* ou *se*, ou plus souvent, comme le lette, un simple *s*. Schleicher regarde *su* comme la forme primitive et fait observer que les plus anciens manuscrits ont ordinairement *su*, les autres *sa* ou *se*. Mais si la forme *sa* n'est pas entièrement exclue des plus anciens manuscrits, je persiste dans mon opinion que *sa* est la forme primitive, et que l'*a* qui y est contenu est identique avec l'*a* de la désinence *sva* que nous avons reconnue comme ayant dû exister en sanscrit, et avec l'*a* de la désinence *śva*, *hva* subsistant en zend[1]. En effet, *sa* nous conduit naturellement, par des affaiblissements phoniques bien connus, à *su* et à *se*; au contraire le changement de l'*u* en *a* serait une anomalie. En ce qui concerne la suppression, en lithuanien, de la semi-voyelle du groupe sanscrit *sva*, je rappellerai le rapport du lithuanien *sápna-s* « rêve » et *sesû* « sœur » avec le sanscrit *svápna-s*, *svásâ*. Dans *sâwa-s*, *sawà*

[1] L'ancien perse a *śuvâ*, *uvâ*, avec l'allongement ordinaire de l'*a* final. La désinence *uvâ* est une mutilation pour *huvâ*, et l'*u* est une voyelle euphonique que l'ancien perse insère habituellement pour empêcher les semi-voyelles *v* et *y* d'être immédiatement précédées d'une consonne (il ne fait d'exception que pour *h* devant *y*). C'est en vertu de la même loi que le thème pronominal sanscrit *sva* (d'où vient, comme on l'a dit plus haut, la désinence du locatif pluriel) fait en ancien perse *huva*, et que *tvam* « toi » fait *tuvam*. Benfey (Glossaire du Sâma-Veda, p. 70) reconnaît dans l'*â* de la désinence perse *śuvâ*, *uvâ* (pour *huvâ*) et dans l'*a* de la désinence zende *śva*, *hva*, une postposition; il fonde cette opinion sur la comparaison du dialecte védique, où les locatifs sont parfois suivis de la préposition आ *â*. Je me suis déjà prononcé ailleurs (Bulletin mensuel de l'Académie de Berlin, mars 1848, p. 144) contre cette explication. Je ne puis admettre davantage que le locatif singulier *dahyauvâ* « dans le pays » (Benfey, ouvrage cité, p. 85, lit *dahyuvâ*) représente un locatif védique en *û* suivi de la préposition *â*. Je regarde cet *â* comme le signe casuel; c'est probablement la désinence du locatif féminin, dont la forme complète, conservée en sanscrit, est *âm* (§ 202).

«suus, sua», au lieu du sanscrit *sva-s, svâ*, on a évité le groupe peu habituel en lithuanien *sw* par l'insertion d'une voyelle euphonique qui devient longue au masculin, parce qu'elle reçoit l'accent.

§ 254. **Tableau comparatif du locatif pluriel en sanscrit, en zend et en lithuanien, et du datif pluriel en grec.**

Nous donnons le tableau comparatif du locatif pluriel en sanscrit, en zend et en lithuanien, en y joignant le datif pluriel grec, qui est le cas correspondant.

	Sanscrit.	Zend.	Lithuanien.	Grec.
Masculin...	*áśvê-šu*	*aśpai-šva*	*pônû-se*	ἵπποι-σι
Féminin...	*áśvâ-su*	*hiṣvâ-hva*	*âśwō-se*	Ὀλυμπίᾱ-σι, χώραι-σι
Féminin...	*prîti-šu*	*afrîti-šva*[1]	*awi-sè*	πόρτι-σι
Masculin...	*sûnú-šu*	*paśu-šva*	*sûnû-sè*	νέκυ-σι
Mas.-fém..	*gô-šu*	*gau-šva?*	....	βου-σί
Féminin...	*nâu-šú*	.. ..	....	ναυ-σί
Féminin...	*vâk-šú*	*vâk-sva?*	....	ὀπ-σί.
Mas.-neutre	*bárat-su*	....	....	φέρου-σι
Masculin...	*áśma-su*	*aśma-hva*[2]	....	δαίμο-σι
Masculin...	*brâtṛ-šu*	*brâtar-ĕ-šva*	....	πατρά-σι[3]
Neutre....	*váćas-su*	*vaćô-hva*[4]	.. ..	ἔπεσ-σι.

[1] Je n'ai pas d'exemple pour le locatif des thèmes zends en *i*; mais il ne peut qu'être analogue à celui des thèmes en *u*.

[2] Comparez [illegible] *dâmahva*, de [illegible] *dâman*.

[3] L'α dans cette forme n'est pas, comme on l'admet communément, une voyelle de liaison : il vient d'une métathèse analogue à ἔδρακον pour ἔδαρκον et, en sanscrit, *drakšyâmi* «je verrai» pour *darkšyâmi* (Grammaire sanscrite, § 34 [b]); πατράσι (comparez τέτρασι) est donc pour πataρσι (comparez τέσσαρσι). La voyelle α s'est conservée au datif, au lieu qu'elle s'est affaiblie en ε dans πατέρα, πατέρες, etc. On en peut dire autant du datif ἀρνάσι, où nous voyons reparaître (hors de sa place, il est vrai) la voyelle qui se trouvait primitivement entre le ρ et le ν, ainsi que cela ressort des formes congénères ῥήν, ἀρήν, ἀῤῥήν. Il en est de même pour ἀνδράσι au lieu de ἀναρ-σι, qu'on peut comparer au sanscrit *nṛ-šú*, pour *nar-šu*.

[4] Comparez les formes analogues [illegible] *uśirôhva* et [illegible] *ksapôhva*, qui

RÉCAPITULATION.

§ 255. Tableau général de la déclinaison dans les langues indo-européennes.

Après avoir exposé les règles de formation de chaque cas, nous pensons qu'il ne sera pas inutile, pour donner une vue d'ensemble, de choisir quelques exemples dans les classes de mots les plus importantes, et d'en présenter la déclinaison complète. Nous prenons le sanscrit pour point de départ, et nous rangeons les autres langues suivant qu'elles ont conservé plus ou moins fidèlement, dans chaque cas, la forme primitive[1].

Thèmes masculins terminés en sanscrit par *a*, en grec par *o*, en latin par *ŏ*, en arménien par *a*, *o*, *u* (§ 183[b], 1 et suiv.), en ancien slave par *o*.

SINGULIER.

Nominatif

Sanscrit.	*áśva-s.*
Lithuanien	*pőna-s.*
Zend.	*aśpô*, avec *ća* : *aśpaś-ća*.
Grec.	*ἵππο-ς.*
Latin.	*equu-s.*
Ancien slave.	влькъ *vlŭkŭ* «loup».

ne peuvent venir que de thèmes en ... *aś* (... *ô*, § 56[b]), dont l'un signifie le «jour», l'autre la «nuit». De même qu'en sanscrit nous avons un mot *áḥan* «jour» qui emprunte plusieurs cas aux thèmes *áḥas* et *áḥar*, le mot zend *ksapaś* «nuit» emprunte la plupart de ses cas aux thèmes *ksapar* et *ksapan*. De même encore qu'en sanscrit nous avons une forme dérivée, *aḥna* «jour» qu'on rencontre à la fin de plusieurs composés (par exemple *pûrvâḥṇa* «la première partie du jour») et dans le dérivé adverbial *aḥnâya* «bientôt, tout de suite», de même en zend le mot *ksapô* a fait *ksafna*, dont on rencontre le locatif *ksafné*.

[1] Nous comprenons l'ancien slave dans ce tableau, en nous référant pour ses lois de formation aux paragraphes suivants.

Gothique. . . . . *vulf'-s.*
Vieux haut-allemand. . . . . . *wolf'.*
Arménien. . . . . մէգ *mêg'* «nuage» (instrumental *miga-v*, § 215, 2), մարդ *mard'* «homme»[1], վարազ *waraẓ'* «sanglier»[2].

Accusatif.

Sanscrit. . . . . *áśva-m.*
Zend. . . . . *aśpĕ-m.*
Latin. . . . . *equu-m.*
Borussien. . . . . *deiwa-n.*
Grec. . . . . *ἵππο-ν.*
Lithuanien. . . . . *pôna-ñ.*
Slave. . . . . *vlŭkŭ.*
Gothique. . . . . *vulf'.*
Vieux haut-allemand. . . . . . *wolf'.*
Arménien. . . . . *mêg', mard', waraẓ'*[3].

Instrumental.

Sanscrit. . . . . *áśvê-n-a.*
Zend. . . . . *aśpa.*
Lithuanien. . . . . *pônù.*
Vieux haut-allemand. . . . . . *wolf-u.*
Arménien. . . . . *miga-v* (§ 183[a], 4), *mardo-w*, *waraẓu.*
Slave. . . . . *vlŭkŏ-mĭ.*

Datif.

Sanscrit. . . . . *áśvâya.*
Zend. . . . . *aśpâi.*
Lithuanien. . . . . *pônu-i* (dissyllabe).

[1] Thème *mardo* (§ 183[b], 1) = sanscrit *márta*, grec *βροτό*. Le sanscrit *márta* «homme» (usité surtout dans le dialecte védique) a conservé la forme pleine de la racine; il se distingue en outre de *mṛtá* «mort» par l'accentuation, quoique le substantif et le participe soient originairement identiques.

[2] Thème *waraẓu* = sanscrit *varâhá.*

[3] Sur l'article préfixe de l'accusatif arménien, au singulier et au pluriel, voyez § 237.

Latin............................ *populo-i Romano-i, equô.*
Arménien......................... *mig-i* (§ 189), *mardo-i* (prononcez *mardô*, même paragraphe), *waraşu.*
Gothique......................... *vulfa.*
Vieux haut-allemand.............. *wolfa, wolfe.*
Slave............................ *vlŭku.*

Ablatif.

Sanscrit......................... *áśvâ-t.*
Zend............................. *aśpâ-d.*
Latin............................ *alto-d.*
Osque............................ *preivatu-d.*
Arménien......................... *migê* (§ 183*. 4), *mardoi* (prononcez *mardô*)[1], *waraşu* ou *waraşê*[2].

Génitif.

Sanscrit......................... *áśva-sya.*
Grec............................. *ἵππο-(σ)ιο.*
Zend............................. *aśpa-hê*, dans le dialecte de la seconde partie du Yaçna *aśpa-hyâ* ou *aśpa-ƙyâ* (§ 188).
Osque............................ *suveís* (*suve-ís*, venant de *suve-si*) «sui» = sanscrit *svá-sya.*
Borussien........................ *deiwa-s.*
Ancien saxon..................... *wĕra-s* «viri» = sanscrit *vará-sya.*
Vieux haut-allemand.............. *wolfe-s*[3].

[1] Le ւ *i* n'a pas, à l'ablatif des thèmes en o, la valeur étymologique qu'il a d'ordinaire à la fin des mots. Il sert seulement, à ce que je crois, à indiquer que le ո *o* précédent est long. On peut donc rapprocher à bon droit les ablatifs de la troisième déclinaison de Petermann des ablatifs de la deuxième déclinaison latine, et comparer *mardô* au latin *lupô*, on, pour prendre deux mots congénères, արջոյ *argô* = sanscrit *ṛkšâ-t* (venant de *arkšâ-t*) au latin *ursô* (venant de *urso-d*). Comparez aussi au thème arménien *argo* le grec ἄρκτο (venant de ἀρξο). Le rapport de l'arménien *argo* avec le sanscrit *árkša* (forme primitive de *ṛkša*) s'explique par l'amollissement de la gutturale dure sanscrite et son changement en palatale (ջ *ǵ*) et par la suppression de la sifflante; dans le thème latin *ursŏ* c'est la gutturale qui est tombée.

[2] La forme *waraşê* repose probablement sur l'identité primitive des thèmes arméniens en *u* avec les thèmes en *a*; elle est donc analogue à *migê* = sanscrit *mêġâ-t.*

[3] Comme le vieux haut-allemand est plus près de l'ancien saxon que du gothique,

Gothique. . . . . *vulfi-s.*
Lithuanien. . . . . *pônô.*
Arménien. . . . . *mig-i* (§ 188), *mardo-i* (prononcez *mardò*), *waraşu.*
Slave. . . . . *vlŭka.*

Locatif.

Sanscrit. . . . . *áśvê* (de *áśva-i*).
Zend. . . . . *aśpê, maidyôi* (§ 196).
Lithuanien. . . . . *pònè.*
Slave. . . . . ВЛЪКѢ *vlŭkê.*
Grec (datif) . . . . ἵππῳ (οἴκοι, μοί, σοί).
Latin (génitif). . . . . *equ'-î* (*novê* «nouvellement» = नवे *navê*, «dans le nouveau»).

Vocatif.

Sanscrit. . . . . *áśva.*
Zend. . . . . *aśpa.*
Borussien. . . . . *deiwa, deiwe.*
Lithuanien. . . . . *pône.*
Slave. . . . . *vlŭke.*
Grec. . . . . ἵππε.
Latin. . . . . *eque.*
Gothique. . . . . *vulf'.*
Vieux haut-allemand. . . . . . *wolf'.*
Arménien. . . . . *mêg', mard', waraş'.*

DUEL.

Nominatif-accusatif-vocatif.

Sanscrit . . . . *áśvâu.*
Védique. . . . . *áśvâ.*
Zend. . . . . *aśpâo, aśpa.*
Slave. . . . . *vlŭka.*
Lithuanien. . . . . *pônu.*

il faut admettre que l'*e* de *wolfe-s* est sorti directement de la voyelle *a*, et non de l'*i* du gothique *vulfi-s* (§ 67).

Instrumental-datif-ablatif.

Sanscrit................ *áśvâ-byâm.*
Zend.................. *áśpaii-bya.*
Grec (datif-génitif)....... *ἵππο-ιν.*
Slave (instrumental-datif).. *vlŭko-ma.*
Lithuanien (instrum.-datif). *pṓnā-m.*

Génitif-locatif.

Sanscrit................ *áśvay-ôs.*
Zend.................. *aśpay-ô.*
Slave.................. *oboj-u* « amborum ». *vlŭk'-u.*
Lithuanien (génitif)....... *pṓn'-ū.*

PLURIEL.

Nominatif-vocatif.

Sanscrit................ *áśvâs.*
Védique................ *áśvâsas.*
Zend.................. *aśpâoṇhô.*
Gothique................ *vulfôs.*
Osque.................. *Abellanús.*
Vieux haut-allemand...... *wolfâ* (§ 92 m).
Arménien............... *mêġ'-q̇, mard'-q̇, waraṣ-q̇* (§ 226).

Accusatif.

Sanscrit................ *áśvâ-n(s).*
Zend.................. *aśpa-ṅ* (avec *ća : aśpaṅś-ća* « equosque »).
Gothique................ *vulfa-ns.*
Borussien............... *deiwa-ns.*
Grec.................. *ἵππους* (de *ἵππο-νς*, § 236).
Latin.................. *equô-s.*
Lithuanien.............. *pônù-s.*
Arménien............... *mêġ'-s, mard'-s, waraṣ-s*
Slave.................. ВЛЪКЪІ *vlŭkŭ.*
Vieux haut-allemand...... *wolfâ.*

Instrumental.

Sanscrit	*áśvâis.*
Zend	*áśpâis.*
Lithuanien	*pónais.*
Slave	*vlŭkŭ.*
Védique	*áśvê-bis.*
Vieux persan	*bagai-biš.*
Arménien	*miga-vq, mardo-vq, warasu-q.*

Datif-ablatif.

Sanscrit	*áśvê-byas.*
Zend	*áśpaii-byô* (avec *ća* : *aśpaii-byaś-ća*).
Latin	*duô-bus, ambô-bus, amici-bus* (§ 244), *amicî-s.*
Lithuanien (datif)	*pŏna-mus, pŏnă-ms.*
Slave (datif)	*vlŭko-mŭ.*
Gothique (datif)	*vulfa-m.*
Vieux haut-allemand	*wolfu-m.*
Arménien (datif-abl.-génitif)	միգաց *miga-ż, mardo-ż, warasu-ż* (§ 215, 2).

Génitif

Sanscrit	*áśvâ-n-âm.*
Zend	*aśpa-n-anm.*
Latin	*soci'-um.*
Grec	*ἵππ'-ων* (de *ἱππο-ων*).
Borussien	*deiwa-n.*
Lithuanien	*pón'-ŭ.*
Gothique	*vulf'-ê.*
Vieux haut-allemand	*wolf'-ô.*
Slave	*vlŭk'-ŭ.*

Locatif (datif grec).

Sanscrit	*áśvê-šu.*
Zend	*aśpai-šva, aśpai-šu.*
Lithuanien	*pŏnû-sa, pŏnû-su, pŏnû-se, pŏnû-s.*
Grec	*ἵπποι-σι.*
Slave	ВЛЪКѢХЪ *vlŭkê-chŭ.*

Thèmes neutres en *a*, grec *o*, latin *ŏ*, ancien slave *o*.

SINGULIER.

Nominatif-accusatif.

Sanscrit. . . . . *dâna-m.*
Zend. . . . . *dâtĕ-m.*
Latin. . . . . *dônu-m.*
Grec. . . . . δῶρο-ν.
Borussien. . . . . *billîto-n* «dictum».
Lithuanien. . . . . *gêra.*
Slave. . . . . дѣло *dêlo* «ouvrage».
Gothique. . . . . *daur'.*
Vieux haut-allemand. . . . . . *tor'.*

Vocatif.

Sanscrit. . . . . *dâna.*
Zend. . . . . *dâta.*
Slave. . . . . *dêlo.*
Gothique. . . . . *daur'.*
Vieux haut-allemand. . . . . . *tor'.*

Le reste comme au masculin.

DUEL.

Nominatif-accusatif-vocatif.

Sanscrit. . . . . *dânê.*
Zend. . . . . *dâtê.*
Slave . . . . дѣлѣ *dêlê.*

Le reste comme au masculin.

PLURIEL.

Nominatif-accusatif-vocatif.

Sanscrit. . . . . *dânâ-n-i.*
Védique . . . . *dânâ.*
Zend. . . . . *dâta.*

Grec . . . . *δῶρα*.
Gothique . . . . *daura*.
Slave . . . . *déla*.
Vieux haut-allemand . . . . . . *tor'*.
Le reste comme au masculin.

Remarque 1. — L'insertion d'un *n* euphonique n'a pas lieu à l'instrumental des thèmes en *a*, en zend et en ancien perse. — A l'instrumental des thèmes en *a*, Burnouf[1] admet en zend des formes insérant un *n*, en sorte que la désinence *a-n-a* correspondrait au sanscrit *ê-n-a* de *áśvê-n-a*, *dânê-n-a*. Il cite entre autres la forme [illegible] *maiśmana* «urine», qu'il fait dériver d'un thème en *ma*; mais je crois que ce mot est formé à l'aide du suffixe *man* (§ 796) et je le divise ainsi à l'instrumental : *maiśman-a*. Quant aux instrumentaux cités par Burnouf *maṣana*, *śrayana* et *ranhana*, je persiste à les faire venir de thèmes en *an* (de sorte qu'il faut diviser *maṣan-a*, *śrayan-a*, *ranhan-a*). Cette opinion me paraît d'autant plus vraisemblable que, depuis la publication de la première édition de cet ouvrage, l'on a constaté dans la langue védique la présence d'un mot *mahan* «grandeur», qui correspond pour le sens comme pour la forme au zend *maṣan*, et qui n'est également employé qu'à l'instrumental (*mahn-á*[2]). Quant à la forme *kana*, qui est l'instrumental du pronom interrogatif, je la regarde comme venant d'un thème composé *kana*, dont la syllabe *na* est la même que nous trouvons dans le sanscrit *a-na*, *ê-na* (§ 369 et suiv.), dans le grec *κεινο*, *κηνο*, *τηνο*, et dans le borussien *ta-nna*, nominatif *ta-ns* «il»[3]. J'ai déjà fait observer ailleurs[4] que l'insertion de *n* n'a pas lieu non plus à l'instrumental des thèmes en *a* dans l'ancien perse.

Remarque 2. — Formes de génitifs messapiens en *hi*. — Dans la classe de mots en question les génitifs singuliers du dialecte messapien méritent d'être considérés de plus près. Ils se terminent tous en *hi*[5], ce qui rappelle

[1] *Commentaire sur le Yaçna*, p. 99 et suiv. notes p. 74.

[2] Voyez Benfey, Glossaire du Sâma-véda.

[3] La première partie du pronom borussien est évidemment identique au thème sanscrit *ta* «il, celui-ci» (§ 343). Sur le redoublement des liquides et des sifflantes après une voyelle brève, voyez ma dissertation Sur la langue des Borussiens, p. 10.

[4] Bulletin mensuel de l'Académie de Berlin, 1848, p. 133.

[5] Voyez Mommsen, Dialectes de l'Italie inférieure, p. 80 et suiv. et Stier, dans le Journal de Kuhn, VI, p. 142 et suiv.

aussitôt les génitifs perses et zends en *hyâ* = sanscrit *sya* (§ 188). Mais comme le messapien ne présente aucune particularité qui le rattache spécialement au rameau iranien, il faut mettre cette coïncidence sur le compte du hasard, ou, en d'autres termes, il faut l'expliquer par le rapport phonique qui existe entre le *s* et le *h* (comparez § 53). L'*i* de la désinence messapienne, comme l'ι dans les génitifs grecs en ιο, est la vocalisation de la semi-voyelle sanscrite et iranienne *y*, qui se trouve dans *sya*, *hyâ*. Le messapien *hi* et le grec ιο se complètent donc l'un l'autre en ce sens que le premier a conservé la consonne (*h* pour *s*) et le second la voyelle (*o* pour *a*) de la désinence primitive. Mais je ne vondrais pas conclure de la forme messapienne que les génitifs grecs en ιο ont été précédés de formes en *io*; car pourquoi le σ ne serait-il pas tombé dans certaines positions aussi bien que beaucoup d'autres consonnes, que le τ, par exemple, dans les formes comme φέρει, de φερ-ε-τι, en sanscrit *bár-a-ti*, en prâcrit *bar-a-di* ou भरइ *barai*? La parenté du messapien avec le grec n'oblige pas plus, selon moi, à admettre une première forme en *o-io*, devenne ensuite οιο, que les formes latines comme *gener-is* ne nous obligent à admettre une forme γενερ-ος qui aurait précédé γένε-ος (§ 128). Malgré l'intime parenté des deux idiomes classiques, qui évidemment ne se sont séparés que sur le sol européen, chacune des sœurs jumelles a suivi, dans certains cas particuliers, des lois qui lui sont propres.

Les nominatifs de la classe de mots en question se terminent en messapien par *a-s* ou par *o-s*. Dans le premier cas ils ressemblent aux nominatifs sanscrits et lithuaniens comme *dêvá-s* «dieu», *dêwa-s*; dans le second, aux nominatifs grecs comme θεό-ς et aux thèmes slaves comme *vlukŏ* «loup» = sanscrit *vṛka* (de *varka*), lithuanien *wilka*, ou aux thèmes arméniens comme *arȥatho* «argent» = sanscrit *ragatá* (§ 183[b], 1). Les nominatifs en *a-s* ont généralement le génitif en *ai-hi*, plus rarement en *i-hi*[1]; je suppose que l'*i* ajouté à l'*a* du thème vient de l'influence euphonique de l'*i* final, d'après le même principe qui amène l'adoucissement (*umlaut*) de la voyelle dans les langues germaniques et l'épenthèse en zend (§ 41). Les thèmes messapiens en *o* ont généralement au génitif *i-hi* (par exemple μορκι-hι, au nominatif μορκο-ς), ce que je regarde comme une altération pour οι-hι; dans la forme μορκι-hι, je tiens également l'*i* pour provenant de l'influence euphonique de la désinence, d'autant plus qu'on rencontre quelques formes en *oi-hi* et en *o-hi* (ce dernier sans *i* euphonique) et qu'on a aussi parfois des

[1] Mommsen, p. 80 et suiv. Stier, Journal de Kuhn, VI, p. 143.

génitifs en *i-hi*, venant de nominatifs en *a-s*[1]. Il est impossible de décider si les formes en *eihi* (*χραθεhειhι*, *καζαρειhι*) viennent de *oihi* ou de *aihi*, attendu que les nominatifs correspondants manquent.

Thèmes féminins en *â*, correspondant à des thèmes en *ô* en gothique et en lithuanien, en *a* en ancien slave.

SINGULIER.

Nominatif.

Sanscrit	*áśvâ*.
Grec	*χώρᾱ*.
Lithuanien	*ãśwa*.
Zend	*hiṣva*.
Latin	*equa*.
Gothique	*giba*.
Vieux haut-allemand	*gëba*.
Slave	ВЬДОВА *vidova* «vidua».

Accusatif.

Sanscrit	*áśvâ-m*.
Latin	*equa-m*.
Zend	*hiṣva-ṅm*.
Grec	*χώρᾱ-ν*.
Borussien	*ganna-n*, *genna-n* «feminam».
Slave	ВЬДОВѪ *vidovu-ṅ*.
Lithuanien	*ãśwa-ṅ*.
Gothique	*giba*.
Vieux haut-allemand	*gëba*.

Instrumental.

Sanscrit	*áśvay-â*.
Védique	*áśvâ* (§ 161).
Zend	*hiṣvay-â*.
Slave	ВЬДОВОѬ *vidovoj-uṅ*.
Lithuanien	*ãśwa*.

[1] Stier, Journal de Kuhn, VI, p. 143.

Datif.

Sanscrit. . . . . *áśvây-âi.*
Zend. . . . . *hiṣvay-âi.*
Latin. . . . . *equa-i, equæ.*
Lithuanien. . . . . *áśwa-i* (dissyllabe).
Slave. . . . . ВЬДОВѢ *vidovê.*
Gothique. . . . . *gibai* (§ 175).
Vieux haut-allemand. . . . . . *gëbu, gëbo.*

Ablatif.

Zend. . . . . *hiṣvay-âḍ.*
Sanscrit. . . . . *áśvây-âs* (de *áśvây-ât*, § 102).
Latin. . . . . *præda-d.*
Osque. . . . . *touta-d.*

Génitif.

Sanscrit. . . . . *áśvây-âs.*
Zend. . . . . *hiṣvay-âo.*
Grec. . . . . *χώρᾱ-ς.*
Latin. . . . . *terrâ-s.*
Lithuanien. . . . . *áśwō-s.*
Gothique. . . . . *gibô-s.*
Vieux haut-allemand. . . . . *gëba*, plus tard *gëbo.*
Slave. . . . . ВЬДОВЪІ *vidovū.*

Locatif (datif grec).

Sanscrit. . . . . *áśvây-âm.*
Zend. . . . . *hiṣvay-a?* (§ 202).
Lithuanien. . . . . *áśwōj-e.*
Slave. . . . . ВЬДОВѢ *vidovê.*
Grec. . . . . *χώρᾳ, χαμαί* (§ 195).

Vocatif.

Sanscrit. . . . . *ákka* (§ 205), *áśvê.*
Zend. . . . . *hiṣva.*
Grec. . . . . *χώρᾱ.*
Latin. . . . . *equa.*

Gothique.	*giba.*
Vieux haut-allemand.	*gëba.*
Lithuanien.	*áśwa.*
Slave.	*vidovo* (§ 272).

DUEL.

Nominatif-accusatif-vocatif.

Sanscrit.	*áśvê.*
Zend.	*hiṣvê.*
Slave.	ВЬДОВѢ *vidovê.*
Lithuanien.	*áświ* (§ 214).

Instrumental-datif-ablatif.

Sanscrit.	*áśvâ-byâm.*
Zend.	*hiṣvâ-bya.*
Grec (datif-génitif).	*χώρα-ιν.*
Slave (instrumental-datif). .	*vidova-ma.*
Lithuanien (instrum.-datif).	*áświō-m.*

Génitif-locatif.

Sanscrit.	*áśvay-ôs.*
Zend.	*hiṣvay-ô?*
Slave.	*vidov'-u.*
Lithuanien (génitif).	*áśw'-ū.*

PLURIEL.

Nominatif-vocatif.

Sanscrit.	*áśvâs.*
Osque.	*scriftas* (nominatif).
Lithuanien.	*áświōs.*
Gothique.	*gibôs.*
Zend.	*hiṣvâo.*
Vieux haut-allemand.	*gëbô.*
Slave.	*vidovŭ.*

Accusatif

Sanscrit. . . . . *áśvâ-s.*
Latin. . . . . *equâ-s.*
Grec. . . . . *χώρᾱ-ς.*
Lithuanien. . . . . *á̃śwa-s.*
Gothique. . . . . *gibô-s.*
Zend. . . . . *hiṣvâo.*
Vieux haut-allemand. . . . . . *gëbô.*
Slave. . . . . *vĭdovŭ.*

Instrumental

Sanscrit. . . . . *áśvâ-b̃is.*
Zend. . . . . *hiṣvâ-bis.*
Lithuanien. . . . . *á̃śwō-mis.*
Slave. . . . . *vĭdova-mi.*

Datif-ablatif.

Sanscrit. . . . . *áśvâ-b̃yas.*
Zend. . . . . *hiṣvâ-byô* (avec *ća* : *hiṣvâ-byaś-ća*).
Latin. . . . . *equâ-bus.*
Lithuanien (datif). . . . . *á̃śwō-mus*, plus tard *á̃śwō-ms.*
Slave (datif). . . . . *vĭdova-mŭ.*
Gothique. . . . . *gibô-m.*
Vieux haut-allemand. . . . . . *gëbô-m.*

Génitif.

Sanscrit. . . . . *áśvâ-n-âm.*
Zend. . . . . *hiṣva-n-aṅm.*
Vieux haut-allemand. . . . . . *gëbô-n-ô.*
Grec. . . . . *χωρά-ων.*
Latin. . . . . *amphor'-um.*
Gothique. . . . . *gib'-ô.*
Lithuanien. . . . . *á̃św'-ŭ.*
Slave. . . . . *vĭdov'-ŭ.*

Locatif (datif grec).

Sanscrit. . . . . *áśvâ-su.*

Zend. . . . . *hisvâ-hva.*
Lithuanien. . . . . *ãšwō-sa, ãšwō-su, ãšwō-se, ãšwō-s.*
Slave. . . . . вьдовд-хъ *vidova-chŭ.*
Grec. . . . . Ὀλυμπίᾱ-σι, χώραι-σι, χώραι-ς.

Thèmes féminins en *i* [1].

SINGULIER.

Nominatif.

Sanscrit. . . . . *prîti-s.*
Zend. . . . . *âfrîti-s.*
Grec. . . . . ϖόρτι-ς.
Latin. . . . . *turri-s.*
Lithuanien. . . . . *awì-s.*
Gothique. . . . . *anst'-s.*
Slave. . . . . ноштъ *noštĭ* «nuit».
Vieux haut-allemand. . . . . . *anst'.*
Arménien. . . . . օձ *ôž'* [2].

Accusatif.

Sanscrit. . . . . *prîti-m.*
Latin. . . . . *turri-m.*
Zend. . . . . *âfrîti-m.*
Grec. . . . . ϖόρτι-ν.
Borussien. . . . . *nakti-n* «noctem».
Lithuanien. . . . . *ãwi-ñ.*
Slave. . . . . *noštĭ.*

[1] Contentons-nous d'indiquer ici les cas des thèmes masculins en *i* qui s'écartent du paradigme féminin : de *agní* «feu» viennent l'instrumental singulier *agní-n-â* et l'accusatif pluriel *agnî-n*. Au contraire, *páti* «maître», *sáki* «ami» font à l'instrumental *páty-â*, *sáky-â*, § 158.

[2] Quoique les mots arméniens soient tous, comme on l'a fait remarquer (§ 183 b, 1), masculins quant à leur flexion, ils n'ont cependant que des désinences casuelles qui, dans les langues congénères, appartiennent en commun au masculin et au féminin : c'est pourquoi nous avons pu placer ici le thème *ôži* «serpent» (= sanscrit *áhi*, masculin) à côté de mots féminins des autres langues.

Gothique et vieux haut-allem. *anst'.*
Arménien. . . . . *ôz'.*

Instrumental.

Sanscrit. . . . . *prîty-â.*
Zend. . . . . *âfrîty-a.*
Slave. . . . . ноштиѭ *noštij-uṅ.*
Lithuanien. . . . . *awi-mì.*
Arménien. . . . . *ôzi-v* [1].

Datif.

Sanscrit. . . . . *prîtay-ê* ou *prîty-âi* (§ 164).
Zend. . . . . *âfrîtê-ê* (avec *ca* : *âfrîtay-ê-ca*).
Latin. . . . . *turrî.*
Lithuanien. . . . . *âwi-ei* (dissyllabe, § 176).
Slave. . . . . *nošti.*
Gothique. . . . . *anstai.*
Vieux haut-allemand. . . . . . *ensti.*
Arménien. . . . . *ôzi.*

Ablatif.

Zend. . . . . *âfrîtôi-ḍ.*
Sanscrit. . . . . *prîtê-s* (de *prîtê-t*, § 102) ou *prîty-âs* (de *prîty-ât*).
Latin. . . . . *navale-d* (§ 183*, 4).
Arménien. . . . . *ôzê* (§ 183*, 4).

Génitif.

Sanscrit. . . . . *prîtê-s* ou *prîty-âs.*
Zend. . . . . *âfrîtôi-s.*
Gothique. . . . . *anstai-s.*
Lithuanien. . . . . *awê-s.*
Latin. . . . . *turri-s.*

[1] L'instrumental singulier arménien, et, dans la plupart des déclinaisons, l'instrumental singulier lithuanien et slave, sont formés d'après un autre principe; mais nous les avons mentionnés ici à cause du remarquable rapport de parenté qu'ils ont entre eux (§ 183*, 4).

Grec..................	*πόρτι-ος*, *φύσε-ως*.
Slave..................	*nošti.*
Vieux haut-allemand......	*ensti.*
Arménien..............	*ôʒi.*

Locatif

Sanscrit................	*prît'-âu* ou *prîty-âm*
Lithuanien.............	*awyj-è.*
Slave..................	*nošti.*

Vocatif

Sanscrit................	*prîtê.*
Lithuanien.............	*awé.*
Gothique..............	*anstai ?*
Zend..................	*âfrîti.*
Grec..................	*πόρτι.*
Slave..................	*nošti.*
Vieux haut-allemand......	*anst'.*
Arménien..............	*ôʒ'.*

DUEL.

Nominatif-accusatif-vocatif.

Sanscrit................	*prîtî.*
Zend..................	*âfrîtî ?*
Lithuanien.............	*awì.*
Slave..................	*nošti.*

Instrumental-datif-ablatif.

Sanscrit................	*prîti-byâm.*
Zend..................	*âfrîti-bya.*
Grec (datif-génitif).......	*πορτί-ο-ιν.*
Slave (instrumental-datif)...	*nošti-ma.*
Lithuanien (instrum.-datif).	*awì-m.*

Génitif-locatif.

Sanscrit................	*prîty-ôs.*
Zend..................	*âfrîty-ô ?*

Slave. . . . . ноштию *noštij-u.*
Lithuanien (génitif) . . . . . . *awi-ú* (dissyllabe).

PLURIEL.

Nominatif-vocatif.

Sanscrit. . . . . *prîtay-as.*
Zend. . . . . *âfrîtay-ô* (avec *ća* : *âfrîtayaś-ća*).
Grec. . . . . *πόρτι-ες.*
Latin. . . . . *turrê-s* (§ 230).
Gothique. . . . . *anstei-s.*
Lithuanien. . . . . *áwy-s* (= *áwi-s*).
Slave. . . . . *nošti*[1].
Vieux haut-allemand. . . . . . *ensti.*
Arménien. . . . . *ôζ'-q.*

Accusatif.

Sanscrit. . . . . *prîtî-s.*
Zend. . . . . *âfrîtay-ô, âfrîty-ô, âfrîti-s* (avec *ća* : *âfrîtay-aś-ća*).
Grec. . . . . *πόρτι-ας, πόρτῑ-ς.*
Gothique. . . . . *ansti-ns.*
Lithuanien. . . . . *awì-s.*
Arménien. . . . . *ôζ'-s.*
Slave. . . . . ноштий *noštij.*
Vieux haut-allemand. . . . . . *ensti.*

Instrumental.

Sanscrit. . . . . *prîti-bis.*
Zend. . . . . *âfrîti-bis.*
Arménien. . . . . *ôζi-vq.*
Lithuanien. . . . . *awi-mis.*
Slave. . . . . *noštĭ-mi.*

Datif-ablatif.

Sanscrit. . . . . *prîti-byas.*

[1] Le thème masculin *pǫntĭ* «chemin» fait au contraire пѫтиє *pǫntij-e.*

Zend	*âfrîti-byô* (avec *ca* : *âfrîti-byaś-ca*).
Latin	*turri-bus.*
Lithuanien (datif)	*awì-mus*, plus tard *awì-ms.*
Slave (datif)	*nošte-mŭ.*
Gothique (datif)	*ansti-m.*
Vieux haut-allemand	*ensti-m*, *ensti-n.*
Arménien (datif-ablatif-gén.)	*ôζi-ż* (§ 215, 2).

Génitif.

Sanscrit	*prîtî-n-âm.*
Zend	*âfrîti-n-aňm.*
Latin	*turri-um.*
Grec	*ϖορτί-ων.*
Lithuanien	*awi-ú* (dissyllabe).
Borussien	*nidruwingi-n* (masculin) « incredulorum ».
Vieux haut-allemand	*ensti-ô.*
Gothique	*anst'-ê.*
Slave	НОШТИЙ *noštij.*

Locatif.

Zend	*âfrîti-śva* (ou *-śu*).
Sanscrit	*prîti-śu.*
Lithuanien	*awi-sà*, *-sù*, *-sè.*
Slave	НОШТЕХЪ *nošte-chŭ.*
Grec (datif)	*ϖόρτι-σι.*

Thèmes neutres en *i*.

SINGULIER.

Nominatif-accusatif-vocatif.

Sanscrit	*vâri.*
Zend	*vairi.*
Grec	*ἴδρι.*
Latin	*mare.*

Le reste comme au masculin.

DUEL.

Nominatif-accusatif-vocatif.

Sanscrit................ *vări-ṇ-î* (sur *ṇ*, voyez § 17 [b]).
Le reste comme au masculin.

PLURIEL.

Nominatif-accusatif-vocatif.

Sanscrit................ *vărî-ṇ-i*.
Zend............. .... *var'-a?*
Grec.................. *ἴδρι-α*.
Latin.................. *mari-a*.
Gothique.............. *thrij-a* «τρία».
Vieux haut-allemand...... *dri-u* (§ 232).
Le reste comme au masculin.

Thèmes masculins en *u*, correspondant à des thèmes grecs en *υ*, à des thèmes slaves en ъ *ŭ*.

SINGULIER.

Nominatif.

Sanscrit................ *sûnú-s*.
Lithuanien............. *sūnù-s*.
Gothique.............. *sunu-s*.
Zend.................. *paśu-s*.
Latin...... .... *pecu-s*.
Grec. .... *νέκυ-ς*.
Slave................. сынъ *sŭnŭ* «fils».

Accusatif.

Sanscrit................ *sûnú-m*.
Latin.................. *pecu-m*.
Zend.................. *paśû-m*.
Grec.................. *νέκυ-ν*.

Lithuanien . . . . *sûnu-n.*
Gothique . . . . *sunu.*
Slave . . . . *sûnŭ.*

Instrumental.

Sanscrit . . . . *sûnú-n-â* (védique *prabâhav-â*, de *prabâhu*, § 158).
Zend . . . . *paśv-a.*

Datif.

Sanscrit . . . . *sûnáv-ê.*
Zend . . . . *paśv-ê.*
Latin . . . . *pecu-î.*
Lithuanien . . . . *sûnu-i* (dissyllabe).
Slave . . . . *sûnov-i.*
Gothique . . . . *sunau.*

Ablatif.

Zend . . . . *paśau-d* (§ 32), *paśĕu-d.*
Latin . . . . *magistratu-d.*
Sanscrit . . . . *sûnô-s*, de *sûnô-t* (§ 102).

Génitif.

Sanscrit . . . . *sûnô-s* (de *sûnau-s*).
Védique . . . . *paśv-as.*
Lithuanien . . . . *sûnaú-s.*
Gothique . . . . *sunau-s.*
Zend . . . . *paśĕu-s*, *paśv-ô* (de *paśv-as*).
Latin . . . . *pecû-s*, *senatu-os.*
Grec . . . . *νέκυ-ος.*
Slave . . . . сынѹ *sûnu.*

Locatif.

Sanscrit . . . . *sûn'-âu.*
Védique . . . . *sûnáv-i.*
Slave . . . . *sûnov-i.*
Lithuanien . . . . *sûnùi* (dissyllabe).

Vocatif.

Sanscrit. . . . . *sûnô* (de *sûnau*).
Lithuanien. . . . . *sûnaù*.
Gothique. . . . . *sunau*.
Zend. . . . . *paśu*.
Grec. . . . . *νέκυ*.
Slave. . . . . сꙑноу *sûnu*.

DUEL.

Nominatif-accusatif-vocatif.

Sanscrit (nomin.-accusatif). . *sûnû*; vocatif : *sûnû*.
Zend. . . . . *paśû*.
Lithuanien. . . . . *sûnù*.
Slave. . . . . сꙑнꙑ *sûnŭ*.

Instrumental-datif-ablatif.

Sanscrit. . . . . *sûnú-byâm*.
Zend. . . . . *paśu-bya*.
Grec (datif-génitif). . . . . . . *νεκύ-ο-ιν*.
Slave (instrumental-datif). . *sûno-ma*.
Lithuanien. . . . . *sûnù-m* (§ 221).

Génitif-locatif.

Sanscrit. . . . . *sûnv-ôs*.
Zend. . . . . *paśv-ô*.
Lithuanien (génitif). . . . . . *sûn'-û*.

PLURIEL.

Nominatif-vocatif.

Sanscrit (nominatif). . . . . . *sûnáv-as*; vocatif : *sûnav-as*.
Grec. . . . . *νέκυ-ες*.
Zend. . . . . *paśv-ô* (avec *ċa* : *paśvaś-ċa*).
Latin. . . . . *pecŭ-s*.
Gothique. . . . . *sunju-s* (pour *suniu-s*, de *sunau-s*, § 230).
Lithuanien. . . . . *sûnû-s*.
Slave. . . . . *sûnov-e*.

Accusatif.

Sanscrit	*sûnû-n(s).*
Gothique	*sunu-ns.*
Latin	*pecû-s.*
Lithuanien	*sûnù-s.*
Zend	*paśv-ô* (avec *ća : paśv-aś-ća*).
Grec	*νέκυ-ας.*

Instrumental.

Sanscrit	*sûnú-bis.*
Zend	*paśu-bis.*
Lithuanien	*sûnu-mis.*
Slave	*sûno-mi.*

Datif-ablatif.

Sanscrit	*sûnú-byas.*
Zend	*paśu-byô.*
Latin	*pecu-bus.*
Lithuanien (datif)	*sûnú-mus.*
Gothique	*sunu-m.*

Génitif.

Sanscrit	*sûnû-n-âm.*
Zend	*paśv-aňm.*
Latin	*pecu-um.*
Grec	*νεκύ-ων.*
Gothique	*suniv-ê.*
Lithuanien	*sûn'-û.*

Locatif.

Sanscrit	*sûnú-šu.*
Zend	*paśu-šva* (ou *paśu-šu*).
Lithuanien	*sûnû-sà, -sù, -sè, -s.*
Grec (datif)	*νέκυ-σι.*

Remarque. Il y a en sanscrit les mêmes différences entre la déclinaison des thèmes féminins en *u* et celle des thèmes masculins qu'entre प्रीति *prîti* (féminin) et अग्नि *agní* (masculin).

Thèmes neutres en *u*, correspondant aux thèmes grecs en *υ*.

SINGULIER.

Nominatif-accusatif-vocatif.

Sanscrit. . . . . *mádu.*
Zend. . . . . *madu.*
Grec. . . . . *μέθυ.*
Latin. . . . . *pecû.*
Gothique. . . . . *faihu.*
Le reste comme au masculin.

DUEL.

Nominatif-accusatif-vocatif.

Sanscrit. . . . . *mádu-n-î.*
Zend. . . . . *madv-i.*
Le reste comme au masculin.

PLURIEL.

Nominatif-accusatif-vocatif.

Sanscrit. . . . . *mádû-n-i.*
Zend. . . . . *madv-a.*
Grec. . . . . *μέθυ-α.*
Latin. . . . . *pecu-a.*
Le reste comme au masculin.

Thèmes finissant par une consonne.

1° Mot-racine (§ 111).

SINGULIER.

	Sanscrit.	Zend.	Latin.	Grec.
Thème.	*vâc*	*vâc*	*vôc*	*ὀπ*
Nominatif.	*vâk*	*vâk-s*	*vôc-s*	*ὀπ-ς*
Accusatif.	*vâc-am*	*vâc-ĕm*	*vôc-em*	*ὀπ-α*

	Sanscrit.	Zend.	Latin.	Grec.
Instrumental.......	*vâć-ẫ*[1]	*vâć-â*	....	....
Datif............	*vâć-ế*	*vâć-ê*	*vôc-î*	....
Ablatif...........	*vâć-ás*[2]	*vâć-aḍ*	*vôc-e(d)*	....
Génitif...........	*vâć-ás*	*vâć-ô*[3]	*vôc-is*	*ὀπ-ός*
Locatif (datif grec)..	*vâć-í*	*vâć-i*	....	*ὀπ-ί*
Vocatif...........	*vâk*	*vâk-s ?*	*vôc-s*	*ὀπ-ς.*

DUEL.

Nom.-accusatif-vocatif.	*vấć-âu*	*vâć-âo*	....	....
Védique..........	*vấć-â*	*vâć-a*	....	*ὀπ-ε*
Instrum.-datif-vocatif.	*vâg-byấm*	?	....	D. G. *ὀπ-ο-ῖν*
Génitif-locatif......	*vâć-ṓs*	*vâć-ô?*	....	....

PLURIEL.

Nominatif-vocatif...	*vấć-as*	*vâć-ô*	[4]	*ὀπ-ες*
Accusatif.........	*vấć-as*	*vâć-ô*	....	*ὀπ-ας*
Instrumental.......	*vâg-bís*	?	....	....
Datif-ablatif.......	*vâg-byás*	?	*vôc-i-bus*[5]	....
Génitif...........	*vâć-ấm*	*vâć-aṅm*	*vôc-um*	*ὀπ-ῶν*
Locatif (datif grec)..	*vâk-śú*	*vâk-sva ?*	....	*ὀπ-σί.*

[1] Sur l'accentuation des mots monosyllabiques en sanscrit et en grec, et sur la différence qui existe à cet égard entre les cas forts et les cas faibles, voyez § 132.

[2] Venant de *vâć-ât*, voyez § 102.

[3] Avec *ća* : *vâćas-ća*.

[4] Voyez § 226.

[5] On peut aussi diviser ainsi : *vôci-bus*, et admettre que le thème a été élargi par l'addition d'un *i*, comme au nominatif et à l'accusatif. De même au duel de la troisième déclinaison grecque (*ὀποῖν*, *ποσσίοιν*, etc.), on peut considérer l'*o* comme une addition au thème qui a eu pour effet de le faire entrer dans la deuxième déclinaison. On peut comparer à cet égard l'*o* qui, dans les composés comme *Φυσιολόγος*, *ποδοκέδη*, est ajouté à la fin du premier membre. De même aussi en pâli les formes comme *ćaranté-bi* (instrumental pluriel) viennent d'un thème *ćaranta*, qui s'est formé par élargissement de *ćarant* «allant», comme en grec *Φερόντοιν* (*Φερόντο-ιν*) d'un thème *Φεροντο*.

2° Thème masculin finissant par un *t* (un *d* en gothique).

	Sanscrit.	Zend.	Grec.	Latin.	Gothique.
			SINGULIER.		
Thème.......	*b̆árant*[1]	*barant*[2]	*φέροντ*	*ferent*	*fijand*[3]
Nominatif.....	*b̆áran*	*baraṅ-ś*	*φέρων*	*feren-s*	*fijand-s*
Accusatif......	*b̆árant-am*	*barĕnt-ĕm*	*φέροντ-α*	*ferent-em*	*fijand*
Instrumental...	*b̆árat-â*	*barĕnt-a*	....	....	....
Datif.........	*b̆árat-ê*	*barĕnt-ê*	....	*ferent-î*	*fijand*
Ablatif.......	*b̆árat-as*[4]	*barĕnt-ad*	....	*ferent-e(d)*	....
Génitif.......	*b̆árat-as*	*barĕnt-ô*[5]	*φέροντ-ος*	*ferent-is*	*fijandis*[6]
Locatif (dat. grec)	*b̆árat-i*	*barĕnt-i*	*φέροντ-ι*	....	....
Vocatif.......	*b̆áran*	*baraṅ-ś*	*φέρων*	*feren-s*	*fijand.*
			DUEL.		
Nom.-acc.-voc...	*b̆árant-âu*	*barant-âo*	....	....	....
Védique.......	*b̆árant-â*	*barant-a*	*φέροντ-ε*	....	....
Instr.-datif-abl. Datif-gén. grec.	*b̆árad-b̆yâm*	*baran-bya*[7]	*φερόντ-ο-ιν*[8]	....	....
Génitif-locatif...	*b̆árat-ôs*	*barĕnt-ô?*	....	....	....
			PLURIEL.		
Nominatif-vocatif	*b̆árant-as*	*barĕnt-ô*[9]	*φέροντ-ες*	§ 226.	*fijand-s*
Accusatif......	*b̆árat-as*	*barĕnt-ô*	*φέροντ-ας*	....	*fijand-s*
Instrumental...	*b̆árad-b̆is*	*baran-bis*	....	.. ....	....

[1] Forme faible *b̆árat*, voyez § 129. En général, dans les thèmes primitivement terminés en *nt*, le sanscrit ne conserve la nasale qu'aux cas forts.

[2] Ou *barĕnt*.

[3] «Ennemi» en tant que «haïssant», voyez § 125.

[4] De *b̆árat-at*, voyez § 102.

[5] *Barĕnt-aś-ća* «ferentisque».

[6] Voyez § 191.

[7] Voyez § 224.

[8] Voyez la note de la page précédente sur *φερόντοιν*.

[9] Avec *ća* : *barĕnt-aś-ća*.

	Sanscrit.	Zend.	Grec.	Latin.	Gothique.
Datif-ablatif....	*bárad-byas*	*baran-byô*	....	[1]	[2]
Génitif.......	*bárat-âm*	*barĕnt-aiim*	*φερόντ-ων*	....	*fijand-ê*
Locatif (dat. grec)	*bárat-su*	....	*φέρου-σι*	......	....

3° Thème masculin finissant par un *n*.

Nous prendrons comme exemples les thèmes suivants :

Sanscrit................ *áśman* «pierre».
Zend.................. *aśman* «ciel».
Grec.................. *δαῖμον*.
Latin................. *sermôn*.
Gothique............... *ahman* «esprit».
Vieux haut-allemand...... *ohson* «bœuf».
Lithuanien............. *akmèn* «pierre».
Slave.................. камен *kamen* «pierre».
Arménien.............. ական *akan* «œil» (§ 183[b], 1), եզան *eṣan* «bœuf».

SINGULIER.

Nominatif.

Sanscrit................ *áśmâ*.
Zend.................. *aśma*.
Latin................. *sermô*.
Lithuanien............. *akmũ*.
Slave.................. *kamü*.
Gothique............... *ahma*.
Vieux haut-allemand...... *ohso*.
Grec.................. *δαίμων*.
Arménien.............. *akn*, *eṣn*.

Accusatif.

Sanscrit................ *áśmân-am*.
Zend.................. *aśman-ĕm*.

[1] Voyez la note sur *φερόντοιν*, à la page 109.
[2] *Fijanda-m*, du thème élargi *fijanda*.

Latin	*sermôn-em.*
Grec	*δαίμον-α.*
Gothique	*ahman.*
Vieux haut-allemand	*ohson.*
Arménien	*akn, eṣn.*

Instrumental.

Sanscrit	*áśman-â.*
Zend	*aśman-a.*
Arménien	*akam-b, eṣam-b* (§ 183*, 4).

Datif.

Sanscrit	*áśman-ê.*
Zend	*aśmain-ê.*
Latin	*sermôn-î.*
Slave	*kamen-i.*
Gothique	*ahmin.*
Vieux haut-allemand	*ohsin.*
Arménien	*akan, eṣin.*

Ablatif.

Sanscrit	*áśman-as* (de *áśman-at*, § 102).
Zend	*aśman-aḍ.*
Latin	*sermôn-e(d).*
Arménien	*akan-ê, eṣan-ê.*

Génitif.

Sanscrit	*áśman-as.*
Zend	*aśman-ô* (avec *ća* : *aśman-aś-ća*).
Grec	*δαίμον-ος.*
Latin	*sermôn-is.*
Gothique	*ahmin-s.*
Lithuanien	*akmèn-s.*
Slave	*kamen-e.*
Vieux haut-allemand	*ohsin.*
Arménien	*akan, eṣin.*

Locatif (datif grec).

Sanscrit................	*áśman-i.*
Zend..................	*aśmain-i.*
Slave..................	*kamen-i.*
Grec..................	*δαίμον-ι.*

Vocatif.

Sanscrit................	*áśman.*
Zend..................	*asman.*
Grec..................	*δαῖμον.*
Arménien..............	*akn, eṣn.*
Latin.................	*sermô.*
Gothique..............	*ahma?*
Vieux haut-allemand......	*ohso.*
Lithuanien.............	*akmū̃.*
Slave.................	*kamū.*

DUEL.

Nominatif-accusatif-vocatif.

Sanscrit................	*áśmân-âu.*
Védique...............	*áśmân-â.*
Zend..................	*aśman-âo* ou *aśman-a.*
Grec..................	*δαίμον-ε.*

Instrumental-datif-ablatif.

Sanscrit................	*áśma-byâm.*
Zend..................	*aśma-bya.*
Grec (datif-génitif).......	*δαιμόν-ο-ιν* (§ 255, p. 109, note 5).

Génitif-locatif.

Sanscrit................	*áśman-ôs.*
Zend..................	*aśman-ô?*
Lithuanien (génitif).......	*akmen-ú* (§ 225).

PLURIEL.

Nominatif-vocatif.

Sanscrit................ *áśmân-as*.
Zend.................. *aśman-ô* (avec *ća* : *aśman-aś-ća*).
Grec.. .... *δαίμον-ες*.
Gothique.............. *ahman-s*.
Lithuanien............. *ãkmen-s*.
Arménien.............. *akun-q̇, eṣin-q̇*.
Slave.................. *kamen-e*.
Vieux haut-allemand...... *ohsun* ou *ohson*.

Accusatif.

Sanscrit................ *áśman-as*.
Zend.................. *aśman-ô* (avec *ća* : *aśman-aś-ća*).
Grec.................. *δαίμον-ας*.
Gothique.............. *ahman-s*.
Arménien.............. *akun-s, eṣin-s*.
Vieux haut-allemand...... *ohsun, ohson*.

Instrumental.

Sanscrit................ *áśma-bis*.
Zend.................. *aśma-bis*.
Arménien.............. *akam-bq̇, eṣam-bq̇*.

Datif-ablatif.

Sanscrit................ *áśma-byas*.
Zend.................. *aśma-byô* (avec *ća* : *aśma-byaś-ća*).
Gothique (datif).......... *ahma-m*.
Vieux haut-allemand...... *ohsô-m* [1].
Arménien (datif-ablatif-gén.). *akan-ż, eṣan-ż* [2].

[1] L'*o* du datif *ohs-ôm* et du génitif *ohsôn-ô* a été allongé, probablement par analogie avec les formes féminines comme *gëbô-m*, *gëbô-n-ô*, du thème *gëbô* «don» voyez p. 98).

[2] Voyez § 215, 2.

Génitif.

Sanscrit................ *áśman-âm*.
Zend.................. *aśman-aṅm*.
Latin.................. *sermôn-um*.
Gothique............... *ahman-ê*.
Vieux haut-allemand...... *ohsôn-ô*.
Lithuanien............. *akmen-û*.

Locatif (datif grec).

Sanscrit................ *áśma-su*.
Zend.................. *aśma-hva*.
Grec.................. *δαίμο-σι*.

4° Thème neutre finissant par un *n*.

Nous prenons pour exemples les thèmes suivants :

Sanscrit................ *nắman*.
Zend.................. *nâman*.
Grec.................. *τάλαν*.
Gothique............... *hairtan* «cœur».
Vieux haut-allemand...... *hĕrzan*, *hĕrzun*.
Latin.................. *nômen*, *nômin*.
Slave.................. *imen* «nom».

SINGULIER.

Nominatif-accusatif.

Sanscrit................ *nắma*.
Zend.................. *nâma*.
Gothique............... *hairtô*.
Vieux haut-allemand...... *hĕrza*.
Grec.................. *τάλαν*.
Latin.................. *nômen*.
Slave.................. имѧ *imań*.

Vocatif.

Sanscrit................ *nắman* ou *nắma*.

Zend. . . . . *nâman*.
Grec. . . . . *τάλαν*.
Latin. . . . . *nômen*.
Gothique. . . . . *hairtô*.
Vieux haut-allemand. . . . . . *hĕrza*.
Slave. . . . . *imań*.

DUEL.

Nominatif-accusatif-vocatif.

Sanscrit. . . . . *nắmn-î*.
Zend. . . . . *nâmain-i*.
Slave. . . . . *imen-i*.

PLURIEL.

Nominatif-accusatif-vocatif.

Sanscrit. . . . . *nắmân-i*.
Zend. . . . . *nâman-a*.
Grec. . . . . *τάλαν-α*.
Gothique. . . . . *hairtôn-a*.
Latin. . . . . *nômin-a*.
Slave. . . . . *imen-a*.
Vieux haut-allemand . . . . . *hĕrzûn*.

5° Thème finissant par un *r*.

Nous prenons pour exemples les thèmes suivants :

Sanscrit. . . . . *duhitár* «fille».
Zend. . . . . *dug̃dar*.
Grec. . . . . *θύγατερ*.
Latin. . . . . *mâter*.
Gothique. . . . . *dauhtar*.
Vieux haut-allemand. . . . . . *tohter*.
Lithuanien. . . . . *duktèr*.
Arménien. . . . . դուստր *duster*.
Slave. . . . . дъштєр *dŭšter*.

SINGULIER.

Nominatif.

Sanscrit. . . . . *duhitā́.*
Zend. . . . . *dug̊da.*
Lithuanien . . . . *dukté̄.*
Slave. . . . . *dŭšti.*
Gothique. . . . . *dauhtar.*
Vieux haut-allemand. . . . . . *tohter.*
Grec. . . . . *θυγάτηρ.*
Latin. . . . . *mâter.*
Arménien. . . . . *dustr.*

Accusatif.

Sanscrit. . . . . *duhitár-am.*
Zend. . . . . *dug̊dar-ĕm.*
Latin. . . . . *mâtr-em.*
Grec. . . . . *θυγατέρ-α.*
Slave. . . . . *dŭšter-e.*
Gothique. . . . . *dauhtar.*
Vieux haut-allemand. . . . . . *tohter.*
Arménien. . . . . *dustr.*

Instrumental.

Sanscrit. . . . . *duhitr-ā́.*
Zend. . . . . *dug̊dĕr-a.*
Arménien. . . . . *dster-b* (§ 183*, 4).

Datif.

Sanscrit. . . . . *duhitr-é.*
Zend. . . . . *dug̊dĕr-ê* (§ 178).
Latin. . . . . *mâtr-î.*
Slave. . . . . *dŭšter-i.*
Gothique. . . . . *dauhtr.*
Vieux haut-allemand. . . . . . *tohter.*
Arménien. . . . . *dster.*

Ablatif.

Sanscrit................ *duhitúr*.
Zend.................. *dugdĕr-ad*.
Latin.................. *mâtr-e(d)*.
Arménien............. *dster-ê*.

Génitif.

Sanscrit................ *duhitúr*.
Zend.................. *dugdĕr-ô* (avec *ca* : *dugdĕr-as-ca*).
Grec.................. *θυγατρ-όs*.
Latin.................. *mâtr-is*.
Lithuanien............. *duktèr-s*.
Gothique............... *dauhtr-s*.
Slave.................. *dŭšter-e*.
Vieux haut-allemand...... *tohter*.
Arménien.............. *dster*.

Locatif (datif grec).

Sanscrit................ *duhitár-i* (§ 203).
Zend.................. *dugdĕr-i*.
Grec.................. *θυγατρ-ί*.
Slave.................. *dŭšter-i*.

Vocatif.

Sanscrit................ *dúhitar*.
Grec.................. *θύγατερ*.
Gothique............... *dauhtar*.
Vieux haut-allemand...... *tohter*.
Arménien.............. *dustr*.
Latin.................. *mâter*.
Zend.................. *dugdarĕ* (§ 44).

DUEL.

Nominatif-accusatif-vocatif.

Sanscrit (nomin.-accusatif). *duhitár-âu;* védique *duhitár-â;* vocatif *dúhitar-âu;* védique *dúhitar-â*.

Zend.	*duǵdar-ão* ou *duǵdar-a*.
Grec.	*θυγατέρ-ε*.

Instrumental-datif-ablatif.

Sanscrit.	*duhitṛ́-byâm*.
Zend.	*duǵdar-ĕ-bya*.
Grec (datif-génitif)	*θυγατέρ-ο-ιν* (§ 255. p. 109, note 5).

Génitif-locatif.

Sanscrit.	*duhitr-ŏs*.
Zend.	*duǵdĕr-ô?*
Slave.	*dŭšter-u*.
Lithuanien (génitif)	*dukter-û*.

PLURIEL.

Nominatif-vocatif.

Sanscrit (nominatif).	*duhitár-as* (vocatif *dúhitar-as*).
Zend.	*duǵdar-ô* (avec *ća* : *duǵdar-aś-ća*).
Grec.	*θυγατέρ-ες*.
Lithuanien.	*dùkter-s*.
Arménien.	*dster-q* [1].

Accusatif.

Sanscrit.	*duhitṝ́-s* (= *duhitrî-s*, § 242).
Zend.	*duǵdĕr-ô?* (avec *ća* : *duǵdĕr-aś-ća*).
Grec.	*θυγατέρ-ας*.
Arménien.	*dster-s*.

Instrumental.

Sanscrit.	*duhitṛ́-bis*.
Zend.	*duǵdĕr-ĕ-bis*.
Arménien.	*dster-bq* (§ 216).

[1] De *dster-s*, voyez § 226. Pour le latin *mâtrê-s*, voyez le même paragraphe. Sur les formes gothiques comme *dauhtrju-s*, voyez § 235.

Datif-ablatif.

Sanscrit................ *duhitṛ́-byas.*
Zend.................. *dug̊dĕr-ĕ-byô.*
Arménien (datif-ablatif-gén.). *dster-ż.*

Génitif.

Sanscrit................ *duhitṛ́-ṇ-âm*[1]; védique *svásr-âm* «sororum» (§ 249).
Zend.................. *dug̊dĕr-aṅm.*
Latin.................. *mâtr-um.*
Grec.................. *θυγατέρ-ων.*
Gothique................ *dauhtr-ê.*
Lithuanien............. *dukter-ū.*
Slave.................. *dŭšter-ŭ.*

Locatif (datif grec).

Sanscrit................ *duhitṛ́-šu.*
Grec.................. *θυγατρά-σι* (de *θυγατάρ-σι*, § 254).

6° Thème neutre finissant par un *s*.

Nous prenons pour exemples les thèmes suivants :

Sanscrit................ *nábas* «air, ciel».
Slave.................. *nebos, nebes*[2].
Grec.................. *νέφος, νέφες.*
Zend.................. *manaś* «esprit».
Latin.................. *genus, gener.*

SINGULIER.

Nominatif-accusatif-vocatif.

Sanscrit................ *nábas.*

[1] = *duhitṛ-ṇ-âm*, du thème *duhitri*. Ce génitif ainsi que l'accusatif *duhitṛ́-s* ne devraient pas, à la rigueur, figurer ici.

[2] La différence de la voyelle dans les cas dépourvus de flexion (*νέφος*, slave *nebo*) vient très-probablement de ce que les formes chargées d'une désinence casuelle ont préféré à l'*o* la voyelle plus légère *e*. C'est le même rapport qui existe en latin entre *genus* et *gener-is*, entre *corpus* et *corpor-is* (voyez § 8).

Grec. . . . . *νέφος.*
Latin. . . . . *genus.*
Zend. . . . . *manô* (avec *ća* : *manaś-ća*).
Slave. . . . . *nebo* (§ 92[m]).

Instrumental.

Sanscrit. . . . . *nábas-â.*
Zend. . . . . *manaṇh-a*[1].

Datif.

Sanscrit. . . . . *nábas-ê.*
Zend. . . . . *manaṇh-ê.*
Slave. . . . . *nebes-i.*
Latin. . . . . *gener-î.*

Ablatif.

Sanscrit. . . . . *nábas-as* (de *nábas-at*, § 102).
Zend. . . . . *manaṇh-ad.*
Latin. . . . . *gener-e(d).*

Génitif.

Sanscrit. . . . . *nábas-as.*
Zend. . . . . *manaṇh-ô* (avec *ća* : *manaṇh-aś-ća*).
Grec. . . . . *νέφε(σ)-ος.*
Latin. . . . . *gener-is.*
Slave. . . . . *nebes-e.*

Locatif (datif grec).

Sanscrit. . . . . *nábas-i.*
Slave. . . . . *nebes-i.*
Zend. . . . . *manah-i.*
Grec. . . . . *νέφε(σ)-ι.*

[1] L'*a* final est long dans le dialecte de la seconde partie du Yaçna (§ 188); la longue primitive est conservée aussi devant la particule ℘ *ća*.

DUEL.

Nominatif-accusatif-vocatif.

Sanscrit. . . . . *nábas-î.*
Slave. . . . . *nebes-i.*
Zend. . . . . *manah-i.*

Instrumental-datif-ablatif.

Sanscrit. . . . . *nábô-byâm.*
Zend. . . . . *manē-bya.*
Grec (datif-génitif). . . . . . . *νεφέ(σ)-ο-ιν* (§ 255, p. 109, note 5).

Génitif-locatif.

Sanscrit. . . . . *nábas-ô.*
Zend. . . . . *manaṇh-ô?*
Slave. . . . . *nebes-u.*

PLURIEL.

Nominatif-accusatif-vocatif.

Sanscrit. . . . . *nábâṅs-i.*
Zend. . . . . *manâo*, de *manâoṇh-a* (§ 233).
Slave. . . . . *nebes-a.*
Grec. . . . . *νέφε(σ)-α.*
Latin. . . . . *gener-a.*

Instrumental.

Sanscrit. . . . . *nábô-bis.*
Zend. . . . . *manē-bis* (§ 31).

Datif-ablatif.

Sanscrit. . . . . *nábô-byas.*
Zend. . . . . *manē-byô* (§ 31).

Génitif.

Sanscrit. . . . . *nábas-âm.*
Zend. . . . . *manaṇh-aṅm.*

Latin	*gener-um.*
Grec	*νεφέ(σ)-ων.*
Slave	*nebes-ŭ.*

Locatif (datif grec).

Sanscrit	*nábas-su* ou *nábaḣ-su.*
Zend	*manô-hva.*
Grec	*νέφεσ-σι.*

LA DÉCLINAISON EN ANCIEN SLAVE.

THÈMES.

§ 256. Nécessité de rechercher la vraie forme du thème.

Pour pouvoir comparer les suffixes casuels de l'ancien slave à ceux des langues congénères, il faut avant tout chercher à reconnaître quelles sont les vraies lettres finales des diverses sortes de thèmes : au nominatif singulier ces lettres finales se sont généralement émoussées ou altérées, de sorte qu'elles ont l'air, dans les cas obliques, ou bien d'appartenir à la désinence, ou bien d'être introduites dans le mot comme un élément étranger à la fois au thème et à la terminaison. Dobrowsky les appelle, en effet, des augments; mais après avoir constaté jusqu'où s'étend véritablement le thème, nous trouverons souvent pour les désinences casuelles de tout autres formes que Dobrowsky. Ainsi nous n'attribuerons pas au nominatif des thèmes neutres une désinence *o* ou *e*, mais nous reconnaîtrons que ces thèmes ont mieux conservé à ce cas leur voyelle finale que le masculin. Pour le maniement pratique de la langue et au point de vue exclusif des idiomes slaves, on pourra continuer à regarder comme flexion ce qui est ordinairement présenté comme tel. Mais l'objet que nous nous proposons est autre. Il ne suffit pas que l'instinct de ceux qui parlent une langue prenne certaines syllabes pour l'ex-

pression des relations casuelles : il faut encore que l'analyse comparative nous démontre que ces syllabes sont des flexions authentiques et qu'elles en remplissent l'office depuis des milliers d'années[1].

§ 257. Thèmes masculins et neutres en *o*.

Aux thèmes masculins et neutres en अ *a* répondent, en ancien slave comme en grec, des thèmes en *o*[2]; cette voyelle devient ъ *ŭ* au nominatif-accusatif singulier; mais elle reste invariable au neutre, ainsi qu'au commencement des composés, où c'est le thème nu qui paraît, suivant l'ancien principe des langues indo-européennes. Ainsi, au lieu de *novŭ* «novus», on a *novo* dans plusieurs composés (новорожденъ *novo-roȥdenŭ* «nouveau-né»); mais *novo* ne représente pas ici le neutre : c'est le thème commun au masculin et au neutre, dans lequel le genre n'est pas indiqué.

La preuve la plus claire que la classe de mots en question représente celle qui en sanscrit, en lithuânien et en gothique se termine par *a*, c'est que les thèmes féminins correspondants finissent en *a* (pour le आ *â* sanscrit); ainsi à *rabŭ* (pour *rabo*) «valet» répond un féminin *raba* «servante». Tous les adjectifs primitifs, c'est-à-dire ceux qui suivent la déclinaison indéfinie, représentent des adjectifs terminés en sanscrit par *a-s*, *â*, *a-m*, en grec par *ο-ς*, *η* (*α*), *ο-ν*, en latin par

[1] Un exemple fera mieux comprendre la pensée de l'auteur. Pour un Français qui forme du singulier *cheval* le pluriel *chevaux*, les syllabes *al*, *aux* font l'impression de flexions. Mais la comparaison avec *caballus* conduit à un autre résultat : elle démontre que *al*, *au* appartiennent au thème, et que la désinence du pluriel consiste uniquement dans la lettre *x*. — Tr.

[2] Dans certains dialectes l'ancien *a* s'est conservé, par exemple en slovène devant toutes les flexions commençant par un *m*, dans les trois nombres : ainsi, *tula-m* «par le carquois». Le thème de ce mot répond au sanscrit *tûṇa* (même sens). Voyez § 20 et Glossaire sanscrit, éd. 1847, p. 146.

u-s, a, u-m, quoiqu'on puisse être tenté de rapprocher, d'après leur apparence extérieure, les adjectifs terminés au nominatif masculin en ь ĭ et au neutre en *e*, par exemple синь *sinĭ* «cæruleus», сине *sine* «cæruleum», des adjectifs latins comme *miti-s, mite.*

§ 258. Thèmes en *ja.*

Dans les adjectifs comme celui que nous venons de citer et dans les substantifs de formation analogue, comme кназь *knańĭ* «prince», *more* «mer», je reconnais des thèmes qui, sans la règle euphonique mentionnée précédemment (§ 92[b]), seraient terminés en *jo; jo* s'est changé en *je* qui, au nominatif-accusatif masculin, en vertu de la loi de suppression de la voyelle finale du thème, est devenu ь ĭ, et au neutre *e*, avec suppression du *j* et maintien de la voyelle. Ces thèmes répondent donc aux thèmes indiens en य *ya*, aux thèmes grecs et latins en ιο, iŏ (ἅγιο-ς, ἅγιο-ν, *sociu-s, prœliu-m*).

Les féminins confirment encore cette explication, car les thèmes féminins sanscrits en या *yâ* (grec ια, latin *ia* et *iē*) répondent aux thèmes slaves en *ja*, et cette forme fait pendant, au nominatif dépourvu de flexion, à la désinence masculine ь ĭ et neutre *e*; exemple : синꙗ *sinja* «cærulea», à côté de *sinĭ* «cæruleus» et de *sine* «cæruleum». Quand le *j* des thèmes masculins en *jo* est précédé d'une voyelle, si l'*o* est supprimé, le *j*, suivant la différence des cas, devient и *i*, ou il est maintenu (sous la forme й) et il fait alors une diphthongue avec la voyelle précédente; exemples : край *kraj* «margo, marginem», instrumental краими *kraï-mi*, du thème masculin *krajo;* шоуй *śuj* «sinister», de *śujo* = sanscrit *savyá*, nominatif masculin *savyá-s;* божий *boźij* «divinus», du thème *boźijo.*

§ 259. Triple origine des thèmes en *jo*.

Les thèmes masculins et neutres en *jo*[1] avec leurs féminins en *ja* proviennent d'une triple origine :

1° Ceux qui, comme *šujo* = सव्य *savyá* «sinister», ont eu de tout temps, comme parties intégrantes du thème, la semi-voyelle et la voyelle suivante ; ce cas est peut-être le plus rare.

2° Ceux qui se terminaient primitivement par *i*, auquel est venu se joindre un *o* inorganique, de même qu'en lithuanien les thèmes masculins en *i* passent à plusieurs cas dans la déclinaison en *ia*, *ie* (§§ 178 et 214). Tel est, par exemple, *morjo*, nominatif-accusatif *more* «mer», dont l'*e* n'a, comme on voit, rien de commun avec l'*e* du latin *mare*, lequel est pour *mari*; si nous voulions trouver en slave le représentant de cet *e* latin, ce serait plutôt le *j*, que nous retrouvons au génitif *morja* et au datif *morju*, qui y répondrait; mais il faudrait que le mot latin, pour être de la même classe que le mot slave, fît au nominatif *mariu-m*.

3° Ceux où *jo* (= sanscrit य *ya*) est un suffixe secondaire sans influence sur le sens; il est ajouté à un premier suffixe de la même façon que le suffixe correspondant en lithuanien *ia* s'ajoute dans les cas obliques aux suffixes de participe *nt* et *us* (§§ 787 et 788). Nous avons, par exemple, en ancien slave, *teljo*, nominatif тель *telĭ*, qui répond au suffixe sanscrit *tár* (forme faible *tṛ* ou *tr*), grec τηρ, τορ (nominatif τωρ), latin *tôr*; exemple : благодѣтель *blago-dětelĭ*, thème *blago-dětelјo* «beneficus», mot com-

[1] En écrivant le thème, je n'ai pas égard à la règle euphonique du § 92[1]; je mets, par exemple, *srŭdĭzjo* comme thème de срьдьце *srŭdĭze* «cœur» (nominatif-accusatif), quoique cette dernière forme ne soit pas autre chose que le thème modifié d'après cette règle euphonique, en d'autres termes le thème sans flexion. C'est ainsi qu'en sanscrit *vâć* est donné comme le thème, quoique le *ć* ne puisse se trouver à la fin d'un mot, et qu'il doive se changer en *k*, comme au nominatif *vâk*, qui n'est pas autre chose, en réalité, que le thème.

posé dont le second membre est identique au sanscrit *dâtâr*, *dâtṛ́* « créateur, auteur ».

§ 260. Thèmes féminins en *a*. — Thèmes masculins en *i*.

Aux thèmes féminins sanscrits en आ *â* répondent, comme on l'a déjà dit, en ancien slave, des thèmes en *a*; exemples : вьдова *vĭdova* (thème et nominatif) = sanscrit *vidavâ* « veuve », нова *nova* = sanscrit *návâ* « nova ».

Parmi les thèmes en *i* il n'y en a pas en slave qui soient du neutre, et il n'y en a qu'un petit nombre qui soient du masculin (de même en lithuanien). Dobrowsky[1] les considère comme des anomalies, et voudrait les rapporter à sa seconde déclinaison masculine; mais en réalité ils n'ont rien de commun avec cette déclinaison, qui comprend les thèmes en *o* et en *jŭ* (§ 263), au lieu que ceux dont nous parlons sont terminés en *i*. Ce n'est qu'au nominatif-accusatif singulier que, par des raisons diverses, ces trois classes de mots se rencontrent, et que, par exemple, *gostĭ* « hôte », venant de *gosti* (gothique *gasti*, latin *hosti*), a la même forme que кнаѕь *knańzĭ* « prince », de *knańzjo*, et que *vraćĭ* « médecin », de *vraćjŭ*. Les thèmes masculins primitivement terminés par *n* (il n'y en a d'ailleurs qu'un petit nombre) forment la plupart de leurs cas d'un thème élargi par l'addition d'un *i*; par exemple, *kamen* « pierre » (sanscrit अश्मन् *áśman*) s'élargit en *kameni* et se décline ensuite sur *gosti*.

§ 261. Thèmes féminins en *i* et en *ŭ*.

Aux thèmes féminins sanscrits en *i* répondent en ancien slave de nombreux thèmes terminés de même (§ 255) : le slave se rencontre notamment avec le sanscrit dans la formation de thèmes féminins en *ti*, appartenant à des noms abstraits, comme *pa-mań-ti*

[1] *Institutiones linguæ slavicæ veteris dialecti*, p. 469.

«mémoire», nominatif памать *pamantĭ*, qu'on peut comparer au sanscrit *mati* (pour *manti*) «esprit, opinion», de मन् *man* «penser» (comparez *memini*, *mens*, *μένος*). Ces mots affaiblissent, il est vrai, au nominatif-accusatif, leur и en ь ĭ, mais ils ne prennent aucun complément inorganique et ils ne sortent à aucun cas de la classe de thèmes à laquelle ils appartenaient primitivement; il ne faut donc pas les confondre avec la plupart des masculins qui ont au nominatif-accusatif la même terminaison. C'est une confusion de ce genre qu'on peut reprocher à la troisième déclinaison féminine de Dobrowsky, dont le type est церковь *zerkovĭ*, qu'il faut lire, d'après Miklosich[1], цръкъвь *zrŭkŭvĭ*. L'ancienne forme du nominatif est цръкꙑ *zrŭkū*[2], d'après l'analogie de свекрꙑ *svekrū* «belle-mère». Déjà dans la première édition de cet ouvrage j'ai conclu de ce fait que ꙑ *ū* est la vraie lettre finale du thème pour cette déclinaison, d'ailleurs peu nombreuse, et que le ꙑ *ū* doit se rapporter, au moins pour une partie de ces mots, à l'*û* sanscrit : en effet, *svekrū* répond parfaitement au thème sanscrit *śvaśrû* et au latin *socru*. Le nominatif sanscrit est *śvaśrû-s* auquel répond, à part l'abréviation de la voyelle, le latin *socru-s*, dont la désinence casuelle devait tomber en slave (§ 92[m]). Quant au reste de la déclinaison des thèmes féminins en ꙑ *ū*, il ne répond pas à la déclinaison sanscrite des thèmes polysyllabiques comme *śvaśrû*, *vadû*, mais à celle des thèmes monosyllabiques comme *brû* «sourcil», *bû* «terre»; cela ressort, comme il me semble, principalement de l'accusatif цръкъве *zrŭkŭv-e*, forme très-intéressante que j'ai seulement appris à connaître par Miklosich. Dobrowsky met *zerkovĭ*, comme au nominatif; mais cette forme appartient à un thème en *i*, et non à un thème en *ū*, et correspond, par conséquent, à *noštĭ* «nox, noctem» (§ 255). Au contraire, l'accusatif *zrŭkŭv-e* «ecclesiam»,

[1] Lexique.
[2] Miklosich, Théorie des formes en ancien slave, 2e édition, p. 55.

que nous venons de mentionner, répond aux formes sanscrites comme *brûv-am*, *bûv-am*, avec lesquelles nous avons comparé plus haut le latin *su-em*, *gru-em*[1]. Ce que *zrŭküv-e* «ecclesiam» est au sanscrit *brûv-am*, *bûv-am*, le génitif de même forme *zrŭküv-e* l'est à *bruv-âs*, *buv-âs*. Pour répondre aux génitifs des thèmes polysyllabiques sanscrits en *û*, comme *vadv-âs*, on s'attendrait à trouver en ancien slave une désinence ꙑ *ü* (§ 271). Au locatif sanscrit *bruv-i*, *buv-i* répond le slave *zrŭküv-i*, qui compte en même temps comme datif, mais qui, en tant que datif, se rapporte probablement aux formes sanscrites comme *bruv-ê*, *buv-ê* (§ 267). Au génitif pluriel, *zrŭküv-ŭ* s'accorde avec le sanscrit *bruv-âm*, *buv-âm*. Quant aux autres cas des thèmes slaves en ꙑ *ü*, ils ont tous élargi le thème par l'addition d'un *i* ou d'un *a*; l'addition de l'*a* a lieu seulement devant les désinences casuelles commençant par une consonne; exemple : *zrŭküva-mi* «par les églises», *zrŭküva-chŭ* «dans les églises»; au contraire, *zrŭküvij-un* «par l'église», *zrŭküvi* «les églises» (nominatif-accusatif et en même temps vocatif), suivant l'analogie de *nosti*.

§ 262. Thèmes masculins en *ŭ*.

La déclinaison sanscrite en *u* n'est représentée en ancien slave que par des masculins. Nous en avons un exemple dans сꙑнъ *sünŭ* «fils», qui répond comme nominatif au sanscrit *sûnú-s*, au lithuanien *sūnù-s*, et comme accusatif au sanscrit *sûnú-m*, au lithuanien *súnu-n*[2]. Les signes casuels *s* et *m* devaient tomber en slave (§ 92[m]). Mais comme, en ancien slave, la voyelle finale des thèmes en *o* s'affaiblit également en ъ *ŭ* au nominatif-accusatif, *sünŭ*

[1] Voyez § 151. En général, ces deux mots latins se déclinent comme en sanscrit les thèmes monosyllabiques féminins en *û* : nous faisons abstraction des cas qui viennent d'un thème élargi par l'addition d'un *i*, comme *su-es*, *gru-es* (§ 226), *sui-bus*, *grui-bus*.

[2] Sur le recul de l'accent dans les cas forts en lithuanien, voyez § 132, 3.

«filius, filium» ne se distingue pas, quant à la désinence, de la forme mentionnée plus haut (§ 255) *vlŭkŭ* «lupus, lupum», en lithuanien *wilka-s, wilka-n* : c'est la même confusion qui a lieu en latin entre *lupus, lupum* (ancienne forme *lupo-s, lupo-m*) et *fructu-s, fructu-m*, ce dernier avec un *u* organique = sanscrit *u*, grec *υ*. Il y a une équivoque du même genre pour les cas où la désinence casuelle est précédée de *o*, parce que l'*o* est le représentant le plus ordinaire de l'*a* sanscrit; mais comme उ *u* également est devenu quelquefois *o* en ancien slave, j'ai rapporté plus haut (§ 255) les cas en question à la déclinaison sanscrite en *u*. Toutefois, les formes citées sous le § 255 sont en partie très-rares et sont ordinairement remplacées par des formes de la déclinaison en *o*; par exemple le génitif *sūnu* (= lithuanien *sūnaú-s*) est remplacé par *sūna*, le vocatif de même forme (= lithuanien *sūnaú*) par *sūne*, et le nominatif-accusatif-vocatif duel *sūnū* (= lithuanien *sūnù*) par *sūna*[1].

Plusieurs cas de la déclinaison en *ŭ*, en ancien slave, s'expliquent par l'élargissement du thème qui reçoit un *o*, avec gouna de la voyelle finale primitive; exemple : *sūnovo*, qui est formé comme le sanscrit *mânavá* «homme» (en tant que descendant de Manu), venant du thème primitif *manú* (§ 918). On peut comparer aussi cet élargissement du thème en slave avec celui qui a lieu en grec dans les formes du duel en *ο-ιν*, comme *νεκύοιν* (voyez p. 109, note 5), et l'on peut rapprocher de ce fait l'addition de l'*a* du féminin à plusieurs cas des thèmes féminins en ъі *ū*, ce qui fait ressembler les formes comme *zrŭkŭva-chŭ* «dans les églises» aux formes comme *vidova-chŭ* = sanscrit *vidavâ-su* (§ 279). De même le locatif *sūnovê-chŭ* ressemble à *vlŭkê-chŭ* = sanscrit *vṛkê-šu*. L'instrumental pluriel *sūnovŭ* est dérivé d'un thème *sū-*

[1] Pour les formes plus rares, voyez Miklosich, Théorie des formes, 2ᵉ édition, p. 14, 15. Le génitif en ОУ *u*, dont il n'y a pas d'exemples pour *sūnŭ*, se rencontre pour d'autres thèmes appartenant à la déclinaison en *ŭ*.

novo, et répond conséquemment aux formes comme *vlŭkŭ* (§ 277) = lithuanien *wilkais*, sanscrit *vṛkâis* (venant de *varkâis*), zend *vĕhrkâis*; il ne peut s'expliquer que par un thème en *o*, correspondant aux thèmes en *a* en lithuanien et en zend. Les autres cas que je fais dériver du thème élargi *sŭnovo* sont, au pluriel, le datif *sŭnovo-mŭ*, analogue à *vlŭko-mŭ* (§ 255); l'accusatif *sŭnovŭ*, analogue à *vlŭkŭ* (§ 255); le génitif *sŭnov'-ŭ*, analogue à *vlŭk'-ŭ*, et, au duel, le génitif-locatif *sŭnov'-u*, analogue à *vlŭk-u* (§ 255). Mais on peut aussi, en ancien slave, décliner à tous les cas les thèmes primitifs en *ŭ* comme ceux en *o* (venant de *a*) et d'une façon inverse les thèmes primitifs en *o* d'après l'analogie des thèmes en *ŭ* [1]. Toutefois, les adjectifs se sont tenus à leur ancienne forme dans la déclinaison indéfinie, c'est-à-dire dans la déclinaison simple; on n'a pas, par exemple, du thème masculin *dobro* « bon » (nominatif-accusatif добръ *dobrŭ*), de formes comme *dobrov-i*, *dobrov-e*, mais seulement *dobru* comme datif, добрѣ *dobrê* comme locatif, *dobri* comme nominatif pluriel; et, de même, tout le reste de la déclinaison d'après *vlŭkŭ* (§ 255). La déclinaison sanscrite et lithuanienne en *u* a tout à fait disparu pour les adjectifs en ancien slave : ainsi le thème sanscrit *mṛdú* « doux, mou » (venant de *mradú*, comparatif *mrádîyas*) est devenu en ancien slave *mlado* et se décline sur *dobro*, ce qui nous donne au nominatif masculin *mladŭ*, au féminin *mlada*, au neutre *mlado*.

§ 263. Insertion d'un *j* devant l'*u* final du thème.

Nous avons vu (§ 258) que la présence d'un *j* devant la finale des thèmes en *o* = sanscrit et lithuanien *a* produit un change-

[1] Miklosich (ouvrage cité, p. 14) donne à *rabŭ* « valet » (thème *rabo*) la déclinaison d'un thème en *o*, et un peu plus loin (p. 25) celle qui répond dans les cas précités à la déclinaison sanscrite en *u*. Au contraire, dans la première édition (p. 1), il fléchit *sunŭ* uniquement d'après la déclinaison en *o*.

ment de déclinaison dont la cause est purement euphonique. Le même fait a lieu pour les thèmes en ꙋ *ŭ*, en sorte que la forme *jev* ou *ev* répond à la forme frappée du gouna *ov*, et pareillement *je* ou *e* répond à la voyelle *o* tenant la place d'un ꙋ *ŭ* dans les formes comme *sŭno-mĭ* «par le fils», *sŭno-ma* «aux deux» ou «par les deux fils». Mais il n'y a pas, à ce qu'il semble, de thèmes organiques en *jŭ* pour représenter les thèmes sanscrits en यु *yu* et lithuaniens en *iu*, comme *stég-iu-s* «couvreur», dont le suffixe, ainsi que nous le verrons plus tard, répond au sanscrit *yu*. Les thèmes slaves en *jŭ* sont, ou bien des altérations de thèmes en *jo*, et nous ramènent, par conséquent, à des thèmes sanscrits en य *ya* et lithuaniens en *ia;* ou bien ils viennent de thèmes masculins en *i* par l'addition d'un ꙋ *ŭ* inorganique. C'est ainsi que Dobrowsky[1] cite entre autres les datifs *ognev-i* «igni» et *kamenev-i* «lapidi», pour lesquels le sanscrit présente les thèmes *agní* et *áśman* (venant de *ákman*). Le datif *kamenev-i* a besoin d'une explication spéciale : en ancien slave les thèmes en *n* forment une partie de leurs cas d'un thème élargi par l'addition d'un *i;* du thème *kameni* est donc venu, par un nouveau complément inorganique, un thème *kamenjŭ*, qui a donné le datif *kamenev-i*.

§ 264. Thèmes terminés par une consonne : thèmes en *n*, *s*, *t*.

Les thèmes terminés par une consonne ont pour finale en ancien slave *n*, *r*, *s* ou *t;* mais ils ont tous reçu, à la plupart des cas, une voyelle comme complément inorganique, principalement *i*[2], ou bien encore *o* = sanscrit *a*. Nous reviendrons sur ce point en examinant les cas un à un. Dans le tableau comparatif de l'ancien slave avec les langues congénères (§ 255), je n'ai admis que

[1] Ouvrage cité, page 468.

[2] En y comprenant les changements de *i* en *e* ou *ĭ*, auxquels sont soumis les thèmes primitivement terminés en *i*. (Voyez la déclinaison du thème *nošti*, § 255.)

ceux des cas de la déclinaison à consonne qui ne viennent pas d'un thème élargi.

Les thèmes en *n* sont du masculin ou du neutre, et ont un suffixe formatif qui répond au sanscrit *man* (§§ 799 et 801).

Les thèmes en *s* sont tous du neutre : leur suffixe formatif correspond, comme on l'a déjà fait remarquer, au sanscrit *as*, au grec *os*, *es*, au latin *us*, *er* (§ 128). Comme ils ont aux cas dénués de flexion (nominatif-accusatif-vocatif singulier) la voyelle plus pesante *o* au lieu de la voyelle *e*[1], et comme ils sont obligés de supprimer la consonne finale du thème (§ 92 m), ils deviennent semblables à ces cas aux thèmes neutres en *o* (comme *novo* « novum ») : il n'est donc pas surprenant que plusieurs thèmes neutres en *o*, entraînés en quelque sorte par leur analogie avec l'*o* des thèmes en *s*, adoptent le *s* dans les mêmes cas où ceux-ci l'ont conservé. Le fait que nous signalons n'a lieu d'ailleurs que pour les substantifs, jamais pour les thèmes neutres d'adjectifs en *o* : il n'y a point, par exemple, de génitif comme *noves-e* à côté du nominatif-accusatif-vocatif *novo*. Mais le substantif дѣло *dêlo* « œuvre » peut former ses cas d'après la déclinaison en *s*[2]. Inversement, les thèmes primitivement terminés en *s* peuvent tous être fléchis d'après la déclinaison en *o*[3], de sorte qu'au lieu du génitif organique *nebes-e* = sanscrit *nábas-as* (§ 269), on peut trouver aussi *neba*.

Les thèmes en т sont également du neutre : ils ont tous la voyelle nasalisée ѧ *aṅ* comme avant-dernière lettre, qui devient la finale dans les cas dénués de flexion, attendu que le *t* du thème tombe quand il est à la fin du mot (§ 92 m). On peut comparer, par exemple, телѧ *telaṅ* « veau », pluriel *telaṅt-a*; *osïlaṅ* « petit âne », pluriel *osïlaṅt-a*, avec les formes grecques comme

[1] Pareille chose a lieu pour les formes grecques de même origine.
[2] Par exemple le génitif *dêles-e* et *dêla*, le datif *dêles-i* et *dêlu*.
[3] Miklosich, ouvrage cité, p. 58.

ἱστάν, *ἱστάντ-α*, *φέρον*, *φέροντ-α*. Je regarde, en effet, le suffixe formatif de cette classe de mots slaves comme identique avec celui du participe présent, et je mentionnerai d'avance un fait analogue pour le suffixe sanscrit *ta*, qui, d'une part, sert à former le participe parfait passif, et qui, de l'autre, forme des dérivés venant de substantifs; ainsi *palitá-s* «pourvu de fruit» est formé du thème *palá* «fruit». Sur des faits analogues dans les langues congénères, voyez § 824 et suiv. Mais pour revenir aux thèmes neutres en ᴀᴛ *ant* de l'ancien slave, *oslań* (thème *oslant* «petit âne») est en quelque sorte un «âne qui commence» (de *oslŭ*, thème *oslo* «âne»), *dětań* «petit garçon» est un «garçon qui commence» (du thème primitif *děto*[1], qui, à ce qu'il semble, n'est employé qu'au commencement d'un composé). Pour plusieurs formations en *ant* nous n'avons pas le mot primitif correspondant : il manque, par exemple, pour le nom précité *telań* «veau», dont le primitif a dû signifier «bœuf» ou «vache» (comparez le slovène *telege* (pluriel féminin) «joug à bœuf», *téliti-se* «vêler»). Il y a cette différence entre les véritables participes présents et la classe de mots en question, que les premiers élargissent dans les cas obliques, par une addition inorganique (§ 783), le thème primitif terminé en *t*: de même, en gothique, les substantifs participiaux, comme *frijônds* «ami» (littéralement «celui qui aime»), se distinguent des participes présents proprement dits par une plus grande fidélité au thème primitif[2].

[1] C'est proprement un participe passif qui répond au zend *dâ-ta* «créé, fait»; il devrait donner en sanscrit *dâ-tá*, mais il fait irrégulièrement *hitá* (§ 23).

[2] Voyez § 125, et, en ce qui concerne les participes présents en ancien slave, § 783, en tenant compte de la loi phonique mentionnée § 92[1]. Au nominatif-accusatif-vocatif singulier neutre nous avons, par exemple, *chvalań* «laudans» (Miklosich, ouvrage cité, p. 36) qui répond aux formes comme *telań*. Le génitif du participe devrait faire *chvalant-e*, mais on a *chvalaństa*, par métathèse pour *chvalantša*, qui lui-même est pour *chvalantja* (§ 92[1] à la fin).

§ 265. Thèmes en *r*.

A la classe de mots en *r* mentionnée au § 144 appartiennent en ancien slave les thèmes féminins *mater* « mère » (= sanscrit *mâtár*, dorien *μᾱτερ*) et *dŭšter* « fille » = sanscrit *duhitár*, grec *θυγατερ*. Pour les cas formés du thème non élargi, voyez § 255; les autres cas viennent des thèmes élargis par l'addition d'un ĭ (*materi*, *dŭšteri*) et se déclinent sur *nošti*, nominatif *noštĭ* « nuit ». Les nominatifs *mati*, *dŭšti* n'ont pas la consonne *r* du thème, non pas, selon moi, à cause de la loi phonique examinée au § 92 [m], mais parce que le *r* était déjà tombé au nominatif avant que les langues letto-slaves se fussent séparées de leurs sœurs de l'Asie (§ 144). Si la perte de *r* dans les nominatifs slaves *mati*, *dŭšti* avait pour cause la loi phonique dont il était question plus haut, nous aurions probablement *mate*, *dŭšte*, car cette loi prescrit uniquement la suppression de la consonne finale et ne commande pas le changement de l'*e* précédent en ĭ. Si, au contraire, on explique *mati*, *dŭšti* par le nominatif sanscrit *mâtá'*, *duhitá'*, et si l'on accorde qu'il y a, quant au thème, entre le nominatif d'une part et les cas obliques de l'autre, une certaine opposition, on ne pourra s'étonner de rencontrer un ĭ dans *mati*, *dŭšti*, et un *e* dans les cas obliques, par exemple à l'accusatif *mater-e*, *dŭšter-e* (= sanscrit *mâtár-am*, *duhitár-am*). Le lithuanien, qui est très-étroitement uni au slave, présente les nominatifs *mōtė́*, *duktė́*, *sesŭ* en regard des thèmes *mōtèr*, *duktèr*, *sesèr* (les seuls qui soient terminés en *r*) : cet accord vient confirmer notre proposition, que la perte de la lettre *r* dans les formes analogues en slave appartient à une époque où les langues letto-slaves, le sanscrit, l'ancien perse et le zend ne s'étaient pas encore séparés, et qu'elle ne doit pas s'expliquer par la loi phonique déjà plusieurs fois mentionnée.

SINGULIER.

§ 266. Formation du nominatif, de l'accusatif et de l'instrumental.

Considérons maintenant de plus près la formation des différents cas, et d'abord celle du nominatif et de l'accusatif singuliers. Ces deux cas ont perdu (§ 92 [m]) les signes casuels *s* et *m*, à l'exception des thèmes féminins en *a*, dont l'accusatif représente le *m* primitif et le *n* borussien par le son nasal faible dont il a été question ci-dessus (§ 92 [a]) : ce son nasal détermine le changement de l'*a* primitif en *u*, de même qu'en latin nous avons au génitif pluriel la désinence *um* au lieu du sanscrit *âm* (*ped-um* = sanscrit *pad-ấm*). On peut comparer влдовѫ *vidovu-ṅ* avec le sanscrit *vidávâ-m* et le latin *vidua-m; novu-ṅ* avec le sanscrit *návâ-m*, le latin *nova-m*; et, d'autre part, *novŭ* « novus, novum » (thème *novo*, § 257) avec le sanscrit *náva-s*, *náva-m*, latin *novu-s*, *novu-m*, grec *νέο-ς*, *νέο-ν*. Les thèmes en *r*, dont le nominatif vient d'être examiné (§ 265), ont, quand ils ne passent pas dans la déclinaison en *i*, à l'accusatif un *e*, qui n'est évidemment qu'une voyelle de liaison (à l'origine un *a*), à l'aide de laquelle le signe casuel perdu était joint au thème. On peut comparer *mater-e*[1] avec le sanscrit *mâtár-a-m*, zend *mâtar-ĕ-m*, latin *ma-tr-e-m*, dorien *μᾶτέρ-α*. Les thèmes masculins en *n* ont au nominatif ꙑ *ŭ* au lieu du sanscrit *â*, du lithuanien *ù* (§ 140) ; exemple : камꙑ *kamŭ* « pierre » = lithuanien *akmŭ*, sanscrit *áśmâ*. Si la suppression de la consonne finale avait eu lieu seulement au temps où la langue slave formait déjà une langue à part, et si elle devait s'expliquer par la règle énoncée au § 92 [m], *kamen* aurait très-probablement donné *kame*, et non *kamŭ*, et le lithuanien,

[1] Miklosich, ouvrage cité, § 67.

qui tolère le groupe *ns* à la fin des mots, aurait conservé le *n* avec le signe casuel; il aurait donné par conséquent *akmèn-s* au lieu de *akmŭ*, dont l'*ŭ* représente évidemment l'*â* sanscrit de *áśmâ* (§ 92 a). Les thèmes neutres en ЄН n'ont pas laissé périr tout à fait la consonne finale du thème au nominatif-accusatif-vocatif, ou bien ils l'ont reprise sous la forme affaiblie *ṅ* : aussi ИМѦ *imaṅ* «nom» (venant de *nimaṅ*) concorde mieux avec le latin *nōmen* qu'avec le sanscrit *nâma*, le zend *nâma* et le gothique *namô*.

A l'instrumental, tous les masculins et neutres ont la terminaison МЬ *mĭ* [1]. Pour les féminins, au contraire, cette terminaison manquerait si la désinence féminine Ѫ *uṅ* n'était pas, comme je le suppose, en ce qui concerne son *ṅ*, un reste de МЬ *mĭ*, de même qu'à la première personne du singulier du présent la plupart des verbes ont *u-ṅ* pour le sanscrit *â-mi*. Je crois, en effet, que l'instrumental ВЬДОВОѬ *vĭdovoj-uṅ* (du thème *vĭdova*), dont le correspondant sanscrit est *vidavay-â*, a ajouté à la désinence indienne ou primitive une désinence nouvelle, dont la forme plus ancienne *mĭ* s'est altérée en *ṅ*. En ce qui concerne cette accumulation de deux désinences casuelles à signification identique, je rappelle le procédé analogue du dialecte védique et du zend, au nominatif pluriel (§ 229).

Les thèmes féminins en И *i* changent cette voyelle devant la désinence Ѫ *uṅ* en *ij*, comme en général, même dans les masculins, un i précédé d'une consonne et suivi d'une voyelle devient *ij*; exemple : *noštij-uṅ* «par la nuit». On a de même en pâli *rattiy-â* du thème *ratti* (§ 202).

§ 267. Formation du datif et du locatif.

Pour les thèmes à consonne et pour les thèmes finissant par Ъ *ŭ* = sanscrit *u*, le datif est en apparence identique au locatif : il

[1] Comparez § 161, et, pour l'arménien, § 183 a, 4.

a la désinence *i*; exemples : *sŭnov-i*, *kamen-i*, *mater-i*, *nebes-i*, qu'on peut comparer aux locatifs sanscrits *sûnáv-i* (forme védique), *áśman-i*, *mâtár-i*, *nábas-i*. Mais je crois à présent que cet *i* slave représente le caractère du datif sanscrit *ê* = *ai* : de cette diphthongue, la dernière partie seulement se sera conservée en ancien slave, comme en lithuanien et en latin; pareille chose a lieu au nominatif pluriel des thèmes masculins en *o*, comme *vlŭk'-i* « loups », qu'on peut comparer au lithuanien *wilka-i* (dissyllabe), et ТИ *ti* « ceux-ci », qu'on peut comparer au dorien *τοί*, au gothique *thai*, au sanscrit *tê*, au lithuanien *tê* et au lette *tee* (= *tê*). Ce qui me confirme surtout dans cette opinion, c'est que, en ancien slave, dans la plupart des classes de mots, le datif et le locatif sont rigoureusement distingués. Pour les thèmes masculins et neutres en *o*, le ѣ *ê*, qu'on rencontre par exemple dans НОВѢ *novê* « in novo », représente l'*ê* sanscrit de *návê* (venant de *nava-i*) et l'*e* lithuanien de formes comme *wilkè* (en slave ВЛЪЦѢ *vlŭkê*). Au contraire, le ОУ *u* du datif *vlŭku* représente l'*ui* lithuanien de *wilkui* (§ 176); il y a, par conséquent, suppression d'un *i*. Dans la déclinaison pronominale, ТОМОУ *to-mu* « à celui-ci » répond au sanscrit *tá-smâi* et au lithuanien *tá-mui* (archaïque); *tă-m* et le locatif ТО-МЬ *to-mĭ* répondent au sanscrit *tá-smin* et au lithuanien *tŭ-mi*.

§ 268. Datif et locatif des thèmes féminins en *a* et en *ja*, des thèmes en *i*, en *jo* et en *jă*.

Le ѣ *ê* du locatif des thèmes féminins en *a* représente, comme contraction de *ai*, le sanscrit *ây* et le lithuanien *ōj*, par exemple dans *áśvây-âm*, et dans *âśwōj-e* « in equâ » (§ 202). On aura donc *vĭdovê* = sanscrit *vidavây-âm*, РѪЦѢ *runkê* « in manu » = lithuanien *rankōj-è*. Au datif, le ѣ *ê* du slave *runkê* répond à l'*ai* lithuanien de *rankai* (§ 176). Les thèmes en И *i*, tant masculins que féminins, ont comme finale au datif et au locatif la finale du thème;

exemples : *gosti* qui signifie aussi bien «hospiti» que «in hospite»; *nósti* «nocti» et «in nocte». On peut admettre qu'ici le caractère casuel *i* s'est fondu avec l'*i* du thème, comme dans les datifs latins tels que *ovî* = *ovi-î*, *turrî* = *turri-î*. Les thèmes masculins et neutres en *jo* et en *jŭ*, et les thèmes féminins en *ja*, contractent cette syllabe en *i* au locatif (ces derniers également au datif) sans adjonction de signe casuel; exemples : кнѧзи *knańsi* «dans le prince», лици *lizi* «dans le visage», *vraći* «dans le médecin», *voli* «voluntati» et «in voluntate», des thèmes *knańsjo* (masculin), *lizjo* (neutre), *vraćjŭ* (masculin), *volja* (féminin).

§ 269. Formation du génitif. — Origine de la désinence pronominale *go*.

Au génitif, la terminaison *as*, *os*, *is* qui, dans les langues congénères, se joint aux thèmes finissant par une consonne, a dû perdre le *s* (§ 92[m]); mais la voyelle est restée. Elle paraît sous la forme *e* à tous les thèmes finissant par une consonne, ainsi qu'aux thèmes féminins en ꙑ *ū* (§ 261); on a donc *imen-e* «du nom» qui répond à *nâmn-as*, *nômin-is*; *nebes-e* «du ciel» qui répond à *nábas-as*, *νέφε(σ)-ος*; *mater-e* qui répond à *mâtr-is*, *μητρ-ός*; *svekrŭv-e* «socrûs» qui répond aux formes comme *bruv-ás* «supercilii», *ὀφρύ-ος*. A cette analogie obéissent aussi les formes pronominales *men-e* «mei», *teb-e* «tui», *seb-e* «sui», dont les thèmes sont *men*, *teb*, *seb*.

La terminaison plus pleine des génitifs sanscrits en स्य *sya* se retrouve dans la désinence *go* du génitif pronominal, par exemple dans *to-go* = *tá-sya* (§ 188). Ce rapprochement seul pourrait tenir lieu de preuve; mais qu'on veuille bien, pour achever l'évidence, se rappeler le durcissement si fréquent de la semi-voyelle *j* en *g* et, en prâcrit, en ज् *ǵ* (§ 19); il serait d'ailleurs extrêmement invraisemblable que le slave se fût créé une terminaison toute nouvelle de génitif, terminaison complétement étrangère à toutes

les langues congénères. Si l'on prend donc le *g* de la désinence *go* pour un durcissement de *j* (en sanscrit य् *y*), il se trouve que l'ancien slave a conservé de la terminaison *sya* exactement autant que le grec; *go* répondra au grec *ιο* (§ 189), et, en particulier, *to-go* «hujus» sera le pendant du grec *το-ῖο*. Mais comme, en slave, les sifflantes alternent souvent avec les gutturales (§ 92[g]), on pourrait conjecturer aussi que le *g* de *go* est l'altération de la lettre sanscrite *s*, et que la semi-voyelle de *sya* a disparu. Toutefois il ne faut pas perdre de vue qu'à l'ordinaire, en ancien slave, c'est seulement χ, et non la moyenne gutturale, qui a pris la place d'une sifflante primitive. Aussi Schleicher[1] et Miklosich[2] adoptent-ils la première de ces deux explications[3].

§ 270. Génitif des thèmes en *o*, en *ŭ* et en *i*.

Les thèmes en *o*, soit de substantifs, soit d'adjectifs, ont perdu l'ancienne désinence du génitif *go*; mais, par compensation, ils ont gardé l'ancien *a* du thème, au lieu de l'affaiblir en *o* (§ 92[a]); exemples : *raba* «servi», *nova* (= sanscrit *nâva-sya*) «novi» (comparez § 190). Les thèmes en *ŭ* font régulièrement leur génitif

[1] Théorie des formes du slave ecclésiastique, p. 235.

[2] Grammaire comparée des langues slaves, p. 61.

[3] Il y a aussi en ancien slave une forme de génitif pronominal en *so*, à savoir ЧЬСО *čïso* «cujus?» (neutre), qu'on écrit aussi *česo*. Mais je ne saurais plus attribuer à cette forme la même importance que dans la première édition de cet ouvrage, depuis que j'ai vu par les écrits grammaticaux de Miklosich (Grammaire comparée des langues slaves, III, p. 67 et suiv.) que *čïso*, *česo* peuvent devenir des thèmes; en effet, on y peut encore ajouter la désinence *go* (*čïso-go*, *česo-go*), et il en dérive les datifs et locatifs *čïso-mu*, *česo-mu*, *čïso-mĭ*, *česo-mĭ*, en opposition avec les formes plus simples *čï-mu*, *če-mĭ*. On peut, par conséquent, considérer *čïso* comme un thème pronominal composé, à la façon de *čïto* «quid», qui n'est usité qu'au nominatif et à l'accusatif. De même que le second membre de cette forme *čïto*, laquelle est composée, mais dénuée de flexion, répond au thème grec *το* et au thème sanscrit *ta*, on pourrait rapprocher *so* du thème sanscrit *sa* (§ 345) et du thème grec *ὁ*. Ou bien encore on pourrait supposer que le *s* de *čïso*, *česo* provient d'un ancien *t*, de sorte qu'à l'origine les thèmes neutres *čïto* et *čïso* auraient été identiques.

en оу *u*, c'est-à-dire qu'ils prennent le gouna (§ 92 [f]); cette forme répond à la forme sanscrite *ô-s* et à la forme lithuanienne et gothique *au-s*, avec la suppression obligée de *s* (§ 92 [m]); exemple: сынoу *sûnu* «filii», qu'on peut comparer au sanscrit *sûnô-s*, au lithuanien *sūnaú-s*, au gothique *sunau-s*. Les thèmes en *i*, tant masculins que féminins, ont le thème à l'état nu; exemples : *gosti*, en regard du gothique *gasti-s*, du latin *hosti-s*; *nošti* «noctis», en regard du lithuanien *nakté-s* et des formes sanscrites et gothiques comme प्रीतेस् *prîtê-s*, *anstai-s* (§ 185).

§ 271. Génitif des thèmes féminins en *a*.

Les thèmes féminins en *a*, à l'exception de ceux qui ont *j* comme lettre pénultième, changent au génitif cet *a* en ꙑ *ü*; exemple : *vodü* «aquæ», de *voda*. J'explique cet *ü*, ainsi que celui du nominatif-accusatif-vocatif pluriel, par l'influence euphonique de la lettre *s* qui terminait primitivement cette forme (§ 92 [d]). Après *j*, le génitif est ѧ *añ*; exemple : волѩ *voljañ* «voluntatis». De même, dans la déclinaison féminine pronominale, on a des formes comme тоѩ *tojañ*, en regard du sanscrit *tá-syâs*, du gothique *thi-zôs* (§ 174) et du borussien *stei-ses*. Cette nasale, en ancien slave, ne peut guère s'expliquer autrement que comme la transformation d'un ancien *s* : je rappellerai la désinence prâcrite हिं *hiñ* représentant le sanscrit *bis* et les formes grecques comme φέρομεν (dorien φέρομες), φέρετον pour le sanscrit *bárâmas*, *báratas*, *báratas* (§ 97). Mais il est remarquable qu'en ancien slave la semi-voyelle *j* ait le pouvoir de protéger, jusqu'à un certain point, le *s* qui se trouve à la fin de la syllabe suivante, en sorte que cette lettre ne se perd pas complétement, mais devient un *ñ*[1]. L'effet subsiste même dans les formes où le *j* a dû dispa-

[1] Le *ñ* du génitif pourrait encore être expliqué d'une autre manière. Il se pourrait qu'une nasale inorganique se fût insérée devant le *s* de la désinence, comme

raître en vertu du § 92[1]; ainsi nous avons de доушѧ *duša* « âme » (pour *dušja*, venant de *duchja* = lithuanien *dūšià*), le génitif singulier et le nominatif-vocatif pluriel доушѧ *duša-ṅ*, en regard du lithuanien *dūšiô-s*, *dúšō-s*.

§ 272. Vocatif.

Au vocatif, qui en ancien slave comme dans les langues congénères est dépourvu de suffixe casuel, l'*o* s'affaiblit en *e* (ε) et l'*a* en *o* (§ 92[a])[1]; on aura, par conséquent, *nove* venant de *novo* « neuf » : comparez le sanscrit *náva*, le latin *nŏvĕ*, le grec νέ(*F*)ε et les formes lithuaniennes comme *póne*. Le vocatif de *voda* « eau » est *vodo*, celui de *volja* est *vole* pour *voljo*, celui de *knańsjo* « prince » est *knańe*[2] pour *knańje*. Les thèmes en ъ *ŭ* frappent cette voyelle du gouna, ce qui nous donne оу *u* (§ 92[f]); exemple : сынoу *sŭnu* « fils », en regard du sanscrit *sûnô*, du lithuanien *sūnaú*, du gothique *sunau* (§ 205). Mais plus souvent les thèmes en *ŭ*, si la voyelle finale n'est pas précédée d'un *j*, passent dans la déclinaison des thèmes en *o*; on a donc : *sŭne*, qui nous présente une forme plus altérée que врачоу *vraču* « médecin » venant du thème *vračjŭ*. Ici encore, comme plus haut (§ 271), dans les formes en *jaṅ*, le *j* exerce une influence protectrice sur la partie du mot dont il est suivi.

Les thèmes en *i*, en ancien slave comme en zend et en grec, ont le vocatif identique au thème ; exemples : *gosti* « hôte ! », *nošti* « nuit ! », comme nous avons en zend *paiti*, *âfrîti*, et en grec πόσι, πόρτι.

on a au datif pluriel, en borussien, *mans* au lieu de *mas* (§ 215, 2), et que, la consonne finale ayant été supprimée, le *n* fût demeuré.

[1] Les thèmes adjectifs terminés au féminin en *a* gardent cette voyelle au vocatif : on a, par exemple, *dobra* « bona ! » en regard de *vidovo* « veuve ! ».

[2] з *z*, devant *e*, se change en ж *ž*.

DUEL.

§ 273. Les trois cas du duel, en ancien slave.

L'ancien slave a gardé le duel ; il surpasse par là le gothique, à qui ce nombre manque pour les substantifs. Les désinences du duel sont mieux conservées en ancien slave qu'en lithuanien, et la déclinaison est d'un cas plus riche qu'en grec. On ne saurait méconnaître l'accord qui règne entre l'ancien slave, le sanscrit et le zend. Comparez :

	Sanscrit.	Zend.	Ancien slave.
Nominatif-accusatif[1] (masculin).....	*ubā́* (forme véd.) «ambo»	*ubâ*	*oba*
(féminin-neutre).	*ubē̆́*	*ubê*	*obê*
Instrum.-datif-abl. (masc.-fém.-neutre).	*ubā́-byâm*	*ubôi-bya*	instr.-dat. *obê-ma*[2]
Génitif-locatif (masc.-féminin-neutre).	*ubáy-ôs*	*ubôy-ô*	*oboj-u*[3].

Le neutre sanscrit *ubē̆́* se compose du thème *ubá* et du suffixe casuel *î* (§ 212) ; le féminin *ubē̆́* est une forme mutilée pour *ubay-âu* : elle n'a donc pas de désinence casuelle (§ 213).

[1] C'est en même temps le vocatif, si l'on fait abstraction du recul de l'accent qui a lieu en sanscrit (§ 204).

[2] Sur la désinence *ma*, voyez § 222. Le ѣ *ê* précédent, qui est pour l'*o* du thème, paraît seulement dans la déclinaison pronominale, à laquelle se conforment aussi les mots qui signifient «deux» et «tous deux». Au contraire, en zend, on trouve la diphthongue ⲉⲓ *ai* ou ⲟⲓ *ôi* dans tous les thèmes masculins-neutres en *a* (§ 221).

[3] C'est seulement dans la déclinaison pronominale que les thèmes masculins-neutres en *o* et les thèmes féminins en *a* ont au génitif-locatif duel *oj-u*. Les thèmes substantifs et adjectifs en *o*, *a*, suppriment cette voyelle devant la désinence casuelle ; exemples : *vlăk'-u* «les deux loups», pour le sanscrit *vṛkay-ôs*, le zend *vĕhrkay-ô* : *vidov'-u* «les deux veuves», pour le sanscrit *vidavay-ôs* (§ 225).

Les thèmes masculins et féminins en и *i* gardent cet *i* invariable, au lieu de l'allonger comme font le sanscrit et le zend (§ 210 et suiv.); comparez *gosti* « deux hôtes », *nošti* « deux nuits » avec les formes sanscrites comme *pátî, prîtî*, et les formes lithuaniennes comme *awì* (§ 211). Les thèmes en ъ *ŭ* suivent le même principe et ont, par exemple, сꙑнꙑ *sūnū* « deux fils », en regard du sanscrit *sûnû* et du lithuanien *sūnù*[1]. Toutefois, les formes duelles comme *sūnū* sont rares[2]: ordinairement les thèmes en *ŭ* passent, aux cas en question, dans la déclinaison des thèmes en *o*; on a, par conséquent, *sūna*, d'après l'analogie de *vlŭka*.

Les formes neutres en *i*, venant de thèmes terminés par une consonne, comme *imen-i, nebes-i, telańt-i*, sont très-dignes de remarque[3], si cet *i* est réellement la désinence casuelle et s'il correspond, par conséquent, à l'*î* sanscrit de *nâmn-î, nábas-î, bárat-î*, et à l'*i* zend de *nâmain-i*. Cette supposition n'a rien que de très-plausible, surtout si l'on observe que l'ancien slave représente par ѣ *ê* l'*ê* du duel sanscrit provenant de *a* + *î*, comme dans обѣ *obê* = sanscrit *ubê* (venant de *uba-î*). Pourquoi *imen-i, nebes-i* ne correspondraient-ils pas à *nâmn-î, nábas-î*? Il est vrai qu'à plusieurs cas les thèmes terminés par une consonne passent, en ancien slave, dans la déclinaison des thèmes en *i* (surtout devant les désinences commençant par une consonne); mais il n'y a pas en slave de thèmes neutres en *i* dont l'analogie aurait pu influer, aux cas en question, sur la flexion des thèmes neutres terminés par une consonne. Ajoutons que si l'on considère l'*i* de *imeni, nebesi, telańti* comme la désinence casuelle et non comme la voyelle

[1] Il faut rappeler ici que ꙑ correspond d'ordinaire, sous le rapport étymologique, à un ऊ *û* sanscrit (§ 92 ᵉ).

[2] Voyez des exemples dans Miklosich, Grammaire comparée des langues slaves, p. 15 et suiv.

[3] C'est par la Grammaire comparée de Miklosich que j'ai appris à connaître ces formes, dont je n'ai pu parler dans la première édition de mon ouvrage.

finale du thème élargi, il n'y aura plus un seul cas à désinence commençant par une voyelle qui ne se forme du thème primitif.

Il en est autrement pour les thèmes masculins en *n*, comme *kamen* «pierre». Ils élargissent le thème, non-seulement au nominatif-accusatif-vocatif duel *kameni*, mais encore au génitif-locatif duel *kamenij-u*[1] et au génitif pluriel **камений** *kamenij*[2], qu'on peut opposer aux formes neutres *imen-u*, *imen-ŭ*.

Quant aux formes en ѣ *ê*, qui, au nominatif-accusatif-vocatif duel des thèmes terminés par une consonne, prennent ordinairement la place des formes organiques en *i* (*imenê*, *nebesê*, *telańtê* pour *imen-i*, *nebes-i*, *telańt-i*), elles dérivent évidemment d'un thème élargi par l'addition d'un *o* (*imeno*, *nebeso*, *telańto*). Le même fait se présente pour les locatifs pluriels de tous les thèmes terminés par une consonne, en sorte qu'on a ѣхъ *ê-chŭ* qui supposerait en sanscrit la désinence *êśu*.

PLURIEL.

§ 274. Nominatif-vocatif pluriel.

Au nominatif-vocatif pluriel la désinence sanscrite *as*, en grec *ες*, s'est maintenue sous la forme *e*, c'est-à-dire avec la suppression obligée de la consonne finale. Comparez, par exemple, *sŭnov-e* «fils», *kamen-e* «pierres» avec le sanscrit *sûnáv-as*, *áśmân-as* et les formes grecques comme *νέκυ-ες*, *δαίμον-ες*; rapprochez encore *gostij-e* «hôtes» des formes sanscrites et grecques comme *pátay-as*, *πόσι-ες*. Au contraire, les féminins *nošti* «nuits», *materi* «mères» (ce dernier venant d'un thème élargi par l'addition

[1] Formé comme *gostij-u*. On a *ij* au lieu d'un simple *j*, d'après le même principe qu'en ancien perse et en pâli (comparez § 202).

[2] La désinence casuelle est perdue comme avec les vrais thèmes en *i*; exemples : *gostij*, *noštij*, venant de *gostij-ŭ*, *noštij-ŭ*.

d'un *i*) paraissent au nominatif-vocatif pluriel sans désinence casuelle. Une lacune analogue existe dans la déclinaison du vieux haut-allemand : dès la plus ancienne période de cette langue, les féminins ont perdu au génitif singulier le signe casuel *s*, tandis que les masculins à forme forte l'ont gardé : rapprochez, par exemple, *ensti* « gratiæ » de *gaste-s* « hospitis ».

En ce qui concerne les pluriels comme *vĭdovŭ*, *voljaṅ*, venant des thèmes *vĭdova*, *volja*, je renvoie au § 271. Pour les formes comme *vlŭk'-i* « loups » pour *vlŭkoi* ou *vlukoj* (comparez λύκοι, lithuanien *wilkai*), voyez § 228[b].

Comme en zend, en grec, en latin et en gothique, les neutres ont *a* pour désinence du nominatif-accusatif-vocatif pluriel ; exemple : *imen-a*, qu'on peut rapprocher du zend *nâman-a*, du latin *nômin-a*, du gothique *namn-a* et des formes grecques comme μέλαν-α. *Nebes-a* surpasse le grec νέφε(σ)-α par la conservation de la consonne finale du thème ; *telaṅt-a* « veaux » s'accorde très-bien avec les formes grecques comme ἱστάντ-α, λύσαντ-α (§ 264) ; les formes comme дѣла *dêla* (du thème *dêlo* « œuvre ») répondent aux formes zendes, grecques, latines et gothiques comme [illegible] *dâta*, δῶρα, *dôna*, *daura*. Dans cette classe de mots, la voyelle finale du thème, laquelle est ou était un *a*, s'est partout confondue avec la voyelle de la désinence (§ 231).

§ 275. Accusatif pluriel.

Les thèmes masculins et féminins ont perdu la désinence *s* de l'accusatif : elle a subsisté en lithuanien, mais elle a dû être supprimée en ancien slave par suite de la loi phonique déjà souvent mentionnée (§ 92[m]). Les thèmes en *o* et en *a* ont changé leur voyelle finale en *ŭ*, sous l'influence, comme il semble, de la lettre *s* qui suivait à une époque plus ancienne (§ 271); *novŭ* signifie donc aussi bien « novos » que « novas », suivant qu'il vient du thème *novo* ou *nova*. Les thèmes masculins en *jo* (par

euphonie **к** *je*) et les thèmes féminins en *ja* se terminent à l'accusatif pluriel en **ѩ** *jan*; exemples : **конѩ** *konjan* « equos », du thème *konjo*; *voljan* « voluntates », du thème *volja*. Je reconnais actuellement dans cette lettre *n* la pénultième de la forme primitive en *ns*.

Des thèmes *gosti* « hôte » et *nosti* « nuit » viennent les accusatifs semblables *gosti*, *nosti* : au contraire, en lithuanien, nous avons des formes comme *genti-s*, *awi-s* (§ 242). Les thèmes en **ъ** *ŭ* forment leur accusatif pluriel d'un thème élargi en *ovo*; exemple : *sŭnovŭ* « filios ». Les thèmes en *n* et en *r* sont élargis par l'addition d'un *i* : *kameni*, *materi*.

§ 276. Instrumental pluriel des thèmes en *o* et en *jo*.

A l'instrumental pluriel, les thèmes en *o* et ceux qui ajoutent un *o* à la lettre primitivement finale ont **ꙑ** *ü* comme désinence : j'y reconnais la désinence sanscrite et zende *âis*, le lithuanien *ais*, *s* ayant été nécessairement supprimé et le deuxième élément de l'ancienne diphthongue s'étant perdu; le **ꙑ** *ü* représente donc, comme à l'accusatif pluriel, l'*o* du thème. Comparez *vlŭkü* « par les loups » avec le lithuanien *wilkais*, le sanscrit *vṛkâis*, le zend *vĕhrkâis*. On a de même *sŭnovŭ*, *imenü*, *nebesü*, *telantü* des thèmes élargis *sunovo*, *imeno*, *nebeso*, *telanto*.

Les thèmes masculins et neutres en *jo* ont **и** *i* au lieu de *jü*, qu'on s'attendrait à avoir d'après la règle générale; exemple : **мори** *mori* (qu'il faut peut-être prononcer *morji*), du thème *morjo* « mer ».

§ 277. Instrumental pluriel en *mi*. — Datif pluriel.

Les classes de mots qui, dans le sanscrit ordinaire et en zend, ont conservé à l'instrumental pluriel la désinence भिस् *bis*, 𐬠𐬌𐬱 *bis*, ont en ancien slave *mi*. La désinence lithuanienne est *mis*

(§ 92[k]). Exemples : *vĭdova-mi* = sanscrit *vidavâ-bis* « par les veuves » ; ржкамн *rųka-mi* = lithuanien *rankō-mis* « par les mains ».

Les thèmes en н *i* affaiblissent cette voyelle devant *mi* en ь *ĭ*; exemples : *gostĭ-mi*, *nostĭ-mi* en regard des formes lithuaniennes comme *genti-mis*, *awi-mis*, des formes sanscrites comme *pati-bis*, *prîti-bis*, des formes arméniennes comme *ôʒi-vq* (§ 216). Les thèmes masculins en *n* et les thèmes féminins en *r* suivent la même analogie et forment ce cas d'après la déclinaison en *i*; exemples : *kamenĭ-mi*, *dŭsterĭ-mi*. En lithuanien, nous avons des formes comme *akmeni-mis*, *dukteri-mis*, lesquelles viennent également d'un thème inorganique en *i*.

Au datif pluriel, la désinence pour toutes les classes de mots est *mŭ* : il n'est pas difficile de reconnaître dans cette syllabe le *mus* lithuanien (= sanscrit *byas*, latin *bus*) avec l'affaiblissement de la voyelle et la suppression nécessaire de la consonne finale (§ 92[m]). Les thèmes en *i* changent cette voyelle devant la désinence *mŭ*, en *e*, et tous les thèmes terminés par une consonne, quel que soit leur genre, passent dans la déclinaison en *i*; exemples : *goste-mŭ*, *noste-mŭ*, *kamene-mŭ*, *dŭstere-mŭ*, *nebese-mŭ*, *telante-mŭ*. On peut se demander pourquoi nous avons à l'instrumental pluriel le changement de l'*i* du thème en *ĭ*, et pourquoi au datif le changement en *e*. Je crois que cette différence vient du poids de la terminaison. La désinence *mŭ* ne forme qu'une demi-syllabe et les thèmes qui en sont suivis gardent le nombre de leurs syllabes, quoique avec le changement de l'*i* en *e*. Au contraire, la désinence de l'instrumental *mi* forme une syllabe entière, et les thèmes en *i* qui en sont suivis réduisent de moitié leur syllabe finale, en changeant н *i* en ь *ĭ*, cette dernière voyelle ne formant qu'une demi-syllabe. C'est sur le même principe que repose le changement qui a lieu dans le thème devant la désinence *mĭ* de l'instrumental singulier et devant *mi* de l'instrumental pluriel. Devant *mĭ*, qui ne forme qu'une demi-syllabe,

gosti, *nosti* et les thèmes de même sorte gardent leur caractère dissyllabique, tout en changeant l'*i* en *e*; exemples : *goste-mĭ* « par l'hôte », *noste-mĭ* « par la nuit ». Mais au pluriel nous avons *gostĭ-mi*, *nostĭ-mi*.

§ 278. Génitif pluriel.

La syllabe *âm*, qui est la désinence du génitif pluriel sanscrit, devait perdre en slave sa consonne finale, en vertu de la loi phonique souvent mentionnée. Mais l'*â* lui-même a subi un grand affaiblissement, quand la désinence n'est pas totalement supprimée; il est changé en ъ *ŭ*, c'est-à-dire que le slave nous présente une forme beaucoup plus altérée que le lithuanien, où tous les génitifs pluriels sont terminés en *ū* long. On peut comparer *kamen-ŭ* avec le lithuanien *akmen-ú* et le sanscrit *áśman-âm*; *imen-ŭ* « nominum » avec le sanscrit *nâmn-âm*, le latin *nomin-um*, le gothique *namn-ê*. C'est d'après le même principe que sont formés *nebes-ŭ* (= sanscrit *nábas-âm*, grec νεφέ(σ)-ων) et *telant-ŭ*; ce dernier exemple répond aux formes grecques comme *ἱστάντ-ων*.

Les thèmes en *o* et en *a* suppriment leur voyelle finale devant la désinence casuelle; exemples : *vlŭk'-ŭ* « luporum », *runk'-ŭ* « manuum », en regard des formes lithuaniennes *wilk'-ū*, *rank'-ū* et des formes latines comme *soci'-um*, *amphor'-um*. Au contraire, les thèmes en *i* ont perdu la désinence casuelle; mais le changement de l'*i* du thème en ий *ij* prouve qu'il y a eu plus anciennement une voyelle à la désinence; exemples : гостий *gostij* « hospitum », ноштий *noštij* « noctium » (venant de *gostij-ŭ*, *noštij-ŭ*). Par le changement de l'*i* en *ij*, ces formes s'accordent bien avec les nominatifs comme *gostij-e* « hôtes » (§ 274). Le génitif *desant-ŭ*, venant du thème féminin *desanti* « dix », est seul de son espèce[1] : en ce qui concerne la suppression de l'*i* du thème devant la dé-

[1] Voyez Miklosich, ouvrage cité, p. 51.

sinence casuelle, il ressemble aux génitifs gothiques comme *gast'-ê*, *anst'-ê*; mais il est plus altéré que les génitifs lithuaniens comme *awi-û* «ovium» (dissyllabique).

La déclinaison pronominale présente хъ *chŭ* comme désinence, en regard de la terminaison sanscrite *sâm* ou *śâm*[1] et du borussien *son* (§ 248); exemple : тѣхъ *tê-chŭ* «horum», pour le sanscrit *têśâm* (masculin-neutre) et aussi pour le féminin *tâ-sâm*, qui devrait plutôt faire en ancien slave *ta-chŭ*.

§ 279. Locatif pluriel.

La désinence du locatif pluriel est хъ *chŭ*, comme au génitif de la déclinaison pronominale : comme *su* ou *śu* (§ 21 [b]) en sanscrit, *chŭ* se trouve dans toutes les classes de mots. Le changement de la sifflante en gutturale aspirée n'a eu lieu qu'après la séparation des langues slaves d'avec les langues lettes (§ 92 [g]) : en effet, au lieu de хъ *chŭ* le lithuanien a les formes *sa*, *su*, *se* ou simplement *s* (§ 253). Dans la désinence sanscrite *su* nous avons reconnu une forme mutilée pour *sva*, dont le व *v* s'est vocalisé en *u* : nous pouvons donc nous demander s'il faut aussi voir dans le slave ъ *ŭ* une vocalisation de в *v*, ou si, dans la terminaison slave la semi-voyelle a été supprimée et l'*a* changé en *ŭ*, comme au génitif (§ 278). Je regarde la seconde explication comme la vraie, à cause du rapport que nous avons constaté (§ 253) entre la désinence lithuanienne *su* et la désinence plus organique *sa*, et à cause de la relation qui existe entre le lithuanien *sâpna-s* «rêve» et le sanscrit *svápna-s*. Nous trouvons également un exemple de suppression d'un *v* après un *s* dans le slave *sestra* «sœur», qui est évidemment pour *svestra*.

Devant la désinence хъ *chŭ*, un *o* (= *a*) final se change en ѣ *ê*, comme en sanscrit *a* se change en *ê*. Au contraire, а *a* (= sans-

[1] Au sujet de х représentant un *s* ou un *ś* primitif, voyez § 92 [g].

crit *â*) reste invariable. Nous avons, par conséquent, *novê-chŭ* « in novis » (masculin-neutre) en regard du sanscrit *návê-su*, du zend *navai-šva* ou *navai-šu*; mais nous avons *nova-chŭ* en regard du féminin sanscrit *návâ-su* et du zend *navâ-hva*.

Devant la désinence *chŭ*, les thèmes en *i* changent cette voyelle en *e*; exemples : *goste-chŭ*, *noste-chŭ*. Les thèmes terminés par une consonne passent, au locatif pluriel, dans la déclinaison des thèmes en *i*; exemples : *kamene-chŭ*, *nebese-chŭ*, formés des thèmes élargis *kameni*, *nebesi*.

ADJECTIFS.

DÉCLINAISON DES ADJECTIFS.

§ 280. Adjectifs à déclinaison pronominale.

La déclinaison des adjectifs ne diffère pas de celle des substantifs. Il est arrivé, sans doute, que certaines formes de flexions qui, en sanscrit et en zend, appartiennent uniquement à la déclinaison pronominale, ont franchi dans les langues congénères les limites de cette déclinaison pour entrer dans celle des adjectifs; mais alors elles ne s'en sont pas tenues là et ont pénétré également dans celle des substantifs. Il a déjà été question (§§ 228, 248 et 274), en ce qui concerne le grec, le latin et le slave, de ce mélange de la déclinaison pronominale et de la déclinaison ordinaire. Nous ne voulons ajouter ici qu'une seule observation.

La syllabe annexe *sma*, qui est, en sanscrit, un des caractères de la déclinaison pronominale (§ 165 et suiv.), et qui ne sort pas de cette déclinaison, a pris, en pâli, une plus grande extension. Elle peut dans cette langue, à différents cas, venir se joindre à des thèmes substantifs et adjectifs masculins et neutres; elle peut notamment être ajoutée à tous les thèmes en *a*, *i*, *u*, y compris ceux qui primitivement se terminaient par une consonne, mais qui ont passé dans la déclinaison à voyelle, soit en prenant un complément, soit en subissant une apocope. C'est ainsi que *kêsa* «cheveu» fait à l'ablatif et au locatif singuliers, ou bien simplement *kêsâ* (pour *kêsât*), *kêsê*, ou bien *kêsa-smâ*,

kêsa-mhâ, *kêsa-smin*, *kêsa-mhi*; dans ces dernières formes, nous voyons le thème *kêsa* joint à *sma* ou à *mha*, qui est une sorte de métathèse de *sma*.

En lithuanien, cette même syllabe *sma*, moins le *s*, est passée au datif et au locatif singuliers dans la déclinaison adjective, sans entrer dans la déclinaison substantive[1], et sans laisser aux adjectifs la faculté de renoncer à cette syllabe annexe. Exemples : *gerá-m* (anciennement *gerá-mui*) «bono», *gera-mè* «in bono».

§ 281. Cause de la double déclinaison des adjectifs en allemand.

J'avais cru autrefois qu'on pouvait aussi appliquer au gothique l'explication qui vient d'être donnée au sujet des formes lithnaniennes comme *gerá-mui* ou *gerá-m*, et je rendais compte de l'accord qui règne au datif entre les adjectifs comme *blindamma* «cæco» et les pronoms comme *tha-mma* «huic», *i-mma* «ei», par un empiétement irrégulier de la déclinaison pronominale sur la déclinaison adjective. Mais je suis revenu de cette opinion en examinant la déclinaison de l'ancien slave. En effet, dans cette langue, les adjectifs indéterminés ne présentent aucun mélange de déclinaison pronominale et ils se déclinent exactement suivant le même principe que les substantifs *forts* dans les langues germaniques. J'en conclus que si la forme de déclinaison adjective, appelée par Grimm la *forme forte* et par Fulda la *forme abstraite*, s'écarte sur un certain nombre de points (il en est jusqu'à neuf) des substantifs forts, c'est-à-dire des substantifs à thème terminé par une voyelle, et s'accordent au contraire avec la déclinaison pronominale, cela vient de ce que ces adjectifs renferment réellement un pronom, comme il arrive

[1] En lette, le pronom annexe est entré en outre dans la déclinaison substantive; tous les substantifs masculins finissent au datif singulier par *m*. (Voyez § 173.)

pour les adjectifs déterminés, en slave et en lithuanien; or, il est naturel que ce pronom suive la déclinaison qui lui est propre.

Mais comme les adjectifs forts, dans les langues germaniques, sont définis ou personnifiés par le pronom qui leur est incorporé, il n'est pas étonnant qu'on évite cette forme de déclinaison, lorsque la fonction du pronom ainsi annexé est remplie par un pronom placé avant l'adjectif; c'est pour cette raison qu'on dit en allemand *guter* et *der gute*, mais non pas *der guter*; cette dernière forme blesserait l'instinct grammatical, car on sent dans *guter* la présence d'un pronom, comme on la perçoit encore dans *im* « dans le », *am* « auprès du », *beim* « chez le », quoique dans ces locutions le thème pronominal ait disparu et qu'il ne reste plus que la désinence casuelle[1]. L'usage a donc ici fidèlement maintenu les vrais principes, et la science grammaticale, qui sur d'autres points avait déjà expliqué ou dépassé les leçons de l'instinct, était moins avancée à cet égard que le sentiment irréfléchi; nous percevions dans les formes comme *guter, gutem, gute* plus que nous n'y reconnaissions, et le pronom, dont le corps avait disparu, faisait encore sentir en esprit sa présence[2]. La langue allemande fait preuve sous ce rapport de beaucoup de délicatesse et de logique : ainsi le mot *ein*, étant privé de son élément défini pronominal, se fait suivre de la forme forte, c'est-à-dire de la forme déterminée; exemples : *ein grosser könig, ein grosses haus* (et non *ein grosse könig, ein grosse haus*). Mais aux cas obliques, où nous avons *eines, einem*.

[1] On ne dit pas : *im dem haus*, mais *in dem haus* ou *im haus* « dans la maison »; on ne pourrait dire *beim dem vater*, mais il faut *bei dem vater* ou *beim vater* « chez le père ». — Tr.

[2] L'auteur fait allusion à la double déclinaison des adjectifs en allemand : *guter mann, gutem mann, gute männer*, à côté de *der gute mann, dem guten mann, die guten männer*. — Tr.

c'est-à-dire le mot *ein* pourvu de son élément pronominal et défini, c'est la forme indéterminée de l'adjectif qui devra suivre; exemples : *eines grossen königs*, *einem grossen könig* (et non *eines grosses königs*, *einem grossem könig*). L'accusatif masculin *grossen* est à la fois défini et indéfini : mais, comme forme indéfinie, *grossen* est simplement le thème à l'état nu, et, par conséquent, il est identique avec le génitif et le datif indéterminés, lesquels sont également dépourvus de flexion. Au contraire, comme forme définie, *grossen* doit son *n* à la flexion.

§ 282. Origine de la déclinaison déterminée en lithuanien et en ancien slave. — Déclinaison du pronom *ja*.

Le thème pronominal qui sert à former la déclinaison déterminée, en lithuanien et en ancien slave, est *ja*[1]. En ancien slave, *ja* devait devenir *jo* (§ 257) et ensuite *je* ou *e* (§ 92[1]) : grâce au monosyllabisme de cette forme, le *j*, qui aurait disparu dans un mot polysyllabique, a été conservé; mais il s'est changé, à certains cas, en *i*, après la chute de la voyelle. En lithuanien comme en ancien slave, *ja* signifie «il»; mais cette dernière langue a conservé l'ancien sens relatif de *ja*, quand il est uni avec жє *ẓe* (*i-ẓe* «lequel»).

Nous donnons la déclinaison complète de *ja* dans l'une et l'autre langue :

[1] C'est le य *ya* relatif sanscrit. On peut comparer l'emploi de *ya* en zend, où il joue le rôle d'un article (§ 237). De même, en albanais, l'article suffixé présente au féminin un rapport frappant avec les adjectifs déterminés en ancien slave; rapprochez, par exemple, *γρύα-ja* «la femme» de l'ancien slave *dobra-ja* «bona» (§ 283); à cette dernière forme répondent les formes fortes comme *halb-iu* «dimidia», en vieux haut-allemand. (Voyez mon mémoire Sur l'albanais, p. 58.)

LITUANIEN.

	Singulier.		Duel.		Pluriel.	
	Masculin.	Féminin.	Masculin.	Féminin.	Masculin.	Féminin.
Nominatif.	*jis*	*ji* [1]	*ju* [2]	*ji* [3]	*jë*	*jōs*
Accusatif..	*jiṅ*	*jeṅ*	*ju*	*ji*	*jus*	*jes*
Instrum...	*ju* [4]	*je*	*jēm*	*jōm*	*jeis*	*jōmìs*
Datif.....	*jām* [5]	*jei*	*jēm*	*jōm*	*jēms* [6]	*jōms* [7]
Génitif...	*jō*	*jōs*	*jū*	*jū*	*jū*	*jū*
Locatif...	*jamè*	*jōjè*	....	....	*jusè* [8]	*jōsè.*

ANCIEN SLAVE.

Singulier.

	Masculin	Féminin.	Neutre.
Nominatif.....	и *i* [9]	ꙗ *ja*	ѥ *je*
Accusatif......	и *i*	ѭ *juṅ*	ѥ *je*
Instrumental...	имь *imĭ*	ѥѭ *jejuṅ*	(Le reste comme
Datif.........	ѥмоу *jemu*	ѥй *jej*	au masculin.)
Génitif.......	ѥго *jego*	ѥѩ *jejaṅ*	
Locatif.......	ѥмь *jemĭ*	ѥй *jej*	

[1] On attendrait plutôt *jé*, qui répondrait au या *yâ* sanscrit, avec changement de l'*a* slave en *ĕ*, à cause du *j* qui précède (§ 92 [b]) : quand ce pronom est combiné avec lui-même, on trouve, en effet, *ji-jé* plus souvent que *ji-ji* (voyez Schleicher, p. 202, et Mielcke, p. 68).

[2] Combiné avec *du* « deux » : *jūdu*.

[3] Avec *dwi* « deux » : *jédwi*.

[4] On a aussi *jûmi* et *jūm*.

[5] Ancienne forme *jâmui*.

[6] Ancienne forme *jémus*.

[7] Ancienne forme *jómus*.

[8] Voyez § 253.

[9] Le nominatif, dans les trois nombres, n'est employé qu'en combinaison avec же *že*, et il a le sens relatif.

Duel.

	Masculin-neutre.	Féminin.
Nominatif.	ꙗ *ja*	и *i*
Accusatif.	ꙗ *ja*	и *i*
Instrum.-datif. .	има *ima*	има *ima*
Génitif-locatif. . .	ѥю *jeju*	ѥю *jeju*.

Pluriel.

	Masculin.	Féminin.	Neutre.
Nominatif.	и *i*	ѩ *jań*	ꙗ *ja*
Accusatif.	ѩ *jań*	ѩ *jań*	ꙗ *ja*.

	Masculin-féminin-neutre.
Instrumental. . .	ими *imi*
Datif	имъ *imŭ*
Génitif.	ихъ *ichŭ*
Locatif.	ихъ *ichŭ*.

§ 283. La déclinaison déterminée en lithuanien.

En lithuanien, le pronom annexe, dans la déclinaison déterminée, se combine de telle façon avec l'adjectif que l'un et l'autre gardent leurs désinences casuelles; toutefois, le pronom, à certains cas, perd son *j* ou la voyelle *i* qui en tient lieu; de son côté, l'adjectif fait subir des mutilations à sa désinence, ou bien, quand plusieurs terminaisons sont possibles, il prend la plus courte. C'est ainsi qu'au locatif pluriel (§ 253) la désinence de l'adjectif déterminé est *s*, et au locatif singulier masculin simplement *m* et non *me*[1]. A certains cas, l'adjectif est renforcé,

[1] *Gerâm-jame* «in bono», au lieu de *geramè-jame*. A prendre les choses à la rigueur, *gerâm* n'a aucune terminaison, puisque le *m* est un reste du pronom annexe

comme pour lui permettre de porter le poids du pronom annexe. En conséquence, l'*a* du nominatif féminin *gerà* « bona » devient *ō* (on sait que l'*ō* est le représentant ordinaire, en slave, de l'*ā* long primitif); exemple : *gerṓ-ji* « la bonne », au lieu de *gerà-ji*. La voyelle *u* devient *ū* dans plusieurs désinences, par exemple à l'instrumental singulier masculin *gerũ-ju* « par le bon »; de même au nominatif-accusatif duel masculin[1].

Comme modèle d'un adjectif déterminé en lithuanien, nous prendrons *geràs-is* « le bon », féminin *gerṓ-ji*. Il se décline de la façon suivante :

Masculin.

	Singulier.	Duel.	Pluriel.
Nominatif.	*geràs-is*	*gerũ-ju*	*gerḗ-ji* ou *gerḗ-jē*
Accusatif.	*gḗran-jiṅ*	*gerũ-ju*	*gerũs-ius*
Instrumental. . .	*gerũ-ju*	*gerḗms-ēm*[2]	*geraís-eis*
Datif.	*gerā́m-jām*	*gerḗms-ēm*	*gerḗms-ēms*
Génitif.	*gḗrō-jō*	*gerū́-jū*	*gerū́-jū*
Locatif.	*gerā́m-jame*	. . . .	*gerũs-iuse*.

Féminin.

Nominatif.	*gerṓ-ji*	*gerḗ-ji*	*gḗrōs-ēs*
Accusatif.	*gḗran-jeṅ*	*gerḗ-ji*	*gerā́s-es*
Instrumental. . .	*gerā́-je*	*gerṓms-iōm*	*gerṓms-iōmis*
Datif.	*gḗrai-jei*	*gerṓms-iōm*	*gerṓms-iōms*[3]
Génitif.	*gerṓs-ēs*	*gerū́-jū*	*gerū́-jū*
Locatif.	*gerṓ-jōje*	. . . .	*gerṓs-iōse*.

sma; toutefois, pour le lithuanien comme pour l'allemand (dans *dem*, *wem*, *ihm*, etc.), ce *m* a pris la valeur d'une désinence casuelle.

[1] Les verbes lithuaniens, quand ils prennent le *s* du pronom réfléchi, éprouvent un renforcement de même nature (§ 476).

[2] Le *s* de l'adjectif n'est pas ici à sa place et paraît emprunté au datif pluriel.

[3] Ancienne forme *gerōmusiōms*. (Voyez Schleicher, Grammaire lithuanienne, p. 209.)

§ 284. La déclinaison déterminée en ancien slave.

En ancien slave comme en lithuanien, nous trouvons établi le principe que dans la déclinaison adjective déterminée on décline à la fois l'adjectif et le pronom annexe. Toutefois, certains cas ont éprouvé des mutilations, soit dans l'adjectif, soit dans le pronom. Dans l'adjectif, il y a perte de la désinence casuelle[1]; dans le pronom, on supprime le *j* initial du thème[2]. Il faut aussi remarquer l'influence euphonique exercée par le *j* initial du pronom, ou par l'*i* qui remplace le *j*, sur la voyelle finale de l'adjectif qui précède : cette influence s'exerce notamment sur l'*o*, ou sur le ъ *ŭ* qui le remplace au nominatif-accusatif-vocatif singulier masculin, ainsi que sur le ъ *ŭ* du génitif pluriel; dans quelques cas, l'*a* final des thèmes féminins est également affecté. Cette loi phonique n'est pas sans analogie avec l'adoucissement (*umlaut*) germanique et avec quelques faits de même sorte en zend (§ 41) : elle nous fait comprendre le rapport qui existe entre добрыи *dobrŭ-j* «le bon» (nominatif-accusatif-vocatif) et le simple добръ *dobrŭ*; entre *dobrŭ-i-ma* (instrumental-datif duel masculin-neutre) et le simple *dobro-ma*. Il est possible qu'au féminin l'*a* du thème se soit d'abord affaibli en *o* (§ 92[a]) et qu'en vertu de cette loi d'assimilation, l'*o* soit devenu ensuite *ŭ*; *dobra-ima* aurait fait d'abord *dobro-ima* et ensuite *dobrŭ-ima*. L'*a* en soi n'est pas sujet à l'influence de la lettre initiale du pronom annexe : c'est ce qui ressort du nominatif singulier féminin *dobra-*

[1] Ce sont notamment les désinences commençant par une consonne (м ou х) qui ont disparu; exemples : instrumental-datif duel (masculin-neutre) *dobrŭ-ima* pour *dobroma-ima* (thème *dobro* «bon»); locatif pluriel (pour les trois genres) *dobrŭ-ichŭ*, au lieu de quoi on aurait dû avoir au masculin-neutre добрѣхъихъ *dobréchŭ-ichŭ*, et au féminin *dobrachŭ-ichŭ*.

[2] Le thème entier est tombé au datif-locatif singulier du féminin, où nous avons й *j* en regard du pronom non composé кй *jej*; exemple : *dobré-j* «à la bonne, dans la bonne».

ja, ainsi que du nominatif-accusatif-vocatif pluriel neutre, qui fait de même *dobra-ja*.

Dans la déclinaison adjective déterminée on peut aussi apercevoir une influence exercée par la désinence de l'adjectif sur la voyelle du pronom annexe. En effet, le *j* initial du pronom s'est perdu au génitif, au datif et au locatif du singulier masculin-neutre; après cette suppression du *j*, la voyelle suivante est devenue *a*, *u*, ѣ *ê* ou *i*, selon la nature de la voyelle précédente, laquelle appartient à l'adjectif. Exemples : *dobra-ago* « du bon » (pour *dobra-jego*), *dobru-umu* « au bon » (pour *dobru-jemu*), добрѣмь *dobrê-êmĭ* « dans le bon » (pour добрѣѥмь *dobrê-jemĭ*), *dobli-imĭ* « dans le vaillant » (pour *dobli-jemĭ*). Mais il s'est conservé encore au datif et au locatif des formes en *u-jemu*, *ê-jemĭ* et *ê-emĭ*. On trouve aussi des locatifs en *ê-amĭ*, au lieu de *ê-êmĭ*[1].

Pour faciliter la comparaison entre la déclinaison indéterminée et la déclinaison déterminée, nous les plaçons l'une en regard de l'autre. Nous conservons les mots choisis comme modèles par Miklosich, à savoir le thème *dobro* « bon », féminin *dobra*, et le thème *dobljo* « vaillant » (par euphonie *doblje*, voyez § 258), féminin *doblja*.

I.

SINGULIER.

	Masculin.		Féminin.	
	Indéterminé.	Déterminé.	Indéterminé.	Déterminé.
Nominatif.	*dobrŭ*	*dobrŭ-j*[2]	*dobra*	*dobra-ja*
Accusatif.	*dobrŭ*	*dobrŭ-j*	*dobruṅ*	*dobruṅ-juṅ*

[1] Voyez Miklosich, Phonologie, § 55, et Théorie des formes, 2e édition, § 95.

[2] On trouve aussi sans adoucissement *dobrŭ-j*, et, avec suppression du pronom, mais avec conservation de l'adoucissement, *dobrŭ*. (Voyez Miklosich, Théorie des formes, 2e édition, § 95.)

	Masculin. Indéterminé.	Masculin. Déterminé.	Féminin. Indéterminé.	Féminin. Déterminé.
Instrumental	*dobromĭ*	*dobrŭ-imĭ*	*dobrojuṅ*	*dobro-juṅ*[1]
Datif	*dobru*	*dobru-umu*	*dobrê*	*dobrê-j*
Génitif	*dobra*	*dobra-ago*	*dobrŭ*	*dobrŭ-jaṅ*
Locatif	*dobrê*	*dobrê-êmĭ*	*dobrê*	*dobrê-j*
Vocatif	*dobre*	*dobrŭ-j*	*dobra*	*dobra-ja.*

DUEL.

Nominatif-acc.-vocatif	*dobra*	*dobra-ja*	*dobrê*	*dobrê-i*
Instrumental-datif	*dobroma*	*dobrŭ-ima*	*dobrama*	*dobrŭ-ima*
Génitif-locatif	*dobru*	*dobru-ju*	*dobru*	*dobru-ju.*

PLURIEL.

Nominatif-vocatif	*dobri*	*dobri-i*	*dobrŭ*	*dobrŭ-jaṅ*
Accusatif	*dobrŭ*	*dobrŭ-jaṅ*	*dobrŭ*	*dobrŭ-jaṅ*
Instrumental	*dobrŭ*	*dobrŭ-imi*	*dobra-mi*	*dobrŭ-imi*
Datif	*dobromŭ*	*dobrŭ-imŭ*[2]	*dobra-mŭ*	*dobrŭ-imŭ*
Génitif	*dobrŭ*	*dobrŭ-ichŭ*	*dobrŭ*	*dobrŭ-ichŭ*
Locatif	*dobrêchŭ*	*dobrŭ-ichŭ*	*dobra-chŭ*	*dobrŭ-ichŭ*
Vocatif	*dobri*	*dobri-i*	*dobrŭ*	*dobrŭ-jaṅ.*

Neutre.

	Indéterminé.	Déterminé.
Nominatif-accusatif-vocatif singulier	*dobro*	*dobro-je*
Nominatif-accusatif-vocatif duel	*dobrê*	*dobrê-i*
Nominatif-accusatif-vocatif pluriel	*dobra*	*dobra-ja.*

Le reste comme au masculin.

[1] On trouve aussi *dobruṅ-juṅ*, venant de *dobrojuṅ-juṅ*. (Miklosich, *ibidem*.)

[2] On a aussi, sans adoucissement, *dobrŭ-imŭ*.

II.

SINGULIER.

	Masculin. Indéterminé.	Masculin. Déterminé.	Féminin. Indéterminé.	Féminin. Déterminé.
Nominatif.	*doblĭ*	*dobli-j*	*doblja*	*doblja-ja*
Accusatif.	*doblĭ*	*dobli-j*	*dobljuň*	*dobljuň-juň*
Instrumental.	*dobljemĭ*	*dobli-imĭ*	*dobljejuň*	*doblje-juň*
Datif.	*doblju*	*doblju-umu*	*dobli*	*dobli-j*
Génitif.	*doblja*	*doblja-ago*	*dobljaň*	*dobljaň-jaň*
Locatif.	*dobli*	*dobli-imĭ*	*dobli*	*dobli-j*
Vocatif.	*doblĭ*	*dobli-j*	*doblja*	*doblja-ja.*

DUEL.

Nominatif-acc.-vocatif.	*doblja*	*doblja-ja*	*dobli*	*dobli-i*
Instrumental-datif.	*dobljema*	*dobli-ima*	*dobljama*	*dobli-ima*
Génitif-locatif.	*doblju*	*doblju-ju*	*doblju*	*doblju-ju.*

PLURIEL.

Nominatif-vocatif.	*dobli*	*dobli-i*	*dobljaň*	*dobljaň-jaň*
Accusatif.	*dobljaň*	*dobljaň-jaň*	*dobljaň*	*dobljaň-jaň*
Instrumental.	*dobli*	*dobli-imi*	*doblja-mi*	*dobli-imi*
Datif.	*dobljemŭ*	*dobli-imŭ*	*doblja-mŭ*	*dobli-imŭ*
Génitif.	*doblĭ*	*dobli-ichŭ*	*doblĭ*	*dobli-ichŭ*
Locatif.	*doblichŭ*	*dobli-ichŭ*	*dobljachŭ*	*dobli-ichŭ.*

Neutre.

	Indéterminé.	Déterminé.
Nominatif-accusatif-vocatif singulier.	*doblje*	*doblje-je*
Nominatif-accusatif-vocatif duel.	*dobli*	*dobli-i*
Nominatif-accusatif-vocatif pluriel.	*doblja*	*doblja-ja.*

Le reste comme au masculin.

§ 285. La déclinaison déterminée dans les dialectes slaves modernes.

Dans les dialectes slaves d'un âge plus moderne, le système de la double déclinaison des adjectifs a éprouvé une grande perturbation, en ce qui concerne la forme comme en ce qui touche le sens. Le russe, par exemple, dans la déclinaison déterminée, ne distingue clairement le pronom annexe qu'au nominatif et à l'accusatif singuliers des trois genres et aux cas correspondants du pluriel. Exemples : singulier masculin : *dobrŭ-j* «bonus, bonum»; féminin : *dobra-ja* «bona», *dobru-ju* «bonam»; neutre : *dobro-e* (venant de *dobro-je*) «bonum»; pluriel, nominatif-accusatif masculin : *dobrŭ-e;* féminin-neutre : *dobrŭ-ja.* Partout ailleurs le pronom annexe ne fait plus sentir sa présence, sinon par l'adoucissement (ы *ŭ,* voyez § 284) qui a lieu à certains cas, et qui a été produit par son *j* ou son *i* initial. Exemple : instrumental singulier masculin-neutre : *dobrŭ-m,* en regard de l'ancien slave *dobrŭ-imĭ,* par euphonie pour *dobro-imĭ.*

La signification du pronom annexe s'est tout à fait éteinte en russe dans la déclinaison composée. En effet, *dobrŭ-j, dobra-ja, dobro-e* équivalent simplement à «bonus, bona, bonum», et l'adjectif composé a presque partout remplacé en prose l'adjectif simple. Celui-ci n'est plus guère usité que comme attribut, c'est-à-dire dans le même emploi où l'allemand se sert de l'adjectif privé de flexion. Mais il y a cette différence entre le slave et l'allemand que l'adjectif, même dans les dialectes slaves les plus modernes, quand il est construit comme attribut, prend le genre et le nombre du substantif ou du pronom auquel il se rapporte.

§ 286. Double déclinaison adjective dans les langues germaniques. — Examen de l'opinion de J. Grimm.

Les adjectifs germaniques ont une double déclinaison, comme

les adjectifs slaves et lithuaniens; il est donc naturel de se demander si l'une de ces déclinaisons ne provient pas de l'adjonction d'un pronom qui est venu se souder à l'adjectif. C'est dans la déclinaison *forte*, comme on l'appelle, que nous sommes amenés à chercher ce pronom, car elle reproduit toutes les particularités de la déclinaison pronominale. Cette idée a déjà été exprimée par moi dans la première édition du présent ouvrage. Mais, depuis ce temps, Jacob Grimm, dans son Histoire de la langue allemande[1], a présenté les adjectifs faibles comme les adjectifs *déterminés* primitifs. Il a cherché à expliquer le *n* final de leur thème comme un reste du gothique *jains* (thème *jaina*). Ainsi *blinda, blindô, blindô* auraient déjà signifié par eux-mêmes «l'aveugle»; si, dans la langue gothique, telle qu'elle est parvenue jusqu'à nous, on prépose encore l'article, cela viendrait de ce que le pronom annexe a perdu sa signification et est comme s'il n'existait pas. Il serait arrivé pour l'adjectif ce qui est advenu pour le verbe, qui représente deux fois la personne, par la désinence d'abord, laquelle a perdu sa signification, et ensuite par le pronom dont le verbe se fait précéder. Grimm rapproche, en outre, les dialectes norrois, qui expriment, en effet, l'article par un pronom suffixé, dont le thème contient un *n* : Grimm identifie cette lettre *n* avec la lettre finale des thèmes adjectifs faibles.

Mais nous ne pouvons souscrire à cette identification : dans les formes norroises comme *dagr-inn* «le jour», littéralement «jour-le», génitif *dagis-ins*, datif *dagi-num*, etc.[2], nous voyons l'article annexe suivre de tout point la déclinaison pronominale. Au contraire, dans toutes les langues germaniques, y compris le norrois, les adjectifs faibles suivent très-exactement, dans les

[1] 1848. Pages 960 et suiv.

[2] Grimm, Grammaire allemande, IV, p. 375.

trois genres, les thèmes substantifs en *n*. Ainsi le thème gothique *blindan* «aveugle» se décline au masculin sur *ahman* «esprit»[1], au neutre sur *hairtan* «cœur», et le thème féminin *blindôn* se décline sur *viduvôn*, nominatif *viduvô*[2]. Si les adjectifs germaniques à forme faible contenaient réellement un pronom, nous aurions, selon toute vraisemblance, en gothique, des datifs masculins comme *blinda-namma* et des accusatifs comme *blinda-nana*, au lieu que nous avons *blindin*, *blindan*, d'après l'analogie de *ahmin*, *ahman*. Dans des formes comme *blindanamma*, *blindanana*, je n'hésiterais pas à reconnaître un article suffixé dont la signification se serait effacée. Mais comme les adjectifs faibles n'ont ni le sens des adjectifs déterminés, ni aucune des particularités de la déclinaison pronominale, je persiste dans l'opinion que j'ai autrefois énoncée : je crois que le thème des adjectifs faibles a été élargi par l'addition purement phonétique d'un *n*, comme il est arrivé pour beaucoup de substantifs; nous avons, par exemple, le thème *svaihran* «beau-père» (nominatif *svaihra*) en regard du sanscrit *śváśura*, du latin *socerŏ*, du grec *ἑκυρό*; et le thème féminin *svaihrôn* (nominatif *svaihrô*) «belle-mère» en regard du latin *socera*, du grec *ἑκυρά*.

En haut-allemand moderne, tous les féminins à forme forte de la première déclinaison de Grimm élargissent leur thème, au pluriel, par l'addition d'un *n* : on ne reconnaîtra certainement pas dans cette lettre un article dont la signification se soit obscurcie. Je rappelle encore l'élargissement que prennent régulièrement en gothique les thèmes féminins terminés en sanscrit par *î* : ainsi *bárantî* «φέρουσα» devient en gothique *bairandein*[3]. A ce complément purement phonétique *n* on peut comparer en

[1] Voyez § 255.
[2] Voyez § 142.
[3] La diphthongue gothique *ei* répond à l'*î* sanscrit. (Voyez § 70.)

grec le *δ* des thèmes féminins en *ιδ* et en *αδ*, qui correspondent à des thèmes sanscrits en *î* et en *â*[1].

§ 287. Déclinaison des adjectifs forts dans les langues germaniques.

Si l'opinion que je viens d'exposer est fondée, les adjectifs forts, dans les langues germaniques, ont à peu près eu le même sort que les adjectifs déterminés dans les dialectes slaves les plus modernes, notamment dans le russe[2] : en d'autres termes, ils contiennent un pronom annexe dont la signification est éteinte. Le vieux haut-allemand *blindêr,* par exemple, que je décompose en *blinda-ir*[3], signifie «ὁ τυφλός» et non «τυφλός». Je regarde l'*i* qui est contenu dans l'*ê* (venant de *ai*) de *blindêr* comme une contraction du thème pronominal *ja* (य *ya*). Ce thème a aussi en zend des emplois analogues à ceux de l'article[4]; il a donné au slave le pronom suffixé de la déclinaison adjective déterminée; c'est lui enfin que nous retrouvons, selon toute vraisemblance, dans l'article suffixé *ι* en albanais (nominatif féminin *jα* ou *α*)[5]. Dans le féminin, en vieux haut-allemand, la syllabe *iu*[6] de *blind-iu* est un affaiblissement pour *ia,* et correspond au *yâ* sanscrit, à l'article dans l'ancien slave *dobra-ja*

[1] Voyez §§ 119 et 125.

[2] Voyez § 285.

[3] Sur le vieux haut-allemand *ê* provenant de la diphthongue *ai*, voyez § 79.

[4] Voyez § 237. J'ai émis (endroit cité) l'hypothèse que le zend *ya*, quand il est employé comme article, est peut-être pour *iya;* mais *iya* lui-même contient le pronom relatif (sanscrit *t-ya* pour *ta-ya*, § 353).

[5] Exemples : *kjḗν-ι* «canis», *kjḗν-ι-νε̱* «canem»; *ι μίρ-ι* «bonus», *τε̱ μίρ-ι-νε̱* «bonum»; *γρύα-jα* «la femme». (Voyez mon mémoire Sur l'albanais et ses affinités, p. 58.) Je rapportais autrefois cet *ι* albanais au thème démonstratif इ *i;* mais le thème य *ya* explique mieux le féminin *jα* (forme mutilée *α*, par exemple dans *ε μίρ-α*, en albanais du nord *e mireia* = *e mire-ia* «la bonne»). Le thème य *ya* est d'ailleurs plus répandu dans toutes les langues indo-européennes que le thème इ *i*, qui, en sanscrit même, a perdu presque toute sa déclinaison.

[6] Il est impossible de dire s'il faut prononcer *iu* ou *ju*, le *j* manquant dans l'écriture.

«la bonne», ainsi qu'à la syllabe *ja* dans l'albanais *γρúα-ja* «la femme». Au lieu de *blind-iu*, on trouve aussi, suivant les divers manuscrits ou les différents dialectes, *blind-u*, *plint-u;* mais le moyen haut-allemand a seulement *blindiu*. De même au pluriel neutre, où le vieux haut-allemand présente aussi bien *iu* que *u*. Ici *iu* (ou *ju*) correspond, en zend et dans le dialecte védique, au nominatif-accusatif pluriel neutre *yâ* du pronom relatif, et, en ancien slave, à la syllabe *ja* de *dobra-ja* «τὰ ἀγαθά».

A la plupart des autres cas, le pronom annexe des adjectifs forts n'est reconnaissable, en vieux haut-allemand, qu'aux désinences de la déclinaison pronominale; on peut comparer, à cet égard, le datif masculin-neutre *blindemu* (gothique *blindamma*) avec *wolfu*, l'accusatif masculin *blinden* (gothique *blindana*) avec *wolf*. Dans ces formes, la voyelle qui précède le *m* et le *n* appartient, selon moi, au pronom annexe, et non au thème adjectif primitivement terminé en *a;* l'*a* final du thème semble s'être perdu comme au nominatif singulier féminin *blind-iu* (pour *blinda-ju*) et comme au nominatif-accusatif-vocatif pluriel, qui est également *blind-iu*. En conséquence, je divise ainsi : *blind'-emu*, *blind'-en*, gothique *blind'-amma*, *blind'-ana*. J'admets seulement qu'on a supprimé la semi-voyelle initiale du pronom annexe : encore s'est-elle conservée, en gothique, avec les thèmes adjectifs en *u*, par exemple dans *manv'-ja-na* «paratum» pour *manvu-ja-na* (§ 288). Conséquemment je regarde *blind'-a-na* comme étant pour *blind'-ja-na*, et, en vieux haut-allemand, *blind'-e-n* comme étant pour *blind'-je-n*.

Au nominatif-accusatif-vocatif neutre, la forme gothique *manv'-ja-ta* fait supposer avec assez de vraisemblance que *blindata* et le vieux haut-allemand *blindaz* sont des formes mutilées pour *blind'-ja-ta*, *blind'-ja-z*, et que, par conséquent, la voyelle qui précède le *t* ou le *z* appartient au pronom.

Au génitif singulier féminin, dans les formes comme *blindaisôs* «cæcæ», la seconde partie de la diphthongue *ai*[1] appartient très-vraisemblablement au pronom annexe : je vois dans l'*i* le représentant du thème *ja*, avec suppression de sa voyelle et vocalisation de sa semi-voyelle; *i-sôs*, dans *blindaisôs* (à diviser ainsi : *blinda-i-sôs*), répondra donc au sanscrit यस्यास् *yá-syâs*[2]. Il n'y a pas d'autre moyen d'expliquer la diphthongue gothique dans la forme en question : car si, dans les langues germaniques, les adjectifs forts avaient seulement les désinences pronominales sans s'adjoindre un pronom annexe, il faudrait s'attendre à trouver en gothique *blindi-sôs*, d'après l'analogie de *thi-sôs* pour le sanscrit तस्यास् *tá-syâs;* mais il n'y aurait aucune raison pour qu'on eût la diphthongue *ai*. Au génitif pluriel, l'*i* des formes comme *blindaisê* «cæcorum» (masculin-neutre), *blindaisô* «cæcarum», doit être attribué également au pronom annexe, en sorte qu'il faudra diviser ainsi : *blinda-isê, blinda-isô.* En effet, comme nous voyons qu'à la désinence sanscrite *êsâm* (= *aisâm*), *âsâm*, dans les formes comme *tê-sâm* «horum», *tâ-sâm* «harum», le gothique oppose *-i-sê, -i-sô* (par exemple *thi-sê, thi-sô*)[3], il faudrait s'attendre à avoir *blindi-sê, blindi-sô,* si les adjectifs forts suivaient simplement la déclinaison pronominale, sans contenir réellement un pronom à la plupart de leurs cas. De même, en vieux haut-allemand, on aurait *blindi-rô* ou *blindê-rô*[4] pour les trois genres, au lieu de la forme réellement usitée *blindêrô*, venant de *blindairô*.

[1] Devenue *e* en vieux haut-allemand; on ne peut dire si cet *e* est long ou bref (Grimm, Grammaire allemande, I, p. 723). De la comparaison du gothique il ressort seulement que, comme contraction de la diphthongue *ai*, il a dû être long à l'origine.

[2] Au sujet du datif gothique *blindai*, en vieux haut-allemand *blindêru*, voyez § 288.

[3] Voyez § 248. Il n'est question ici que des pronoms gothiques simples, pourvus de formes différentes pour les trois genres.

[4] Avec *ĕ* pour *i*.

§ 288. Thèmes adjectifs en *u*, en gothique.

Considérons de plus près les thèmes adjectifs gothiques en *u*, qui sont d'une importance particulière pour la théorie ci-dessus exposée. Ils n'ont pas la déclinaison dite *faible*, c'est-à-dire qu'ils n'élargissent pas leur thème par l'addition d'un *n* inorganique; en général, il n'y a pas, dans les langues germaniques, de thèmes en *un*, pas plus qu'en sanscrit, en zend, en latin, en lithuanien et en slave. Mais les thèmes gothiques en *u*, autant que nous pouvons en juger par les textes arrivés jusqu'à nous, ajoutent la syllabe *ja*, non-seulement à tous les cas où les pronoms à genre variable s'écartent de la déclinaison substantive, mais encore à l'accusatif pluriel masculin (*unmanv'-ja-ns* «imparatos»); l'*u* du thème simple est supprimé devant cette syllabe *ja*, comme il est supprimé devant l'*i* des suffixes marquant les degrés de comparaison (*hard'-isô* «durius»), devant le caractère *ja* de la première conjugaison faible (*gahard'-ja* «je durcis») et devant le suffixe dérivatif *jan*[1]. Nous arrivons de la sorte, pour le thème *manvu* «préparé», au thème composé *manv'-ja*, lequel peut être comparé au thème pronominal composé त्य *t-ya* «celui-ci» (nominatif स्य *s-ya*)[2]; non-seulement le dernier membre du composé est le même en gothique et en sanscrit, mais l'une et l'autre langue ont supprimé la voyelle finale du premier membre. Rapprochez l'accusatif masculin *manv'-ja-na*[3] du sanscrit *t'-ya-m*, où le pronom relatif *ya* est privé de signification absolument comme dans le gothique *manv'-ja-na*.

Au nominatif pluriel masculin sanscrit *t'-yê* (venant de *t'-yai*)

[1] Forme faible d'un suffixe dont la forme forte serait *ja* = sanscrit य *ya* (§ 901). Le seul exemple de ce suffixe ajouté à un thème en *u* est *laushandjan* «ayant les mains vides».

[2] Venant de *ta-ya*, *sa-ya*, § 353.

[3] Voyez § 287.

répond *tulg'-jai* (venant de *tulgu* « solide »[1]); au datif-ablatif pluriel *t'-yê-byas* (venant de *t'-yai-byas*) répond le datif gothique *manv'-jai-m*; à l'accusatif *t'-yâ-n* (venant de *t'-yâ-ns*, § 236) répond la forme précitée *unmanv'-ja-ns* « imparatos »; au nominatif-accusatif singulier neutre *t'-ya-t* répond *manv'-ja-ta* « paratum », pour lequel on trouve aussi le simple *manvu*. Il n'existe du nominatif masculin et féminin que des exemples à forme simple et identique pour les deux genres, comme *thaursu-s* « siccus, sicca », par exemple dans ce passage d'Ulfilas[2] : *handus vas thaursus* « manus erat sicca ». Il faut remarquer ici qu'il y a aussi en sanscrit des thèmes adjectifs en *u* qui ont le nominatif féminin semblable au masculin, notamment les thèmes dont l'*u* final est précédé de deux consonnes; exemple : *pâṇḍú-s, pâṇḍú-s, pâṇḍú* (venant du thème *pâṇḍú* « blanc, gris »); rapprochez le gothique *hardu-s, hardu*. Nous connaissons, en outre, pour les thèmes adjectifs en *u*, le datif pluriel féminin, lequel a la forme composée; *hnasqv'-jai-m*[3] correspond aux datifs pronominaux féminins comme *thai-m* (qui sert également pour le masculin et pour le neutre). Au génitif singulier féminin, nous devons nous attendre à avoir des formes comme *manv'-ji-sôs*, d'après l'analogie de *thi-sôs* (§ 175); au datif *manv'-jai* pour *manv'-ji-sai*, comme on a *blindai* « cæcæ » pour *blinda-i-sai*, auquel se rattache le vieux haut-allemand *blindêru* et l'allemand moderne *blinder*. Au génitif singulier masculin-neutre, on pourrait s'attendre à

[1] La racine *tulg*, venant de *talg*, correspond à la racine sanscrite *dṛh* (venant de *darh*) « grandir », qui a donné *dṛḍá* « solide, fort ». (Voyez Glossaire sanscrit, édition 1847, p. 155.)

[2] Luc, VI, 6.

[3] Matthieu, XI, 8 : *hnasqvjaim vastjôm* « ἐν μαλακοῖς ἱματίοις » du thème simple *hnasqvu*, dont il ne reste pas d'exemple, mais qu'on peut supposer d'après l'analogie d'autres thèmes adjectifs en *vu*; le *v*, quand il est précédé d'une gutturale, est peut-être un complément euphonique (§ 86, 1). Nous avons notamment *angvu-s* « étroit », qui répond au sanscrit *aṅhú-s* (même sens).

trouver des formes comme *manv'-ji-s*, quoique la forme conservée *filau-s* « multi » semble contredire cette hypothèse; mais ce *filaus* est toujours employé substantivement[1] et ne peut, par conséquent, nous renseigner sur la forme adjective.

Je fais suivre la déclinaison de *manvu-s* « paratus » comme elle ressort, soit de ce mot lui-même, soit d'autres adjectifs en *u*. Je mets entre parenthèses les formes reconstruites par hypothèse :

	Masculin.		Féminin.	
	Singulier.	Pluriel.	Singulier.	Pluriel.
Nominatif. .	*manvu-s*	*manv'-jai*	*manvu-s*	(*manv'-jô-s*)
Accusatif. .	*manv'-ja-na*	*manv'-ja-ns*	(*manv'-ja*)	(*manv'-jô-s*)
Datif.	(*manv'-ja-mma*)[2]	*manv'-jai-m*	(*manv'-jai*)	*manv'-jai-m*
Génitif . . .	(*manv'-ji-s*)	(*manv'-ji-ṣê*)	(*manv'-ji-ṣôs*)[3]	(*manv'-ji-ṣô*)[4].

[1] Il est toujours suivi de *mais : filaus mais* « de beaucoup plus », par exemple Deuxième aux Corinthiens, VII, 13.

[2] Le thème simple *manvu* donnerait, d'après la déclinaison pronominale, le datif *manvu-mma*, et non *manv-amma*, comme le suppose Grimm (Grammaire allemande, I, p. 721); de même, *hardu* donnerait *hardu-mma*, et non *hardv-amma*. En effet, partout où nous trouvons un *a* devant les désinences *mma*, *na* du datif pronominal et de l'accusatif, cet *a* appartient au thème (*tha-mma* = sanscrit *tá-smâi* « à celui-ci », *hva-mma* = *ká-smâi*, borussien *ka-smu* « à qui ») : un datif *hardva-mma* ne pourrait donc venir que d'un thème *hardva*. Au contraire, *hardu-mma* est formé comme le sanscrit *amú-śmâi* (par euphonie pour *amú-smâi*) « à celui-là ». Von der Gabelentz et Löbe (p. 76), pour expliquer les formes comme *manvjamma*, *manvjana*, admettent que l'*u* de *manvu* s'est changé en *i*; mais alors on aurait au datif *manvi-mma* et à l'accusatif *manvi-na*, comme on a *i-mma* « à lui », *i-na* « lui ». Ajoutons qu'il n'y a pas de thèmes adjectifs en *i*, car les thèmes de la deuxième déclinaison forte de Grimm sont terminés en *ja* : pour prendre un exemple, le thème *midja* (nominatif *midji-s*, venant de *midja-s*) correspond au thème sanscrit *mádya*, au latin *mediŏ*. Si donc dans la première déclinaison adjective de Grimm le datif *blind'-a-mma* et l'accusatif *blind'-a-na* sont pour *blind'-ja-mma*, *blind'-ja-na*, dans la seconde, où déjà le thème primitif finit en *ja*, *midj'-a-mma*, *midj'-a-na* seront pour *midj'-ja-mma*, *midj'-ja-na*, qui viennent eux-mêmes de *midja-ja-mma*, *midja-ja-na*.

[3] Voyez § 287.

[4] Comparez *thi-ṣô*, § 248.

Neutre.

	Singulier.	Pluriel.
Nominatif-accusatif. .	*manv'-ja-ta*[1]	*manv'-ja.*

§ 289. Le pronom interrogatif gothique *hvar-jis.*

Le même pronom que nous avons reconnu comme partie intégrante des adjectifs forts se trouve aussi comme dernier membre d'un pronom composé. Je ne doute pas, en effet, qu'il ne soit renfermé dans *hvarjis* (pour *hvarja-s,* § 67) «qui?», dont le premier membre, employé seul, signifie «où?» (§ 381). Dans le composé en question, *hvar* joue le rôle du thème, à peu près comme font en sanscrit certains pronoms qui gardent au commencement d'un composé la terminaison du nominatif-accusatif singulier neutre, au lieu de paraître sous la forme du thème[2]. Dans le gothique *hvarjis,* la signification interrogative de *hvar* absorbe la valeur démonstrative (primitivement relative) de l'annexe *ji-s* (= sanscrit *ya-s*), en sorte qu'il ne lui reste qu'à exprimer le rapport casuel. On peut rapprocher du gothique *hvar-jis, hvar-ja, hvar-jata* l'ancien slave *kŭ-j, ka-ja, ko-je* «qualis? quale?», qui, aux cas obliques, fléchit seulement le pronom annexe (l'article suffixé des adjectifs)[3].

Examinons à présent la déclinaison du gothique *hvar-ji-s :* je ne crois pas que cet interrogatif suive entièrement, comme on l'a dit, la deuxième déclinaison adjective et se décline exactement sur *midji-s* = sanscrit *mádya-s*[4]; je suppose que la partie

[1] Sans pronom annexe : *manvu.*

[2] Par exemple *tat-putra-s* «hujus filius», *kim-artam* «cujus causâ?».

[3] On ne saurait considérer comme flexion le changement de *ko* en *kŭ*, lequel est produit par l'influence rétroactive de l'*i* (§ 284), par exemple à l'instrumental singulier, ꙂꙐꙀꙎꙐ *kŭ-imĭ* (pour *ko-imĭ*).

[4] Voyez Grimm, Grammaire allemande, I, p. 799, et Von der Gabelentz et Löbe, Grammaire de la langue gothique, p. 84.

finale, étant un thème pronominal en *a*, féminin *ô*, suivait dans sa flexion, partout ailleurs qu'au nominatif, le thème *tha*, féminin *thô*; qu'il faisait, par exemple, au génitif féminin, *ji-ṣôs* (comme *thi-ṣôs*) et non *jai-ṣôs* (comme *midjaiṣôs*)[1]. En effet, dans *hvar-ja-i-ṣôs*, venant de *hvar-ja-ji-ṣôs*, le thème relatif sanscrit serait contenu deux fois, tandis que *-ji-ṣôs* est avec le sanscrit *yá-syâs* dans le même rapport que *thi-ṣôs* avec *tá-syâs* et *hvi-ṣôs*[2] avec *ká-syâs*. Le nominatif féminin *hvar-ja* (et non *hvar-jô*, comme on pourrait le supposer d'après l'analogie de *sô*) n'a rien de surprenant, car *sô* (= sanscrit *sâ*) doit à son caractère monosyllabique la conservation de la voyelle longue (§ 118), au lieu que *hvar-ja*, étant polysyllabique, a abrégé la voyelle finale, suivant la règle ordinaire.

Au génitif pluriel masculin-neutre, nous devons avoir *hvar-ji-ṣê*, et au féminin *hvar-ji-ṣô*, d'après l'analogie de *thi-ṣê*, *thi-ṣô*. Au datif singulier féminin, il ne serait pas impossible qu'on eût *hvar-jai* au lieu de *hvar-ji-ṣai* (comme *thi-ṣai*); en effet, la surcharge produite par la composition pouvait amener une mutilation du pronom annexe, comme dans *blindai* pour *blinda-i-ṣai* (vieux haut-allemand *blindêru*).

A l'état isolé, le thème pronominal gothique *ja* n'a laissé que quelques adverbes et quelques conjonctions (§ 383 et suiv.) : pareille chose est arrivée en latin pour le thème sanscrit *ta*, gothique *tha*, grec τo et slave *to* (§ 343).

§ 290. Tableau comparatif de la déclinaison du gothique *hvar-jis* et du sanscrit *yas*.

Je fais suivre la déclinaison complète de l'interrogatif gothique

[1] Pour les cas dont il nous reste des exemples, voyez Schulze, Glossaire gothique, aux mots *hvarjis*, *hvarjizuh* et *ainhvarjizuh*.

[2] Il n'y a pas d'exemple de cette dernière forme; mais les formes analogues permettent de la supposer avec une grande vraisemblance.

dont il vient d'être parlé, et je mets en regard celle du relatif sanscrit. Les formes dont il ne reste pas d'exemples sont mises entre parenthèses (comparez § 282):

MASCULIN.

	Singulier.		Pluriel.	
	Sanscrit.	Gothique.	Sanscrit.	Gothique.
Nominatif. . .	*ya-s*	*hvar-ji-s*	*yê*	*hvar-jai*
Accusatif. . . .	*ya-m*	*hvar-ja-na*	*yâ-n*	*hvar-ja-ns*
Datif.	*yá-smâi*	*hvar-ja-mma*[1]	*yế-byas*	(*hvar-jai-m*)
Génitif.	*yá-sya*	*hvar-ji-s*	*yế-śâm*	(*hvar-ji-ṣê*).

FÉMININ.

Nominatif. . .	*yâ*	*hvar-ja*	*yâ-s*	(*hvar-jôs*)
Accusatif. . . .	*yâ-m*	*hvar-ja*	*yâ-s*	(*hvar-jô-s*)
Datif	*yâ-syâi*	(*hvar-ji-ṣai*)	*yấ-byas*	(*hvar-jai-m*)
Génitif.	*yá-syâs*	(*hvar-ji-ṣôs*)	*yấ-sâm*	(*hvar-ji-ṣô*).

NEUTRE.

Nom.-accusatif	*ya-t*	*hvar-ja-ta*	*yấ-n-i*[2]	*hvar-ja*[3].

[1] En combinaison avec l'enclitique *uh*, qui supprime son *u* après une voyelle, on a *hvar-jammê-h* pour *hvar-jamma-h*; à l'accusatif *hvar-janô-h* pour *hvar-jana-h*; au nominatif-accusatif féminin *hvar-jô-h* pour *hvar-ja*, et au neutre *hvar-jatô-h* pour *hvar-jata-h*. Le même principe est suivi par *hva-s* «qui?» devant les enclitiques *h* ou *hun*: *hvammê-h*, *hvammê-hun*, *hvanô-h*; même observation pour *ains* «un» devant *hun*: *ainummê-hun* pour *ainamma-hun*, *ainê-hun* pour *aina-hun*. Il faut remarquer à ce sujet que l'*ô* et l'*ê* sont les représentants réguliers de l'*â* long qui manque en gothique (§ 69): l'allongement en question a pour objet, selon moi, de fortifier la première partie du composé, pour l'aider à porter l'enclitique. C'est ainsi qu'en lithuanien les formes réfléchies des verbes allongent leur voyelle finale devant le pronom annexe (§ 476); *sukō-s* «il se tourne» est avec *suka* «il tourne» dans le même rapport que le gothique *ainô-hun* avec *aina* «una, unam». Quant à l'*u* du datif *ainummê-hun* comparé à l'*a* de *ainamma*, il s'explique par les lois ordinaires de l'affaiblissement des voyelles (comparez, par exemple, les formes latines comme *insulsus*, § 7): en effet, le renforcement de la syllabe finale ne pouvait empêcher la langue d'éprouver plus tard le besoin d'alléger une autre partie du mot.

[2] En zend *yâ*, venant de *ya-a*.

[3] Le mot simple serait *jô*, en analogie avec *thô*.

DEGRÉS DE COMPARAISON.

§ 291. Les suffixes *tara* et *tama*.

Le comparatif est exprimé en sanscrit par le suffixe *tara*, féminin *tarâ*, et le superlatif par *tama*, féminin *tamâ*; ces suffixes viennent s'adjoindre au thème (masculin et neutre) du positif. Exemples : *púṇya-tara*, *púṇya-tama*, de *púṇya* «pur»; *śúći-tara*, *śúći-tama*, de *śúći* «pur»; *maḥát-tara*, *maḥát-tama*, de *maḥát* «grand» (forme forte *maḥánt*). En zend, par une déviation de l'instinct grammatical, les suffixes *tara* et *tĕma* vont se joindre au nominatif singulier masculin, et non, comme ils le devraient, au thème; exemples : *huskôtara*, de *huska*, nominatif masculin *huskô* «sec»; *śpĕntôtĕma*, de *śpĕnta*, nominatif masculin *śpĕntô* «saint»; *vĕrĕtraśańśtĕma*, de *vĕrĕtraśant*, nominatif *vĕrĕtraśań* «victorieux» (littéralement «tuant *Vṛtra*»)[1].

L'origine du suffixe *tara* est, selon moi, la racine *tar* (तॄ *tṛ*) «transgredi»; c'est la racine qui a donné entre autres la préposition zende *tarô* «au delà», le védique *tirás* (même sens), le celte (irlandais) *tar*, *tair* «au delà, à travers, par-dessus», le latin *trans*, le gothique *thair-h*, l'allemand *dur-ch* (§ 1016). J'admets avec Grimm que le suffixe du superlatif vient de celui du comparatif, sans cependant croire avec lui pour cela que le superlatif devait nécessairement passer par la gradation intermédiaire du comparatif[2]. Mais *tama*, en tant que primitif, n'a pas d'étymologie satisfaisante : je pensais autrefois à la racine तन् *tan*

[1] Nous avons dans le participe présent *śant* (nominatif *vĕrĕtra-śań*) une formation analogue à celle de *upa-śôiḍ* «qu'il frappe»; la racine *śan* (en sanscrit हन् *han*) a supprimé sa consonne finale et l'*a* qui reste a été traité comme s'il était la voyelle caractéristique de la première et de la sixième classe (§ 109 a, 1).

[2] Grimm, Grammaire allemande, III, p. 583.

«étendre», d'où l'on aurait aussi pu tirer *τατος*; mais alors तम *tama* ne serait pas une formation régulière, et je préfère maintenant y voir une forme mutilée pour *tarama*. Ce qui me confirme dans cette opinion, c'est que le suffixe superlatif इष्ठ *iṣṭa* s'explique très-bien comme une dérivation du comparatif correspondant en *îyas* (§ 298), à l'aide de ce même suffixe *ta*, *ṭa* que nous trouvons en grec dans *ισ-τος* aussi bien que dans *τα-τος* (ce dernier pour *ταρτος* ou *ταροτος*). Ainsi se trouverait éclairci le rapport de *τατο-ς* et de तमस् *tama-s* : ils contiennent tous deux un seul et même primitif (*tara*) mutilé de la même façon, mais ils ont pris deux suffixes dérivatifs différents, comme cela est arrivé pour *πέμπ-το-ς* comparé à *panća-má-s* «le cinquième»; la voyelle est toutefois mieux conservée dans le dérivé *τατος* que dans son primitif *τερος*.

L'allongement de la voyelle finale du thème positif, dans les formes comme *σοφώ-τερος*, *σοφώ-τατος*, repose, à ce que je crois, sur le même principe que le renforcement de la voyelle, en gothique, devant les particules enclitiques *h* et *hun*, et, en lithuanien, devant le suffixe réfléchi *s* (§ 290). C'est pour une raison du même ordre qu'en grec les thèmes positifs en *o*, dont la pénultième est longue, soit par nature, soit par position, n'allongent pas leur *o* final : grâce à cette longue, ils sont assez forts pour porter le poids du suffixe. On a, par conséquent, *δεινό-τερος*, *δεινό-τατος*, *πικρό-τερος*, *πικρό-τατος*, et non *δεινώ-τερος*, etc. Au sujet des formes en *εσ-τερος*, *εσ-τατος* ou *ισ-τερος*, *ισ-τατος*, voyez § 298[a].

En latin, तमस् *tama-s* est devenu *timu-s* ou *tumu-s* (*optimus*, *intimus*, *extimus*, *ultimus*, *pos-tumus*) et *simus* par le changement du *t* en *s*, qui d'ailleurs a lieu plus fréquemment en grec qu'en latin; exemples : *maximus* (*mac-simus*) pour *mag-simus*, *proximus* (*proc-simus*) pour *prop-simus*, la gutturale ayant permuté avec la labiale à peu près comme en lithuanien dans le nom de nombre

ordinal *sék-ma-s* «le septième»[1] à côté de *septyni* «sept». Après *r* et *l* on trouve, en latin, *rimus*, *limus* (*pulcher-rimus*, *facil-limus*) par assimilation pour *simus*. Mais ordinairement *simus* est précédé de la syllabe *is*, que nous expliquerons plus loin (§ 298). Une formation unique en son genre est *sum-mus*, par assimilation pour *sup-mus* (avec perte de la syllabe finale de *super*) : dans ce mot, le suffixe de gradation a perdu sa syllabe initiale, en sorte que nous pouvons rapprocher la syllabe *mu-s* de la syllabe sanscrite *ma-s* dans les noms de nombre ordinaux comme *pañća-má-s* «quintus», pour *pañća-tama-s* (§ 321). Outre *summus*, *in-timus*, *ex-timus*, *pos-tumus*, je crois encore reconnaître dans *optimus* le rejeton d'une préposition (§ 1006).

§ 292. Le suffixe comparatif *tara* ajouté aux pronoms.

Comme le comparatif suppose toujours deux termes et le superlatif plusieurs, il est naturel que leurs suffixes aient été transportés à d'autres mots qui impliquent une idée de dualité ou de pluralité. Parmi les pronoms, nous avons, par exemple, कतरस् *katará-s*, «qui des deux?» et *katamá-s* «qui de plusieurs?», *ékatará-s* «l'un des deux» et *ékatamá-s* «l'un de plusieurs». Il est à peine nécessaire de rappeler les formes grecques comme *πότερος* (pour *κότερος*), *ἑκάτερος*. Dans *ἕκαστος*, le suffixe superlatif (*στος* pour *ιστος*) amène un autre sens que dans *ékatamá-s* : au lieu de signifier, comme le mot sanscrit, «l'un parmi plusieurs», *ἕκαστος* signifie «chacun parmi plusieurs». En latin et dans les langues germaniques, le suffixe *tara*, qui ne s'emploie pas avec les vrais comparatifs, s'est conservé avec les pronoms : il a pris, en latin, la forme *terŏ* (*ter*, *teru-m*) et en gothique la forme *thara*. Exemples : *uter*, *neuter*, *alter*; gothique *hva-thar* «lequel des deux?», vieux haut-allemand *huëdar*. Ce

[1] On trouve aussi *septinta-s*.

dernier se retrouve, en allemand moderne, dans l'adverbe *weder* «ni», qui est un reste du moyen haut-allemand *newëder*[1]. Le même suffixe a formé *anthar,* d'où vient l'allemand moderne *anderer* «autre»; il répond au sanscrit *antara-s,* dont la syllabe initiale est la même qui dans *anyá* «alius» s'est unie au thème relatif य *ya*. De ce pronom *anyá* vient *anyatará-s* «alter». Quoique अन्तरस् *antara-s* signifie «l'autre» en général[2], on s'explique très-bien pourquoi il a le suffixe comparatif : *antara* marque tout ce qui dépasse, tout ce qui n'est pas l'objet désigné[3]. Il faut entendre de même le latin *ceterus,* qui vient du thème démonstratif *ce* (comparez *ci-s, ci-tra*). De même encore, nous avons en sanscrit *ítara-s* «l'autre» du thème démonstratif *i,* et en latin, venant du même thème, l'adverbe *iterum*[4].

§ 293. Le suffixe comparatif *tara* ajouté aux prépositions, en sanscrit et en latin.

Il y a aussi des prépositions qui prennent le suffixe comparatif ou superlatif; quelques-unes ne sont même jamais employées qu'avec une désinence comparative. Il ne faut pas nous en étonner : il est dans l'essence de toutes les vraies prépositions de marquer, au moins à l'origine, un rapport entre deux directions contraires. Ainsi «sur, hors, devant, à» ont pour pôles opposés et pour points de comparaison les rapports marqués par «sous, dans, derrière, de», de même que la droite est opposée à la gauche, comme on le voit dans le latin, où l'on dit, avec le suffixe comparatif, *dexter* (दक्षिण *dákṣiṇa*), *sinister*. Mais la nature

[1] *Newëder* contient le comparatif en question uni à une particule négative.

[2] C'est-à-dire sans acception du nombre des objets comparés. — Tr.

[3] Sur les deux éléments renfermés dans *antara*, auxquels l'auteur fait allusion ici, voyez §§ 291, 369 et 374. — Tr.

[4] J'ai démontré pour la première fois la nature comparative de cet adverbe, que Vossius fait dériver de *iter* «voyage», dans ma recension de la Grammaire sanscrite de Forster (Annales de Heidelberg, 1818, p. 479).

comparative de ces formations a fini par n'être plus sentie en latin, et l'on a encore ajouté au suffixe *ter* la désinence ordinaire *ior* (*dexterior, sinisterior,* comme *exterior, interior*), au lieu que le superlatif *timus* a été joint au noyau du mot (*dextimus, dextumus, sinistimus*).

Les prépositions qui, en latin, contiennent un suffixe comparatif, sont *inter, præter, propter, subter* (qui est employé adverbialement) et probablement aussi *obiter* (comparez *audacter, pariter*)[1]. Au latin *inter* répond le sanscrit *antár* «sous, entre»[2], quoiqu'il n'y ait pas, en sanscrit, un primitif *an*, la relation marquée en latin par *in* étant toujours exprimée par le locatif. Néanmoins *antár* est, en ce qui concerne son suffixe, un analogue de प्रातर् *prâtár* «au matin», qui vient de la préposition *pra* «devant»[3], avec allongement de l'*a*, comme le grec πρωΐ de πρό.

Outre *antár*, le sanscrit possède, pour exprimer la relation

[1] Quand j'ai traité ce sujet pour la première fois (Annales de Heidelberg, 1818, p. 480), j'ai pris l'*i* pour une voyelle de liaison et j'ai divisé ainsi : *ob-i-ter*. Mais comme la préposition *ob* se rattache au sanscrit *abí* «vers», on pourrait aussi diviser : *obi-ter*, et voir dans *obi* la forme primitive de la préposition. Comparez le dérivé sanscrit *abí-tas*, composé de *abí* et du suffixe *tas*. On ne saurait toutefois écarter absolument l'explication ordinaire, qui fait venir cet adverbe de *ob* et de *iter*, d'autant plus que nous avons dans *obviam* un composé de ce genre.

[2] En zend *antarě* (§ 44), auquel on peut joindre son analogue *nistarě* «dehors» (Burnouf, *Yaçna*, préface, p. 99), venant de la préposition sanscrite *nis* «hors» : la forme sanscrite, si elle existait, serait निष्टर् *niṣṭar*.

[3] Comparez *nî*, *parî*, *pratî* pour *ni*, *pari*, *prati*, dans certains composés. Il arrive souvent que les formations qui ne suivent pas la voie tout à fait habituelle et qui ne s'expliquent pas par de nombreux analogues, sont mal interprétées par les grammairiens indiens. Ainsi Wilson, d'après l'autorité de témoignages indigènes, explique *antár* par *ánta* «fin» et *rá* «atteindre», tandis que l'analogue *prâtár* est expliqué par *pra* et *at* «aller». Je ne veux pas contester la parenté de *ánta* «fin» et *antár* «entre», car ils se rapportent tous les deux à l'idée d'espace; mais s'ils sont de même famille, il faut les considérer comme des formes sœurs, et non faire de l'une le rejeton de l'autre.

«sous», la préposition *adás*, que j'ai expliquée ailleurs comme venant du thème démonstratif अ *a*. Du même thème viennent aussi *á-dara* et *a-damá* «celui qui est en dessous» et «celui qui est le plus en dessous»; le latin *inferus* et *infimus* sont de la même famille, avec *f* pour *d* comme dans *fūmus* = *dūmá-s* «fumée», et avec insertion de la nasale comme dans ἀμφί comparé à *abí*, ou dans ἄμφω, *ambo* comparés à *ubâú*, en ancien slave *oba*. Les suffixes धर *dara* et धम *dama* sont, selon moi, des variétés légèrement altérées de *tara* et *tama* (§ 291), dont la dentale a éprouvé une substitution d'une nature un peu différente dans प्रथम *pratamá* «le premier», venant de *pra* «devant». Le suffixe *das* de *adás* «sous» est avec *tas*, par exemple dans अतस् *á-tas* «d'ici», dans le même rapport que *dara*, *dama* avec *tara*, *tama*. Nous regardons donc *adás*, forme modifiée de *átas*, comme étant, en ce qui concerne le suffixe, de même famille que *subtus*, *intus*. L'emploi ordinaire du suffixe तस् *tas*, comme celui du latin *tus*, est de marquer l'éloignement d'un lieu (§ 421).

§ 294. Le suffixe comparatif *tara* ajouté aux prépositions dans les langues germaniques.

Les langues germaniques sont plus portées encore que le latin à unir les prépositions au suffixe comparatif. Au sanscrit *antár* (§ 293), au latin *inter*, répond l'allemand moderne *unter* «sous», le gothique *undar*[1]. Mais si l'on reconnaît l'identité, incontestable selon moi, de cette dernière forme avec les deux premières, on ne peut faire venir, comme le fait Grimm[2], *undar* de la préposition *und* «jusqu'à» et du suffixe *ar*; il ne faut pas chercher en gothique les éléments d'un mot qui était déjà tout

[1] Au lieu de la forme *thar*, qu'on devait s'attendre à trouver d'après la loi de substitution des consonnes, nous avons *dar* et *tar*. (Voir à ce sujet § 91, 1 et 2.)

[2] Grammaire allemande, III, p. 260.

formé avant que les idiomes germaniques arrivassent à une existence indépendante.

Il n'en est pas de même du vieux haut-allemand *af-tar* « après », car nous ne trouvons de mot correspondant dans les autres langues indo-européennes que la préposition अप *ápa*, ἀπό « de »; c'est seulement dans les idiomes germaniques que cette préposition a pris l'ancien suffixe comparatif, de la même manière que l'ont pris en sanscrit et en latin les mots अन्तर् *antár*, *inter*, *subter*.

§ 295. Autres exemples de prépositions et d'adverbes germaniques pourvus du suffixe comparatif *tara*.

En gothique, *aftra* signifie « de nouveau ». Je vois dans ce mot une forme mutilée pour *aftara*, de même que je regarde en latin *extrâ*, *intrâ*, *contrâ*, comme des ablatifs féminins venant de *exterâ*, etc. En ce qui concerne la désinence, *aftra* et d'autres formes semblables en *tra*, *thra* peuvent être considérées comme des instrumentaux. Ce cas est aussi employé adverbialement en sanscrit; exemple : *ántarēṇa* « entre ». Peut-être même les adverbes pronominaux sanscrits en *tra*, comme *yátra* « où », doivent-ils être pris pour des instrumentaux, quoiqu'ils aient la signification locative[1].

Le même rapport qui existe entre le gothique *aftra* et *aftar* se retrouve entre *vithra* « contre » et le vieux haut-allemand *widar*, l'allemand moderne *wider*. Le primitif s'est conservé en sanscrit, où nous avons la préposition inséparable वि *vi* qui marque la séparation, la dispersion, par exemple dans *vi-sarp* (*vi-sṛp*) « se séparer, se disperser ». Le sanscrit *ni* « en bas »[2] est

[1] La formation de cet instrumental serait analogue à la formation zende (§ 158) et à celle du gérondif en य *ya* (§ 887); *tra* serait donc pour तरा *tarâ*. Comparez les formes comme मनुष्यत्रा *manuṣya-trá* « inter homines ».

[2] On traduisait autrefois cette préposition par « dans », quoiqu'il n'existe aucun

de même le primitif de l'allemand moderne *nieder* « en bas », en vieux haut-allemand *ni-dar*. Le gothique *hin-dar*, en vieux haut-allemand *hin-tar*, en allemand moderne *hin-ter* « derrière », dérive du thème démonstratif *hi*, dont l'accusatif *hina* ne se trouve qu'en combinaison avec *dag* (*hinadag* « ce jour »)[1].

Dans le vieux haut-allemand *sun-dar*, en gothique *sun-drô* « seorsum », devenu plus tard une préposition (en allemand moderne *sonder*), la syllabe *dar* est évidemment le suffixe comparatif; quant au thème, malgré la différence de signification, je le crois parent de la préposition sanscrite सम् *sam* « avec », l'*a* primitif s'étant affaibli en *u*. La différence de sens n'est pas plus grande qu'entre le latin *con-trâ* et son primitif *cum*. Au même thème se rapportent le gothique *samath*, le vieux haut-allemand *samant* « simul »; ce dernier s'accorde d'une manière surprenante avec le sanscrit *samanta* (venant de *sam* + *ánta* « fin »), dont l'ablatif *samantât* et le dérivé adverbial *samantatas* signifient « undique ». Peut-être le mot अन्त *ánta* « fin » est-il contenu dans tous les autres adverbes terminés par *nt* en vieux haut-allemand[2] : il n'y aurait rien d'étonnant à ce que l'idée de fin ait servi à former, comme celle de milieu (comparez, par

exemple de cette acception; j'en ai reconnu le premier la vraie valeur (*Grammatica critica*, p. 69). Si *ni-viś* signifie « entrer », cela ne tient pas à la préposition, mais au verbe qui de lui-même a ce sens. Au contraire, la valeur de la préposition नि *ni* ressort bien clairement de composés comme *ni-pat* « tomber », *ni-yam* « opprimer », *ny-as* « jeter en bas », *ni-kšip* (même sens), *ni-bar* (*ni-bṛ*) « cacher », littéralement « porter en bas »; joignez-y l'adjectif *níča* « bas », lequel est opposé à *účča* (par euphonie pour *utča*) « haut », venant de *ut* « en haut ». Il y a dans Wilson une autre explication de *níča*, qui est probablement donnée par les grammairiens indiens : *níča* viendrait de la négation *na* « ne pas », du substantif *i* « fortune » et de la racine *či* « assembler », avec le suffixe *a*; il est clair qu'il n'aurait plus dès lors aucune analogie avec *účča*.

[1] Voyez § 396. C'est à l'accusatif *hina* que se rattache l'adverbe allemand *hin* « là », en vieux haut-allemand *hina*, *hinna*.

[2] Grimm, Grammaire allemande, t. III, p. 214.

exemple, l'allemand *inmitten* « parmi ») et celle de commencement, des expressions adverbiales et des prépositions. Ainsi *hinont* « en deçà », *enont* « au delà » signifieraient littéralement « hoc fine, illo fine ».

Parmi les mots à suffixe comparatif, il faut encore mentionner le vieux haut-allemand *for-dar, fur-dir* « porro, amplius », qui a donné l'allemand moderne *für-der*. Les adjectifs *der vordere, vorderste* « celui qui est en avant, le plus en avant » en sont dérivés.

§ 296. Le suffixe superlatif *tama* en gothique.

Le suffixe superlatif sanscrit *tama* a également laissé des traces en gothique : il prend le complément habituel *n*, c'est-à-dire qu'il suit la déclinaison dite des adjectifs faibles (§ 286), et il affaiblit le premier *a* en *u*, comme font *pos-tumu-s, op-tumu-s* en latin. On a donc en gothique : *af-tuman*, nominatif *af-tuma* « posterus, ultimus », venant de *af* « de »[1]. De *af-tuman*, ou plutôt du thème primitif *aftuma*, vient, par l'adjonction du suffixe superlatif ordinaire, *aftum'-ista*, nominatif masculin *aftumists*. L'ancienne ténue s'est conservée dans *af-tuman*, grâce à l'aspirée qui précède (§ 91, 1), au lieu que dans *hin-dum'-ist'-s* « le dernier », venant d'un thème *hin-duman*, dont il ne reste pas d'exemple, la liquide *n* a amené le changement du *t* suivant en *d*; le même changement a eu lieu dans *hlei-duman* « gauche », à cause de la voyelle qui précède le *t* (§ 91, 2). Le mot *hlei-duman* « gauche » a le même suffixe que le latin *dextimus*[2], au lieu que dans *sinister* nous avons le suffixe comparatif, qui semble plus

[1] Grimm (Grammaire allemande, t. II, p. 152) divise *aft-uma*, et met aussi dans d'autres formations du même genre le *t* ou ses représentants du côté du primitif. Mais il n'est pas douteux pour moi que le mot *aftuma* est formé de la préposition *af*, comme le sanscrit *ut-tamá-s* « le plus haut » est formé de *ut*.

[2] Voyez § 298[a], remarque.

à sa place. Je crois reconnaître dans *hlei*, considéré comme positif de *hleiduman*, le sanscrit *śrî* «bonheur» (venant de *krî*)[1]; si cette explication est fondée, nous avons dans la dénomination gothique de la gauche le même euphémisme qui se trouve dans le grec *ἀριστερός* et *εὐώνυμος*.

Le thème féminin *hlei-dumein* s'accorde très-bien avec les superlatifs sanscrits en *tamî*, si l'on fait abstraction de la lettre *n* qui est venu s'ajouter comme un surcroît inorganique au thème masculin-neutre *hleiduman*. La forme féminine *tamî* ne se trouve d'ailleurs pas avec les thèmes superlatifs ordinaires, lesquels prennent *tamâ* (*púṇya-tamâ*), mais seulement avec les noms de nombre ordinaux comme *viṅśati-tamî* «la vingtième». Les noms de nombre ordinaux qui ont mutilé *tama* en *ma* prennent de même *mî*, au lieu de *mâ*; exemple : *pañća-mî* «la cinquième». Rapprochez-en le gothique *mein* dans *fru-mein* «la première», nominatif *frumei*[2].

Il faut encore ajouter aux formes gothiques qui ont mutilé le suffixe superlatif sanscrit *tama* en *ma*, et qui l'ont élargi par l'addition d'un *n* inorganique, le thème *auhu-man* «superus»[3]. Je doute qu'il faille considérer ce mot comme étant pour *hauhu-man* et le rapporter au thème *hauha* «haut»; je serais plutôt porté à rapprocher *auhu-man* du mot *ućća* «haut» (§ 295), qui vient de la préposition *ut* et est pour *ut-ća*, anciennement *ut-ka* (§ 14). Après la suppression de la première consonne, il resterait *uka* qui, transporté en gothique, devrait donner *auha* (§§ 82 et 87, 1); devant le suffixe superlatif *man* (pour *ma*), l'*a* final

[1] De *śrî* se forment les adjectifs *śrî-mat* «heureux, excellent» et *śrîlá* (même sens); le comparatif *śrêyâns* (forme faible *śrêyas*) «melior» et le superlatif *śrêṣṭa* «optimus» viennent de l'un ou de l'autre de ces adjectifs. Sur la suppression des suffixes du thème positif devant les suffixes de gradation, voyez § 298[a].

[2] La forme sanscrite est *praiamâ*.

[3] Grimm, Grammaire allemande, II, p. 152.

du thème s'affaiblit toujours en *u*, de sorte que nous aurions *auhu-man*.

Il n'en est pas du thème *midjuman* «medius» comme des mots qui viennent d'être cités : si l'on fait abstraction de la lettre *n* qui a été ajoutée, *midjuman* répond au sanscrit *maďya-má*, venant de *máďya* par le suffixe *ma*.

§ 297. Le suffixe comparatif *tara* en lithuanien et en slave.

Le lithuanien a conservé le suffixe comparatif *tara*, sous la forme *tra*, dans *antra-s* «deuxième»[1] = sanscrit *antara-s* «autre», gothique *an-thar* (thème *anthara*, même sens), et dans *katra-s* «uter» = sanscrit *ka-tará-s*, gothique *hva-thar* (thème *hva-thara*). L'ancien slave présente le même suffixe dans въторъ *vŭtorŭ* «le second», которъ *kotorŭ* «lequel» (relatif) et етеръ *jeterŭ* «quelqu'un». Les deux premiers appartiennent à la déclinaison déterminée et sont, par conséquent, pour вътор҄ъй *vŭtorŭ-j*, которъй *kotorŭ-j* (§ 284). Abstraction faite du pronom annexe qui a perdu sa signification, *kotorŭ* s'accorde avec le sanscrit *katará-s* et avec les formes congénères des langues de l'Europe, surtout avec l'ionien *κό-τερο-ς*; il y a toutefois cette différence que la forme slave a changé le sens interrogatif contre le sens relatif et qu'elle a laissé s'éteindre la signification du suffixe. De même, *je-terŭ*, thème *jetero*, a perdu sa valeur primitive; mais la forme du mot coïncide très-bien avec le thème sanscrit *ya-tará* «qui» (employé, dans le sens relatif, en parlant de deux). Quant au mot précité *vŭtorŭ* «δεύτερος», въ *vŭ* répond au thème sanscrit *dva* (forme affaiblie *dvi*, § 309); le *d* s'est perdu de même dans le nom de nombre ordinal zend *bitya*, au lieu que dans le grec *δευ-* la voyelle finale du thème

[1] Le borussien *antar-s* (accusatif *antra-n*) signifie aussi bien «autre» que «deuxième».

δυο (= sanscrit *dva*) est tombée, et l'υ, par compensation, a été frappé du gouna.

§ 298ᵃ. Comparatif et superlatif en *îyas*, *iṣṭa*.

Un nombre relativement petit de comparatifs est formé en sanscrit par *îyas* et le superlatif correspondant par *iṣṭa*. Dans la première syllabe de cette dernière forme, nous reconnaissons une contraction de *îyas* ou *yas*[1] : le suffixe superlatif est donc, en réalité, थ *ta*, qui sert aussi à former les noms de nombre ordinaux *ćatur-ṭá-s* « τέταρ-το-ς » et *ṣaṣ-ṭá-s* « ἕκ-το-ς ». La présence du suffixe superlatif dans les noms de nombre ordinaux n'a rien de surprenant : l'idée du superlatif est étroitement liée à celle des noms de nombre ordinaux au-dessus de deux, de même que l'idée d'ordre a une grande affinité avec l'idée marquée par le superlatif. C'est pour cette raison que nous trouvons aussi le suffixe तम *tama* avec les noms de nombre ordinaux, par exemple dans *vinśati-tamá-s* « le vingtième ». Pour la même raison, on peut regarder le *ma* des formes telles que पञ्चमस् *pańćama-s* « le cinquième » comme un reste de *tama*.

A la forme sanscrite *iś*, contractée de *îyas* ou *yas*, correspond *is* en grec et en zend, et en latin le *is* des superlatifs en *is-simus*. Cette forme *is-simus* vient, selon moi, par assimilation, de *is-timus*; quant à la syllabe *is* qui, si nous nous plaçons au point de vue de la langue latine, est une contraction pour *ius*, elle se trouve employée seule dans l'adverbe *mag-is* (comparez μεγις dans μέγισ-τος).

Aux cas forts (§ 129), le comparatif sanscrit présente une forme plus large que *îyas*, à savoir *îyâns*. Il est probable qu'à l'origine, cette forme, comme toutes les formes fortes (§ 129), a été usitée pour tous les cas : c'est ce qui semble ressortir de

[1] Voyez § 300 et comparez le rapport qui existe entre *iś-ṭá* « sacrifié » et sa racine यज् *yaǵ*. Au sujet de *ś* pour *s*, voyez § 21ᵇ, et sur ट् *ṭ* pour त् *t*, § 15.

la comparaison du latin, où nous avons *grav-iôr-em*, *grav-iôr-is*, venant de *grav-iôs-em*, *grav-iôs-is*[1], en regard du sanscrit *gár-îyâns-am*, *gár-îyas-as*.

Devant le suffixe en question qui, même sous la forme *îyas*, ajoute au mot un surcroît assez notable, le thème du positif subit de fortes diminutions : non-seulement des voyelles finales sont supprimées à la fin du thème, comme cela est de règle devant tous les suffixes *taddhita*[2] commençant par une voyelle, mais on rejette des suffixes entiers, y compris la voyelle qui les précède; exemples : मतिमत् *mati-mát* «raisonnable», venant de *matí* «raison», donne le comparatif *mát'-îyas*, le superlatif *mát-iśṭa*; *bálavat* «fort» (littéralement «doué de force», de *bála* + *vat*) donne *bál'-îyas*, *bál'-iśṭa*; *kśiprá* «rapide» (de la racine *kśip* «jeter») donne *kśêp-îyas*, *kśêp-iśṭa*; *kśudrá* «petit» donne *kśôd-îyas*, *kśôd-iśṭa*. Les voyelles susceptibles du gouna compensent, comme on peut le voir, la perte du suffixe par le renforcement de la syllabe radicale à l'aide du gouna; c'est ainsi que nous avons en zend *vaêdista*, que Burnouf, avec autant de justesse que de pénétration, fait dériver de *vîdvaś* (*vîdvô*, § 56 b), en sanscrit *vidvás* = «sachant»[3].

Par un trait de ressemblance remarquable entre le sanscrit et le grec, ce dernier idiome, devant les suffixes exprimant la gradation, se débarrasse aussi de certains suffixes trop encombrants; exemples : ἐχθίων, ἔχθισ7ος, αἰσχίων, αἴσχισ7ος, κυδίων, κύδισ7ος, venant de ἐχθρός, αἰσχρός, κυδρός. Je crois devoir expliquer l'allongement de la voyelle dans μήκισ7ος, μᾶσσον, venant de μακρός, par le même principe qui a introduit le gouna dans

[1] Comparez les formes archaïques *majôsibus*, *meliôsibos* dans Festus.

[2] On appelle suffixes *taddhita* ceux qui s'adjoignent à des mots déjà formés, par opposition aux suffixes qui, en s'ajoutant immédiatement à la racine, forment les mots primitifs.

[3] *Observations sur les mots zends et sanscrits Vahista et Vasichtha*, p. 22.

les mots sanscrits : cet allongement sert à compenser la suppression du suffixe. Il en est de même pour la longue dans les formes comme θᾶσσον, ἆσσον. Buttmann[1] admet ici un recul de l'ι du comparatif qui se serait uni avec l'α : mais j'explique d'une façon différente ce qui est avenu de l'ι dans ces formes; nous y reviendrons bientôt (§ 300).

Remarque. — Exemples d'accumulation de suffixes en latin, en grec et en persan. — Jacob Grimm[2] donne une autre explication de la forme latine *issimus*. Il ne croit pas qu'elle vienne par assimilation régressive de *is-timus*, mais il y voit un redoublement purement phonétique de la lettre *s* du comparatif. Il divise donc *novissimus* de la façon suivante : *nov-iss-i-mus ;* le second *i* serait une voyelle de liaison et le suffixe superlatif se composerait uniquement de *mu-s*. Il explique *dextimus* comme étant pour *dec-is-timus*, c'est-à-dire qu'il voit aussi dans ce mot la réunion des suffixes comparatif et superlatif; mais le positif sanscrit *dákšiṇa* «dexter»[3] prouve bien que le *s* contenu dans le *x* du mot latin appartient à la racine, et ne provient pas d'une syllabe mutilée *is*.

Corssen[4] cite une forme qui nous montre très-clairement la réunion du suffixe comparatif *is* avec le suffixe *timus :* c'est *soll-is-timus*, venant de *sollus* «entier, sain et sauf».

Nous trouvons deux suffixes comparatifs réunis dans *mag-is-ter* et dans *min-is-ter :* le premier de ces deux mots contient le comparatif *magis*, pour *magius;* le second nous présente le comparatif *minis*, qui a rejeté l'*u*, à la différence de *minor* et de *minus* où l'*i* a disparu et où la seconde voyelle est restée. Il est probable que dans *sin-is-ter* il y a aussi deux suffixes comparatifs, et que, par conséquent, dans *sin-is-timus* nous avons une forme analogue à *soll-is-timus*.

En grec, je reconnais comme des analogues de *mag-is-ter*, *min-is-ter*, les formations en εσ-τερος et ισ-τερος, par exemple dans εὐδαιμον-έσ-τερος, ἀκρατ'-έσ-τερος, λαλ'-ίσ-τερος. Conséquemment, dans les super-

[1] Grammaire grecque développée, § 67, remarque 3, note.

[2] Grammaire allemande, III, p. 654.

[3] Il y faut joindre l'adjectif *dákša*, qui s'emploie seulement dans le sens figuré «aptus, habilis, rectus, probus», mais qui est évidemment de même famille.

[4] Nouvelles Annales de philologie et de pédagogie, t. LXVIII, p. 245.

latifs comme *εὐδαιμον-έσ-τατος*, nous avons le suffixe superlatif ordinaire réuni au suffixe comparatif *εσ*, *ισ* = sanscrit *yas*, par exemple dans *śré-yas* «meilleur»[1]. Nous n'examinerons pas si *εσ* et *ισ* ne faisaient à l'origine qu'une seule et même forme (l'*ε* serait alors une altération de l'*ι*), ou si l'*ε* de *εσ* correspond à l'*a* du sanscrit *yas*, tandis que *ισ* serait une contraction comme dans *ἥδ'-ισ-τος* = sanscrit *svād-iš-ṭas*[2].

Il est possible que dans la diphthongue *αι* des formes comme *ἰσαίτερος*, *μεσαίτατος*, nous ayons conservé également une partie du suffixe comparatif *îyâns*, *îyas*, ou *yâns*, *yas*, soit l'*î* des deux premières formes, soit le य *y* vocalisé en *i*. Il faudrait alors attribuer l'*α* de la diphthongue *αι* au thème positif, dont l'o est une altération d'un *a* primitif. Le thème *μεσα* de *με-σα-ί-τατος* correspondrait au thème sanscrit *mádya* «medius».

Le persan moderne réunit, comme il me semble, les deux suffixes comparatifs, dans les superlatifs en *terîn*; exemple : *behterîn* «optimus», littéralement «magis melior». Je crois, en effet, que la syllabe *în* est une contraction pour *îyâns*, thème fort du suffixe sanscrit.

§ 298[b]. Comparatif et superlatif en *yas*, *ṡṭa*.

Placés en contact immédiat avec une voyelle précédente, les suffixes de gradation *îyas*, *îyâns*, *iṡṭa* perdent leur voyelle initiale; exemples : *sté-yas*, *sté-yâns*, *sté-ṡṭa*, venant de *stirá* «solide», avec suppression du suffixe et avec gouna de la voyelle du mot fondamental; de même *spé-yas*, *spé-yâns*, *spé-ṡṭa*, venant de *spirá* «enflé»; *śré-yas*, *śré-yâns*, *śré-ṡṭa*, venant de *śrîlá* ou de *śrîmat* «heureux, excellent»; *pré-yas*, *pré-yâns*, *pré-ṡṭa*, venant de *priyá* «cher»[3]; *bû-yas*, *bû-yâns*, venant de *bû-ri*[4] «beaucoup»; *gyâ-yas*, venant probablement d'un thème *gyâ-y-in* «vieux»,

[1] Voyez Système comparatif d'accentuation, p. 42.

[2] Sur le recul de l'accent dans les comparatifs et superlatifs de la deuxième formation, en sanscrit et en grec, voyez § 104[a], remarque 2, et Système comparatif d'accentuation, § 14.

[3] Racine *prî*, suffixe *a*, avec changement euphonique de l'*î* en *iy*; comparez § 202.

[4] Le superlatif *bû-y-iṡṭa* a un *y* euphonique devant le suffixe superlatif conservé intégralement (§ 43).

dont il ne reste pas d'exemple[1], avec insertion d'un *y* euphonique (§ 43). Dans le dialecte védique, on trouve aussi des formes qui joignent le suffixe comparatif commençant par य् *y* à une consonne précédente; exemple : *náv'-yas,* thème fort *náv'-yâṅs*, venant de *náva* «nouveau»[2]. Comparez l'accusatif masculin *náv'-yâṅs-am* avec le latin *nov'-iôr-em*. Il est probable que *yâṅs* est la forme primitive du suffixe et que l'*î* est simplement une voyelle de liaison; on ne la trouve pas en zend (§ 300).

L'*i* du latin *iôr-* s'explique aussi bien par य् *y* que par इय् *iy*, et l'ῐ grec de ῐον, quoique long, peut être regardé comme la vocalisation de la semi-voyelle य् *y*. Je rappellerai la contraction de या *yâ* en *î* au potentiel sanscrit moyen, par exemple dans *dviś-î-tá* comparé à l'actif *dviś-yấ-t* «qu'il haïsse»; puis les formes latines comme *s-î-mus* = sanscrit *s-yấ-ma* «que nous soyons», ainsi que les formes gothiques comme *ét-ei-ma*[3] «que nous mangions» (*ei* = *î*) comparées au sanscrit *ad-yấ-ma* «edamus» (en ancien latin *ed-î-mus*).

§ 299. Déclinaison des comparatifs en *îyas*.

Du thème fort ईयांस् *î-yâṅs* vient le nominatif masculin *îyân*, avec la suppression obligée de la consonne finale (§ 94); après cette suppression, le son nasal affaibli en anousvâra (§ 9) redevient un *n*. Le vocatif a un *a* bref; exemple : *svấdîyan* «dulcior!», en regard du nominatif *svấdîyân;* en général, le vocatif singulier affectionne les voyelles brèves dans la syllabe finale. Le grec a partout abrégé la voyelle du suffixe comparatif;

[1] Racine *gyâ* «vieillir».

[2] Voyez Benfey, Glossaire du Sâma-véda, s. v. *nava*, et Grammaire sanscrite développée, p. 228.

[3] Par son *é*, qui provient d'un redoublement (= *a* + *a*, § 69, 2), *ét-ei-ma* appartient au prétérit.

exemple : ἡδίον-α, ἡδίονε, ἡδίονες = sanscrit *svâd'-iyâns-am*, *svâd'-iyâns-âu*, *svâd'-iyâns-as*. Aux cas faibles, le grec et le sanscrit se complètent l'un l'autre, en ce que ce dernier a sacrifié partout la nasale et le premier la sifflante[1]; nous avons, par exemple, au génitif singulier, le sanscrit *svâd'-iyas-as* en regard du grec ἡδ'-ίον-ος, et au génitif pluriel *svâd'-iyas-âm* en regard de ἡδ'-ιόν-ων. Au nominatif singulier masculin, la longue de la syllabe finale, par exemple dans ἡδίων, n'a rien de commun avec la longue dans la syllabe finale de *svâdiyân*, car au lieu que l'*â* sanscrit se retrouve à tous les cas forts, l'ω grec n'a d'autre raison d'être que de compenser, comme dans φέρων, δαίμων, la suppression du signe casuel.

Le grec et le latin n'ont pas gardé de forme spéciale pour le féminin : ils sont inférieurs, à cet égard, au sanscrit, qui ajoute au thème faible *iyas* (§ 131) le caractère féminin *î*[2]; exemple : *svâd'-iyas-î* «dulcior», en regard du grec ἡδ'-ίων et du latin *suav'-ior*.

Sur l'accord remarquable qui existe, pour les comparatifs féminins, entre le gothique, le slave et le sanscrit, voyez §§ 302 et 305, 2.

§ 300. Formes correspondant en zend et en grec aux comparatifs et superlatifs sanscrits en *iyân*, *iṣṭa*.

En zend, les exemples de superlatifs en [zend script] *ista* sont plus nombreux que les comparatifs correspondants. Grâce à la protection de la sifflante, ils ont conservé le *t*[3] qui, en sanscrit,

[1] Cette suppression complète de la sifflante s'explique par la répulsion que le groupe νσ inspire au grec, excepté dans quelques formes dialectales, comme τιθένς; c'est pour la même raison que nous avons χήν en regard du thème sanscrit *haṅsá*, en gothique *gansa*, en latin *anser*.

[2] Voyez § 119.

[3] Voyez § 38.

s'est altéré en *ṭ*; le zend ressemble à cet égard au gothique, qui a gardé également le *t* de *ista*, grâce à la lettre *s* qui précède (§ 91, 1). Je rappellerai seulement les superlatifs zends *âśista* «le plus rapide» et *maṣista* «le plus grand». Le premier répond au védique *âśiṣṭa*; le positif est *âśú* «rapide», venant de *âkú* = grec ὠκύ; en grec, la forme correspondante est ὤκισ1ο (latin *ôc-is-simŏ*, venant de *ôc-is-timŏ*). Quant à *maṣista*, il répond au grec μέγισ1ο. En regard des superlatifs zends en *ista*, il y a des comparatifs en *yaś* (par euphonie *yô*) = sanscrit *yas* (§ 298 [b]); le féminin est *yêhî*, venant de *yahî* (en sanscrit *yasî*), par l'influence simultanée du *y* et de l'*i* (§ 42). On a, par exemple, *maśyêhî* «plus grande», qui répond au védique *máhîyasî*[1]; *krauṣd-yêhî*[2], dont le thème positif est *krauṣda* «violent» = sanscrit *kruddá* «iratus», de la racine *krud* (§ 102). Nous avons un exemple de thème comparatif masculin-neutre en *yaś* (par euphonie *yô*) dans *vah-yô*, venant de *vôhu* «bon»[3].

Les comparatifs zends et védiques qui ont un *y* précédé d'une consonne nous conduisent à parler des comparatifs grecs comme κρείσσων, βάσσων, βράσσων, γλύσσων, ἐλάσσων, qui ont deux fois la même consonne devant l'ω du suffixe. Je vois dans le second σ un ancien *j*, que le σ précédent s'est assimilé[4]. Quant au premier σ, il est l'altération d'une linguale ou d'une gutturale; ainsi κρείσσων vient de κρεισ-jων pour κρειτ-jων ou κρατ-jων, de κρατύς. Il y a le même rapport entre βάσ-σων, venant de βασ-jων, et la forme primitive βαθ-jων, qu'entre μέσ-σος, venant de μεσ-jος, et le sanscrit *mádya-s* «medius», pour

[1] On aurait pu s'attendre aussi à avoir *máhyasî* (§ 298 [b]).

[2] De là l'instrumental *krauṣd-yêhya*. (Voyez Burnouf, *Études sur les textes zends*, p. 219.)

[3] Par euphonie pour *vahu* (= sanscrit *vásu*). (Voyez § 32.)

[4] Voyez § 19.

lequel on aurait pu s'attendre à trouver en grec *μεθιος* et, auparavant, *μεθjος* (§ 12). Remarquez que l'*ι* et probablement aussi l'ancien *j* favorise en grec l'affaiblissement d'un *τ* en *σ*; exemple : *δίδω-σι* pour le dorien *δίδω-τι*, en sanscrit *dádâ-ti*; rappelons aussi le suffixe abstrait *σι* pour le sanscrit *ti*[1]. Au sujet du changement des gutturales en *σ*, dans les comparatifs en question, il faut observer qu'en slave aussi les gutturales deviennent quelquefois des sifflantes, quand elles sont suivies de la semi-voyelle *j* ou des voyelles и *i*, ь *ĭ*, є *e*, ѣ *ê* : cela arrive notamment pour х *ch*, qui devient ш *š* ou с *s*; exemples : *duša* «âme» pour *dušja*, qui lui-même est pour *duchja* (*dūch-a-ti* «souffler»); *dūšuṅ* «je souffle» pour *dūšjuṅ*, qui lui-même est pour *dūchjuṅ*; *uses-e* «de l'oreille» en regard du nominatif-accusatif *ucho* (venant de *uchos*, § 264); c'est le même fait qui a lieu en grec, par exemple, pour *ἐλάσσων*, venant de *ἐλαχ-jων*.

On peut encore citer une autre série de faits qui vient confirmer cette explication des formes comparatives en *σσων* : la syllabe य *ya*, qui sert à former en sanscrit les verbes de la quatrième classe, produit dans les verbes grecs les mêmes groupes phoniques que le य् *y* du comparatif (§ 109[a]). Ainsi le verbe *φρίσ-σω* est avec son primitif *φρικ-jω* exactement dans le même rapport que *γλύσ-σων* avec *γλυκ-jων*. Les verbes en question et les comparatifs se prêtent donc un appui réciproque. De même que nous avons λλ pour λj dans le thème *ἄλλο* pour *ἀλjο* (§ 19) et dans les verbes *σΊέλλω* pour *σΊελ-jω*, de même le comparatif adverbial *μᾶλ-λον* est pour *μαλ-jον*[2]. Nous trouvons un double ρ dans l'éolien *χέῤῥων*, venant de *χερjων*, et dans le dorien *κάῤ-*

[1] Par exemple *ζεῦκ-σι-ς* pour le sanscrit *yúk-ti-s* «union», au lieu que nous avons *ζευκ-τό-ς* = sanscrit *yuk-tá-s* «lié».

[2] Le positif est *μάλα* (Buttmann, Grammaire grecque développée, § 67, remarque 3). C'est du reste le seul comparatif de cette espèce.

ῥων, venant de *καρ-jων*. Dans ce dernier exemple, il y a métathèse de la syllabe ρα en αρ et suppression du suffixe formatif τυ, qui se trouve dans le thème positif *κρατύ*[1]; en ce qui concerne la suppression du suffixe formatif, comparez ce qui a été dit pour ἔχθίων (§ 298 [a]).

Les comparatifs ἀμείνων et χείρων font passer l'ι dans la première syllabe, comme μαίνομαι et χαίρω = sanscrit *mányê, hṛ́śyê*, venant de *harśyê* (§ 109 [a]). Mais il en est sans doute autrement pour l'ι de μείζων, au sujet duquel j'adopte l'opinion de Corssen[2]: je regarde μείζων comme étant pour μειjων, et je vois dans le ζ un *j* (= य् *y*) qui s'est durci. Nous avons de même ὀλίζων pour ὀλιjων. La moyenne gutturale du thème positif a été supprimée comme dans le latin *ma-jor* (pour *mag-ior*) et dans le gothique *ma-isa* (thème *ma-isan*). Il reste à savoir si l'ι de μείζων = μειjων appartient au thème positif ou au suffixe comparatif. Dans la dernière hypothèse, l'ι de ιζων représenterait l'î sanscrit de ईयांस् *îyâns*, nominatif masculin *îyân*; sauf la suppression de la consonne finale de la racine, με-ίζων représenterait le nominatif védique *máh-îyân*. Mais je regarde l'î, dans les comparatifs sanscrits de cette espèce, comme étant relativement récent, et je tiens यांस् *yâns* pour la forme primitive du suffixe; j'aime donc mieux diviser ainsi : μεί-ζων, et j'explique ει comme un élargissement de l'ε, pour compenser la suppression de la consonne suivante, à peu près comme nous avons εἰ-μί, venant de ἐμμί pour ἐσ-μί. Dans μείων, qui est pour μι-jων (venant de μικρο, par la suppression du suffixe et de la gutturale apparte-

[1] Je regarde cette forme comme étant de même famille que la racine sanscrite *kar, kṛ* « faire », d'où vient *krá-tu* « sacrifice ».

[2] Nouvelles Annales de philologie et de pédagogie, t. LXVIII, p. 244. Je regardais autrefois le ζ de μείζων comme une altération du γ de μέγας. Avec l'explication proposée par Corssen, nous sommes dispensés d'admettre qu'un ζ soit jamais sorti d'un γ, et nous avons deux exemples intéressants de plus pour le changement de *j* en ζ (§ 19).

nant à la racine), l'ε est pour ι; on a donc με-ίων, venant de μι-ιων, à peu près comme πόλει, venant de πόλι-ι.

§ 301. Formes correspondant en gothique aux comparatifs et superlatifs sanscrits en *îyân*, *iṣṭa*.

Nous avons vu qu'un suffixe assez rarement employé en sanscrit et en grec est devenu, au contraire, en latin, le suffixe habituel du comparatif; peut-être était-il à l'origine d'un usage général, concurremment avec la forme en *tara*, τερο. De même, dans les langues germaniques, en slave et en lithuanien, les degrés de comparaison sont marqués par la forme la plus rarement usitée en sanscrit et en grec.

Le gothique nous présente le plus souvent le suffixe comparatif abrégé de la même façon qu'il se montre à nous en sanscrit, en zend, en grec et en latin, quand il est combiné avec le suffixe superlatif (§ 298 [a]). Cette forme abrégée est *is*, qu'on reconnaît le plus clairement dans les adverbes comme *ma-is* «plus»; de la comparaison avec le mot congénère latin *mag-is* (rapprochez μέγισ-τος, § 298 [a]) il ressort que la forme gothique en question a perdu une gutturale [1], laquelle s'est conservée dans *mikils* «grand» [2].

Remarque. — Comparatifs adverbiaux en *is*, en gothique. — Il y a encore plusieurs autres adverbes comparatifs en *is*, tels que *hauhis* «ἀνώτερον», *raihtis* «potius», *wirs* «pejus», *allis* «omnino» [3]. Il y a le même

[1] De même *ma-jor* pour *mag-ior*, μεί-ζων pour μεγ-jων, § 300.

[2] Thème *mikila*; comparez μεγαλο. Le *k* est conforme à la loi de substitution des consonnes (§ 87, 1). L'*a* primitif s'est affaibli en *i*.

[3] Voyez Grimm, Grammaire allemande, III, p. 589 et suiv. C'est dans les Annales de critique scientifique (1827, p. 742) que j'ai montré pour la première fois la présence en gothique de comparatifs adverbiaux en *is*. Grimm a relevé un certain nombre d'autres exemples, qu'il explique comme moi, après avoir d'abord considéré une partie de ces formes comme des génitifs (Grammaire allemande, III, p. 88).

rapport entre *hauhis* et *hauhiṣa* «altior» qu'entre *mais* et *maiṣa* «major». Contrairement à Grimm, je considère *raihtis* comme un adverbe, quoique le vieux haut-allemand *rĕhtes* ait tout l'air d'un génitif, si l'on ne consulte pas les langues congénères, et quoique le comparatif adverbial soit *rĕhtôr*. En effet, nous sommes autorisés à supposer qu'à côté du comparatif gothique *ga-raihtôṣa* «justior», dont il reste des exemples, il y a en aussi un comparatif *raihtiṣa*, puisque tous les adjectifs peuvent aussi bien former leur comparatif en *iṣa* qu'en *ôṣa*[1]. Peut-être la confusion s'est-elle introduite, en vieux haut-allemand, entre le suffixe comparatif *is* et la désinence génitive *i-s*, de sorte que quelques anciens comparatifs ont été pris pour des génitifs et ont gardé leur *s*, qui aurait dû, suivant la règle, se changer en *r*. Je regarde aussi le gothique *allis* «omnino» comme un comparatif. En vieux haut-allemand, à côté de *alles* «omnino», il y a un autre *alles* «aliter», qui est pour *aljes* (comparez en grec ἄλλος, § 19); le thème est différent, mais le suffixe est également d'origine comparative : on peut rapprocher en latin l'adverbe *ali-ter* et d'autres semblables, qui ont le suffixe *tara*. Ce qui ajoute encore à la vraisemblance de l'explication qui précède, c'est qu'à côté de *eines* «semel» et *anderes* «aliter», nous trouvons aussi des adverbes à forme de superlatif, savoir *einest*[2] «quondam», *anderest* «rursus».

Quelques comparatifs adverbiaux de même formation ont perdu en gothique l'*i* de *is*; exemples : *min-s* «moins» (comparez *minor, minus*, pour *minior, minius*), *vair-s*[3] «pis» (lequel a reçu un nouveau comparatif *vairsiṣa* «pejor»), *seith-s*, dans *thana-seiths* «amplius» (venant de *seithu* «tardif»), et probablement aussi *suns* «statim» et *anaks* «subito».

§ 302. Comparatifs gothiques en *is*, *iṣan*.

Le gothique ne peut plus décliner les thèmes finissant par un *s*[4]; il fallait donc qu'il ajoutât au suffixe comparatif *is* un

[1] Nous avons, par exemple, à côté du comparatif adverbial *frumôṣô* «d'abord» le superlatif *frumists*.

[2] Voyez Graff, Dictionnaire vieux haut-allemand, I, colonne 327.

[3] Peut-être ce mot est-il de même famille que le sanscrit *avara* «posterus».

[4] Un thème en *s*, par exemple le thème précité *mais*, devrait faire *mais* à tous les cas du singulier, ainsi qu'au nominatif-accusatif pluriel. En effet, les formes finissant par deux *s* rejettent le dernier (comparez *laus* «vide» pour *laus-s*, venant de *lausa-s*, § 135, remarque 1) : au nominatif et au génitif singuliers, *mais-s* serait

complément inorganique, ou bien qu'il supprimât la sifflante. Mais la valeur de ce suffixe était encore trop clairement sentie pour que la langue le laissât mutiler; elle l'a conservé en ajoutant le complément si fréquemment usité *an*, que nous avons vu plus haut (§ 286) s'adjoindre, sans qu'il y eût une nécessité aussi pressante, aux thèmes participiaux en *nd* quand ils sont employés adjectivement. Mais un *s* placé entre deux voyelles doit se changer en *ṣ* (§ 86, 5); de là le thème relativement récent *maiṣan*, à côté du thème primitif *mais*, resté invariable dans l'adverbe. Le nominatif masculin est *maiṣa*, le nominatif neutre *maiṣô* (§§ 140 et 141). Quant au thème féminin, il n'est pas tiré du thème masculin-neutre *maiṣan* : en général, les thèmes inorganiques en *an* des adjectifs faibles ne donnent pas naissance à des féminins. C'est au thème féminin primitif en *î*, qui subsiste en sanscrit et en zend, que vient s'ajouter un *n*, comme cela a lieu au participe présent : nous avons donc, en gothique, le thème féminin *maiṣein* (*ei* = *î*, § 70), venant de *mais* + *ein*; cette forme correspond, en zend, au thème féminin 𐬨𐬀𐬯𐬌𐬌𐬉𐬵𐬌 *maśyêhî*, et, dans le dialecte védique, à *mâhîyasî*. Le nominatif *maiṣei* peut s'expliquer de deux manières : on le peut regarder comme formé de *maiṣein* d'après le § 142, ou bien l'on y peut voir l'ancien nominatif féminin qui, en sanscrit et en zend, est semblable au thème (§ 137); ici encore il convient de comparer ce qui a été dit du participe présent (§ 142)[1].

donc devenu *mais*; de même au nominatif-accusatif pluriel. Le datif singulier des thèmes finissant par une consonne est toujours dénué de flexion, ce qui nous donne encore *mais*; enfin l'accusatif est sans flexion, quelle que soit la lettre finale du thème.

[1] J'ai expliqué pour la première fois cette formation du féminin gothique en *ein* dans les Annales de critique scientifique (1827, p. 743 et suiv.). Jacob Grimm s'est rangé à cette explication (Grammaire allemande, t. III, p. 650), après avoir d'abord présenté cette particularité de la langue gothique comme un fait dont la cause était inconnue (*ibidem*, t. I, p. 756, et III, p. 566).

Le vieux haut-allemand a ramené ses comparatifs féminins à un type plus usité. En regard du gothique *minnişei* « plus petite », il présente la forme *minnira* et non *minniri*. On voit aussi par cet exemple qu'il change la sifflante gothique en *r*; il en résulte que *minniro, minnira* ressemble plus, sous un rapport, au latin *minor* qu'au gothique *minnişa, minnişei*. Ce changement a lieu, en vieux haut-allemand, pour les comparatifs, dès la période la plus ancienne.

§ 303. Comparatifs gothiques en *ôs*, *ôș-an*.

Outre la forme *is, iș-an*, le suffixe comparatif, en gothique, présente aussi la forme *ôs, ôș-an*. Cette forme, qui est la plus rare en gothique, a si bien pris le dessus en vieux haut-allemand qu'il y a dans cette langue plus de comparatifs en *ôro, ora* qu'en *iro, ira* ou *ëro, ëra*. Le petit nombre de formes en *ôșan* dont il nous reste des exemples en gothique sont : *svinthôșan* « fortior », *frôdôșan* « prudentior », *frumôșan* « prior », *hlasôșan* « hilarior », *garaihtôșan* « justior », *framaldrôșan* « provectior ætate », *usdaudôșan* « sollicitior », *unsvikunthôșan* « inclarior ». Ajoutez-y les adverbes *sniumundôs* « σπουδαιοτέρως » et *aljaleikôs* « ἑτέρως ». Comment expliquer les formes en question? Je crois que l'*ô* de *ôs* représente l'*â*[1] du thème fort sanscrit *îyâns* ou *yâns* (§§ 299 et 300). Si l'on prend pour point de départ la forme यांस् *yâns*, il faut admettre qu'elle a perdu : 1° la nasale, qui manque aussi en latin et aux cas faibles en sanscrit; 2° le *y* (= *j*) dans les formes en *ôs, ôșan*, l'*â* dans les formes en *is, ișan* (après la perte de l'*â*, la semi-voyelle *j* ne pouvait manquer de se vocaliser en *i*).

Les formes gothiques *ôs, ôș*, et plus encore le vieux haut-allemand *ôr*, répondent exactement à la forme latine *ôr* dans

[1] Voyez § 69, 1.

minor, minôr-is, pour *minior, miniôris*. Il y a des raisons de croire qu'en gothique le *j* et l'*ô* ont primitivement existé l'un à côté de l'autre, que, par exemple, pour *minniṣa* «plus petit» on a dit d'abord *minnjôṣa*, pour *frôdôṣa* «plus intelligent» *frôdjôṣa*. Les formes qui ont perdu le *j* sont représentées en latin par *minor, minus, plus*; les formes qui ont supprimé l'*ô* sont représentées par *mag-is*.

Si le gothique a des comparatifs en *ôs, ôṣ-an*, il ne s'ensuit pas nécessairement qu'il doive avoir des superlatifs en *ôsta*, nominatif *ôst'-s*. Nous voyons, en effet, que ce degré de comparaison est toujours exprimé en sanscrit, en zend, en grec et en latin, par une forme qui dérive du comparatif contracté *is, is*. On ne sera donc pas étonné de trouver en regard de *frumôsa* «prior» un superlatif *frumists* «primum», et non *frumôsts*. Pour les autres comparatifs en *ôṣa*, les exemples de superlatifs manquent. Néanmoins, dans les dialectes plus récents, les comparatifs en *ô* se sont créé des superlatifs à leur image. En vieux haut-allemand, nous avons ordinairement *ôst* au superlatif, là où le comparatif a *ôr*. Le gothique lui-même nous fournit déjà deux exemples de cette déviation de l'usage : *lasivôsts* «infirmissimus» et *armôsts* «miserrimus».

§ 304. Jonction des suffixes du comparatif et du superlatif au thème positif, en gothique.

Les langues germaniques sont d'accord avec les idiomes congénères en ce qu'elles rejettent la voyelle finale du thème positif devant les suffixes de gradation; exemples : *sut'-iṣa*, venant de *sutu*[1] «doux»; *hard'-iṣa*, venant de *hardu* «dur»; *seith'-s* (*thana-seiths* «amplius»), venant de *seithu* «tardif». Comparez le grec *ἡδίων*, venant de *ἡδύ*, et le sanscrit *svâdîyân*, venant

[1] Il n'y a pas d'exemple du positif; mais le sanscrit *svâdú-s* et le grec *ἡδύ-s* autorisent à croire que la voyelle finale du thème était un *u*.

de *svâdû*. On supprime aussi *ja;* exemples : *spêd'-isa*, venant de *spêdja* «tardif»; *reik'-isa*, venant de *reikja* «riche». Il ne faut donc pas regarder l'*ô* des formes telles que *frôdôsa* comme étant un allongement de l'*a* de *frôda* (§ 69); un tel allongement serait tout à fait contraire au principe de ces formations (§ 303).

§ 305, 1. Comparatif masculin et neutre, en ancien slave.

En ancien slave, le suffixe comparatif sanscrit *îyas* (masculin-neutre) s'est contracté en ѣйш *ějš* ou ьш *ïš*. Toutefois, les trois cas semblables du singulier neutre ont conservé l'*a* de ईयस् *îyas* sous la forme d'un *e* (par euphonie pour *o*), tandis qu'ils ont renoncé, en vertu de la loi exposée au § 92 [m], à la sifflante finale du suffixe. La même sifflante a dû tomber aussi, en vertu de la même loi phonique, au nominatif-accusatif-vocatif masculin. Exemples : добрѣй *dobrěj* «melior, meliorem», добрѣє *dobrěje* «melius». La formation en ьш *ïš* présente au nominatif-accusatif-vocatif masculin ий *ij*, au neutre *je;* exemples : *bolje* «majus»[1], *bolij* «major, majorem». Pour comprendre ces formes, il faut remonter au suffixe sanscrit *îyas* (forme forte *îyâns*), dont l'*î* est représenté par l'*i* slave, et la semi-voyelle य् *y* par й *j*. En faisant abstraction de la lettre *n*, qui se trouve dans les cas forts en sanscrit, on peut donc comparer *bolij*, en tant que nominatif, avec le sanscrit *bálîyân*, en tant qu'accusatif avec *bálîyâńsam* et en tant que vocatif avec *bálîyan*. Si l'on part, en slave, du nominatif *bolij*, on considérera le ьш *ïš* (pour *ïšj*) des cas obliques comme une contraction de ийш *ijš* (pour *ijšj*), d'autant plus que, dans les formes comme добрѣй *dobrěj*, le й *j* est conservé à tous les cas obliques du masculin et du neutre, ainsi qu'au féminin

[1] Comparez le sanscrit *bálîyas* «fortius», venant de *bálavant* ou *balin* (§ 298[a]). Il n'y a qu'un petit nombre de comparatifs, principalement ceux dont le positif est inusité, qui suivent l'analogie de *bolij*, féminin *bolii*, neutre *bolje*.

добрѣйши *dobrějši*. Mais le suffixe qui se termine en sanscrit par un *s* s'élargit en ancien slave, aux cas obliques du masculin et du neutre, par l'addition d'un nouveau suffixe *jo* (par euphonie *je*), dont le *j* se supprime, en vertu de la règle exposée au § 92 [k], à cause de la sifflante qui précède. On a donc au génitif et au datif masculin-neutre *dobrějša, dobrějšu*, au lieu de *dobrêjšja, dobrêjšju* [1], qu'on aurait pu s'attendre à trouver d'après l'analogie de *konja* «equi», *konju* «equo», venant du thème *konjo*. Dans les comparatifs en question et dans les participes présents et passés qui sont fléchis d'une façon analogue, on ne s'aperçoit donc de la présence du suffixe *jo* qu'aux seuls cas où, la voyelle de la syllabe *jo* ayant été supprimée, la semi-voyelle devient *i* ou *ĭ* [2], et à ceux où le *j*, avant de disparaître, a changé l'*o* qui suivait en *e* [3].

Le nominatif pluriel masculin *dobrějš-e* mérite une mention spéciale. Si Miklosich a raison, comme je le crois, de diviser le mot de cette façon, et s'il faut diviser de la même manière les participes précités tels que *chvalańšt-e, chvalivŭš-e*, on devra attribuer ces formes à la déclinaison à consonne; en conséquence, la flexion casuelle *e* répondra à la désinence sanscrite *as* dans les formes comme *svâdîyâns-as*, et à la désinence grecque *es* dans les formes comme *ἡδίον-ες*. C'est pour cela que *dobrějš-e* et les formes participiales analogues ne sont pas en accord avec *koni*

[1] ш *š* est mis pour *s*, probablement à cause de l'influence rétroactive du *j* qui se trouvait anciennement dans le mot. Il n'est pas rare toutefois de rencontrer en slave un ш *š* à la place d'un स् *s* sanscrit, sans qu'aucune loi phonique particulière ait déterminé ce changement (§ 92 [b]).

[2] Voyez § 92 [l]. On peut comparer, par exemple, le locatif singulier *dobrějši* avec *koni* «in equo» (sans désinence casuelle), venant du thème *konjo*; le locatif pluriel *dobrějši-chŭ* avec *koni-chŭ*, et le génitif pluriel *dobrějšĭ* avec *konĭ* «equorum». Cette dernière forme est sans désinence casuelle, contrairement à ce qui se passe pour *vlŭk-ŭ* «luporum» (§ 278).

[3] On peut comparer, par exemple, l'instrumental singulier *dobrějše-mĭ* avec *konje-mĭ*, l'instrumental duel *dobrějše-ma* avec *konje-ma*.

«equi», ni avec les formes adjectives telles que *dobli*[1] «fortes» (thème *dobljo*).

Dans le plus grand nombre des formes comparatives, un ѣ *ê* prend la place de l'*i* de *bolij*, par exemple dans добрѣй *dobrêj*, génitif *dobrêjša* (du thème positif *dobro*); ce ѣ *ê* représente peut-être, ainsi que le suppose Schleicher[2], le gouna de l'*î* du suffixe sanscrit *îyâns*, forme faible *îyas* : c'est cette voyelle *î* qui, sans gouna, est représentée simplement par l'*i* de *bol'-ij*. Si l'on n'admet pas cette hypothèse, il faudrait voir dans ѣ *ê* la contraction de l'*i* du comparatif avec la voyelle finale du thème positif *dobro;* cette contraction devrait remonter à une époque où l'*o* était encore un *a*, comme dans les langues lettes et en gothique. Rappelons, à ce sujet, qu'en lithuanien le suffixe comparatif semble aussi commencer par un *ė;* mais dans les formes comme *gerėsnis* «melior», cet *ė* provient de la contraction de l'*a* du thème positif (*gera*) avec l'*i* du suffixe comparatif; et dans les formes comme *graźėsnis* «pulchrior», l'*ė* peut s'expliquer par la contraction de *ia* avec *i*. On sait, en effet, que les thèmes adjectifs en *u* tirent plusieurs de leurs cas de thèmes inorganiques en *ia;* de même donc qu'on a au locatif *graźia-mè*, on peut supposer une forme de comparatif *graźia-isnis* qui aura donné *graźėsnis*.

§ 305, 2. Comparatif féminin, en ancien slave. — Déclinaison déterminée du comparatif.

Au nominatif singulier féminin, il y a complet accord entre les comparatifs en *ši* de l'ancien slave et les comparatifs sanscrits

[1] Je m'éloigne de l'opinion de Miklosich en plaçant l'*i* du côté du thème; j'admets que la désinence casuelle a été supprimée et que la syllabe finale du thème a opéré la contraction de *jo* en *i*. C'est la même chose qui a lieu au locatif singulier et au nominatif-accusatif-vocatif du duel neutre, où Miklosich aussi met l'*i* du côté du thème.

[2] Théorie des formes du slave ecclésiastique, p. 184.

en *si*; il n'y a de différence que pour la quantité de la voyelle, qui a été abrégée en slave. Le ш *š* correspond à la lettre sanscrite ष् *s* (§ 92[1]); on peut comparer la deuxième personne du singulier du présent, car il existe à peu près le même rapport entre *ves-e-ši* «tu transportes» et le sanscrit *váh-a-si* qu'entre большн *boltši* «plus grande», добрѣйшн *dobrějši* «meilleure» et les formes sanscrites telles que *śré-yas-î* «meilleure», *gyâ-yas-î* «plus vieille» (§ 300). Quant au thème, auquel est venue s'ajouter la caractéristique féminine, il finit dans l'une et l'autre langue par une sifflante; et l'on ne peut dire que l'*i*, dans les nominatifs slaves en question, soit la contraction de la syllabe *ja*, comme, par exemple, à l'accusatif *boltšuň* (pour *boltšjuň*), car les thèmes féminins en ꙗ *ja* conservent cette syllabe au nominatif[1].

Dans la déclinaison déterminée, on a, en ajoutant à *boltši*, *dobrějši* l'article comme suffixe, les formes *boltši-ja*, *dobrějši-ja*, et à l'accusatif, en ajoutant l'article à *boltšuň*, *dobrějšuň*, on a *boltšuň-juň*, *dobrějšuň-juň* (§ 284). Au nominatif-accusatif-vocatif singulier masculin, *bolij*, *dobrěj* deviennent болии, добрѣии. Nous ne chercherons pas si le dernier и doit être prononcé *i* ou *ji* (§ 92[k]): dans le dernier cas, le *j* de *boliji*, *dobrěiji* appartiendrait au nominatif indéterminé, de sorte qu'il faudrait diviser *bolij-i*, *dobrěij-i*, et que l'article ajouté comme suffixe serait représenté par *i*, et non comme d'habitude par й *j* (§ 284); dans le premier cas, l'avant-dernier и de болии, добрѣии (= *boli-i*, *dobrěi-i*) serait la vocalisation du й *j* de *bolij*, *dobrěj*, le ь *ĭ* précédent serait supprimé et le pronom suffixe serait représenté également par *i*, au lieu de l'être par *j*.

[1] Comme en sanscrit, où *náryâ* «nova» est à la fois le thème et le nominatif singulier du féminin. Il y a seulement cette différence qu'en slave le *j* est supprimé après une sifflante (§ 92[k]), en sorte que le thème féminin *boltšja*, duquel se forment les cas obliques, devrait faire au nominatif singulier *boltša*, d'après l'analogie de *duša* «anima», pour *dušja*, en lithuanien *dūšià*.

Le neutre déterminé болѥ *bolje* «majus» et les formes analogues ajoutent ѥ (= sanscrit यत् *yat*) à la forme indéterminée : on a, par conséquent, болѥѥ *bolje-je* «le plus grand»; au contraire, добрѣѥ *dobrěje* et ses analogues, pour former leur nominatif-accusatif-vocatif déterminé, se servent du thème en *šjo* (par euphonie *šje*) des cas obliques; exemple : добрѣйшеѥ *dobrějšeje* «le meilleur».

§ 305, 3. Le superlatif dans les langues slaves.

Dans les langues slaves, le suffixe comparatif sert en même temps comme expression de la gradation la plus élevée; toutefois, les dialectes les plus récents, notamment le slovène, le serbe, le bohême et le polonais, font alors précéder le comparatif de la particule най *naj* (polonais *nay*). On trouve même en ancien slave des tours de cette sorte, par exemple : най паче *naj pače* [1] «potissimum», най скорѣе *naj skorěe* «citissime» [2]. Il est probable que *naj* est lui-même le comparatif de la préposition *na* «au-dessus» [3]; *naj* serait alors une forme mutilée pour *naje*, qui lui-même serait un accusatif neutre adverbial. Sans l'hypothèse d'une apocope, *naj* ne pourrait être, en tant que forme comparative, qu'un nominatif-accusatif masculin, ce qui conviendrait peu pour un adverbe.

§ 306. Le comparatif en lithuanien et en borussien.

En lithuanien, le suffixe comparatif est, au masculin, *ësnia* (nominatif *ësnis*) et, au féminin, *ësne* [4]. Nous avons donc ici un

[1] On a *e* au lieu de *je*, à cause du ч *č* qui précède. Celui-ci tient lui-même la place d'un *k*; ce *k* s'est changé en palatale sous l'influence du *j* qui suivait.

[2] Kopitar, *Glagolita*, p. VIII.

[3] Comparez Miklosich, *Radices linguæ slovenicæ veteris dialecti*, p. 56 et 73, et Schleicher, Théorie des formes du slave ecclésiastique, p. 180.

[4] Au féminin, le nominatif est semblable au thème; sur *ësne*, venant de *ësnia*, voyez § 92[k].

complément inorganique *ia, e,* comme nous avions en slave *jo, ja;* quant à *sn,* c'est une transposition pour le groupe *ns,* que nous trouvons aux cas forts en sanscrit, par exemple dans *gáriyânsam* «graviorem»[1]. J'ai cru autrefois reconnaître dans l'*ē* du suffixe *ēsnia* l'*â* du sanscrit *tyâns* ou *yâns*[2]. Mais je ne connaissais pas encore le suffixe comparatif *aisi*, en borussien, dont l'*a* appartient au thème positif, de sorte qu'il reste pour le suffixe de gradation *isi* (forme élargie de *is*). Nous citerons, comme exemples, *malda-isi-n* «juniorem», *malda-isei* «juniores», *ura-isi-n* «seniorem», *ura-isi-ns* «seniores» (accusatif), venant des thèmes positifs *malda, ura*[3]. L'*ē* lithuanien, ainsi que le ѣ *ê* des comparatifs tels que *dobrěj,* en ancien slave (§ 305, 1), sont de même origine que la diphthongue *ai* du suffixe borussien *aisi.*

Au comparatif adverbial, le suffixe borussien se termine en *is,* ou, avec suppression de l'*i,* simplement en *s;* on a de la sorte *massais* (*massa-is*) «moins» qui répond aux formes gothiques comme *ma-is* «plus» (en latin *mag-is*), et *toûl-s* «plus» (pour *toûla-is,* du thème *toûla*) qui répond par son suffixe au gothique *vair-s* «pis».

§ 307*. Le superlatif en lithuanien. — Comparatifs et superlatifs adverbiaux, en lithuanien, en borussien et en gothique.

En lithuanien, le suffixe superlatif est seulement une autre forme du suffixe comparatif. La nasale, au lieu d'être transposée (§ 306), est restée à son ancienne place; mais elle s'est vocalisée en *u* (§ 18). Conformément au principe que nous avons déjà vu (§ 298*), la voyelle finale des thèmes primitifs est sup-

[1] Grimm a déjà indiqué cette analogie (Grammaire allemande, III, p. 655, note). Mais il s'arrête à une autre explication et rapproche *ēsnis* du latin *issimus* (comparez § 298*).

[2] Voyez la première édition de cet ouvrage, § 306.

[3] Voyez mon mémoire Sur la langue des Borussiens, p. 23.

primée, et l'*i* (= sanscrit य् *y*, grec ι, latin i), au lieu de se combiner avec l'*a* du thème positif comme dans les formes en *ësnia*, reste invariable. On ajoute, comme au comparatif, la syllabe inorganique *ia*, qui ne subit aucun changement; exemple: *ger'-iaúsia-s* «optimus», *ger'-iaúsia* «optima»[1], génitif *geriaúsiō*, *geriaúsiō-s*.

Comme adverbes, ces formes ont conservé la signification comparative, et se terminent en *s*, sans prendre le complément inorganique *ia*; exemples: *lab'-iaús* «très», *ger'-iaús* «mieux», des thèmes positifs *lába* «bon», *géra* (même sens). Il est probable que ces formes sont en réalité des accusatifs neutres du thème primitif en *s*, c'est-à-dire du thème non élargi, et qu'elles doivent, par conséquent, être rapprochées des comparatifs adverbiaux comme *bû-yas* «plus», *śré-yas* «mieux» en sanscrit, et comme *pl-us*, *min-us* (pour *pl-ius*, *min-ius*) en latin. Il faut aussi, je crois, considérer comme des accusatifs neutres les comparatifs adverbiaux tels que *mais*, *hauhis* (§ 301) en gothique, et tels que *massais* «moins», *toûl-s* «plus» en borussien[2]. Quant aux superlatifs adverbiaux lithuaniens en *ei*, tels que *lab'-iaúsei* «le mieux», je les regarde comme des datifs féminins, avec contraction et changement de l'*a* en *e* (§ 92 [k]); *lab'-iaúsei* est donc pour *lab'-iausiai*.

§ 307 [b]. Le comparatif en arménien.

Il nous reste à voir les degrés de comparaison en arménien. Les comparatifs ont leur nominatif singulier en գոյն *guin*, ce

[1] Voyez Schleicher, ouvrage cité, p. 148. Ruhig et Mielcke écrivent *gerúusas*, *geráusa*.

[2] Il faut diviser de cette façon : *massa-is*. Au lieu de *toûls*, on s'attendrait à trouver *toûla-is*, du thème adjectif *toûla*, nominatif-accusatif neutre *toûla-n* «multum» (voyez mon mémoire Sur la langue des Borussiens, p. 23 et suiv.). La racine est peut-être तु *tu* «grandir», d'où vient le védique *tuvi* «beaucoup».

qui rappelle les nominatifs comme *svâdîyân* en sanscrit, et comme *ἡδίων* en grec[1]. On pourrait admettre que dans ces formations le *ղ g* est un durcissement de la semi-voyelle sanscrite य *y* = *j*. Il est vrai qu'il n'y a pas d'exemple de ce changement en arménien; mais il n'est pas rare dans d'autres langues, notamment en slave, où nous avons les génitifs pronominaux en *go* = sanscrit *sya* (§ 269). Le thème du suffixe précité est *գունի guni;* de là l'instrumental singulier *guni-v,* le datif-ablatif-génitif pluriel *guni-ż.* On ne doit donc pas confondre l'*i* du nominatif singulier (*guin*) avec l'*ι* du grec *ιων*, lequel a déjà son représentant dans le *g* arménien : cet *i* provient plutôt du penchant qu'ont les liquides finales à se faire précéder de cette voyelle; c'est ainsi que nous avons un *i* dans *hair* «père», *mair* «mère», *air* «homme» (§ 226). Quant à l'*i* final du thème *guni,* j'y verrais le complément inorganique dont se sert habituellement l'arménien pour faire passer dans la déclinaison à voyelle les thèmes primitivement terminés par une consonne[2].

On peut toutefois objecter contre l'explication qui fait de *guin, guni* un suffixe comparatif, que les mots ainsi formés ont l'apparence de mots composés, car ils prennent la voyelle *a* qui sert à indiquer la composition[3]. C'est ainsi que nous avons *imastun*[4] «sapiens», qui fait au comparatif *imastnaguin* (*imastn-a-guin*); *baṣum* «beaucoup»[5], qui fait au comparatif *baṣm-a-guin*. On peut rapprocher les nombreux composés qui commencent par *baṣm-a,* tels que *baṣm-a-kin* «ayant beaucoup de femmes»,

[1] Comparez Petermann, Grammaire arménienne, p. 148.

[2] Voyez § 183[a], 4.

[3] C'est au nominatif *guin* et non au thème *guni* que vient se préposer cet *a*. Le thème positif, qui forme le premier membre du composé, est mis au nominatif; il supprime quelquefois la voyelle de sa dernière syllabe.

[4] Le thème est *imastuno*, par mutilation *imastno*.

[5] Le thème contracté est *baṣma*, pour *baṣuma* (comparez le sanscrit *bahú* «beaucoup»).

baṣm-a-ganž «ayant beaucoup de richesses», *baṣm-a-ber* «ayant beaucoup de productions, fécond». Si l'on veut donc regarder comme des composés les comparatifs en *guin*, *guni*, il faudra admettre que le second membre est *guin* «couleur». Il est vrai que le thème de *guin* «couleur» est *guno* et non *guni;* mais il y a des exemples de mots composés qui se terminent en *i*, quoique le dernier membre, construit isolément, n'ait pas un *i* pour lettre finale. Nous avons, par exemple, à côté du simple *gin* «prix», dont le thème contracté est *gno* et l'instrumental *gno-w*, le composé *mežagin* «précieux», dont le thème est *mežagni*, et l'instrumental *mežagni-v*.

On demandera, sans doute, comment un mot qui signifie «couleur» est employé pour marquer la relation du comparatif. Mais ce substantif a pu avoir à l'origine d'autres significations qu'il a perdues comme mot simple. En persan, گون *gûn* possède, outre le sens de «couleur», celui de «genre, espèce»; le sanscrit *guṇá*, qui est de même origine, signifie principalement «bonne qualité, vertu, excellence», et son dérivé *guṇitá* veut dire «assemblé, amoncelé» et, en arithmétique, «multiplié»[1]. Combiné avec des noms de nombre, *guṇá* correspond au latin *-plex*, à l'allemand *-fach;* exemple : *dviguṇa* «double», *triguṇa* «triple»; il est employé aussi de cette façon comme forme périphrastique du comparatif, là où l'on détermine exactement en chiffres la mesure de la supériorité. Le composé ayant le mot *guṇa* pour dernier membre est alors construit avec l'ablatif comme un comparatif ordinaire; exemple : *indrâč čataguṇaḣ śâuryê*[2] «cent fois plus valeureux qu'Indra», littéralement «[à partir] d'Indra centuple en valeur». Comme terme de grammaire, *guṇá* marque la gradation de la voyelle, et l'on pourrait dire qu'en général le mot *guṇá* exprime la gradation d'une

[1] Voyez le Dictionnaire de Wilson.

[2] Mahâbhârata, I, vers 1449.

qualité. Si nous appliquons à l'arménien ce qui vient d'être dit, et si nous considérons *meʒaguin* «plus grand», *lavaguin* «meilleur» comme des composés possessifs, nous pouvons traduire ainsi : «possédant un degré supérieur de grandeur, de bonté; grand, bon à un haut degré; parfaitement grand, parfaitement bon». Ainsi compris, les comparatifs arméniens seraient de vrais composés, ayant légitimement l'*a* qui sert à marquer la composition.

Il n'y a pas de véritable superlatif en arménien; ce n'est pas le lieu de traiter ici des formes périphrastiques qui le remplacent[1].

NOMS DE NOMBRE.

NOMBRES CARDINAUX.

§ 308. Le nombre «un».

Pour l'expression du nombre «un», il règne une grande diversité parmi les langues indo-européennes : cette diversité provient de ce que le nombre «un» est marqué par des pronoms de la troisième personne; la multiplicité des termes employés tient à l'abondance de ces pronoms.

Le sanscrit *êka*, dont le comparatif *êkatará-s* se retrouve dans le grec *ἑκάτερος*, est, selon moi, la combinaison du thème démonstratif *ê* avec le thème *ka*. Il est vrai que ce dernier thème pronominal a ordinairement le sens interrogatif : mais *ka* se dépouille quelquefois de cette signification; ainsi il veut dire «aliquis» quand il est construit avec l'adverbe *ápi* «aussi»; même sans cet adverbe, il signifie encore «aliquis» quand il est précédé d'une expression interrogative; exemple :

[1] Voyez Petermann, Grammaire arménienne, p. 149 et suiv.

katañ sa puruśaḥ pârta kañ ġâtayati ḥanti kam [1]

«quomodo ille vir, ô Pârtha, aliquem occidi sinit, occidit «aliquem?» [2].

Le zend *aiva* se rattache aux adverbes pronominaux sanscrits *êvá*, *êvám* «ainsi», dont le dernier est un accusatif, et le premier, selon toute vraisemblance, un instrumental formé d'après le principe de la langue zende (§ 158).

Le gothique et le borussien *ain'-s*, thème *aina* (allemand moderne *einer*) se rattachent au pronom défectif sanscrit *êna* (§ 2), dont nous avons entre autres l'accusatif masculin *êna-m* «illum». Il faut probablement rapporter aussi au même thème pronominal l'ancien latin *oinos*, d'où l'on peut faire venir la forme plus moderne *ûnus*, par le changement ordinaire de l'ancien *ŏ* en *u*, avec allongement destiné à compenser la suppression de l'*i*. Il y a toutefois une ressemblance étonnante entre le latin *ûnus* et le sanscrit *ûná-s*, lequel signifie proprement «moindre» et est placé devant certains nombres pour indiquer qu'ils sont diminués d'une unité; exemples : *ûnaviṅśati* «undeviginti», *ûnatriṅśat* «undetriginta». Conservé de la façon la plus parfaite, cet *ûná-s* n'aurait pu donner en latin que *ûnu-s*, ou plus anciennement *ûno-s*.

Le grec *ἕν* se rattache probablement aussi au thème démonstratif एन *êna*; il a perdu la voyelle finale, comme le thème gothique et borussien *aina* au nominatif masculin *ains*. En ce qui concerne l'esprit rude et la voyelle ε pour ए *ê* = *ai*, comparez *ἑκάτερος* [3]. Au contraire, *οἶος* «unicus», s'il est sorti de *οἶνος*

[1] Bhagavad-Gîtâ, II, 21.

[2] En lithuanien et en slave, le pronom interrogatif combiné avec une particule négative préfixée prend la signification «aliquis»; exemple : lithuanien *né-kas* «non aliquis, nemo», ancien slave *ni-kŭ* et *ni-kŭ-to* (même sens).

[3] La diphthongue sanscrite *ê* se prononçait *ai* à l'époque de la séparation des idiomes (§ 2, remarque). En conséquence, si le nom de nombre grec est identique avec le démonstratif एन *êna*, l'ε représente seulement le premier élément de la

(comparez *oinos*), comme μείζω de μείζονα, a mieux conservé la diphthongue indienne et a sauvé aussi la voyelle finale de एन *êna*. Si ὄνος, qui désigne le nombre «un» sur les dés, a été, en effet, un nom de nombre dès l'origine, on peut le ramener au thème démonstratif अन *aná*, slave *ono* (nominatif masculin *onŭ* «celui-là»), ou bien il faut admettre que ὀνο a perdu un ι, à la différence du féminin οἴνη «une», où l'ι s'est conservé.

L'ancien slave ѥдинъ *jedinŭ* «un» (thème *jedino*) est probablement de même famille que le sanscrit *âdi* «le premier», et se rapporte peut-être à la forme élargie *âdimá*, avec *n* pour *m*; peut-être aussi le suffixe *no* a-t-il été ajouté à une époque où le slave avait déjà une existence indépendante. Au commencement des composés, on trouve également ино *ino* comme expression du nombre «un»; exemple : *ino-rogŭ* «μονόκερως». Employé seul, *ino* (nominatif *inŭ*, *ina*, *ino*) signifie «alius»; il vient du sanscrit *anyá* (même sens)[1].

Le lithuanien *wénа-s* et le lette *ween'-s* (*wēn'-s*) s'accorderaient avec le thème gothique et borussien *aina*, si la semi-voyelle initiale était, comme je croyais pouvoir l'admettre autrefois, une prosthèse purement phonétique. Mais comme on ne trouve pas d'autre exemple, dans les dialectes en question, d'une prosthèse de ce genre devant une voyelle initiale primitive, et comme le *w* et le *m* permutent volontiers entre eux[2], je suis tenté de voir

diphthongue, c'est-à-dire l'*a*. Mais si cette hypothèse n'était pas fondée, il faudrait rapporter ἐν au thème démonstratif अन *aná*. En ce qui concerne l'esprit rude, on peut comparer ἡμεῖς, qui correspond au védique *asmé* «nous» et à l'éolien ἄμμες.

[1] C'est le thème auquel se rapportent le grec ἄλλο-ς (§ 19) et, très-probablement aussi, ἔνιοι = sanscrit *anyê* «alii». Du thème ἐνιο, on a l'adverbe ἐνίο-τε, dorien ἐνιόκα.

[2] Voyez § 20 et Système comparatif d'accentuation, remarque 24. C'est ainsi que le lithuanien *widus* «milieu» est évidemment de même famille que le thème sanscrit *mádya*, gothique *midja*, latin *mediŏ*, et que le sanscrit *vayám* «nous» est très-probablement une altération pour *mayam*.

dans *wêna-s*, *ween's* des formes altérées pour *mêna-s*, *meen's*, signifiant proprement «petit» ou «peu». Nous serions ramenés de la sorte à une famille de mots très-répandue : en sanscrit, *manâk* (adverbe) signifie «peu»; on en peut rapprocher le latin *minor*, le gothique *minniṣa* «minor», *minnist'-s* «minimus», le slave мьнии *mĭnij* «minor», l'irlandais *min*, *mion* «petit», etc.[1]. A l'explication que nous proposons, on pourrait objecter que l'adjectif lithuanien *menka-s* «mauvais, petit», et l'adverbe *menkay* «mal, peu», qui appartiennent à la même famille de mots, ont conservé leur *m;* mais nous avons de même en sanscrit le *m* du thème pronominal *ma* qui coexiste à côté du *v* de *vayám*.

En arménien, մէկ *mêk* (thème *mêka*) et *min* (instrumental *mno-w*, pour *mino-w*), qui signifient l'un et l'autre «un», peuvent être également rattachés à l'adverbe sanscrit *manâk* «peu», à côté duquel il y avait peut-être un thème adjectif *manâka;* le thème *mêka* aurait perdu la syllabe du milieu, le thème *mno* (venant de *mino*) la syllabe finale du *manâka* en question. De *mino* pourrait être dérivé, par la suppression de *n*, le thème *mio*, nominatif մի *mi*, instrumental *mio-w*[2]. Mais la forme la plus mutilée, c'est մու *mu*, si, comme il est probable, elle appartient au même thème et représente la syllabe initiale du sanscrit *manâk*, avec l'affaiblissement habituel de l'*a* en *u* (§ 183 b, 1).

Si le grec μία, qui pourrait faire supposer un thème masculin μιο, est parent avec le thème arménien *mio*, il faudrait admettre que le grec et l'arménien, qui n'ont entre eux aucune affinité spéciale, ont perdu l'un et l'autre le *n* qui se trouvait devant la seconde voyelle. Mais si μία est d'origine pronominale, j'aimerais mieux, pour l'expliquer, recourir au thème féminin sanscrit *smî*[3]. Il faut ajouter, pour terminer, que le grec μόνο-ς

[1] Voyez Glossaire sanscrit, éd. 1847, p. 257.

[2] Comparez les formes grecques comme μείζω, venant de μείζονα.

[3] Le féminin *smî*, comme pronom annexe, a perdu son *m* en sanscrit (§ 174);

appartient aussi à la famille des mots signifiant primitivement «peu» et qu'il peut, par conséquent, être placé à côté de l'arménien *min* (thème *mino, mno*) «un».

Remarque. — Composés germaniques renfermant le nom de nombre «un». — Termes signifiant «demi, entier». — Les langues germaniques présentent quelques expressions dignes d'attention où le nom de nombre «un» se trouve renfermé, mais d'une façon si peu apparente qu'on en distingue à peine la forme et le sens. Ce sont, en gothique, *haihs* «borgne», *hanfs* «manchot», *halts* «paralytique» et *halbs* «demi». Dans tous ces mots, le nombre «un» est exprimé par *ha* : je reconnais dans cette syllabe *ha* le *ka* du sanscrit *ĕ́ka* «un»[1]. On ferait fausse route si l'on pensait au *ha* du zend *ha-kĕrĕḍ* «une fois» (sanscrit *sakṛt*); en effet, le *h* zend répond toujours à un *s* sanscrit, lequel n'est jamais représenté en gothique par un *h*[2]. J. Grimm compare *haihs* avec *cæcus*[3], sans toutefois approfondir l'origine de ces deux termes congénères. L'un et l'autre renferment le mot «œil» : le sens primitif paraît avoir été «borgne». Le thème de *haihs* est *haiha;* que l'on décompose ce mot en *ha-iha* ou en *h-aiha*, le dernier membre du composé correspond au sanscrit *akśa* «œil»[4]. En effet, si l'on divise *h-aiha*, la diphthongue s'explique par l'influence euphonique de *h* (§ 82);

comme mot indépendant, il est sorti de l'usage. Sur le masculin-neutre *sma*, comme pronom annexe, voyez § 165 et suiv. Sur *sma*, employé comme mot indépendant, dans le sens démonstratif, voyez § 540. Sur la désinence grecque *ια* = sanscrit *ī*, voyez § 119. — Je ne saurais entrer ici dans la discussion de l'hypothèse de Leo Meyer, qui suppose que *εἷς*, *μία*, *ἕν* sont dérivés tous les trois du sanscrit *samá* «semblable» (Journal de Kuhn, t. V, p. 164). Je me contenterai de rappeler que le sanscrit *samá-s* est régulièrement représenté en grec par *ὁμό-ς*; au féminin *samā́* correspond le grec *ὁμή*, dorien *ὁμά*.

[1] Sur le *h* substitué au *k*, en vertu de la loi générale qui préside à la substitution des consonnes dans les langues germaniques, voyez § 87, 1.

[2] On pourrait, au contraire, reconnaître le thème pronominal *sa* dans l'*ά* du grec *ἁ-πλοῦς*.

[3] Grammaire allemande, t. II, p. 316.

[4] Du groupe *kś*, le gothique n'a conservé que la première lettre, au lieu que le zend *aśi* «œil» (par exemple dans *ksvas-aśim* «ayant six yeux») a gardé seulement la seconde. Le latin *ocus* (le primitif de *oculus*) a, au contraire, conservé la première lettre, comme le gothique.

aiha sera pour *iha*, lequel est lui-même pour *aha*. Si, au contraire, on divise *ha-iha*, ce que je préfère, on comprend sans peine que l'*i*, quoique suivi d'un *h*, n'ait pas été changé en diphthongue, puisque l'*â* du premier membre, en se combinant avec lui, donnait déjà un *ai*. Rappelons encore le latin *cocles*, où l'idée de l'unité ne peut être représentée que par le *c*, car l'*o* appartient à *ocles*, qui est une dérivation de *oculus*. Quant à *cæcus*, s'il renferme en effet le nombre «un» et si l'on a raison d'écrire ce mot par un *æ*, il faut le diviser ainsi : *ca-icus*. L'*a* du sanscrit *aka* serait affaibli en *i*, comme il arrive habituellement pour l'*a* du thème dans les composés latins (§ 6).

Nous passons à *hanfs* (thème *hanfa*) «manchot», où le second membre du composé n'est pas facile à reconnaître. Je soupçonne que *nfa* a supprimé une voyelle après le *n*, comme il arrive souvent en composition ou après une syllabe réduplicative; comparez, par exemple, le sanscrit *ǵagmimá* «nous allâmes», où la racine *gam* est restée sous la forme *gm*, et le grec πίπτω pour πιπέτω, où πτ correspond au sanscrit *pat* «tomber». Si la voyelle supprimée dans *ha-nfa* est un *i*, on pourrait regarder *nifa* comme une métathèse pour le sanscrit *pāṇi* «main»[1].

Dans *ha-lts* (thème *ha-lta*) «paralytique», *ha* est encore le nom de nombre; quant au second membre du composé, je soupçonne qu'il signifie «pied», en sorte que le sens primitif du mot serait «ayant un pied». Nous voyons, en effet, que *halts* est opposé (Marc, IX, 45) à *tvans fôtuns haban-din* «ayant deux pieds» : c'est le passage où il est dit qu'il vaut mieux entrer dans la vie avec un pied que d'être jeté avec deux pieds dans l'enfer. Il est du moins certain qu'une langue ayant un mot dont le sens serait «unum pedem habens», l'emploierait très à propos en cet endroit. Si le dernier élément de *ha-lta* signifie «pied», nous rappellerons qu'en sanscrit plusieurs dénominations du pied sont dérivées de racines signifiant «aller». Or, il y a en gothique une racine *lith* «aller» qui a donné *lithus* «membre», et qui pourrait bien aussi avoir formé le second terme de *ha-lta*, pour *ha-litha*[2].

Avant de passer à l'analyse de *halb* «demi», je rappellerai l'explication très-juste, selon moi, que J. Grimm a donnée du pronom allemand *selber* «même»; il le divise en deux parties et reconnaît dans la syllabe *si* du go-

[1] Le *f* substitué au *p*, d'après § 87, 1.

[2] Il est vrai que dans *halta* nous avons un *t* et non un *th*. Mais en composition, les consonnes de même organe se substituent quelquefois l'une à l'autre; nous avons, par exemple, *quadraginta* à côté de *quatuor*.

thique *silba* le pronom réfléchi (comparez *sei-na, si-s, si-k*). Quant à la seconde partie, il se réfère à un verbe *leiban* «rester» et suppose que *silba* signifie «ce qui reste en soi». Nous pouvons de même diviser *halba* en deux éléments : le premier veut dire «un» et le second «partie, reste» (en gothique *laiba* veut dire «reste»). Le composé *halba* devra être entendu comme les composés possessifs sanscrits, et comme le mot précité *haihs*, c'est-à-dire en suppléant le mot «ayant» ; il signifiera donc «comprenant une partie».

Il est à peine nécessaire de faire observer que l'idée de «demi» n'est pas une conception primitive et simple, et qu'on ne doit pas s'attendre à trouver un mot simple expressément créé pour la représenter. C'est par la notion de «partie» que le langage est arrivé à exprimer celle de «moitié». Le latin *dimidius* se rapporte à l'idée du milieu à travers lequel s'est fait le partage. Le zend exprime «demi» par [illegible] *naima*, auquel correspond le sanscrit *nêma* «partie»; je vois dans ce mot la contraction régulière de *na* «non» et de *imá* «ceci» ou «cela», de sorte que *nêma* désigne la partie d'un tout par l'exclusion de l'autre partie.

Nous avons encore en sanscrit le mot सामि *sâmi*, dans lequel on reconnaît aussitôt le vieux haut-allemand *sâmi*, le latin *sêmi* et le grec ἡμι; les quatre langues emploient ce mot toujours dénué de flexion et au commencement d'un composé. On peut considérer *sâmi* comme venant de *samá* «égal, pareil», avec le suffixe dérivatif *i* dont la présence a occasionné la suppression de la voyelle finale et l'élargissement du premier *a*. Si cette explication est fondée, *sâmi* désigne proprement une partie d'un tout égale à la partie qui manque. On voit que ἡμι ne vient pas de ἥμισυς, mais bien que ἥμισυς est un dérivé de ἡμι; je reconnais dans συ le possessif sanscrit *sva* «suus». C'est un fait curieux, qu'en zend ce même possessif s'unit, avec le sens de «partie», à des noms de nombre; exemples : [illegible] *tri-śva* «tiers», [illegible] *ćatru-śva* «quart»; accusatif : *tri-śû-m, ćatru-śûm* (§ 42); ces mots rappellent de près le συν de ἥμισυν. Ἡμι-συς signifie donc «ayant une partie égale», et le simple ἡμι marque seulement l'égalité.

Mentionnons encore le sanscrit *sa-kala-s* «entier», littéralement «ayant ses parties», qui fait pendant au gothique *halbs*, dont il est à la fois l'antithèse et le commentaire. Le mot *sakala* se compose évidemment de *sa* «avec» et de *kalâ* «partie»; si nous supposons donc que ce dernier membre du composé est pris dans le sens du duel (et le dernier terme d'un composé peut exprimer chacun des trois nombres), *sakala* désignera l'objet dans lequel les deux parties sont réunies. De même समग्र *sam-agra* désigne «ce

qui est plein», et, en particulier, «la pleine lune»; le sens propre du mot est «qui a les pointes ensemble (dont les pointes se touchent)».

§ 309. Le nom de nombre «deux».

En sanscrit, le thème déclinable est *dva :* naturellement les flexions sont celles du duel. De *dva*, le gothique fait *tva* (§ 87), et n'ayant pas la déclinaison duelle, il le fléchit comme un pluriel, mais à la façon des pronoms; nominatif : *tvai, tvôs, tva;* datif : *tvaim;* accusatif : *tvans, tvôs, tva*[1]. Le sanscrit ne fait pas au duel de différence entre la déclinaison pronominale et la déclinaison ordinaire : *dvâu* se fléchit donc comme *áśvâu*, *dvê* (féminin) comme *áśvê*, et *dvê* (neutre) comme *dânê* (§ 255). En zend, le nominatif-accusatif-vocatif masculin est 𐬛𐬬𐬀 *dva* (pour *dvâ*, § 208). En ancien slave, le masculin est également *dva*, tandis que le féminin-neutre est ДВѢ *dvê* comme en sanscrit (§ 92*). Le nominatif-accusatif-vocatif neutre, en zend, est

[1] La forme étant monosyllabique, on devrait s'attendre à avoir *tvô* (§ 231). Au génitif masculin-neutre, je supposerais *tvi-ṣê*, d'après l'analogie de *thi-ṣê* «horum», venant de *tha;* on *tvaiṣê*, d'après l'analogie des adjectifs forts (§ 287); ou *tv'-ê*, d'après la déclinaison ordinaire. Mais au lieu de ces formes on trouve «duorum» rendu par *tvaddjê*, d'où il ressort qu'au temps d'Ulfilas le génitif du thème *tva* n'était plus en usage. La forme *tvaddj'-ê* appartient à un thème *tvaddja* (comparez *harj'-ê*, venant de *harja*); *tvaddja* semble être un nom de nombre ordinal (comparez le sanscrit *dvi-tîya* pour *dva-tîya*) qui s'est introduit parmi les nombres cardinaux. Si l'on rejette les deux *d*, dont l'un est d'ailleurs inutile, on a, par suite de la vocalisation du *j*, le vieux haut-allemand *zueiô* (*zweiô*), dans Isidore *zueijô*, comme on a *fior* venant de *fidvôr*. La forme forte *zueiêrô* répondrait à une forme gothique *tvaddjaiṣê :* je ne saurais souscrire à l'opinion de Grimm qui suppose en gothique des formes *tvaijê* et *tvaiaiṣê*. Le norrois, changeant la moyenne dentale contre la gutturale, dit *tveggja* pour le gothique *tvaddjê*. A l'accusatif pluriel féminin, on trouve en gothique *tveihnôs* à côté de *tvôs*, ce qui suppose un thème masculin-neutre *tveihna*, féminin *tveihnô*. C'est à *tveihna* que se rapporte, en vieux haut-allemand, le nominatif-accusatif *zwênê*, avec perte de *h*. Le féminin, en vieux haut-allemand, est exempt de ce surcroît; il fait au nominatif-accusatif *zwô* ou, par abréviation, *zwa* (§ 69, 1).

duyé, avec un *y* euphonique (§ 43) et avec vocalisation du *v* en *u*. Dans le grec δύω, δύο, dans le latin *duo*, l'ancien *v* est également vocalisé, mais la voyelle finale du thème est conservée. Le grec ne distingue plus les genres : à cet égard, il est inférieur au latin et aux autres langues de l'Europe. En lithuanien, le nominatif-accusatif-vocatif est au masculin *du*, au féminin *dwi*. Au sujet de la première de ces formes, on peut douter si l'*a* du thème *dwa* a été supprimé et le *w* vocalisé en *u* (auquel cas *du* serait formé comme le duel *sūnù* «deux fils», § 211), ou bien si le *w* de *dwa* est tombé, comme, par exemple, dans *sápnas* «rêve», pour le sanscrit *svápna-s*, *wìsa-s* «tout», pour le sanscrit *víśva-s* (auquel cas *du* aurait la même formation que *dēwù*[1] «deux dieux», *abù* «tous deux», venant du thème *abá*).

Le nominatif-accusatif-vocatif féminin *dwi*, en lithuanien, s'accorde avec *áświ* «deux cavales» (§ 214) et, par conséquent, avec le sanscrit *dvê* (= *dvai*) et le slave двѣ *dvê*. Aux autres cas, les deux genres sont semblables; ainsi *dwē-m*, qui sert à la fois de datif et d'instrumental, répond aussi bien à «duabus» qu'à «duobus». En ce qui concerne son *ē*, le lithuanien *dwē-m* s'accorde avec le slave двѣма *dvê-ma* (§ 273). Au génitif, le lithuanien garde l'*ē* : il fait *dwĕj-ū* (pour *dwaj-ū*) en regard du sanscrit *dváy-ôs* et du slave двою *dvoj-u*.

Au sujet du thème sanscrit *dva*, il faut encore remarquer qu'au commencement des composés il affaiblit son *a* en *i* (§ 6); de là la forme *dvi* que les grammairiens de l'Inde posent comme le vrai thème (§ 112). En grec, au lieu de δϜι, nous avons δι; exemple : διμήτωρ = द्विमातर् *dvimâtar* (thème) «ayant deux mères». Par une rencontre curieuse, le zend et le latin ont altéré de la même façon cette forme *dvi*, c'est-à-dire que l'une et l'autre langue ont rejeté le *d* et durci le *v* en *b*; on a, par

[1] Voyez § 209.

exemple, [illegible] *bipaitistana* «ayant deux mamelles», comme on a, en latin, *biceps, bidens*, etc. De cette forme mutilée *bi* vient aussi dans les deux langues l'adverbe *bis* «deux fois», en regard du sanscrit *dvis* et du grec *δίς*. Il ne faut donc pas, comme on a l'habitude de le faire, expliquer le grec *δι* au commencement des composés comme venant de *δίς*.

Les langues germaniques, à l'exception du haut-allemand, exigent *tvi* au lieu de *dvi* (§ 87) au commencement des composés; nous avons, par exemple, en anglo-saxon *tvi-fête* «bipes», *tvi-finger* «duos digitos longus», *tvi-hive* «bicolor». Le vieux haut-allemand a *zui* (= *zwi*) ou *qui*; exemples : *zui-beine* «bipes», *qui-falt* «duplex»[1]. Mais il ne faut pas rapporter immédiatement à *dvis, δίς, bis*, l'adverbe *zuiro* (*zwiro*) «deux fois», dont la forme complète est *zuiror* et qui s'écrit aussi *quiro*; il ressort du vieux norrois *tvis-var* que *ro* est sorti de *sva*, par apocope de l'*a* et vocalisation du *v* en *u*, puis en *o*[2]. Mais d'où vient le vieux norrois *svar*, que nous trouvons aussi dans *thrisvar* «trois fois» et auquel se rattache la syllabe *ce* dans l'anglais *twice, thrice*? Je crois bien que la lettre *s* qui précède *var* est identique avec le *s* de द्विस् *dvis*, *δίς* et de त्रिस् *tris*, *τρίς*; mais le *var* qui suit répond, selon moi, au substantif sanscrit *vâra* qui signifie «fois», par exemple dans *êkavâra* «une fois» *vâranvâram* «mainte fois». De *vâra* vient aussi le persan moderne *bâr*, par exemple dans *bâr-i* «une fois»; comme la signification primitive de ce mot est «temps» et comme le *v* peut se changer en *b*, ainsi que nous venons de le voir par l'exemple du persan, nous rapportons aussi au même mot la syllabe *ber* qui termine, en latin, les noms de mois comme *septem-ber, octo-ber* (littéralement «la septième, la huitième division du temps»). Pour revenir au

[1] Grimm, Grammaire allemande, t. II, p. 936.

[2] Voyez § 77, et comparez *déo* (qu'on écrit aussi *diu*) «valet», genitif *diwe-s* (thème *diwa*).

vieux norrois *svar* dans *tvisvar, thrisvar,* que nous décomposons ainsi, *tvis-var, thris-var,* on voit que ces mots, d'après notre explication, contiennent doublement exprimée l'idée de «fois». C'est ainsi que le vieux haut-allemand *mêriro* renferme un double suffixe comparatif, parce que le premier suffixe ne fait plus sentir sa présence d'une façon assez nette. De cette forme *s-var,* dans *tvis-var,* le vieil allemand a d'abord sacrifié le *r,* puis l'*a* (venant de *v*), de sorte qu'en moyen haut-allemand, la forme *zwir* (venant de *zwis*) est rentrée dans les limites primitives du *dvis* sanscrit.

Il a déjà été fait mention de l'expression arménienne signifiant «deux» (§ 230). Nous avons expliqué երկուք *e-rku-q́* comme venant de *e-dru-q́,* et l'*u* a été présenté comme un affaiblissement de l'*a* sanscrit du thème *dva.* Mais au lieu du nominatif pluriel *erku-q́* nous trouvons aussi une forme *erku,* qui semble dénuée de flexion, mais qui en réalité est un duel[1]. Il n'est pas surprenant qu'un nom de nombre signifiant «deux» nous conserve un reste de l'ancien duel (comparez le latin *duo*). L'*u* de *erku* est pour l'*â* long du nominatif duel (§ 208); comparez le nominatif duel, en lithuanien : *dëwù* «deux dieux» (§ 209).

§ 310. Le nom de nombre «trois». — Origine de ce nom.

En sanscrit, en grec, en latin, en lithuanien et en ancien slave, le thème du nom de nombre «trois» est *tri.* En gothique, la loi de substitution des consonnes (§ 87, 1) exige la forme *thri,* et en zend, par suite d'une autre loi phonique (§ 47), nous avons également 𐬚𐬭𐬌 *ϑri.*

Dans la plupart de ces langues, la déclinaison du thème en question est parfaitement régulière. En gothique, l'*i* de *thri,* au

[1] Petermann, Grammaire arménienne, p. 152.

lieu d'être supprimé devant les désinences commençant par une voyelle, se change en *ij*[1]; la cause de ce fait est le monosyllabisme du thème. On a, par conséquent, le génitif *thrij-ê*, le nominatif neutre *thrij-a* (§ 232). Du reste, la déclinaison gothique ne nous a pas été conservée tout entière : outre les deux formes que nous venons de mentionner, on ne trouve que le datif *thri-m* et l'accusatif *thri-ns*. Le sanscrit forme le génitif d'un thème élargi *traya*[2], ce qui donne *trayâ-ṇ-ām*, au lieu que le génitif zend *try-aṅm* ou *tray-aṅm* vient du thème primitif[3]. Mais les deux langues sont d'accord sur le point suivant : elles réservent le thème त्रि *tri*, [zend] *tri* pour le masculin et le neutre, et quoiqu'il y ait, en sanscrit comme en zend, des exemples de thèmes féminins en *i*, elles emploient pour le féminin un thème d'une forme à part, à savoir *tisar* (तिसृ *tisṛ*, § 1). Au nominatif-accusatif-vocatif sanscrit, l'*a* de *tisar* est irrégulièrement supprimé; on a, par conséquent, *tisrás*[4] en regard du zend [zend] *tisarô*. Il est probable que le thème *tisar* provient d'un redoublement, le *t* primitif ayant été affaibli en *s* dans la syllabe principale : le même changement de *t* en *s* a lieu dans le persan *sih*, qui a perdu le *r*, tandis que dans l'arménien *e-ri* (datif-ablatif-génitif *e-ri-ż*) c'est le *t* qui s'est perdu[5].

Je crois reconnaître dans le thème *tri* la racine *tar* (तृ *tṛ*) «transgredi»; la voyelle radicale aurait été supprimée, comme

[1] Comparez ce qui a été dit du pâli, § 202.

[2] C'est à ce thème élargi qu'on peut comparer le nominatif masculin *drié*, qui se trouve dans la traduction d'Isidore en vieux haut-allemand; *drié* appartient à un thème *dria* fléchi d'après la déclinaison pronominale. Le féminin *drió* suppose également un thème masculin-neutre *dria*.

[3] Dans le dialecte védique, nous avons un génitif *tri-ṇ-ām* qui est régulièrement formé du thème primitif.

[4] A l'accusatif, les règles ordinaires exigeraient तिसृस् *tisṛs* (§ 242). La forme *tisrás* est plus complète.

[5] La forme arménienne a pris un *e* prosthétique, dont il y a de nombreux exemples en arménien, comme en grec (§ 183[b], 1).

dans le latin *trans*. La signification étymologique de *tri* serait donc «dépassant, surpassant [les deux nombres inférieurs]».

§ 311. Origine du nom de nombre «quatre».

En sanscrit, le nom de nombre «quatre» présente pour le féminin un thème *ćatasar* (*ćatasṛ*), qui se décline comme *tisar* «trois» (§ 310). La ressemblance de ces deux formes est si grande qu'on est amené à penser que le nombre «trois» est contenu dans la désignation du nombre «quatre» : *tasar* viendrait de la forme redoublée *tatar*[1] et conserverait l'*a* du thème dans le redoublement, au lieu que *tisar* l'affaiblit en *i*, comme cela est arrivé, par exemple, dans बिभर्मि *bibármi* «je porte», de la racine *bar*, *br*. La syllabe initiale *ća* (venant de *ka*) représenterait le nombre «un», et comme *ć* est toujours sorti d'un ancien *k*, elle serait identique avec la syllabe finale de *éka* «un» (§ 308), ainsi qu'avec le préfixe gothique *ha* «un» (§ 308, remarque)[2].

§ 312. Le nom de nombre «quatre».

En sanscrit, le nom de nombre «quatre», au masculin et au neutre, a *ćatvā́r* pour thème fort et *ćatúr* pour thème faible. Nous avons donc au nominatif masculin *ćatvā́r-as*, à l'accusatif *ćatúr-as*, au nominatif-accusatif neutre *ćatvā́r-i*. Le génitif mas-

[1] Voyez § 310.

[2] Comparez mon mémoire Sur les noms de nombre, dans le Recueil de l'Académie de Berlin, 1833. Je ne crois pas qu'on puisse, pour l'explication étymologique des noms de nombre, tirer des arguments de leur représentation graphique. A l'époque où ont été inventés les chiffres, la signification originaire des noms de nombre était déjà trop obscurcie pour avoir pu guider les créateurs des signes figurés. Si les Égyptiens représentent le nombre «quatre» par le chiffre «un» plus le chiffre «trois», c'est là, selon moi, une rencontre fortuite entre l'écriture et le langage (voyez Lepsius, Deux dissertations de grammaire comparée, p. 90). Les Perses figurent «quatre» par le chiffre «deux» répété; «quatorze» s'écrit ⟨⟩⟩.

culin-neutre fait irrégulièrement *ćatur-n-ām*, au lieu de *ćatur-ām*, une nasale ayant été insérée entre le thème et la désinence, comme pour les thèmes terminés par une voyelle (§ 246). En zend, le thème fort est *ćatwār* (§ 47); de là le nominatif masculin *ćatwārō*. Le thème faible, qui subit une métathèse, se trouve, par exemple, dans *ćatru-māhīm* «quatre mois» (accusatif singulier). En regard du génitif sanscrit *ćatur-ṇām*, nous trouvons *ćatrušnaṅm* et, avec insertion d'un *a*, *ćatrušanaṅm*. Au commencement des composés, on a assez fréquemment aussi la forme *ćatwarĕ*, où l'affaiblissement du thème consiste uniquement dans l'abréviation de l'*ā*, et où le *r* est suivi d'un *ĕ* euphonique (§ 44); exemple : *ćatwarĕ-paitistanyåo* «ayant quatre mamelles» (génitif singulier féminin).

Dans les langues de l'Europe, nous devons nous attendre à trouver à la place du *ć* une gutturale ou une labiale (§ 14). En gothique, nous avons *fidvôr*, l'aspirée étant, selon la règle, substituée à la ténue (§ 87, 1); dans la déclinaison, cette forme *fidvôr*, qui se rapporte au thème fort *ćatwār*, s'élargit encore par l'adjonction d'un *i* inorganique : de là le datif *fidvôri-m*, qui est d'ailleurs le seul cas dont nous ayons conservé des exemples. Le thème non élargi *fidvôr* se trouve dans le composé *fidvôr-tiguns* «quarante» (accusatif pluriel). Au contraire, dans *fidur-dôgs* «qui dure quatre jours», nous avons une forme *fidur* faisant pendant au thème faible sanscrit *ćatúr*. Le lithuanien et le slave ont, comme le gothique, un thème contracté; mais il ne faudrait pas en conclure que le thème faible était déjà formé avant la séparation des idiomes indo-européens. Le gothique a été conduit aussi naturellement à contracter *fidvôr* en *fidur* (d'après le même principe qui nous donne, par exemple, *thiu-s* «valet», venant de *thiva-s*, génitif *thivi-s*) que le sanscrit à contracter *ćatvār* en *ćatúr*.

Le lithuanien suit l'exemple de ces idiomes en opérant la contraction à l'intérieur; mais il élargit le thème extérieurement: le nominatif masculin est *keturi* (thème *keturia*) et le nominatif féminin *kéturiōs*. L'ancien slave, qui a четꙑри *četūri* pour thème au masculin et au féminin, décline le masculin sur *gosti*, le féminin sur *nosti* (§ 255) : nous avons donc au nominatif masculin *četūrij-e*, au féminin *četūri*[1], comme, pour le nombre «trois», on a *trij-e*, *tri*; la forme féminine sert aussi pour le neutre. Au commencement des composés, on trouve une forme élargie par l'addition d'un *o*, *četvoro* ou *četvero* (par exemple dans *četvoro-nogū* ou *četvero-nogū* «quadrupes»), qui reproduit plus exactement le thème fort sanscrit *čatvâr*[2].

C'est également au thème चत्वार् *čatvâr* que se rapportent le latin *quatuor* et le grec *τέσσαρ-ες*. Le latin, moins bien conservé à cet égard que les autres idiomes indo-européens, a fait de *quatuor* un indéclinable. A côté de la forme *τέσσαρ-ες*, nous avons en grec *τέτ7αρ-ες*, qu'on peut rapprocher du pâli *čattârô*; dans l'une et l'autre langue, la semi-voyelle s'est assimilée au *t* précédent (§ 19). En ce qui concerne le *τ* initial de *τέσσαρες*, le *ϖ* de l'éolien *ϖέσυρες* et de la forme épique *ϖίσυρες*, je renvoie le lecteur au § 14.

On a vu tout à l'heure que le zend fait subir une métathèse au thème faible et en fait *čatru*, qu'on trouve au commencement des composés. A cette forme ressemble d'une façon surprenante, quoique fortuite, le latin *quadru* dans les composés comme *quadrupes*. Le *s* adverbial, qui sert à former, par exemple, द्विस् *dvis* «deux fois» et त्रिस् *tris* «trois fois» (en zend *tris*), a dû

[1] Voyez Miklosich, Théorie des formes (2e édition), p. 49, où sont énumérées les formes irrégulières. Le nominatif masculin-féminin a une forme secondaire *četūr-e*, qui vient du thème non élargi par l'adjonction d'une voyelle, et répond au grec *τέσσαρ-ες* et au masculin sanscrit *čatvâr-as*.

[2] Comparez le nom de nombre ordinal *četvrūtū* «quatrième».

être supprimé en sanscrit (§ 94) à la fin de *ćatúr*. Mais *ćaturs* a existé primitivement, car on le retrouve dans le zend 𐬗𐬀𐬙𐬎𐬭𐬋 *ćatrus*. Le latin, quoique soumis à des lois phoniques moins rigoureuses que le sanscrit, a également laissé perdre le *s* final, de sorte que c'est seulement par des modifications internes que *ter* et *quater* ont l'air de se distinguer des noms de nombre cardinaux.

En arménien, le nom de nombre «quatre» subit une contraction analogue à celle du mot latin *quar-tus* comparé à *quatuor* : il fait չորք *ćor-q́*, thème *ćori*, instrumental *ćori-vq́*. A côté de *ćor-q́* on a aussi *ćor-s*, qui, comme plusieurs autres formes de nominatif pluriel, a conservé l'ancien *s*[1]. Une autre désignation du nombre «quatre» est քառ *q́aṙ*, thème *q́aṙi*, instrumental *q́aṙi-v* (avec les désinences du singulier). Le ք *q́* initial soulève des difficultés : cette lettre ne tient pas ordinairement la place du *ć* (venant de *k*) sanscrit et zend, et il est difficile d'admettre que l'arménien ait conservé ici la gutturale primitive, quand nous voyons qu'elle était déjà changée en palatale avant la séparation du sanscrit et du zend; on ne peut pas davantage supposer que la palatale soit redevenue en arménien une gutturale. J'aime donc mieux reconnaître dans la forme *q́aṙ*, ou dans le thème *q́aṙi*, la syllabe *vâr* du sanscrit *ćatvâr*, dont le commencement s'est perdu. On trouve fréquemment en arménien un ք *q́* tenant la place d'un *v* sanscrit et zend[2], et le ա *a* arménien représente plus souvent un *â* long qu'un *a* bref sanscrit.

§ 313. Le nom de nombre «cinq». — Origine de ce nom.

Le nom de nombre «cinq» est en sanscrit पञ्चन् *pańćan*, en

[1] Petermann, Grammaire arménienne, pages 115 et 153.

[2] Comparez le nom de nombre *q́-san* «vingt», dans lequel *q́* représente le nombre «deux» (§ 320).

zend [zend] *pančan*, en lithuanien *penki*[1], en grec *πέντε*, en éolien *πέμπε*, en gothique *fimf*[2], en latin *quinque*, en arménien *hing*, en ancien slave *pańtĭ*[3]. Le thème, en sanscrit et en zend, est *pańčan*, *pančan*; pour ce nom de nombre, non plus que pour les noms de nombre suivants, on ne fait la distinction des genres. De plus, au nominatif-accusatif-vocatif, il a toujours la forme d'un singulier neutre (par conséquent *páńča*, § 139, 1); les autres cas ont des désinences plurielles; exemple : génitif sanscrit *pańčânâm*, zend *pančanaṅm*. Par ce désordre dans la déclinaison, le sanscrit et le zend nous préparent en quelque sorte à l'absence totale de flexion que nous allons rencontrer en grec et en latin.

Un autre fait remarquable, c'est que les langues européennes, pas plus que l'arménien, n'ont gardé aucun souvenir d'un *n* final, tandis que, pour les noms de nombre suivants, la nasale sanscrite et zende a laissé des traces de sa présence dans tous

[1] *Penki* est la forme du masculin, *pènkiôs* celle du féminin; ils sont entre eux dans le même rapport que *keturi* et *kéturiôs* (§ 312). La même observation s'applique aux nombres «six, sept, huit, neuf»; nous donnerons seulement le masculin.

[2] On le trouve toujours non fléchi; le thème décliné aurait probablement le complément inorganique *i*, comme *fidvóri*, et comme en vieux haut-allemand les noms de nombre de «six» à «dix». En gothique, *saihs* «six», *sibun* «sept», *ahtau* «huit» et *taihun* «dix» ne nous sont connus que par des exemples non fléchis, conséquemment privés de l'*i* inorganique. Pour *niun* «neuf» nous trouvons le génitif *niun-ê*, qui, à la vérité, pourrait venir aussi d'un thème *niun* ou *niuna*, mais qui, comme je n'en doute pas, a *niuni* pour thème.

[3] Le thème est *pańti* et est fléchi comme *nošti* (§ 255). Il a les désinences du singulier, en sorte qu'on doit considérer ce nom de nombre comme un collectif féminin, auquel le nom de l'objet compté vient se joindre au même cas comme apposition. La même observation s'applique aux noms de nombre de «six» à «dix». En comparant l'ancien slave *pańti* au sanscrit *páńčan*, on remarque que la première partie du mot sanscrit est la seule qui se retrouve en slave; la syllabe *ti* est un suffixe dérivatif, comme dans les thèmes *šesti* «six», *devańti* «neuf» et *desańti* «dix»; c'est le même suffixe que nous avons dans les nombres multiplicatifs sanscrits *vinšáti* «vingt», *šašṭí* «soixante», etc.

les idiomes de la famille. En effet, le *n* de *sáptan*, *návan*, *dáśan* s'est conservé en gothique, en lithuanien et en arménien. Le lithuanien a aussi gardé le *n* de अष्टन् *áṣṭan* «huit» (*aštůni*). L'ancien slave a un *n* dans les nombres «neuf» (*devań-tĭ*) et «dix» (*desań-tĭ*). Le grec dénote par son *α* que les noms de nombre *ἑπτά*, *ἐννέα*, *δέκα* étaient plus anciennement terminés par une nasale : en effet, le grec conserve fréquemment l'*α* devant une nasale, tandis que devant les autres consonnes il l'affaiblit en *ε*; on peut comparer la première personne de l'aoriste *ἔτυψα(μ)* ou *ἔτυψα(ν)* avec la troisième *ἔτυψε(τ)*, ou encore la première personne du parfait *τέτυφα(μι)* avec la troisième *τέτυφε(τι)*. Or, nous avons pour le nom de nombre «cinq» la forme *πέντε*, et non *πέντα*. De tous ces faits on peut être tenté de conclure que la nasale finale de *páńćan*, en sanscrit et en zend, est une addition de date postérieure.

S'il en est ainsi, la syllabe finale *ća* pourrait être expliquée de la même façon que le *ća* de *ćatasar* (§ 311), à savoir comme l'expression du nombre «un». Quant à la syllabe *pań* de *páń-ća*, je la regarderais comme étant pour *pam*, dont le *m* devait nécessairement se changer en *ń* devant un *ć*; cette lettre *m* ne serait pas autre chose que le signe casuel pétrifié et en quelque sorte soudé au thème. Reste le thème *pa* que je prendrais pour une modification de la syllabe *ća* ou plutôt de sa forme primitive *ka*; on sait, en effet, que le sanscrit peut faire permuter les gutturales avec les labiales. Cette syllabe *ka* représenterait le commencement du nom de nombre «quatre», en sorte que l'expression «cinq» aurait pour sens étymologique «quatre plus un». On objectera, sans doute, que le nombre «quatre» se trouve représenté dans ce mot composé précisément par la syllabe que nous avons expliquée précédemment (§ 311) comme signifiant elle-même «un»; mais un pareil fait ne serait pas plus surprenant que de voir dans le composé *ṣaṣ-ṭi* «soixante» le nombre «dix»

représenté par la syllabe *ti*, qui est tout ce qui reste de *daśa-ti* (§ 320, remarque).

On pourrait aussi proposer l'explication inverse, c'est-à-dire considérer la première syllabe de *páń-ća* comme étant pour *kań* (forme mutilée de *êkam*) «un», et la deuxième *ća* comme représentant le mot *ćatvâr* «quatre»; les deux termes se suivraient alors selon le même ordre que dans le nom de nombre précédent, c'est-à-dire que le plus petit nombre serait le premier membre du composé[1]. Il est difficile de dire sur ce sujet quelque chose de certain : nous avons seulement voulu indiquer la possibilité d'analyser ces mots et de découvrir les éléments dont ils ont été formés.

Le nom de nombre arménien *hing*[2] termine le plus souvent son thème par la voyelle *i* ou *a*, qui représente le deuxième *a* de *páńća*; nous avons, par exemple, à l'instrumental singulier, *hngi-v* ou *hnga-v*; au datif-ablatif-génitif pluriel, *hngi-ż* ou *hnga-ż*, pour *hingi-v*, *hinga-ż*[3].

§ 314. Le nom de nombre «six».

Le nom de nombre «six» est en sanscrit षष् *šaš*, en zend [zend] *ksvas*, en arménien վեց *weż* (thème *weżi*), en lithuanien *šešì*, en ancien slave *šestĭ* (thème *šesti*, § 313), en gothique *saihs* (§ 82), en latin *sex*, en grec ἕξ. On peut supposer avec raison que la gutturale qui se trouve au commencement du mot zend a aussi existé originairement en sanscrit et que *šaš* est pour un ancien क्षष् *kšaš*; en effet, le *š* sanscrit n'est ni une lettre initiale ni une articulation primitive : mais en supposant

[1] Comparez Lepsius, Deux Dissertations de grammaire comparée, p. 115.

[2] En ce qui concerne le *h* arménien tenant la place d'un *p*, comparez, par exemple, *hair* «père».

[3] Sur l'expulsion d'une voyelle médiale dans la deuxième série de cas, et sur la suppression de la voyelle finale dans la première série, voyez § 237, 3.

un *k* initial, *ś* est bien, parmi les sifflantes, la seule qui pouvait suivre (§ 21 [b]). En latin, en grec et en germanique, la gutturale paraît s'être déplacée, de sorte que, par exemple, le latin *sex* peut être considéré comme une métathèse pour *xes*. L'arménien *weź* [1] a perdu à la fois la gutturale et la sifflante initiales, de manière que sans le zend *ksvas* il eût été difficile de le rattacher au reste de la famille. En ce qui concerne la gutturale initiale de *ksvas*, on peut rapprocher aussi l'albanais *γjάσ-τε*.

§ 315. Le nom de nombre «sept».

Le nom de nombre «sept» est en sanscrit सप्तन् *saptan*, en zend 𐬵𐬀𐬞𐬙𐬀𐬥 *haptan* [2], en arménien եւթն *evin* (thème *evian*), en grec *ἑπτά*, en latin *septem*, en gothique *sibun* (thème *sibuni*), en lithuanien *septyni*, en ancien slave *sedmĭ* (thème *sedmi*). Le *m* de *septem* et de *sedmĭ* me paraît provenir du nom de nombre ordinal, qui est en sanscrit *saptamá* (nominatif *saptamá-s*), en slave *sedmŭ-j*. Nous en dirons autant du slave *osmĭ* «huit» et du latin *novem*, *decem* (en sanscrit *navamá-s* «neuvième», *daśamá-s* «dixième»); en effet, il n'est pas vraisemblable que le *n* du nombre cardinal sanscrit soit devenu un *m* en latin et en slave, car l'altération de *n* en *m* est aussi rare que le changement contraire, surtout à la fin des mots, est fréquent.

Le nom de nombre arménien est fléchi au singulier et au pluriel : on a, par exemple, le génitif singulier *evian* et le datif-ablatif-génitif pluriel *evian-ź*. A côté du thème *evian*, qui est le mieux conservé, nous trouvons encore en arménien des thèmes secondaires *evin* et *evean*, ainsi qu'un thème *evini* élargi par l'addition d'un *i*, avec lequel on peut comparer le thème go-

[1] Ce nom de nombre peut être fléchi au singulier et au pluriel; exemple : instrumental singulier : *weźi-v*, instrumental pluriel : *weźi-vq*.

[2] Le nominatif-accusatif est en sanscrit *sápta* (védique *saptá*), en zend *hapta* (§ 313).

thique *sibuni;* de plus, le thème mutilé *evti* (instrumental singulier *evti-v*); enfin les thèmes *ivlan*, *eavlan* et *eôlan*[1], nominatif *ivln*, etc. A l'égard du *v* tenant la place d'un *p* primitif, on peut rapprocher l'anglais *seven*.

§ 316. Le nom de nombre «huit».

Le nom de nombre «huit» est en sanscrit अष्टन् *aṣṭan* ou अष्टौ *aṣṭâu* : du premier vient le nominatif-accusatif *áṣṭa* (védique *aṣṭá*); du second, la forme semblable au thème *áṣṭâu* (védique *aṣṭâú*). En zend, nous avons [zend] *astan*, nominatif [zend] *asta;* en lithuanien *astûni;* en gothique *ahtau;* en grec ὀκτώ; en latin *octo;* en arménien ութ *ut* (thème *uti*, instrumental singulier *uti-v*, pluriel *uti-vq*); en ancien slave *osmĭ* (thème *osmi*). Le sanscrit *áṣṭâu* et le grec ὀκτώ font l'effet d'être au duel (§ 206) : je regarde toutefois *aṣṭâu* comme un thème à l'état nu, aussi bien que *aṣṭan;* peut-être est-ce cette dernière forme qui a donné naissance à *aṣṭâu*, par le changement si fréquent de *n* ou de *m* en *u* (§ 18), avec allongement de l'*a*. Il est possible aussi que *aṣṭâu* soit pour *aṣṭâs* (§ 206). De *áṣṭâu* viennent, avec suppression du deuxième élément de la diphthongue, les cas *aṣṭâ-bis*, *aṣṭâ-byas*, *aṣṭâ-su*, formés comme *râ-bis*, *râ-byas*, *râ-su*, du thème *râi* «chose, richesse». De son côté, *aṣṭan* a donné régulièrement, aux mêmes cas, *aṣṭábis*, *aṣṭábyas*, *aṣṭásu* (§ 255). Le génitif n'a qu'une seule forme, savoir *aṣṭânâm*. La comparaison des autres langues prouve aussi que la diphthongue *âu* de *aṣṭâu* appartient au thème; nous avons, en effet, *octâv-us* en latin, ὄγδοος pour ὄγδοϝ-ος en grec, le datif pluriel *ahtowe-n* en vieux haut-allemand, dans Notker; cette dernière forme est pour *ahtowim*, venant du thème *ahtowi*.

[1] La voyelle *ô* est une contraction de *av*, qui a donné d'abord *au* et ensuite *ô*.

§ 317. Le nom de nombre «neuf».

Le nom de nombre «neuf» est en sanscrit नवन् *návan;* en zend 𐬥𐬀𐬬𐬀𐬥 *navan* (nominatif-accusatif *nava*); en gothique *niun* [1]; en latin *novem,* venant de *nava-má-s* «neuvième» (§ 315); en grec *ἐννέα*, venant de *νεϝα*, avec un *ε* prosthétique et le redoublement de la liquide (comparez *ἔννεον*, venant de *νέω*); en lithuanien *dewyni;* en ancien slave *devanti* (thème *devanti*). Les deux dernières expressions semblent d'une autre origine, mais elles reposent sur la même permutation entre la nasale et la moyenne que nous avons vue dans *βροτός* et मृतस् *mṛtá-s* «mortuus». On trouve pareillement un *d* au lieu d'un *n*, en lithuanien, dans *debesis* «nuage», comparé au sanscrit *nábas* (même sens), tandis que le mot slave *nebo* (génitif *nebes-e*) a conservé la liquide. Dans le nom de nombre en question, le borussien a gardé le *n* primitif, ou plutôt il l'a rétabli [2], car il est très-probable que le changement de *n* en *d*, dans ce mot, a eu lieu avant la séparation des idiomes letto-slaves.

L'arménien, comme le grec, a une voyelle prosthétique avant la liquide : la forme la mieux conservée est ինան *i-nan* (thème), dont l'*a* était peut-être long originairement. Il est possible, en effet, qu'il représente les deux *a* du thème sanscrit *ná(v)an* confondus, de même que l'*ô* = *â* du nom de nombre latin *nôn-us* représente les deux *a* brefs de *na(v)an*, et suppose un nom de nombre cardinal *nôn*, venant de *na(v)an*.

Du thème arménien ինան *inan* se forme régulièrement le

[1] Ou bien la syllabe *va* s'est contractée en *u*, ou bien le *v* est tombé, en sorte que *ni(v)un* serait pour *nivan*, venant de *navan*, avec *u* pour *a* comme dans *sibun* et *taihun*. Le génitif pluriel *niun-é*, dont on trouve des exemples, pourrait venir du thème organique *niun* aussi bien que de *niuni*. Mais le thème, en vieux haut-allemand, est *niuni*.

[2] *Newint'-s* pour *newinta-s* «neuvième». Voyez mon mémoire Sur la langue des Borussiens, p. 48.

nominatif pluriel *inun-ą̇* (§ 226) ou, avec redoublement de *n* (comme dans le grec *ἐννέα*), *innun-ą̇*. L'affaiblissement de l'*a* en *u* peut avoir lieu également aux trois cas finissant en *ż*, ce qui donne *inun-ż* ou *inan-ż*, ou, avec suppression du dernier *n* (après *u*) et redoublement du premier, *innu-ż*. Le nominatif singulier *inn* vient d'un thème *inni* élargi par l'addition d'un *i* : mais l'*i* initial s'affaiblit en *ĕ* à tous les cas qui ont gardé l'*i* final; on a, par conséquent, au datif-génitif *ĕnni*, à l'instrumental singulier *ĕnni-v*, à l'instrumental pluriel *ĕnni-vą̇*, au datif-ablatif-génitif pluriel *ĕnni-ż*.

§ 318. Le nom de nombre «dix». — Origine de ce nom.

Le nom de nombre «dix» est en sanscrit दशन् *dáśan*, venant de *dakan* (§ 21[a]); en zend ... *daśan* (nominatif-accusatif *daśa*); en arménien տասն *tasn* (thème *tasan*); en grec *δέκα*; en latin *decem*, formé du nom de nombre ordinal *daśamá-s* «dixième» (§ 315); en gothique *taihun*; en lithuanien *dĕšimtis*[1]; en slave *desańtĭ* (thème *desańti*). Le gothique *taihun* est privé de flexion, mais il est probable qu'anciennement ses cas étaient formés de *taihuni* ou *taihani* : c'est ce qui ressort du vieux haut-allemand, où *zëhani* (par assimilation *zëhini* ou *zëheni*, par contraction *zëni*) est le thème de la déclinaison.

La diphthongue *ai*, dans *taihun*, provient de l'*i* (§ 82), qui lui-même est l'affaiblissement d'un ancien *a*; *taihun* est donc pour *tihun*, venant de *tahun*, comme *saihs* «six» est pour *sihs*, venant de *sahs*. Je ne puis donc partager l'opinion de Lepsius[2], qui reconnaît dans la syllabe initiale de *taihun* le nom de nombre

[1] *Dĕšimtis* est un collectif féminin singulier, comme en grec le mol *δέκας*, et il se construit avec le nom de l'objet compté au génitif. Il est formé à l'aide du suffixe abstrait *ti* (§ 841). Il en est de même du slave *desańtĭ* et des autres nombres cardinaux simples, à partir de ПАТЬ *pańtĭ*.

[2] Dans son écrit intitulé : Deux Dissertations de grammaire comparée, p. 123.

tvai « deux », avec suppression du *v*, et suppose que le mot entier signifie « deux mains ». Toutefois, je pense aussi que le nombre « deux » a servi à la formation du nom de nombre « dix » : je crois retrouver le mot « deux » dans la syllabe initiale du sanscrit *dáśan* [1], et je regarde la seconde syllabe comme exprimant le nombre « cinq » [2]; en effet, *dá-śan* vient de *da-kan*, et la syllabe *kan* peut être considérée comme une mutilation de *páńćan*, venant de *pañ-kan* [3]. Il n'est plus nécessaire dès lors de faire intervenir la main dans la composition du nombre « dix », à moins qu'on ne veuille renoncer à l'explication de *páńćan* donnée plus haut (§ 313), et qu'on ne le fasse venir du sanscrit *pâṇí* « main ».

§ 319. Les noms de nombre de « onze » à « dix-neuf ».

De « onze » à « dix-neuf », on combine les neuf premiers nombres avec le mot « dix »:

	Sanscrit.	Zend.	Arménien.
« onze »	*ēkâdaśan*	*aivandaśan*	*me-tasan* [4]
« douze »	*dvâdaśan*	*dvadaśan*	*erko-tasan*
« treize »	*trayōdaśan*	*iridaśan*	*ereq-tasan*
« quatorze »	*ćatúrdaśan*	*ćaïrudaśan*	*śoreq-tasan*

[1] *Da* serait donc pour *dva*, lequel est, comme nous l'avons vu plus haut (§ 309), la vraie forme du thème.

[2] Voyez Lepsius, écrit cité, p. 116. Je fais, par conséquent, de *dáśan* un composé collectif dans le sens de « deux pentades ».

[3] Le *m* du latin *de-ce-m* n'a rien de commun avec le *n* final de *dáśan* : il provient, comme le *m* de *septe-m* et de *nove-m*, du suffixe ordinal.

[4] *Me-tasan* est pour *mi-tasan*. Le second *a* de *tasan* est conservé en composition, au lieu qu'il a été supprimé dans le mot simple (*tasn*). Ces composés arméniens possèdent à la fois la déclinaison du singulier et celle du pluriel; ils élargissent leur thème en *n* par l'addition d'un *i*, et font, par exemple, à l'instrumental singulier *me-tasani-v*, à l'instrumental pluriel *me-tasani-vq*. A partir de « dix-sept », on insère *ev* ou *ու u* « et » entre le plus petit nombre et *tasn* « dix »; exemple : *evinevtasn* ou *evinutasn* « dix-sept ». Ce mode d'expression peut même être employé à partir de « onze ».

Lithuanien.	Gothique.	Latin.	Grec.
wēnō-lika[1]	*ain-lif*	*undecim*	ἕνδεκα
dwy-lika	*tva-lif*	*duodecim*	δώδεκα
try-lika	*thri-taihun*[2]	*tredecim*[3]	τρισκαίδεκα[4]
keturō-lika	*fidvôr-taihun*	*quatuordecim*	τεσσαρεσκαίδεκα.

Et ainsi de suite. Les langues slaves insèrent entre les deux noms de nombre la préposition *na* «au-dessus de». Dans les dialectes slaves les plus récents, l'expression du nombre «dix» est plus ou moins mutilée, en sorte que ces composés qui comprennent trois mots ont pris l'apparence de mots simples. En serbe, par exemple, au lieu de *deset* «dix» nous avons *est* dans *jedanaest* (pour *jedan-na-deset*) «onze», *dvanaest* «douze», *trinaest* «treize», *četrnaest* «quatorze». En slovène, «onze» se dit *enajst* (pour *ednajst* et *jednajst*, qui est lui-même pour *jeden-na-deset*); de même *dvanajst* «douze», *trinajst* «treize», *štirnajst* «quatorze». L'ancien slave ne mutile ni l'une ni l'autre des deux expressions, et dit, par exemple, *dvanadesañtĭ*, à moins peut-être qu'il ne faille écrire *dva na desañtĭ*.

Remarque. — Comparaison des nombres de «onze» à «dix-neuf» et des nombres de «un» à «neuf». — Altérations du nom de nombre «dix» comme membre d'un composé. — On vient de voir, dans le tableau qui précède, que les nombres «onze» et «douze» sont exprimés en gothique par *ain-lif*, *tva-lif*, au lieu que «treize» se dit *thri-taihun*, «quatorze» *fidvôr-taihun*, «quinze» *fimf-taihun*, et ainsi de suite. Le mot *taihun* est la représentation exacte du sanscrit *dáśan* (venant de *dakan*), c'est-à-dire que la forme gothique présente les modifications exigées par les lois phoniques propres à cette langue (§§ 82 et 87, 1). Mais avant l'époque relativement

[1] Venant de *wēnō-dika*.

[2] Il n'y a pas d'exemple de ce nom de nombre que j'ai rétabli par conjecture.

[3] Venant de *tridecim*.

[4] D'accord avec Benfey (Lexique des racines grecques, II, p. 213), je regarde τρις comme une forme mutilée pour τρεῖς; la surcharge amenée par la composition a été évidemment la cause de cette mutilation.

récente où ces lois ont commencé à entrer en vigueur, il est possible que *dáśan* ait déjà donné une autre forme en gothique, à savoir *libi*, par le changement si fréquent de *d* en *l*, et par la permutation non moins ordinaire des gutturales et des labiales (comparez, entre autres, le gothique *fidvôr* «quatre» avec le lithuanien *keturi* et le latin *quatuor*). *Libi* est le thème de *lif* renfermé dans *ain-lif* «onze», *tva-lif* «douze»; c'est ce que nous voyons par le datif *tva-libi-m* et le génitif *tva-lib'-ê*. Le *f* de *tvalif* ne doit donc pas s'expliquer par la loi de substitution des consonnes (§ 87, 1), mais par la loi relative aux moyennes finales (§ 93[a]). Les deux *a* de *dáśan* se sont affaiblis en *i*.

Graff[1] objecte que le *b* du thème *libi* est contraire à la loi de substitution qui exigerait une aspirée. Mais nous avons déjà indiqué (§ 89) que cette loi souffre en gothique de fréquentes exceptions; rappelons seulement *fidvôr* au lieu de *fithvôr*. On pourrait citer, en outre, le latin *quadraginta* au lieu de *quatraginta*, le grec ὄγδοος au lieu de ὄκτοος, ἕϐδομος au lieu de ἕπτομος, et quelques autres faits qui prouveraient que les noms de nombre ne se conforment pas toujours, en ce qui concerne le degré de leurs consonnes, aux règles ordinaires; dans les formes surchargées par la composition, ils semblent préférer la moyenne à la ténue et à l'aspirée. Si l'on objectait la différence considérable qu'il y a entre *libi* et le mot *taihun*, nous rappellerions qu'en français la différence n'est pas moindre entre le mot *dix* et l'expression du même nombre renfermée dans *on-ze*, *dou-ze*, *trei-ze*. Il n'est pas douteux que *onze*, *douze* ne dérivent de *undecim*, *duodecim*, et que *ze* ne soit la corruption du mot latin *decim*, dont *dix* est une autre représentation moins altérée. Qui cependant, sans le témoignage de l'histoire, oserait affirmer que *ze* est apparenté ou identique avec *dix*? De même que les mots français *onze* et *douze*, les mots allemands *eilf* et *zwölf* ont pris l'apparence de mots simples, dans lesquels on distingue bien encore une affinité avec les nombres «un» et «deux», mais où le nombre «dix» est devenu méconnaissable. L'anglais *eleven* «onze» est encore allé plus loin, car même sa parenté avec «un» (*one*) est absolument effacée.

Le nombre «treize» est exprimé en allemand par *drei-zehn* et non par *dreilf*, «quatorze» se dit *vier-zehn* et non *vierlf*, et ainsi des autres. La rai-

[1] Dictionnaire vieux haut-allemand, I, p. 317. J. Grimm, dans son Histoire de la langue allemande (p. 246), soutient au contraire l'explication donnée ci-dessus, en rappelant les faits analogues en prâcrit et en indoustani. Comparez aussi Schleicher, Théorie des formes du slave ecclésiastique, p. 187.

son de cette différence est que les Germains, à partir de «treize», ont oublié les anciens composés indo-européens, et ont de nouveau créé ces expressions en combinant entre eux les termes simples, tels qu'ils les avaient dans leur langue. Le même fait a eu lieu en grec, où les anciens composés, à partir de «treize», se sont également perdus, et où il a fallu les remplacer par des expressions nouvelles; on peut même ajouter que la langue grecque, en visant trop à la clarté, a créé des mots quelque peu gauches et lourds. La particule *καί* a été jugée nécessaire dans *τρισκαίδεκα*, *τεσσαρεσκαίδεκα*, au lieu que les anciens mots *ἕνδεκα*, *δώδεκα* sont de vrais composés et ont un air plus aisé et plus libre.

A côté de *δώδεκα*, nous avons en grec *δυόδεκα* et *δυώδεκα*. Le premier répond très-exactement, sauf la perte du *F*, au sanscrit *dvâdaśa* (venant de *dvâ-daka*); il paraît être le terme usité de toute antiquité. Au contraire, *δυόδεκα* et *δυώδεκα* semblent être de formation nouvelle. En sanscrit, *trayôdaśan* est un terme relativement récent, qui est surpassé en fidélité même par le lithuanien *trý-lika* (= *trí-lika*). En effet, le composé sanscrit renferme, au lieu du thème *tri*, un nominatif masculin pluriel *trayô* (par euphonie pour *trayas*), qui est en quelque sorte pétrifié, car on le conserve invariable à tous les cas. Le zend a l'expression correcte *tri-daśa* (§ 319), ce qui prouve qu'il s'est séparé du sanscrit avant l'introduction du mot *trayôdaśan*.

Le lithuanien *trý-lika*, qui vient d'être mentionné, répond très-bien à cette forme zende *tri-daśa* (venant de *tri-daka*). Par le changement du *d* en *l*, *lika* est devenu aussi différent de *dêśimtis* que le gothique *libi* de *taihun*, d'autant plus que *lika* n'a pas affaibli, comme *dêśimtis*, sa gutturale en sifflante. La langue n'a plus conscience de la signification du second terme, dans les composés *wënó-lika* «onze», *dwý-lika* «douze», etc. Mais elle connaît encore la valeur du premier terme, de sorte que les altérations subies par les noms de nombre de «un» à «neuf» se retrouvent assez exactement dans les composés. Quoique *wënó-lika* puisse être considéré comme un composé ayant déjà existé avant la séparation des idiomes, son premier membre n'en a pas moins subi des altérations parallèles à celles du mot simple «un». La même observation s'applique au gothique *ainlif*, au grec *ἕνδεκα*, au latin *undecim* : dans toutes ces langues, le premier membre du composé s'est modelé sur le terme simple. Au contraire, *δώδεκα*, comme on vient de le dire, est presque la reproduction du sanscrit *dvâdaśa*, qui ne pouvait guère être rendu plus exactement, puisque l'*ω* grec répond à l'*â* sanscrit (§ 4), et qu'un *F* dans cette position devait néces-

sairement être supprimé, ne pouvant être assimilé par la lettre précédente (comme, par exemple, *τέτlαρες*, venant de *τέτϝαρες*). Dans le latin *duodecim*, le premier membre s'est réglé entièrement sur la forme du mot simple. En français, au contraire, l'analogie qui devrait rattacher *onze* à *un*, *douze* à *deux*, *treize* à *trois*, n'a pas été prise en considération, c'est-à-dire que les composés en question ont été purement et simplement dérivés des composés latins, sans avoir égard aux noms de nombre simples; autrement, nous devrions avoir des formes telles que *unze*, *deuze*, *troize*.

D'après ce qui vient d'être exposé, les mots allemands *eilf* «onze» et *zwölf* «douze» contiennent un terme signifiant «dix», et, si étrange que puisse sembler à première vue ce rapprochement, je suppose que ce terme est identique, par son origine, au sanscrit *dáśan*, au grec *δέκα*, à l'allemand *zehn*. C'est l'étude des changements phoniques qui nous a conduits à ce résultat. Si l'on voulait expliquer le gothique *libi*, *lif*, et le lithuanien *lika*, sans le secours de la comparaison des autres idiomes, on arriverait à la même hypothèse que Ruhig, qui fait dériver ces formes de la racine lithuanienne *lik* et de la racine gothique *lif* ou *lib*. Toutes deux signifient «rester» (gothique *af-lifnan* «relinqui, superesse», *laibôs* «reliquiæ») et sont de même origine que le grec *λείπω*. Ruhig[1] prend *lika* pour la troisième personne du pluriel : «Dans les nombres cardinaux, dit-il, la composition se fait de «dix» à «vingt» en ajoutant *lika*, qui est la troisième «personne du pluriel du présent de l'indicatif (venant de *likù* ou *liekmi*); «*lika* indique que les dixaines doivent rester sous-entendues avec le nombre «simple, tel que «un, deux, trois». Toutefois, ce complément *lika*, ainsi «placé en composition, dégénère en un nom déclinable du genre féminin, «sur lequel il faut, en outre, que se règle le nombre simple qui précède.» Mais les idiomes n'ont pas l'habitude de recourir à des procédés aussi pédantesques; s'il leur arrive de sous-entendre une idée, ils ne prennent pas la peine de prévenir qu'il reste quelque chose de sous-entendu.

Nous venons de voir que les langues slaves ayant perdu les anciens composés de «onze» à «dix-neuf», les ont remplacés par des composés nouveaux, où elles insèrent la particule *na* «par-dessus». Le lette, qui est intimement lié avec le lithuanien, mais qui est plus altéré, emploie un procédé analogue : il dit, par exemple, *weenpazmit* «onze» (*ween-pa-zmit* «un par-dessus dix»), *diwpazmit* «douze», *trispazmit* «treize»; dans ces com-

[1] Voyez la traduction de Mielcke, p. 58.

posés, la syllabe *des* de *desmit* «dix» est contractée en *z* (= *ts*). Rappelons encore une rencontre remarquable entre le lithuanien et le germanique d'une part, et le prâcrit de l'autre : en prâcrit, «dix» employé isolément se dit दह *daha;* mais à la fin des composés en question, il devient *raha.* Exemples : *vâraha* «douze», venant de *dvâdaśa; aṭṭâraha* «dix-huit», venant de *aṣṭâdaśa.* Le *d* s'est affaibli en la semi-voyelle *r*, évidemment pour diminuer la surcharge causée par la composition : or, c'est le même fait qui a lieu dans *trŷ-lika*, car la parenté de *r* et de *l* est connue (§ 17). De même, en indoustani, le mot «dix» à l'état isolé est *das;* mais, dans les composés dont nous nous occupons, il est devenu *rah;* on peut comparer, par exemple, l'indoustani *bârah* «douze» et la forme prâcrite précitée *bâraha;* l'un et l'autre sont sortis immédiatement du primitif *dvâdaśa*, sans chercher à mettre leur forme d'accord avec celle du simple *du* «deux», ni avec celle de *das* «dix». Nous faisons suivre le tableau comparatif des composés indoustanis, ainsi que les formes sanscrites dont ils sont des corruptions. Nous ajoutons le nombre «vingt», ainsi que «dix-neuf» qui est désigné comme «vingt diminué [de un]»; en regard des composés, on trouvera les nombres simples en indoustani.

	Indoustani.		Indoustani.	Sanscrit (nominatif).
«un»	*êk*	«onze»	*igâ-rah*	*êkâdaśa*
«deux»	*dô*	«douze»	*bâ-rah*	*dvâdaśa*
«trois»	*tîn*	«treize»	*tê-rah*	*trayôdaśa*
«quatre»	*câr*	«quatorze»	*cau-dah* [1]	*cáturdaśa*
«cinq»	*pânc*	«quinze»	*pand-rah*	*páncadaśa*
«six»	*ca*	«seize»	*sô-lah* [2]	*ṣôḍaśa*
«sept»	*sât*	«dix-sept»	*sat-rah*	*sáptadaśa*
«huit»	*âṭ*	«dix-huit»	*aṭâ-rah*	*aṣṭâdaśa*
«neuf»	*nau*	«dix-neuf»	*unîs*	*ûnaviṅśati*
«dix»	*das*	«vingt»	*bîs*	*viṅśáti.*

[1] La conservation du *d* vient évidemment de ce que le premier nombre finissait par un *r*, qui s'est assimilé au *d* suivant. Il est vrai que ce premier *d* n'existe plus en indoustani, mais on le retrouve en bengali et en prâcrit, où nous avons *câuddo;* d'ordinaire le bengali change le *d* de *daśa* en *r* et supprime la seconde consonne; exemples : *égâro* «onze», *bâro* «douze», *têro* «treize».

[2] Cette forme mérite une attention particulière, en ce qu'elle se rapproche encore plus que les autres du *lika* lithuanien et du *lif* germanique. La forme bengalie est *śôlo.*

§ 320. Les noms de nombre de «vingt» à «cent».

Dans les noms de nombre de «vingt» à «cent», l'idée de la dixaine est marquée en sanscrit par शति *śati*, शत् *śat* ou ति *ti;* en zend par 𐬯𐬀𐬌𐬙𐬌 *śaiti*, 𐬯𐬀𐬙𐬀 *śata* ou 𐬙𐬌 *ti*. On forme ainsi, en combinant l'une de ces formes avec les neuf premiers nombres, des mots composés qui sont traités comme des substantifs singuliers; en sanscrit, l'objet compté est mis au même cas que le nom de nombre et lui est adjoint comme une apposition, ou bien encore, comme en zend, il est mis au génitif. Quelquefois aussi on trouve en sanscrit les noms de nombre employés adjectivement avec des désinences plurielles.

Voici le tableau des noms de nombre de «vingt» à «cent»:

	Sanscrit.	Zend.	Grec.	Latin.
«vingt»	*viṅśáti*	*víśaiti*	εἴκατι	*viginti*
«trente»	*triṅśát*	*ṫriśata* [1]	τριάκοντα	*triginta*
«quarante»	*ćatvâriṅśát*	*ćaṫwarĕśata*	τεσσαράκοντα	*quadrâginta*
«cinquante»	*panćâśát*	*panćâśata*	πεντήκοντα	*quinquâginta*
«soixante»	*śaṣṭí*	*ksvasti*	ἑξήκοντα	*sexâginta*
«soixante-dix»	*saptatí*	*haptâiti*	ἑβδομήκοντα [2]	*septuâginta*

[1] Les noms de nombre zends en *śata* se rencontrent ordinairement à l'accusatif singulier (*śatĕm*), de sorte qu'on pourrait admettre aussi bien *sat* comme thème. Mais le nominatif singulier *panća śatĕm* «cinquante», qu'on trouve au septième chapitre du Vendidad, prouve bien que le thème est *śata* et qu'il appartient au neutre. De *ksvasti* «soixante», *haptâiti* «soixante-dix», *navaiti* «quatre-vingt-dix», on a les accusatifs *ksvastîm*, *haptâitîm*, *navaitîm*. Toutefois, au douzième chapitre du Vendidad, on trouve à l'accusatif *víśaiti*, ce qui est peut-être une forme de duel neutre pour *víśaitî* «deux dixaines» (§ 210). Mais si cette hypothèse n'est pas fondée, il faudra considérer *víśaiti* comme un singulier neutre. Ajoutons qu'il est surprenant que cet *i* final nous ait été conservé dans *εἴκατι*, *viginti*, au lieu qu'à toutes les autres dizaines on ne trouve pas d'*i* final en grec ni en latin.

[2] Ce nombre et le suivant sont des formations nouvelles, dans lesquelles on a fait entrer abusivement le nom de nombre ordinal. On devait s'attendre à avoir *ἑπτήκοντα*, *ὀκτώκοντα*, comme on a, en effet, l'ionien *ὀγδώκοντα*. Dans *ἐνενήκοντα*, les deux *ν* ont été séparés à tort, ou bien le second *ν* de *ἐ-νεν* représente le *n* final du thème

	Sanscrit.	Zend.	Grec.	Latin.
«quatre-vingts»	*aśîti*	....	*ὀγδοήκοντα*	*octôginta*
«quatre-vingt-dix»	*navati*	*navaiti*	*ἐνενήκοντα*	*nônâginta*
«cent»	*śatá-m*	*śatĕ-m*	*ἑ-κατό-ν*	*centu-m.*

Remarque. — Formation des noms de nombre de «vingt» à «cent». — Le nom de nombre «mille». — Je regarde *śati, śat, śata, ti* comme des formes mutilées venant de *daśati, daśat, daśata*, et, par conséquent, je les tiens pour dérivées de *dáśan* «dix» à l'aide d'un suffixe *ti, ta* ou *t*.

En lithuanien et en slave, le suffixe *ti* sert aussi à former le simple *dėšimtis, desantĭ* «dix». Il ne faudrait d'ailleurs pas s'autoriser des composés comme *trýsdešimtis* [1], *tridesańte* «trente», où l'expression de la dizaine ne subit aucune mutilation, pour dire que le slave a mieux conservé les formes primitives que les idiomes congénères; ce sont là des formations nouvelles, ainsi que l'indique clairement le lithuanien qui, à partir de «quarante», sépare les deux nombres; exemple: *kéturiôs dėšimtys* «quarante».

Le gothique, pour cette catégorie de noms de nombre, présente aussi des formes relativement récentes. Il a perdu les anciens composés (comme il a perdu les composés signifiant «treize», etc.) et il emploie de «vingt» à «soixante» [2], pour exprimer la désinence, le masculin *tigus*, qu'il décline régulièrement; «vingt» et «trente» fléchissent aussi le premier nombre. Nous avons, par exemple, à l'accusatif, *tvanstiguns, thrinstiguns, fidvôrtiguns, fimftiguns*; au génitif, *thrijêtigivê*. Quant à l'origine du substantif *tigus*, elle est la même que celle de *taihun* et de *libi*, qui, en conséquence, forment, pour ainsi dire, trois noms jumeaux. *Tigus* diffère de *taihun* en ce qu'il a changé l'aspirée en moyenne (§ 89); par là il a rendu superflu l'*a* dont l'insertion dans *taihun* est due uniquement à la présence de *h* (§ 82). On peut rapprocher du *g* de *tigus* le *g* du latin *ginti, ginta*, au lieu que le grec *κατι, κοντα*, en conservant la ténue, est resté plus près de *δέκα*. *Tigu-s* est peut-être identique avec le nom de nombre ordinal sanscrit *daśa*, nominatif masculin *daśa-s*, qui est seulement employé en composition;

sanscrit *návan* «neuf». C'est à ce dernier thème, et non à *novem* (§ 315), que se rapporte en latin le *nôn* de *nônaginta* et de *nônus*.

[1] Les deux noms de nombre dont est formé *trýsdešimtis* sont au nominatif pluriel; le second a abrégé sa désinence (*y* = *i*).

[2] Il ne s'est pas conservé d'exemple de ce dernier nombre.

exemple : *dvâdaśá-s* «douzième». L'*u* de *tigu-s* est avec l'*a* de *daśa-s* dans le même rapport que l'*u* de *fôtu-s* «pied» avec l'*a* de *pâda-s* (même sens).

Dans les noms de nombre «soixante-dix, quatre-vingts, quatre-vingt-dix», la dizaine est exprimée par le substantif neutre *têhund* (thème *têhunda*, génitif *têhundi-s*); on a, par conséquent, *sibun-têhund*, *ahtau-têhund*, *niun-têhund*. L'*ê* du thème *têhunda* représente l'*ai* de *taihun*; quant à la syllabe *da*, je la regarde comme le suffixe ordinal, qui dans les vrais nombres ordinaux a encore pris un *n* inorganique, ou, pour employer le langage de Grimm, suit la déclinaison faible; de là *taihundan*, nominatif *taihunda* «decimus». La formation de *têhund* confirme l'hypothèse émise un peu plus haut, que *tigus* est par son origine un nom de nombre ordinal.

En allemand moderne, *tigus*, transformé en *zig* ou *ssig*, s'est étendu aux nombres «soixante-dix, quatre-vingts, quatre-vingt-dix»; exemples : *dreissig*, *vierzig*, *siebenzig*, *achtzig*, *neunzig*. En vieux haut-allemand on a la désinence *zog* ou *zoc*; exemples : *sibunzog*, *ahtozog*, *niunzog*, ou *sibunzoc*, *ahtozoc*, *niunzoc*. «Cent» se dit *zëhanzog* ou *zëhanzoc*, en gothique *taihuntêhund*.

Le nom de nombre «cent» (en sanskrit *śata*, nominatif शतम् *śatám*; en zend *śata*, nominatif [zend] *śatĕm*) tire son origine, selon moi, du nom de nombre *dáśan* «dix», dont il est dérivé à l'aide du suffixe *ta*. La suppression de la nasale finale de *daśan* est conforme aux lois phoniques ordinaires. Je regarde donc *śata* comme une forme mutilée pour *daśata*, de même que plus haut nous avons considéré शति *śati*, शत् *śat* et le zend [zend] *śata* comme étant pour *daśati*, *daśat*, *daśata*. Le retranchement de la syllabe initiale, par suite duquel le mot *śata* prend l'aspect d'un terme nouveau et expressément créé pour signifier «cent», appartient à la période la plus reculée de notre famille de langues : nous avons en grec κατον (ἑκατόν signifie littéralement «un cent»), en latin *centum*, en lithuanien *szimta-s* (masculin), en ancien slave *sŭto* (à la fois thème et nominatif-accusatif neutre). Le gothique *hund* et le vieux haut-allemand *hunt* (thème *hunda*, *hunta*) ne sont employés qu'en composition, par exemple dans *tva-hunda*, *thrija-hunda*, *zuei-hunt*, *driu-hunt*, où le premier nombre est également fléchi. La mutilation des formes शति *śati*, शत् *śat*, qui, ainsi que nous l'avons vu, ont perdu, comme *śata*, leur syllabe initiale, remonte aussi à une époque extrêmement ancienne; si l'on compare, par exemple, le sanskrit विंशति *vinśáti* au zend [zend] *vîśaiti*, au grec εἴκατι, εἴκοσι, et au latin *viginti*, on voit que les éléments dont ces mots sont composés se trouvent soudés ensemble depuis un temps immémorial. Je ne veux pas

affirmer pour cela que la perte du *d* initial de *vinśati* doive être rapportée également à une époque aussi lointaine : il a pu se faire que les quatre idiomes, pour alléger un mot surchargé par la composition, soient arrivés chacun de leur côté à se débarrasser de l'une des deux consonnes initiales; c'est ainsi que le latin et le zend ont tiré l'un et l'autre, mais d'une façon indépendante, de *dvis*, *dvi* les formes *bis*, *bi*, et que le prâcrit et l'indoustani, pour obtenir un allégement analogue à celui dont nous venons de parler, ont laissé tomber le *d* initial du nombre «douze» (§ 319, remarque).

En sanscrit et en zend, par une altération nouvelle à laquelle le grec et le latin n'ont point de part, le mot *daśati* s'est réduit à son suffixe dérivatif *ti*, qui correspond dès lors à la syllabe *te* dans le français *trente*, *quarante*. C'est à partir du nombre «soixante» que commence cette nouvelle mutilation; on a, par exemple, en sanscrit *śaṣṭí* (*ṭi* par euphonie pour *ti*); en zend, [illegible] *ksvasti* «soixante».

Au sanscrit *śati*, renfermé dans *vinśáti*, correspond exactement le κατι du dorien εἴκατι, tandis que la ténue s'est changée en moyenne dans le latin *ginti*, ainsi que dans *ginta* qu'on peut comparer à κοντα. Le *ṅ* qu'on trouve dans *vinśáti*, *trinśát*, *ćatvârinśát* est particulier au sanscrit : peut-être le *d* initial de *daśati* s'est-il affaibli en *n* [1], comme nous avons vu plus haut (§ 319, remarque) le *d* de *daśa* s'altérer en *r* ou en *l*, et comme inversement le *n* initial du nombre «neuf» est devenu un *d* en lithuanien et en slave (§ 317).

Conformément à cette hypothèse, on peut, en décomposant *ćatvârinśát*, mettre la nasale du côté du second membre du composé. La première partie serait alors *ćatvâri* qui est un pluriel neutre. Dans τριάκοντα, τεσσαράκοντα, τρία, τέσσαρα sont vraisemblablement aussi des formes de pluriels neutres; la désinence de τριᾱ a été allongée, et il est probable qu'il en était de même à l'origine pour τέσσαρα, comme l'indiquent l'ionien τεσσαρήκοντα, le dorien τετρώκοντα [2], le latin *quadrâginta*. L'η de τεσσα-

[1] Comparez Pott, Recherches étymologiques (1re édition), II, p. 217. Suivant les lois phoniques ordinaires du sanscrit, une dentale suivie d'un *ś* se change en *ć*; mais c'est là une règle de date plus récente que les composés dont nous nous occupons, qui sont antérieurs à la formation de la palatale *ś* (§ 21 a). Il ne faudrait d'ailleurs pas supposer que la syllabe *da* de *(da)śati* se soit changée en *n* ou *ṅ* sans transition; elle sera d'abord devenue *na*, dont il n'est resté que la nasale. Nous devrions donc admettre pour une époque très-ancienne des formes comme *dvi-nakati*, et c'est ce *na* qu'il faudrait rapprocher de la syllabe *ra* dans le prâcrit *bâraha* «douze».

[2] Au sujet de l'ω tenant la place de l'ᾱ, voyez § 4. La voyelle qui précède le ρ a

ρήκοντα nous conduit à supposer que celui de ἑξήκοντα, ἑβδομήκοντα, ἐνενήκοντα, ὀγδοήκοντα, ainsi que l'*â* de *sexâginta*, *septuâginta*, *nônâginta*, sont des allongements de la désinence du pluriel neutre. L'η de πεντήκοντα peut être considéré comme l'allongement de l'ε final de πέντε; cet η ainsi que l'*â* du sanscrit *pancâ-śát* (thème *páńćan*) et celui du latin *quinquâginta* peuvent s'expliquer par l'habitude qu'ont prise les trois idiomes d'avoir une voyelle longue à la fin du premier membre de ces composés. Quant à la dernière partie des noms de nombre comme τριά-κοντα, il n'est pas douteux qu'elle n'ait la forme d'un pluriel neutre. A ne considérer que les langues classiques, il serait permis de se demander si le thème est κοντ ou κοντο, *gint* ou *gintŏ*; la seconde hypothèse est la plus probable, à cause du nominatif singulier *pancâśatĕm* «cinquante» (§ 320, page 238, note 1), lequel, transporté du zend en grec et en latin, donnerait une forme πεντήκοντον, *quinquâgintum*.

Il a déjà été question (§ 230) des noms de nombre arméniens de «vingt» à «cent». Si, au lieu de l'*a* de *q̇-san* «vingt», nous trouvons un *u* dans *ere-sun*[1] «trente», *q̇ar-sun* «quarante», etc., cette différence vient probablement du besoin d'alléger la voyelle, à mesure que le mot s'allonge; c'est ainsi qu'en vieux haut-allemand nous avons, à côté de *bant* ou *pant* «je liai, il lia» (en sanscrit *babánda*), les formes polysyllabiques *bunti* «tu lias», *buntumês* «nous liâmes». Dans la seconde série de cas, où le thème des noms de nombre arméniens est élargi par l'addition d'un *i* inorganique, l'*u* de *ere-sun* est supprimé, au lieu que *q̇san* garde sa voyelle; comparez, par exemple, à l'instrumental singulier, *ere-sni-v* et *q̇-sani-v*. Il faut encore mentionner la transformation que subit le nom de nombre հինգ *hing* «cinq» qui devient յի *ki* dans le composé *kisun* «cinquante», le հ *h* étant remplacé par յ *k*[2], et le reste du mot éprouvant une mutilation analogue à celle des noms de nombre latins *quinque*, *sex*, *decem*, dans *quî-ni*, *sê-ni*, *dê-ni*.

L'arménien n'a pas pour le nombre «cent» le même terme que les autres idiomes indo-européens : il a *hariur*, dont le thème est *hariuro* ou *hariuri*. Au contraire, le nombre «mille» est représenté par հազար *haṣar* (thème *haṣara* ou *haṣari*) qui correspond très-bien au sanscrit *sahásra*[3] et au zend

été supprimée dans τετράκοντα, comme elle est supprimée dans τετράκις, τετραπλοῦς, qui renferment également des formes de pluriels neutres.

[1] On devrait s'attendre à trouver *eri-sun*, *eri* (pour *ri*) étant le thème du nom de nombre «trois».

[2] Voyez Petermann, Grammaire arménienne, p. 69.

[3] J. Grimm, dans son Histoire de la langue allemande, explique *sahásra* par le

haṣaṇhra (§ 57). Les langues de l'Europe n'ont rien de semblable, à moins qu'on ne rapproche le grec *χιλιο* : il faudrait alors admettre que la syllabe initiale a été supprimée et que *χιλιο* est pour *σαχιλιο* ou *ἀχιλιο*[1], avec changement de *r* en λ; le lesbien *χέλλιοι* (pour *χέσλιοι*) aurait conservé dans son premier λ le représentant d'un ancien σ, lequel serait devenu ι dans le béotien *χείλιοι* (comparez *εἰμί* pour *ἐσμι*) et aurait été remplacé dans le dorien *χήλιοι* par l'allongement de la voyelle. Il faudrait prendre *ιο* pour un suffixe dérivatif, comme si, en sanscrit, nous avions *sahasrya* (§ 899).

Le terme qui signifie «mille» dans les langues germaniques et letto-slaves, *thusundja* en gothique, *tusantja* en ancien slave, *tukstanti* en lithuanien, vient probablement de la racine *tu* «grandir», qui a donné dans le dialecte védique le mot *tuvi* «beaucoup»[2]. L'accord des langues germaniques avec les idiomes letto-slaves s'explique peut-être par un emprunt de la part de ces derniers; l'aspirée gothique, si elle existait déjà au moment de l'emprunt, a dû naturellement redevenir une ténue en slave. Il n'est pas étonnant que les noms de nombre les plus élevés soient prêtés par un peuple à un autre : ce ne sont pas là des termes appartenant au langage populaire. C'est ainsi que le latin *mille* a pénétré dans plusieurs dialectes celtiques modernes : nous le retrouvons dans l'irlandais *mile*, dans le gallois *mil*.

NOMS DE NOMBRE ORDINAUX.

§ 321. Le mot «premier» dans les langues indo-européennes. — Suffixes servant à former les noms de nombre ordinaux.

Tandis que les langues indo-européennes présentent la plus grande diversité dans l'expression du nombre «un», elles ont presque toutes le même terme pour l'idée de «premier». Aucun

mot सहस् *sáhas* «force»; cette étymologie me paraît très-plausible, car les idées de force, de grandeur et de nombre se touchent de près.

[1] On peut rapprocher le sanscrit *túrya* ou *turîya* «quatrième», qui est pour *ca-turya*, *caturîya* (§ 322). En ce qui concerne la perte de son σ, le grec *χιλιο* (pour *χισλιο*) ressemblerait à l'arménien et au persan *haṣar*, qui a également supprimé le second *s* du sanscrit *sahásra* (en zend *haṣaṇhra*).

[2] Comparez mon mémoire Sur la langue des Borussiens (p. 46 et suiv.).

des idiomes que nous examinons ici ne fait dériver ce nombre ordinal du nombre cardinal correspondant. Nous avons en sanscrit *pratamá-s* (nominatif masculin); en zend *fratĕmô* (§ 56 [b]); en latin *primu-s;* en lithuanien *pìrma-s;* en gothique *frum'-s* (venant de *fruma-s*, pour *frama-s*, § 296), ou, avec la forme faible, *fruma* (thème *fruman*), ou, avec le suffixe superlatif qui est venu se joindre une seconde fois au thème, *frumist'-s;* en vieux haut-allemand *êristêr,* ou ordinairement, avec la forme faible, *êristo* (venant de l'adverbe *êr* « plus tôt », en allemand moderne *eher*); en grec *πρῶτος*; en ancien slave *prŭwŭj.*

Il a déjà été question de प्रथम *pratamá*, qui vient de la préposition *pra* (§ 293). De même, *πρῶτος* vient de la préposition correspondante *πρό*, dont l'allongement en *πρω* est parallèle à celui du sanscrit *prâ* dans *prâtár* « de bonne heure ».

Le suffixe *το* est une abréviation du sanscrit *tama* ou *ṫama;* nous retrouvons la même abréviation dans les thèmes sanscrits *ćatur-ṫá* « quatrième » et *ṡaś-ṫá* « sixième », ainsi que dans le latin *quartŏ, quintŏ* (*quinctŏ*), *sextŏ.* En grec, cette mutilation s'étend à tous les noms de nombre ordinaux, excepté *δεύτερο*, *ἕϐδομο* et *ὄγδοο*. En lithuanien, le suffixe *ta* paraît constamment à partir de « quatre »; cependant, à côté de *septìnta-s*, *aśtùnta-s*, on a aussi *sékma-s* (pour *sepma-s*) et *ášma-s.* Ici, c'est la syllabe *ma* du suffixe superlatif qui a subsisté : il en est de même dans les noms de nombre sanscrits *pańćamá-s*, *saptamá-s*, *aṡṭamá-s*, *navamá-s*, *daśamá-s.* En combinant cette syllabe *ma* avec le *ṫa* de *ćaturṫá*, on arrive à restituer le suffixe entier *tama* ou *ṫama*, en sorte que cette double série de formes se complète l'une l'autre. Le zend présente les mêmes faits : il y a seulement cette différence que la forme *haptaṫô* (nominatif) se rapproche plus du lithuanien *septintas* que du sanscrit सप्तमस् *saptamás* [1] et du

[1] Ajoutons toutefois qu'on trouve dans les Védas *saptá-ṫa-s*, *pańćá-ṫa-s*, au lieu de *saptamá-s*, *pańćamá-s*.

latin *septimus;* de même [zend] *puk-dô* «cinquième» est plus près des formes usitées dans les langues européennes et particulièrement du lithuanien *pènk-ta-s.* Mais le mot lithuanien est mieux conservé que le mot zend, qui a aspiré les deux ténues primitives[1] et qui, en outre, a rejeté la nasale et affaibli irrégulièrement l'*a* en *u.*

De «onze» à «vingt», le suffixe superlatif, en sanscrit et en zend, est encore plus mutilé que dans le simple दशम *daśamá,* [zend] *daśĕma;* du suffixe *tama,* il ne reste que l'*a,* devant lequel, suivant un principe général de la dérivation, l'*a* du mot primitif doit tomber; exemples : द्वादश *dvâdaśá,* [zend] *dvadaśa* «douzième»; चतुर्दश *ćaturdaśá,* [zend] *ćatrudaśa* «quatorzième». Le latin semble démontrer que cette mutilation est relativement récente, car il présente les formes *undecimus, duodecimus,* et non *undecus, duodecus* qui répondraient aux formes des noms de nombre équivalents en sanscrit et en zend. Mais il ne poursuit pas plus loin la série de ces formations et, au lieu de *tredecimus,* il dit *tertius decimus*[2]. Le latin *octâv-us,* le grec *ὄγδοϝ-ος* ne sont pas moins mutilés que les mots sanscrits et zends terminés en *daśa* qui viennent d'être mentionnés : on aurait dû s'attendre à trouver *octomus, ὄγδομος;* mais ils n'ont conservé du suffixe ordinal que la voyelle finale.

Cette rencontre entre le latin et le grec est d'autant plus surprenante que, pour les autres noms de nombre ordinaux, le latin se tient bien plus près que le grec des langues congénères de l'Asie : c'est ce que nous voyons par les noms de nombre ordinaux au-dessus de «vingt», lesquels prennent le suffixe complet *simu-s* (venant de *timu-s* = तमस् *tama-s*); exemples :

[1] La forme *pukdô* est pour *puktô.* (Voyez § 34, et Burnouf, Yaçna, notes, p. 44 et suiv.)

[2] C'est ainsi que dans les langues germaniques, à partir de «treize», les noms de nombre cardinaux renoncent à la composition avec *lif.*

vicêsimus ou *vigêsimus*, *trigêsimus*; comparez en sanscrit *vinśatitamá-s*, *trinśattamá-s*[1]. Le latin rejette la syllabe *nti* ou *nta* des primitifs et, par compensation, allonge la voyelle précédente, qui devient *ê*[2]. Dans les noms de nombre ordinaux comme εἰκοστός, τριακοστός, le grec présente le suffixe superlatif correspondant à *iṣṭa* : l'ι de ιστος est supprimé, comme dans ἕκα-στος, πό-στος (comparez ἑκατο-στός). Ainsi que le latin, le grec a retranché du nombre cardinal la syllabe τι, σι ou ντα.

Les langues germaniques, à partir de «vingt», prennent aussi le suffixe superlatif. Nous avons, par exemple, en vieux haut-allemand, *drî-zugôsto* «trentième», *fior-zugôsto* «quarantième». De «quatre» à «dix-neuf», nous trouvons, dans les langues germaniques, le suffixe *tan*[3] : le *n* est le complément inorganique qui vient s'ajouter aux adjectifs faibles (§ 285)[4]. Comme exemple d'un nom de nombre ordinal, en gothique, comparez *fimftan* (nominatif masculin *fimfta*)[5] au grec πέμπτο-ς et au védique *pańćáta-s*.

[1] On peut aussi, en sanscrit, former ces nombres et les nombres suivants d'après l'analogie de *êkâdaśá-s* «onzième»; exemples : *vinśá-s*, *trinśá-s*. Je ne connais pas, en zend, d'exemples de noms de nombre ordinaux au-dessus de «vingt».

[2] A l'égard de la suppression d'une partie du primitif, on peut rapprocher les formations de comparatif examinées au § 298ᵃ.

[3] Ou *dan*, suivant la nature de la lettre qui précède (§ 91).

[4] C'est, en effet, la déclinaison faible que suivent, dans les dialectes les plus anciens, les noms de nombre ordinaux, excepté «un» et «deux». Au contraire, en allemand moderne, on les peut décliner comme des adjectifs forts (§ 286). On a, par exemple, *vierter* «quatrième», *fünfter* «cinquième», à côté de *vierte*, *fünfte*.

[5] Dans les composés comme *fimftataihunda* «quinzième», le plus petit nombre a conservé le thème primitif, encore exempt de la lettre *n* qui est venue s'ajouter plus tard (car dans ces composés on ne fléchit pas le plus petit nombre), ou bien *fimfta* est l'abréviation régulière du thème *fimftan*, les thèmes en *n* rejetant cette lettre, en gothique comme en sanscrit, quand ils se trouvent au commencement d'un composé.

§ 322. Suite des noms de nombre ordinaux.

Du thème affaibli *dvi* « deux » (§ 309) et de *tri* « trois » contracté en *tṛ*, le sanscrit forme les noms de nombre ordinaux *dvitīya-s*, *tṛtīya-s*, qui, en zend, deviennent *bitya*, *ṫritya*. La semi-voyelle *y*, dans les formes zendes en question, n'a pas changé le *t* précédent en aspirée, ce qui prouve que la syncope qui a amené le rapprochement des deux lettres est de date relativement récente (§ 47). Comme le zend s'est séparé du sanscrit à une époque moins reculée que les autres langues congénères, nous pouvons admettre que le suffixe sanscrit *tīya* a été lui-même précédé d'une forme *tya* dont il est un élargissement[1]. Peut-être y avait-il à côté de *dvitīya-s*, *tṛtīya-s*, des formes simples comme *dvita-s*, *tṛta-s* (*tri-ta-s*)[2]; on pourrait alors regarder *dvit'-īya-s*, *tṛt'-īya-s* comme des formes dérivées de *dvita-s*, *tṛta-s* à l'aide du suffixe य *ya* (élargi en *īya*). C'est ainsi que *ćatúr* « quatre » a donné à la fois comme noms de nombre ordinaux *ćaturtá-s*, *túr-ya-s* (ou *tūr-ya-s*) et *tur-īya-s* (ces deux derniers avec perte de la syllabe initiale). A *túrya* ou *tūrya* se

[1] Rappelons l'*ī* inséré devant le suffixe comparatif *yâns* (§ 298[b]) qui devient *īyâns*.

[2] On ne saurait citer comme preuve de l'existence de ces formes les noms des divinités védiques *dvitá*, *tritá* (à côté desquels on a aussi *ékatá*). En effet, quoique ces dieux soient ainsi nommés à cause de l'ordre où ils sont venus au monde (voyez le mythe exposé par Kuhn dans le Journal de Höfer, t. I, p. 276 et suiv.), le suffixe joint au nom de nombre peut avoir dans ces mots une signification très-générale. C'est ainsi qu'en allemand les mots *zweier*, *dreier*, *sechser*, *zehner*, *elfer* ont pu prendre les acceptions les plus diverses. Il n'est guère probable qu'on ait jamais appelé en sanscrit « le premier » *ékatá-s* au lieu de *pratamás* (§ 321), car les langues de l'Europe tirent presque toutes le nombre ordinal correspondant d'une préposition, et aucune ne le dérive du nombre « un ». Mais, quoi qu'il en soit, le sanscrit *tritá-s* n'en est pas moins, sous le rapport de la forme, l'image du nombre ordinal grec τρίτο-ς. [Le mot *sechser* cité dans cette note désigne à la fois le chiffre 6 et une pièce de monnaie; le mot *zehner* peut signifier un membre du Conseil des dix; le mot *elfer* s'emploie pour le vin de 1811, etc. — Tr.]

rattache le zend *tûirya* (§ 41), ce qui confirme l'hypothèse que l'*i* du sanscrit *turîya* est une insertion inorganique. A *tṛtîya-s*, ou plutôt à la forme organique *tri-tya*, qui a disparu, se rattachent le latin *ter-tiu-s* (venant de *tri-tiu-s*), le borussien *tir-ti-s* (accusatif *tîrtia-n* = sanscrit *tṛtîya-m*), le lithuanien *trećia-s*, par euphonie pour *tre-tia-s* (§ 92 [h]), le gothique *thri-djan*, thème élargi par l'addition d'un *n* (nominatif masculin *thri-dja*), et le vieux haut-allemand *dri-tton*, par assimilation pour *dri-tjon*. En ancien slave, l'*i* du thème primitif *tretjo*, d'où vient, dans la déclinaison déterminée, le génitif третиꙗаго *tretija-ago*[1], est une insertion relativement récente, comme l'*i* du nominatif pluriel *gostij-e*, ou celui du génitif duel *gostij-u* (§ 273), venant du thème *gosti*. En général, les noms de nombre ordinaux, sauf quelques rares exceptions, n'ont en ancien slave que la déclinaison déterminée, c'est-à-dire renfermant le thème pronominal *jo* = sanscrit य *ya*. Ainsi *ćetvrŭtŭ-j*[2] (ou *ćetvrŭtŭ*), féminin *ćetvrŭta-ja*, neutre *ćetvrŭto-je*, se rattache par sa première partie au thème sanscrit *ćaturtá*, féminin *ćaturtâ*, ou plutôt, comme le lithuanien *ketwirta-s*, à la forme *ćatvâr-ta* que devrait donner le thème fort *ćatvâr*[3]. De la même manière, *pań-tŭ-j* «quintus», *šes-tŭ-j* «sextus», *sed-mŭ-j* «septimus», *os-mŭ-j* «octavus», ou *pantŭ*, *šestŭ*, *sedmŭ*, *osmŭ*, se rattachent aux thèmes sanscrits *pańćá-ta* (forme védique), *šaš-ṭá*[4], *sapta-má*, *aṣṭa-má*, zend *aštĕma*. Au contraire, *devań-tŭ-j* (pour *nevań-tŭ-j*) «nonus» et *desań-tŭ-j* «decimus» s'accordent mieux, en ce qui concerne leur suffixe ordinal το *to*, avec le grec ἔννα-το, δέκα-το et le gothique *niun-dan*, *taihun-dan* qu'avec le sanscrit *nava-má* (zend *nâuma*),

[1] Matthieu, XXVII, 64.

[2] Venant par métathèse de *ćetvŭrtŭ-j*, pour *ćetvartŭ-j*.

[3] C'est à cette forme *ćatvâr-ta* que se rapporte aussi le grec τέταρτος, venant de κετϜαρτος.

[4] Zend *kštva* par métathèse et syncope pour *kšvas-ta*. Après le *s*, la dentale du suffixe ordinal est nécessairement une ténue (§ 38).

daśa-má, à côté desquels on pourrait s'attendre à trouver aussi, dans le dialecte védique, *nava-ía* et *daśa-ía*, d'après l'analogie de *pańćá-ía*, *saptá-ía*. La dénomination du «premier», *prŭvŭ-j*, par métathèse pour *pŭrvŭ-j*, s'accorde avec le thème sanscrit *pŭrva* «antérieur», zend [zend] *pauurva* «premier». On a des exemples de l'expression slave fléchie d'après la déclinaison indéterminée, particulièrement au génitif singulier neutre *prŭva*[1]. Pour le nom de nombre ordinal «troisième», nous avons aussi un reste de la déclinaison simple : c'est le génitif *tretija* «tertii», qu'on peut rapprocher du génitif composé *tretija-ago* qui vient d'être mentionné. L'altération en *e* de l'*i* du nombre cardinal три *tri*[2] n'est pas sans exemple; ainsi *nośti* «nuit» fait *nośte* au commencement des composés : *nośte-boristvo* «νυκτομαχία», *nośte-dĭnĭstvo* «νυκτήμερον». De plus, les thèmes en *i* affaiblissent cette voyelle en *e* ou en *ĭ* devant différentes désinences casuelles[3].

§ 323. Féminin des noms de nombre ordinaux. — Noms de nombre ordinaux en arménien.

A partir du «cinquième», le sanscrit forme le féminin de ses nombres ordinaux à l'aide du caractère féminin *î*, au lieu d'allonger simplement l'*a* final du thème; exemples : *pańćamî*, *šaštî*, *saptamî*, etc. Il est probable qu'à l'origine il y a eu aussi des formes comme *saptamâ*, ainsi que semblent le prouver les langues congénères, car nous avons en latin *sexta*, en grec ἕκτη, en lithuanien *sestà*, en ancien slave *śesta* (dans le composé *śesta-ja*). Je ne connais pas d'exemple, en zend, de noms de nombre ordinaux au féminin.

[1] Miklosich, Théorie des formes, 2e édition, p. 83.

[2] Voyez Schleicher, Théorie des formes, p. 190.

[3] Exemples : *nośte-mŭ*, *nośte-chŭ*, *nośte-mi*, *nośtĭ-ma*, *nośti-mi*. Sur le principe qui préside à ces changements, voyez § 277.

L'arménien, qui ne distingue pas les genres, fait terminer ses noms de nombre ordinaux, au nominatif-accusatif singulier, en որդ *ord* (thème *orda* ou *ordi*). Il faut excepter quelques mots signifiant «le premier» et les formes secondaires en *ir* qui existent à côté de *erkr-ord* «secundus», *err-ord* «tertius», savoir *erkir, erir*. Petermann[1] rapproche la syllabe *ord* du substantif որդի *ordi*[2] «fils». La racine de ce mot est le sanscrit *ard, ṛd* «croître», auquel évidemment il faut joindre *rud* (forme primitive de *ruh*, qui signifie également «croître»). A *rud* correspond la racine gothique *lud* (même sens), d'où vient *lauths*, génitif *laudi-s* «homme», vieux haut-allemand *lut* «peuple», *luti* «les gens». De ces mots nous pouvons rapprocher, en ancien slave, *na-rodŭ* «peuple», en ancien celte *rhodora* (nom d'une plante). C'est une observation générale que les racines qui signifient «croître» sont fécondes en mots voulant dire «homme» (à tout âge), ou «peuple», ou «plante, arbre»[3]. Nous pourrions donc prendre l'arménien *ord*, à la fin des noms de nombre ordinaux, dans le sens de «personne» et traduire, par exemple, քառորդ *ḉarord* par «quatre-personne», c'est-à-dire la personne ou l'objet qui est nommé d'après le nombre «quatre» ou qui est en rapport avec ce nombre. Mais pour expliquer *ord*, on s'adressera peut-être avec plus de raison au sanscrit *ardá-s* (qui vient également de la racine *ard, ṛd* «croître»); *ardá-s* signifie ordinairement «mi, moitié», mais, avec l'accent tonique sur la première syllabe, il veut dire aussi «partie, endroit, contrée, village»[4] : *ḉar-ord* (thème

[1] Grammaire arménienne, p. 162.

[2] Nominatif-accusatif singulier. La seconde série de cas prend pour thème *ordeo* et *ordea*.

[3] Je rappellerai encore le gothique *mag-us* «garçon», *mavei* (forme mutilée pour *magvei*) «fille», *magath* «virgo»; l'irlandais *mag* «fils», *macamh* «garçon». Ces mots se rapportent à la racine sanscrite *maṅh* «croître».

[4] Weber (Études indiennes, t. I, p. 229) rapproche avec raison de cette forme

qar-ordu ou *qar-ordi*) signifierait donc littéralement «quatre-place», c'est-à-dire «qui a la quatrième place [dans la série des nombres]».

La plupart des nombres ordinaux ajoutent encore, en arménien, au nombre cardinal la terminaison *er;* peut-être cette syllabe *er* se rattache-t-elle à la désinence *r* du génitif singulier des pronoms démonstratifs (*ais-r* «hujus») : *hing-er-ord* «cinquième» signifierait alors «la personne [ou chose, ou place] de cinq». On a de même *aragn-er-ord* «premier», à côté duquel on trouve aussi, sans la désinence du génitif, *aragn-ord*, ou simplement *aragin*, dont l'*i* est supprimé dans les composés.

ADVERBES NUMÉRAUX.

§ 324. Les adverbes numéraux en sanscrit, en grec, en latin et en lithuanien.

Il a déjà été question (§ 309) des adverbes qui signifient «deux fois, trois fois, quatre fois». A partir de «quatre», nous trouvons en grec le suffixe *κις*, dans lequel je crois reconnaître le sanscrit *śas* (venant de *kas*). Ce suffixe se combine surtout avec les mots exprimant un nombre élevé ou désignant une multitude; exemples : *śataśás* «par centaines», *sahasraśás* «par mille», *gaṇaśás* «par troupes», *sarvaśás* «totalement». Réuni à *bahú* «beaucoup», *śas* a tout à fait le sens du grec *κις*; *bahuśás* «beaucoup de fois, souvent» équivaut au grec *πολλάκις*. Le contraire de *bahuśás* est exprimé en sanscrit par *alpaśás* (venant de *álpa* «peu») et en grec par *ὀλιγάκις*; dans ce dernier, comme dans *πολλάκις*, c'est le pluriel neutre qui sert de thème.

Le *ξ* de *ἅπαξ* est peut-être un reste de *κις* qui a rejeté la

l'allemand *ort* «endroit», en anglo-saxon *ord*. Peut-être aussi le latin a-t-il tiré de cette racine le mot *ordo*.

voyelle; on pourrait alors diviser ainsi : *ἅπα-ξ*, et regarder le *π* comme tenant la place d'un *κ*. De cette façon, on aurait *ἀπα* qui représenterait, comme *ἑκα* dans *ἑκάτερος*, *ἕκαστος*, le sanscrit *êka*; l'adverbe *ἅπα-ξ* correspondrait au sanscrit *êka-śás* (venant de *aika-kas*), avec cette différence que le mot sanscrit signifie «un à un» et non «une fois».

Les adverbes numéraux, en latin, ont pour suffixe *iês* ou, sous une forme plus complète, *iens*; le même suffixe se trouve dans les adverbes pronominaux *totiens*, *toties*, *quotiens*, *quoties*, *aliquotiens*, *aliquoties*[1]. L'explication qui me paraît la plus vraisemblable est celle qui rattache *iens*, *ies* au suffixe sanscrit *vant* (forme faible *vat*) : combiné avec les thèmes pronominaux, *vant* a le sens de «beaucoup» (§ 409 et suiv.); avec les substantifs, il signifie «ayant» ou «pourvu de»[2]. La représentation la plus fidèle du sanscrit *vant* serait en latin, au nominatif des trois genres, *vans* ou *vens*[3] : mais *v*, après les consonnes (excepté *r* et *l*), devient *u*; nous avons donc *uens* qui, par un changement de l'*u* en *i* dont il existe de nombreux exemples (comparez *fructi-bus*), peut devenir *iens*. Nous regardons les adverbes en question, non comme des nominatifs, mais comme d'anciens accusatifs neutres.

A partir de «cinq», le sanscrit exprime l'idée de «fois» par *kṛtvas*; exemple : *pañćakṛtvás* «cinq fois». Dans le dialecte védique, *kṛtvas* est séparé du nom de nombre et celui-ci garde l'accent qui lui est propre; exemples : *páñća kṛ́tvas*, *dáśa kṛ́tvas*. D'accord avec Böhtlingk et Roth[4], je reconnais à présent dans

[1] Il faut ajouter l'adverbe *pluries*, dans lequel il y aurait un double suffixe comparatif, si l'on expliquait, comme le fait Aufrecht (Journal de Kuhn, t. I, p. 125), la syllabe *iens*, *ies*, par le suffixe comparatif sanscrit *yâṅs*, *îyâṅs*.

[2] Sur la forme qu'a prise, en latin, le suffixe sanscrit *vant* avec les substantifs, voyez §§ 20 et 957.

[3] Comparez *ferens* avec le zend *baraṅt*, § 138.

[4] Dictionnaire sanscrit, II, p. 403.

ce mot l'accusatif pluriel d'un thème substantif *kṛtu*[1], venant de la racine *kar*, *kṛ* «faire»; de là aussi l'adverbe *sakṛt* «une fois» (proprement «faisant un»).

Je rapporte à la même origine le lithuanien *kar-ta-s* «fois», qui était originairement un participe signifiant «fait». Comme le védique *kṛ́tvas*, le lithuanien *kartas* est employé à l'accusatif; mais il peut être mis au singulier ou au duel aussi bien qu'au pluriel. Exemples : *wénaṅ kàrtaṅ* «une fois», *du kartù* «deux fois», *tris kartùs* «trois fois», *kéturis kartùs* «quatre fois»[2]. L'ancien slave кратъі *kratŭ* (par métathèse pour *kartŭ*), quand il est précédé de *dŭva* (*dŭva kratŭ* «deux fois»), est, selon moi, l'accusatif duel du thème кратъ (= védique *kṛ́tu*)[3]; mais après *tri* (*tri kratŭ* «trois fois»), la même expression est l'accusatif pluriel d'un thème en *o*, formé d'après l'analogie de *vlŭkŭ* «lupos», *novŭ* «novos» (§ 275); en général, les thèmes primitivement terminés en *ŭ* peuvent à tous les cas passer dans la déclinaison en *o* (§ 263). Après les nombres supérieurs à «trois», le substantif est à l'accusatif singulier, au moins dans le composé *sedmĭ-kratŭ* «sept fois», qui est peut-être la seule expression de ce genre dont il y ait des exemples[4].

§ 325. Adverbes sanscrits en *dâ* comparés avec les adverbes grecs en χα.

A l'aide du suffixe *dâ*, le sanscrit forme des adverbes qui correspondent, quant au sens, aux adverbes grecs en χα. Ils y répondent vraisemblablement aussi quant à la forme, car les

[1] Sur les accusatifs pluriels védiques en *as*, venant de thèmes en *u* (comme en grec *νέκυ-ας*, *γένυ-ας*), voyez § 238.

[2] On peut aussi supprimer l'*u* de l'accusatif pluriel et dire *tris karts*, *kéturis karts*, etc. Cette forme mutilée de l'accusatif pluriel s'emploie également au duel au lieu de *kartù*; on a donc *du karts* à côté de *du kartù*.

[3] Comparez *sûnŭ* «deux fils» (§ 273) = sanscrit *sûnû*, lithuanien *sûnù*.

[4] Voyez Miklosich, *Radices*, p. 39, et Lexique, p. 64.

aspirées des différents organes permutent volontiers entre elles. Comparez *dvi-dā́*, *tri-dā́*, *ćatur-dā́*, *pańća-dā́* avec δί-χα, τρί-χα, τέτρα-χα, πέντα-χα. Les formes διχῆ, τριχῆ, τετραχῆ, πενταχῆ, qui ont une voyelle longue et l'accent sur la dernière, sont encore plus près des adverbes numéraux sanscrits.

PRONOMS.

PREMIÈRE ET DEUXIÈME PERSONNE.

§ 326. Thèmes et déclinaison des pronoms personnels.

Toutes les langues indo-européennes s'accordent sur ce point qu'elles ne font pas la distinction du genre pour les pronoms de la première et de la deuxième personne [1].

Ces mêmes langues se rencontrent encore d'une façon remarquable, en ce qu'elles emploient au nominatif singulier de la première personne un autre thème qu'aux cas obliques.

Le nominatif du pronom de la première personne est en sanscrit *aḥám*, en zend *aṣĕm*, en grec *ἐγώ*, en latin *ego*, en gothique *ik*, en lithuanien *aś*, en ancien slave азъ *aṣŭ*, en arménien *es*.

Le *m* de अहम् *aḥá-m* appartient à la désinence; il en est de même pour celui de *tva-m* « tu » [2]. L'éolien *ἐγών* représente en-

[1] Si l'on ne considère que la forme, les accusatifs pluriels sanscrits *asmân*, *yušmân* « nous, vous », et, dans le dialecte védique, les nominatifs pluriels *asmê*, *yušmê* sont des masculins (§§ 236 et 332).

[2] Il y a cette différence entre les pronoms *aḥám*, *tvam*, et les autres nominatifs pronominaux en *am* comme *ay-ám* « celui-ci », *iy-ám* « celle-ci » (§ 366), *svay-ám* « ipse » (§ 341), *vay-ám* « nous » (§ 331), *yû-y-ám* « vous » (§ 335), que dans ces derniers l'*a* appartient à la désinence, tandis que dans *aḥá-m*, *tva-m*, il fait partie du thème. Le vrai signe casuel est *m*, qui est peut-être de même origine que le *m* du neutre dans la déclinaison ordinaire et dans *ki-m* « quoi ? ». Devant ce *m* on insère encore un *a* quand le thème ne se termine pas par cette voyelle. Un fait analogue a lieu dans la conjugaison : à la première personne du singulier des formes secondaires, on a, d'une part, la désinence *m*, par exemple dans *ábar-a-m* « je portais » (*ἔφερ-ο-ν*),

core mieux que *ἐγώ* le sanscrit *ahám;* je préférerais toutefois une forme *ἐγόν*, qui permettrait d'expliquer la longue dans *ἐγώ* comme étant une compensation pour la suppression de la nasale. Il est possible, du reste, que la forme mutilée *ἐγώ* ait réagi sur la forme plus complète *ἐγών* et lui ait transmis sa voyelle longue. Dans la plupart des autres langues européennes, non-seulement la désinence, mais encore la voyelle finale du thème a disparu. C'est ce qui est arrivé aussi pour la seconde personne : comparez le latin et le lithuanien *tu*, le grec *σύ*, *τύ*, le gothique *thu*, l'ancien slave ТЪІ *tŭ* et l'arménien դու *du* au sanscrit *tva-m;* on voit que dans toutes ces langues la voyelle tient la place du *v* sanscrit. En zend, nous avons la forme complète *tûm* (§ 42) que le béotien *τούν* suit de très-près, si le *ν*, dans ce mot, appartient au pronom[1].

Les cas obliques du singulier ont en sanscrit, à la première personne, le thème *ma*, et, à la deuxième, le thème *tva* qui sert en même temps pour le nominatif. Ces thèmes s'élargissent à certains cas par l'immixtion d'un *i* (comparez § 158), et deviennent *mê*, *tvê*. Au contraire, le datif remplace *tva* par la forme mutilée *tu* et fait *tú-byam* au lieu de *tva-byam*. Au thème *ma* correspond le grec *μο*, qui est la forme fondamentale du génitif *μοῦ* et du datif *μοί*. L'ε de *ἐμο* est prosthétique : le grec aime à placer une voyelle devant les formes commençant par une consonne, comme on peut le voir en comparant *ὄνομα*, *ὀδούς*, *ὀφρύς*,

ádadâ-m «je donnais» (*ἐδίδω-ν*), *dad'-yâ-m* «je donnerais» (*διδο-ίη-ν*), et, d'un autre côté, la désinence *am* dans les formes comme *ástṛ-ṇav-am* «je répandais», au lieu de *astṛ-ṇó-m* (comparez *ἐστόρ-νυ-ν*).

[1] Il se pourrait que le *ν* de *τούν* fût un reste de la particule annexe *νη* qu'on rencontre dans le dorien *τύ-νη* et le laconien *του-νή*. Dans cette hypothèse, le *ν* de *ἐγών* pourrait également être rapporté à *νη*. Mais, d'un autre côté, *νη* peut être expliqué, aux deux premières personnes, comme issu du signe casuel *ν* = sanscrit *m*, auquel serait venue s'adjoindre une voyelle complémentaire (à la façon des accusatifs gothiques en *na*) ou une particule annexe *n*.

ἐλαχύς, ἐρυθρός, ἀνήρ au sanscrit *nâma* « nom », *dánta-s* « dent », *brû-s* « sourcil », *laghú-s* « léger », *rudirá-m* « sang », *nar* « homme ». L'*o* de μο, ἐμο est souvent remplacé par un ε : on a, par exemple, ἐμεῖο, ἐμέθεν pour ἐμοῖο, ἐμό-θεν (comparez πόθεν, ἄλλοθεν, etc.); ἐμέο pour ἐμόο[1]; ἐμεῦ, μεῦ pour ἐμοῦ, μοῦ. Dans les formes éoliennes et doriennes ἐμεῦς, ἐμοῦς (comparez τεῦς, τεοῦς), le σ est un complément ajouté postérieurement, à une époque où l'on ne pouvait plus se douter que ce σ, destiné à exprimer le génitif, avait autrefois existé, non pas à la fin, mais au milieu du mot (§ 189). On peut rapprocher, à cet égard, le *s* qui est revenu, en allemand moderne, dans les génitifs comme *herzens* (§ 143, 1). A l'accusatif dénué de flexion μέ, ἐμέ, nous avons ε au lieu de ο pour la même raison qui fait qu'au vocatif on a ἵππε au lieu de ἵππο (§ 204). En ce qui concerne la perte de la nasale de l'accusatif, il faut rappeler qu'à côté des formes sanscrites *mâm*, *tvâm* on a aussi les formes *mâ*, *tvâ* sans signe casuel, ni accent; c'est peut-être la suppression de *m* qui a été la cause première de l'allongement de l'*a*, en sorte qu'on pourrait appliquer à *mâm*, *tvâm* l'explication que nous avons proposée plus haut pour ἐγών au lieu de ἐγόν[2]. Les accusatifs latins *mê* et *tê* prouvent également que la suppression de la flexion est très-ancienne.

Remarque. — Le nominatif du pronom de la première personne. — D'accord avec Benfey[3], je vois dans la syllabe ह *ha* de *ahá-m* la particule *ha*

[1] D'après les règles de contraction ordinaires, pour passer de la forme ἵπποιο à la forme ἵππου, il faudrait admettre, après la suppression de l'ι, une forme intermédiaire ἵππεο.

[2] On pourrait supposer aussi que l'*a* dans *mâm*, *tvâm* a été allongé parce que ces formes sont monosyllabiques, quoique l'ablatif *mat*, *tvat*, qui est monosyllabique également, soit bref. Il est possible encore que *mâm*, *tvâm* contiennent l'enclitique *ha*, dont il va être question, et soient pour *maha-m*, *tvaha-m* (voyez Benfey, Lexique des racines grecques, I, pages XIV et suiv.).

[3] Lexique des racines grecques, I, p. XIV et suiv.

qui est venue se souder au thème pronominal *a*. Cette particule, qui est ordinairement sans accent, se rencontre aussi dans les Védas sous la forme *ha*, *ga* et *gâ* : elle est souvent jointe aux pronoms, comme en grec le mot congénère γε (dorien et éolien γα [1]). C'est la même particule que nous retrouvons dans les langues germaniques à l'accusatif singulier des trois pronoms dénués de genre (gothique *mi-k*, *thu-k*, *si-k*), et, en vieux haut-allemand, à l'accusatif pluriel *unsi-h* «nous», *iwi-h* «vous». Les gutturales *k*, *h* sont ici les substituts réguliers du γ grec. On rencontre aussi en afghan des restes de cette particule annexe, laquelle est devenue ou est restée déclinable dans cette langue; on a au nominatif masculin *hagha* «il, celui-ci» = védique *sá-ga* ou *sá-gâ*, grec ὅγε; pluriel *haghû;* nominatif singulier féminin *haghê* [2].

On a dit plus haut que le thème du nominatif singulier n'est pas le même que celui des cas obliques, ni que celui du nominatif pluriel et duel. Je mentionnerai ici un fait analogue qu'on observe dans les langues de la mer du sud. En nouveau-zéelandais on a au singulier *ahau* «je» (comparez le malais *âkû*, le javanais *aku*, le tagalien *aco*, le madécasse *ahau*, *z-aho*, *z-ao*); mais au pluriel on a *ma-tu* (littéralement «moi trois») et en parlant de deux *ma-ua* (littéralement «moi deux»). *Ua* est pour *dua* qui signifie «deux» (en sanscrit *dva*) [3].

§ 327. Les pronoms personnels en grec et en gothique.

Le thème de la seconde personne *tva* prend en grec la double forme συ et σο (pour σϝο); dans συ, c'est la voyelle, dans σο, c'est la semi-voyelle qui a été supprimée. L'ο de σο est remplacé par un ε (§ 326) dans σεῖο, σέθεν, etc. Dans la forme homérique τεοῖο, pour τεο-(σ)ιο [4], l'ε représente ou bien le ϝ qui s'est résolu en voyelle, ou bien l'υ qui s'est aminci comme

[1] Voyez Fr. Windischmann, Sankara, p. 73 et suiv. et Benfey, Glossaire du Sâma-véda, p. 206.

[2] Rapprochez aussi le pluriel *mûngn* «nous», dont la première partie est un reste de l'accusatif sanscrit *asmân* «nous».

[3] Voyez mon mémoire Sur la parenté des langues malayo-polynésiennes avec les idiomes indo-européens, p. 12, 79 et suiv. 83, 108 et suiv.

[4] Iliade, VIII, 37.

dans *πήχε-ως*, pour *πήχυ-ος*; *τεοῖο* suppose donc un ancien *τϜοσιο* ou *τυοσιο*, qui répondrait parfaitement au zend *tva-hyâ* (§ 188).

Le gothique a affaibli en *i* l'*a* du thème *ma*, et contracté en *u* le *va* du pronom de la seconde personne; on a, par conséquent, *mi*, *thu*, datif *mi-s*, *thu-s* (§ 172), accusatif *mi-k*, *thu-k* (§ 326, remarque).

Le sanscrit, contrairement à ses lois de formation habituelles, fait au génitif *mámá*, *táva*. La première forme a l'apparence d'un redoublement; mais le zend, au lieu de *mama*, nous donne *mana*.

La syllabe *na*, en gothique, a si bien pris le caractère d'une flexion qu'elle s'est introduite aussi à la seconde et à la troisième personne : *mei-na*, *thei-na*, *sei-na*. Je regarde *thei-na*, *sei-na* comme des formes mutilées pour *thvei-na*, *svei-na*. Le thème est *thva* et non *thu*, lequel aurait fait *thuna*; mais de même que *ma* est devenu, en gothique, *mi*, et par allongement *mei* (= *mî*), de même त्व *tva* est devenu *thvi* et *thvei* (= *thvî*). Il y a donc, en ce qui concerne le thème, entre le génitif *theina* (pour *thveina*) et *thu* le même rapport qu'entre le grec *σοῦ* (de *σϜου*) et *σύ*, ou entre *τεύ* (de *τϜευ*) et *τύ*.

§ 328. Les pronoms personnels en latin.

Le latin a, comme le gothique, affaibli *ma* en *mi* : par suite de ce changement, le pronom de la première personne a passé, en quelque sorte, de la seconde déclinaison, à laquelle il devait appartenir (§ 116), dans la troisième. Nous avons au datif *mi-hî* en regard de मह्यम् *má-hyam*, venant de *ma-byam* (§ 215, 1); à l'accusatif, *mê* (pour *mem*) au lieu de *mu* (pour *mum*); à l'ablatif, *mê* (venant de *med*) au lieu de *mô* (venant de *mod* = sanscrit *mat*).

Le génitif *mei* représente (§ 200) le locatif मयि *máy-i* (par

euphonie pour *mê-i*) et appartient, par conséquent, au thème élargi मे *mê*[1]. A la seconde personne, on devrait s'attendre à trouver, par analogie avec *mei*, une forme *twei*, qui répondrait à त्वयि *tváy-i* : cette forme, qui, plus anciennement, a pu exister en effet, est devenue impossible dans le latin tel qu'il nous est parvenu, car le *v* ne peut plus y être précédé d'une consonne autre que *q*, *g*, *r* ou *l*. Toutes les fois que le *v* est précédé d'une autre consonne que l'une de celles que nous venons de citer, ou bien il se résout en *u*, avec suppression de la voyelle suivante, comme dans *sudo* qui répond au sanscrit स्विद् *svid* « suer », ou bien il disparaît, comme dans *canis* qui répond à *śvan* « chien », dans *sonus* (pour *svonus*) qui répond à *svaná-s* « ton »; ou bien encore il fait tomber la consonne précédente, comme dans *bis*, pour *dvis* (§ 309).

Ti-bî est de même pour *tvi-bî*. En effet, quoique le datif sanscrit soit *tú-byam*, et quoique le changement de l'*u* en *i* ne soit pas rare en latin[2], je ne crois pas que la contraction sanscrite de *tva-byam* en *tú-byam* soit de date assez ancienne pour qu'on puisse rapporter à cette dernière forme le latin *ti-bi*. Je considère *tibî*, *sibî* comme des formes mutilées pour *tvi-bî*, *svi-bî*, et non comme des altérations de *tu-bi*, *su-bî*.

§ 329. Formes sanscrites secondaires *mê*, *tê*. — Leur origine.

Nous avons en sanscrit, à côté des génitifs *máma*, *táva*, et des datifs *máhyam*, *túbyam*, les formes privées d'accent *mê*, *tê*, qui servent également pour le génitif et le datif. J'ai reconnu, il y a

[1] La longueur de l'*î* dans *meî*, *tuî* peut s'expliquer par la fusion de l'*i* renfermé dans *mê*, *tvê* (= *mai*, *tvai*) avec l'*i* du locatif. En regard de *suî*, on devrait avoir en sanscrit *svay-i* : cette forme a dû exister, en effet, à l'époque où le pronom réfléchi sanscrit était encore déclinable. [L'auteur admet plus loin la possibilité d'une autre origine pour les génitifs *meî*, *tuî*, *suî*. Voir § 340, remarque. — Tr.]

[2] Comparez *fructi-bus* pour *fructu-bus*.

longtemps, que *tê* est pour *twê*; ma conjecture a été justifiée depuis par les Védas[1], où nous trouvons *twê*, et par le zend qui présente la forme 𐬚𐬡𐬋𐬌 *twôi*. On trouve de plus, en zend, les formes mutilées 𐬙𐬋𐬌 *tôi* et 𐬙𐬉 *tê*, qui ont subi exactement la même altération que le latin *ti-bi* et le gothique *thei-na*. Quoique मे *mê* et त्वे *twê* servent de forme fondamentale à plusieurs cas (§ 326), il ne faudrait peut-être pas les regarder pour cela, non plus que *tê*, là où ils sont employés en guise de génitifs et de datifs, comme des thèmes à l'état nu; il répugne, en effet, au génie de la langue d'introduire dans le discours des thèmes sans flexion aucune. On peut les considérer comme des locatifs formés d'après l'analogie des thèmes ordinaires en *a* (§ 196), d'autant plus qu'en sanscrit le locatif prend très-souvent la place du datif[2]. Si *mê*, *tê*, *twê* et les formes zendes correspondantes sont en effet des locatifs, ils sont identiques avec les datifs grecs μοί, σοί, τοί (§ 196).

§ 330. Les pronoms personnels en lithuanien, en ancien slave et en arménien.

Les génitifs मम *mama*, 𐬨𐬀𐬥𐬀 *mana* et *táva* (§ 327) servent, en lithuanien, de forme fondamentale aux cas obliques du singulier : il en est de même en ancien slave, excepté à l'accusatif, à l'ablatif et au génitif. Les cas où l'on reconnaît le mieux ces formes sont l'instrumental et le locatif lithuaniens *manimi*, *manyjè* ($y = \bar{\imath}$), *tawimi*, *tawyjè*. On voit que l'*a* final a été affaibli en *i*. Le génitif, le datif et l'accusatif sont *manęs*, *tawęs*; *man*, *taw*; *manèn*, *tawèn*; quoique de formation irrégulière, ils dérivent également de l'ancien génitif. En ancien slave, les accusatifs мѧ *mań*, тѧ *tań* ont conservé la forme

[1] Voyez, par exemple, Rosen, *Rigvedæ specimen*, 1830, p. 26.

[2] De son côté, le datif a très-fréquemment, en sanscrit, le sens d'un génitif.

primitive et répondent à माम् *mâm* «me», त्वाम् *tvâm* «te», avec suppression du *v* dans la seconde personne. Le génitif *mene* «de moi» correspond exactement au zend *mana*, et *tebe* «de toi» au sanscrit et zend *tava*. Si l'on se renfermait dans la grammaire slave, il faudrait, au contraire, regarder *men*, *teb*, comme le thème, et faire de l'*e* la désinence ordinaire du génitif (§ 269). Le datif-locatif мънѣ *münê*, тебѣ *tebê*, a évidemment pour thème *müno*, *tebo*. Le datif, s'il avait conservé une forme à part, devrait, d'après le § 267, faire *münu*, *tebu*. Mais le locatif, dans ces pronoms, sert aussi pour le datif.

En arménien, le pronom de la première personne a *im* ou *in* pour thème des cas obliques du singulier[1]. Le génitif est *im*, sans désinence casuelle : le même fait a lieu pour d'autres thèmes terminés par une consonne (par exemple *akan* «oculi», *dster* «filiæ»). Le datif ինձ *in-ʒ* a déjà été expliqué (§ 215, 1). L'ablatif ինէն *inê-n*[2], une fois le *n* enclitique (§ 183[a], 4) supprimé, correspond à *akan-ê*, *dster-ê*. A l'instrumental, on s'attendrait à avoir *im-b*; mais on a *in-e-v*, dont l'*e* est probablement une voyelle euphonique comme celle de *iur-e-v* (comparez le génitif *iur*).

Il reste à nous demander quelle est l'origine des thèmes obliques *im*, *in* : je regarde *in* comme une altération pour *im*, dont le *m* se rattache évidemment au thème sanscrit et zend *ma*; mais il est difficile de décider si *im* est une métathèse pour *mi* qui lui-même serait une forme affaiblie pour *ma*, ou si l'*a*

[1] Excepté à l'accusatif et à l'instrumental. En arménien, l'accusatif singulier est presque constamment identique au nominatif, sauf l'article զ *z* qui est préfixé au premier de ces cas. Il y a toutefois cette différence pour le pronom en question qu'au lieu de l'*e* de *es* «je» nous avons à l'accusatif un *i* (*z-is* «me»). Ce changement de voyelle a peut-être été amené par l'influence des autres cas obliques, qui ont tous un *i*.

[2] Avec la préposition préfixe de l'ablatif : *h-inê-n*.

du thème primitif a été supprimé, et l'*i* ajouté comme lettre prosthétique[1].

Pour la seconde personne, le thème des cas obliques du singulier est քե *qe*, et քո *qo* au génitif dénué de flexion. L'*e* de l'instrumental *qe-v* appartient ici incontestablement au thème. L'ablatif est *qé-n*, avec allongement de la voyelle finale du thème, comme dans la déclinaison sanscrite et zende des thèmes nominaux en *a* (*áśvâ-t*, *aśpâ-d*). Dans le ք *q* je reconnais, ainsi que j'en ai déjà fait l'observation[2], le *v* du thème sanscrit *tva* : la dentale initiale s'est perdue après le durcissement du *v*[3].

Sur l'origine de la désinence du datif քեզ *qe-ṣ*, voyez § 215, 2.

§ 331. Pourquoi le pronom de la première personne a un autre thème au pluriel qu'au singulier.

Dans la plupart des langues indo-européennes, le pluriel du pronom de la première personne a un autre thème que le singulier. J'ai déjà essayé ailleurs de donner l'explication de ce fait[4] : c'est, je pense, que le moi ne peut pas, à proprement parler, avoir un pluriel, car il n'y a qu'un moi. Quand je dis «nous», j'exprime une idée qui comprend à la fois le moi et un nombre indéterminé d'autres individus qui ne sont pas moi; ils peuvent même appartenir chacun à une autre espèce. Au contraire, quand je dis «leones», j'exprime une pluralité d'individus dont chacun est un lion. La même différence se retrouve entre le moi et tous les substantifs, adjectifs et pronoms. En effet, quand je dis «ils», je multiplie la notion marquée par «il» au singulier. On peut même, à la rigueur, concevoir un

[1] C'est ce qui a lieu très-souvent en arménien, par exemple dans le thème numéral *i-nan* «neuf» (§ 317).

[2] Voyez § 226.

[3] Comparez *q-san* «vingt», où la dentale initiale est tombée de la même façon.

[4] Mémoires de l'Académie de Berlin, 1824, p. 134.

«toi» multiple : l'idée du moi, au contraire, ne souffre pas la multiplicité.

S'il est vrai pourtant que dans quelques idiomes «nous» soit exprimé par le pluriel de «moi», c'est là une sorte d'abus de la langue : le sentiment de la personnalité efface alors tout le reste au point d'absorber et de laisser sans dénomination tout ce qui n'est pas le moi. Il n'est pas impossible que le nominatif sanscrit *vayám* «nous» (venant de *vê* + *am*) se rattache originairement au thème singulier मे *mê* (§ 326); *m* et *v* permutent fréquemment, et le changement a pu se produire ici d'autant plus aisément qu'il avait, comme nous venons de le montrer, sa raison logique. Ajoutons toutefois que, si ces deux thèmes ont la même origine, la différence qui s'est établie entre le singulier et le pluriel doit être ancienne, car nous la retrouvons dans les langues germaniques : or, une rencontre de ce genre s'expliquerait difficilement par le hasard[1].

§ 332. Pluriel du pronom de la première personne en sanscrit et en grec.

Dans le sanscrit ordinaire, tous les cas obliques du pronom de la première personne sont formés, au pluriel, du thème *asmá*. Dans les Védas, on trouve, en outre, à côté de *vayám*, le nominatif *asmé*[2]. C'est au thème *asmá* que se rapporte aussi le pronom grec; en effet, la forme éolienne, qui est la plus pure, *ἄμμες*, vient par assimilation de *ἄσμες* (comparez § 170), comme *ἐμμί* de *ἐσμί*, en sanscrit *ásmi* «je suis». Pour répondre au védique *asmé*, on devrait avoir *ἄμμοι* et non *ἄμμες*, attendu que

[1] On trouve en pâli la forme *mayam* «nous» (Clough, Grammaire pâlie, p. 61), qui est peut-être simplement un retour à la forme primitive par suite d'une nouvelle permutation de lettres. C'est ainsi qu'en vieux haut-allemand la troisième personne du pluriel a recouvré son ancien *t*, par suite de la seconde substitution de consonnes; on a, par exemple, *bërant* «ils portent», en regard du gothique *bairand*, du sanscrit *bháranti*, du dorien *φέροντι*, du latin *ferunt*.

[2] Sur la formation de ce pluriel, voyez § 228[b].

le thème *asma* ferait en grec *ἀσμο* (§ 116); mais la forme grecque, renonçant à l'ancienne voyelle finale, a passé dans une autre déclinaison. Il en est de même pour *ὔμμες* par rapport au védique *yušmé*. De leur côté, *ἡμεῖς*, *ὑμεῖς* supposent un thème *ἡμι*, *ὑμι*, dont l'*ι* doit être considéré comme un affaiblissement de l'*a* de *asmá*, *yušmá*, de même qu'en gothique nous avons *unsi*, *izvi* (§ 167) à côté de *unsa*, *izva*. C'est aussi à des thèmes en *i* qu'il faut rapporter les génitifs *ἀμμέ-ων*, *ὑμμέ-ων* (pour *ἀμμι-ων*, *ὑμμι-ων*), et, dans la langue ordinaire, *ἡμῶν*, *ὑμῶν*. Même observation pour les datifs *ἡμῖν*, *ὑμῖν*, venant de *ἡμι-ιν*, *ὑμι-ιν*; *ιν* tient la place de la désinence indienne *byam* dans *asmábyam*, *yušmábyam* (§ 215, 1). Les accusatifs *ἡμᾶς*, *ὑμᾶς*, qu'on peut comparer aux accusatifs sanscrits *asmá-ns*, *yušmá-ns*, sont formés de *ἡμα-νς*, *ὑμα-νς*, de la même manière que *μέλᾱ-ς* est formé de *μελαν-ς* (comparez § 236). L'*ε* des accusatifs éoliens dénués de flexion *ἄμμε*, *ὔμμε*, devra donc être considéré comme l'affaiblissement de l'*a* final du thème. Suivant la loi de formation ordinaire, *ἡμᾰ-νς*, *ὑμᾰ-νς* auraient dû donner *ἥμους*, *ὕμους*, comme nous avons *ἵππους* qui répond au sanscrit *áśvâ-n*, au gothique *vulfa-ns* et au borussien *deiwa-ns*.

§ 333. Origine du thème pluriel et du thème duel du pronom de la première personne.

C'est la seule voyelle *a* qui, dans *asmé* et *ἄμμες*, est l'élément caractéristique de la première personne, car le reste du mot se retrouve dans le pronom de la seconde personne युष्मे *yušmé*, *ὔμμες*. Peut-être cet *a* n'est-il pas autre chose que l'*a* du thème singulier *ma*; il faudrait alors admettre que *m* est tombé par aphérèse, à une époque très-ancienne, puisque le grec et les langues germaniques[1] en sont privés comme le sanscrit et le

[1] On a vu (§ 166) que le thème gothique *unsa* ou *unsi* est une métathèse pour

zend[1]. Si cette explication est fondée, nous pouvons arriver à déterminer la nature des éléments qui ont concouru à exprimer l'idée de «nous, vous». Remarquons d'abord que le pronom annexe *sma* ne se rencontre en sanscrit et en grec[2] qu'au pluriel et non au singulier des pronoms de la première et de la deuxième personne; ce *sma*, qu'on trouve aussi à l'état isolé[3], ne peut être autre chose qu'un pronom de la troisième personne. *A-smê* sera donc un composé copulatif (§ 972) signifiant «moi [et] eux»; *yu-smê* signifiera «toi [et] eux». La réunion de l'élément singulier «moi, toi» et de l'élément pluriel «eux», l'un représenté par *a* et *yu*, l'autre par *smê*, aurait donc servi à marquer les idées complexes «nous» et «vous», qui ne pouvaient recevoir une expression plus naturelle, plus claire et plus complète.

Il ne faut pas s'étonner si un mot dont le sens étymologique est «moi et eux» a pris dans l'usage une signification assez générale pour désigner le moi toutes les fois qu'il est associé à d'autres individus[4]. Il est impossible au langage de créer des mots exprimant à la fois toutes les modalités de l'objet qui doit être désigné : il faut donc qu'il se contente de mettre en relief l'une des manières d'être les plus caractéristiques[5].

asmâ. L'*u* est dû à l'influence de la nasale, comme, par exemple, dans *sibun* «sept», *niun* «neuf», *taihun* «dix» = sanscrit *sáptan*, *návan*, *dáśan*.

[1] Benfey (Lexique des Racines grecques, I, p. 151 et suiv.) a adopté cette hypothèse que j'avais déjà exprimée dans la première édition de cet ouvrage. Il explique de même le nominatif singulier *a-ḥám* comme une forme mutilée pour *ma-ḥám*.

[2] Dans cette dernière langue, sous une forme plus ou moins altérée.

[3] Employé isolément, *sma* n'a pas de sens appréciable, ou bien il sert à éloigner une action, en la transportant du présent dans le passé.

[4] Le même mot est employé pour signifier, par exemple, «moi et eux, moi et elles, moi et vous», etc. — Tr.

[5] Ainsi l'éléphant est appelé *ḥastín*, c'est-à-dire pourvu d'une trompe (*ḥásta*), quoique l'éléphant ait encore d'autres attributs qui le caractérisent. [Cette idée est plus amplement développée par l'auteur au § 537, remarque. — Tr.]

Le duel *â-vâm* «nous deux» est, à ce que je crois, une forme mutilée pour *â-tvâm*[1]. Il signifierait donc littéralement «moi [et] toi», quoique le plus souvent il soit employé pour signifier «moi [et] lui»[2]. L'*a* initial de *â-vâm* (si nous admettons cette explication) serait allongé en vertu de la même loi que l'*a* dans les composés copulatifs *indrâ-viṣṇû* «Indra [et] Vishnou» (§ 972), *indrâ-pûṣṇôs* «d'Indra [et] du Soleil» (§ 973).

Nous venons de considérer l'*a* de *asmé*, *âvâm*, comme étant une mutilation pour *ma*. Mais quand même cette conjecture ne serait pas fondée, je ne croirais pas pour cela devoir renoncer à l'explication que j'ai donnée de la nature composée de ces pronoms. Je verrais alors dans l'*a* de *a-smé*, *â-vâm*, ainsi que dans celui de *a-ḥám*, le thème démonstratif *a*. On peut rappeler à ce propos que, dans les drames indiens, au lieu de «je, moi», on emploie souvent la périphrase *ayań ǵanas* «hic homo»[3]. Il n'était peut-être pas possible à l'homme d'inventer un thème désignant expressément le moi : rien n'était plus naturel dès lors que de désigner le moi comme la personne la plus rapprochée de celui qui parle. Nous ferons encore observer, à ce sujet, que *ma*, thème des cas obliques du singulier, est identique à un thème démonstratif *ma*, qui marque la proximité, et qui, à ce que je crois, se trouve en composition dans le pronom *i-má* (§ 368).

§ 334. Thème pluriel et duel du pronom de la seconde personne.

La syllabe यु *yu* de युष्मे *yuṣmé* «vous» est probablement un amollissement pour *tu*; nous la retrouvons au duel *yu-vâm*, *yu-vây-ôs*, *yu-vâ-byâm* (§ 336). Le prâcrit et le pâli et plusieurs autres dialectes indiens ont ou conservé ou rétabli le *t* au plu-

[1] Au lieu de *â-tvâu*. On a de même *vâm* au lieu de *tvâu* (§ 338).

[2] La langue se sert de *âvâm*, qu'il s'agisse d'associer au moi la personne à qui l'on parle, ou toute autre personne.

[3] Voyez Glossaire sanscrit, au mot *ǵana*.

riel : on a, par exemple, en pâli et en prâcrit, तुम्हे *tumhê*, pour *tusmê*.

En gothique, *yu-śmá* est devenu *i-sva*, par la suppression de l'*u* et le changement de *m* en *v*; *i-sva* lui-même a donné *i-svi*, par l'affaiblissement de l'*a* en *i* (§ 167).

En lithuanien, le thème est *ju*, à la plupart des cas du duel et du pluriel; pour la première personne, le thème est *mu*, excepté au nominatif qui fait *mês*. Le pronom annexe स्म *sma* ne s'est conservé qu'au locatif pluriel, avec suppression de *m* : on a donc *ju-sû-sè* en regard du sanscrit *yu-śmấ-su*. Toutefois, la forme lithuanienne a disparu de l'usage ordinaire, ainsi que son analogue *mu-sû-sè* «en nous» : on les remplace par *mū-syjè* ou *mu-sý*, *jū-syjè* ou *ju-sý*, qui sont formés comme les singuliers *manyjè*, *manȳ*, *tawyjè*, *tawȳ*[1].

§ 335. Les nominatifs pluriels *mês*, *jûs*, en lithuanien; *veis*, *jus*, en gothique; *wir*, *ihr*, en allemand.

Il est très-probable que le *s* du nominatif lithuanien *mês* «nous», *jûs* «vous», et celui des nominatifs gothiques *veis*, *jus*, ne sont pas des signes du nominatif, comme ils paraissent l'être quand on se place exclusivement au point de vue de ces langues. Je suppose plutôt que ce sont des restes de la syllabe स्म *sma*. Cette conjecture devient presque une certitude par la comparaison du zend, où l'on a deux formes pour le pluriel du pronom de la seconde personne : 1° [zend] *yûṣĕm* (§ 59), qui répond au sanscrit *yûyám* (venant de *yû* + *am*, avec insertion d'un *y* euphonique, § 43); 2° [zend] *yûs*, dont le *s* est identique, comme l'a déjà reconnu Burnouf[2], au स् *s* sanscrit de युष्मत् *yuśmát*, ou plutôt du védique युष्मे *yuśmé*. Il serait impossible d'expliquer le *s* zend comme signe du nominatif, car,

[1] Rapprochez le locatif *awyjè* «in ovi», ou, sans la désinence casuelle, *awý* (§ 202).
[2] Yaçna, notes, p. 121.

d'après la déclinaison ordinaire, le thème *yu* aurait fait au nominatif-vocatif pluriel *yavô* ou *yvô*, et d'après la déclinaison pronominale il a fait, ainsi qu'on vient de le voir, *yûṣĕm* (sanscrit *yûyám*). En lithuanien, si le *s* de *mës* était le signe casuel, ce serait là une forme tout à fait exceptionnelle pour un nominatif pluriel masculin[1].

On en peut dire autant pour les langues germaniques : l'allemand, dès sa période la plus ancienne, a perdu le signe casuel du nominatif pluriel, tandis que le *r* de *wir, ihr,* qui représente le *s* des formes gothiques *veis, jus,* s'est conservé jusqu'aujourd'hui; de ce fait, ainsi que de plusieurs autres indices caractéristiques, on peut conclure que le *r* de ces pronoms n'est pas destiné à marquer la relation casuelle.

§ 336. Origine des formes secondaires sanscrites *nas, vas, nâu, vâm,* et du duel *yu-vâm.*

C'est d'après le principe que nous venons d'exposer que nous expliquons aussi les formes sanscrites *nas, vas,* qui sont les formes secondaires, dénuées d'accent, de l'accusatif, du datif et du génitif des pronoms de la première et de la seconde personne. Des cas si différents n'auraient pas pu, suivant les règles de la langue, avoir tous la même désinence, si le *s*, à l'origine, avait en effet été destiné à marquer la relation casuelle. Mais de même qu'en zend *yûs* est un reste de *yûsmê*, de même, en sanscrit, *nas* et *vas* peuvent être considérés comme étant pour *násmân, vasmân* à l'accusatif, et pour *nasmabyam, nasmâkam, vasmabyam, vasmâkam* au datif et au génitif : de cette façon, le *s* convient aux trois cas, précisément parce qu'il n'est l'expression d'aucun.

[1] Quoique ce pronom ne fasse pas la distinction des genres, les pluriels sanscrits *asmê, asmân* appartiennent par leur forme au masculin, ainsi qu'on l'a déjà fait remarquer (§ 326).

Une fois que nous avons détaché le *s*, débris de l'ancien pronom annexe, il nous reste *na* et *va* comme élément principal: de *na* et de *va* viennent les formes secondaires du duel, également dénuées d'accent, *nâu* et *vâm* (pour *vâu*). Le *n* de *na* est un affaiblissement pour *m* : l'accord du grec, du latin, du slave et du borussien (§ 248) avec le sanscrit montre que cet affaiblissement remonte à une époque très-reculée. *Va* est une forme mutilée pour *tva*, comme *vinśáti* «vingt» pour *dvinśati*; je reconnais la même mutilation dans la seconde partie du pronom *yu-vâm* «vous deux» (§ 334). On peut regarder ce pronom comme un composé copulatif[1] signifiant «toi [et] toi» : *yu-vâm* est pour *tu-tvâm* (§ 334), comme *â-vâm*, qui signifie «moi [et] toi», est pour *â-tvâm* (§ 333).

§ 337. Les pronoms *nôs*, *vôs*, en latin.

En regard des thèmes न *na*, व *va*, on s'attendrait à trouver en latin *nŏ*, *vŏ*, qui feraient au nominatif pluriel *nî*, *vî*, et à l'accusatif *nôs*, *vôs*. Mais, au lieu de ces formes, nous avons au nominatif *nôs*, *vôs*, avec un *s* qui se retrouve également dans les possessifs *nos-ter*, *ves-ter* (pour *vos-ter*). Ce fait démontre clairement que le *ôs* de *nôs*, *vôs* n'a rien de commun avec celui de *equôs*. L'explication que nous avons donnée (§ 336) des formes sanscrites *na-s*, *va-s*, doit donc s'étendre aux formes évidemment congénères *nô-s*, *vô-s*; quelque bizarre que puisse paraître cette explication au point de vue exclusif de la grammaire latine, nous reconnaîtrons dans le *s* de *nôs*, *vôs*, un reste du pronom annexe *sma*.

C'est le même pronom *sma* que je crois retrouver, mais privé de son *s* initial, dans la syllabe annexe *met* de *egomet*, *memet*, *tumet*, *nosmet*, etc. En sanscrit, la forme correspondante est *smat*:

[1] Dans le genre du composé *sûrya-ċandramasâu* «le soleil [et] la lune». (Voyez § 972.)

nous la trouvons dans les ablatifs pluriels *a-smát*, *yu-śmát*, qui, ainsi qu'on l'a vu (§ 112), sont aussi employés comme thèmes, au commencement des composés.

Citons encore, parmi les mots latins contenant le même pronom annexe, l'adverbe *immo* (par assimilation pour *ismo*) : j'ai essayé ailleurs de montrer qu'il se compose du pronom démonstratif *i* et du pronom annexe *sma*[1].

§ 338. Les formes secondaires du duel *nâu*, *vâm*, en sanscrit. — Les formes grecques *νῶϊ*, *σφῶϊ*.

On a vu plus haut (§ 336) que *na-s*, là où il est employé comme accusatif, peut être considéré comme un reste de *na-smân* signifiant «moi [et] eux», et qu'on peut expliquer d'une façon analogue *nas* employé comme datif et comme génitif. Si cette explication est fondée, nous sommes peut-être en droit de l'étendre à la forme secondaire du duel, *nâu*, laquelle signifiera, suivant le cas auquel elle est employée, «moi [et] lui, à moi [et] à lui, de moi [et] de lui», et sera pour *nâ-smâu*, *nâ-smâ-byâm*, *nâ-smay-ôs*. On peut, en effet, regarder *nâu* comme une altération pour *nâs*, de la même façon que plus haut (§ 206) on a expliqué *âu*, désinence du duel, comme une altération pour *âs*, et *âs* lui-même comme un allongement de la désinence du pluriel *as*. De l'*â* long de *nâu* = *nâs* on peut rapprocher l'*â* de *â-vâm* «moi [et] toi», ainsi que celui de certains composés copulatifs du dialecte védique (§ 972). Mais s'il faut abandonner cette explication, et si नौ *nâu* contient la désinence du duel *âu*, laquelle aurait été abusivement employée pour l'accusatif-datif-génitif, au lieu de marquer, comme à l'ordinaire, le nominatif-accusatif-vocatif, on pourra se rendre compte du sens de *nâu*, en rapprochant certains duels qui s'écartent aussi, dans

[1] Pour les autres formes renfermant le pronom annexe *sma*, le lecteur doit se reporter au § 166 et suiv. — Tr.

l'usage, de leur sens littéral : ainsi *pitárâu* ne signifie pas seulement «les deux pères», mais souvent aussi «les parents» (le père et la mère), et *śváśurâu* «ἑκυρώ», au lieu de signifier «les deux beaux-pères», peut désigner le beau-père et la belle-mère[1].

La forme secondaire du duel est *vâm* pour le pronom de la seconde personne. Je regarde *vâm* comme venant de *vâu*[2]; nous avons, en effet, en zend, وأو *vâo*, qui suppose un *vâu* ou un *vâs* sanscrit (§ 56 b). Mais je ne crois pas que *vâu* soit devenu *vâm* sans passer par une forme intermédiaire : *vâu* a dû faire d'abord *vâv*, et le *v* final s'est durci en *m* (§ 20). De même que nous avons vu plus haut *nâu*, venant de *nâ-s*, s'employer non-seulement comme accusatif, mais encore comme datif et comme génitif, de même *vâm*, venant de *vâu*, qui lui-même est pour *vâ-s*, peut signifier «toi et lui, à toi et à lui, de toi et de lui» : cette diversité d'emploi vient, ainsi que nous l'avons dit (§ 336), de ce que le *s* n'est pas l'expression d'une relation casuelle. Au contraire, dans *â-vâm* et *yu-vâm* (= *â-vâu*, *yu-vâu*), le *âu*, devenu *âm*, nous représente un véritable duel, attendu que ces formes ne s'emploient qu'aux cas qui ont régulièrement *âu* comme désinence.

En grec, les pronoms des deux premières personnes ont pour thème, au duel, *νω*, *σφω*[3]. Ces formes, qui sont avec नौ *nâu*, वाम् *vâm* (pour *vâu*), dans le même rapport que ὀκτώ avec *áṣṭâu* (§ 316), confirment l'opinion émise plus haut que *âu*, dans les pronoms sanscrits, n'est pas la désinence casuelle. En effet, si en grec le thème était *νο*, *σφο*, nous devrions avoir un génitif-

[1] L'auteur veut montrer comment *nâu* a pu passer du sens de «moi» mis au duel au sens de «moi et toi, moi et lui». — Tr.

[2] *Vâu* est pour *tvâu*, de même que nous avons *â-vâm* «moi [et] toi» (§ 336) pour *â-tvâu*, et *yu-vâm* «toi [et] toi» (§ 334) pour *yu-tvâu*.

[3] Venant de *τϜω*, comme *σύ* de *τύ* (§§ 19 et 341).

datif *νωιν*, *σφωιν*, car on ne comprendrait pas pourquoi la longue serait conservée devant la désinence *ιν*, quand elle ne l'est pas dans la déclinaison de *ἵππος*, qui fait *ἵππω*, *ἵπποιν*. Qu'est-ce alors que ces formes du duel *νῶϊ*, *σφῶϊ*[1], qui n'ont pas d'analogues en grec? Max Schmidt[2] suppose que l'*ι* est un reste de l'*ī*, désinence du duel neutre en sanscrit (§ 212). Mais prenons garde que les pronoms de la première et de la seconde personne ne faisaient point primitivement la distinction des genres et qu'ils ne paraissent en sanscrit qu'avec les désinences masculines : il faut donc, moins que partout ailleurs, s'attendre à trouver dans ces pronoms la désinence neutre *ī* que le grec a perdue. Je préfère voir dans l'*ι* de *νῶϊ*, *σφῶϊ* un affaiblissement de la désinence duelle *a*, laquelle appartenait primitivement au masculin et au féminin, et est devenue *ε*[3] dans la déclinaison ordinaire (§ 209). On a d'ailleurs des exemples de *νῶε* au lieu de *νῶϊ*; à la troisième personne, c'est *σφωέ* qui est la vraie forme et non *σφωΐ*, et les grammairiens admettent l'un et l'autre pour la deuxième personne[4].

§ 339. Pluriel et duel des pronoms des deux premières personnes, en ancien slave.

En ancien slave, les pronoms des deux premières personnes, à tous les cas du duel et du pluriel, excepté au nominatif вѣ *vê* « *νῶϊ* », мꙑ *mū* « *ἡμεῖς* », ont pour thème на *na*, ва *va*, et se rattachent, par conséquent, aux formes secondaires sanscrites *na-s*,

[1] C'est *νῶϊ*, *σφῶϊ* qui est la forme primitive, et non *νώ*, *σφώ* (pour *νῳ*, *σφῳ*). Comparez les possessifs *νωΐτερος*, *σφωΐτερος*.

[2] *De pronomine græco et latino*, p. 94. Schmidt croit devoir admettre que la désinence neutre *ι* est venue se surajouter à la désinence masculine *νω*, *σφω*. Mais c'est là une hypothèse superflue, car nous venons de voir que le vrai thème est *νω*, *σφω*.

[3] Comme exemple d'un *ι* représentant un *a* primitif, nous citerons l'éolien *πίσυρες* = sanscrit *ćatvāras* (dans la langue ordinaire *τέσσαρες*).

[4] Buttmann, *Lexilogus*, I, p. 52.

va-s, nâu, vâm. Leur déclinaison est plus près de celle des thèmes féminins en *a* que de celle des thèmes masculins en *o*. Comparez, par exemple, à l'instrumental-datif duel, *na-ma, va-ma* avec *vĭdova-ma*, et à l'instrumental pluriel *na-mi, va-mi* avec *vĭdova-mi;* au contraire, le thème *vlŭko* fait *vlŭko-ma* et *vlŭkŭ* (§ 276). De même, au nominatif pluriel, *mŭ* «nous» et *vŭ* «vous» s'accordent avec *vĭdovŭ* = sanscrit *vidavâs*, et non avec *vlŭki* (§ 274). Le nominatif duel ѣѣ *vê* «nous deux» a tout l'air d'un féminin et s'accorde avec *vĭdovê* = sanscrit *vidavê*. Au contraire, *va* «vous deux» est plus en accord avec les formes masculines comme *vlŭka* «les deux loups» et avec les duels zends comme *aśpa* «ἵππω». Le génitif-locatif pluriel des deux pronoms est *na-sŭ, va-sŭ;* nous retrouvons ici l'ancien *s* du génitif (en sanscrit *sâm*, en borussien *son*, en gothique *sê*, § 248) et du locatif (en sanscrit *su*, venant de *sva*, en lithuanien *sa, su, se*). Dans toutes les autres classes de mots, la sifflante sanscrite du génitif et du locatif est représentée en ancien slave par un x (§ 92[s]).

§ 340. Pluriel des pronoms des deux premières personnes, en arménien.

En arménien, le pronom de la première personne a pour thème du pluriel մե *me;* toutefois, à l'ablatif, ce thème prend un *n* dont la valeur, selon moi, est purement phonétique, et devant ce *n* l'*e* s'allonge : մէնջ *mên-ǵ*. De même, le pronom de la seconde personne, qui forme les cas obliques du pluriel du thème ձե *ʒe*, fait à l'ablatif ձէնջ *ʒên-ǵ*[1]. Dans ces pronoms, l'accusatif pluriel est identique avec le datif et s'en distingue seulement par l'article préfixé (§ 237), comme cela a lieu également au singulier pour le pronom de la seconde personne;

[1] Sur la désinence casuelle ջ *ǵ*, au lieu du ց *ż* ordinaire, voyez § 215, 2.

on a donc *զմեզ ẓ-me-ẓ* « ἡμᾶς », *զձեզ ẓ-ʒe-ẓ* « ὑμᾶς »[1]. Les génitifs *me-r* « ἡμῶν », *ʒe-r* « ὑμῶν » sont probablement, quant à leur origine, des possessifs (§ 188); il en est de même pour les génitifs pluriels sanscrits *asmâkam, yuśmâkam*, dont il est impossible de méconnaître la parenté avec les thèmes possessifs *asmâka, yuśmâka*, usités dans le dialecte védique. Peut-être faut-il regarder les formes sanscrites précitées comme d'anciens accusatifs singuliers neutres; la signification exacte serait alors « en ce qui concerne le nôtre, le vôtre », à moins qu'on n'y voie une sorte de locution adverbiale servant à déterminer un substantif. Comme possessifs, *mer* signifie en arménien « noster » et *ʒer* « vester »; ils viennent des thèmes *mero, ʒero*, dont l'instrumental singulier est *mero-w, ʒero-w*, le datif-ablatif-génitif pluriel *mero-ż, ʒero-ż*, etc. Les pronoms possessifs signifiant « mon, ton » sont également dans un rapport étroit avec le génitif du pronom personnel correspondant : nous avons notamment *im* « meus » qui est complétement identique avec le génitif *im* « de moi »; mais ici c'est le pronom possessif (dont le thème est *imo*, l'instrumental singulier *imo-w*) qui dérive du pronom personnel, car le datif *in-ʒ* (venant de *im-ʒ*) « mihi » montre bien que le thème de ces deux cas est un thème terminé par une consonne. L'opinion exprimée plus haut (§ 330) que l'*i* des cas obliques du singulier (*im*, etc.) pourrait bien être une voyelle prosthétique, comme l'*ε* du grec *ἐ-μοῦ, ἐ-μοί*, est confirmée par le thème possessif *i-mo*, qui est presque identique avec le grec *ἐμο*.

Le possessif de la deuxième personne est moins près, à son nominatif *քոյ ḱui*[2], du pronom personnel correspondant que ne l'est *im* « meus » du pronom personnel de la première personne. Le thème de *քոյ ḱui* est *ḱuio* : c'est ce qui ressort de l'instru-

[1] Sur la désinence dative *զ ẓ* dans ces formes et sur le datif singulier *ḱe-ẓ* « à toi », en regard du य् *y* sanscrit de *tú-byam* « à toi », *yuśmá-byam* « vobis », voyez § 215, 1.

[2] Sur la diphthongue *ui*, voyez § 183[b], 2.

mental *ǵuio-w* (à côté de *ǵo-w*) et du datif-ablatif-génitif pluriel *քոյո-ց ǵuio-ź* (à côté de *ǵo-ź*).

Il nous reste à rechercher l'origine des thèmes *me*, *ζe* au pluriel des deux premières personnes : je ne regarde pas *me* comme identique avec le sanscrit *ma* = grec *μο* des cas obliques du singulier; j'y vois, comme dans le persan moderne *mâ* « nous » (§ 326, remarque), la syllabe finale du thème pluriel *a-smá*. Le nominatif, d'après la déclinaison ordinaire, serait *asmâs*, et c'est à ce *s* final que se rapporte le *ք ǵ* de l'arménien *me-ǵ* « nous » (§ 226). Dans la syllabe *Ձե ζe* des cas obliques de la seconde personne, je reconnais, avec Fr. Windischmann, la syllabe initiale du thème sanscrit *yu-śmá*[1]. Au sujet du *Ձ ζ* tenant la place du sanscrit य *y*, comparez *Ձաւար ζavar* « épeautre » avec le sanscrit et le zend *yava* « orge », le lithuanien *jawai* (nominatif pluriel)[2] « blé », le grec ζεά; au sujet de l'*e* tenant la place d'un *u*, comparez *եզան eẓan* « bœuf » (nominatif *eẓn*) avec le sanscrit *úkśan*[3]. Le pronom arménien de la deuxième personne forme son nominatif pluriel du nominatif singulier *du*; on a donc *դուք du-ǵ*.

Nous faisons suivre le tableau comparatif de la déclinaison des pronoms des deux premières personnes. On verra que, si les langues mises en parallèle présentent les mêmes thèmes, elles ne sont pas toujours d'accord en ce qui concerne la flexion. En grec, pour rendre les comparaisons plus sensibles, nous choisissons les formes dialectales les plus voisines du sanscrit et du zend.

[1] A la syllabe *yu*, dans *yu-śmá*, se rapporte aussi le *śu* du persan moderne *śu-mâ* « vous ».

[2] Thème *jawa*.

[3] Voyez § 183[b], 1.

Pronom de la première personne.

SINGULIER.

Nominatif.

Sanscrit	*ahám.*
Zend	*aṣĕm.*
Grec	*ἐγών.*
Latin	*ego.*
Gothique	*ik.*
Ancien slave	*aṣŭ.*
Lithuanien	*aš.*
Arménien	*es.*

Accusatif.

Sanscrit	*mām, mâ.*
Zend	*maṅm, mâ.*
Grec	*μέ.*
Latin	*mē.*
Gothique	*mi-k* (§ 326, remarque).
Lithuanien	*manèn.*
Ancien slave	МѦ *man.*
Arménien	*ṣ-meṣ.*

Instrumental.

Sanscrit	*máyâ.*
Lithuanien	*manimì.*
Ancien slave	*mŭnojuṅ.*
Arménien	*inev.*

Datif.

Sanscrit	*máhyam, mê.*
Zend	*maibyâ* (§ 215, 1), *mê, môi.*
Grec	*ἐμίν* (§ 215, 1), *μοί* (§ 196).
Latin	*mihî* (§ 215, 1).
Gothique	*mis* (§ 172).
Lithuanien	*man.*

Ancien slave. . . . . мънѣ *mŭnê* (§ 330).
Arménien. . . . . ինձ *inǰ* (§ 215, 1).

Ablatif.

Sanscrit. . . . . *mat.*
Zend. . . . . *maḍ.*
Latin. . . . . *me(d).*
Arménien. . . . . *inê-n* (§ 183*, 4).

Génitif.

Sanscrit. . . . . *máma, mê.*
Zend. . . . . *mana, mê, môi.*
Grec. . . . . μοῦ.
Latin. . . . . Voyez le locatif.
Gothique. . . . . *meina.*
Lithuanien. . . . . *manéns.*
Ancien slave. . . . . *mene.*
Arménien. . . . . *im.*

Locatif.

Sanscrit. . . . . *máyi.*
Latin (génitif). . . . . *meî* (§ 328).
Lithuanien. . . . . *manyjè.*
Ancien slave. . . . . мънѣ *mŭnê.*

DUEL.

Nominatif.

Sanscrit. . . . . *âvâm* (§ 333).
Grec. . . . . νῶϊ (§ 338).
Gothique. . . . . *vit*[1].
Lithuanien. . . . . masculin : *mù-du*; féminin : *mù-dwi.*
Ancien slave. . . . . вѣ *vê*[2].

[1] Le *t* appartient évidemment au nombre «deux» (thème *tva*). En lithuanien, le nombre «deux» est exprimé à tous les cas. En ce qui concerne le thème, comparez le nominatif pluriel *vei-s.*

[2] Voyez § 339. On devrait, d'après l'analogie des cas obliques, s'attendre à avoir *nê*, ou bien encore *mê* d'après l'analogie du nominatif pluriel. Par l'amollissement

Accusatif.

Sanscrit	*âvấm, nâu.*
Grec	*νῶϊ.*
Gothique	*unkis* (§§ 169 et 172).
Lithuanien	masculin : *mù-du;* féminin : *mù-dwi.*
Ancien slave	*na.*

Instrumental

Sanscrit	*âvấbyâm.*
Lithuanien	*mum, mùm-dwem, mù-dwem.*
Ancien slave	*nama.*

Datif

Sanscrit	*âvấbyâm, nâu.*
Grec	*νῶϊν.*
Gothique	*unkis* (§ 172).
Lithuanien	*mum, mùm-dwēm, mù-dwēm.*
Ancien slave	*na-ma.*

Ablatif

Sanscrit	*âvấbyâm*

Génitif.

Sanscrit	*âvấyôs, nâu.*
Grec	*νῶϊν.*
Gothique	*unkara.*
Lithuanien	*mùma*[1], *mùma-dwēju, mù-dwēju.*
Ancien slave	*naju.*

Locatif.

Sanscrit	*âvấyôs.*
Ancien slave	*naju.*

de *m* en *v*, le slave вѣ *vě* ressemble au nominatif pluriel *vayám* en sanscrit et *veis* en gothique (§ 331).

[1] La désinence *ma*, dans *mù-ma* et *jù-ma*, paraît provenir du datif-instrumental, dont la désinence *m* est un reste de *ma* (§ 222). Elle se sera introduite par abus au génitif, qui n'y avait point droit.

PLURIEL.

Nominatif.

Sanscrit. . . . . *vayám*, védique : *asmé* (§ 332).
Zend. . . . . *vaêm.*
Grec. . . . . *ἄμμες, ἡμεῖς.*
Latin. . . . . *nôs* (§ 337).
Gothique. . . . . *veis* (§ 335).
Lithuanien. . . . . *mēs* (§ 335).
Ancien slave. . . . . *mū* (§ 339).
Arménien. . . . . *meq́* (§ 340, page 276).

Accusatif.

Sanscrit. . . . . *asmā̆n, nas.*
Zend. . . . . *nô*, 𐬥𐬉 *nē*[1].
Grec. . . . . *ἄμμε, ἡμᾶς* (§ 332).
Latin. . . . . *nôs.*
Gothique. . . . . *unsis*[2] ou *uns.*
Lithuanien. . . . . *mus.*
Ancien slave. . . . . *nū.*
Arménien. . . . . *s-mes.*

Instrumental

Sanscrit. . . . . *asmā̆bis.*
Lithuanien. . . . . *mumis.*
Ancien slave. . . . . *na-mi.*
Arménien. . . . . *merq́.*

Datif

Sanscrit. . . . . *asmábyam, nas.*
Zend. . . . . *maibyô* (§ 215, 1), *nô*, 𐬥𐬉 *nē.*
Grec. . . . . *ἄμμι(ν), ἡμῖν*[3].

[1] Sur la forme 𐬥𐬉 *nē*, voyez § 31.

[2] Sur le thème, voyez § 166; sur le *s* final, voyez § 172. Ajoutons ici que le *s* du pronom annexe sanscrit *sma* a pris, en gothique, l'apparence d'une flexion casuelle, non-seulement au datif, mais encore à l'accusatif duel et pluriel des deux pronoms de la première et de la deuxième personne.

[3] *ἡμῖν* et *ὑμῖν* sont de vrais datifs : comme *ἐμ'-ίν* et *τε-ί* (§ 215, 1), ils se rap-

Latin. . . . . *nôbis* (§ 215, 2).
Gothique . . . . *unsis* ou *uns*.
Lithuanien. . . . . *mùmus, mums*.
Ancien slave . . . . *namŭ*.
Arménien. . . . . *մեզ mez* (§ 340, page 275, note 1).

Ablatif.

Sanscrit. . . . . *asmát*.
Latin. . . . . *nôbis* (§ 215, 2).
Arménien. . . . . *մէնջ mênǵ* (§ 215, 2).

Génitif.

Sanscrit. . . . . *asmắkam* (§ 340, page 275). *nas*.
Zend. . . . . *ahmâkĕm*.
Grec. . . . . *ἀμμέων*.
Latin. . . . . *nostrî, nostrum* (§ 340, remarque).
Gothique. . . . . *unsara* (§ 340, remarque).
Lithuanien. . . . . *mûsu*.
Borussien. . . . . *nouson* (§ 248).
Ancien slave . . . . *nasŭ*.
Arménien . . . . *mer* (§ 340, page 275).

Locatif.

Sanscrit. . . . . *asmắsu*.
Grec (datif) . . . . *ἀμμέσι*.
Lithuanien. . . . . *musùsè*.
Ancien slave. . . . . *nasŭ*.

Pronom de la deuxième personne[1].

SINGULIER.

Nominatif.

Sanscrit. . . . . *tvam*.

portent à la désinence sanscrite *bʼyam*. Au contraire, *ἀμμέσι* représente le locatif sanscrit *asmắ-su* (venant de *asmá-sva*, § 250).

[1] Comparez à tous les cas les formes correspondantes du pronom de la première personne.

Zend.	*tûm* (§ 42).
Grec.	*τούν*.
Latin.	*tu*.
Gothique.	*thu*.
Lithuanien.	*tu*.
Ancien slave.	*tŭ*.
Arménien.	դու *du*.

Accusatif.

Sanscrit.	*tvấm*, *tvâ*.
Zend.	*twaṅm*, *twâ*.
Grec.	*τρέ* (§ 20). *τύ*, *τέ*, *σέ*.
Ombrien.	*tiom*[1].
Latin.	*tê*.
Gothique.	*thu-k*.
Lithuanien.	*tawèn*.
Ancien slave.	тѧ *taṅ*.
Arménien.	*ṡ-qeṡ* (§ 340, page 275).

Instrumental.

Sanscrit.	*tváyâ*.
Lithuanien.	*tawimì*.
Ancien slave.	*tobojuṅ* (§ 266).
Arménien.	*qev*.

Datif.

Sanscrit.	*tú-byam*, *tê*, védique : *tvê*.
Zend.	*twôi*, *tôi*, *tê*.
Grec.	*τεΐν*, *τοί*.
Latin.	*tibi*.
Gothique.	*thus*.
Lithuanien.	*taw*.
Ancien slave.	*tebê* (voyez le locatif).
Arménien.	*qeṡ* (§ 215, 1).

[1] Voyez Aufrecht et Kirchhoff, Monuments de la langue ombrienne, p. 133. La forme *tiom* nous représente le sanscrit *tvám*, dont le *v* s'est d'abord vocalisé en *u*, et ensuite affaibli en *i*. L'*o* tient la place de l'*á* sanscrit.

Ablatif.

Sanscrit................	*tvat.*
Zend..................	*ṫwad.*
Latin..................	*te(d).*
Arménien..............	*q̇ê-n* (§ 183ᵃ, 4).

Génitif.

Sanscrit................	*táva*[1], *tê.*
Zend..................	*ṫwa-hyâ* (§ 188), *tava, ṫwôi, tôi.*
Grec..................	*τεοῖο* (§ 327).
Latin.	Voyez le locatif.
Gothique..............	*theina.*
Lithuanien.............	*tawēns.*
Ancieu slave............	*tebe.*
Arménien..............	*q̇o.*

Locatif.

Sanscrit................	*tváyi.*
Zend..................	*ṫwahmî* (§ 172).
Lithuanien.............	*tawyjè.*
Ancien slave............	тєбѣ *tebé.*

DUEL.

Nominatif.

Sanscrit................	*yuvâm* (§ 336).
Grec..................	*σφῶϊ* (§ 338).
Lithuanien.............	masculin : *jù-du;* féminin : *jù-dwi.*
Ancien slave............	ва *va.*

[1] Le génitif *máma* «mei» a été présenté ci-dessus comme étant peut-être un redoublement du thème *ma;* d'accord avec J. Grimm (Histoire de la langue allemande, p. 262), je crois actuellement devoir expliquer aussi le génitif *tava* comme une forme redoublée. Je ne crois pas, cependant, que *tava* soit pour *tvâtva;* je suppose qu'il est pour *tatva*, d'après les lois ordinaires du redoublement, qui donnent *tatvâra* comme parfait redoublé de *tvar* «courir». Entre *táva* et *tatva* il y a le même rapport qu'entre le vieux haut-allemand *fior* «quatre» et le gothique *fidvôr.*

Accusatif.

Sanscrit................ *yuvā́m*, *vâm* (§ 338).
Zend.................. *vâo*.
Grec.................. *σφῶϊ*.
Gothique.............. *inqvis*.
Lithuanien............ masculin : *jù-du*; féminin : *jù-dwi*.
Ancien slave........... *va*.

Instrumental.

Sanscrit................ *yuvā́byâm*.
Lithuanien............ *jum*, *jùm-dwēm*, *jù-dwēm*.
Ancien slave........... *va-ma*.

Datif.

Sanscrit................ *yuvā́byâm*, *vâm*.
Zend.................. *vâo*.
Grec.................. *σφῶϊν*.
Gothique.............. *inqvis*.
Lithuanien............ *jum*, *jùm-dwēm*, *jù-dwēm*.
Ancien slave........... *va-ma*.

Ablatif

Sanscrit................ *yuvā́byâm*.

Génitif.

Sanscrit................ *yuváyôs*, *vâm*.
Zend.................. *vâo*.
Grec.................. *σφῶϊν*.
Gothique.............. *inqvara*.
Lithuanien............ *jùma* (voyez § 340, page 279, note 1), *jùma-dwēju*, *jù-dwēju*.
Ancien slave........... *vaju*.

Locatif

Sanscrit................ *yuváyôs*.
Ancien slave........... *vaju*.

PLURIEL.

Nominatif.

Sanscrit. . . . . *yûyám* (§ 335); védique : *yušmé* (§ 334).
Zend. . . . . *yûžĕm*, *yûs*[1].
Grec. . . . . *ὑμμες*.
Latin. . . . . *vôs* (§ 337).
Gothique. . . . . *jus* (§ 335).
Lithuanien. . . . . *jûs*.
Ancien slave. . . . . *vŭ*.
Arménien. . . . . *duq*.

Accusatif.

Sanscrit. . . . . *yušmân*, *vas*.
Zend. . . . . *vô*, *vē*[2].
Grec. . . . . *ὑμμε*, *ὑμᾶς* (§ 332).
Latin. . . . . *vôs* (§ 337).
Gothique. . . . . *isvis*[3].
Lithuanien. . . . . *jus*.
Ancien slave. . . . . *vŭ*.
Arménien. . . . . *զձեզ* *z-ǰez* (§ 340, page 275).

Instrumental.

Sanscrit. . . . . *yušmābis*.
Lithuanien. . . . . *jumìs*.
Ancien slave. . . . . *va-mi*.
Arménien. . . . . *ձեւք* *ǰevq*.

Datif.

Sanscrit. . . . . *yušmábyam*, *vas*.
Zend. . . . . *yûsmaïbya* ([illegible], § 41), *vô*, *𐬬𐬉* *vē*.
Grec. . . . . *ὑμμι(ν)*, *ὑμῖν* (§ 340, page 280, note 3).

[1] Voyez § 335. Sur le thème secondaire *kśma* ou *kśama*, qui n'est usité qu'aux cas obliques, voyez § 183[b], 2, et Brockhaus, Index du Vendidad-Sâdé, p. 250 et suiv.

[2] Pour la forme *𐬬𐬉* *vē*, voyez § 31.

[3] Voyez § 167, et, en ce qui concerne la désinence, § 340, page 280, note 2.

Latin. . . . . *vôbis.*
Gothique. . . . . *izvis* (voyez l'accusatif).
Lithuanien. . . . . *jùmus.*
Ancien slave. . . . . *vamŭ.*
Arménien. . . . . *ǯes* (§ 340, page 275, note 1).

Ablatif.

Sanscrit. . . . . *yuṡmát.*
Zend. . . . . *yûsmaḍ.*
Latin. . . . . *vôbis.*
Arménien. . . . . ձէնջ *ǯênǵ* (§ 215. 2).

Génitif.

Sanscrit. . . . . *yuṡmā̆kam* (§ 340, page 275), *vas.*
Zend. . . . . *yûsmâkĕm, vô, vē.*
Grec. . . . . *ὑμμέων.*
Latin. . . . . *vestrî, vestrum* (§ 340, remarque).
Gothique. . . . . *izvara* (§ 340, remarque).
Lithuanien. . . . . *jū́su.*
Borussien. . . . . *iouson.*
Ancien slave. . . . . *vasŭ.*
Arménien. . . . . *ǯer.*

Locatif.

Sanscrit. . . . . *yuṡmā̆su.*
Lithuanien. . . . . *jusùsè.*
Ancien slave. . . . . *vasŭ.*

Remarque. — Pronoms possessifs servant de génitifs aux pronoms personnels. — Les génitifs *nostrî, vestrî, nostrum, vestrum* appartiennent au pronom possessif, quoique la langue latine s'en serve comme de pronoms personnels. *Nostrî, vestrî* sont des génitifs singuliers, *nostrum, vestrum* des génitifs pluriels formés comme *socium* (§ 248); Aulu-Gelle (*N. Att.* xx, 6) donne aussi, d'après Plaute, la forme ordinaire *vestrorum.*

En gothique, les génitifs pluriels *unsara* «de nous», *izvara* «de vous» sont identiques aux thèmes possessifs *unsara* «notre», *izvara* «votre» (nominatif singulier masculin *unsar, izvar*).

En présence de ces faits, il est permis de se demander si les génitifs

singuliers *meina*, *theina*, *seina*, ainsi que les génitifs pluriels *unsara*, *izvara*, ne sont pas des pronoms possessifs[1]. On y pourrait voir alors des accusatifs singuliers neutres qui auraient conservé la voyelle finale du thème. Cette explication concorderait avec celle qui vient d'être donnée (page 275) des génitifs sanscrits *asmā̆kam*, *yuṡmā̆kam*, qui ont également la forme d'accusatifs singuliers.

Peut-être même les expressions sanscrites *máma*, *táva* «de moi, de toi», qui n'ont nullement la forme de génitifs, étaient-elles primitivement des pronoms possessifs. Les formes secondaires *mâmaká*, *tâvaká* «meus, tuus» en ont pu dériver à une époque où l'on avait cessé de sentir la vraie valeur de *máma*, *táva*. Rapprochez encore de *táva* le thème possessif grec *τεο* (venant de *τεϜο*), qui a donné ensuite la forme *σό-ς*, l'*ε* ayant été syncopé et le *τ* s'étant changé en *σ*[2].

C'est ici le lieu de citer ce qui se passe en indoustani, où les suffixes possessifs, en venant s'ajouter, soit aux noms, soit aux pronoms, ont induit les grammairiens en erreur. Le suffixe possessif des pronoms est *râ* devant un mot masculin, *rî* devant un mot féminin; le suffixe possessif des autres mots est *kâ* devant un mot masculin, *kî* devant un mot féminin. Exemples : *mêrî mâ* «mea mater», *têrî mâ* «tua mater». On a supposé à tort que ces syllabes *râ*, *rî*, *kâ*, *kî* étaient des désinences de génitif : la circonstance seule qu'elles varient selon le genre du mot suivant aurait dû montrer que ce sont des suffixes possessifs; *kâ* représente le suffixe sanscrit *ka*, que nous avons dans *asmā̆ka*, *yuṡmā̆ka*, *mâmaká*, *tâvaká*. Le changement de *kâ* en *kî*, de *râ* en *rî* n'a rien que de conforme aux lois sanscrites sur la formation du féminin (§ 119)[3].

Pour revenir au latin, il est indubitable que les génitifs singuliers *mei*, *tuî*, qu'on a rapprochés plus haut (§ 328) des locatifs sanscrits *máy-i*,

[1] Si l'explication que nous proposons ici était fondée, il faudrait renoncer au rapprochement que nous avons fait précédemment (§ 327) entre *meina*, *theina*, *seina* et les génitifs sanscrit et zend *máma*, *mana* «de moi».

[2] Cette explication de *σό-ς* me paraît plus vraisemblable que celle qui fait venir *σό-ς* de *σοῦ*.

[3] Comme pluriel de *mêrâ* «meus», *têrâ* «tuus», nous avons *hamârâ* «noster», *tumhârâ* «vester». Remarquez l'accord qui existe entre le suffixe formatif *râ* et le suffixe gothique *ra* dans *unsara*, *izvara*, duel *unkara*, *inqvara*. De plus, il y a métathèse dans l'une et l'autre langue : de même que l'indoustani *tumhârâ* est pour *tuhmârâ*, venant de *tusmârâ*, de même, dans le gothique *unkara*, *unsara*, *inqvara*, la nasale a été transposée (§ 167 et suiv.).

tráy-i, peuvent être expliqués comme d'anciens génitifs du pronom possessif[1].

Rappelons enfin qu'en grec ἐμοῦ «de moi» est identique à ἐμοῦ, génitif du pronom possessif ἐμός. Je ne crois pas cependant que le pronom possessif ait prêté son génitif au pronom personnel; je ne suppose pas davantage que le pronom possessif ἐμός vienne de ἐμοῦ[2]. J'admets que l'une et l'autre forme se rattachent à un thème, à la fois personnel et possessif, ἐμο. Le thème *sva*, dont nous allons nous occuper, nous présentera l'exemple d'un fait analogue.

PRONOMS DE LA TROISIÈME PERSONNE.

LE THÈME PRONOMINAL *SVA*.

§ 341. Le thème *sva* et ses dérivés en sanscrit, en zend, en grec, en latin, en germanique et en slave.

Il n'y a pas dans la langue sanscrite, sinon en composition, de pronom de la troisième personne, à genre invariable et à signification purement substantive[3]. Mais le témoignage unanime des langues de l'Europe prouve qu'il a dû exister un tel pronom dans le principe. Cela ressort aussi de la comparaison du zend, où nous avons, au génitif et au datif des trois genres, [zend] *hê* et [zend] *hôi*[4]; de son côté, le prâcrit nous présente से *sê*

[1] Voyez Pott, Recherches étymologiques, 1re édition, t. II, p. 637.

[2] C'est l'hypothèse de Buttmann, Grammaire grecque développée, § 72, 5.

[3] Par ces derniers mots, l'auteur entend un pronom qui ne soit pas possessif. Les pronoms possessifs sont des «adjectifs pronominaux» (§ 404). — Tr.

[4] On trouve aussi [zend] *sê*. Voyez § 55. A ces formes je crois pouvoir ajouter l'accusatif *haim*, qui n'est pas seulement employé comme préposition dans le sens de «avec» (§ 1014), mais encore comme pronom personnel réfléchi, dans le sens de «semetipsum». Voyez, par exemple, Vendidad, fargard XIX, verset 69 (éd. Spiegel), où nous avons: *vôhu-manô haim raitwayêiti* «Vôhu-manô se souille». Spiegel traduit comme si *haim* était la préposition et il sous-entend le pronom réfléchi. Il est vrai que, dans certains passages, *haim raitwayêiti* semble signifier simplement «il souille»; mais le verbe doit être pris dans le sens causatif, et il faut traduire: «il fait se souiller». De même, l'expression *haim raitwêm* (fargard XIX, verset 40) doit

aux mêmes cas[1]. Pour la signification comme pour la forme, nous avons ici le pendant des pronoms de la première et de la deuxième personne, qui font, en sanscrit, *mê, tê, tvê;* en zend, *mê* ou *môi,* *tê* ou *tôi,* *tvôi* (§ 329). Comme thème de ce pronom, il faut admettre en sanscrit *sva* (forme élargie *svê*), de même qu'on a pour thèmes des deux autres pronoms *ma* et *mê, tva* et *tvê* (§ 326).

De *svê,* combiné avec la désinence nominative *am* (pour *m,* § 326), vient *svayám* qui signifie «ipse». Dans la langue sanscrite, telle qu'elle est arrivée jusqu'à nous, *svayám* est indéclinable et peut s'employer pour tous les cas, pour tous les nombres et pour tous les genres. Mais c'est seulement comme premier membre d'un composé qu'il est employé avec la signification d'un cas oblique; exemples : *svayam-bû* «existant par lui-même»; *svayam-praba* «brillant par lui-même»; *svayan-vara* (par euphonie pour *svayam-vara*) «choix [fait] par soi-même»[2].

Le thème nu स्व *sva* est employé de la même manière au commencement des composés : il a le sens d'un cas oblique du pronom personnel réfléchi; exemples : *sva-bû* «existant par lui-même»; *sva-sta,* littéralement «se tenant en soi», c'est-à-dire «sui compos»; *sva-bânu* (védique) «ayant de l'éclat par soi-même». Comme pronom personnel, *sva* se combine aussi avec le suffixe adverbial *tas;* on a donc *svatas* «de soi, par soi»[3]

peut-être se traduire «le se souiller soi-même», en considérant *haṅm* comme le régime du verbe contenu dans le substantif abstrait *raiwêm* (comparez §§ 914 et 920).

[1] Je ne connais en zend que des exemples du masculin. Mais, en prâcrit, से *sé* est souvent employé pour le féminin (voyez Urvasî, éd. Lenz, pages 46, 55). Le prâcrit ne m'a présenté jusqu'aujourd'hui que des exemples de *sé* au génitif. En zend, au contraire, les deux cas se trouvent, et le datif est même employé plus fréquemment que le génitif.

[2] C'est le nom donné au mariage d'une jeune fille qui choisit elle-même son époux.

[3] Mahâbhârata, chant III, vers 1005. *Svatah śôbamânah* «brillant par soi-même».

(grec ἕθεν, venant de σϝεθεν, § 421)[1]. Comme possessif, *sva* a sa déclinaison complète; mais il peut alors s'employer aussi pour la première et la deuxième personne, et signifier «meus, tuus, noster, vester»[2].

A ce *sva* correspond aussi exactement que possible le grec σφό-ς; le pluriel du pronom personnel (σφεῖς, σφί-σι) a σφι pour thème, c'est-à-dire que l'ancien *a* est affaibli en *i*, comme au pluriel des deux premières personnes (§ 332). Au duel, la deuxième et la troisième personne semblent avoir, en grec, le même thème : mais le σ de la deuxième personne est sorti d'un ancien τ, tandis que le σ de la troisième personne est primitif. Dans οὗ, οἷ, ἕ (pour σφου, σφοι, σφε), le digamma, qui pouvait se maintenir sous la forme d'un φ après un σ, a dû nécessairement être supprimé, le σ étant devenu un esprit rude. C'est ainsi que οἷ se trouve ressembler au zend [zend] *hôi* ou [zend] *hê* (pour *hvôi, hvê*) et au prâcrit *sê* (pour *svê*).

Nous retrouvons la même suppression du *v*, ainsi que l'affaiblissement de l'ancien *a* en *i*, dans le gothique *sei-na, si-s, si-k*, pour *svei-na, svi-s, svi-k* (§ 327). Le *v* s'est au contraire conservé dans l'adverbe *sva* (allemand moderne *so*) «ainsi», littéralement «de cette façon», et dans *svê* (allemand moderne *wie*) «comme»; le premier de ces mots a changé son sens réfléchi contre le sens démonstratif, le second contre le sens relatif. J'ai présenté plus haut (§ 159) *svê*, ainsi que *thê* et *hvê*[3], comme des instrumentaux; mais je ne saurais admettre avec J. Grimm que le *v* de *svê* et de *sva* y ait été inséré, et que ces adverbes soient de la même famille que *sa, sô* (= sanscrit *sa, sâ* «celui-ci, celle-ci», § 345). En effet, le *v* de *hva-s* «qui?» = sanscrit *ka-s*, auquel se réfère Grimm, a été attiré par la gutturale pré-

[1] Comparez le zend *hatô* pour *hvatô*.
[2] Voyez Glossaire sanscrit, éd. 1847, p. 394.
[3] Sur l'*ê* = *â*, voyez § 69, 2.

cédente, comme l'*u* (= *v*) du latin *quis* (§ 86, 1): mais il n'y a pas de motif semblable pour l'insertion d'un *v* dans *sva*, *svê*. Dans *sva* «ainsi», il y a changement du sens réfléchi en sens démonstratif : on peut comparer, à cet égard, le latin *si-c*, dont la parenté avec *sui*, *si-bi*, *se* n'est pas douteuse. La suppression du *v* et l'affaiblissement de l'ancien *a* en *i* que nous observons dans *si-c*, comparé au gothique *sva* (même sens), se retrouve dans les formes gothiques *si-s* «sibi», *si-k* «se». Peut-être *sva* est-il un datif formé comme *vulfa* «lupo» : sinon, *sva* doit être un instrumental, comme *svê*, mais avec abréviation de la voyelle[1].

En lithuanien et en ancien slave, ce pronom suit exactement le pronom de la deuxième personne, dont il ne se distingue que par son *s* initial, au lieu de *t*. Mais, comme il est seulement usité dans le sens réfléchi, il est privé de nominatif, comme en latin, en grec et dans les langues germaniques; de plus, le singulier sert aussi pour le pluriel et le duel.

§ 342. Différentes formes du thème *sva* en zend. — Le pronom *sva* en arménien. — Tableau comparatif de la déclinaison de ce pronom.

En zend, sans parler des formes précitées *hê*, *hôi* (§ 341), le thème sanscrit *sva* se présente à nous sous un double aspect : [zend] *q̇a* et [zend] *hva* (§ 35). Le premier est employé comme pronom personnel réfléchi dans le composé *q̇a-dâta* «créé par soi-même»; partout ailleurs, il est possessif, par exemple à l'instrumental singulier *q̇â* (§ 158), pluriel *q̇âis*, génitif singulier *q̇ahê*. Je ne connais, pour le thème *hva*, que des exemples

[1] Rapprochez, en zend, les instrumentaux des noms polysyllabiques (§ 158), avec l'*a* desquels nous avons comparé l'*u* des instrumentaux en vieux haut-allemand (§ 160). — Je ne voudrais pas considérer le gothique *sva* (ancien haut-allemand *sô*) comme un neutre, d'après l'analogie de *hva* «quoi?», parce que le pronom réfléchi auquel je le rapporte ne fait point, à l'origine, la distinction des genres.

du sens possessif; en ancien perse, au contraire, *huva* (pour *hva*, § 253) signifie «celui-ci» ou «celui-là».

Nous passons à l'arménien, où nous trouvons le génitif իւր *iur* «sui», dont le *r* appartient au thème, car il se trouve aussi à l'instrumental *iure-v*[1] et à l'ablatif *iurmê*[2]. Au commencement des composés, *iur* prend la voyelle *a*, qui sert ordinairement à la composition des mots arméniens; exemple : *iur-a-ʒin* «né de lui-même», littéralement «ayant par lui-même sa naissance»[3]. Comme pronom possessif, *iur* «suus» vient du thème *iu-ro*, de même que nous avons vu plus haut (§ 340) *me-r* «notre», *ʒe-r* «votre» venir des thèmes *me-ro*, *ʒe-ro;* ce suffixe formatif *ro* correspond au suffixe gothique *ra* des thèmes possessifs comme *unsa-ra* «notre», et au suffixe indoustani *râ*, féminin *rî* (§ 340, remarque). Si nous retranchons du pronom personnel arménien *iu-r* «sui» le suffixe possessif, il reste *iu* comme le véritable thème, lequel a perdu la consonne initiale du thème réfléchi sanscrit *sva;* la même chose est arrivée, en grec, au datif pluriel φίν, qui s'emploie dans la langue épique concurremment avec σφίν. L'arménien իւ *iu* représente donc les deux dernières lettres du sanscrit *sva*, avec vocalisation du *v* en *u*, et peut-être avec affaiblissement de l'*a* en *i;* on peut encore rapprocher, à cet égard, en grec, le thème pluriel σφι, φι, et, en latin, la syllabe *si* de *si-bi*[4]. Nous aurions donc dans իւ *iu* une métathèse de *ui* qui est lui-même pour *vi;* sinon, il faut regarder l'*i* de *iu* comme une voyelle prosthétique, ainsi qu'on l'a vu pour le nom de nombre «neuf» (§ 317), et ainsi que cela a lieu

[1] Schröder (*Thesaurus*, p. 95) donne *iur* comme pronom possessif.

[2] La syllabe *mê* représente le sanscrit *smât* (§ 183*, 4).

[3] Aucher, Dictionnaire abrégé. C'est un composé possessif (§ 976), car ծին *ʒin* (thème *ʒini*, par contraction *ʒni*, instrumental *ʒni-v*) signifie «naissance» (racine *ǵan* «engendrer, mettre au monde»).

[4] Voyez § 341.

peut-être pour le génitif *im* « mei », s'il n'est pas une métathèse pour *mi*.

Mais on peut aussi, comme il me semble, reconnaître en arménien le thème réfléchi *sva* sous une autre forme que իւ *iu*. En effet, quoique स्वयम् *svayám* « ipse » soit, quant à la forme, un nominatif, nous avons vu qu'au commencement d'un composé il fait l'office du thème (*svayam-bû* « existant par lui-même »); il ne serait donc pas étonnant que *svayám* fût aussi traité en arménien comme un thème pronominal et qu'il fût devenu déclinable, avec altération de *m* final en *n* et de *sv* en *q́* (ք)[1]. Je suis donc très-porté à rattacher au sanscrit *svayám* la deuxième partie de ինքն *in-q́n* « il » ou « lui-même »[2], dont le thème, dans la seconde série de cas, est ինքեան *in-q́ean* (instrumental singulier *in-q́eam-b*, pluriel *in-q́eam-bq́*). Quant à la première partie de ce pronom[3], j'y reconnais le thème démonstratif sanscrit अन *aná*, avec l'affaiblissement de l'*a* initial en i (§ 372 et suiv.).

Je crois pouvoir admettre une composition analogue pour le latin *i-pse*, dont la seconde partie, comme il me semble, renferme une métathèse pareille à celle du datif pluriel en dorien (ψιν pour σφιν, venant de σϝιν); le *p* de *i-pse* serait donc, comme le ϖ renfermé dans ψ, un durcissement du *v* de *sva*. Quant à l'*i* de *i-pse*, c'est le thème du pronom *is* (§ 361).

En ce qui concerne le composé lithuanien *pa-ti-s* « ipse », voyez § 359.

Nous faisons suivre le tableau synoptique de la déclinaison du pronom de la troisième personne. Il ne distingue pas les genres, et le singulier peut aussi s'employer pour le pluriel et

[1] Pour le changement de *m* final en *n*, comparez l'accusatif en grec et en borussien, ainsi que le datif arménien *in-ζ* « à moi » (au lieu de *im-ζ*). Pour le changement de *sv* en *q́*, rapprochez le thème réfléchi zend 𐬓𐬀 *q́a* (§§ 35 et 226).

[2] Aucher, Grammaire arménienne-anglaise, p. 38.

[3] On le trouve employé après d'autres pronoms, avec le sens de « ipse »; exemples: *es inq́n* « moi-même », *du inq́n* « toi-même », *na inq́n* « lui-même ».

le duel (excepté en grec). La déclinaison de l'arménien **ինքն** *in-qn* «il, lui-même» forme un paradigme à part.

	Prâcrit.	Zend.	Grec.	Latin.	Gothique.	Lithuanien.	Anc. slave.
Accusatif....	.....	.....	*σφέ, ἕ*	*sê*	*si-k*	*sawèn*	*san*
Instrumental..	.....	.....	.....	.....	*svê*[1]	*sawimi*	*sobojun*
Datif.......	*sê*	*hê, hôi*	*οἷ*	*sibî*	*sis*	*sāw*	*sebê. si*
Génitif......	*sê*	*hê, hôi*	*εἷο, οὗ*	*suî*	*seina*	*sawēns*	*sebe*
Locatif......	.....	.....	.....	.....	.....	*sawyjè*	*sebê.*

Arménien.

	Singulier.	Pluriel.
Nominatif...	*in-qn*	*in-qean-q*
Accusatif....	*s-in-qn*	*s-in-qean-s*
Instrumental.	*in-qeam-b*	*in-qeam-bq*
Datif.......	*in-qean*	*in-qean-ż*
Ablatif......	*in-qen-ê*[2]	*in-qean-ż*
Génitif......	*in-qean*	*in-qean-ż.*

LES THÈMES PRONOMINAUX *TA* ET *SA*.

§ 343. Le thème *ta* et ses dérivés.

En sanscrit, le thème त *ta*, féminin ता *tâ*, signifie «il, celui-ci, celui-là». La forme zende est identique à la forme sanscrite; mais on trouve fréquemment la moyenne au lieu de la ténue, notamment à l'accusatif singulier masculin, où 𐬙𐬆𐬨 *tĕm* est remplacé par *dĕm* ou, encore plus souvent, par *dim*. En grec et en gothique, ce pronom a pris le rôle d'article; il est, au contraire, resté fidèle à son caractère de pronom démonstratif en latin, en lithuanien et en slave, où l'article est inconnu. Le thème *ta* est

[1] Voyez § 159.

[2] La contraction de *qean* en *qen* vient évidemment de ce que la désinence casuelle forme, à elle seule, une syllabe. Sur la désinence ablative *ê* après un thème terminé par une consonne, voyez § 183*, 4.

devenu en grec *τὸ*, en gothique *tha*, en ancien slave *to;* il est resté *ta* en lithuanien (nominatif *tas* «celui-ci»). Au féminin, nous avons *tâ* en sanscrit et en zend, *τᾱ* en grec, *thô* en gothique[1], *ta* en ancien slave et en lithuanien[2].

Le latin n'emploie pas ce pronom à l'état simple, si ce n'est dans les formes adverbiales *tum, tunc* (rapprochez *hunc*), *tam, tan-dem, ta-men*. J'ai rapproché autrefois[3] ce dernier mot du locatif sanscrit *tásmin;* mais je suis arrivé aujourd'hui à douter que le *n* des locatifs pronominaux en *sm'-in* ait fait partie primitivement de la désinence casuelle. En effet, nous ne le retrouvons dans aucune langue congénère, pas même en zend, et les pronoms des deux premières personnes, en sanscrit, s'abstiennent de prendre au locatif (*máy-i, tváy-i*) ce *n* inorganique, quoique sur d'autres points ils s'éloignent de la déclinaison ordinaire en *a;* je crois donc qu'il faut comparer cette lettre *n* avec le *ν ephelkysticon* en grec, là où celui-ci n'est pas simplement ajouté pour éviter un hiatus. Au sujet du latin *tam-en*, je retourne à l'opinion que j'avais exprimée dans le principe, et je vois dans *men* une particule de même famille que le *μέν* grec; *tamen* serait donc, en quelque sorte, le grec *μέντοι* renversé, avec cette différence que *ta*, dans *tamen*, serait un accusatif pluriel neutre.

Comme dérivés du pronom en question, nous avons encore en latin les formes *tâlis, tantus, tot, totidem, totiês*. Quant au pronom lui-même, il se présente à nous dans le composé *iste*, où il a conservé sa déclinaison. Ou bien la première partie, *is*, est un nominatif masculin pétrifié, qui conserve aux cas obliques un signe casuel dont la valeur a cessé d'être comprise (*istius* pour *ejustius*)[4], ou, ce que je crois moins vraisemblable, le *s* de

[1] Voyez § 69, 1.

[2] Voyez § 92*.

[3] Voyez la 1re édition de la *Grammaire comparée*. § 343.

[4] Un fait analogue se voit en allemand, où l'on dit au génitif *jedermann's* «de chacun» (pour *jedesmann's*).

is est une addition purement phonétique, qui s'expliquerait par le penchant qu'a le latin à rapprocher les lettres *s* et *t* (§§ 95 et 96).

§ 344. Pronoms renfermant le thème *ta*, en sanscrit, en zend et en grec.

Le sanscrit et le zend peuvent combiner, comme le latin (§ 343), le thème pronominal *ta* avec un autre pronom. Ils le combinent avec *ê*, et forment ainsi le composé एत *êtá* « celui-ci, celui-là », en zend [illegible] *aita* (§ 33). Le nominatif singulier est en sanscrit *êšá*, *êšā́*, *êtát*; en zend, [illegible] *aišô*, [illegible] *aiša*, [illegible] *aitad*.

En grec, *αὐτός* est un composé analogue, dont le premier membre *αὐ* sera examiné plus loin. Le pronom *αὐτός* se combine à son tour avec l'article et fait *οὗτος*, *αὕτη*, *τοῦτο*, pour *ὁ-αυ-τος*, *ἡ-αυ-τη*, *το-αυ-το*. Les formes *οὗτος*, *τοῦτο* peuvent être expliquées de différentes manières. On peut supposer que la voyelle de l'article a été supprimée et que l'*α* de la diphthongue *αυ* a été affaibli en *ο*, pour alléger le mot composé[1]. Dans cette hypothèse, *οὗτος* serait pour *h-οῦτος*, et *τοῦτο* pour *τ-οῦτο*. Quant à la forme féminine *αὕτη*, elle aurait conservé la diphthongue intacte, comme *ταὐτό*. Mais on peut aussi admettre que c'est le premier élément de la diphthongue qui est tombé et que *αὕτη* est pour *'ᾱ-ύτη*; le genre se trouverait alors exprimé deux fois dans le composé, et la différence qui sépare le féminin *αὕτη* du thème masculin-neutre *τοῦτο* serait mieux justifiée. Cette seconde explication peut s'étendre au masculin et au neutre, qui seraient pour *ὁ-ῦτος*, *το-ῦτο*.

Max Schmidt[2] attribue à *οὗτος* une autre origine : il suppose qu'un *υ* a été inséré dans ce mot, qui contiendrait deux fois

[1] On a vu (§§ 3 et 6) que l'*a* est plus pesant que l'*o* et que l'*ε*.

[2] *De pronomine græco et latino*, p. 38 et suiv.

l'article; οὗτος serait donc pour ὅτος, αὕτη pour ἅτη. Il se réfère à τοσοῦτος, τοιοῦτος, τηλικοῦτος, qui, selon lui, auraient opéré la même insertion. Mais je crois que ces formes contiennent le thème αὐτο et non pas l'article το; pourquoi, en effet, ce thème, quoique composé, n'entrerait-il pas aussi bien que l'article en composition avec un autre pronom? Je reconnais dans ἐνταῦθα, ἐντεῦθεν (pour ἐνθαῦθα, ἐνθεῦθεν, en ionien ἐνθαῦτα, ἐνθεῦτεν) l'assemblage de deux adverbes formés de la même façon, et non, comme le fait Max Schmidt, la répétition des suffixes θα, θεν. En effet, ἐνταῦθα est, selon moi, pour ἐνθ' + αὖθα, et ἐντεῦθεν pour ἔνθεν + αὖθεν[1]. La première aspirée a été changée en ténue (en ionien c'est la seconde), pour éviter la présence d'une aspirée au commencement de deux syllabes consécutives. Je ne veux pas rechercher si l'ε de εὖθεν est un amincissement de l'α de αὖθεν, en sorte que le premier terme du composé aurait à la fois perdu son ν et son ε, ou si le second membre du composé a supprimé son α initial. Dans ce dernier cas, on pourrait aussi diviser ἐνταῦθα en ἐντα-ῦθα. Quoi qu'il en soit, il est plus naturel d'admettre la réunion de deux adverbes et l'amincissement de l'un d'entre eux, pour éviter la surcharge produite par la composition, que de supposer le redoublement d'un suffixe formatif et l'insertion d'un υ inutile, d'autant plus qu'il serait sans doute difficile de justifier par l'exemple de faits analogues ces deux dernières hypothèses.

§ 345. Le thème pronominal *sa*.

Au nominatif singulier masculin et féminin, le sanscrit remplace par un *s* la dentale initiale du pronom en question; il en est de même en gothique. Au lieu d'un *s*, nous devons trouver en zend un 𐬵 *h* (§ 53) et en grec un esprit rude. Le pronom

[1] Les adverbes αὖθα, αὖθεν, qui, il est vrai, ne sont restés usités qu'en composition, dérivent tous deux du thème pronominal αὐ, sur lequel nous reviendrons.

ta fait donc, au nominatif, en sanscrit, *sa, sâ, tat;* en gothique, *sa, sô, thata;* en zend, *hô, hâ, tad;* en grec, ὁ, ἁ, τό. Dans le sanscrit classique, ce thème pronominal *sa* n'est employé que comme sujet, c'est-à-dire au nominatif; mais il a peut-être eu à l'origine une déclinaison complète, car nous trouvons encore dans le dialecte des Védas le locatif *sá-smin,* formé comme *tá-smin,* et en latin nous avons l'accusatif *sum* pour *eum, sam* pour *eam, sôs* pour *eôs,* et le nominatif féminin *sapsa* pour *ea ipsa.* Le *s* de ce pronom nous a fourni plus haut (§ 134) une explication satisfaisante du signe du nominatif; de même que le *s* du pronom, celui du nominatif est exclu du neutre.

Le grec a conservé un reste de cet ancien *s* dans les adverbes σήμερον et σῆτες; mais comme ces deux composés expriment la relation de l'accusatif et non celle du nominatif, et comme le *s*, en sanscrit, est réservé à ce dernier cas, ils sont moins conformes à la grammaire sanscrite que l'attique τήμερον, τῆτες. Si nous décomposons ces deux adverbes, nous voyons que le thème pronominal qui forme le premier membre a affaibli son *o* final en *ε*, pour s'unir d'une façon plus intime avec l'*ε* ou avec l'*η* suivant : τῆτες, σῆτες viennent de τε-ετες, σε-ετες (pour το-ετες, σο-ετες); τήμερον, σήμερον viennent de τε-ημερον, σε-ημερον (pour το-ημερον, σο-ημερον). Ces adverbes correspondent aux composés adverbiaux sanscrits[1] (§ 988) qui contiennent comme dernier membre un substantif, lequel prend toujours la forme accusative neutre.

Nous mentionnerons, en albanais, quelques adverbes de temps qui contiennent, dans leur première partie, des restes intéressants du thème pronominal sanscrit *sa;* la seconde partie présente les mêmes dénominations du jour, de la nuit et de l'année qu'on retrouve dans les autres idiomes de la famille. Ce

[1] Appelés par les grammairiens de l'Inde *avyayîbhâva.*

sont : *σο-τ* (albanais du nord *so-d*) «aujourd'hui», *σό-ντε* «cette nuit», *σι-vjέτ* «cette année»[1].

§ 346. Le pluriel *οἱ*, *αἱ* en grec.

C'est par abus que le grec opère aussi au nominatif pluriel *οἱ*, *αἱ*, le remplacement du *τ* primitif par l'esprit rude. Nous avons, au contraire, conservé les anciennes formes dans le dorien et l'épique *τοί*, *ταί*. Comparez le sanscrit ते *tê*, तास् *tâs*, le zend [zend] *tê*, [zend] *tâo*, le gothique *thai*, *thôs* (§ 228[a]).

§ 347. Absence du signe casuel au nominatif *sa*, en sanscrit. — Fait identique en grec et en gothique.

Il nous reste à parler de la coïncidence remarquable qui fait qu'au nominatif singulier masculin, le grec, le gothique et le sanscrit s'abstiennent du signe casuel : nous avons en grec *ὁ*, au lieu de *ὁς*, comme en sanscrit et en gothique *sa*, au lieu de *sas*. Cependant *sas*, en gothique, serait analogue au nominatif *hvas* du thème interrogatif *hva* «qui?» (§ 135). En sanscrit, la suppression du signe casuel n'est toutefois pas constante, car devant une pause nous avons सः *saḥ*, par euphonie pour *sas* (§ 22), et devant les mots commençant par un *a*, nous avons *sô*[2]. A la forme *sô* se réfère le zend [zend] *hô*, qui est la seule forme usitée dans cette langue; il n'y a pas d'exemple de la forme [zend] *ha*, qu'on pourrait s'attendre à trouver en regard de स *sa*. Quoiqu'il y ait entre [zend] *hô* et le grec *ὁ* une ressemblance frappante, il ne faut pas chercher dans le son *o* la preuve de la parenté des deux formes, car le grec *ὁ* représente, comme d'habitude (§ 3),

[1] Comparez *vjετ*, *vjετϊ* «année», *vjετϊαρ* «qui dure l'année», avec le sanscrit *vatsá-s*, *vatsará-s* «année». (Voyez mon mémoire Sur l'albanais, page 2 et remarque 56.) Le mot simple pour «jour» est *δίτε*.

[2] *Sô* vient de *sas*, d'après une règle phonique d'une application générale en sanscrit, par le changement de *s* en *u* et la contraction de *a* + *u* en *ô* (§ 2).

le अ *a* sanscrit, et la désinence casuelle de l'article est supprimée, tandis que le zend *hô* suppose la présence du signe casuel (*s* devenu *u*) et sa contraction avec l'*a* du thème.

§ 348. Explication du fait exposé dans le paragraphe précédent.

On vient de voir que le pronom dont il est question s'abstient volontiers de prendre le signe habituel du nominatif : on peut donner deux raisons de ce fait. Le signe casuel *s* provient lui-même du thème *sa*, de sorte que *sa* aurait été exprimé deux fois et se serait combiné avec lui-même; en second lieu, le rôle propre des pronoms étant de désigner les personnes, ils n'ont pas besoin d'être encore accompagnés du signe qui sert à marquer la personnalité. Voilà pourquoi अहम् *ahám* «je», त्वम् *tvam* «tu», अयम् *ayám* «celui-ci», स्वयम् *svayám* «ipse», prennent bien une désinence, mais la désinence de l'accusatif qui sert aussi pour le neutre, et non la désinence agissante et personnelle du nominatif; dans असौ *asáú* (masculin-féminin) «celui-là, celle-là», la désinence manque absolument[1]. Le latin obéit au même principe pour ses pronoms *hi-c*, *ille*, *iste*, *ipse*, au lieu desquels on attendrait *his-c* (comparez *hun-c*, venant de *hum-c*), *illus*, *istus*, *ipsus* (lequel, en effet, est quelquefois employé); il distingue le relatif *qui* de l'interrogatif *quis*, lequel a quelque chose de plus énergique, grâce à la présence du signe casuel.

C'est pour une raison analogue que les thèmes pronominaux en *a*, au nominatif masculin pluriel, n'ont pas la désinence habituelle *as*, mais suppriment le suffixe casuel et élargissent en ए *ê*, par le mélange purement phonétique d'un *i*, l'*a* final du

[1] En supposant que *asáú* ait pour thème *asú*, avec la gradation du vriddhi. Cette hypothèse tire de la vraisemblance de la comparaison du thème des cas obliques *amú*, lequel est terminé également par un *u* (§ 156); elle est appuyée, en outre, par le pâli, où nous avons au nominatif *asu*, sans vriddhi.

thème; exemple : ते *tê*, d'où viennent le datif-ablatif *tê-byas*, le génitif *tê-sâm*, le locatif *tê-su*. On a montré précédemment (§ 228ᵃ) le rapport qui existe à cet égard entre le sanscrit et les langues congénères. Ajoutons encore ici que les pronoms de la première et de la deuxième personne n'admettent pas non plus au pluriel la désinence *as*, mais font, avec une désinence de singulier neutre, वयम् *vayám* « nous », यूयम् *yû-y-ám* « vous ». Dans le dialecte védique, nous trouvons अस्मे *asmê* « nous », युष्मे *yuśmê* « vous », d'après l'analogie des pronoms de la troisième personne. Les formes grecques ἄμμες, ὔμμες, ἡμεῖς, ὑμεῖς paraissent donc n'être pas primitives; elles renferment la désinence ordinaire du nominatif qui se sera introduite par abus dans la déclinaison pronominale. Ce qui a été dit plus haut (§§ 335 et 337) de la lettre *s* du lithuanien *mēs, jūs*, du gothique *veis, jus* et du latin *nôs, vôs* acquiert par les exemples précités une nouvelle vraisemblance. Le thème pronominal अमु *amú* « celui-là » évite également au pluriel masculin la désinence nominative *as;* il fait *amî*, et cette forme sert de thème à tous les cas du pluriel, excepté à l'accusatif : *amî-bis, amî-byas, amî-sâm, amî-su*. Cet exemple vient encore confirmer l'explication que nous avons donnée du nominatif pluriel *tê* et des formes analogues, que nous regardons comme privées de flexion.

§ 349. Tableau comparatif de la déclinaison du thème pronominal *ta*.

Je donne ici le tableau comparatif de la déclinaison complète du pronom en question. Pour le latin, je prends le composé *is-te*, la forme simple n'étant pas restée dans la langue. J'ai mis entre parenthèses les formes zendes dont je ne connais pas d'exemple : je les ai restituées d'après l'analogie du composé [zend] *ai-ta* et d'autres pronoms de la troisième personne, dont le pronom [zend] *ta* n'a pas dû s'éloigner à l'origine. Rappelons

toutefois ici l'amollissement du *t* en *d* dont il a été question plus haut (§ 343).

SINGULIER.

Masculin.

	Sanscrit.	Zend.	Grec.	Latin.	Gothique.	Lithuanien.	A. slave.
Nominatif.	*sa, saḣ, sô*	*hô*	ὁ	*is-te*	*sa*	*tas*	*tŭ*
Accusatif..	*tam*	*tĕm*	τόν	*is-tum*	*thana*	*tañ*	*tŭ*
Instrumen.	*téna*	(*tâ*)	......	......	*thê*[1]	*tù, tumì*	*têmĭ*
Datif.....	*tásmâi*[2]	(*tahmâi*)	§ 195 ss.	*is-ti*	*thamma*[3]	*tâmui, tam*[4]	*tomu*[5]
Ablatif...	*tásmât*	(*tahmâḍ*)	......	*is-to(d)*	......	......	*tamo*[6]
Génitif...	*tásya*	(*tahê*)[7]	τοῖο	*is-tîus*	*this*	*tō*	*togo*[8]
Locatif...	*tásmin*	(*tahmi*)	......	......	......	*tamè*[9]	*tomĭ*[10]

Neutre.

	Sanscrit.	Zend.	Grec.	Latin.	Gothique.	Lithuanien.	A. slave.
Nom.-acc..	*tat*[11]	*taḍ*	τό	*istud*	*thata*	*tai*[12]	*to*[13].

Le reste comme au masculin.

[1] Voyez § 159.

[2] Voyez § 165.

[3] Voyez § 170.

[4] Voyez § 173.

[5] Voyez § 267.

[6] Voyez § 183[a], 3.

[7] On pourrait aussi s'attendre à trouver *taṅhê*, *taiṅhê*, d'après l'analogie de *aṅhê* et *aiṅhê*, qu'on trouve assez fréquemment à côté de *ahê* (venant du thème *a*). (Voyez §§ 41 et 56[a].)

[8] Voyez § 269.

[9] Voyez §§ 173 et 197.

[10] Voyez § 267.

[11] Voyez § 155 et suiv.

[12] Voyez § 157.

[13] Comme le τό grec, le *to* slave et les neutres pronominaux analogues s'expliquent par la suppression d'une dentale finale, tandis que les formes substantives et adjectives en *o* (à l'exception des thèmes en *s*, comme *nebo*, venant de *nebes*) ont perdu une nasale qui s'est conservée en grec. (Voyez § 92 [m].)

Féminin.

	Sanscrit.	Zend.	Grec.	Latin.	Gothique.	Lithuanien.	A. slave.
Nominatif.	*sâ*	*hâ*	ἁ, ἡ	*is-ta*	*sô*	*ta*	*ta*
Accusatif. .	*tâm*	(*tanm*)	τάν, τήν	*is-tam*	*thô*	*tań*	*tuń*
Instrumen.	*táyâ*	(*tahmya*)[1]	. . . .	. . . .	. . . . . .	*ta*	*tojuń*[2]
Datif.	*tásyâi*	(*tanhâi*)[3]	§ 195	*is-ti*	*thiṣai*[4]	*tai*	*toj*
Ablatif. . .	*tásyâs*	*tanhâd*	. . . .	*is-ta(d)*	. . . . . .	. . . . . .	. . . .
Génitif. . .	*tásyâs*	(*tanhâo*)	τας, τῆς	*is-tius*	*thiṣôs*	*tōs*	*tojań*[5]
Locatif. . .	*tásyâm*	(*tahmya*)	. . . . .	. . . .	. . . . . .	*tōjè*[6]	*toj.*

DUEL.

Masculin.

	Sanscrit.	Zend.	Grec.	Lithuanien.	Ancien slave.
Nominatif-acc.	*tâu, tâ*[7]	(*tâo, tâ*)	τώ	*tū-du*	*ta*
Instr.-dat.-abl.	*tâbyâm*	(*taiibya*)	dat. τοῖν[8]	dat. *têm-dwēm*[9]	instr.-d. *têma*[10]
Génitif-locatif.	*táyôs*	(*tayô*)	gén. τοῖν	gén. *tû-dwēju*	*toju*[11].

Neutre.

Nominatif-acc.	*tê*[12]	(*tê*)	. . . .	. . . .	*tê*[13].

Le reste comme au masculin.

[1] Voyez § 174.

[2] Voyez § 266.

[3] Voyez § 174.

[4] Voyez § 175.

[5] Voyez §§ 271 et 275.

[6] Voyez § 202.

[7] Forme védique, voyez § 208.

[8] Voyez § 221.

[9] On pourrait s'attendre à trouver *ta-m-dwa-m*, d'après l'analogie de *pôná-m*. Mais les thèmes pronominaux et le thème numéral *dwa* changent leur *a* final (= slave *o*) en *ê* (qu'on écrit ordinairement *ie*) devant le *m* de la désinence casuelle; ils s'accordent en cela avec l'ancien slave, qui substitue dans cette classe de mots un ѣ *ê* à l'*o* des thèmes substantifs et adjectifs en *o* (§ 273).

[10] Voyez § 273.

[11] Voyez § 273.

[12] Voyez § 212.

[13] Voyez § 273.

Féminin.

	Sanscrit.	Zend.	Grec.	Lithuanien.	Ancien slave.
Nominatif-acc.	*té*[1]	(*té*)	τά	*té-dwi*	*tê*[2]
Instr.-dat.-abl.	*tâbyâm*	(*tâbya*)	dat. ταῖν	*tóm-dwēm*, *tōm*	*têma*
Génitif-locatif.	*táyôs*	. . . . . .	gén. ταῖν	gén. *tú-dwējū*	*toju*.

PLURIEL.

Masculin.

	Sanscrit.	Zend.	Grec.	Latin.
Nominatif.	*tê*[3]	*tê*	τοί, οἱ	*is-tî*
Accusatif	*tân*	(*tan*)	τόνς, τούς[4]	*is-tôs*
Instrumental.	*tâis*	(*tâis*)	. . . .	. . . .
Datif-ablatif.	*tê'byas*	*taiibyô*	V. le locatif.	*is-tîs*
Génitif.	*tê'sâm*[5]	(*taisaim*)	τῶν	*is-tôrum*
Locatif.	*tê'su*	(*taisva*)	datif τοῖσι	. . . .

	Gothique.	Lithuanien.	Ancien slave.
Nominatif.	*thai*[6]	*tē*[7]	*ti*[8]
Accusatif.	*thans*	*tus*, *tûs*	*tū*[9]
Instrumental.	. . . .	*tais*	*têmi*
Datif-ablatif.	*thaim*	*témus*	*têmū*
Génitif.	*thisê*	*tū*	*têchū*[10]
Locatif.	. . . .	*tûsè*	*têchū*.

[1] Voyez § 213.

[2] Sur la différence d'origine, au duel, des formes féminines en ए *é* et des formes autres, voyez § 214.

[3] Voyez § 228 a.

[4] Voyez § 236.

[5] Voyez § 248.

[6] Voyez § 228 a.

[7] On écrit ordinairement *tie*, mais on prononce *tē*; de même, en lette, *tee* = *tê*. (Voyez § 228 b.)

[8] Voyez § 228 b.

[9] Voyez § 275.

[10] Voyez § 279.

Neutre.

	Sanscrit.	Zend.	Grec.	Latin.	Gothique.	Lithuan.	A. slave.
Nominatif-accusatif. .	*tā́ni*, *tā́*	*tâ*[1]	τά	*is-ta*	*thô*	. . . .	*ta*[2]

Le reste comme au masculin.

Féminin.

	Sanscrit.	Zend.	Grec.	Latin.
Nominatif.	*tâs*	(*tâo*)	ταί, αἱ[3]	*is-tæ*
Accusatif.	*tâs*	(*tâo*)	τάς	*is-tâs*
Instrumental.	*tā́bis*	(*tâbis*)	. . . .	. . . .
Datif-ablatif.	*tā́byas*	(*tâbyô*)	V. le locatif.	*is-tîs*
Génitif.	*tā́sâm*	(*tâoṇhaṅm*)[4]	τάων, τῶν	*is-tārum*
Locatif.	*tā́su*	(*tâhva*)	datif ταῖσι	. . . .

	Gothique.	Lithuanien.	Ancien slave.
Nominatif.	*thôs*	*tōs*	*tŭ*[5]
Accusatif	*thôs*	*tas*	*tŭ*
Instrumental.	. . . . . .	*tōmìs*	*têmi*
Datif-ablatif.	*thaim*[6]	datif *tómus*	datif *têmŭ*
Génitif.	*thizô*	*tŭ*	*têchŭ*
Locatif.	. . . . . .	*tōsè*	*têchŭ*[7].

[1] Voyez § 234.

[2] Voyez § 231.

[3] Voyez § 228[a].

[4] Comparez la forme *doṇhaṅm* «harum» (§ 56[b]), sanscrit *âsâm*, du thème *â*. En zend, les thèmes polysyllabiques abrégent l'*â* féminin au génitif pluriel; on a, par conséquent, en regard du sanscrit *ētā́sâm* «harum» la forme *aitaṇhaṅm* (§ 56[a]) et non *aitâoṇhaṅm*.

[5] Voyez § 275.

[6] La forme *thaim* a pénétré des autres genres dans le féminin, pour lequel on aurait dû s'attendre à trouver *thôm* : au masculin-neutre la diphthongue *ai* a, au contraire, sa raison d'être.

[7] La forme ТѢХЪ *têchŭ*, au locatif comme au génitif, a pénétré des autres genres dans le féminin, qui devrait faire *ta-chŭ*, d'après l'analogie du locatif des substantifs comme *vidova-chŭ* (§ 279). De même, à l'instrumental et au datif, les formes *tê-mi*, *tê-mŭ* ont pris la place du féminin *ta-mi*, *ta-mŭ*. A l'instrumental pluriel masculin-neutre, *tê-mi* s'accorde avec les instrumentaux védiques comme *áśvê-bis* (§ 219) et

§ 350. Dérivés du thème pronominal *ta*. — Changement du *t* initial en *d*.

On a vu plus haut (§ 343) que le zend amollit souvent le *t* du thème pronominal *ta* en *d*. Le même fait a lieu en grec pour la particule annexe *δέ* (employée aussi à l'état isolé comme conjonction), à laquelle on ne saurait sans doute assigner une origine plus vraisemblable que le thème pronominal *το*. L'affaiblissement de la voyelle *ο* en *ε* est le même qu'au vocatif dénué de flexion des thèmes en *ο* (§ 204), ou aux accusatifs également dénués de flexion *μέ*, *σέ*, *ἕ* (§ 326). L'abaissement de la ténue en moyenne a lieu aussi en sanscrit dans les formes neutres *i-dám* « hoc » et *a-dás* « illud », en supposant que ces mots doivent être divisés ainsi [1], ce qui semble être confirmé, en ce qui concerne *i-dám*, par le latin *i-dem, qui-dam*. En sanscrit, *i-dám* et *a-dás* sont seuls de leur espèce; mais, à l'origine, ils ont pu avoir une déclinaison complète, comme nous voyons que le grec *δε* a encore dans Homère un datif pluriel *δεσσι*, *δεσι* (*τοῖσδεσσι*, *τοῖσδεσι*) [2]. Rappelons ici que toutes les vraies conjonctions, dans la famille indo-européenne, tirent leur origine, autant qu'il est possible de la constater, des pronoms. Leur signification pronominale se montre encore d'une façon plus ou moins apparente; ainsi les conjonctions *μέν* et *δέ* sont entre elles dans le même rapport que « hoc » avec « illud » ou « alterum ». On peut, à l'égard du sens, rapprocher l'allemand *aber* « mais », vieux haut-allemand *afar*, dont la parenté avec le sanscrit अपरस्

avec la forme usitée dans le sanscrit ordinaire *ê-bis* « par ceux-ci ». Au contraire, le lithuanien *tais*, pour lequel on s'attendrait à trouver en ancien slave ТЪI *tŭ* (§ 276), s'accorde avec le sanscrit *táis*. A l'accusatif pluriel féminin, ТЪI *tŭ* s'accorde aussi bien avec les accusatifs des thèmes masculins en *o* qu'avec les accusatifs des thèmes féminins en *a* (§ 275).

[1] Voyez mon mémoire De l'influence des pronoms sur la formation des mots, p. 13.

[2] Sur la désinence *σσι*, venant de *σϝι*, voyez §§ 250 et 252.

ápara-s «l'autre» a été démontrée ailleurs[1]; de même, le gothique *ith* «mais», sur lequel nous reviendrons, et le latin *autem* sont d'origine pronominale.

§ 351. Autres dérivés du thème pronominal *ta*.

Le même abaissement de la ténue en moyenne que nous avons observé pour le grec *δέ* et que nous constaterons plus tard pour *δεῖνα*, se montre en latin dans les adverbes *dum, dêmum, dônec, dônicum, dênique,* qui tous, avec plus ou moins de certitude, peuvent être regardés comme appartenant à notre thème pronominal. Peut-être faut-il ajouter *dudum,* en le considérant comme le redoublement de *dŏ* (pour *tŏ*). En sanscrit, le redoublement des pronoms exprime la multiplicité; mais les deux pronoms restent déclinables. Ainsi *yô yas* signifie «qui que ce soit»; accusatif: *yaṅ yam;* ce sont les corrélatifs de *sa saḣ, tan tam.* Si *totus* ne vient pas de la racine तु *tu* «croître»[2], on y peut voir le redoublement de deux pronoms, en sorte qu'il signifierait «ceci et cela, les deux moitiés, l'ensemble». Il en est de même pour *quisquis.* Dans *dudum* l'idée de multiplicité est si clairement contenue que j'aime mieux y voir l'assemblage de deux éléments semblables que la réunion de *diu* et de *dum.* Entre *dudum* et *totus* le rapport phonétique est le même qu'entre *dum* et *tum.* Nous avons expliqué plus haut (§ 343) *tum* comme un accusatif; il est vrai que nous ne trouvons pas dans ces adverbes pronominaux la signification qui est marquée habituellement par ce cas; mais il arrive souvent que dans les adverbes les flexions casuelles s'éloignent de leur acception ordinaire.

Je ne voudrais pas nier toutefois que dans tous les adverbes pronominaux de cette espèce, ou dans quelques-uns d'entre eux, le *m* final ne pût être expliqué comme appartenant au pronom

[1] Vocalisme, page 155.

[2] Voyez § 915.

annexe *sma*, qui est si fréquemment employé en sanscrit et dans les langues congénères, et que nous avons reconnu déjà dans *immo* (pour *ismo*). Si cette conjecture est fondée, les formes latines *dum*, *tum*, *tam*, *quam*, etc. ont gardé du pronom annexe et des désinences casuelles qui y étaient jointes juste autant que les datifs allemands *dem* «au», *wem* «à qui?». Le locatif conviendrait très-bien pour *dum* «pendant» et *tum* «alors», qui correspondraient, par conséquent, au sanscrit *tá-smin*, à l'ancien slave *to-mĭ*. Le latin *tum* signifie aussi «ensuite», qu'on exprime en sanscrit par *tátas* (littéralement «de là»); on pourrait songer ici à l'ablatif तस्मात् *tá-smât*, car il n'est pas nécessaire que *tum* appartienne, dans toutes ses acceptions, à un seul et même cas, et le *m* de *sma* se trouve aussi bien à l'ablatif स्मात् *smât* qu'au locatif स्मिन् *smin* ou au datif स्मै *smâi*.

§ 352. Autres dérivés du thème pronominal *ta*.

Le latin *dêmum*, considéré comme forme démonstrative, s'accorde très-bien avec le grec τῆμος, si l'on fait abstraction de l'amollissement de la consonne initiale; la ressemblance est encore plus grande avec la forme archaïque *dêmus*. Dans τῆμος, qui a pour corrélatif ἦμος, il n'est pas nécessaire de reconnaître avec Buttmann le substantif ἦμαρ comme dernier membre, quoique cette explication semble confirmée par αὐτῆμαρ; j'aime mieux diviser ainsi : τῆ-μος, ἦ-μος, et je regarde τη, ἡ comme étant simplement un allongement des thèmes το, ὁ[1]. C'est ainsi que nous avons en sanscrit यावत् *yấ-vat* «quot, quamdiu, dum» et son corrélatif तावत् *tấ-vat*, avec allongement de la voyelle du thème. Il ne serait peut-être pas trop hardi de voir dans μος une altération de *vat*, le *v* s'étant durci en μ (§ 20) et le τ s'étant changé en ς à la fin du mot, ainsi qu'il arrive toujours en grec quand le τ final n'est pas supprimé (§ 183ᵃ, 1).

[1] On a vu (§§ 3 et 4) que *o* représente le अ *a*, et *η* le आ *â* sanscrit.

Le sens démonstratif n'apparaît plus d'une façon aussi visible dans *dêmum, dêmus*, que dans l'expression grecque congénère : la signification ordinaire de *dêmum* est «seulement, enfin». Remarquons toutefois qu'une phrase comme *nunc dêmum venis?* peut s'entendre ainsi : «c'est à cette heure que tu viens?» Dans cette phrase, l'idée de temps est marquée à la fois par *nunc*, venant du thème démonstratif *nu*, et par *dêmum*.

Il n'est pas nécessaire que dans les adverbes de temps et de lieu le temps et le lieu soient formellement exprimés; on peut même observer que le plus souvent l'expression formelle de cette idée est absente. Mais l'esprit humain fait entrer après coup dans un mot déjà créé les catégories de l'espace et de la durée. C'est le propre des pronoms de marquer d'une façon accessoire la situation dans l'espace, en même temps qu'ils désignent un objet ou une personne : or, de l'idée d'espace on est conduit aisément à celle de temps. Ainsi, en allemand, *wo* «où» se dit du lieu, *wann* «quand» se dit du temps, et *da* «ici, alors» de l'un et de l'autre, quoique ces trois mots, si nous en examinons l'origine, n'expriment qu'une notion pronominale.

S'il s'agit de marquer des divisions du temps tout à fait précises, il est naturel que le pronom se réunisse à un mot désignant la division en question; exemples : *hodie, σήμερον, heute* (vieux haut-allemand *hiutu*, § 160). Mais c'est encore la notion pronominale qui est la plus indispensable, et si l'un des deux termes devait cesser d'être représenté, ce serait plutôt celui qui marque la division du temps. En effet, avant tout il importe de savoir si nous parlons du moment présent ou d'un moment éloigné. Aussi la langue conserve-t-elle de préférence l'élément pronominal, comme nous pouvons le voir par l'allemand moderne *heute*, et même par le vieux haut-allemand *hiutu*, où le deuxième terme est déjà fort effacé.

Je ne peux donc pas croire que les adverbes *dum, dêmum*,

dônec, *dênique* renferment le mot «jour». Je m'y résoudrais plutôt pour *quon-dam* et *tan-dem*, sans que pourtant cette explication soit nécessaire; encore moins sommes-nous obligés d'admettre cette origine pour *qui-dam*, *qui-dem*, *i-dem*. Si cependant *quondam* contient véritablement le nom du «jour», la forme la plus voisine, en sanscrit, est l'accusatif *dyâm*, du thème *dyô*[1]. Mais comme les accusatifs *dyâm* et *gâm* sont des contractions relativement récentes de *dyâv-am* et *gâv-am* (§ 122), ainsi que le prouvent les accusatifs latins *Jov-em* et *bov-em*, il faudra recourir au thème féminin *divâ*[2], d'où vient également le thème latin *diê* «jour» (avec *ê* = *â*, §§ 5 et 92[k]). A l'accusatif दिवाम् *divâ-m* on peut rapporter aussi le grec *δήν* «longtemps», s'il vient en effet, comme le latin *diû*[3], d'une désignation du jour. Dans ce cas, *δήν* serait pour *διην* (venant de *διϜην*), comme en latin *dem*, dans *pridem*, pour *diem* (comparez *pridie*). Quant à la particule *δή*, je la rattache de préférence à notre thème démonstratif, dont elle rappelle encore dans l'usage la signification, puisqu'elle sert à mettre en évidence et à renforcer le mot auquel elle est jointe.

[1] En sanscrit classique, *dyô* signifie seulement «ciel»; mais dans les Védas il est aussi employé avec le sens de «jour».

[2] Ce thème ne paraît plus, en sanscrit, qu'au commencement des composés, comme *divâ-kara-s* «auteur du jour, soleil», *divâ-râtra-m* «jour et nuit». Mais, à l'origine, *divâ* a eu sans doute la déclinaison complète.

[3] Au latin *diû* répond, en sanscrit, le thème *dyu* «jour», dont l'*u* est la vocalisation du *v* de la racine *div* «briller». Le nominatif *dyu-s* n'est peut-être pas employé; mais le *dius* du latin *nu-dius* s'y rapporte (voyez Pott, Recherches étymologiques, 1re éd. t. I, p. 96). Au contraire, le *s* de *interdius* paraît appartenir au thème, ainsi que celui des adverbes sanscrits comme *pûrvê-dyus* «hier», littéralement «le jour d'avant». D'accord avec Pott, je considère ici *dyus* comme un accusatif neutre, dont le thème non contracté serait *divas*. Si nous n'avons pas conservé *divas*, nous avons du moins le mot *divasá*, qui paraît en être dérivé comme *tamasá* de *támas* «ténèbres» (voyez Bohtlingk, Les suffixes *uṇâdi*, III, 116). En effet, le suffixe *asa* semble n'être pas autre chose qu'un élargissement du suffixe ordinaire *as*. On peut comparer, à cet égard, en gothique, le suffixe neutre *isa* (§ 933).

Nous retournons au latin *dônec*, dont la forme plus complète *dônicum* doit être divisée ainsi : *dô-nicum*[1]; j'y reconnais un mot formé des mêmes éléments et de la même manière que le grec *τηνίκα*, sur lequel nous reviendrons plus loin. La signification de *dônec* est «aussi longtemps que», ce qui équivaut à «pendant le temps où» : *dô* exprime l'idée pronominale, et *nec*, *nicum* l'idée de durée; en effet, il est probable, ainsi que nous le montrerons plus tard (§ 424), que la seconde partie du mot désigne une division du temps. Au contraire, dans यावत् *yâvat*, qui vient du thème relatif *ya* et qui signifie «aussi longtemps que» et «jusqu'à ce que», c'est l'idée pronominale seule qui est exprimée. On en peut tirer un argument nouveau pour reconnaître dans *dônec*, *dônicum* la présence d'un élément démonstratif. L'origine de *dênique* paraît être la même que celle de *τηνίκα*, auquel il ressemble d'une façon surprenante; au sujet du changement de *k* en *qu*, rapprochez, par exemple, le sanscrit *ki-s*, *ki-m*, qui est représenté en latin par *qui-s*, *qui-d* (§ 86, 1).

§ 353. Les thèmes dérivés *tya* et *sya*, en sanscrit et en gothique.

Le thème pronominal त *ta* se combine en sanscrit avec le thème relatif य *ya* pour former un nouveau pronom de même sens, qui est employé surtout, sinon uniquement, dans les Védas, et qui, comme il est arrivé pour beaucoup d'autres particularités du dialecte védique, est resté d'un usage plus fréquent dans nos langues de l'Europe que dans le sanscrit ordinaire. Dans ce pronom composé, l'*a* de त *ta* est supprimé, ce qui donne *tya*. Comme pour le simple *ta*, le *t*, au nominatif singulier masculin et féminin, est remplacé par *s*; on a, par conséquent, *syas*, *syâ*, *tyat*; mais, à l'accusatif, *tyam*, *tyâm*, *tyat*, etc. Le thème *sya*, qui, avec son féminin *syâ*, ne sort pas en sanscrit du nomi-

[1] Voyez mon mémoire De l'influence des pronoms sur la formation des mots, page 12.

natif, s'est formé dans plusieurs langues congénères une déclinaison complète; en slave, il a pénétré même dans le neutre. C'est le gothique qui s'est le mieux maintenu dans les bornes du sanscrit; il ne laisse pas sortir ce pronom du nominatif singulier. Toutefois, il n'a conservé que la forme féminine *si*, qui ferait attendre un masculin *sji-s* (plus anciennement *sja-s*, § 135). La plupart des formes qui expriment en gothique l'idée de «il, elle» sont dérivées du thème démonstratif *i*, parmi lesquelles *si*, quoique d'origine différente, est venu se mêler[1]. Ce *si*, venant du thème *sjô* = sanscrit *syâ*, est une forme mutilée pour *sja*, d'après l'analogie des thèmes substantifs en *jô*[2], tels que *thiujô*, qui fait au nominatif *thivi* au lieu de *thiuja*.

§ 354. Le thème dérivé *sya*, en vieux haut-allemand.

Mieux conservé que le gothique *si* est le vieux haut-allemand *siu* (ou *sju*), lequel n'a pas laissé périr complétement l'*â* sanscrit de *syâ*, mais qui l'a abrégé en *a* et affaibli ensuite en *u*. La forme *siu* n'est pas d'ailleurs aussi isolée en vieux haut-allemand que *si* en gothique, car le thème *siô* a donné en outre l'accusatif singulier *sia* et le nominatif-accusatif pluriel *sio*. Cette dernière forme supposerait comme accusatif, en gothique, *sjôs* et, en sanscrit, स्यास् *syâs*. En regard du nominatif singulier *siu*, on peut être surpris de trouver un accusatif *sia*, car on aurait pu s'attendre à trouver une même forme pour les deux cas. La différence vient de ce que le nominatif, dès la période la plus ancienne, était privé de toute désinence casuelle, au lieu qu'à l'accusatif la voyelle du thème était protégée par une nasale; c'est cette nasale qui aura préservé l'*a*, de même qu'en grec nous trouvons souvent un α final là où originairement le mot avait encore après l'*a* une nasale, au lieu que dans les mots où

[1] En allemand moderne, *sie*. — Tr.
[2] Deuxième déclinaison forte de Grimm.

l'*a*, de toute antiquité, était final, il est ordinairement devenu ε ou ο. Comparez *ἑπτά*, *ἐννέα*, *δέκα* avec le sanscrit *sáptan*, *návan*, *dáśan*[1]; *ἔδειξα* avec अदिक्षम् *ádikśam*; *πόδα* avec पदम् *pádam*. On a, au contraire, *ἔδειξε* en regard de अदिक्षत् *ádikśat*, *ἵππε*! en regard de अश्व *áśva*, *ἐδείξατο* en regard de अदिक्षत *ádikśata*.

§ 355. Déclinaison du thème *tya*, en vieux haut-allemand.

Nous avons vu (§ 343 et suiv.) qu'en gothique comme en grec l'article provient des thèmes स *sa*, सा *sâ*, त *ta*, ता *tâ*. Au contraire, en vieux haut-allemand, l'article est représenté par le pronom composé त्य *tya*, féminin *tyâ*, qui est employé même au nominatif; on a donc au féminin *diu* (ou peut-être *dju*), comme plus haut nous avons eu *siu*; à l'accusatif *dia*, en regard du sanscrit *tyâm*, et au nominatif-accusatif pluriel *dio* = *tyâs*. En ce qui concerne le pluriel masculin, comparez *die* avec le nominatif sanscrit त्ये *tyê*; la forme du nominatif, en vieux haut-allemand, sert aussi pour l'accusatif, de sorte que ces deux cas du pluriel sont semblables dans les trois genres. Au neutre pluriel, *diu* s'accorde avec les formes comme *chunniu*, qui viennent des thèmes substantifs en *ia*. Au singulier masculin et aux cas du singulier neutre qui sont identiques à ceux du masculin, on n'aperçoit pas du premier coup d'œil la nature composée de ce thème pronominal : si nous bornions notre examen aux formes *dĕr*, *dĕs*, *dĕmu*, *dĕn*, nous ne les rapporterions pas à *tya*, mais au thème simple त *ta*, comme les formes gothiques de même sens. Mais à moins de séparer absolument *dĕr*, *dĕs*, *dĕmu*, *dĕn* du reste de la déclinaison, ou à moins d'admettre qu'un *i* parasite a été inséré dans *diu*, *dia*, *die*, ce qui n'est justifié ni par le sanscrit, ni par le lithuanien et le slave, et ce qui n'a lieu nulle part ailleurs en vieux haut-allemand, il est

[1] On a vu (§§ 139 et 313) qu'en vertu des lois phoniques du sanscrit ces noms de nombre font au nominatif-accusatif *sápta*, *náva*, *dáśa*.

impossible d'expliquer *dĕr, dĕs, dĕmu, dĕn*, sans admettre d'anciennes formes *djar, djas* (= त्यस् *tyas*, त्यस्य *tyásya*). Je suppose que la syllabe *ja* a sacrifié l'*a* et vocalisé le *j*, comme il arrive fréquemment en gothique (§ 72); c'est ainsi que nous avons vu plus haut (§ 353) *si* dériver de *sja* et *thivi* de *thiuja* : or, l'*ĕ* en vieux haut-allemand tient très-souvent la place d'un *i* gothique.

§ 356. Tableau comparatif de la déclinaison du thème *tya*, en sanscrit et en vieux haut-allemand.

Si la déclinaison du pronom en question s'est partagée en deux séries de formes, les unes avec *ĕ*, les autres avec *i* (ou *j*) suivi d'une voyelle, ce partage ne s'est pas fait au hasard : presque partout où nous avons la contraction en *ĕ* (au lieu d'*i*), le sanscrit a un *a* bref après le य् *y* [1]; quant à la forme plus complète, elle se trouve seulement là où un *â* long ou la diphthongue *ê* suivent, en sanscrit, la semi-voyelle. La réciproque, cependant, n'a pas toujours lieu : ainsi au génitif pluriel nous avons *dĕro* (pour les trois genres), quoique le sanscrit ait *tyḗsâm* (masculin-neutre) et *tyā́sâm* (féminin); et au datif nous avons, en vieux haut-allemand, à côté de *diêm* ou *dien* [2], les formes plus usitées *dêm* ou *dên*. L'instrumental neutre *diu* (§ 160) se rapporte à une forme *tyâ*, qui serait, en ancien perse, la forme régulière de l'instrumental [3]; ici encore l'*i* ou le *j* s'est conservé là où originairement le *y* était suivi d'une voyelle longue. On peut comparer :

[1] Sur la forme neutre *daz*, voyez § 356, remarque 1.

[2] *Dien* est la forme employée par Notker.

[3] L'instrumental *tyâ* ne se trouve pas dans les inscriptions qui nous ont été conservées. Mais *tyâ* serait conforme à *vainâ* « par volonté » du thème *vaina*, ainsi qu'aux instrumentaux védiques et zends dont il a été question au § 158, avec $\hat{a} = a + \check{a}$. — Sur *tya* employé comme article en ancien perse, voyez § 237, 3.

MASCULIN.

	Singulier.		Pluriel.	
	Sanscrit.	V. haut-allemand.	Sanscrit.	V. haut-allemand.
Nominatif.	*syas*	*dĕr*[1]	*tyê*	*die*
Accusatif.	*tyam*	*dĕn*	*tyân*	*die*
Datif.	*tyásmâi*	*dĕmu*	*tyêbyas*	*diêm*
Génitif.	*tyásya*	*dĕs*	*tyêšâm*	*dĕro.*

NEUTRE.

Nominatif-accusatif.	*tyat*	*daz*	*tyâni, tyâ*[2]	*diu*
Instrumental.	*tyêna, tyâ*[3]	*diu*	*tyâis*	. . . .

Le reste comme au masculin.

FÉMININ.

Nominatif.	*syâ*	*siu*[4], *diu*	*tyâs*	*dio*
Accusatif.	*tyâm*	*dia*	*tyâs*	*dio*
Datif.	*tyásyâi*	*dĕru*	*tyâbyas*	*diêm*
Génitif.	*tyásyâs*	*dĕra*	*tyâsâm*	*dĕro.*

Remarque 1. — L'article en vieux haut-allemand et en vieux frison. — On vient de voir que l'article gothique se rattache par ses cas obliques et par son nominatif neutre (*tha-ta*) au thème démonstratif *ta* : si ce thème n'a pas entièrement disparu de la déclinaison de l'article en vieux haut-allemand, on y doit rapporter le neutre *daz*[5], en allemand moderne *das*, en vieux saxon *that*. Mais il se pourrait aussi que ces formes eussent perdu

[1] Dans Tatien, *thie;* même forme en vieux saxon. Ce nominatif *thie* est privé de signe casuel et correspond au thème sanscrit *tya*. Le signe du nominatif peut être supprimé aussi dans le dialecte védique et le *s* initial de *sya* peut se changer en *š* sous l'influence euphonique de la voyelle finale du mot précédent (comparez § 21 b).

[2] Ce dernier dans le dialecte védique, § 234.

[3] Ce dernier serait, comme on vient de le dire, la forme régulière en ancien perse.

[4] Voyez § 354.

[5] C'est aussi la forme usitée en moyen haut-allemand.

un *i* ou un *j* devant leur *a*, en sorte que le vieux saxon *that* fût une forme mutilée pour *tjat* ou *thiat* (sanscrit *tyat*) et que le vieux haut-allemand *daz* fût pour *djaz* ou *diaz*[1]. Je préfère actuellement cette dernière explication, à cause des mutilations analogues qu'on rencontre dans la déclinaison des thèmes substantifs en *ja*. Le thème gothique *hairdja* (nominatif *hairdeis*) n'a conservé le *j* du thème, en vieux haut-allemand, qu'au nominatif-accusatif, où il s'est vocalisé en *i* (*hirti* «pastor, pastorem»); l'*e* du génitif *hirte-s* est l'altération de l'*a* du thème (comparez en vieux saxon *hirtje-s*, à côté de *hirtea-s*). Pour les autres cas, on peut rapprocher le datif gothique *hairdja* du vieux haut-allemand *hirta*; au pluriel, le nominatif et l'accusatif *hairdjôs*, *hairdja-ns* de *hirta*, le génitif *hairdj'-ê* de *hirt'-o*, le datif *hairdja-m* de *hirtu-m*.

Le vieux frison, dont l'article appartient également au thème sanscrit *tya*, a vocalisé, au nominatif masculin, le *y* en *i* et supprimé la voyelle finale du thème; de là la forme *thi* «le». Il a, au contraire, supprimé la semi-voyelle au datif singulier masculin-neutre, ainsi qu'au datif et au nominatif-accusatif pluriels des trois genres; de là la forme *tha*, dont l'*a* est probablement long au datif singulier, où *tha* est pour *tha-m* (venant de *thja-m*), et au datif pluriel, où *tha* est pour *thaim* (venant de *thjaim*). Je fais suivre la déclinaison complète d'après Grimm[2]:

	Singulier.			Pluriel.
	Masculin.	Féminin.	Neutre.	(Pour les trois genres.)
Nominatif.	*thi*	*thiu*	*thet*[3]	*tha*
Génitif.	*thē-s*[4]	*thēre*	*thēs*	*thēre*
Datif.	*thâ*	*thēre*	*thâ*	*thâ*
Accusatif.	*thē-ne*	*thia*	*thet.*	*tha.*

[1] Dans une période plus ancienne, la consonne finale a dû être encore suivie d'une voyelle, comme en gothique au neutre pronominal (*tha-ta*, *i-ta*). Autrement, la consonne n'aurait pu se maintenir (§ 86, 2[b]).

[2] Grammaire allemande, I, p. 792.

[3] Il est difficile de dire si l'*e* de cette forme provient de l'*i* ou de l'*a*. Dans le premier cas, il faudrait, suivant l'orthographe de Grimm, écrire *ë* (*thët*). Ce qui me paraît certain, c'est que cette forme ne se rattache pas au sanscrit *tat* et au gothique *thata*, mais au sanscrit *tyat*.

[4] Pour *thi-s*, venant de *thji-s*.

REMARQUE 2. — Le thème *sya* en zend, les thèmes *sya* et *tya* en ancien perse. — Tandis que le sanscrit n'emploie le thème *sya* qu'au nominatif masculin et féminin, le zend le transporte encore au nominatif-accusatif neutre; il fait donc, avec le changement obligé de *s* en ϧ *h*, ϧϥϥϥ *hyad*. Je ne connais pas, en zend, d'exemple du thème sanscrit *tya*. Au contraire, l'ancien perse suit exactement l'analogie du sanscrit, et fait *hya* au nominatif masculin, *hyâ* au féminin et *tya* au neutre; cette dernière forme a perdu, comme on devait s'y attendre, la dentale finale (§ 86, 2 b). L'absence du signe casuel au nominatif masculin *hya* est également conforme aux lois phoniques de cette langue (§ 11).

§ 357. Pronoms composés renfermant les thèmes *tya* ou *sya*, en vieux haut-allemand et en lithuanien.

Le pronom allemand *dieser* «celui-ci» est un pronom composé, comme *ćiso*, *ćeso* en ancien slave (§ 269). Le premier membre nous représente le thème sanscrit त्य *tya*, qui est devenu l'article allemand (§ 355); mais il n'est pas nécessaire d'admettre que *ie* suppose un ancien *ia* : on doit regarder *ie* comme un allongement inorganique de l'*i* de la forme notkérienne *di-sêr*[1]. Quant au second membre de ce pronom démonstratif, on en pourrait diviser la déclinaison en deux parties : l'une se rapporterait au thème simple *sa*, l'autre au thème composé *sya*; c'est à ce dernier qu'appartiennent évidemment le nominatif féminin *dësiu* (= स्या *syâ* «cette») et le nominatif pluriel neutre de même forme. L'accusatif féminin, où, au lieu de *dësia*, nous avons *dësa*, l'accusatif masculin, où, au lieu de *dësian* ou *dësën*[2], nous avons *dësan*, se rattacheraient avec les formes analogues au thème simple स *sa*, सा *sâ*. Mais on peut admettre aussi que l'*i* ou le *j* est tombé comme dans la décli-

[1] L'allongement est occasionné par l'accent, comme dans l'allemand moderne *liege* (prononcez *lîge*) «jaceo», en vieux haut-allemand *ligu*, en moyen haut-allemand *lige*. De même, en lithuanien, un *a* ou un *e* s'allongent sous l'influence de l'accent.

[2] D'après l'analogie de *dën*. Voyez § 356.

naison de *hirti* (thème *hirtia* ou *hirtja*). Si c'est là, ainsi que je le pense, la vraie explication de la déclinaison de *dësër*, la différence qui existe entre les cas de *dër* et ceux de *sër* vient de la surcharge causée par l'adjonction de l'article; l'*i* est tombé, par exemple, dans *dësa* «hanc», mais il est resté dans *sia* «eam».

Il est remarquable de trouver en lithuanien le pronom allemand *die-ser* en quelque sorte retourné. Je reconnais, en effet, dans le démonstratif *ši-tas*, appelé ordinairement pronom emphatique, d'abord le thème composé स्य *sya*, ensuite le thème simple त *ta*, l'un employé seulement, en sanscrit, comme sujet, l'autre usité seulement comme régime.

§ 358. Déclinaison du thème *sya*, en lithuanien et en ancien slave.

Le thème *šia* (venant de *sja*), qui forme la première partie du pronom lithuanien précité, a, ainsi que le féminin correspondant, sa déclinaison complète, qui suit en général celle de *jis* (§ 282). Le nominatif masculin est *šis* (pour *šja-s*, comme *dalgis* pour *dalgja-s*); le nominatif féminin est *ši*[1], auquel on peut comparer le gothique *si* (pour *sja*, en vieux haut-allemand *siu*[2]). Au datif masculin, l'archaïque *šiá-mui* correspondrait à une forme sanscrite *sya-smâi;* au nominatif pluriel, le féminin *šiôs* supposerait en sanscrit *syâs*, et au locatif pluriel le féminin *šiō-sè* demanderait *syâ-su :* mais les formes en question manquent en sanscrit.

L'ancien slave a le thème masculin-neutre *sjo*, qui représente le स्य sanscrit (thème masculin) et le *šia* lithuanien. Mais en vertu des lois phoniques de l'ancien slave, *sjo* devient partout *se* (pour *sje*, § 92 [k]) : nous avons, par exemple, au datif singulier masculin-neutre, *se-mu* en regard de *to-mu*, venant du thème *to;* au génitif, *se-go*, au locatif, *se-mĭ*, en regard de *to-go, to-mĭ*.

[1] Comparez ci-dessus, p. 156, note 1.
[2] Voyez § 356.

C'est avec le thème *jo*, féminin *ja* (= sanscrit *ya*, *yâ*)[1], que le pronom en question s'accorde le mieux dans sa déclinaison : il y a cette différence seulement que *jo* ne rejette pas son *j* devant la voyelle *e* (comparez, par exemple, *je-go* et *se-go*), et qu'au nominatif féminin il ne contracte pas *ja* en *i*.

Je fais suivre la déclinaison complète de *sĭ*, *si*, *se* «hic, hæc, hoc», pour qu'on la puisse comparer à celle de *i*, *ja*, *je* (§ 282):

Singulier.

	Masculin.	Féminin.	Neutre.
Nominatif.......	сь *sĭ*[2]	си *si*	се *se*
Accusatif........	сь *sĭ*	сиѭ *siju-ṅ*[3]	се *se*
Instrumental.....	симь *si-mĭ*	сеѭ *sej-uṅ*	симь *si-mĭ*
Datif...........	семоу *se-mu*	сеи *sej*	семоу *se-mu*
Génitif..........	сего *se-go*	сеѩ *seja-ṅ*	сего *se-go*
Locatif.........	семь *se-mĭ*	сеи *sej*	семь *se-mĭ*.

Duel.

Nominatif-accusatif.	сиꙗ *sija*	си *si*	си *si*
Instrumental-datif.	сима *si-ma*	сима *si-ma*	сима *si-ma*
Génitif-locatif.....	сею *sej-u*	сею *sej-u*	сею *sej-u*.

Pluriel.

Nominatif.......	си *si*	сиѩ *sija-ṅ*	си *si*
Accusatif........	сиѩ *sija-ṅ*	сиѩ *sija-ṅ*	си *si*
Instrumental.....	сими *si-mi*	сими *si-mi*	сими *si-mi*
Datif...........	симъ *si-mŭ*	симъ *si-mŭ*	симъ *si-mŭ*
Génitif..........	сихъ *si-chŭ*	сихъ *si-chŭ*	сихъ *si-chŭ*
Locatif.........	сихъ *si-chŭ*	сихъ *si-chŭ*	сихъ *si-chŭ*.

[1] Voyez la déclinaison de ce thème au § 282.

[2] Comparez *konĭ* «equus, equum», du thème *konjo*.

[3] Dans *sijuṅ*, *sejuṅ* et les formes analogues, l'*i* ou l'*e* qui précède le *j* est, selon moi, purement euphonique : il sert à empêcher la combinaison immédiate de la sifflante et de la semi-voyelle. Un fait analogue a lieu dans la déclinaison des thèmes en *i*; comparez, par exemple, les formes comme *gostij-u*, *noštij-u* (§ 273), *noštij-uṅ* (voyez ci-dessus, II, p. 100) et *gostij-e* (§ 274). Au génitif-locatif duel des trois

Remarque. — Examen d'une objection de Schleicher. — On peut s'étonner de voir, dans le pronom démonstratif en question, le *š* lithuanien représenter le स् *s* sanscrit du thème *sya*. Mais il est probable que la semi-voyelle य् *y*, qui est devenue un *i* en lithuanien, a exercé dans cette langue une influence euphonique sur la sifflante précédente, et qu'elle a changé le *s* ordinaire en un *š* aspiré. Un changement du même genre a lieu en lette, même à l'intérieur du mot, tandis que le lithuanien, dans le corps des mots, conserve son ancien *s*. Comparez le futur lette *bûšu*[1] au futur lithuanien *bûsiu*, où la seconde syllabe représente la forme sanscrite *syâmi*. Mais là où en lithuanien le *s* du futur est seulement suivi d'un *i* ou n'est suivi d'aucune voyelle, le lette a également un *s* pur; exemples : *bûs* «il sera», *bûsim* (lithuanien *bûsime*) «nous serons». De même, on a, d'une part, en lette, *dôšu* «je donnerai» en regard du lithuanien *dûsiu* et du sanscrit *dâsyâmi*, mais, d'un autre côté, *dō-s* «il donnera», *dō-sim* «nous donnerons», en regard du lithuanien *dû-s*, *dû-sime* et du sanscrit *dâ-syáti*, *dâ-syâmas*. Le lette présente aussi un *š* au lieu d'un *s* sanscrit dans le pronom démonstratif en question, même devant l'*i* simple du nominatif singulier, où la voyelle du sanscrit *sya-s* est tombée : on a donc *šis*, comme en lithuanien, en regard du sanscrit *sya-s;* au datif *šam*, venant de *sia-m*, en regard du lithuanien *šiā-m* et d'une forme sanscrite *sya-smâi* qui n'existe pas, mais que nous supposons ici d'après l'analogie d'autres pronoms.

Il est vrai que, hormis ce pronom démonstratif, il n'y a pas, dans les idiomes lettes, d'autre mot présentant un *s* aspiré en regard d'un *s* pur sanscrit (ou, en d'autres termes, en regard de *s* dental). Mais on comprendra sans peine pourquoi nous n'avons pas d'autres exemples, si l'on songe qu'en sanscrit, sauf le thème pronominal *sya*, il y a très-peu de mots commençant par स्य् *sy*[2] : je ne trouve que trois racines verbales avec

genres, *sej-u* est pour *sjej-u*, qui lui-même est pour *sjoj-u*. Rapprochez *dvoju* = sanscrit *dváy-ôs*, et voyez ce qui a été dit plus haut (§ 273) de la déclinaison pronominale.

[1] Schleicher (Grammaire lithuanienne, p. 228) nous apprend qu'il a constaté l'existence de cette forme dans des livres anciens, ainsi que dans la prononciation populaire. L'orthographe ordinaire est *su*. Le son *š*, en lette, est représenté habituellement par *sch*, avec un *s* barré. Cette sifflante aspirée remplace aussi, comme le *š* lithuanien (qu'on écrit *sz*), le deuxième ष् *š* du nom de nombre sanscrit षष् *šaš* «six», en lette *seši*, en lithuanien *šeši*.

[2] Voyez le Dictionnaire de Wilson, 2ᵉ édition, p. 959.

ces deux lettres initiales, et aucune, que je sache, n'a laissé de trace dans les langues letto-slaves.

Je crois donc ponvoir soutenir, contrairement à l'opinion exprimée par Schleicher [1], qu'aucune loi phonique ne nous empêche de rapprocher du thème sanscrit *sya* le pronom lithuanien en question. Essayer de le ramener an thème interrogatif sanscrit *ki*, comme le fait Schleicher, me paraît beauconp plus difficile. Ce savant appuie son opinion sur la comparaison du gothique, où le thème primitif *ki* a donné le pronom démonstratif *hi* : c'est un rapprochement que j'ai déjà fait dans la première édition de cet ouvrage (§ 396). Mais si un *k* sanscrit a pour représentant ordinaire en gothique un *h*, il ne s'ensuit pas qu'un *k* sanscrit corresponde à un *š* en lette, ou à un *s* en slave; partout où ces deux sifflantes sont d'origine gutturale, le sanscrit nous présente pour consonne correspondante soit un श् *ś* (venant d'un ancien *k*, § 21 [a]), soit une gutturale molle, principalement ह् *h*. Comme exemple de cette dernière lettre, citons *hrd* et *hrdaya* «cœur» correspondant au lithuanien *širdis*, an lette *širds*, au slave срьдьце *srŭdĭze*. Il fant remarquer, en ontre, qu'on ne peut attendre en sanscrit, comme correspondant au lithnanien et au lette *ši-s* «hic»; qn'un thème pronominal en *ya* [2]. En effet, la déclinaison pronominale, en lithuanien et en lette, ne s'écarte pas au féminin de la déclinaison ordinaire; celle de *ši* s'accorde complétement [3] avec les substantifs féminins dont le thème correspond à un thème sanscrit finissant en या *yâ* (§ 92 [a]). Il me paraît, par conséquent, tout à fait impossible, au point de vue grammatical, de rapprocher notre pronom démonstratif du thème interrogatif sanscrit *ki* et du thème démonstratif gothique *hi*.

En slave, il n'y a pas lieu d'assimiler la déclinaison complète du pronom en question (voyez ci-dessus, p. 319) à celle des thèmes en *i*. Cette ressemblance se présente senlement aux cas du masculin [4] où les thèmes en *jo* prennent l'aspect des thèmes en *i*, par la snppression de leur voyelle finale et la vocalisation du *j* en *i* ou en ь *ĭ*; et, en outre, aux cas où la déclinaison pronominale ne s'écarte pas de la déclinaison snbstantive ou de celle

[1] Mémoires de philologie comparée, publiés par Kuhn et Schleicher, t. I, p. 48.

[2] Le nominatif masculin *šis* pourrait seul donner lieu à une double explication; considéré à part, on pourrait le rapporter à un thème *ši*.

[3] Il faut excepter le nominatif *ši*, qu'on pent rapprocher des nominatifs féminins en *i* mentionnés au § 121.

[4] Il n'y a pas de thèmes nentres en *i*, ni parmi les substautifs, ni parmi les adjectifs.

des adjectifs simples. Il est donc impossible de reconnaître la vraie forme du pronom en question d'après la seule inspection du nominatif-accusatif *si* «hic, hunc», comme il serait impossible de décider si *koni* «equus, equum» vient d'un thème en *i* ou en *jo*.

Au datif, à l'instrumental et au locatif, *se-mu*, *si-mĭ*, *se-mĭ* s'accordent avec *će-mu* «cui?», *ći-mĭ*, *će-mĭ*. Il y a toutefois, sous le rapport étymologique, la différence suivante : dans les trois dernières formes, l'*i* est primitif et répond à l'*i* du thème interrogatif sanscrit *ki*; quant à l'*e*, il est une altération de cet *i*. Au contraire, dans les trois formes citées en premier lieu, l'*i* est sorti d'un *j*; quant à l'*e*, il provient d'un *o*, avec suppression du *j* qui précédait[1]. Le *k* du thème interrogatif sanscrit *ki* ne pouvait guère devenir, en ancien slave, que ч *ć* ou que ц *z*[2], lettres qui d'ailleurs ne représentent jamais un स् *s* ou un स्य् *sy* sanscrit.

Il est vrai qu'à l'intérieur des mots les lois phoniques du slave exigent qu'un с *s* (= sanscrit स् *s*) se change en ш *ś*, quand il est ou était suivi du son représenté en sanscrit par य् *y*[3]. Mais il ne s'ensuit pas que le changement doive avoir lieu aussi au commencement des mots. Il y a, en effet, dans beaucoup d'idiomes, des modifications phoniques qui se produisent exclusivement à l'intérieur ou à la fin des mots. C'est ainsi que le sanscrit, qui a une grande propension pour le ष् *ś*, et qui a changé très-souvent en *ś* le son d'un *s* pur, évite, au contraire, presque partout au commencement des mots ce même son *ś* (§ 21 [b]). De même, dans notre pronom, lequel est le seul mot qui, en ancien slave, ait primitivement commencé par *sj* = sanscrit *sy*, la semi-voyelle n'a pas modifié la sifflante précédente.

§ 359. Pronoms composés renfermant le thème *tya*, en lithuanien.

Nous avons mentionné plus haut (§ 357) le lithuanien *ši-ta-s*, dont la seconde partie est identique à celle du grec *αὐτό-ς* et du

[1] C'est la présence de ce *j* qui a produit anciennement le changement de l'*o* en *e*.

[2] Voyez §§ 92 [i] et 14.

[3] Par exemple dans *piś-juń* «j'écris», qui fait à la deuxième personne *piś-e-śi* (venant de *piś-je-śi*); à l'aoriste, au contraire, on a *pis-o-chŭ*, à l'infinitif *pis-a-ti*. La racine, en sanscrit, est *piś* «écraser» et probablement aussi, à l'origine, «enfoncer» (de là, en ancien perse, le sens de «écrire»). Cette racine sanscrite a changé son *s* dental en *ś* à cause de la voyelle radicale *i*, de même que dans *uś* «brûler» le *ś* provient de la présence de l'*u* (comparez § 21 [b]). Aucune des langues de l'Europe ne prend part à cette loi phonique, qui est d'une époque relativement moderne.

sanscrit एत *étá* (§ 344). Mais on trouve aussi en lithuanien, à la fin d'un pronom composé, le thème démonstratif त्य *tya* (formé de *ta* + *ya*). Il est renfermé, selon moi, dans *patìs* (*pat's*) «ipse», qui doit se décomposer ainsi : *pa-tìs; tis* est pour *tjis*, venant de *tjas*, comme *lóbis* «richesse» est pour *lōbjis*, venant de *lōbjas* (§ 135). Le *t* lithuanien se change toujours en *č* (prononcez *tch*) devant deux voyelles, excepté devant *ie* : on a donc au datif *pačiá-m*, au locatif *pačia-mè*, à l'instrumental *pačiù* ou *pati-mì*, *patì-m*. Au génitif, on s'attendrait à trouver *pačiō*, d'après l'analogie de *siō* et *kuriō* «cujus»; mais il fait *patês*, d'après l'analogie de *gentês* (§ 193). Le génitif féminin *pačiôs* s'accorde toutefois avec *šiôs* et avec les génitifs analogues des thèmes féminins en *a* (= sanscrit आ *â*).

Quant à la première partie de *pa-tìs*, j'y crois reconnaître le thème sanscrit *sva*, *svê*, d'où vient स्वयम् *svayám* «ipse». Le *s* initial s'est perdu et le *v* s'est durci en *p*, de même qu'en prâcrit त्वम् *tvam* «toi» est devenu पञि *pańi*, et que le sanscrit स्वसार् *svásâr*, *svásṛ* «sœur» a donné *pên* dans la langue des Tsiganes. Il y a même, en ce qui concerne le pronom *sva*, une ressemblance directe entre l'idiome qui vient d'être cité et le lithuanien, car स्व *sva* devient en tsigane *pe*, qui fait au nominatif singulier *pe-s* et à l'accusatif pluriel *pe-n*[1]. Je fais encore observer qu'en celtique, dans le dialecte irlandais, *p* représente quelquefois le groupe primitif *sv* : du moins je ne doute pas que *piuthar* (venant de *piusthar*, comparez le gothique *svistar*) «sœur» ne doive être rapproché du terme équivalent en sanscrit. L'albanais qui, dans ce mot, a perdu également le *s* initial, a durci le *v* suivant en *m*; il a fait μότρε[2]. Après ce qui

[1] Voyez Annales de critique scientifique, 1836, p. 311. — Aux exemples mentionnés ci-dessus, on pourrait encore joindre la syllabe *pen*, dans *bolapen* «ciel», comparée au sanscrit *svàr* (même sens).

[2] Voyez mon mémoire Sur l'albanais et ses affinités, p. 78. Remarquons encore

vient d'être dit, il n'est sans doute pas nécessaire de réfuter l'hypothèse émise par Schleicher [1], d'après laquelle le pronom lithuanien *patis* serait dérivé du substantif *patis* « seigneur » : si les deux mots étaient originairement identiques, le pronom *patis*, selon toute apparence, ne présenterait point les particularités de la déclinaison des pronoms en *a* [2].

Au féminin, la déclinaison des pronoms lithuaniens n'a point de forme qui lui soit propre : *pati* « ipsa » s'accorde absolument avec *pati* « domina, hera ». Aussi Ruhig [3] donne-t-il au nominatif *pati* tout à la fois le sens de « ipsa » et celui de « uxor » [4].

que le lette, dans le même mot, a également perdu le *s* initial et que la semi-voyelle suivante s'est durcie en *m*. Je crois du moins que le lette *mâse* (qu'on écrit *mahse*) doit être regardé comme une altération de *swâse*; il complète en quelque sorte le lithuanien *sesû'*, génitif *sesèr-s* (§ 144). Le *r* final de cette petite classe de mots a entièrement disparu en lette ; on a, par exemple, de *mâte* « mère » le génitif singulier et le nominatif pluriel *mâtes* (voyez Rosenberger, Théorie des formes de la langue lette, p. 40).

[1] Grammaire lithuanienne, § 91.

[2] Le nominatif pluriel *pâtys* (= *pâtis*) fait exception : il est analogue à *gèntys* (§ 230). Le lette toutefois, même à ce cas, suit la déclinaison substantive des thèmes en *ja* et fait *paši* (par euphonie pour *patji*, comme on a *leiši* « Lithuaniens », venant du thème *leitja*, nominatif singulier *leitis*); d'après l'analogie de *šiē*, on s'attendrait à avoir *pačiē*.

[3] Voyez Mielcke, p. 69.

[4] Si la signification primitive de *pati-s*, *pat'-s* était « ille » et non « ipse », et celle de *pati* « illa » et non « ipsa », et si ces expressions ne s'employaient qu'en parlant de personnages distingués, on concevrait qu'un mot signifiant d'abord « dominus » ou « domina » eût pu prendre l'apparence d'un pronom. Mais ce qui est presque impossible à comprendre, c'est qu'on ait pu rendre « ego ipse » ou « nos ipsi » par *es pats*, *mês paši*, dont le sens littéral, dans cette hypothèse, eût été « ego dominus, nos domini ». Encore moins aurait-on dit *tannî paśâ laikâ* « eo ipso tempore ». Le sens de « dominus » se concilierait à la rigueur avec le composé *pat-bûšana* « indépendance » ; mais les deux éléments que je reconnais dans ce mot sont *pat* « soi » et la racine *bû* = sanscrit *bû* « être ».

LE THÈME PRONOMINAL *I*.

§ 360. Le thème *i* en sanscrit.

Nous arrivons à un thème pronominal qui consiste simplement en une voyelle : *i*. Dans les langues germaniques, ce pronom signifie «il»; en sanscrit et en zend, il veut dire «celui-ci». Dans ces deux derniers idiomes, *i* n'a pas laissé de déclinaison; il n'en reste que des dérivés adverbiaux, tels que इतस् *itás* «d'ici»[1]; इह *ihá* (venant de *i-dá*), en zend *ida*, *itra* «ici»[2]; इति *íti*, en zend *ita*, en latin *ita* «ainsi»; इदानीम् *idânîm* «maintenant», formé comme *tadânîm* «alors»; इत्थम् *it-tám* «ainsi» qui a pour thème le neutre इत् *it*. Ce neutre *it* (par euphonie *id*) est sorti de l'usage dans le sanscrit classique, mais il se trouve encore dans les Védas comme particule affirmative ou explétive. Je reconnais le même neutre dans la seconde partie du mot चेत् *cêt* «si» (*ća* + *it*), et du mot नेत् *nêt* «pour que... ne ... pas» (*na* + *it*); en zend, nous retrouvons *nêt* sous la forme *nôiḍ* (§ 33), mais il signifie simplement «ne ... pas». Le même changement de signification a eu lieu pour l'allemand *nicht*, qui aujourd'hui veut dire uniquement «ne... pas», quoiqu'il se compose aussi de deux éléments, dont le premier est la particule négative et le second un substantif signifiant «chose»[3]. De la racine pronominale *i* viennent encore इतरस् *itara-s* «l'autre» (avec le suffixe comparatif), dont l'accusatif *itara-m* coïncide avec le latin *iterum;* ईदृश *îdṛ́śa* «tel» (§ 415); इयत् *iyát* «autant».

Malgré ces nombreux dérivés, qui ont survécu à la déclinaison du pronom en question, le thème *i* n'a pas été aperçu par

[1] Après un comparatif, *itás* remplit aussi le rôle d'un ablatif.

[2] Littéralement «près de ce» avec l'idée de lieu sous-entendue.

[3] *Nicht* vient de *ni-wiht*, en gothique *ni-vaihts*.

les grammairiens de l'Inde, et je crois l'avoir amené le premier à la lumière[1]. Les grammairiens indiens donnent, pour quelques-uns des mots précités, des étymologies bizarres; ils font venir *íti* «ainsi» de इ *i* «aller»; *ítara-s* «l'autre» de *i* «désirer[2]»; ou bien ils ont recours à इदम् *idám* «hoc», ce qui est moins éloigné de la vérité, quoiqu'il ne soit pas possible de comprendre comment de *idám*, considéré comme thème, peut dérivor à l'aide d'un suffixe *tas* la forme *itás*; on devrait avoir alors *idantas* ou *idatas*.

§ 361. Le thème *i* et ses dérivés en latin.

Le thème pronominal *i* subsiste en latin dans le nominatif masculin *i-s* et dans le neutre *i-d*[3]. Il y faut ajouter les formes archaïques *i-m*, *i-bus*, le datif *i-bi* (§ 177) employé adverbialement dans le sens locatif, et peut-être l'ablatif *immô* (venant de *i-smô*), auquel devrait correspondre en sanscrit une forme *i-śmâ-t*.

Quant aux formes qui appartiennent à la première et à la seconde déclinaison, comme *ea*, *eum*, je crois aujourd'hui qu'elles se rattachent au thème relatif sanscrit य *ya*[4]. Ce thème a pris également le sens démonstratif dans l'adverbe *ja-m* «déjà», littéralement «en ce temps». En osque, le pronom dont il est question a partout un *i* et non un *e* : ainsi à l'accusatif masculin, en regard du sanscrit *ya-m* et du latin *eu-m*, nous trouvons la forme *ion-k*, qui contient l'enclitique *k*; à l'accusatif neutre, en regard du sanscrit *ya-t*, nous avons *io-k*[5]. A côté de ces formes, nous

[1] Annales de Heidelberg, 1818, p. 472.

[2] Voyez le Dictionnaire sanscrit de Wilson.

[3] Pour les dérivés adverbiaux *i-terum*, *i-tem*, *i-ta*, voyez §§ 360 et 425.

[4] L'auteur s'écarte ici de l'opinion qu'il a exprimée dans la première édition de la *Grammaire comparée*. Il rapportait les formes comme *eum* à un thème *eŏ*, plus anciennement *iŏ*, formé du thème pronominal *i* par l'addition d'un *ŏ* inorganique, et transporté de la sorte de la troisième dans la deuxième déclinaison. — Tr.

[5] *Io-k* est pour *iod-k*, le *d* ne pouvant se maintenir devant le *k* (Mommsen, Les dialectes de l'Italie méridionale, p. 264).

trouvons en osque, comme rejeton du thème *i* et comme pendant du sanscrit *it* (§ 360) et du latin *id*, la forme *id-ik*, dont le second *i* n'est qu'une voyelle de liaison destinée à porter le *k* enclitique[1]. Au nominatif féminin, nous avons *iú-k* en regard du sanscrit *yâ* et du latin *ea*, venant de *ia* (pour *ja*). En latin, le datif-ablatif pluriel archaïque *eâ-bus*, si on le fait venir de *iâ-bus* (pour *jâ-bus*), s'accorde parfaitement avec le sanscrit *yấ-byas*. Au datif singulier, *eî* s'explique au masculin comme venant de *joi*[2], et au féminin (où l'on trouve aussi *eæ*) comme venant de *jai*. Le génitif *ê-jus* a été rapporté par moi, dans la première édition de cet ouvrage, au thème pronominal i; mais comme *e-jus* est également usité pour les trois genres et que le pronom latin en question n'a emprunté aucun autre cas féminin au thème *i*, j'aime mieux maintenant rapporter *ejus* au pronom relatif य *ya*, féminin या *yâ*. J'admets, par conséquent, que la voyelle finale du thème est tombée, que la semi-voyelle *y* s'est vocalisée en ĭ, puis en *ĕ*, lequel *e* est devenu long par position. Au masculin et au neutre, *ê-jus* correspondrait donc au sanscrit *yá-sya*, au féminin à *yá-syâs*[3].

[1] Comparez le masculin *iz-ik* (= *is-ik*). Voyez Mommsen, Études osques, p. 46 et suiv.

[2] Comparez *illî*, venant de *illoi* (§ 177).

[3] Corssen signale (Annales de philologie et de pédagogie, LXVIII, p. 252) les formes *æius*, *æi*, *æorum*, qui se trouvent dans quelques inscriptions (Orelli, 2866, 39, 3927). Dans *æius* on pourrait expliquer l'*æ*, comme l'*é* dans la forme ordinaire *éjus*, par l'influence rétroactive du *j*. Mais les formes *æi*, *æorum* ne se prêtent pas à cette explication. Si des formes de même sorte devaient se rencontrer sur d'autres inscriptions d'une antiquité incontestable, et si tout soupçon de fausse leçon se trouvait ainsi écarté, il faudrait admettre en effet que l'*é* de *éjus* était primitivement long. On pourrait alors être tenté de séparer le thème *æŏ* ou *éŏ*, féminin *æá* ou *éá*, non-seulement du sanscrit इ *i*, mais de य *ya* et de l'osque *io*, pour rapprocher les formes en question du thème démonstratif एव *évá* (venant de *aivá*). C'est le thème qui, en zend, sert à marquer le nombre «un» (§ 308), comme nous avons en osque un pronom démonstratif qui répond, sous le rapport de la forme, au sanscrit *éka* «un» (voyez Mommsen, Les dialectes de l'Italie méridionale, p. 266). La suppression du

Comme l'écriture, pas plus en osque qu'en latin, ne distingue la semi-voyelle *j* de la voyelle *i*, il est impossible de dire si l'accusatif osque était *jon-k* ou *ĭon-k*. Mais si l'*e* des formes latines comme *eum*, *eô*, *eôrum* provient d'un *j*, par l'intermédiaire d'un *i*, je crois pouvoir en rapprocher la formation du verbe *eo* : en effet, ce verbe, qui est seul de son espèce, paraît devoir être rapporté à la racine sanscrite या *yâ* « aller », et non, comme je l'ai cru autrefois, à la racine इ *i* (même sens)[1]; or nous voyons le *y* initial vocalisé en *i* dans *iens* = sanscrit *yân*, et en *ĕ* dans *ĕuntem* = sanscrit *yântam*.

§ 362. Le thème *i*, en gothique.

En gothique, le thème pronominal *i* a conservé au masculin et au neutre sa déclinaison complète. Nous la faisons suivre, en mettant entre parenthèses les formes sanscrites correspondantes, telles qu'elles ont dû exister à l'époque où le thème *i* était encore déclinable en sanscrit.

MASCULIN.

	Singulier.		Pluriel.	
	Sanscrit.	Gothique.	Sanscrit.	Gothique.
Nominatif.	(*i-s*)	*i-s*	(*ay-as*)	*ei-s*
Accusatif.	(*i-m*)	*i-na*	(*î-n*)	*i-ns*
Datif.	(*i-šmâi*)[2]	*i-mma*	(*i-byas*)	*i-m*
Génitif.	(*i-šya*)[3]	*i-s*	(*i-šâm*)	*i-ṣê*.

dans *éva*, devenant en latin *aevŏ*, n'aurait rien d'étonnant (comparez *Gnæus*, venant de *Gnaivus*).

[1] Si *eo* venait de la racine *i*, nous devrions avoir au pluriel *ĭ-mus*, *ĭ-tis* (comparez le sanscrit *i-más*, le grec *ἴ-μεs*), et non *ī-mus*, *ī-tis*. La contraction de या *yâ* en *î*, devant une consonne, ressemble à la contraction que le या *yâ* du potentiel sanscrit a éprouvée dans quelques subjonctifs latins (§ 674). — Pott (Recherches étymologiques, 1re édition, t. I, p. 203) admet aussi la possibilité de la parenté de *eo* avec यामि *yâmi*.

[2] Comparez *amú-šmâi*, venant de *amú*, § 21 [b].

[3] Comparez *amú-šya*, venant de *amú*, d'où l'on peut conclure que tous les pro-

NEUTRE.

	Singulier.		Pluriel.	
	Sanscrit.	Gothique.	Sanscrit.	Gothique.
Nominatif-accusatif.	*i-t* [1]	*i-ta*	(*î-n-i*)	*ij-a*.

§ 363. Féminin du thème *i*, en gothique.

Quoique, dans la déclinaison substantive, la voyelle *i*, en gothique aussi bien qu'en sanscrit, en zend, en grec et en latin, ne soit pas, comme voyelle finale, exclusivement réservée aux thèmes masculins, mais qu'elle puisse terminer également les thèmes féminins, cependant le pronom *i* a senti le besoin d'élargir son thème aux cas où, sans cet élargissement, le féminin aurait été exactement semblable au masculin[2]. Il ne faut pas s'en étonner : dans les pronoms de la troisième personne, la distinction des genres a une importance toute particulière et le même mot ne doit pas signifier à la fois «il» et «elle». Au nominatif singulier, le féminin, en gothique, va jusqu'à emprunter un tout autre thème et oppose *si* «elle» à *is* «il». Le vieux haut-allemand, allant encore plus loin dans cette voie, emploie le pronom *siu* (§ 354) à tous les cas du féminin où le gothique se contente d'élargir le thème *i*. L'élargissement en question consiste dans la voyelle (*â*) qui, de toute antiquité, sert à caractériser le féminin, mais qui, en gothique, est devenue *ô* (§ 69, 1) : on a donc *ijô*, venant de *i* + *ô*, avec transformation euphonique de *i* en *ij*, comme dans les formes de pluriel neutre

noms, quelle que soit la voyelle finale du thème, ont leur génitif en *sya* ou, par euphonie, en *ŝya* (§ 21 [b]).

[1] Voyez § 360 et, pour le suffixe casuel, § 155 et suiv.

[2] L'accusatif singulier féminin, ayant perdu absolument toute flexion casuelle, se distinguerait par là même de l'accusatif masculin; mais à l'origine, il a dû avoir une flexion; on s'explique, par conséquent, qu'il y ait eu besoin de le distinguer de la forme masculine.

ij-a, *thrij-a* (§ 232). A l'accusatif dénué de flexion, le thème *ijô* devient *ija*, attendu que les voyelles finales sont les plus sujettes à s'abréger; au nominatif-accusatif pluriel, nous avons *ijôs*[1]. Le datif pluriel féminin se confond avec le masculin-neutre, si, comme le donne à supposer le vieux haut-allemand, il fait *im*. Tous les cas qui ont une flexion spéciale pour le féminin viennent du thème primitif; on a, par conséquent, *i-ṣôs*, *i-ṣai*, génitif pluriel *i-ṣô*, en regard de *i-s*, *i-mma*, *i-ṣê*.

§ 364. Le thème *i*, en grec.

Si le nominatif singulier du pronom réfléchi, en grec, était *ἴ*, et non (comme le disent les grammairiens grecs) *ἵ*, on pourrait le rattacher au thème pronominal en question; mais si *ἵ* est la vraie leçon, il appartient probablement[2] au thème sanscrit *sva*, *svê*, d'où vient *svayám* «ipse» (§ 341), et il est de même famille que *οὗ*, *οἷ*, *ἕ* et que *σφεῖς*, etc. ce dernier venant du thème *σφι*. De même que dans *σφι* nous avons un *ι* au lieu de l'*o* que faisait attendre l'*a* primitif, de même nous avons *ἵ* pour *ὅ*. Il faut remarquer que, même en sanscrit, on trouve à côté de *sva* une forme affaiblie *svi*, à laquelle je crois pouvoir rattacher la particule interrogative स्वित् *svit*, formée comme इत् *it* et चित् *cit*. Une autre circonstance qui nous porte à croire que *ἵ* appartient à l'ancien thème réfléchi, c'est qu'il n'a pas le signe casuel du nominatif, non plus que les deux autres pronoms à genre invariable (*ἐγώ*, *σύ*); au contraire, s'il appartenait au

[1] Il n'y a d'exemples que pour l'accusatif; mais il est probable que le nominatif était semblable (Grimm, Grammaire allemande, t. I, p. 785), à moins qu'il ne dérivât du nominatif singulier *si*, et ne fît *sjôs* ou *sijôs*.

[2] La conclusion n'est pas rigoureusement nécessaire, car nous trouvons l'esprit rude au commencement de certains mots qui, à l'origine, commençaient par une voyelle pure. Comparez, par exemple, *ἑκάτερος* avec एकतरस् *êkatará-s*. De son côté, la leçon *ἴ* ne nous conduit pas nécessairement au thème इ *i*, car un *s* initial a quelquefois absolument disparu en grec.

thème इ *i*, nous aurions très-vraisemblablement au nominatif masculin une forme identique au latin et au gothique *is*[1]. Le datif *ἶν* vient se ranger, par sa désinence, à côté des pronoms à genre invariable (*ἐμίν*, *τεΐν*), et peut, par conséquent, être également attribué au pronom réfléchi. Quant à l'accusatif *ἵν*, si on le considérait à part, rien n'empêcherait de l'identifier avec le latin *im* et le gothique *ina*[2].

§ 365. La particule inséparable *ί* en grec. — Comparaison avec la particule *ei* en gothique.

La particule inséparable *ί*, qui vient s'ajouter, avec un sens démonstratif, aux pronoms (*οὑτοσί*, *αὑτηΐ*, *ἐκεινοσί*, *ἐκεινωνί*, etc.), est peut-être le reste d'un adverbe de lieu dérivé du thème démonstratif इ *i*. En effet, elle signifie «ici» ou «là» et pourrait, par conséquent, être de même famille que le sanscrit इह *i-ḥá* (zend *i-da*) «ici» ou que le zend *i-ïra* (même sens). En ce qui concerne la suppression du suffixe et l'allongement de la voyelle du thème, on pourrait rapprocher les formes grecques comme *δείκνῡ* (pour *δείκνυθι*), où la désinence personnelle *θι* a été supprimée et où l'on a allongé, par compensation, la voyelle précédente. Mais on peut encore expliquer autrement la particule grecque en question : on y peut voir un pronom démonstratif qui a perdu ses désinences casuelles; l'allongement de l'*ι* du thème serait alors une compensation pour la perte des désinences[3].

[1] A moins qu'on ne regarde la forme donnée par les grammairiens grecs comme un neutre.

[2] Comparez Hartung, Des cas, p. 116 et suiv. Max Schmidt, *De pronomine græco et latino*, p. 12 et suiv. Kühner, Grammaire grecque, p. 385.

[3] Dans le dialecte védique, on trouve fréquemment le neutre *it* (§ 360), comme particule presque explétive ou servant simplement à renforcer le sens; le mot précédent garde toutefois son accent. C'est surtout aux pronoms que s'ajoute cette particule. Voyez Böhtlingk et Roth, Dictionnaire sanscrit, au mot इद् *id*.

Le gothique a de même un *î* enclitique (qu'il écrit *ei*, § 70), lequel vient s'appuyer à d'autres pronoms; mais c'est pour leur donner une signification relative et non pour renforcer leur valeur démonstrative. Ainsi *isei*, venant de *is* + *ei*, signifie «qui», et *sei*, venant de *si* + *ei*, signifie «quæ». La combinaison la plus fréquente a lieu avec l'article : *saei*, *sôei*, *thatei* «qui, quæ, quod»; *thisei*, féminin *thisôsei* «cujus», et ainsi pour tous les cas. Il n'y a que le génitif pluriel féminin *thisôei* pour lequel nous n'ayons pas conservé d'exemple [1]. Si la relation, au lieu de concerner la troisième personne, concerne la première ou la deuxième, *ei* s'appuie sur *ik* ou sur *thu*, et l'on a *ikei*, *thuei;* car le pronom relatif, en gothique, éprouve le besoin de s'incorporer le pronom de la personne à laquelle il se rapporte, et comme il est lui-même devenu indéclinable, il laisse au pronom précédent le soin de marquer la relation casuelle, tandis qu'il absorbe la signification de son compagnon dans la sienne. Employé seul, *ei* a le sens de la conjonction «que» et peut être comparé au latin *quod* et au relatif neutre *yat* en sanscrit. Je ne doute pas d'ailleurs que le gothique *ei* n'appartienne par son origine au thème relatif sanscrit et zend *ya;* on trouve, dans la grammaire gothique, beaucoup d'autres exemples d'un *ya* sanscrit devenu *ei* (= *î*), par exemple le nominatif singulier *andeis*, venant du thème *andja* (§ 135). Puisque la forme et le sens se prêtent également à cette explication, il est inutile de recourir à l'hypothèse de Grimm, qui suppose que *ei* est parent avec *is* «il» [2].

[1] Grimm, Grammaire allemande, t. III, p. 15.

[2] On pourrait, il est vrai, admettre une parenté lointaine, si l'on fait dériver le thème relatif *ya* du thème démonstratif *i*. Mais puisque *sa*, *ta*, *ma*, *na* sont des thèmes primitifs, pourquoi n'en serait-il pas de même pour *ya?*

LE THÈME PRONOMINAL *A*.

§ 366. Le thème *a* et ses dérivés.

Nous retournons au pronom sanscrit *idám* «hoc», pour examiner les thèmes, usités seulement à certains cas, qui servent à compléter sa déclinaison. Le plus simple et le plus répandu est अ *a*, dont nous avons les cas suivants : *a-smâi* «huic», *a-smât* «hôc», *a-smin* «in hôc»; au duel : *â-byâm*; au pluriel : *ê-bis* (comparez les formes védiques comme *áśvê-bis*, § 219), *ê-byás*, *ê-śâm*, *ê-śú*. Ces cas sont formés de *a* exactement comme *tê-byas*, *tê-śâm*, *tê-śú* de *ta*; l'*a* du thème s'est mêlé avec un *i*, comme à beaucoup de cas de la déclinaison substantive. Il n'est donc pas nécessaire de poser un thème spécial *ê*, puisque ce thème *ê* n'est pas autre chose que le thème *a* élargi. Le nominatif *ayám* vient de *ê* + *am*, comme *svayám* «ipse» de *svê* (pour *sva*) + *am* (§ 341). Du thème *a* viennent encore les adverbes *á-tra* «ici» et *a-tás* «d'ici».

Avec *a-tás* paraît s'accorder, pour le thème comme pour le suffixe, l'albanais *αδά* «donc»[1] : ce rapprochement est d'autant plus vraisemblable que l'albanais a conservé le thème *a* comme pronom de la troisième personne, soit sous la forme *α*, soit affaibli en *ε*[2].

En celtique, dans le dialecte irlandais, *a* est employé comme thème démonstratif dans l'adverbe de temps *a-nochd* «noctu», littéralement «hâc nocte». Cette expression est en quelque sorte l'antithèse du sanscrit *adyá* «aujourd'hui, en ce jour», dont la syllabe finale renferme, selon moi, le reste d'un substantif signifiant «jour» (*dyô*, *divâ*, *divas* ou *divan*)[3].

[1] Voyez mon mémoire Sur l'albanais, p. 38.

[2] On a, par exemple, l'accusatif *ε* «hunc» (*ibidem*, p. 24).

[3] Wilson (Dictionnaire sanscrit) explique cet adverbe comme une formation irrégulière de *idám* «hoc».

En ossète, nous reconnaissons clairement le même thème pronominal dans *a-bon* «aujourd'hui», dont la seconde partie, employée isolément, signifie «jour». Dans cette syllabe *bon*, je vois un reste du thème sanscrit *divan* «jour», avec perte de la première syllabe et durcissement du *v* en *b*, comme dans le zend et le latin *bis* pour le sanscrit *dvis* «deux fois».

Le thème démonstratif *a* n'ayant laissé qu'un petit nombre de rejetons dans les langues de l'Europe, je ne dois pas omettre de rappeler qu'en irlandais *a* est employé aussi comme génitif du pronom de la troisième personne; mais, dans cette position, il a été regardé ordinairement comme un pronom possessif[1]. Il tient au masculin la place du sanscrit *a-syá*, au féminin celle de *a-syâs*, dont le *s* final est joint en irlandais, sous la forme d'un *h*, au mot suivant, si celui-ci commence par une voyelle; exemple: *a hathair* «ejus (au féminin) pater», pour *ah athair* = sanscrit *a-syâs* (par euphonie *asyâ'h*) *pitâ'*. On joint de même au mot suivant la nasale du génitif pluriel (*n* ou, devant les labiales, *m*); on dit, par exemple, *a nathair* «eorum pater» pour *an athair*[2].

§ 367. Féminin du thème *a*.

Du thème démonstratif अ *a* pouvait sortir un thème féminin *î* (§ 119 et suiv.); le nominatif singulier féminin इयम् *iyám* peut donc s'expliquer comme étant pour *î* + *am*[3]. Toutefois, comme rien, suivant les lois phoniques du sanscrit, ne s'oppose à ce qu'un *i* bref combiné avec *am* donne *iyám*, nous ne saurions décider si le féminin de notre pronom dérive du thème masculin *a* ou s'il appartient au thème i. La première hypothèse est celle

[1] C'est aussi l'opinion adoptée par Zeuss (*Grammatica celtica*, p. 344 et suiv.).

[2] Voyez mon mémoire Sur les langues celtiques, p. 37 et suiv. Comparez O'Donovan, Grammaire irlandaise, p. 130.

[3] La syllabe *am* est, comme on l'a vu, une désinence fort usitée dans la déclinaison pronominale. Quant au changement de l'*î* en *iy*, voyez Abrégé de la grammaire sanscrite, § 51.

que je préfère, parce qu'elle rattache *ayám* et son féminin *iyám* à la même origine, et parce qu'il n'y a pas d'exemple, dans toute la déclinaison masculine et neutre, du thème *i* employé hors de composition.

Le gothique *ija* «eam» ne doit pas, selon moi, être rapproché du sanscrit इयम् *iyám*, où *am* est une simple terminaison du nominatif. On a vu plus haut (§ 363) comment le gothique est arrivé, par une voie qui lui est propre, au thème élargi *ijô*.

LES THÈMES PRONOMINAUX *MA* ET *NA*.

§ 368. Le pronom composé *ima*.

En zend, अयम् *ayám* est devenu [zend] *aêm* (§ 42) et इयम् *iyám* est devenu [zend] *îm*. Le neutre इदम् *idám* est remplacé par [zend] *imad*, venant du thème *ima*, lequel sert à compléter en sanscrit la déclinaison de *idám* : il fournit, entre autres, l'accusatif masculin *imám*, féminin *imām*, en zend [zend] *imĕm*, [zend] *imaṅm*. Faut-il en rapprocher le latin archaïque *emem* pour *eundem*, ou devons-nous, avec Max Schmidt[1], y voir un redoublement de *em* (pour *im*)? Il ne serait pas surprenant que le thème *imá*, qui, en sanscrit, est surtout réservé à l'accusatif[2], fût également demeuré au même cas en latin. Je regarde *imá* comme la réunion de deux thèmes pronominaux (§ 105), savoir *i* et *ma*; ce dernier n'est pas usité en sanscrit comme mot simple, mais il est très-probablement de même famille que le grec μίν, qui, dès lors, serait lui-même parent avec l'ancien latin *emem*.

§ 369. Le pronom composé *ana*.

Nous venons de voir que le thème *imá* s'est formé par la com-

[1] *De pronomine græco et latino*, p. 11.

[2] Au singulier, on ne trouve *imá* qu'à l'accusatif (*imám*); au pluriel, nous avons le nominatif *imé* et l'accusatif *imān*; au duel, le nominatif-accusatif *imāu*.

binaison de *i* et de *ma;* le thème अन *anà*, qui, comme *imá*, sert à compléter la déclinaison de *idám*, se compose pareillement, selon moi, de deux éléments. Le premier est le thème pronominal *a;* le second est un thème démonstratif *na* qui n'est pas usité en sanscrit et en zend, sinon en composition, mais qui, en pâli, a une partie de sa déclinaison[1]. Clough, dans sa Grammaire pâlie, donne les cas auxquels ce pronom est usité comme des formes secondaires du thème *ta*, de même qu'en sanscrit on trouve à côté de plusieurs cas du pronom composé *êtá* un pronom dénué d'accent qui a, comme dernier élément, *na* au lieu de *ta*[2].

Nous mettons ici le pronom simple pâli en regard du pronom composé sanscrit.

MASCULIN.

	Singulier.		Pluriel.	
	Sanscrit.	Pâli.	Sanscrit.	Pâli.
Nominatif.	*êšá*	*sô*	*êtê´*	*tê, nê*
Accusatif..	*êtám, ênam*	*taṅ, naṅ*	*êtā́n, ênân*	*tê, nê*
Instrum...	*êtḗna, ênêna*	*têna, nêna*	*êtâís*	*têbi, nêbi, ou têḥi, nêḥi*
Datif. . . .	*êtásmâi*	[3]............	*êtê´byas*	....
Ablatif. . .	*êtásmât*	*tasmâ, nasmâ*, ou *tamḥâ, namḥâ*	*êtê´byas*	Comme l'instrumental.
Génitif. . .	*êtásya*	*tassa, nassa*	*êtê´šâm*	*têsaṅ, nêsaṅ*[4]
Locatif. . .	*êtásmin*	*tasmiṅ, nasmiṅ* ou *tamḥi, namḥi*	*êtê´šu*	*têsu, nêsu.*

[1] Il a, entre autres, le nominatif-accusatif neutre, que nous écrivons *naṅ* et non *nam*, attendu qu'un *m* final, en pâli et en prâcrit, devient anousvâra (§§ 9 et 10), à moins que le mot suivant ne commence par une voyelle (Burnouf et Lassen, *Essai sur le pâli*, p. 81 et suiv.). Un *n* final, en pâli, se change également en anousvâra ou disparaît tout à fait. — Au féminin, le thème *na* devient, par élargissement, *nâ;* mais cet *â* est abrégé à l'accusatif नं *naṅ* = eam ».

[2] Comparez, en zend, le génitif féminin [zend] *ainaṅhâo*, qui suppose une forme sanscrite *ênasyâs*.

[3] Les cas qui manquent sont remplacés par le génitif.

[4] Ou *têsânaṅ*, *nêsânaṅ*, l'ancien génitif, après suppression de la nasale, étant considéré comme thème, et servant à former un nouveau génitif, d'après l'analogie de la déclinaison ordinaire.

NEUTRE.

	Singulier.		Pluriel.	
	Sanscrit.	Pâli.	Sanscrit.	Pâli.
Nominatif.	*êtát*	*tan, nan*	*êtắni*	*tâni, nâni*
Accusatif..	*êtát, ênat*	*tan, nan*	*êtâni, ênâni*	*tâni, nâni*, ou *tê, nê*.

Le reste comme au masculin.

FÉMININ.

Nominatif.	*êšắ*	*sâ*	*êtâs*	*tâ, nâ*, ou *tâyô, nâyô*
Accusatif..	*êtắm, ênâm*	*tan, nan*	*êtắs, ênâs*	*tâ, nâ*, ou *tâyô, nâyô*
Instrum...	*êtáyâ, ênayâ*	*tâya, nâya*[1]	*êtắbis*	*tâbi, nâbi*, ou *tâhi, nâhi*
Datif....	*êtásyâi*	....	*êtắbyas*	....
Ablatif...	*êtásyâs*	*tassâ, tissâ*	*êtắbyas*	Comme l'instrumental.
Génitif...	*êtásyâs*	*tassâ, tissâ*	*êtắsâm*	*tâsan, tâsânan*
Locatif...	*êtásyâm*	*tassan, tissan*	*êtắsu*	*tâsu*.

Remarque. — Anciennes formes pronominales conservées en pâli. — La forme du génitif pâli *tissâ* ressemble d'une manière frappante, quoique fortuite, au gothique *thizôs*; l'une et l'autre langue ont affaibli l'ancien *a* en *i*. Le mot pâli est toutefois moins bien conservé que le mot gothique, car il a perdu le *s* final, ce qui le place sur la même ligne que le vieux haut-allemand, où le gothique *thi-zôs* est devenu *dë-ra* (§ 356). Le pâli a perdu, à la fin des mots, tous les *s* sans exception. La forme plus ancienne *tassâ* (venant par assimilation de *tasyâ*) manque dans la grammaire de Clough; mais elle a été constatée par Burnouf et Lassen, qui, au contraire, n'ont pas *tissâ*, mais qui donnent son analogue *imissâ*[2]. Clough cite, en outre, *tissâya* et *tassâtâya*. Le premier contient une double désinence, la terminaison du génitif pronominal et la désinence ordinaire du génitif. Quant à *tassâtâya*, on peut le diviser ainsi : *tassât-âya*, et regarder la première partie comme un ancien ablatif[3]; ou bien, on peut le diviser de cette façon : *tassâ-tâya*, en sorte que le thème féminin *tâ* serait contenu deux fois dans

[1] La syllabe longue a été abrégée et *vice versa*.

[2] *Essai sur le pâli*, p. 117.

[3] En sanscrit, cet ablatif a dû être *tasyât*, et, plus anciennement encore, *tasmyât*. Comparez les formes zendes comme *avanhâd* «ex hâc» (§ 180).

ce mot, d'abord avec la désinence du génitif pronominal et ensuite avec celle du génitif ordinaire.

La forme *imamhâ*, citée par Burnouf et Lassen[1] comme un instrumental féminin irrégulier, est probablement un ancien ablatif. On sait que ce cas touche de près, par sa signification, à l'instrumental. Ce qui nous porte à reconnaître dans *imamhâ* un ablatif, c'est la présence du pronom annexe *sma* : si notre explication est fondée, le mot pâli est mieux conservé, sous un certain rapport, que les formes zendes comme [illegible] *avaṇhâḍ*, car le pronom annexe *sma*, devenu par métathèse *mha*, a gardé en pâli son *m*, au lieu que le *ṇ* de *avaṇhâḍ* est une lettre complémentaire purement euphonique (§ 56[a]). Le *t* final de l'ablatif manque à *imamhâ*; mais il devait tomber, d'après une loi constamment appliquée en pâli, ainsi qu'on a pu le voir déjà par le masculin.

§ 370. Mots composés renfermant le thème *na*.

Les conjonctions latines *nam* et *ĕnim* me paraissent être des accusatifs féminins correspondant, l'un au pâli नं *naṅ*, l'autre au sanscrit एनाम् *ênâm*[2]. L'accusatif masculin du pronom en question doit avoir en latin un *ŏ* ou un *ŭ* comme représentant de l'*ă* sanscrit : je crois reconnaître cet accusatif masculin dans *nunc*, qu'on peut rapprocher de *tunc* et de *hunc*, et qui signifierait «en ce [temps]»[3].

L'ombrien et l'osque ont conservé différentes formes du même pronom *êna*. Nous avons en ombrien *ene*, *eine*, *euem*, *eno*, *enom*, *euu*, *enu-k*, *inu-k*, *enumek*, *inumek*[4]. Toutes ces formes, qui se

[1] *Essai sur le pâli*, p. 117.

[2] Voyez § 369. — J'ai fait pour la première fois ce rapprochement dans ma Recension de la grammaire sanscrite de Forster (Annales de Heidelberg, 1818). J'avais déjà reconnu alors la nature composée du pronom sanscrit *êna*, quoique ne sachant pas encore que le pronom simple s'était conservé en pâli.

[3] Si l'on ne regarde pas *tunc* et *nunc* comme des accusatifs, il faudra rapprocher *nc* du grec *νίκα*. *Tunc* répondra à *τηνίκα*. [Une autre hypothèse au sujet de *tunc* sera donnée au § 420. Comparez aussi § 351. — Tr.]

[4] Voyez Aufrecht et Kirchhoff, Monuments de la langue ombrienne, pp. 136 et 160. Je crois qu'il faut diviser les deux dernières formes de cette façon : *enum-e-k*, *inum-e-k*. L'enclitique *k*, qui est souvent jointe aux pronoms démonstratifs, s'est fait

rapportent à un thème *enŏ*, *enŭ*, *eino*, signifient «et», ce qui n'a rien de surprenant si l'on songe que le sanscrit *ća* «et» a également une origine pronominale. En osque, la même conjonction se présente à nous sous la forme *inim*.

Le témoignage de l'ombrien et de l'osque prouve suffisamment la présence du thème *ēna* dans les langues de l'Italie. Nous avons, au surplus, en latin le mot *ūnus* (forme archaïque *oino-s*) qui se rapporte à la même origine (§ 308). Je ne puis donc admettre l'explication proposée par Pott[1] et par Kuhn[2], d'après laquelle *nam* se référerait au sanscrit *nâma* (nominatif-accusatif du thème *nâman* «nom»), quoique je sois loin de vouloir nier que ce mot se dépouille souvent de sa signification fondamentale et prend, en sanscrit, la valeur d'une particule interrogative[3].

Contre l'étymologie de *ĕnim* on pourrait objecter qu'un *ĕ* latin ne correspond pas à un *ē* (= *ai*) sanscrit[4]. Je rappellerai à ce sujet ce que j'ai dit de l'ε du grec ἑκάτερος = sanscrit *êkatará-s* (§ 308). Si l'on voulait toutefois séparer *ĕnim* du thème sanscrit एन *êna* et des conjonctions ombriennes et osques, je ratta-

précéder ici d'une voyelle euphonique de liaison (§ 361). Je ne peux admettre la division en *enume-k*, *inume-k*, parce que je ne saurais voir dans *me* ni une désinence casuelle, ni une particule annexe (§ 200). Je divise de même *esum-e-k*, venant du thème démonstratif *eso*, *esu*, que je rapproche du sanscrit *êśá*.

[1] Recherches étymologiques, 1re édition, t. I, p. 183, et t. II, p. 151.

[2] Journal de philologie comparée, tome IV, pages 375 et suiv. Kuhn, en cet endroit, m'attribue par erreur l'opinion que le latin *nam* serait parent du sanscrit *nâma*.

[3] Voyez mon Glossaire sanscrit, au mot *nâma*, et Kuhn, endroit cité. Il faut ajouter toutefois que *nâma* ainsi employé est ordinairement précédé d'un autre mot interrogatif. — Si l'explication donnée par Pott et Kuhn était fondée, j'aimerais mieux supposer que le sanscrit et le latin sont arrivés séparément et d'une façon indépendante à transformer un substantif signifiant «nom» en particule interrogative et en conjonction. Il est à peine nécessaire d'ajouter que le latin *nām* daterait néanmoins d'une période où l'*â* n'était pas encore devenu *ô* (§ 4).

[4] Voyez § 2, remarque.

cherais le mot latin au thème sanscrit *anâ* (§ 372)[1]. Il ne faut pas s'étonner de voir un pronom donner naissance à une conjonction signifiant «car» : le même fait a lieu pour l'allemand *denn*[2] et pour le latin *quip-pe*, venant de *quid-pe*. La seconde partie de ce dernier mot est la même qui se retrouve dans *nempe*, venant de *nam-pe* (comparez § 6). Le sanscrit *kiṅća* «car», par euphonie pour *kim-ća*, peut être considéré en quelque sorte comme le modèle de *quippe*, car il se compose de l'interrogatif *kim* «quid?» et de *ća*, qui signifie ordinairement «et», mais qui sert ici à dépouiller *kim* de sa valeur interrogative. Cette enclitique *ća* est identique avec le latin *que*, qui enlève de même au pronom *quisque* sa force interrogative. Or, la syllabe *pe*, dans *quippe*, est originairement identique avec *que*; elle se trouve avec cette forme dans le même rapport que l'éolien *πέμπε* avec *quinque*.

Nous avons un *i* dans *enim* au lieu de l'*a* qui se trouve dans *nam*; mais il suffit de rappeler à ce sujet les verbes comme *contingo*, venant de *tango* (§ 6), ou le pâli *tissâ* à côté de *tassâ* (§ 369). Le même affaiblissement de la voyelle a lieu dans le grec *νίν* et *μίν*, ainsi que dans la préposition inséparable नि *ni* «en bas»[3], qui est au thème pronominal *na* ce que le pronom interrogatif neutre *ki-m* est au masculin *ka*.

Le thème démonstratif *na* se montre aussi à nous avec un *u*; c'est ainsi qu'à côté du thème *ka* nous avons les adverbes कुतस् *kú-tas* «d'où?» et कुत्र *kú-tra* «où?». En sanscrit, नु *nu* est une particule interrogative, de laquelle on peut rapprocher le latin *num* et le grec *νύ* : ce dernier est identique avec नु *nu*, non-

[1] Il est vrai que le thème *ana* et ses dérivés *antara* et *anyá* ont ordinairement conservé leur *a* initial en latin.

[2] L'allemand *denn* «car» représente l'accusatif singulier *thana*, du pronom démonstratif *sa*. — Tr.

[3] De *ni* vient le vieux haut-allemand *ni-dar*, allemand moderne *nieder* «en bas» (§ 295).

seulement pour la forme, mais encore en partie pour le sens [1]. Le sens démonstratif s'est au contraire conservé dans *νῦν* «maintenant», dans le gothique *nu* (même sens), le vieux haut-allemand *nu*, *nû*, le vieux norrois *nu*, *nuna* et l'allemand moderne *nun* [2]. Je rapporte aussi au même thème démonstratif le gothique *nauh* et l'allemand moderne *noch* «encore» [3], qui peuvent se traduire par «en ce [temps]»; le latin *ad-huc*, qui a le même sens, se contente également d'exprimer l'idée démonstrative et sous-entend celle de temps. Le gothique *na-uh* est formé de la même façon que *tha-uh*, c'est-à-dire qu'il contient l'enclitique *uh*, dont nous parlerons plus loin (§ 395).

§ 371. Dérivés du thème *na*. — Origine des particules négatives.

A la particule négative sanscrite *na* répondent en gothique *ni*, en ancien slave *ne* ou *ni*, en borussien *ni*, en lithuanien *ne*, en grec *νη*; ce dernier n'est usité qu'au commencement des composés comme *νήκερως*, *νηκηδής*. En latin, si l'on fait abstraction de la conjonction *nē*, cette particule négative ne paraît également que comme préfixe, sous la forme *ne* ou *ni* (*nefas*, *nefandum*, *neque*, *nefunus*, *nequeo*, *nisi*, *nihil*) [4]. Dans *nōn* la particule

[1] Comparez Hartung, Particules grecques, t. II, p. 99.

[2] Voyez Grimm, Grammaire allemande, t. III, p. 249. — Peut-être le dernier *ν* de *νῦν* est-il pour un ancien *μ*, et provient-il du pronom annexe *sma*, dont la perte aurait été compensée par l'allongement de la voyelle précédente. On pourrait alors rapprocher *νῦν* du locatif pâli *nasmin* ou *namhi*, et le changement de l'*a* en *υ* appartiendrait à la période où la langue grecque avait déjà une existence indépendante : il s'expliquerait par l'influence de la liquide, comme dans *σύν*. Remarquons à ce sujet que les mots grecs cités au § 7, qui ont changé un ancien *a* en *υ*, ont tous un *ν* avant ou après cette voyelle. Quant à l'allemand moderne *nun*, il est probable qu'il a perdu une voyelle finale, en sorte qu'on y peut voir la répétition de *nu* ou qu'on peut le rapprocher du vieux norrois *nuna*. En moyen haut-allemand, nous avons *nuon* (à côté de *nû*, *nuo*), et il y a eu sans doute aussi des formes de ce genre en vieux haut-allemand.

[3] Voyez Grimm, Grammaire allemande, III, p. 250.

[4] Comme le *na* sanscrit, *ne* et *ni* sont ordinairement brefs en latin; là où la voyelle

négative est probablement contenue deux fois : je regarde *nô-n* comme étant pour *no-ne*, avec le changement habituel de l'*a* primitif en *o*. Dans l'archaïque *nê-nu* la particule négative en question se trouve probablement aussi deux fois.

Quant à la conjonction *nê*, il est possible que son *n* initial soit l'altération d'un ancien *m; nê* correspondrait alors à la particule prohibitive *mâ* en sanscrit, *μή* en grec, *mi* en arménien. La permutation des deux nasales a pu être amenée par la parenté de signification des deux particules.

Le zend, au lieu de la particule négative *na*, se sert de *nôiḍ* (§ 360), qui correspond au mot sanscrit *nêt*, venant de *na-it* (littéralement «non hoc»). En ancien perse, la négation est exprimée par *naiy*, qui se compose des mêmes éléments, mais avec suppression de la dentale finale (§ 86, 2). En lithuanien, la particule négative est *nei*[1], que je rapporte à la même origine, en admettant également la perte d'une dentale à la fin du mot[2].

Dans le dialecte védique, न *na* a aussi le sens de «sicut»; je vois dans ce fait une preuve de l'origine pronominale de cette particule[3]. Je ne crois pas qu'il faille admettre une origine différente pour *na* signifiant «non» et pour *na* signifiant «sicut», si éloignées que puissent paraître, à première vue, ces deux acceptions. Puisque l'affirmation est marquée par une expression pronominale, par *i-ta* en latin, par *tá-tâ* en sanscrit, par *jai* en

est longue, une cause particulière a occasionné cet allongement : ainsi *nêmo* est une forme contractée pour *ne-homo*.

[1] On écrit ordinairement *ney*. La diphthongue lithuanienne *ei*, ou plutôt sa forme primitive *ai*, correspond au sanscrit *ê* (§ 26, 5).

[2] *Nei* signifie «ne ... pas»; *nei* répété équivaut pour le sens au français «ni». En zend, «ni ... ni» est exprimé par *nôiḍ* ... *naida;* ce dernier mot se compose de *na* + *ida*, littéralement «non ici».

[3] J'ai déjà exprimé cette idée dans ma recension du *Rig-vedæ specimen* de Rosen (Annales de critique scientifique, 1830, p. 955).

gothique[1], le contraire de l'affirmation doit pouvoir s'exprimer par un mot qui formera avec elle la même antithèse que «illud» avec «hoc». Le mot *na*, en supposant qu'il ait cette origine, ne sera donc pas à proprement parler une négation, mais un pronom servant à marquer l'éloignement; et, en effet, de ce qu'on me refuse une qualité ou un objet, il ne s'ensuit pas qu'on supprime ou qu'on nie cette qualité ou cet objet : on l'éloigne de mon voisinage ou de ma personnalité, ou bien l'on me place d'un côté et l'idée désignée de l'autre, en montrant la séparation des deux termes.

La plupart des mots qui, en sanscrit, signifient «celui-ci» veulent dire aussi «celui-là» : c'est l'esprit qui supplée le lien plus ou moins éloigné, car la seule notion véritablement exprimée par les pronoms est celle de la personnalité[2]. La particule négative अ *a* (l'α privatif en grec) est également identique avec un thème démonstratif (§ 366). La particule prohibitive मा *mâ* = μή vient se placer auprès du thème *ma* (§ 368); enfin la négation grecque οὐ peut aussi, comme il sera montré plus tard, être rapportée à un thème démonstratif. Il faut encore considérer que *ne* en latin a, comme *na* dans les Védas, une double acception : placé après un mot, il est interrogatif; devant un mot (*nefas, neque, nequeo, nihil*), il est négatif. Quant au sanscrit *na*, nous ajouterons que, combiné avec lui-même et chaque fois allongé, il forme le mot *nânâ* qui signifie «beaucoup, de beaucoup de sortes», littéralement «ceci et cela»[3]. Mentionnons enfin la particule interrogative et affirmative नूनम् *nû-nám*, dont la première partie *nû* est un allongement de *nu* (§ 370), et

[1] Voyez § 385.

[2] L'auteur répond ici à l'objection qu'on pourrait tirer des mots comme *ênam* en sanscrit, *nań* en pâli (§ 369), qui n'impliquent pas nécessairement l'idée d'éloignement. — Tr.

[3] Cette expression est indéclinable et ne s'emploie qu'au commencement des composés.

dont le second terme nous présente notre thème pronominal *na*[1].

§ 372, 1. Déclinaison du thème composé *ana*. — L'article *an* en irlandais.

Nous retournons au thème composé अन *aná* (§ 369). L'instrumental masculin-neutre de ce pronom est en sanscrit *anêna*, en zend ana (§ 158); l'instrumental féminin est अनया *anáyâ*, en slave онољ *onojuṅ* (§ 266); le génitif-locatif duel des trois genres est en sanscrit *anáyôs*, en slave оною *onoju* (§ 273). En lithuanien, *anà-s* ou *an'-s* signifie «celui-là»; le féminin est *anà*. En slave, nous avons le pronom *onŭ*, *ona*, *ono*. A la différence du sanscrit et du zend, le lithuanien et le slave ont la déclinaison complète, qui est analogue, en lithuanien, à celle de *tas*, *ta*, en slave, à celle de тъ *tŭ*, та *ta*, то *to* (§ 349). A ce pronom appartiennent aussi, si je ne me trompe, le latin *an*, le grec ἄν et la particule interrogative gothique *an*[2].

Dans les dialectes gadhéliques du celtique, ce pronom démonstratif est devenu l'article. Il a conservé en cette qualité, dans l'irlandais, de remarquables restes de son ancien système de déclinaison[3]; ils ont été longtemps méconnus, parce que dans l'écriture on a joint les désinences de l'article au commencement du mot suivant. Mais en rétablissant la vraie orthographe, on constate que l'article féminin, quand il est suivi d'un mot commençant par une voyelle, prend un *h* final aux mêmes cas où les langues congénères ont un *s* dans leur flexion. Au génitif pluriel, un *n* répond en irlandais à un *m* sanscrit : ce *n* également a été joint dans l'orthographe usuelle au mot sui-

[1] Comparez Hartung, Des particules de la langue grecque, II, p. 95. Hartung décompose le mot comme moi, mais il voit dans *nam* le sanscrit *nâman* «nom».

[2] Voyez J. Grimm, Grammaire allemande, III, p. 756.

[3] Comparez mon mémoire Sur les langues celtiques, p. 23-33 et p. 82.

vant[1]. Je mets ici en regard la déclinaison de *an oigh* « la vierge » et celle du lithuanien *anà* « illa »; je fais précéder entre parenthèses les formes qu'on devrait s'attendre à trouver en sanscrit, si le pronom en question avait dans cette langue sa déclinaison complète.

Singulier.

	Sanscrit.	Lithuanien.	Irlandais.
Nominatif . . .	(*anâ*)	*anà*	*an oigh*
Génitif.	(*ana-syâs*)	*anôs*	*nah oigh*
Datif.	(*ana-syâi*)	*anai*	*do-'n oigh*
Accusatif. . .	(*anâm*)	*anâñ*	*na oigh.*

Pluriel.

	Sanscrit.	Lithuanien.	Irlandais.
Nominatif. . .	(*anâs*)	*anôs*	*nah ogha*
Génitif.	(*anâ-sâm*)	*anû*	*nan ogh*
Datif.	(*anâ-byas*)	*anô-mùs*	*do-nah ogaibh*
Accusatif. . . .	(*anâs*)	*anàs*	*nah ogha.*

§ 372, 2. Le thème composé *ana*, en arménien.

Nous avons déjà reconnu (§ 342) dans le premier membre du composé arménien *in-qn* « lui-même » une forme congénère du thème sanscrit *anâ*. Mais ce *in* est employé aussi comme pronom annexe après d'autres pronoms démonstratifs, notamment dans **սոյն** *suin* « hic, idem » et dans ses analogues *duin*, *nuin*. Le pronom annexe a alors sa déclinaison complète, quoique le signe casuel puisse manquer à certains cas; au datif et au génitif singuliers, l'absence de la flexion casuelle est de règle, comme pour les thèmes substantifs en *n*; le nominatif et l'accusatif singuliers doivent également rester sans désinence casuelle. Il est impor-

[1] Le même fait a eu lieu pour les noms de nombre dont le thème finit en sanscrit par un *n* (excepté *páñcan*, au sujet duquel je renvoie au § 313); ce *n* a été joint en irlandais au mot suivant, quand celui-ci exprime l'objet compté (voyez le mémoire cité, p. 23). Devant une labiale, au lieu de *n* on met un *m*.

tant de faire observer qu'à l'instrumental et au datif-génitif pluriels nous avons un ու *u* au lieu d'un *i*; je regarde la forme *un* comme moins affaiblie que *in*[1].

Je donne ici comme modèle la déclinaison complète de նոյն *nuin* «celui-là» :

	Singulier.	Pluriel.
Nominatif . . .	*nuin*	*no-q̇-in* ou *nuin-q̇*[2]
Accusatif. . . .	*ș-nuin*	*ș-nuin-s* ou *ș-no-s-in*
Instrumental. .	*now-im-b* ou *now-in*	*no-q̇-im-bq̇* ou *no-q̇-um-bq̇*[3]
Datif.	*nm-in*[4]	*no-ż-un-ż* ou *no-ż-un*
Génitif. .	*nor-in*	*no-ż-un-ż* ou *no-ż-un*
Ablatif.	[5]	*no-ż-un-ż*.

§ 372. 3. Le pronom annexe *a*, en arménien.

Un autre pronom annexe qui concourt, en arménien, à la déclinaison des pronoms démonstratifs, c'est *a*, que je crois pouvoir identifier avec le thème démonstratif sanscrit *a* (§ 366). Mais l'enclitique arménienne a perdu tous ses cas, excepté l'instrumental singulier et pluriel; exemple : *sow-av* «par celui-ci», *soq̇-avq̇*[6] «par ceux-ci». Sans ces deux formes d'instrumental, on pourrait être tenté de rapporter à la désinence casuelle du pronom principal l'*a* des ablatifs pluriels comme *nożanê* et des génitifs singuliers comme *nora* (§§ 183ª, 4, et 188). Ce qui

[1] Comparez *akun-q̇* «oculi», *akun-s* «oculos», venant du thème *akan* (§§ 226 et 237, 3).

[2] Dans *no-q̇-in* c'est le premier pronom, dans *nuin-q̇* c'est le pronom annexe qui a la désinence casuelle.

[3] On devrait s'attendre à avoir *nowq̇-imb*, *nowq̇-umbq̇*. (Voyez la note 6.)

[4] Pour *nom-in*. De la lettre *m* servant de désinence au datif rapprochez le sanscrit *smâi*, le vieux haut-allemand *mu*, le moyen haut-allemand *m* (§ 183ª, 4).

[5] Les pronoms démonstratifs composés avec *in* n'ont pas de forme spéciale pour l'ablatif singulier.

[6] On a *soq̇-* pour *sowq̇-*, comme plus haut *noq-* pour *nowq̇-* : la désinence est mutilée à cause de la surcharge amenée par la composition.

prouve aussi que cet *a* est un pronom annexe, ce sont les nominatifs pluriels comme *noq̇-a* : en effet, c'est seulement à la fin des mots qu'un *s* primitif (= sanscrit स् *s*) se change en *q̇*. Je rapporte enfin au pronom annexe *a* l'*a* final des nominatifs singuliers *sa* «hic», *da* «ille» et *na* (même sens); devant l'*a* du pronom annexe, les thèmes *so*, *do* et *no* ont perdu leur *o*, de même qu'au datif nous avons *nm-a* au lieu de *no-m-a*.

Voici la déclinaison du pronom *na* (pour *n'-a*, venant de *no-a*); *sa* et *da* (pour *so-a*, *do-a*) se déclinent de même :

	Singulier.	Pluriel
Nominatif . .	*n'-a*	*noq̇-a*
Accusatif. . . .	*s̤-n'-a*	*s̤-nos-a*
Instrumental. .	*now-av*	*noq̇-avq̇*
Datif. . . .	*nm-a*	*noż-a*
Ablatif. . . .	*nm-a-né*	*noż-a-né*
Génitif. .	*nor-a*	*noż-a*.

§ 372, 4. L'enclitique *ik*, en arménien. — Origine des thèmes *aiso*, *aido*, *aino*.

Une troisième enclitique jouant son rôle, en arménien, dans la déclinaison des pronoms démonstratifs, c'est իկ *ik*, qui n'est pas adjoint nécessairement, mais qui peut s'ajouter à volonté à certains cas des adjectifs démonstratifs *ais* «hic», *aid* «ille», *ain* (même sens, mais pour les objets les plus éloignés). On trouve cette enclitique au datif, au génitif et à l'instrumental singuliers, au nominatif, à l'accusatif, au datif et au génitif pluriels. Je regarde l'*i* de *ik* comme une simple voyelle de liaison servant à l'adjonction de la consonne. Le même fait a lieu en osque (§ 361), et je regarde le *k* de l'enclitique arménienne comme identique avec le *k*, *c* des formes osques *iz-i-k*, *jon-k*, *jù-k*, et des formes ombriennes *er-e-k* «hic», *esu-k*, *eizu-c* «hunc», ainsi qu'avec le *c* des formes latines *hi-c*, *hui-c*, *hun-c*, *hô-c* (§ 394).

Je fais suivre la déclinaison complète de l'arménien *այս* *ais* «hic», dont le thème *aiso* correspond exactement au zend *aiša*, au sanscrit एष *ēšá* et à l'osque *eiso* [1].

	Singulier.	Pluriel.
Nominatif . . .	*ais*	*aisq̇* ou *aisoq̇-i-k*
Accusatif. . . .	*ş-ais*	*ş-aisos-i-k*
Instrumental. .	*aisu* ou *aisor-i-k*	*aisoq̇-irq̇* ou *aisoq̇-imbq̇* [2]
Datif.	*aism* ou *aism-i-k*	*aisż* ou *aisoż-i-k*
Ablatif.	*aism-anê*	*aisż* ou *aisż-anê*
Génitif.	*aisr* ou *aisr-i-k*	*aisż* ou *aisoż-i-k*.

Les thèmes *aido* et *aino* (nominatif *aid* et *ain*) sont fléchis de même. Le premier sert à désigner les objets d'un moindre, le second les objets d'un plus grand éloignement. Mais si *aiso* répond au sanscrit *ēšá*, au zend *aiša*, de son côté, *aido* doit, comme l'a reconnu F. Windischmann, représenter le sanscrit *ētá*, le zend *aita;* enfin, *ain* (thème *aino*) se rapportera au thème sanscrit *ēna* (venant de *aina*). Cette concordance est trop évidente pour que nous puissions accepter l'explication donnée par les grammaires arméniennes : dans le *s* de *ais* «hic», elles croient retrouver le *s* de *es* «je», et dans le դ *d* de *aid* «ille», elles voient le *d* de դու *du* «tu». Il est vrai que *s*, *d* et *n* sont employés comme suffixes pour désigner la première, la deuxième et la troisième personne, et il est incontestable qu'ils représentent alors des thèmes de pronoms personnels [3]. Mais il ne s'ensuit pas

[1] Voyez § 344 et comparez F. Windischmann, Éléments de l'arménien, p. 35.

[2] *Aisoq̇-imbq̇* contient evidemment l'enclitique *in*; comparez *noq̇-imbq̇* (§ 372, 2). *Aisoq̇-irq̇* me paraît avoir perdu le *n* du pronom annexe; si l'on n'admettait pas cette explication, il faudrait supposer pour ce seul cas une enclitique *i*, qu'on pourrait rapprocher du thème sanscrit इ *i* (§ 360).

[3] Petermann (Grammaire arménienne, p. 173 et suiv.) cite comme exemple *hair-s*, qui signifie à la fois «pater ego» et «pater meus». Mais ce n'est pas «pater meus», c'est «pater mei» qu'il faut traduire. Dans «pater ego» le pro-

que dans *ais* «hic» le *s* soit pris au pronom de la première personne, ni que dans *aid* «ille» le *d* provienne de celui de la seconde[1]. Comme conséquence d'un tel principe, il faudrait dire qu'il n'y a pas en arménien un seul vrai pronom démonstratif. On pourrait, d'après la même méthode, rapporter l'origine du sanscrit *ima* «hic» au pronom de la première personne et celle de *ta* «hic, ille» au pronom de la seconde personne (thème singulier *tva*). Ajoutons enfin qu'il serait surprenant qu'on ne pût exprimer en arménien des idées aussi simples que «ici» (*as-t*), «d'ici» (*as-ti*) et «tant» (*ais-ḡan*), sans y faire entrer l'idée du «moi».

Dans les pronoms *sa, suin, da, duin, na, nuin* je crois reconnaître des formes mutilées pour *aiso, aisuin, aido, aiduin, aino, ainuin* : la surcharge causée par l'annexion des enclitiques *a* et *in* aura occasionné la perte de la syllabe initiale[2]. Rappelons à ce sujet qu'en ancien perse le thème démonstratif *aiśa* perd en composition sa diphthongue *ai*, et que la forme mutilée *śa* (ou, avec affaiblissement de la voyelle, *śi*) devient alors une enclitique; exemple : *hacâ avada-śa* «inde hic» ou «inde ille»[3]. En persan moderne, *ś* n'est employé comme enclitique que pour marquer la relation du génitif : il s'attache au mot précédent à

nom annexe marque la relation du nominatif, dans «pater mei» celle du génitif. Schröder (*Thesaurus*, p. 95) cite *sai-s* «hoc meum», *dai-s* «illud meum», *nai-s* «istud meum», *sai-d* «hoc tuum», *sai-n* «hoc istius», etc. mais dans ces formes, le pronom annexe doit être entendu comme exprimant la relation du génitif (τοῦτο ἐμοῦ, etc.).

[1] La seule raison donnée par les grammaires arméniennes, c'est que le pronom «je» désigne la personne la plus rapprochée de celui qui parle, et le pronom «tu» une personne moins éloignée que «il».

[2] L'arménien սա *sa*, սոյն *suin*, ne peut venir du sanscrit *sa* «celui-ci, celui-là, il», car un *s* initial devient toujours un *h* en arménien.

[3] On ne trouve pas en ancien perse la forme complète *aiśa*, mais seulement le neutre *aita* = sanscrit *êtat*, zend *aitad*. Hors de composition, le masculin est remplacé par *huva* = sanscrit *sva* (§ 342).

l'aide d'un *e*, qui fait l'office d'une voyelle de liaison; exemple : *dil-e-š* «cor ejus»[1].

Aucune loi phonique ne nous empêcherait de rapporter la partie initiale des composés *da*, *duin* au thème sanscrit *ta* (§ 343); mais outre que cette dérivation serait contraire à l'analogie qui relie *da*, *duin* avec *sa*, *suin* et *na*, *nuin*, il faut considérer que le thème simple *do*, s'il existait en arménien, y aurait sans doute laissé des adverbes pronominaux, de même que le thème *ta* a formé en sanscrit *tá-tra* «là», *tá-tas* «de là», *tá-ťâ* «ainsi», *ta-dấ* «alors»; or, nous ne trouvons pas, en arménien, d'adverbe pronominal commençant par un *d*, non plus que par un *s* ou un *n*. Tous les adverbes de cette sorte commencent par *ais*, *aid* ou *ain*. Nous reviendrons sur ce sujet (§§ 420 et 421).

§ 373. Prépositions dérivées du thème composé *ana*.

Puisque la préposition latine *inter* est évidemment identique avec le sanscrit *antár* et le gothique *undar* (§§ 293 et 294), et puisque l'*i* est un affaiblissement très-ordinaire de l'*a*, il convient aussi de rapporter les prépositions *in*, en latin, et *ἐν*, en grec, au thème démonstratif अन *aná*. On pourrait, il est vrai, rattacher *in* et *ἐν* au thème pronominal इ *i*; *ἔνθα* correspondrait au zend 𐬌𐬛𐬀 *iđa* «ici», avec insertion d'une nasale inorganique, comme, par exemple, dans *ἄμφω*, *ambo*, comparés au sanscrit *ubâú* et au slave *oba*. Mais je crois actuellement que le *n* de *in*, *ἐν* appartient au thème[2]. Le *ς* de *εἰς* (venant de *ἐνς*) me paraît être le reste du suffixe *σε*, qui marque la direction vers un endroit (comparez les adverbes *πόσε*, *ἄλλοσε*); on peut citer comme

[1] Il en est de même pour le *t* et le *m* qui sont les enclitiques de la deuxième et de la première personne; exemples : *dil-e-t* «cor tui», *dil-e-m* «cor mei».

[2] La nature pronominale du latin *in* ressort encore clairement dans *inde*; quant à *ἔν-θα*, *ἔν-θεν*, ils expriment les relations marquées par le locatif et l'ablatif.

exemples de mutilations analogues *εἶ-ς* pour *ἐσ-σί*, *δός* pour *δόθι*, *πρός* pour *προτί*. Si cette explication est fondée, nous voyons pourquoi *εἰς* sert spécialement à marquer le mouvement vers un lieu : il s'oppose à *ἐν* de la même façon qu'en allemand *hin* est opposé à *hier*, avec cette seule différence que les deux expressions grecques ne peuvent plus s'employer seules, mais ont besoin d'être suivies d'un mot marquant le lieu du mouvement ou du repos, à peu près comme un article dont le sens se perd dans celui de son substantif.

Le thème pronominal dont nous nous occupons s'est mieux conservé dans la préposition *ἀνά*, qu'on peut rapprocher du gothique *ana* et de l'allemand *an*. Ἀνά s'oppose à *κατά* qui est également d'origine pronominale (§§ 105 et 1015)[1].

§ 374. Dérivés du thème *ana*. — Les pronoms *anyá* et *antara*.

Combiné avec le relatif य *ya*, le thème अन *aná* donne अन्य *anyá*; avec le suffixe comparatif तर *tara*, il fait अन्तर *antara*; l'une et l'autre expression signifie «alius»[2]. L'*a* final de *ana* a été supprimé : la forme régulière eût été *ana-ya*, *ana-tara*[3]. En gothique, nous trouvons comme pronom correspondant *anthar* (même sens), dont le thème est *anthara*; en lithuanien, *antrà-s* «l'autre, le second»; en latin, *alter*, avec changement de *n* en *l* (§ 20). La même permutation de lettre s'observe dans *alius* et

[1] Voyez mon mémoire Sur quelques thèmes démonstratifs et sur leur rapport avec différentes prépositions et conjonctions, p. 9 et suiv.

[2] *Antara* n'est employé dans ce sens qu'à la fin des composés; il est pris alors substantivement. Exemple : *grâmântara* (*grâma-antara*), littéralement «un autre parmi les villages». On dit, au contraire, *anya-grâma* «un autre village».

[3] Les grammairiens indiens ont méconnu la vraie origine de ces pronoms. Ils rapportent *anyá* à la racine *an* «vivre»; la nature composée de ce mot leur a échappé, aussi bien que celle de *tya*, *sya*. Quant à *antara*, ils le font dériver de *anta* «fin» : la formation irrégulière de ces mots les a induits en erreur. Remarquons d'ailleurs que *antara*, quoique originairement un comparatif, peut s'employer, ainsi que *ítara*, en parlant de plus de deux objets (§ 292).

dans le gothique *alja*[1], qui correspondent à अन्यस् *anyá-s*. Le grec ἄλλος a opéré l'assimilation du *j* à la consonne précédente (§ 19); il en est de même pour le prâcrit अण्ण *aṇṇa* et le vieux haut-allemand *alles* «autrement». La forme अन्य *anyá* s'est, au contraire, bien conservée, quoique avec une certaine modification du sens, dans le grec ἔνιοι, qu'on peut rapprocher du nominatif pluriel sanscrit et zend *anyê* «alii». De ἐνιο vient ἐνίοτε «quelquefois», qui est formé comme ἄλλοτε, ἑκάστοτε. En ancien slave, инъ *inŭ* signifie «alius»; le thème, qui est *ino*, a perdu le *y* du pronom sanscrit et zend *anya*. Le nominatif au féminin est ина *ina*, au neutre ино *ino*.

§ 375. Les pronoms *ápara* et *pára*[2].

Outre les mots *anyá*, *antara* et *ítara*, le sanscrit a encore deux expressions signifiant «autre», à savoir अपर *ápara* et पर *pára*.

Apara vient peut-être de la préposition *ápa* «de», qui elle-même semble se rattacher au thème démonstratif अ *a*. Nous avons déjà rapproché (§ 350) de *ápara* le gothique et vieux haut-allemand *afar*[3], l'allemand *aber*, dont le sens primitif se montre encore clairement dans *abermals* «derechef», *aberglauben* «superstition», *aberwitz* «démence»[4]. En vieux haut-allemand, *afar* signifie aussi «de nouveau»; on peut rapprocher de cette acception celle du latin *iterum*, qui correspond au sanscrit इतरस् *ítara-s* «l'autre».

पर *pára*, qui est plus usité que *ápara*, en dérive par aphérèse.

[1] On a, par exemple, en gothique, *alja-kunds* «alienigenus», *aljai vaihtai* «aliæ res», *alja-thrô* «aliunde» (§ 183ᵃ, 2). Le nominatif, selon moi, a dû être *aljis*, et non *alis* (§ 135).

[2] L'auteur n'a pas encore épuisé les dérivés du thème pronominal *na*. Les pronoms *ápara* et *pára*, quoique d'origine différente, se trouvent placés ici à côté de *anyá* et de *antara*, à cause de la similitude de leur signification. — Tr.

[3] Avec *f* au lieu de *p*, en vertu de la loi de substitution de consonnes (§ 87, 1).

[4] Littéralement «une autre fois, une autre croyance, une autre raison».

Au nombre des rejetons qu'il a pu laisser dans les langues de l'Europe, je serais tenté de mettre le latin *perendie*, qui s'expliquerait bien par «l'autre jour» : il est vrai que *perendie*, au lieu de signifier «demain», comme on devrait s'y attendre, a pris le sens de «l'autre jour» [en partant de demain]; mais il arrive souvent que l'usage fait signifier à un mot plus que n'expriment les éléments dont il est composé. Dans la première partie de *perendie* je reconnais un accusatif adverbial, avec *n* pour *m*, comme dans *eundem*. Au contraire, dans le sanscrit *parê-dyus* «demain», *parê* a l'air d'être un locatif[1], tandis que le second membre du composé, si on y voit une contraction pour *divas*, est un accusatif. Le *peren* latin se trouve encore dans *perendinus*, *perendino*, *perendinatio*, dont le dernier membre se rattache à une autre dénomination sanscrite du «jour», savoir *dína*.

Il y a encore un autre mot dans lequel je crois reconnaître les deux expressions दिवस् *divas* et पर *pára* réunies : c'est *ves-per*, *ves-perus*, en grec ἑσπέρα; en sanscrit, दिवसर *divas-para* signifierait, si l'on prend *para* comme substantif neutre, «diei extremum». Nous avons une expression sanscrite qui a cette signification et où *para* figure comme premier membre du composé : c'est *parâhṇa* (venant de *para* + *ahna* «jour»)[2]. En conséquence, *vesper* serait pour *dives-per;* cette mutilation ne serait pas plus surprenante que celle de द्विस् *dvis* «deux fois» qui devient *bis*.

Une autre trace de पर *pára* «l'autre», en latin, serait *per-eger*[3] et *peregrinus*, si l'on rapporte au pronom *pára* la première partie *per*, qui ne s'explique pas bien ici comme préposition.

[1] Je crois que c'est là une illusion et que l'*ê* de *parédyus* et d'autres composés du même genre (§ 352) est un élargissement de l'*a* final du thème : à plusieurs cas de la déclinaison, nous avons observé un élargissement analogue.

[2] *Parâhṇa* signifie «la dernière partie du jour» (voyez le Glossaire sanscrit); il est opposé à *pûrvâhṇa* «la première partie du jour».

[3] Pour *per-ager;* on devrait s'attendre à une forme *per-iger* (§ 6).

Pereger signifierait donc «étant dans un autre pays» (comme le vieux haut-allemand *eli-lenti*)[1] et *peregrinus* «originaire d'un autre pays».

Citons encore ici *perperus*, qui contient peut-être un redoublement de *perus* = परस् *pára-s;* ce qui est mauvais ou injuste serait appelé «l'autre»[2], comme étant opposé à ce qui est bon et équitable. Dans le grec *πέρπερος* la signification primitive aurait pris une direction plus spéciale. Il reste enfin à mentionner la particule *πέρ*, qui est plutôt employée comme pronom que comme préposition. Un mot dont la signification première était «l'autre» semble naturellement appelé à renforcer le pronom relatif; c'est ainsi qu'en français on a les locutions *nous autres*, *vous autres*, et qu'en allemand *wenn anders* «si toutefois» est plus énergique que le simple *wenn* «si»[3].

§ 376. Pronoms dérivés du thème *na*.

Le gothique *jains* (thème *jaina*) «celui-là», le grec *κεῖνος*, *ἐκεῖνος* (éolien *κῆνος*), le dorien *τῆνος* et le borussien *tans* «il» (thème *tana* ou, avec le redoublement de la liquide, *tanna*, *tenna*, *tenne*) renferment dans leur dernière partie le thème pronominal *na* dont il a été question plus haut (§ 369 et suiv.).

Le dorien *τῆνος* a allongé la voyelle de l'article, comme ont

[1] Devenu en allemand moderne *elend* «misérable». — Tr.

[2] Il y a en allemand des locutions où *ander* est employé par euphémisme au lieu d'un mot triste ou fâcheux. *Mir wird anders* «je me trouve autrement», c'est-à-dire «je me trouve mal». *Ich hätte bald was anders gesagt* «j'allais dire autre chose» (quelque chose de désagréable). Ce sont peut-être ces locutions qui ont conduit l'auteur à rapprocher *perperam* de *pára*. — Tr.

[3] Rapprochez aussi, en grec, l'emploi de *ἄλλος*, qui semble quelquefois former pléonasme On observe des faits analogues en sanscrit. Ainsi dans un passage du Nala (I, 14) nous trouvons la phrase suivante : «Ni parmi les dieux, ni parmi les Yakshas, ni parmi les *autres* hommes, une telle beauté n'a été jamais vue ni célébrée jusqu'à présent». Ici les hommes sont opposés à tout le reste des êtres comme «les autres».

fait aussi *τηλίκος* et *τηνίκα* (§ 352); le même rapport qui existe entre *τῆνος* et *το* se retrouve entre *κῆνος* et le thème interrogatif *κο*. Au contraire, *κεῖνος*, au lieu d'allonger la voyelle, l'a amincie en *ε* et y a mêlé un *ι*; un mélange analogue a eu lieu dans le composé sanscrit *êna* (§ 369). Quant à *ἐκεῖνος*, il est pour *κεῖνος* comme *ἐμοῦ* pour *μοῦ*.

Dans le gothique *jain(a)s* «celui-là», il s'est mêlé un *i* au thème relatif sanscrit य *ya*. Si, dans les langues germaniques, il y avait, comme en slave, un *j* prosthétique pouvant se placer devant les anciennes voyelles initiales[1], *jains* viendrait se ranger à côté de एन *êna*, comme une forme exactement identique; mais nous avons déjà vu (§ 308) que le représentant de *êna*, en gothique, c'est le nom de nombre *ains* (thème *aina*).

Mentionnons encore ici le grec *δεῖνα* (thème *δειν*). J'y vois un pluriel neutre, que l'usage a détourné de son sens propre. Il y a entre *δεῖνα* et le thème *το* le même rapport qu'entre *κεῖ-νος* et le thème *κο* (d'où viennent *κότε*, *κότερον*); la ténue primitive s'est amollie dans *δεῖνα* comme dans la particule *δέ* (§ 350). Je ne crois pas, cependant, que le *ν* de *δειν* doive être rapporté au pronom annexe न *na;* j'y vois plutôt, comme dans *τιν*, dont il sera question plus loin, et comme dans beaucoup de mots de la déclinaison faible des langues germaniques (§ 142), un complément purement phonétique.

THÈME PRONOMINAL *VA*.

§ 377. Le thème composé *ava*.

Il a déjà été question plusieurs fois du thème démonstratif zend [zend] *ava* «celui-ci». Il nous fournit une preuve nouvelle et intéressante d'un principe très-important pour l'histoire des

[1] Comparez, par exemple, l'ancien slave ЄСМЬ *jesmĭ* au sanscrit अस्मि *âsmi* et au lithuanien *esmi* «je suis» (§ 92[e]).

langues, à savoir que les pronoms et les vraies prépositions ont la même origine. En effet, le sanscrit, qui n'a plus le pronom *ava*, nous présente une préposition *ava* marquant la sortie d'un lieu ou un mouvement de haut en bas. Ainsi, *ava-plu*, *ava-tar* (racine तॄ *tṝ*) signifient «sauter en bas, descendre». De la nature pronominale de *ava* on peut conclure que le sens primitif de ces mots a dû être «venir» ou «sauter vers ce [lieu]».

En slave, *ava* s'est régulièrement transformé en *ovo* (§ 92[a]), lequel signifie «celui-ci» ou «celui-là»; son nominatif féminin *ova* est presque identique avec le nominatif féminin zend [zend] *ava*.

C'est à ce thème pronominal que se rattache le *αὐ* de *αὐτός* (§ 344), qui a vocalisé le *v* en *υ* après la suppression de la voyelle finale. Employé hors de composition, ce thème montre le mieux sa nature pronominale dans *αὖθι* «ici», qu'il n'est pas nécessaire de regarder comme étant pour *αὐτόθι*; rien ne s'oppose à ce que le thème *αὐ* prenne le suffixe locatif, à l'exemple des autres thèmes pronominaux. Comme formation analogue à *ἔνθα*, nous pourrions nous attendre à trouver *αὖθα*, qui correspondrait pour le thème, le suffixe et le sens, au zend [zend] *avada*. Mais le grec nous présente seulement le mot *ἐνταῦθα* (pour *ἐνθαῦθα*, voyez § 344), c'est-à-dire *αὖθα* composé avec *ἔνθα*. Il en est de même pour l'adverbe ablatif *αὖθεν*, qui ne s'est conservé que dans le composé *ἐντεῦθεν*. La forme dépourvue de flexion *αὖ*, dont le sens n'est nullement en opposition avec son origine pronominale, a probablement perdu sa désinence casuelle ou quelque autre suffixe. Si la forme primitive était le neutre *αὐτ* ou *αὐδ*, la suppression de la dentale finale n'a rien que de conforme aux lois phoniques du grec (§ 86, 2). Peut-être *αὖ* est-il un reste de *αὖθις* ou de *αὖτε* : ce dernier adverbe est de même formation que les adverbes pronominaux *τότε*, *ὅτε*, *πότε*, quoique, à l'égard du sens, il ait pris une nuance différente.

§ 378. Dérivés du thème *ava*.

Combiné avec le suffixe comparatif, le thème *αὐ* (§ 377) nous donne *αὐτάρ* «mais»; c'est ainsi que *ápara* «alius» donne en vieux haut-allemand *afar* «mais, de nouveau», en allemand moderne *aber* «mais». Par la conservation de l'ancien *a*, le suffixe de *αὐτάρ* l'emporte sur le suffixe ordinaire *τερος* et correspond exactement au *tar* sanscrit de *antár* (§ 293). Dans le latin *au-tem*, formé comme *i-tem*, nous avons un suffixe qui répond au अम् *âm* des adverbes sanscrits *ka-tâm* «comment?», *it-tâm* «ainsi» (§ 425). Je regarde *au-t* comme une mutilation pour *au-ti*, de même que *u-t* est pour *u-ti* (§ 425). Quant à la syllabe *au* de *aufugio*, *aufero*, je ne vois pas de raison suffisante pour m'écarter de l'opinion ordinaire, qui y voit un amollissement de *ab*[1]. Au contraire, dans la forme épique *αὐερύω*, il semble bien que la particule *ava*, qui en sanscrit joue le rôle d'une préposition inséparable (§ 377), se soit conservée[2]; on a vu plus haut que la préposition sanscrite est une forme sœur du thème démonstratif zend *ava*; le *αὐ* de *αὐερύω* et la particule grecque *αὖ* remonteraient donc à une origine commune.

§ 379. Particules grecques dérivées du thème *ava*. — La négation *οὐ*.

Je rapporte aussi au thème démonstratif zend *ava* et slave *ovo*[3] le grec *οὖν*, dont l'emploi dénote clairement une origine prono-

[1] Sans cet amollissement, *affero*, venant de *abfero*, serait identique avec *affero*, venant de *adfero*; le besoin d'éviter cette équivoque a pu déterminer le changement en question. On sait, d'ailleurs, qu'il y a entre le *b* et l'*u* une affinité particulière : nous avons un exemple du changement inverse dans *bis*, dont le *b* représente l'*u* de *duo*. Une fois que, pour éviter la confusion, *au* fut sorti de *ab*, *au* a pu s'introduire dans des mots (comme *aufugio*) où il n'avait pas la même raison d'être.

[2] Comparez Benary, Annales de critique scientifique, 1830, p. 764.

[3] Après la suppression de la voyelle finale, nous aurions, en zend, [zend] *au* et, en ancien slave, ОУ *u*.

minale[1] et dont la désinence est celle de l'accusatif masculin ou du nominatif-accusatif neutre. Remarquons que le thème pronominal zend *ava* forme son nominatif-accusatif singulier neutre, non pas par un ـد *d*, comme d'autres thèmes pronominaux en *a*, mais par un *m*: cela nous donne une forme *avĕm*[2], qui se contracte irrégulièrement en ئم *aum*[3]. En sanscrit, l'accusatif masculin et le nominatif-accusatif neutre seraient *avam*; le second *a* est supprimé dans le grec *οὖν* ainsi que dans la syllabe *αὐ* de *αὖ-θι*, *αὐ-τός* et d'autres formes analogues; le premier *a*, au contraire, est représenté par l'*o*, comme dans *βοῦς* (§ 123).

Conformément à ce qui a été dit plus haut (§ 371) sur l'origine des particules négatives, nous rapportons également au thème pronominal *ava* la négation *οὐ*. *Οὐ* est à *οὐκ*[4] ce que le préfixe latin *ne* est à *nec*. De même que le latin *nec* est pour *neque*, je vois dans *οὐκ* une forme mutilée pour *οὐκί* ou, avec substitution de l'aspirée à la ténue, *οὐχί*. Peut-être ce *κί* est-il de même origine que le thème pronominal sanscrit चि *ći*, qui également s'emploie comme enclitique (§ 385 et suiv.). Il y a le même rapport entre चि *ći* et l'enclitique च *ća* (= *que*, en latin) qu'entre le neutre किम् *ki-m* «quoi?» et son masculin कस् *ka-s* «qui?». Si donc la syllabe *κι*, dans *οὐκί*, est parente avec le चि *ći* indien, elle l'est aussi avec le *que* du latin *neque*.

§ 380. Dérivés du thème *ava*. — La conjonction gothique *auk*, en allemand moderne *auch*.

Il nous reste à indiquer un rejeton du thème pronominal *ava* dans les langues germaniques. Je veux parler de l'allemand *auch*.

[1] Voyez Hartung, Particules grecques, t. II, p. 3 et suiv.

[2] Sur l'*ĕ*, voyez § 30.

[3] On aurait dû s'attendre à avoir *aúm* (§ 42). — La forme *aum* sert en même temps pour l'accusatif masculin, qui, sans contraction, eût fait *avĕm*. (Voyez Burnouf, Yaçna, notes, p. 5.)

[4] *Οὐκ*, à cause de sa consonne finale, est employé devant les voyelles.

dont la valeur démonstrative paraît clairement dans les phrases comme : *er ist blind und auch lahm* «il est aveugle et aussi perclus». Le rôle de *auch*, dans cette phrase, est d'annoncer une nouvelle qualité qui vient s'adjoindre à la première; c'est comme si l'on disait : «il est aveugle et ceci : perclus». *Auch* remplit ici pour un seul mot le même office rempli par la conjonction *dass* «que» pour tout un membre de phrase; en effet, quand je dis : *ich will nicht dass er komme* «je ne veux pas qu'il vienne», la conjonction *dass* exprime d'une façon générale l'objet de ma volonté, que viennent déterminer ensuite les mots *er komme;* en d'autres termes, *dass* est le complément grammatical et *er komme* le complément logique[1].

En vieux haut-allemand, *auh* (qu'on écrit aussi *ouh*, *ouc*, etc.) a encore d'autres significations, telles que «car, mais». Ces sens conviennent très-bien à un dérivé pronominal, comme le prouvent les mots *denn, aber, sondern*[2]. En gothique, *auk* signifie surtout «car». Si, dans tous les dialectes germaniques, *auch* avait uniquement le sens «aussi», on pourrait songer à une parenté avec le gothique *aukan* «augmenter»[3]. Mais quel rapport y a-t-il entre «augmenter» et un mot pouvant signifier «car, mais»? Les notions verbales et les racines verbales sont d'ailleurs les dernières que je voulusse appeler à mon secours pour expliquer une conjonction[4]. Toutes les vraies conjonctions dérivent de pronoms (§ 105); c'est un principe que dès mes premiers écrits

[1] La conjonction *dass* est originairement identique avec le neutre du pronom *der*. C'est seulement en allemand moderne qu'on a commencé à distinguer par l'orthographe le pronom de la conjonction. Au reste, l'exemple allemand donné par l'auteur pourrait aussi bien être remplacé par un exemple grec, latin, anglais ou français : dans les phrases comme *οἶδ' ὅτι...*, *scio quod...* (Plaute), *I know that...*, *je sais que...*, *ὅτι*, *quod*, *that*, *que* sont d'anciens pronoms neutres. — Tr.

[2] Voyez Graff, Dictionnaire du vieux haut-allemand, I, col. 120.

[3] Comparez le sanscrit *ûh* «assembler», d'où vient *samûha* «foule».

[4] L'étymologie *aukan*, repoussée ici par l'auteur, est proposée par J. Grimm, dans sa Grammaire allemande, III, p. 274. — Tr.

j'ai essayé de démontrer[1]. Quant à la gutturale finale du gothique *auk* et de l'allemand *auch*, je crois actuellement qu'il y faut reconnaître la même particule annexe que nous avons déjà trouvée dans les accusatifs *mi-k, thu-k, si-k* (§ 326, remarque), et qui convient à tous les autres cas aussi bien qu'à l'accusatif.

§ 381. Origine du thème *ava*. — Le thème simple *va* et ses dérivés.

Quelle est l'étymologie du thème composé *ava?* c'est le thème démonstratif *a* (§ 366) qui en forme le premier membre; le second est un thème *va* qui, hors de composition, a presque disparu. Je rapporte à ce thème l'adverbe *vat*[2] «comme», qu'on trouve combiné avec des substantifs; exemples : *mâtṛ-vat* «comme une mère», *putra-vat* «comme un fils». J'y rapporte, en outre, la conjonction *vâ* «ou», qui s'emploie comme enclitique de la même manière que le latin *ve*, lequel est probablement d'origine identique[3]. Enfin au même thème se rattache, selon moi, la préposition inséparable *vi*, dont l'*i* est l'affaiblissement d'un ancien *a*, comme dans la préposition *ni*, venant du thème démonstratif *na* (§ 370).

Combiné avec d'autres thèmes pronominaux, le thème *va* se trouve dans les adverbes déjà mentionnés (§ 308) *êvá, êvám* «ainsi», dans le thème zend [zend script] *aiva* «un», dans le sanscrit *iva* «comme» et, à ce que je crois, dans *sárva* «chaque», pluriel *sárvê* «tous».

Dans sa première partie, *sár-va* renferme peut-être le thème démonstratif *sa*. On a vu que le thème *sa* n'est guère employé

[1] Annales de Heidelberg, 1818, p. 473.

[2] *Vat* est, quant à sa forme, un nominatif-accusatif neutre. Je crois reconnaître cet adverbe, employé comme préfixe, dans *vat-sara* «année», littéralement «ce qui va d'une façon égale». Comparez le mot *samâ* «année», littéralement «celle qui est égale».

[3] Comme préfixe, *vâ* se trouve dans *vânara* «singe», si l'explication de Wilson «comme un homme» est fondée.

qu'au nominatif masculin et féminin : on en peut conclure qu'il a une force démonstrative plus énergique que *ta*, qui le remplace aux cas obliques et au neutre. *Sa* paraît donc bien convenir pour former, en combinaison avec *va*, une expression signifiant «chaque». Il a, d'ailleurs, à lui seul, ce sens dans les adverbes *sá-dâ*, *sa-nấ* «toujours, en tout [temps]», qui s'opposent à *ta-dấ* «alors, en ce [temps]». Je regarde le *r* de *sár-va* comme un complément de même espèce que dans *êtár-ḥi* «maintenant» et *kár-ḥi* «quand?»[1]. Le *ḥ* de ces deux mots est le reste d'un *d́* et la syllabe *d́i* est une forme sœur du grec θι (§ 23); en conséquence, si l'on fait abstraction du premier pronom *ê*, *êtárḥi* répondra au grec τόθι et *kárḥi* à πόθι, venant de κόθι. En gothique, nous trouvons les adverbes *tha-r* «ici-même»[2] et *hva-r* «où?»[3], qui ont perdu la syllabe *ḥi* ou *d́i* de leur prototype indien. Mentionnons encore le composé *hvar-jis* «lequel?», dont le dernier membre appartient au thème relatif sanscrit य *ya* (§ 289 et suiv.). En lithuanien, l'adverbe *kitur* (*ki-tur*) «ailleurs» présente la même formation que les adverbes locatifs gothiques en *r*. On peut comparer enfin au sanscrit *sárva* le vieux haut-allemand *sâr* «omnino», en allemand moderne *sehr* «très».

THÈME PRONOMINAL *YA*.

§ 382. Le thème relatif *ya*, en sanscrit, en grec et en arménien.

Nous passons au pronom relatif, dont le thème, en sanscrit et en zend, est *ya*, féminin *yâ*. Il a déjà été question plusieurs fois des ramifications de ce pronom dans les langues de l'Europe.

[1] Les grammairiens indiens admettent sans nécessité, pour ces deux adverbes, un suffixe *rḥi*; ils divisent donc : *êtá-rḥi*, *ká-rḥi*.

[2] En allemand moderne *dar*, qui se trouve, par exemple, dans *immerdar* «toujours», *darbringen* «offrir», *darstellen* «représenter».

[3] Comparez, en allemand moderne, *war-um* «pourquoi?», *wor-aus* «d'où?».

En grec, *yas*, *yâ*, *yat* est devenu ὅς, ἥ, ὅ[1]. Certains dialectes grecs remplacent le pronom relatif par l'article; mais il n'en faudrait pas conclure que le pronom relatif et l'article soient de même origine : c'est ainsi qu'en allemand *welcher* «lequel» peut être remplacé par le démonstratif *der*, qui a un thème absolument différent. On ne saurait douter que le thème relatif ait appartenu de toute antiquité au grec, quand on voit que dans Homère il est d'un emploi très-fréquent, et qu'aux dérivés démonstratifs comme τόσος, τοῖος, τηλίκος, τῆμος viennent s'opposer les expressions relatives ὅσος, οἷος, ἡλίκος, ἦμος. La comparaison du sanscrit et d'autres idiomes congénères prouve d'ailleurs que les deux thèmes en question sont d'origine différente[2].

Il a déjà été question (§ 188) du thème relatif arménien որո *oro* (nominatif *or*). Je suppose que le य *y* de *ya* aura été remplacé par un *r*. On a vu que les liquides et les semi-voyelles permutent fréquemment entre elles (§ 20) : il y a des exemples, en arménien, d'un *l* représentant un य *y* primitif[3]; or, les deux lettres *l* et *r* sont presque identiques dans toute la famille des langues indo-européennes. L'*o* initial de *oro* est, selon moi, une voyelle prosthétique. En général, l'arménien évite d'avoir un *r* au commencement des mots : ou bien il lui fait subir une métathèse, ou bien il le fait précéder d'une voyelle[4].

[1] Sur le य *y*, représenté en grec par l'esprit rude, voyez § 19.

[2] L'auteur combat, dans ce passage, l'opinion de Buttmann, qui rapporte ὅς et ὁ à un même thème primitif (Grammaire grecque développée, § 75, rem. 4). — Tr.

[3] Voyez § 20, et comparez avec la racine sanscrite *yuǵ* «unir» l'arménien լծել *lζel* (pour *luζel*) «unir», *luζ* «joug».

[4] Böttiger (Journal de la Société orientale allemande, t. IV, p. 354) reconnaît de même une prosthèse dans երանգ *erang*, qu'il rapproche du sanscrit *rãnga* «couleur», dont la racine *raṅǵ* «colorer» a donné aussi, en sanscrit, *raktá* «rouge» et *rãga* «rougeur». Je rattache à ce dernier mot l'arménien որակ *orak* «couleur» et *orakanel* «se colorer»; la substitution de la ténue à la moyenne primitive n'a rien de rare en arménien.

§ 383. Le thème *ya*, en zend, en lithuanien, en slave et en gothique.

En zend, le thème *ya* est à la fois relatif et démonstratif : on trouve notamment l'accusatif ϵ𐬌𐬌 *yim* plusieurs fois employé dans le sens de «hunc» (§ 237, 3).

Il en est de même en lithuanien, où *jis* (par euphonie pour *jas*, voyez § 135) signifie «il». L'accusatif est *jiñ*[1]. Le datif *jam* répond au sanscrit *yásmâi*, zend *yahmâi*; le locatif *jamè* (§ 197) répond à *yásmin*, *yahmi*. En slave, ιε *je* est la forme la plus complète qui, au singulier masculin et neutre, se soit conservée pour ce thème (§ 282). Au pluriel neutre, ꙗ *ja* répond aussi exactement que possible au neutre zend et védique *yâ* (§ 92[a]). Au nominatif singulier féminin, *ja* (dans ꙗже *ja-že* «laquelle») répond à la forme sanscrite et zende *yâ*. Le nominatif masculin *i* (§ 282) a supprimé la voyelle du thème et vocalisé le *j*.

En gothique, la particule relative *ei* (= î)[2] a fait subir au thème les mêmes modifications que le nominatif slave i. Mais il existe, en gothique, d'autres rejetons du thème relatif qui sont mieux conservés. Citons d'abord la conjonction *ja-bai* «si», qui ne diffère du sanscrit यदि *yá-di* «si» que par le suffixe.

Remarque. — Conjonctions signifiant «si», dérivées du thème relatif. — Le gothique *ja-bai* «si» nous amène à parler des conjonctions ayant le même sens en sanscrit, en lithuanien et en grec, et dérivées également du thème relatif. Nous commençons par examiner le suffixe du gothique *ja-bai*.

Bai est une variété de *ba*, que nous trouvons dans le composé *thauh-jaba*. De *jabai*, *jaba* on peut rapprocher la particule *iba*, *ibai*, qui a ordinairement le sens interrogatif, et qui est dérivée du thème pronominal *i*[3]. Je

[1] Dans le lithuanien *jis*, *jiñ*, l'i provient de l'influence euphonique du *j*. Au contraire, dans le zend *yim*, l'i a une autre cause, car on a aussi *dim* pour *dĕm* (§ 343) et *drugim* pour *drugĕm*, de *drug* (sorte de démon femelle).

[2] Sur cette particule, voyez § 365.

[3] Voyez mon mémoire Sur quelques thèmes démonstratifs, p. 15, et Graff, Dictionnaire vieux haut-allemand (I, col. 75), qui adopte mon explication, mais qui

soupçonne que le suffixe *ba* n'est pas sans rapport avec la syllabe व *va* dans *iva* «comme», *évá* et *évá-m* «ainsi», ou, ce qui revient à peu près au même, avec l'enclitique वत् *vat* «comme» (§ 381). La même explication nous rend compte de la syllabe *ba*[1] qui termine les adverbes gothiques dérivés d'adjectifs. Le durcissement du *v* en *b* ne doit pas nous surprendre. En bengalais, tous les *v* sanscrits sont prononcés comme des *b*. En allemand moderne, beaucoup de *b* ont pris la place d'anciens *v*. En lithuanien, le *v* du sanscrit *iva* «comme» s'est changé en *p*[2].

La conjonction sanscrite यदि *yádi* «si» est composée du thème *ya* et d'un suffixe *di* qui est probablement un amollissement pour *ti* (comparez इति *í-ti* «ainsi», अति *á-ti* «au-dessus»). Nous avons vu plus haut que ce même suffixe *ti* se change en धि *d'i* dans *á-d'i* «sur, vers». Le prâcrit जइ *gai* (§ 19) a complétement rejeté la dentale, et il en est de même pour le lithuanien *jey* (*jei*).

Nous sommes, pour ainsi dire, amenés de la sorte au grec *εἰ*, dont la parenté avec notre thème relatif me paraît aujourd'hui à peu près hors de

désigne à tort ces thèmes pronominaux comme des adverbes de lieu. — Le gothique *iba*, en se combinant avec la particule négative *ni*, prend le même sens que *j-aba;* on a donc *niba* (pour *ni-iba*, comme *nist* «il n'est pas» pour *ni ist*), qui signifie «si... ne... pas». De même, en sanscrit, la particule *it* prend le sens de «nisi» en se combinant avec *na* (§ 360).

[1] Je dis *ba* et non *aba*, car le premier *a* appartient au thème adjectif: c'est pour cette raison que les thèmes en *u* font *uba* et non *v-aba;* quant aux thèmes en *ja*, la plupart suppriment leur voyelle finale et font *i-ba*, au lieu de *ja-ba*. Exemples: *fróda-ba* «d'une façon intelligente», venant de *fróda* (nominatif *fróths*); *hardu-ba* «durement», venant de *hardu; andaugi-ba* «publiquement», venant, comme je crois, du thème substantif *andaugja* (nominatif *andaugi*) «visage». Nous trouvons la forme pleine en *ja* dans *gabaurja-ba* «volontiers».

[2] Comparez § 359. Le changement du *v* en *p*, opéré par le lithuanien, nous permet d'expliquer les adverbes pronominaux finissant en *ipō* ou *ip*. Je les rapporte au sanscrit इव *iva*, qui également est toujours placé après le mot qu'il détermine (तद् इव *tad iva* «comme cela»). Comparez, en lithuanien, *taipō* ou *taip* «ainsi» (littéralement «comme ceci»), pour *ta* + *ipō; kaipō* ou *kaip* «comment?»; *kitaipō, kitaip*, et *àntraipō, àntraip* «autrement». On pourrait aussi diviser les adverbes en question de cette autre manière: *tai-pō, kai-pō*. Il faudrait alors considérer *taí, kaí* comme des neutres (§ 157), et supposer que l'*i* de *iva* s'est perdu en lithuanien. Mais je préfère la première explication, qui peut s'appliquer aussi au gothique *hvaiva* «comment?» (pour *hva* + *iva*). Ici le gothique n'aurait pas opéré le changement du *v* en *b*.

doute : le seul fait qui pourrait soulever quelque difficulté, c'est la disparition de la semi-voyelle initiale; mais nous avons déjà dû admettre la même suppression quand nous avons rapproché le védique युष्मे *yušmé* «vous» de l'éolien ὔμμες. En ce qui concerne la perte de la dentale, on peut comparer le grec φέρει = sanscrit *bárati* «il porte».

§ 384. Particules dérivées du thème *ya*, en gothique, en lithuanien et en latin.

Un autre dérivé du thème relatif *ya*, en gothique, c'est la particule *jau*, qui a le sens interrogatif de la particule latine *an*[1]. Je regarde *jau* comme le très-proche parent de *jaba*[2]. On vient de voir (§ 383, remarque) que *jaba* est pour *java;* je suppose que *java* s'est contracté en *jau*, comme le thème *thiva* «valet» a donné le nominatif *thius* et l'accusatif *thiu*. Mais si l'on ne veut pas reporter la formation de *jau* jusqu'à l'époque où l'on disait encore *java*, je rapprocherai le latin *aufugio*, *aufero*, pour *abfugio*, *abfero*.

Le lithuanien possède aussi une particule *jau* qui est de même origine que le mot gothique, au moins en ce qui concerne le thème; elle signifie «déjà», littéralement «en ce [temps]», et elle rappelle, par conséquent, le latin *jam* (§ 361). Peut-être l'*u* de la forme lithuanienne provient-il de la nasale (§ 18); *jam* et *jau* n'en seraient alors que plus rapprochés : *jam* serait à *jau* ce que le sanscrit *ábûvam* (aoriste) est au lithuanien *buwaú* «j'étais».

Au latin *jam* et au lithuanien *jau* vient s'associer encore le gothique *ju* «maintenant, déjà», dont l'*u* est sorti d'un ancien *a*, comme celui de la particule *nu* «maintenant» (§ 370). Combiné avec *than*, il donne l'adverbe *juthan* «déjà». Ce fait nous fournit une preuve nouvelle que *ju* n'a aucun rapport avec le sanscrit द्यु *dyu* «jour», car il faudrait alors que le pronom démonstratif

[1] En sanscrit, *yádi* signifie tantôt «si», tantôt «an».

[2] On a, de même, en lithuanien, *taip* «ainsi» à côté de *taipô*.

fût placé le premier : au lieu de *juthan*, on aurait *thanju* ou *thaju*, comme on a, en latin *hodie*, en vieux haut-allemand *hiutu*, en sanscrit अद्य *a-dyá*, et, en grec, *σήμερον*.

§ 385. Particules affirmatives dérivées du thème *ya*, en gothique.

Pour épuiser, en gothique, les restes du thème relatif sanscrit, il nous faut encore mentionner les particules affirmatives *ja*, *jai* (§ 371) et le copulatif *jah* «et, aussi».

La forme *ja* peut être considérée comme un neutre analogue à l'interrogatif *hva* «quoi?» et, comme lui, dénué de flexion. La forme plus usitée *jai* est sortie de *ja*; nous avons déjà vu (§ 158) que l'*a*, en sanscrit, a également une propension à se changer en diphthongue par l'adjonction d'un *i*. *Jai* acquiert de la sorte une apparence de flexion qui le fait ressembler au seul neutre pronominal qui existe en lithuanien, savoir *tai*.

Le *h* final de la particule copulative *jah* est identique avec le *que* latin et avec le च *ća* sanscrit : toutes ces enclitiques viennent du thème interrogatif *ka*, que nous allons examiner de plus près dans les paragraphes suivants.

THÈME PRONOMINAL *KA*.

§ 386. Le thème interrogatif *ka*, en sanscrit, en zend et en lithuanien.

Il y a, en sanscrit, trois thèmes interrogatifs, *ka*, *ku*, *ki*, contenant chacun une autre des trois voyelles fondamentales. Les deux derniers peuvent être considérés comme des affaiblissements du thème *ka*, qui est le plus usité. Nous les examinerons successivement, en commençant par le thème qui a la voyelle la plus pesante (§ 6 et suiv.).

De क *ka* dérive toute la déclinaison masculine et neutre, à l'exception du nominatif-accusatif singulier neutre किम् *kim*. Mais le neutre *kat*, qui, dans le sanscrit classique, n'est plus em-

ployé comme mot isolé, et auquel se rapporte la forme latine *quod*, n'est pas difficile à reconnaître dans la particule interrogative कच्चित् *kać-ćit* (par euphonie, pour *kat-ćit*); on le retrouve aussi comme préfixe dans des expressions telles que कदध्वन् *kad-advan* [1] «un mauvais chemin», littéralement «quel chemin!». Il y a encore d'autres expressions interrogatives qu'on met de la sorte à la tête d'un composé, pour donner une idée fâcheuse ou méprisable d'une personne ou d'une chose; j'ai déjà attiré ailleurs l'attention sur ce fait [2] : ma conjecture à l'égard de *kat* s'est trouvée complétement vérifiée depuis par le zend, où *kaḍ* est le neutre ordinaire de l'interrogatif [3]. Du thème masculin-neutre *ka* vient, en sanscrit et en zend, le thème féminin *kâ*, qui est dépourvu de flexion au nominatif singulier (§ 137).

Parmi les langues de l'Europe, c'est le lithuanien qui se rapproche le plus du sanscrit et du zend, car le nominatif masculin *kas*, en lithuanien, est absolument identique au कस् *kas* sanscrit; il est même mieux conservé, car son *s* se maintient invariablement dans toutes les positions, au lieu que le *kas* sanscrit devient *kaḥ*, *kô* ou *ka*, selon la nature de la lettre initiale du mot qui suit ou selon qu'il est placé devant une pause [4].

§ 387. Le thème *ka*, en grec et en latin.

En regard du thème interrogatif *ka* que nous trouvons en

[1] *Kad*, par euphonie pour *kat* (§ 93ª).

[2] Annonces savantes de Göttingue, 1821, p. 352. Wilson rattache, au contraire, d'après les grammairiens indiens, la particule interrogative *kaććit*, ainsi que *kad-advan* et les composés analogues, à un mot *kat* pour *kut* «mauvais». Il semble que le rapport des préfixes *kat* et *ku* avec le thème interrogatif ait entièrement échappé aux grammairiens de l'Inde.

[3] On trouve aussi *kat*, dans le dialecte védique, comme interrogatif neutre; mais alors il est toujours pris substantivement. Il est usité, en outre, comme particule interrogative, au lieu des formes ordinaires *kim* et *kaććit*.

[4] Voyez § 11. Sur le nominatif zend *kaś* en combinaison avec *nâ* «homme» ou avec le pronom de la deuxième personne, voyez § 135, remarque 3.

sanscrit, en zend et en lithuanien, nous devons nous attendre à trouver en grec un thème *κο* (§ 116) : *κο* s'est conservé, en effet, dans le dialecte ionien; mais, par le changement si fréquent de la gutturale en labiale, *κο*, dans la langue ordinaire, est devenu *ϖο*. Comme thème déclinable, *κο* ou *ϖο* a été remplacé par *τίς*; mais il en reste des adverbes et des pronoms dérivés, tels que *κότε*, *ϖότε*, *κῶς*, *ϖῶς*, *κότερος*, *ϖότερος* (comparez कतरस् *katará-s* «lequel des deux?»), *κόσος*, *ϖόσος*, *κοῖος*, *ϖοῖος*, qui attestent suffisamment la présence d'un ancien pronom *κός*, *κή*, *κό*.

C'est au même thème que se rapportent, en latin, les cas du pronom interrogatif et relatif qui appartiennent à la seconde déclinaison, à savoir : *quod* (= védique *kat*, zend [zend] *kaḍ*), *quô*, et, au pluriel, *quî*, *quôrum*, *quôs*. Quant à l'*æ* que nous avons au pluriel neutre et au nominatif singulier féminin, je le regarde comme un affaiblissement de l'*â* long qui se trouvait primitivement dans ces deux formes (§§ 231 et 118); c'est ainsi qu'en sanscrit les thèmes féminins en *â* changent, au vocatif singulier, cette voyelle en *ê* = *ai* (§ 205), et qu'en beaucoup d'autres endroits la grammaire sanscrite nous présente *ê* comme le remplaçant de l'*â*.

A l'accusatif pluriel féminin, le latin *quâs* est presque identique avec le sanscrit *kâs*, et, au génitif, *quâ-rum* représente parfaitement *kấ-sâm*.

Sur la déclinaison toute semblable de *hæ-c*, voyez § 394.

§ 388. Le thème *ka*, dans les langues germaniques et slaves.

En gothique, la loi de substitution des consonnes exigeait le changement de la ténue en aspirée : le *k* du thème interrogatif est donc devenu un *h*, et un *v* euphonique est venu se placer à son côté (§ 86, 1); du groupe *hv*, le *v* seul est demeuré dans l'allemand moderne *wer* «qui?». Le nominatif masculin, en go-

thique, est *hva-s;* c'est, grâce à son monosyllabisme, la seule forme qui ait gardé, dans cette langue, l'*a* du thème devant le signe casuel (§ 135). Pour la même raison, le nominatif singulier féminin *hvô* (= sanscrit *kâ*) a gardé la longue primitive (§ 118)[1]. Le neutre *hva* a perdu son signe casuel. Le signe du neutre s'est maintenu, au contraire, dans l'ancien saxon *huat* (*hvat*) et dans le vieux haut-allemand *huaz;* il faut considérer ces formes comme des restes de *huata, huaza :* grâce à l'*a* final qui, à une époque plus ancienne, avait été adjoint à la dentale, celle-ci a pu être conservée[2]. Le vrai thème masculin-neutre[3], en ancien saxon et en vieux haut-allemand, est *huia* = *hwia* ou *hwja;* de là, en ancien saxon, le nominatif singulier masculin *huie,* l'accusatif *huën,* le datif *huëmu,* le génitif *huës;* en vieux haut-allemand, *huër, huën* (*huënan*), *huëmu, huës,* instrumental *huiu* (§ 160). Le pronom annexe qui s'adjoint aux adjectifs forts (§ 287 et suiv.) est venu s'ajouter ici au pronom.

L'ancien slave peut décliner le pronom interrogatif de deux manières : d'après *tŭ, ta, to* (§ 349), ou en combinaison avec le pronom annexe des adjectifs déterminés (§ 284). Décliné de cette dernière façon, il fait au nominatif кꙑи *kŭ-j,* каꙗ *ka-ja,* коѥ *ko-je*[4]; décliné seul, il fait *kŭ*[5], *ka, ko.*

§ 389. Le thème interrogatif *ku* et ses dérivés, en sanscrit, en zend et en latin.

Nous passons au thème interrogatif कु *ku,* qui est, comme nous l'avons dit (§ 386), l'une des formes secondaires de *ka.*

[1] Il en est de même pour *sô* = sanscrit *sâ.*

[2] Voyez §§ 86, 2[b], et 155.

[3] C'est-à-dire le thème déclinable. — Tr.

[4] Voyez la déclinaison complète dans Miklosich, Théorie des formes, 2e édition, page 70.

[5] *Kŭ* n'est usité qu'en combinaison avec le thème démonstratif annexe *to* (къто *kŭ-to*); mais la signification reste la même.

A *ku* se rattachent les adverbes *kú-tra* «où?», *kú-tas* «d'où?», *kú-ha* «où?»[1] et peut-être aussi *kvà* «où?»[2]. En zend, nous avons *kuira* «où?», *kva* «où?» et *kuia* «comment?». Ce dernier ferait supposer en sanscrit un adverbe *kuiâ* (§ 425); mais le terme usité dans le sens de «comment?» est कथम् *katám*.

Ku est aussi employé en sanscrit comme préfixe, dans un sens péjoratif; exemple : कुतनु *kutanu* «ayant un corps contrefait», littéralement «ayant quel corps»; c'est un surnom du génie Kouvéra. En zend, on trouve aussi *ku* comme préfixe devant des verbes; il signifie alors «quelqu'un» et il sert à donner plus de force à la négation [zend] *nôid*, dont le verbe est accompagné. C'est ainsi que nous lisons au commencement du Vendidad : [zend] [zend] *nôid kudad* «non quisquam creavit» (pour «creasset»).

En latin, on pourrait rattacher au thème *ku* le génitif *cu-jus* et le datif *cu-i*, qui appartiennent en quelque sorte à la quatrième déclinaison, de même que les formes archaïques *quojus*, *quoi*, venant du thème *quŏ* = क *ka*, appartiennent à la seconde. Il ne serait donc pas nécessaire de regarder *cujus* et *cui* comme des altérations pour *quo-jus*, *quo-i*, puisque le thème *cu*, ainsi qu'il ressort du sanscrit et du zend, est aussi bien usité que le thème *quŏ*. *Cujus*, *cui*, *cujas* ou *cujatis* pourraient en être sortis et avoir coexisté à côté de *quojus*, *quoi*, *quojas*, comme *quid*, venant du thème *qui*, existe à côté de *quod*, venant de *quŏ*. Mais si l'on considère qu'en sanscrit toute la déclinaison du pronom interrogatif, à l'exception de la seule forme *kim*, vient du thème *ka* (= latin *quŏ*); si l'on observe que toute la déclinaison lithuanienne vient de *ka* et toute la déclinaison gothique de *hva*; si l'on prend garde enfin que le thème कु *ku* n'a laissé dans les langues de l'Europe aucun rejeton incontestable, il paraîtra

[1] Usité seulement dans le dialecte védique.

[2] Si nous supposons que *kva* se divise en *ku-a*, et non en *k'-va*.

plus vraisemblable de supposer que *cujus*, *cui* proviennent de *quojus*, *quoi*, par la suppression de l'*o* et le changement du *v* en *u*[1]. Il existe, en sanscrit, des exemples nombreux de la syllabe *va* contractée en *u*[2], et même en latin nous voyons *quatio* devenir *cutio* (*concutio*), et *loquor*, *sequor*[3] faire *locutus*, *secutus*.

On ne peut douter que le latin *uter* et les autres expressions interrogatives et relatives commençant par *u* (*ubi*, *unde*, *uti*, *ut*) n'aient perdu une gutturale initiale. Il existe d'autres exemples d'une suppression de ce genre : ainsi *amo* répond au sanscrit कामयामि *kâmáyâmi* «j'aime», et *nosco*, *nascor* sont pour *gnosco*, *gnascor*. La forme plus complète *cubi*, *cunde* s'est conservée dans les composés *ali-cubi*, *ali-cunde*[4]. Les adverbes *unquam*, *usquam*, *uspiam*, *usque* ont éprouvé la même mutilation. Tous ces mots renferment le pronom interrogatif. Il est vrai qu'ils ont cessé d'être eux-mêmes des interrogatifs; mais il en est de même pour *quisquam*, *quispiam* et *quisque*; on verra plus loin (§ 394) que c'est le second membre du composé qui est cause de ce changement de signification. Par la mutilation de la syllabe *cu* (venant de *quŏ*) en *u*, *uter* et les autres mots précités rappellent ce qui est arrivé en allemand pour le pronom interrogatif *wer*, lequel a perdu la consonne initiale et n'a conservé que l'élément euphonique qui était venu s'y adjoindre (§ 86, 1). On pourrait soutenir, il est vrai, que l'*u* de *uter* et des autres expressions interrogatives commençant par *u* n'a rien de commun avec le *v* euphonique du thème *quŏ*, mais qu'il est un affaiblissement de

[1] Je m'écarte sur ce point de l'opinion que j'avais exprimée autrefois dans mon mémoire De l'influence des pronoms sur la formation des mots, p. 3.

[2] Ainsi *vać* «parler» fait au participe passé *uktá*.

[3] Racine sanscrite *sać* «suivre».

[4] Je ne crois pas qu'il faille diviser ainsi : *alic-ubi*, *alic-unde*, et admettre comme premier membre du composé le mot *aliqui*. Les adverbes en question renferment simplement le mot *ali* (forme mutilée pour *aliŏ*), qui est aussi le premier membre du composé *ali-quis*.

l'*a* primitif de क *ka*; que, par exemple, *uter* est une altération de कतरस् *kataràs*, le *k* s'étant perdu et l'*a* changé en *u*. Mais s'il n'est pas rare de voir un *a* indien représenté en latin par un *u*, cela n'a pourtant lieu ordinairement que devant des liquides ou devant un *s* final; le अ *a* de कतरस् *katarà-s*, suivant les lois phoniques du latin, serait resté *a*, ou plus vraisemblablement se serait changé en *ŏ*, comme dans *κότερος*, ou bien encore il serait devenu *ĕ* ou *ĭ*.

§ 390. Le thème interrogatif *ki*.

Le thème interrogatif कि *ki* est plus riche en dérivés que le précédent, en sanscrit aussi bien que dans les autres langues indo-européennes. C'est de ce thème que vient le nominatif-accusatif neutre *kim* «quoi?» dont il a déjà été plusieurs fois question. Le thème *ki* offre, en effet, cette particularité unique, qu'il prend un *m* au nominatif-accusatif neutre, au lieu que les autres neutres en *i* présentent leur thème à l'état nu, le *m* restant réservé aux seuls thèmes substantifs et adjectifs en *a* (§ 152). On devait donc s'attendre à avoir une forme *ki* ou, d'après la déclinaison pronominale, कित् *kit*. Cette dernière forme a dû exister dans le principe; on n'en peut guère douter, si l'on rapproche les neutres इत् *it* et चित् *ćit*[1], ainsi que le zend [illegible] *ćiḍ*[2] et le latin *quid*. Dans le dialecte védique, il y a aussi un nominatif masculin *kis*, qui est l'analogue du latin *quis*; mais l'expression védique n'est employée qu'en composition avec les particules négatives *na* et *mâ* : *na-kis* signifie «nemo», littéralement «non aliquis»; quant à *mâ-kis* (en zend *mâ-ćis*, voyez § 399), il a le sens prohibitif «ne quis»[3].

[1] Voyez § 154.

[2] Nous trouvons *ćiḍ* employé avec le sens du neutre *kaḍ* dans cette phrase du Vendidad-Sâdé (manuscrit lithographié, p. 80) : [illegible] *ćiḍ avaḍ vaćô* «quel [est] ce mot?».

[3] Dans le dialecte védique, le sens propre de *kis* «quelqu'un» se perd après la

§ 391. Dérivés du thème *ki*. — *Ki* changé en *ḥi*.

Parmi les dérivés du thème interrogatif *ki*, nous citerons *kîdṛśa* «cui similis?»[1]; *kiyat* «quotus», dans les cas forts *kiyant* (nominatif masculin *kiyân*, accusatif *kiyantam*).

On peut encore rapporter au thème *ki* la particule *ḥi* «car», par une substitution de ह *ḥ* à *k* dont nous avons un exemple dans *ḥrd* «cœur» et *ḥṛdáya* (même sens) = latin *cor*, grec κῆρ et καρδία. Le passage du sens interrogatif au sens démonstratif est le même que dans le grec γάρ, qui est l'analogue, quant à la formation, du gothique *hvar*, *thar* et du sanscrit *kár-ḥi* (§ 381)[2]. Le *ḥi* sanscrit se retrouve peut-être encore dans ह्यस् *ḥyas* «hier», que je crois devoir décomposer en *ḥi* + *as*, littéralement «ce jour-là». En effet, s'il est encore possible de démêler les éléments constitutifs des mots qui signifient «hier, aujourd'hui, demain», on doit s'attendre à y trouver, d'une part, des pronoms et, de l'autre, des désignations du jour. Je suppose donc que le *as* de *ḥy-as* est un reste très-amoindri de *divas* «jour», de même que, dans le mot allemand *heuer* «cette année»[3], la syllabe *er* nous cache le mot *jahr* (gothique *jêr*) «année» (en zend *yârĕ*, même

particule prohibitive *mâ*; il en résulte que *mâ-kis* ne signifie rien de plus que *mâ* employé tout seul. Exemples: *mâkir nô duritâya dâyîh* (Rig-véda, *maṇḍala* I, hymne 147, vers 5) «ne nous tiens pas dans le malheur» (racine धि «tenir»). La phrase équivaut à : *mâ nô duritâya dâyîh*. *Kis* se rapporte ici au mot «tu» renfermé dans le verbe, et l'on pourrait traduire littéralement : «tu aliquis» ou «iste tu» (comparez le sanscrit *sa tvam* «iste tu»). Il n'y a donc pas, selon moi, de raison pour admettre, comme le fait Benfey dans son Glossaire du Sâma-véda (p. 46), un adverbe *kir*, dont le *r* serait le reste du suffixe locatif *tra*.

[1] Voyez § 415.

[2] Δέ et δεῖνα nous ont déjà présenté des exemples de l'amollissement de la ténue en moyenne (§§ 350 et 376).

[3] Comparez le moyen haut-allemand *hiure* pour *hiu-jâru*. Rapprochez aussi le latin *hornus*, qu'il faut décomposer en *h'-or-nus* ou peut-être en *ho-r-nus*. Voyez § 396.

sens). Dans le grec *χθές*, le χ tient la place du ह *ḥ* sanscrit; le θ est une addition purement phonétique (§ 16). Dans *heri*, venant de *hesi* (comparez *hes-ternus*, en sanscrit *ḥyas-tana-s*), on reconnaît plus aisément l'élément démonstratif, à cause de la présence, en latin, du pronom *hi-c*. L'allemand *gestern* «hier», en gothique *gistra*[1], a un *g* au lieu de l'ancienne aspirée, en vertu de la loi de substitution des consonnes.

§ 392. Adverbes de temps renfermant le thème interrogatif.

On vient de voir que l'adverbe *ḥy-as* «hier» peut s'expliquer comme venant du thème interrogatif *ki* (altéré en *ḥi*) et de *as*. débris du mot *divas* «jour». L'adverbe *śvas*, qui veut dire «demain», a conservé le mot *divas* sous une forme plus complète, si nous avons raison de le décomposer en *ś-vas*. On sait que श *ś* tient d'ordinaire la place de la gutturale ténue (§ 21ᵃ); *ś-vas* est donc pour *k-vas*. La ténue s'est conservée dans le latin *crâs* (§ 20). Nous pouvons regarder le *ś* initial de *śvas* comme le reste du thème *ka*, *ki* ou *ku*, avec suppression de la voyelle et changement du sens interrogatif en sens démonstratif. Le mot *śvas* signifiera par conséquent «ce jour-là» (le pronom marquant ici la direction en avant); *vas*, pour *divas*, sera un accusatif neutre, comme *dyus* dans les adverbes *pûrvê-dyus* «hier» (littéralement «le jour d'avant»), *parê-dyus* «demain» (littéralement «le jour d'après»)[2].

On pourrait aussi décomposer *śvas* en *śv-as* et reconnaître dans la première partie le thème *ku* (§ 389), avec le change-

[1] Si l'on fait abstraction de la syllabe dérivative *tra*, la syllabe initiale *gis* représente assez bien le sanscrit *ḥyas*. On trouve *gistra-dagis* dans Ulfilas (Matthieu, VI, 30); mais il y signifie «demain». [C'est probablement une erreur du traducteur gothique. — Tr.]

[2] Voyez § 352. Les grammairiens indiens admettent pour ces formations un suffixe dérivatif *êdyus*, qu'ils n'expliquent pas autrement.

ment obligé de l'*u* en *v* et l'affaiblissement du *k* en *ś*[1]. L'accord qui existe entre le sanscrit *śvas* et le latin *crâs* prouve que la mutilation de ce mot composé appartient à la période la plus ancienne de notre famille de langues; mais il est singulier qu'il ne se soit conservé dans aucun autre idiome européen, tandis que pour l'expression «hier» il y a concordance évidente entre le sanscrit, le grec, le latin et les idiomes germaniques.

Pour montrer combien les adverbes de temps sont sujets à se contracter, par suite de leur fréquent emploi, au point que les éléments dont ils sont composés deviennent presque méconnaissables, je mentionnerai encore ici l'adverbe *parut* «dans la dernière année», littéralement «dans l'autre année». On reconnaît aisément *pára* comme premier membre du composé; il reste *ut*, qui désigne «l'année», et qui est une contraction pour *vat*, lequel est lui-même pour *vatsá*. Pott[2] en rapproche, non sans raison, le grec πέρυσι, dont le σ, s'il n'est pas une altération pour un τ, représente le *s* de *vatsá;* l'albanais σι-vjετ «cette année»[3] a, au contraire, perdu la sifflante et conservé le τ.

La désignation de l'année est plus difficile à distinguer dans le sanscrit *parâri.* Je crois que cette expression adverbiale, qui signifie «dans l'antépénultième année», est pour *para-ari* ou *para-âri;* l'année se dit en zend *yârĕ* (thème *yâr*), et je suppose que c'est ce terme, privé de son *y* initial, qui est renfermé dans *parâri* (pour *para-yâri*); l'*i* final est le signe du locatif. Ce mot, après tout, ne présente pas une contraction plus forte que le vieux haut-allemand *hiu-ru* «dans cette année»[4], pour *hiu-jâru* (§§ 391 et 396).

[1] Cet affaiblissement s'expliquerait par la surcharge résultant de la composition et par le fréquent emploi du mot.

[2] Recherches étymologiques (1re édition), p. 108.

[3] Comparez § 345.

[4] En allemand moderne, *heuer*.

§ 393. Dérivés du thème *ki*, en zend et en latin.

En zend, le thème *ki* a donné le neutre *ćid*, qui n'est pas autre chose que *ki-d*, dont le *k* s'est affaibli en *ć* (§ 390). Nous avons, en outre, *kaya*, qui est un nominatif pluriel masculin, avec gouna de l'*i* radical [1].

En latin, le thème *ki* a donné l'adverbe *qui-a*, qui est un ancien pluriel neutre [2]. Nous avons, en outre, le pluriel masculin *quês* (archaïque) [3], le génitif pluriel *qui-um* [4] et enfin l'adverbe *quî*, au moins là où il exprime la relation de l'ablatif [5].

Nous allons montrer (§ 394) que le pronom latin *hic* suit partout l'analogie de *qui*, avec lequel il est étroitement apparenté. Mais il ne faudrait pas appliquer à l'adverbe *hi-c* «ici» ce que nous venons de dire de l'adverbe *quî*. Tandis que *quî* est un ancien ablatif, *hi-c* est un locatif quant au sens et un datif quant à la forme [6]. *Hi-c* est pour *hoi-c*, comme *illî*, *istî* sont pour *illoi*, *istoi* (§ 177), et *illî-c*, *istî-c* pour *illoi-c*, *istoi-c*.

Dans les nominatifs *illi-c*, *isti-c*, le second *i* est probablement un affaiblissement pour un ancien *o*, *u* ou *e* = sanscrit *a*.

[1] Comparez les nominatifs zends comme *yâtav-a*, venant de *yâtu* (§ 232). Toutefois, j'ai conçu quelques doutes sur l'explication de *kaya*, depuis que j'ai vu dans les Védas le génitif *kâyasya* d'un thème interrogatif *kâya* (Rig-véda, I, 27, 8). — On rencontre encore dans les manuscrits zends une forme *kya*, qui est peut-être un pluriel neutre sans gouna. Il serait formé comme les neutres grecs *τρί-α*, *ἴδρι-α*, les neutres latins *tri-a*, *mari-a*, et les neutres gothiques *thrij-a* «trois» (par euphonie pour *thri-a*), *ij-a* «ils» (venant du thème *i* «il»). Mais ce qui me rend la forme zende *kya* suspecte, c'est qu'on s'attendrait à avoir *ḱya* (§ 47).

[2] Max Schmidt, *De pronomine græco et latino*, p. 34.

[3] Voyez § 228 b. La forme correspondante, en sanscrit, serait *kayas*.

[4] Plaute, *Trinummus*, II, 4, 133.

[5] Ou de l'instrumental, ce qui revient au même, puisque l'ablatif, en latin, cumule toujours les fonctions de l'instrumental.

[6] Le datif et le locatif, en latin, sont souvent confondus : ainsi les adverbes de lieu *i-bî*, *u-bî* ont la désinence du datif (comparez *ti-bî* = sanscrit *tú-bhyam* «à toi»).

§ 394. Dérivés du thème *ki*, en latin : le pronom *hic*. — Changement du sens interrogatif en sens démonstratif.

Le pronom *hic* est, par son origine, identique avec *quis*, *qui* : on n'en saurait douter, quand on voit qu'il participe à la déclinaison mixte de *quis*, *qui*[1], et que toutes les particularités et anomalies de l'un se retrouvent chez l'autre. Nous citerons seulement le féminin *hæ-c*, ainsi que le pluriel neutre de même forme (§ 387). Il est vrai qu'il n'y a pas, à côté de *hæ-c*, une forme féminine secondaire *hă-c*, pour faire le pendant de *aliqua*, *siqua*, etc. mais cela vient de ce que *hæc* n'est pas employé comme dernier membre d'un mot composé. En effet, l'amincissement de *quæ* en *quă* résulte de la surcharge produite par la composition; *si quis*, *ne quis*, quoique dans l'écriture on les puisse détacher l'un de l'autre et que dans le discours on les sépare quelquefois par un mot, n'en forment pas moins, quand ils sont l'un près de l'autre, un véritable composé analogue au sanscrit *mâkis*, *nákis* (§ 390) et au zend [zend] *mâćis*, [zend] *naićis*.

La substitution de l'aspirée à la ténue, dans *hi-c*, est contraire aux lois phoniques ordinaires du latin[2]. Mais on peut croire que le *c* qui est venu s'ajouter à la fin du pronom n'est pas étranger à cette modification, si l'on considère que *ci-s* et *ci-tra* ont conservé leur *c* initial, quoiqu'ils aient également le sens démonstratif et soient dérivés aussi du thème *ki*[3]. On con-

[1] On vient de voir (§§ 387, 389, 390) que *quis* emprunte ses cas à deux et peut-être à trois thèmes différents. Le même fait a lieu pour *hi-c* : rapprochez, par exemple, *hi-c* de *qui*, *hujus* de *cujus*, *hos* de *quos*. — Tr.

[2] On a eu plus haut (§ 391) un exemple du même fait, en sanscrit, pour la particule *hi* dérivée du même thème interrogatif *ki*.

[3] *Ci-tra* est formé comme *ul-tra*, qui vient de *ille*, *olle*, avec suppression de *le*. *Ci-s* est formé comme *ul-s*, dont le *s* est peut-être de même origine que le suffixe locatif *θι* en grec (*πό-θι* etc.). On peut comparer, à ce sujet, le rapport de

çoit sans peine que *cic*, *cæc*, *coc* aient paru désagréables à l'oreille; c'est pour une raison analogue que le sanscrit, au lieu de redoubler les gutturales, met des palatales dans la syllabe réduplicative. Nous avons, par exemple, *ćakâra* «il fit» au lieu de *kakâra*; *ǵaḥi* «tue» au lieu de *haḥi* (racine हन् *han*).

Le *c* final de *hi-c* est un reste de la syllabe *ce*, qui se trouve, par conséquent, combinée avec elle-même dans *hicce*; cette syllabe *ce*, qui devient *pe* dans *quip-pe* (pour *quid-pe*), est une autre forme de *que*, dont elle ne diffère que par l'absence de la lettre purement euphonique *v*. Or, les syllabes *que*, *pe*, *quam*, *piam*, quoiqu'elles soient elles-mêmes d'origine interrogative, ont pour propriété de dépouiller de sa valeur interrogative le pronom *quis* auquel elles viennent se joindre; il en est de même pour le *c* de *hic*, lequel devrait se trouver à tous les cas de ce pronom et s'y trouvait peut-être à l'origine. Au neutre *hoc*, le signe casuel a été sacrifié, évidemment parce que *hodc* était d'une prononciation trop dure.

§ 395. Dérivés du thème interrogatif, en gothique. — L'enclitique *uh*.

De même que le *c* de *hic*, *hæc*, *hoc*, la syllabe enclitique *uh* a pour effet, en gothique, de supprimer le sens interrogatif du pronom auquel elle est jointe. Cette syllabe *uh*, par son origine, est identique au *c* de *hic* ou au *que* de *quisque*[1]. *Hvaṣuh* (par euphonie pour *hvasuh*, § 86, 5) signifie exactement la même chose que *quisque*, et *uh* placé après un verbe a le sens de la conjonction «et»; exemples : *gangith quithiduh* «ite diciteque» (Marc, XVI, 7), *jah bigêtun ina quêthunuh* «et invenerunt eum dixeruntque» (Jean, VI, 25). Il est probable que la force copula-

δός et de *δόθι*. On sait d'ailleurs qu'un ancien *i* bref final est presque toujours supprimé en latin.

[1] Voyez Grimm, Grammaire allemande, III, p. 23, où l'identité de *uh* et du latin *que* est expliquée pour la première fois.

tive de *jah* «et» réside principalement dans l'enclitique *uh* (mutilée en *h*), et que le thème relatif qui précède est employé simplement comme soutien de cette particule; c'est ainsi qu'en sanscrit la particule *vâ* «ou» (comparez le latin *ve*), qui doit toujours être placée après un mot, se fait précéder, quand elle doit commencer un membre de phrase, de यदि *yádi* «si» ou de अथ *áta* «alors», lesquels perdent alors leur signification propre; le même fait a lieu en latin pour *sive*. Quant à la mutilation de *uh* en *h*, elle est de règle après les mots monosyllabiques terminés par une voyelle; exemples : *hvô-h* «quæque», *sva-h* «ainsi», *ni-h* «ni»[1]. Ces trois mots ont identiquement le même sens et la même formation que les mots latins *hæ-c*, *si-c*, *ne-c*. Le gothique n'a d'ailleurs plus conscience de la présence de la particule *uh* dans ces expressions; les éléments qui les composent appartiennent à une époque trop ancienne et ils se sont trop amalgamés pour présenter encore à l'esprit une signification distincte.

Grimm[2] explique avec raison *uh* comme une métathèse pour *hu*; *hu* lui-même représente le thème interrogatif *hva* (§ 388), soit que l'*u* doive être considéré comme la vocalisation du *v*, soit qu'il y faille voir un affaiblissement de l'*a*. Mais on peut aussi arriver directement du thème primitif *ka* au gothique *uh*, sans passer par l'intermédiaire spécialement germanique *hva*; en effet, le thème *ka* a fourni une enclitique signifiant «et», que nous trouvons sous la forme *ća*[3] en sanscrit et en zend[4], sous la forme *que* en latin. Aucune de ces langues n'a gardé la conscience de la parenté de cette particule avec le thème interroga-

[1] Il faudrait excepter *nauh* «encore» et *thauh* «cependant» (§ 370), si en effet ces mots doivent être décomposés en *na-uh*, *tha-uh*, et non en *nau-h*, *thau-h*.

[2] Grammaire allemande, III, p. 33.

[3] Voyez § 370. Au sujet de *ć* pour *k*, comparez § 14.

[4] La même enclitique se trouve en ancien perse, sous la forme *čâ*, avec l'allongement obligé de l'*a* final.

tif. Nous pouvons supposer que la même enclitique s'est conservée aussi en gothique, sous la forme *hu*, devenue plus tard *uh*.

§ 396. Dérivés du thème *ki* dans les langues germaniques.

Comme représentant du thème interrogatif sanscrit *ki*, lequel en latin devient *qui*, *hi* et *ci*, nous trouvons en gothique le thème démonstratif *hi*; mais ainsi que le latin *ci*, dont il diffère seulement par la substitution obligée de l'aspirée à la ténue, il n'a laissé que peu de rejetons. Ce sont le datif *himma* et l'accusatif *hina*, ainsi que l'accusatif neutre adverbial *hita*. Toutes ces formes ne se sont conservées que dans des expressions servant à désigner le temps : *himma* et *hita* veulent dire «maintenant», *himma daga* «en ce jour, aujourd'hui», *hina dag* «ce jour». Nous avons, en outre, comme dérivés de *hi*, les adverbes *hi-drê* «ici» (avec mouvement), *hêr* «ici» (sans mouvement)[1], et *hir* renfermé dans le composé *hir-i* «viens ici» (duel *hir-jats*, pluriel *hir-jith*)[2].

C'est à l'accusatif gothique *hina* que se rapporte l'allemand moderne *hin*, qui tient la place d'une préposition dans les composés comme *hingehen* «adire», mais dont le sens primitif est «[ad] hunc» ou «[ad] illum [locum]». Au lieu du datif gothique *himma*, le vieux haut-allemand emploie l'instrumental *hiu* (§ 160),

[1] L'*ê*, dans *hêr*, est irrégulier; en ce qui concerne le *r* de *hêr* et de *hir*, comparez *thar* et *hvar* (§ 391).

[2] J'ai cru autrefois reconnaître la racine sanscrite *i* «aller» dans ce verbe, dont il n'est pas resté, en gothique, d'autres formes, et qui paraît seulement, comme on vient de le voir, aux trois nombres de la seconde personne de l'impératif, en composition avec l'adverbe *hir*. Mais je crois aujourd'hui qu'il vaut mieux l'identifier avec la racine sanscrite या *yâ*, qui veut dire également «aller». C'est au duel *hir-ja-ts* «venez tous deux ici» qu'elle paraît le plus clairement : l'*â* sanscrit a été abrégé en *a* (§ 69, 1), sans quoi nous aurions *hir-jô-ts* ou *hir-jê-ts* (§ 69, 2). Au pluriel *hir-ji-th*, l'*a* s'est affaibli, comme d'ordinaire, en *i* devant un *th* final. Au singulier, je regarde l'i de *hir*-i comme une contraction pour *ja*; comparez l'accusatif *hari* «exercitum» du thème *harja*.

qui s'est conservé dans *hiu-tu* «aujourd'hui» (pour *hiu-tagu*) et dans le moyen haut-allemand *hiure*[1] «cette année» (pour *hiu-jâru*)[2]; ce sont, en allemand moderne, *heute* et *heuer* (§ 391). Nous trouvons enfin, en composition avec *naht* «nuit», le vieux haut-allemand *hînaht* «cette nuit» (moyen haut-allemand *hînaht* et *hînte*, allemand moderne *heunt*[3]). Je regarde avec Grimm *hî* comme le reste d'un accusatif féminin *hia*, la suppression de l'*a* ayant amené, par compensation, l'allongement de l'*i*.

Il faut donc admettre qu'au féminin le thème *hi* s'est élargi en *hia*. Nous voyons de même, en gothique, le thème *i* (§ 363) faire à l'accusatif féminin *ija* (par euphonie pour *ia*). Quant au nominatif, il a dû être *hiu* (comparez *siu*, dont l'accusatif est *sia*)[4]. En anglo-saxon et en ancien frison nous observons un élargissement analogue du thème *hi*, qui signifie «il» dans ces langues. Ainsi, en ancien frison, le nominatif féminin est *hiu* «ea», l'accusatif *hia* «eam»; en anglo-saxon, les formes correspondantes sont *hēo* et *hi* (pour *hia*).

§ 397. Le thème *ki*, en arménien.

Je crois pouvoir rapporter aussi au thème interrogatif sanscrit *ki* le thème arménien *i* «qui?»[5]: je suppose que la gutturale initiale a été supprimée, comme cela est arrivé, par exemple, pour le latin *u-bi*, *unde*, *uter*[6], pour l'allemand *wer* (§ 388) et pour l'arménien անտառ *antar̄*, thème *antar̄a* «forêt» (en sans-

[1] Le moyen haut-allemand *hiure* suppose, en vieux haut-allemand, *hiuru*.

[2] Comparez aussi le latin *hornus*, qui, selon toute apparence, renferme également un pronom démonstratif accouplé au même nom de l'année dont le zend *yârĕ* nous a prouvé l'antiquité (§ 391).

[3] Pour *heint*.

[4] Voyez § 354.

[5] Ce thème n'est pas usité au nominatif singulier; le pluriel manque complétement.

[6] Voyez § 292. Comparez Petermann, Grammaire arménienne, p. 178.

crit *kântâra*). Le thème ի *i* est d'une haute importance pour l'étude de la déclinaison arménienne; en effet, comme il est monosyllabique, il a dû garder sa voyelle [1]. Le génitif est էր *ê-r*, avec gouna de l'*i* (§ 183ᵃ, 4). Peut-être, en arménien, dans la déclinaison des pronoms démonstratifs et interrogatifs, le *r* final du génitif singulier tient-il la place d'un ancien *s* [2]. On pourrait alors rapprocher les génitifs sanscrits comme *ávê-s* «de la brebis» (*ávê-r* devant une lettre sonore). L'ablatif du thème interrogatif en question a perdu, en outre, la voyelle qui suivait la gutturale initiale : il fait *mê*, et, avec la préposition *i* qui précède les ablatifs, *i mê* (§ 183ᵃ, 4). L'instrumental fait régulièrement *i-v*.

Dans l'indéclinable neutre ինչ *inč* «quoi?» [3] je reconnais une forme mutilée pour le sanscrit किंचित् *kiṅ-ćit*, par euphonie pour *kim-ćit*. Il y a cette différence qu'en sanscrit la particule enclitique *ćit* retire au mot *kim* «quoi?» sa force interrogative, pour ne laisser au composé *kiṅćit* que le sens de «aliquid», au lieu qu'en arménien la vertu interrogative subsiste. Du reste, l'enclitique *ćit*, malgré sa désinence casuelle neutre (comparez le latin *qui-d*), est considérée en sanscrit comme indéclinable : on la joint au masculin et au féminin comme au neutre (*kás-ćit*, *kā́-ćit*), et non-seulement au nominatif, mais à tous les cas.

[1] C'est ce qui est arrivé aussi pour le thème démonstratif *i* en gothique. On peut comparer avec le nominatif arménien *i* (que nous restituons par hypothèse) et avec l'accusatif réellement employé *z-i* (§ 237, 3) le gothique *i-s*, *i-na*. Au datif, nous avons en arménien *i-m*, en gothique *i-mma* (vieux haut-allemand *i-mu*). Rapprochez aussi les formes gothiques *hi-na* «eum», *hi-mma* «ei» qui sont parentes, non-seulement par la flexion, mais encore par le thème.

[2] Voyez §§ 188 et 372, 3. Si cette hypothèse était fondée, le génitif *êr* aurait éprouvé le même changement que la troisième personne de l'imparfait էր *êr* «il était», que nous avons rapprochée du védique *ás*, du zend *âs* et du dorien ἦς (§ 183ᵇ, 2). Comparez aussi la deuxième personne էիր *êir* avec le sanscrit *ā́sis* (devant une lettre sonore *ā́sīr*).

[3] Petermann, Grammaire arménienne, p. 179. Cette forme est unique en son genre.

§ 398. Le thème interrogatif *ka*, en arménien.

Il est extrêmement probable que ո *o* « qui » a également perdu une gutturale initiale, et qu'il est pour une ancienne forme *ko*[1]. La déclinaison de ce pronom s'est conservée en entier, à l'exception de l'instrumental singulier et pluriel. Toutefois, la plupart des cas ont pour thème ու *u* ou ոյ *ui* : de ու *u* viennent le datif *u-m*, l'ablatif *u-mê* (avec la préposition, *ĥ-u-mê*) ou, avec deux *m*, *u-mmê*[2]; de ոյ *ui* viennent le génitif *ui-r* et le pluriel tout entier : nominatif *ui-ḱ*, accusatif *ṣ-ui-s*, ablatif-génitif *ui-ż*. Mais d'où provient le thème ոյ *ui?* Je crois pouvoir le rapporter au thème védique *kâya*, qui ne nous a été conservé qu'au génitif *kâya-sya*, mais qui a dû avoir à l'origine sa déclinaison complète[3]. Je ne pense pas que pour le thème *u* (venant de *ku* ou *ḱu*) il faille recourir en sanscrit au thème secondaire *ku* (§ 389); l'*u* a pu sortir d'un ancien *a*, comme dans *waraṣu* « sanglier » = sanscrit *varâha*[4]. Au lieu d'un *u*, nous trouvons un *o* au nominatif singulier et à l'accusatif (ո *o*, զո *ṣ-o*), ce qui fait rentrer en quelque sorte ces deux cas dans la troisième déclinaison de Petermann (*mard* « homme », du thème *mardo*), avec cette seule différence que le thème interrogatif, étant monosyllabique, ne peut supprimer sa voyelle finale.

Il est difficile de dire quelque chose de plausible sur le վ *w* des formes secondaires ով *ow*, զով *ṣ-ow*, qu'on trouve à côté

[1] ո se prononce aujourd'hui *vo* (§ 183[b], 2). Il ne faudrait pas inférer de cette prononciation une parenté spéciale avec le gothique *hva-s*, car le *v* du mot gothique doit uniquement sa présence à la gutturale qui précède (§ 86, 1), au lieu qu'en arménien un ո o initial se prononce toujours *vo*.

[2] Si le redoublement de *m* a une raison d'être étymologique, il doit s'expliquer par le groupe *sm* dont le *s* a été assimilé. Comparez les datifs gothiques *hva-mma*, *hi-mma* (§ 170).

[3] Voyez § 393.

[4] Dixième déclinaison de Schröder. Voyez ci-dessus, p. 87.

de *o*, *ȿ-o*. Ce *ȿ* ne peut être regardé comme faisant partie du thème, puisqu'on ne le rencontre à aucun autre cas. Si c'est un signe de nominatif, il faudrait rapprocher ce signe, unique en son genre, de la désinence du nominatif en zend. On sait, en effet, que les thèmes zends en *a* se terminent au nominatif en 𐬋 *ô*, lequel équivaut à *au* (§ 56 [b]).

§ 399. Enclitiques dérivées du thème interrogatif. — Les enclitiques *ćit*, *ća*, *ćana*.

On a vu plus haut (§ 390) que les composés sanscrits माकिस् *mâkis*, नकिस् *nákis* deviennent en zend 𐬨𐬁𐬗𐬌𐬱 *mâćis*, 𐬥𐬀𐬉𐬗𐬌𐬱 *naićis*; ce changement du *k* en *ć* tient probablement à ce que le *ć*, étant une lettre plus molle et plus faible que le *k*, convient mieux aux formes composées, déjà assez pesantes par elles-mêmes. La particule enclitique sanscrite *ćit* (au lieu de *kit*, § 390) s'explique de la même façon : elle est d'un usage plus étendu en zend qu'en sanscrit, et se trouve entre autres après le mot 𐬐𐬀𐬙𐬀𐬭𐬀 *katara* « uter », en sorte que nous avons un nominatif masculin 𐬐𐬀𐬙𐬀𐬭𐬀𐬱𐬗𐬌𐬛 *kataraśćid* qui correspond, pour le sens comme pour la formation, au latin *uterque* (pour *cuterque*) et au gothique *hvatharuh*. En sanscrit, comme en zend, चित् *ćit* retire sa valeur interrogative à l'expression qui précède; nous avons, par exemple, *káśćit* « quelqu'un », *kadâćit* « à quelque époque », *katháńćit* « de quelque façon », *kvàćit* « quelque part », qu'on peut comparer avec *ka-s* « qui ? », *kadâ* « quand ? », *katám* « comment ? », *kvà* « où ? ».

De même que le thème *ći* est sorti de *ki*, l'enclitique च *ća*, qui signifie « et, mais, cependant », est sortie du thème principal *ka*; il y a donc altération plus forte pour le sanscrit *ća* comparé à *ka* que pour le latin *que* comparé au thème *quŏ*. Le *ća* sanscrit, en se combinant avec *na*, forme encore une autre enclitique : चन *ćaná*; cette dernière particule s'emploie ordinairement,

sinon toujours, dans les phrases négatives, comme la particule *hun* en gothique : *na kâśćanâ* signifie «nullus», *na kadâćanâ* «nunquam», *na katânćanâ* «nullo modo». On peut donc considérer l'annexe *na* comme étant elle-même une négation et comme servant à renforcer la négation non enclitique. Ce même चन *ćanâ* nous fournit une explication satisfaisante pour le gothique *hun* : en effet, à moins que l'*u* de *hun* ne soit la vocalisation du *v* de *hva-s*, il ne peut venir que d'un ancien *a;* le changement de l'*a* en *u* peut s'expliquer soit par l'influence de la liquide qui suit, soit par la nécessité d'alléger le poids de la voyelle, à cause de la surcharge produite par la présence de l'enclitique.

§ 400. Dérivés du thème interrogatif *ki*, en vieux norrois. — Changement du sens positif en sens négatif.

Les expressions qui s'emploient d'ordinaire dans les phrases négatives finissent par se ressentir de ce voisinage, de sorte qu'elles deviennent elles-mêmes des négations, même en l'absence de la négation véritable. C'est ainsi que le mot français *rien,* même employé seul, signifie «nihil», et que le mot allemand *kein,* qui est pour le vieux haut-allemand *nih-ein* «nullus», exprime aujourd'hui une négation, quoiqu'il ait perdu précisément son élément négatif. On peut donc supposer qu'en vieux norrois les expressions qui ont un *ki* ou un *gi* enclitique [1] étaient primitivement précédées d'une particule négative; mais dans la langue telle qu'elle est venue jusqu'à nous, l'enclitique en question est négative par elle-même. On a, par exemple, *eingi* «nullus», *einskis* «nullius», *mangi* «nemo», *manskis* «neminis», *vaetki* «nihil». Je regarde cette particule comme appartenant à l'antique et nombreuse famille du thème interrogatif *ki:* si nous n'avons pas ici la substitution ordinaire de l'aspirée à la

[1] Grimm, Grammaire allemande, III, p. 33 et suiv.

ténue, cela vient sans doute de l'appui que le mot précédent a prêté à l'enclitique, qui a conservé la ténue après *s* (§ 91, 1) et l'a changée en moyenne après les voyelles et après un *n*.

§ 401. Le thème interrogatif *ki*, devenu *τι* en grec. — Les particules *τε* et *καί*.

Il reste à mentionner le pronom interrogatif grec *τίς*, *τίνος* et le pronom indéfini *τίς*, *τινός*. Je ne doute pas que tous deux ne soient de même origine et ne se rapportent aux thèmes *ki* et *ći*, lesquels, en sanscrit et en zend, n'ont pas seulement le sens interrogatif, mais quelquefois aussi le sens indéfini. En grec, l'ancien thème en *ι* s'est élargi par l'addition d'un *ν*; en ce qui concerne le *τ*, *τιν* est avec *ki*, *ći* et le latin *qui* dans le même rapport que *τέσσαρες* avec *ćatvâras* (venant de *katvâras*) et *quatuor*, ou que *πέντε* avec *pańća* (venant de *pańka*) et *quinque*. Je ne crois pas toutefois que le *τ* grec soit sorti du *ć*, mais je le regarde comme dérivé immédiatement du *k* primitif : en effet, le *ć* est postérieur à la séparation des idiomes; il n'y en a pas trace dans les langues classiques et il a seulement commencé à se montrer en italien, dans les mots où un *c* latin (= le *k* primitif) est suivi d'un *e* ou d'un *i*. Le changement de *k* en *τ* n'est pas plus difficile à admettre que le changement de *k* en *π*, que nous trouvons dans *πο* au lieu de *κο*, dans *πέμπε* au lieu de *πέγκε*. L'altération du *k* en *ć*, en sanscrit et en zend, nous aide à comprendre ce qui s'est passé en grec, puisque l'élément fondamental du *ć* (prononcez *tch*) est un *t*.

Si *τίς* est sorti de *κίς* et s'il est parent avec le latin *quis* et le sanscrit *ki-s* et *ći-t*, il faut admettre aussi la parenté de la particule *τε* avec *que* et avec le च *ća* correspondant (§ 399); la forme primitive de *τε* était donc *κε*[1].

[1] Mon ancienne conjecture sur la parenté de *τε* avec le thème de l'article se trouve

Le grec *καί* se rapporte à la particule sanscrite *cêt* «si» (= *ća* + *it*)[1], ou plutôt à la forme primitive *kait*. La suppression du *t* final était obligée (§ 86, 2[b]). A l'égard du sens, il faut remarquer que la première partie de *cêt*, à savoir *ća*, a pour signification ordinaire «et»; or, nous voyons que le composé *nêt* (= *na* + *it*), qui veut dire en sanscrit «si ... ne ... pas», a uniquement en zend (où il se trouve sous la forme *nôiḍ*) le sens de «ne ... pas», et que la forme correspondante *nei*[2], en lithuanien, a également sacrifié la signification du dernier membre du composé. Ces deux rapprochements nous aident à comprendre comment, des deux éléments renfermés dans *καί*, le premier est seul resté significatif.

§ 402. De l'accentuation du pronom *τίς* en grec.

La différence d'accentuation qui existe entre l'interrogatif *τίς*, *τίνος* et l'indéfini *τὶς*, *τινός*, vient, selon moi, de ce que l'interrogation exige une intonation plus énergique; or, elle l'est d'autant plus qu'elle est plus près du commencement du mot[3]. Tandis que *τίς* interrogatif est accentué à tous les cas sur la syllabe initiale, *τὶς* indéfini laisse tomber l'accent sur la désinence, non-seulement aux cas faibles, comme cela est de règle (§ 132, 1), mais à toutes les formes polysyllabiques. C'est d'après le même principe que les indéfinis *ποιός*, *ποσός* se distinguent des interrogatifs *ποῖος*, *πόσος*; de même encore *ποτέ* «une fois» et *πότε* «quand?».

donc écartée. (Voyez mon mémoire De l'influence des pronoms sur la formation des mots, p. 6.)

[1] Voyez § 360.

[2] Voyez § 371.

[3] Voyez Système comparatif d'accentuation, § 36.

§ 403. Dérivés du thème interrogatif, en ancien slave et en lithuanien. — Les enclitiques *ẑe* et *gi*.

Mentionnons encore la particule enclitique жє *ẑe* «mais» en ancien slave. Cette particule a le pouvoir de rendre au pronom и *i* «il» son ancienne signification relative (§ 282) : en effet, ижє *i-ẑe* signifie «qui». Peut-être *ẑe* est-il identique avec le sanscrit च *ća* «et, mais, cependant» et avec le latin *que;* dans ce cas, *ẑe* appartiendrait à la famille du thème interrogatif et aurait laissé s'affaiblir la ténue en moyenne, comme cela est arrivé pour le grec γάρ (§ 391); à son tour, le *g* se serait changé en *ẑ*, comme cela a lieu, par exemple, au vocatif singulier des thèmes en *o*, tels que *bogo* «dieu», vocatif *boẑe*. Peut-être aussi la particule slave en question répond-elle à la particule sanscrite *ćit* (venant de *kit*, § 390), qui a pour effet de retirer au pronom *ka* et à ses dérivés leur force interrogative (§ 397). Mais dans cette seconde hypothèse, comme dans la première, il faut admettre, avant d'arriver à la lettre *ẑ*, un amollissement de la ténue gutturale primitive en moyenne gutturale.

Cette moyenne s'est peut-être conservée dans l'enclitique lithuanienne *gi*, qu'on trouve après les expressions interrogatives et après les impératifs; exemples : *kas-gi* «qui donc?», féminin *ka-gi; kam-gi* (datif masculin) «pourquoi donc?», *kame-gi* (locatif) «où donc?», *kur-gi* (même sens), *dûk-gi* «donne donc»[1]. De ces exemples on n'a pas le droit de conclure que le sens propre de *gi* soit «donc». Il est vrai cependant qu'on pourrait rapprocher *gi* de la particule sanscrite *ḥi* «donc» (§ 391) et rapporter aussi à la même origine le slave жє *ẑe*, dont l'*e* serait une altération pour un i primitif (§ 277).

[1] Voyez le Dictionnaire de Nesselmann, aux mots *kas* et *gi*.

ADJECTIFS PRONOMINAUX DÉRIVÉS.

PRONOMS POSSESSIFS.

§ 404. Pronoms possessifs en *ka*, en sanscrit et en zend.

Des génitifs *máma* « de moi », *táva* « de toi » dérivent, à l'aide du suffixe *ka* et avec allongement de la première voyelle, les pronoms sanscrits *mâmaká* « meus », *tâvaká* « tuus ». D'un autre côté, au pluriel, nous avons les possessifs védiques *asmấka* « noster », *yuśmấka* « vester », qui, comme nous l'avons déjà vu[1], ont donné les génitifs pluriels *asmấkam* « de nous », *yuśmấkam* « de vous ». Peut-être, ainsi que le suppose Fr. Rosen, ces formes sont-elles dérivées des ablatifs *asmát* « nobis », *yuśmát* « vobis » avec suppression du *t* final et allongement, par compensation, de la voyelle qui précède. Il faut rappeler, à ce sujet, que le *t* du nominatif-accusatif singulier neutre des pronoms de la troisième personne, et de l'ablatif singulier et pluriel des pronoms de la première et de la deuxième personne, est traité par la langue comme s'il faisait partie du thème; ainsi, au commencement des composés, où l'on a d'ordinaire le thème à l'état nu, nous trouvons les ablatifs *asmát, yuśmát* (§ 112), et plusieurs mots dérivés ont pris pour point de départ ces mêmes formes, soit en conservant la dentale (§ 405), soit en la remplaçant par l'allongement de la voyelle précédente.

Au védique *asmấka* « noster » se rapporte le zend [zend] *ahmâka*, dont il reste l'instrumental pluriel *ahmâkâis*. Je ne connais pas d'exemple, en zend, du possessif de la première personne du singulier, ni de celui de la deuxième personne des trois nombres. En zend comme en sanscrit, on remplace d'ordinaire les pronoms possessifs par le génitif des pronoms personnels.

[1] Voyez ci-dessus, pp. 275 et 287.

§ 405. Pronoms possessifs en *îya*, en sanscrit. — Le grec ἴδιος. — Les pronoms ποῖος, τοῖος, οἶος.

D'autres possessifs sont formés, en sanscrit, à l'aide du suffixe ीय *îya* : nous le voyons s'ajouter à l'ablatif singulier et pluriel des pronoms des deux premières personnes, au neutre *tat* de la troisième, ainsi qu'au thème *sarva* « tout ». L'*a* final de ce dernier est supprimé; le *t* final des autres pronoms se change en *d*. On a, par exemple : *madîya* « mon », *tvadîya* « ton », *asmadîya* « notre », *yuśmadîya* « votre », *tadîya* « son », venant de *mat, tvat, asmât, yuśmât, tat*[1].

Je crois reconnaître une formation analogue dans le grec ἴδιος : en ce qui concerne la racine de ce mot, on peut admettre l'opinion de Hartung[2], qui y voit le démonstratif *i*; la syllabe ἰδ pourra être rapprochée alors de la syllabe *it* renfermée dans नेत् *nêt* et चेत् *cêt*, ainsi que du pronom latin *id*. Mais je crois plutôt que ἴδιος est pour ϝίδιος et appartient au pronom réfléchi (§ 364); à l'égard du sens, il faut remarquer que le pronom sanscrit *sva* « suus » signifie aussi « proprius » et peut être employé pour la première et la seconde personne aussi bien que pour la troisième. Il est vrai que nous n'avons pas conservé, pour le pronom *sva*, la déclinaison complète; il ne nous en reste que *svayám* « ipse » et le prâcrit से *sê* (pour *svê*) « sui » (§ 341). Mais tout porte à supposer que *sva* avait à l'origine sa déclinaison complète, analogue à celle des pronoms des deux premières personnes; l'ablatif, qui serait स्वत् *svat*, a pu donner *svadîya* « suus » comme *mat* et *tvat* ont donné *madîya* « meus » et *tvadîya* « tuus ». C'est cette forme *svadîya* que nous rapprochons

[1] On trouve aussi *tadîya* employé dans le sens de son primitif *tat*. Voyez Stenzler, Raghouvança, I, 81, et Brockhaus, Pâtalipoutra, vers 2. Un exemple du sens possessif est donné Raghouvança, II, 28.

[2] Des cas, p. 117.

du grec ἴδιος, pour ϝἴδιος, venant lui-même de σϜίδιος; nous avons de même ἱδρώς «sueur», venant de σϜιδρώς, en regard du sanscrit स्वेद *svêda* «sueur» et de l'allemand *schweiss*.

A l'égard de la forme, sinon du sens, il y a aussi accord entre les possessifs sanscrits en ीय *îya* et les pronoms corrélatifs ποῖος, τοῖος, οἷος, qui ont peut-être perdu un δ devant leur ι: τοῖο-ς, si l'on restitue cette lettre, correspond assez bien à *tadîya-s*, lequel a quelquefois une signification purement démonstrative.

§ 406. Formation des pronoms possessifs en ancien slave, en lithuanien, en latin et en grec.

Les possessifs slaves se rapportent aux possessifs sanscrits en *îya*; mais ils n'ont pas l'*î*[1] et ils ne conservent pas, avant le suffixe, le signe casuel *d*. Le sanscrit य *ya* devait devenir en slave *jo* (§ 257), et *jo* devait s'altérer en ѥ *je* ou en *e* (§ 92[k]). C'est la forme *je* qui est la plus fréquente, et comme les possessifs slaves suivent la déclinaison pronominale, il y a identité entre la déclinaison de leur suffixe, aux trois genres, et celle du thème pronominal *jo*, féminin *ja* (§ 282). La seule différence qu'il y ait se trouve au nominatif-accusatif masculin, où le pronom contracte la syllabe *jo* en *i*; au contraire, les thèmes possessifs laissent leur *j* (й) invariable, ce qui serait impossible avec le thème monosyllabique *jo*. Exemple : мой *mo-j* «meus, meum» en regard de и *i*. Pour tous les autres cas, il y a accord : comparez, par exemple, le génitif masculin et neutre *mo-jego* «mei» avec *je-go* «hujus», le locatif *mo-jemĭ* «in me» avec *je-mĭ* «in hoc», le datif *mo-imu* «meo» avec *i-mu* «huic». Pareillement, les féminins comme *mo-ja* «mea» suivent l'analogie de *ja* «hæc»; on a, par exemple, le génitif моѩѧ *mo-jejañ* «meæ» semblable

[1] Cet *î*, comme nous l'avons dit (§ 298[b]), est probablement inorganique.

à *jejań* « hujus » (féminin). De même que *mo-j*, *mo-ja*, *mo-je* correspondent au sanscrit *mad-îya-s*, *mad-îyâ*, *mad-îya-m*[1], de même *tvo-j*, *tvo-ja*, *tvo-je* correspondent à *tvad-îya-s*, *tvad-îyâ*, *tvad-îya-m*. Le pronom slave de la troisième personne du singulier *svo-j*, *sva-ja*, *svo-je* suppose, comme le grec ἴδιος (s'il est pour ϝίδιος), une forme sanscrite *svadîya*.

On voit que les possessifs slaves sont un héritage de la plus ancienne période de la langue, et qu'ils sont, en quelque sorte, la continuation des possessifs sanscrits. En effet, si la langue slave les avait formés d'une façon indépendante[2], nous y devrions trouver les mêmes altérations qu'a subies le thème des pronoms personnels. Les possessifs seraient donc très-probablement, au nominatif masculin, *menj* ou *mŭnj*, *tebj* ou *tobj*, *sebj* ou *sobj* : il n'y a pas un seul cas des pronoms personnels qui fasse attendre une forme *moj*, encore moins des formes *tvoj*, *svoj*.

Au contraire, en lithuanien, on voit que les possessifs *mâna-s*, *tâwa-s*, *sâwa-s* sont de création nouvelle, car ils sont en accord avec la forme spéciale qu'ont prise les pronoms personnels aux cas obliques (§§ 330, 341).

En latin, *mĕus* est probablement pour *mêus*, venant de *maius* : la forme correspondante, en sanscrit, si elle existait, serait *maya-s*, qui viendrait du thème secondaire मे *mê* (pour *mai*)[3], avec *a* comme suffixe dérivatif. *Tuus* (thème *tuŏ*, venant de *tvŏ*) et *suus* (thème *suŏ*, venant de *svŏ*) sont identiques avec les thèmes sanscrits *tva* et *sva*, qui sont à la fois personnels et possessifs (§§ 326 et 341)[4].

[1] Sauf ce point que les possessifs sanscrits suivent la déclinaison ordinaire : s'ils suivaient la déclinaison pronominale, nous aurions, par exemple, au datif masculin-neutre, *mad-îyasmâi* (comparez *yásmâi* « à qui ») en regard du slave *mo-jemu*.

[2] C'est-à-dire si elle les avait tirés de ses pronoms personnels. — Tr.

[3] Voyez § 326.

[4] C'est seulement dans les Védas que *tva* est employé comme pronom possessif. Comparez Abrégé de la grammaire sanscrite, 3e édition, § 264.

En grec, *ἐμός*, *σός*, *ὅς* ont le même thème que *ἐμοῦ*, *ἐμοί*, *σοῦ*, *σοί*, *οὗ*, *οἷ*; de son côté, le possessif *σφός*, *σφή*, *σφόν* est l'image exacte du sanscrit *sva-s*, *svâ*, *sva-m*. Dès le plus ancien temps de la langue, nous avons ici un exemple d'un pronom possessif dépourvu de tout suffixe destiné à exprimer la possession : car *sva*, par sa forme, est un pronom personnel; ainsi qu'on l'a déjà fait remarquer, il est le thème de स्वयम् *svayám* «ipse» (§ 341).

Au pluriel et au duel, le grec et le latin se distinguent du reste de la famille par cette particularité qu'ils forment leurs possessifs à l'aide du suffixe comparatif : la langue oppose la personne ou les personnes qui possèdent à celles qui ne possèdent pas, et elle crée de la sorte un dualisme que le suffixe comparatif, quand il est ajouté aux pronoms, a pour fonction d'exprimer.

§ 407. **Formation des pronoms possessifs du pluriel, en lithuanien et en ancien slave. — Pronom possessif formé du thème interrogatif, en ancien slave et en latin.**

Les possessifs du pluriel, en lithuanien, sont *musiškis* «notre», *jusiškis* «votre». Le thème de ces possessifs se termine en *kia* (§ 135) et il rappelle les possessifs sanscrits comme *asmâka*, *yušmâka*. La syllabe *si*, dans *mu-si-škis*, *ju-si-škis*, n'est certainement pas sans rapport avec le pronom annexe स्म *sma* (§ 335); quant à la lettre *š* qui précède le *k*, je la prends pour une prosthèse euphonique, comme dans les adjectifs tels que *wyriška-s* «viril», *dëwiška-s* «divin» (§ 952).

L'ancien slave forme, à ce qu'il semble, les possessifs du pluriel нашь *naší* «notre», вашь *vaší* «votre» (thème *našjo*, *vašjo*) du génitif pluriel du pronom personnel (*na-sŭ*, *va-sŭ*, § 248); le suffixe est le même que dans les thèmes *mojo*, *tvojo*, *svojo*. En ce qui concerne le changement de la lettre *s* de *na-sŭ*, *va-sŭ* en

en *ś*, on peut comparer la désinence de la deuxième personne du singulier du présent *śi*, venant de *si* (§ 92 [l]).

Le féminin fait au nominatif *naśa*, *vaśa* (pour *naśja*, *vaśja*, § 92 [k]) et le neutre *naśe*, *vaśe*. A l'exception du nominatif féminin singulier, la déclinaison est celle de *sĭ*, *si*, *se* (§ 358); on a, par conséquent, au génitif masculin-neutre, *naśego*, *vaśego*; au féminin, *naśejań*, *vaśejań* (§ 271).

Par le suffixe *jo* = sanscrit *ya*, le pronom interrogatif, en ancien slave, donne également naissance à un possessif : чий *ći-j*, чия *ći-ja*, чие *ći-je* «cujus, cuja, cujum»[1].

Il y a identité de sens et parenté, quant au suffixe, entre le mot slave en question et l'adjectif interrogatif latin *cu-jus* (thème *cu-jŏ*, féminin *cu-ja*), dont la seconde syllabe n'a rien de commun avec la désinence *jus* du génitif *cu-jus* «de qui?» (§ 189).

§ 408. Formation des pronoms possessifs, dans les langues germaniques.

Les possessifs germaniques tiennent de la façon la plus intime aux génitifs des pronoms personnels. Le thème est le même pour les uns et pour les autres (§ 340, remarque). Si l'on admet que les génitifs pluriels *unsara*, *izvara* sont, comme les génitifs latins *nostri*, *vestri*, *nostrum*, *vestrum*, et les génitifs sanscrits *asmâkam*, *yuśmâkam*, d'origine possessive, on pourra considérer le *r* comme un affaiblissement du *d* sanscrit de *asmadîya* «notre», *yuśmadîya* «votre»[2]. Quant aux génitifs duels *unkara*, *inqvara*, et aux thèmes possessifs de même forme, dont le nominatif singulier masculin est *unkar*, *inqvar*, on a montré précédemment

[1] Voyez Kopitar, *Glagolita*, p. 59; sur le thème *ći*, voyez § 269.

[2] Comparez ce qui a été dit plus haut (§ 319, remarque) du changement d'un *d* primitif en *r*. Nous avons, de même, en indoustani, précisément pour les pronoms dont il est question ici, les formes *mîra* «meus», *mîri* «mea», au lieu de मदीय *madîya*, मदीया *madîyâ*. Les mêmes formes *miro*, *miri* se retrouvent dans la langue des Tsiganes (Annales de critique scientifique, 1836, p. 310).

(§ 169) qu'ils ne sont pas autre chose au fond qu'une variété du pluriel; leur *r* n'a donc pas besoin d'une explication spéciale.

Si l'on suppose que les génitifs singuliers *meina*, *theina*, *seina* sont également sortis des thèmes possessifs de même forme, il faudra admettre que ces derniers ont changé en *n* le *d* de *madîya*, *twadîya*; il y a, en effet, des exemples assez nombreux de permutations entre moyennes et nasales du même organe.

L'explication qui vient d'être proposée ne saurait d'ailleurs être infirmée en rien par la présence, en allemand moderne, d'un adjectif possessif qui, à une époque encore récente, s'est formé du génitif d'un pronom personnel. Nous voulons parler du possessif *ihr* qui signifie à la fois «ejus [feminæ] proprius» et «eorum» ou «earum proprius» : ce possessif inorganique, dont les anciens dialectes n'offrent aucune trace, doit son origine au génitif singulier féminin et au génitif pluriel des trois genres du pronom de la troisième personne[1]. Mais on conçoit aisément que ce fait ne prouve rien pour les anciens possessifs faisant partie du fonds primitif de la langue : tout ce qu'on est en droit de conclure de cette formation, c'est que les idiomes peuvent être conduits à tirer certains adjectifs possessifs du génitif des pronoms personnels.

PRONOMS CORRÉLATIFS.

§ 409. Les pronoms sanscrits en *vant*. — Formes correspondantes en latin.

Aux corrélatifs grecs *πό-σος*, *τό-σος*, *ὅ-σος* correspondent, pour la signification, sinon pour la forme, des pronoms sanscrits

[1] L'auteur veut parler du pronom gothique *is*, *si*, *ita*, qui fait au génitif singulier féminin *izôs* et au génitif pluriel *izê*, *izô*, *izê*. En vieux haut-allemand, le génitif singulier est *irâ*, le génitif pluriel (pour les trois genres) *irô*. En moyen haut-allemand, les deux formes sont devenues *ir*. — Tr.

et zends ayant *vant*[1] comme suffixe dérivatif. Si le thème primitif est terminé en *a*, cet *a* s'allonge devant le suffixe[2]; peut-être le thème n'était-il d'abord autre que le neutre (§ 404) et l'allongement de la voyelle est-il destiné à compenser la suppression de la dentale finale. On a donc : तावत् *tâvant*, nominatif masculin *tâvân* «τόσος»; यावत् *yâvant*, nominatif masculin *yâvân* «ὅσος». Le thème interrogatif *ka*, ou le neutre disparu *kat*, ferait attendre une forme *kâvant*, qui serait le prototype du latin *quantus*, et avec laquelle celui-ci serait dans le même rapport que *tantus* avec तावत् *tâvant*.

Dans les mots *tantus*, *quantus*, comme dans *malo* (pour *mavolo*), le latin a supprimé toute une syllabe, mais il a élargi le thème extérieurement, comme fait, par exemple, le pâli, quand des formes participiales en *ant* il tire des formes en *anta*[3]. En conséquence, *tantus* est une contraction de *tâvantus*, qui lui-même est une forme élargie de *tâvans*. La quantité primitive de l'*a* de *quantus*, *tantus* ne peut être constatée; mais, selon toute apparence, cet *a* était une longue, car un ancien *a* bref se serait probablement changé en *ĕ* ou en *ŏ*. C'est ce qui est arrivé pour *tot*, *quot*, qui correspondent à तति *táti*, कति *káti*, sur lesquels nous reviendrons plus loin.

§ 410. Les pronoms sanscrits en *yant*. — Formes correspondantes en zend.

On vient de voir que le corrélatif *kâvant*, dérivé du thème interrogatif *ka*, manque en sanscrit : il est remplacé par *kiyant*, dérivé du thème *ki*. On peut rapprocher de *kiyant* le pronom *iyant* «autant de», dérivé du thème démonstratif *i*. Je suppose que *kiyant* et *iyant* sont des formes mutilées pour *kîvant* et *îvant*,

[1] *Vat* dans les cas faibles (§ 129).

[2] En zend, l'*â* s'est de nouveau abrégé, comme il arrive très-souvent pour les voyelles zendes dans l'avant-dernière syllabe.

[3] Voyez ci-dessus, page 109, note 5.

le *v* ayant été supprimé, ce qui a amené, d'après les lois phoniques ordinaires, le changement de l'*ī* précédent en *iy*[1].

Le zend confirme jusqu'à un certain point cette hypothèse : il a conservé, dans la forme interrogative en question, le suffixe plein *vant;* mais il a supprimé l'*i* du thème et amolli le *k* en *ć*. Nous avons donc, au nominatif masculin, *ćvańś*, à l'accusatif *ćvantĕm*[2], au neutre *ćvaḍ*[3]. Au relatif sanscrit *yâvant* répond, en zend, *yavant*, dont je n'ai d'ailleurs rencontré que le neutre *yavaḍ* et le féminin *yavaiti*[4]. Le zend n'a pas, à ce qu'il semble, l'adjectif *tâvant*, qui serait le corrélatif naturel des deux expressions précitées; il le remplace par *avavant*, dérivé du thème démonstratif *ava*, et par *avant*, dérivé du thème *a*. Au lieu de faire au nominatif masculin *avańś*, d'après l'analogie de *ćvańś* « combien? » et de *ṫwâvańś* « semblable à toi », *avant* fait *avâo* (§ 138).

§ 411. Pronoms et adverbes corrélatifs, en lithuanien.

En lithuanien, le suffixe en question *vant* s'est altéré, à ce qu'il semble, en *linta*, c'est-à-dire que le *v* s'est changé en *l* (§ 20) et que le thème s'est élargi extérieurement par l'addition d'une voyelle (§ 409). Ces deux mêmes modifications se retrouvent en latin dans le suffixe *lentŏ* de *opulentŏ, virulentŏ* (§ 957),

[1] Cette conjecture a été confirmée depuis par les Védas, où nous trouvons en effet les pronoms *kîvant*, *tîvant*. L'*i* est allongé dans ces formes comme l'*a* dans *yâvant*, *tâvant*. Je ne doute pas qu'à une époque plus ancienne il n'y ait eu également un pronom *kîvant*.

[2] On a, par exemple, dans le Vendidad-Sâdé (p. 229) : *ćvantĕm paśćaita ṣrvânĕm* « après combien de temps? ».

[3] Cette dernière forme est souvent employée adverbialement; exemple : *ćvaḍ antarĕ narĕus* « parmi combien d'hommes? » (Vendidad-Sâdé, page 30).

[4] Le premier est employé assez fréquemment; le second ne m'est connu que par un passage que discute Burnouf dans son *Commentaire sur le Yaçna* (note A, p. 12); le manuscrit lithographié présente la leçon fautive *avaiti*, au lieu de *yavaiti*.

où le *l* tient également la place d'un ancien *v* et où le thème s'est pareillement élargi. Il n'y a d'ailleurs qu'une seule forme lithuanienne de ce genre : c'est *kelinta-s* [1] «le quantième». A cette forme se rattachent les thèmes *këleta* (nominatif *kelet-s*) et *këla* «combien?» [2]. Je reconnais dans le suffixe *leta*, *la*, une mutilation pour le sanscrit *vant* (forme faible *vat*). Il faut, selon toute apparence, rapporter également ici l'adverbe *kō-l* «combien longtemps, combien loin?» [3] et le démonstratif *tō-l* «si longtemps, si loin» = sanscrit *tā́-vat* «si longtemps». Je regarde ces adverbes lithuaniens, ainsi que les adverbes sanscrits correspondants, comme des accusatifs neutres; l'*a* final (comparez *géra* «bonum», § 153) a disparu dans *kōl*, *tōl*. Les adverbes *kō-lei*, *tō-lei* (même sens) supposent des thèmes en *lia* (§ 92 [k]) ou peut-être simplement en *la* : ce sont des datifs féminins, comme les adverbes en *ai* (*ay*).

§ 412. Pronoms corrélatifs *πόσος*, *τόσος*, *ὅσος*, en grec.

En prenant pour point de départ de nos comparaisons (§ 409) les pronoms corrélatifs *πόσος*, *τόσος*, *ὅσος*, nous n'avons pas voulu dire que le suffixe grec *σο* fût identique avec le suffixe sanscrit *vant*. Ce n'est pas que le changement de *τ* en *σ*, non plus que l'élargissement du thème par l'addition d'un *o*, me paraissent impossibles; mais comme nous avons en sanscrit des

[1] Voyez le Glossaire de Schleicher. Ruhig écrit *kōlinta-s*.

[2] *Këla* est seulement employé au pluriel : nominatif *këls*, féminin *këlōs*. *Këlets* qui, suivant Ruhig, ne s'emploie qu'avec des noms d'êtres vivants, est construit avec le génitif pluriel; exemple : *këlets waikū* «combien d'enfants», *këlets arkliū* «combien de chevaux». Je ne crois pas qu'il faille rapporter spécialement à la forme faible sanscrite les suffixes lithuaniens dont il est question, car je tiens la distinction en formes fortes et faibles pour postérieure à la séparation des idiomes.

[3] Il a aussi le sens relatif «si long que, jusqu'à ce que». (Voyez le Dictionnaire de Nesselmann, p. 204.) C'est ainsi que nous avons en sanscrit la forme adverbiale *yā́-vat* «combien loin, combien longtemps» à côté de la forme adjective *yā́-vant*, neutre *yā́-vat* «combien».

voyelles longues (*yâvat*, *tâvat*), il serait étonnant que la longue ne se fût pas conservée en grec : ajoutons encore que la suppression des premières lettres de la syllabe *vant* ne pouvait guère avoir lieu sans compensation dans la syllabe précédente. Une forme τωσος pourrait donc être regardée comme identique avec le sanscrit *tâvant*, mais non pas la forme τόσος.

Je suppose que la syllabe σος nous représente l'ancien thème *sva* « suus » : nous avons en zend des mots comme [zend] *trisva* « tiers », [zend] *catrusva* « quart », qui sont analogues, pour le sens comme pour la formation, au grec ὅσος, πόσος. En effet, le pronom *sva-s* qui, employé comme mot indépendant, a donné en grec ὅς et σφός, ne pouvait guère devenir en composition que σος. Si donc l'on rapproche πό-σος des mots zends précités, le sens propre de ce composé sera « quelle partie ? », ou, en le prenant comme un composé possessif, « ayant quelle partie ? ». De là au sens de « combien ? » la distance n'est pas très-grande[1].

§ 413. Les pronoms corrélatifs τῆμος, ἦμος; les adverbes τέως, ἕως.

On a vu plus haut (§ 352) qu'on peut rapprocher des adjectifs sanscrits *tâvant*, *yâvant* les mots grecs τῆμος, ἦμος. Nous avons, de plus, en sanscrit, les adverbes *tâvat*, *yâvat*[2] que je crois également retrouver en grec. *Tâvat* a, entre autres significations, celles de « maintenant, en ce temps »; *yâvat* celles de « combien longtemps, pendant, combien souvent, jusque, que ». La première signification de *yâvat* se trouve, par exemple, dans ce vers[3] :

[1] Rapprochez aussi l'adjectif ἴσος, dont le sens primitif a dû être « si grand » et, par suite, « égal ». Je l'ai fait venir autrefois du thème démonstratif *i*; mais comme il a le digamma, je préfère aujourd'hui le rapporter au thème réfléchi *svi* (§ 364). Comparez Pott, Recherches étymologiques, 1re édition, I, p. 272.

[2] Ce sont d'anciens accusatifs neutres de *tâvant*, *yâvant*.

[3] Nala, chant V, vers 33.

yâvaćća mê darišyanti prâṇâ dêhê śućismitê
tâvat tvayi bavišyâmi satyam êtad bravîmi tê.

«Quam diuque mei constabunt spiritus in corpore, sereno «risu prædita! tam diu tecum ero; veritatem hanc dico tibi.»

Il arrive souvent qu'un seul et même mot se scinde en plusieurs formes différentes, dont chacune représente l'une des significations qui étaient réunies dans la forme primitive. On peut donc admettre que *τέως* et *ἕως* soient identiques avec *tâvat* et *yâvat*, le digamma, qui, dans *τῆμος*, *ἦμος*, s'est durci en *m*, étant tombé ici comme d'habitude, et la quantité des deux voyelles ayant été intervertie : *ἕως* pour *ἦ(F)ος*, *τέως* pour *τῆ(F)ος*. Peut-être aussi que la première syllabe s'est abrégée sous l'influence de la voyelle suivante, et que cet affaiblissement, joint à la perte du digamma, a été compensé par l'allongement de la seconde syllabe. Il ne serait pas impossible enfin que les adverbes ordinaires en *ως*[1] eussent influé par leur exemple sur *ἕως*, *τέως*. On a, d'ailleurs, à côté de *τέως*, *τείως*, *ἕως*, *εἵως* les formes *τεῖος*, *εἷος*.

§ 414. Les pronoms corrélatifs *káti*, *táti*, *yáti*, en sanscrit, et *quot*, *tot*, en latin.

Des thèmes pronominaux *ka*, *ta* et *ya*, le sanscrit dérive, à l'aide du suffixe ति *ti*, les expressions *káti* «combien?», *táti* «tant» et *yáti* (relatif) «autant». *Káti* et *táti* rappellent aussitôt les formes latines *quot* et *tot*, qui ont perdu leur *i* final, comme l'ont perdu aussi les désinences personnelles des verbes. Mais la forme complète s'est conservée en composition avec *dem*, *die*, *dianus* : nous avons, en effet, *totĭ-dem* (qui ne vient pas de *tot-itidem*), *quoti-die*, *quotī-dianus*. L'ī long, dans *quoti-die* et son dérivé *quoti-dianus*, est inorganique : peut-être est-il le résultat d'une erreur, *quoti* ayant été pris pour un ablatif.

[1] Sur la formation de ces adverbes, voyez § 183ᵃ, 1.

Les mots latins *quot, tot* sont indéclinables; déjà, en sanscrit, *káti, táti, yáti* ont au nominatif-accusatif la flexion du singulier neutre (c'est-à-dire qu'en réalité ils n'ont point de flexion), tandis qu'aux autres cas ils présentent les désinences régulières du pluriel. Nous avons observé le même fait (§ 313) pour les noms de nombre de «cinq» à «dix», qui, en grec et en latin, sont devenus indéclinables, tandis qu'en sanscrit ils ont gardé encore une partie de leur déclinaison.

En zend, on trouve fréquemment *kati* après le pluriel masculin du pronom relatif : il a alors la désinence régulière du pluriel; exemple : *yôi katayô* «quicunque».

§ 415. Les pronoms corrélatifs en *dṛśa* (*tâdṛśa*). — Les pronoms grecs en λικος (τηλίκος).

Presque tous les pronoms se combinent, en sanscrit, avec les adjectifs *dṛś, dṛśa* et *dṛkša*. Ces adjectifs, qui dérivent de la racine *darś, dṛś* «voir», signifient «qui a l'air de, semblable à»; mais comme ils ne sont jamais employés hors des composés en question, ils ont pris tout à fait le caractère de suffixes dérivatifs. Les voyelles finales des thèmes pronominaux (y compris les thèmes composés *asmá, yušmá*) s'allongent devant cette espèce de suffixe, probablement pour compenser la perte d'un *t* (§ 404); exemples : *tâ-dṛś* (nominatif *tâdṛn*) ou *tâ-dṛśa* ou *tâ-dṛkša* «huic similis, talis»; *kî-dṛś, kî-dṛśa, kî-dṛkša* «qualis?»; *yâ-dṛś, yâ-dṛśa, yâ-dṛkša* «qualis» (relatif); *mâ-dṛś, mâ-dṛśa, mâ-dṛkša* «mihi similis»; *asmâ-dṛś, asmâ-dṛśa, asmâ-dṛkša* «nobis similis»; *yušmâ-dṛś, yušmâ-dṛśa, yušmâ-dṛkša* «vobis similis». La forme primitive était sans doute *tad-dṛś, tad-dṛśa, tad-dṛkša, kid-dṛś, yad-dṛś, mad-dṛś*, etc. Du thème démonstratif *i*, ou plutôt du neutre *it*, qui n'est usité qu'en composition, vient *îdṛśa* «talis»; du thème démonstratif *sa*, qui ne s'emploie qu'au nominatif, vient *sadṛś* qui devrait, d'après son origine, signifier «huic

similis», mais qui est pris dans le sens général de «similis». Remarquons que l'on dit *sadṛś* et non *sâdṛś*, quoique nous ayons *tâ-dṛś*, *yâ-dṛś*; cela vient évidemment de ce que ce composé renferme le thème *sa*, et non le neutre inusité *sat*. Il n'est donc pas nécessaire d'admettre avec les grammairiens indiens que *sadṛś* est une forme mutilée pour *sama-dṛś*.

Les langues de l'Europe ont changé le *d* en *l*[1]. De cette façon -λικος est devenu si différent du verbe δέρκω, que la parenté originaire de ces deux formes nous aurait sans doute échappé à jamais, sans la comparaison du sanscrit. Il ne faudrait pas cependant regarder l'ι de -λικος comme venant du *ṛ* de *dṛśa* : *ṛ* est, comme on l'a vu (§ 1), le reste de la syllabe *ar*, et c'est l'*a* de cette syllabe qui s'est affaibli en ι, tandis que le *r* a disparu. Nous avons aussi en grec des mots présentant une forme qui correspond au sanscrit *dṛś* (nominatif *dṛk*) : ce sont ἧλιξ et ὁμῆλιξ.

Par une coïncidence assez remarquable, nous trouvons en prâcrit les formes *târisa*, *tâdisa*, qui se rapprochent beaucoup du dorien τᾱλίκος. Le prâcrit *kêrisa* rappelle de très-près l'interrogatif πηλίκος; mais il ne faut pas oublier que l'*ê* prâcrit est ici l'altération d'un *î*[2], au lieu que πηλίκος est pour πᾱλίκος; l'un vient donc du sanscrit *kîdṛśa-s*, tandis que l'autre suppose une ancienne forme *kâdṛśa-s*, à laquelle, comme nous allons le voir, se rapporte aussi le gothique *hvêleiks*.

[1] L'accord remarquable qui existe sur ce point entre les différentes langues de l'Europe ne prouve pas qu'elles n'aient point opéré ce changement d'une façon indépendante les unes des autres. On sait que les lettres *d*, *l* et *r* permutent entre elles très-fréquemment (§ 17[a]) : ces permutations ont lieu surtout dans les formes composées. C'est le lieu de rappeler que le nombre «dix», comme dernier membre d'un composé, affaiblit son *d* initial en *l* ou en *r* dans plusieurs langues de l'Europe et de l'Asie (§ 319, remarque).

[2] Hofer, *De prâkrita dialecto*, p. 29.

§ 416. Les pronoms gothiques en *leiks* (*hvêleiks*). — Les adjectifs allemands en *lich*.

Dans le mot *hvêleiks* (thème *hvêleika*), qui vient d'être cité, et auquel se rapporte l'allemand moderne *welcher* « lequel », le gothique a fidèlement conservé l'ancienne voyelle longue; nous avons vu, en effet (§ 69, 2), que l'*ê* est l'une des deux formes qu'a prises, en gothique, l'*â* long primitif. En regard de *hvêleiks* nous trouvons, au lieu du démonstratif *thêleiks*, une forme *svaleiks*, qui a donné naissance à l'allemand moderne *solcher* « tel ». Mais l'anglo-saxon et le vieux norrois ont gardé les formes *thylic*, *thvilikr*[1], qui répondent au grec *τηλίκος* et au sanscrit *tâdṛśa-s*. Le gothique *leiks* « semblable » paraît encore dans d'autres combinaisons qui ne sont pas de la même antiquité, mais il n'est jamais employé comme mot simple; on le remplace par *ga-leiks*, qui a donné l'allemand moderne *gleich* (venant de *ge-leich*) « semblable ». Dans *analeiks*[2] (le moderne *ähnlich* « ressemblant »), *ana*, selon moi, n'est pas une préposition, mais un pronom, et répond au thème démonstratif *ana*, qu'on trouve à la fois en sanscrit et en lithuanien (§ 372); le sens de *ana-leiks* sera donc « ressemblant à celui-ci ». De même, dans les autres composés gothiques[3], le premier membre exprime plus ou moins une idée pronominale; ce sont : *anthar-leikei* « diversité », qui suppose un adjectif *anthar-leiks*[4]; *samaleikô* « ἴσως », qui suppose un adjectif *sama-leik(a)-s* (en grec ὁμῆλιξ)[5]; *ibna-leiks* « égal », dont le

[1] Grimm, Grammaire allemande, III, p. 49.

[2] Le mot ne se rencontre pas, mais son existence est attestée par l'adverbe *analeikô*.

[3] Il faut excepter *man-leika* (thème *man-leikan*) « image », littéralement « semblable à un homme », *liuba-leiks* « aimable » et *vaira-leikô* (adverbe) « virilement ».

[4] Comparez, pour le sens, le sanscrit *anyâ-dṛśa-s* « semblable à un autre, d'autre sorte ». Le mot sanscrit, transporté en gothique, serait *alja-leiks*, dont nous avons conservé l'adverbe *aljaleikôs* « ἑτέρως ».

[5] Le simple *sama* (thème *saman*) signifie « le même », et répond au sanscrit *sa*-

sens propre serait « ayant l'air d'être égal »; *missa-leiks* « différent ».

En allemand, la syllabe *lich*, qui représente le gothique *leiks*, a pris une extension beaucoup plus considérable : dans les mots comme *jährlich* « annuel », *jämmerlich* « lamentable », *glücklich* « heureux », *schmerzlich* « douloureux »[1], *lich* a revêtu le caractère d'un véritable suffixe.

Parmi les mots gothiques en *leiks* cités plus haut, nous avons vu que *hvêleiks* et *svaleiks* ont donné à l'allemand moderne *welcher* « lequel » et *solcher* « tel » : on remarquera que dans ces deux anciens composés, l'*i* de *leiks* s'est perdu. Au contraire, dans l'allemand *gleich* « égal », l'ancien *î* (§ 70) est régulièrement représenté par *ei*. L'anglo-saxon *lic* et l'anglais *like* semblent nous présenter le terme simple; mais il y faut voir probablement un reste du gothique *galeiks*, qui se sera complétement dépouillé de son préfixe.

§ 417. Identité du suffixe gothique *leiks* et du grec *λικος*.

On pourrait objecter contre l'identité du suffixe gothique *leika* et du grec *λικος*, que l'ancienne ténue aurait dû se changer en aspirée, suivant la loi de substitution des consonnes germaniques. Mais nous avons vu précédemment (§ 89) que cette loi souffre des exceptions; je rappelle notamment la parenté du gothique *slêpa* et du vieux haut-allemand *insuepiu* avec le sanscrit *svápimi*, le latin *sopio* et le grec *ὕπνος*, quoiqu'on dût s'attendre à trouver une aspirée dans les langues germaniques. Une autre objection pourrait être tirée de la longueur de l'*î*

má-s « égal, ressemblant », et au grec *ὁμό-ς*. Le thème gothique s'est élargi par l'addition d'un *n*. Il existe, en outre, un adjectif *sums* (thème *suma*) « quelqu'un », qui a changé l'ancien *a* en *u*, comme il arrive fréquemment devant une liquide; mais il n'a pas pris de *n*.

[1] Voyez dans Graff (Dictionnaire vieux haut-allemand, II, col. 105) les compositions de ce genre, en vieux haut-allemand.

dans le suffixe germanique[1]. Mais la forme primitive étant *darka* (§§ 1 et 21*), on comprend sans peine que la suppression de *r* ait amené, par compensation, l'allongement de la voyelle précédente. Le germanique est, à cet égard, plus près de la forme primitive que le grec et le prâcrit[2].

§ 418. Les pronoms slaves en *liko* et en *ko*.

En ancien slave comme en grec, le suffixe que nous étudions s'est conservé sous la forme *liko* : le nominatif fait au masculin *likŭ* (§ 257), au neutre *liko*. Nous avons donc *tolikŭ* «talis, tantus», *toliko* «tale, tantum» = grec τηλίκος, τηλίκον, prâcrit *târisô, târisaṅ*, sanscrit *tâdṛśas, tâdṛśam*. De même, on a *kolikŭ, koliko* «qualis, quale, quantus, quantum?» = grec πηλίκος, πηλίκον, prâcrit *kêrisô, kêrisaṅ*, sanscrit *kîdṛśas, kîdṛśam*. Enfin, nous avons *jelikŭ, jeliko* (relatif) = grec ἡλίκος, ἡλίκον, prâcrit *yârisô, yârisaṅ*, sanscrit *yâdṛśas, yâdṛśam*. En ce qui concerne ce dernier pronom, il faut remarquer que le thème *je*[3], dont le sens habituel est «il», a conservé ici (bien qu'il ne soit pas accompagné de l'enclitique же *śe*) son ancienne signification relative.

Dobrowsky[4] regarde *ik* comme le suffixe et fait de *l* une lettre qui est venue s'insérer dans le mot. Mais il aurait sans doute attribué plus de valeur à cette lettre, s'il avait songé à rapprocher le slave *liko* du grec λικος.

Une différence entre le slave et les langues congénères, c'est que, devant le suffixe *liko*, la voyelle finale du pronom primitif ne s'allonge pas; pour faire pendant au grec τηλίκος, au sanscrit

[1] La diphthongue *ei* représente, en gothique, un *i* long (§ 70).

[2] Nous reviendrons plus tard sur ces formes germaniques, qui peuvent encore s'expliquer d'une autre manière (§ 981).

[3] Par euphonie pour *jo*.

[4] *Institutiones linguæ slavicæ*, p. 344.

tâdṛśa-s, au prâcrit *tiriso*, on devrait s'attendre à trouver, au lieu de *tolikŭ*, une forme *taliku*, car *a* est, en slave, la longue de l'*o* (§ 92ᵃ). Mais on ne s'étonnera pas que, dans le cours des siècles, une altération de ce genre se soit produite, si l'on songe que l'action du temps se fait principalement sentir sur les voyelles.

Il existe toutefois, en slave, certaines formes à signification analogue, où la longue s'est conservée; mais le suffixe a perdu sa syllabe *li*. Exemples : такъ *takŭ* (thème *tako*) «talis», *kakŭ* «qualis?», *jakŭ* «qualis» (relatif); féminin : *taka, kaka, jaka;* neutre : *tako, kako, jako.* Les trois dernières formes (qui sont identiques avec le thème masculin-neutre) sont employées également comme adverbes, dans le sens de «sic, quomodo?, sicut». On pourrait être tenté de voir dans la syllabe *ko* le thème de l'interrogatif, en sorte que *ka-kŭ* contiendrait deux fois le même thème; mais alors nous devrions avoir un masculin *to-kŭ, ko-kŭ, je-kŭ*, un féminin *to-ka* et un neutre *to-ko*, sans compter que l'interrogatif suit toujours la déclinaison définie et fait, par conséquent, au nominatif *kŭ-j, ka-ja, ko-je.* Je préfère donc m'en tenir à l'explication précédente.

§ 419. Les pronoms lithuaniens en *ks* (*töks*). — Les pronoms latins en *lis* (*tâlis*).

Si nous admettons que les corrélatifs slaves *takŭ, kakŭ, jakŭ* sont des formes mutilées pour *talikŭ, kalikŭ, jalikŭ*, il faudra aussi regarder les formes lithuaniennes *töks* «talis», *köks* «qualis» (pour *tökis, kökis*, thème *tökia, kökia*) comme des mutilations de *töliks, köliks.* La rencontre du premier de ces mots avec l'ancien suédois *tockin*[1] ne serait donc pas fortuite.

Le suffixe latin *li* dans *tâlis, quâlis* présente une mutilation

[1] Voyez Grimm, Grammaire allemande, III, p. 49. Outre *tockin*, le suédois a aussi les formes *tolik* et *tolkin*.

du genre opposé : nous voyons que le latin a conservé le commencement du mot, ainsi que la longue du thème pronominal; mais il a perdu la dernière syllabe de *tâdṛśa*, *τηλίκος*, ou bien, si l'on veut, la gutturale de तादृक् *tâdṛk*, ἡλιx-ς (§ 415). La parenté semble d'ailleurs indubitable; elle a frappé Vossius, qui identifiait déjà *tâlis* avec *ταλίκος*[1].

ADVERBES PRONOMINAUX.

§ 420. Adverbes de lieu en *tra* et en *ha*. — Formes correspondantes en zend, en grec, en latin, en ancien slave et en arménien.

On forme en sanscrit des adverbes de lieu à l'aide du suffixe *tra*, qui vient se joindre immédiatement au vrai thème[2]; exemples : *ú-tra* « ici », *tá-tra* « là », *amú-tra* « là-bas », *kú-tra* « où ? », *yá-tra* « où » (relatif). En zend, *tra* devient [zend] *ira* (§ 47); exemples : *i-ira* « ici », *ava-ira* « là-bas », *ya-ira* « où ». Il est probable que cette syllabe *tra* est une contraction du suffixe comparatif *tara*. La désinence est peut-être celle de l'instrumental (§ 295).

A ces adverbes se rapportent les adverbes pronominaux latins *ci-tra* et *ul-tra*, sauf la différence du cas et du genre. Les adverbes gothiques en *thrô*, qui sont d'anciens ablatifs (§ 183[a], 2), renferment également le même suffixe. On peut comparer notamment *tha-thrô* « de là » avec तत्र *tá-tra* « là »; *hvathrô* « d'où ? » avec कुत्र *kútra* « où ? »; *aljathrô* « aliunde » avec अन्यत्र *anyátra* « alibi ».

D'autres adverbes de lieu sont formés en zend à l'aide du suffixe [zend] *da*, qui, en sanscrit, s'est altéré en *ha* (§ 23). Les

[1] Sur les formes en *li-s*, venant de thèmes substantifs, voyez § 940; sur les formes comme *ag-i-lis*, *fac-i-lis*, § 939.

[2] L'auteur dit *le vrai thème*, pour le distinguer des formes telles que *tat*, *asmât*, qui sont souvent traitées comme si elles étaient le thème, quoiqu'elles renferment une désinence (§§ 112, 404 et 415). — Tr.

seuls mots sanscrits qui le renferment sont : *i-ḥá* «ici», *kú-ḥa* «où?» (védique) et la préposition *saḥá* «avec»[1]. La forme grecque correspondante est θα que nous trouvons dans *ἔνθα*, *ἐνταῦθα* (§§ 373 et 377). Peut-être faut-il y joindre *σε*, qui marque la direction vers un endroit, à moins que *σε* ne vienne plutôt du suffixe *tra*, qui aurait alors perdu son *r* et affaibli son *t* en *s*. En gothique, le suffixe *da* est devenu *th* ou *d*[2], dans les formes comme *hva-th* ou *hva-d* «quo?», *alja-th* «ἄλλοσε», *jain-d* (pour *jaina-d*) «ἐκεῖσε». Il y a identité complète entre la conjonction *ith* «mais, si, donc», le zend ‹zend› *ida* et le sanscrit इह *iḥá*. L'ancien slave a conservé plus exactement la signification locative du suffixe en question : nous le trouvons, sous la forme *de* (§ 92[e]), dans les adverbes de lieu *kŭ-de* «où?» et *ini-de* «ailleurs». Le premier se rapporte au védique *kúḥa*, dont il vient d'être parlé, ou plutôt à une forme primitive *kuda* ou *kada*[3]. Avec les prépositions, au lieu de *de*, nous trouvons la forme ДЪ *dŭ*; je crois du moins reconnaître notre suffixe dans les prépositions *po-dŭ* «sous», *na-dŭ* «sur» et *prê-dŭ* «devant» (§ 1001).

Bien que les adverbes latins *unde*, *alicunde* et *inde* aient le sens de l'ablatif et non celui du locatif[4], ils pourraient être consi-

[1] En zend, *hada*; en ancien perse, *hadâ* «ici» (§ 1014). — Le ध *d* primitif s'est conservé dans le védique *viśvádâ* «partout», lequel a allongé la voyelle du suffixe.

[2] On devrait s'attendre à trouver en gothique un *d* en regard du *d* sanscrit et du θ grec (§ 87, 1); mais à la fin des mots, après une voyelle, le *th* est préféré au *d* (§§ 91, 3 et 4).

[3] Quoique le thème *ku*, qui est une forme affaiblie du thème *ka*, existât déjà dans la période où le sanscrit et le zend ne faisaient qu'une seule langue, je le regarde cependant comme d'origine relativement récente, et comme postérieur à l'époque où les idiomes de l'Europe se sont séparés de ceux de l'Asie. Je considère donc le slave Ъ *ŭ*, partout où nous le trouvons dans le thème interrogatif, comme un affaiblissement de l'*a* sanscrit et lithuanien (§ 389). Sur le Ъ *ŭ* slave tenant la place d'un *a* sanscrit, voyez § 92[e].

[4] Comparez § 183[a], 3.

dérés comme renfermant le même suffixe. *Inde* serait regardé comme dérivé du thème pronominal *i*, avec insertion d'une nasale, ou bien il viendrait de *in* = sanscrit *aná* (§ 373). Quant à *unde*[1], *ali-cunde*, *aliunde*[2], il faudrait nécessairement admettre l'insertion euphonique d'un *n*, comme nous avons celle d'un *m* dans *ambo* (§ 273). Mais il se présente encore deux autres explications de ces formes adverbiales : la syllabe *de* dans *inde*, *unde*, etc. peut, comme on l'a admis dans la première édition de cet ouvrage, être rapprochée du suffixe sanscrit तस् *tas* (§ 421), en sorte que *inde* répondrait (toujours avec insertion d'un *n* euphonique) au sanscrit *itás* «d'ici»; ou bien, comme l'admet Ritschl, la syllabe finale de ces adverbes peut être regardée comme identique avec la préposition *dē*, et l'abréviation de *ē* en *ĕ* s'expliquerait par la surcharge résultant de la composition. Dans cette dernière hypothèse, le *n* de *inde*, *unde*, etc. tiendrait la place de la lettre *m* qui termine les adverbes à sens ablatif, comme *illim*, *istim*[3].

Max Schmidt[4] regarde cette terminaison *im* comme une altération pour la désinence *in*, que nous trouvons, en sanscrit, au locatif pronominal, et il admet un changement du sens locatif en sens ablatif. Je ne saurais partager cette opinion, attendu que je regarde le *n* des locatifs sanscrits tels que *tásmin* comme un complément d'époque relativement récente (§ 343), et que, d'autre part, je ne connais pas d'exemple, en latin, d'un *n* final changé en *m* : en effet, le *m* des noms de nombre cardinaux

[1] Pour *cunde* (§ 389). Si l'explication indiquée est juste, *unde* répondrait au védique *kú-ha* «où?», venant de *ku-dha*.

[2] Il n'est pas probable que *aliunde* doive se diviser en *ali-unde*. Je ne crois pas non plus qu'il faille diviser *aliubi* en *ali-ubi*; je les fais venir directement du thème *aliŏ* (avec *u* pour *o*).

[3] Voyez Corssen, Nouvelles Annales de philologie et de pédagogie, tome LXVIII, page 256.

[4] *De pronomine græco et latino.*

comme *septem*, qu'on cite ordinairement en exemple, ne correspond pas à la lettre *n* des mots comme *saptán*, mais bien à la lettre *m* des noms de nombre ordinaux comme *saptamá*[1]. Je tiens l'ĭ de la classe d'adverbes en question pour un affaiblissement de l'ŏ du thème, qui lui-même occupe la place d'un *a* primitif[2]; quant à la lettre *m*, je la regarde comme un reste du pronom annexe *sma* (comparez les datifs allemands *dem*, *ihm*), après lequel la vraie désinence casuelle a été supprimée (§ 351). On peut donc prendre les formes en *i-m* pour de vrais ablatifs, et admettre qu'après le *m* il y avait d'abord un *ô*, et plus anciennement encore, la syllabe *o-d*. Les formes *hin-c*, *illin-c*, *istin-c* s'expliqueront dès lors comme venant de *hi-mo*, *illi-mo*, *isti-mo*, avec addition du *c* enclitique. D'après le même principe, au lieu de faire de *tun-c* l'analogue de *hun-c*, on pourra le prendre pour un ablatif à signification locative; *tunc* sera pour *tu-mo-c*, qui lui-même est pour *tu-mod-c* (comparez le sanscrit *tú-smâ-t*).

Je retourne aux formes zendes en *da*, pour faire observer que je crois avoir découvert aussi en arménien quelques restes de cette classe d'adverbes; l'ancienne signification locative s'y est conservée, mais la voyelle finale du thème ainsi que celle du suffixe ont été supprimées[3]. Tel est l'arménien անդ *an-d* «ibi, illic», que je fais dériver du thème *aino* (nominatif *ain*) «celui-là»[4], la dernière partie de la diphthongue *ai* ayant été supprimée. On trouve une mutilation du même genre dans l'adverbe

[1] Voyez §§ 315 et 321.

[2] C'est l'explication donnée par Aufrecht, dans le Journal de Kuhn (t. I, p. 85). Mais le *m* est, selon Aufrecht, un reste de la désinence dative *byam*, que nous trouvons avec le sens locatif dans *ibi*, *ubi*. Il cite, à l'appui de son opinion, les formes ombriennes en *mem*, *men*, *me*, *fem*, pour lesquelles nous avons proposé une autre origine (§ 200).

[3] C'est ce qui est arrivé aussi, comme on l'a vu plus haut (page 408), pour le gothique *jain-d* «illic».

[4] Voyez § 372, 4.

uuuu ast «ici» qui s'emploie pour les objets rapprochés. J'y reconnais le thème *aiso* «celui-ci» (= sanscrit *ēśá*, § 372, 4), dont le nominatif est *ais* : dans *ast*, nous avons comme suffixe un *t* au lieu du *d*, à cause de la lettre *s* qui précède.

§ 421. Les adverbes de lieu en *tas*. — Formes correspondantes en latin, en grec, en ancien slave et en arménien.

Le suffixe sanscrit तस् *tas*, qui s'ajoute aux thèmes substantifs comme aux thèmes pronominaux, forme des adverbes exprimant l'éloignement d'un lieu et tenant souvent la place d'un ablatif. Il y a d'ailleurs une parenté entre le suffixe *tas* et le caractère de l'ablatif : on peut admettre que le *t* de l'ablatif s'est élargi en *tas*, ou bien que c'est *tas* qui, à l'ablatif, s'est abrégé en *t*. En latin, *tas* devient *tus* : il y a identité, quant au suffixe, entre *svarga-tás* «du ciel» et *cœli-tus*.

Par une substitution de l'aspirée sonore à la ténue [1], *tas* devient *d́as* dans *a-d́ás* «en bas, sous» (§ 293); à ce suffixe *d́as* se rattache le suffixe *θεν* [2], dans les adverbes comme *ϖό-θεν*, *τό-θεν*, *ὅ-θεν*, dont la traduction sanscrite est *kú-tas*, *tá-tas*, *yá-tas*. En combinaison avec des prépositions, le suffixe grec a conservé l'ancienne ténue, ainsi que la sifflante finale; exemples : *ἐντός*, *ἐκτός*, qu'on peut comparer au latin *intus*, *subtus*. Le suffixe dans *ἐντός* a le sens locatif, comme quelquefois *tas* en sanscrit (§ 183*, 3).

En slave, le suffixe *d́as* devient доу *du*; devant ce suffixe *du*, les thèmes pronominaux prennent un son nasal (§ 92*) qui n'a peut-être pas été sans influence sur le changement de la ténue en moyenne. Exemples : кѫдоу *kuṅdu* «d'où?», тѫдоу *tuṅdu*

[1] La même substitution a lieu dans les désinences *d́vé*, *d́vam*, à la seconde personne plurielle du moyen. Ces formes *d́vé*, *d́vam* dérivent du thème pronominal de la seconde personne *tva*.

[2] Sur *ν* tenant la place de *s*, voyez § 97.

« de là-bas », ѩдоу *jundu* « où » (relatif), ce dernier avec changement du sens ablatif en sens locatif.

Les lois phoniques du slave, appliquées dans leur rigueur, exigeraient дъ *dŭ*, et non доу *du* : la semi-voyelle *ŭ* est, en effet, le représentant ordinaire de la désinence sanscrite *as*. Nous avons, par exemple, *vlŭkŭ* = sanscrit *vṛ́kas* (§ 255); de même, les datifs pluriels en *mŭ* répondent aux datifs sanscrits en *bʾyas*. Il y a, de fait, en regard de l'adverbe sanscrit *átas* « d'ici » une préposition slave отъ *otŭ* « de »[1]. Mais l'analogie des datifs slaves comme *vlŭku* « lupo » a pu réagir sur la classe adverbiale en question et lui donner l'apparence de datifs[2].

En arménien, le suffixe sanscrit *tas* a pris la forme *ti*; il paraît le plus clairement dans *as-ti* « d'ici » pour *aisti*, venant du thème *aiso*, et dans անտի *an-ti* « de là-bas », venant du thème *aino*[3]. Dans ուստի *usti* « d'où ? », le *s* me semble être une lettre euphonique amenée par la fréquence du groupe *st*[4]. Cet adverbe appartient certainement au thème interrogatif *u* (venant de *ku*, § 398), et il est probable que *usti*, dépouillé de son sens interrogatif et devenu en quelque sorte un suffixe formatif, se trouve contenu dans quelques autres adverbes répondant à la question « unde ». J'explique de cette façon *ast-ust* « d'ici » (pour *asti-usti*), *aid-ust* « illinc, istinc »[5] (venant du thème *aido* = sanscrit *ētá*[6]),

[1] La préposition slave a perdu la signification pronominale qu'elle devait à son thème, et elle n'a conservé que le sens exprimé par son suffixe, qui marque l'éloignement. La même chose est arrivée pour l'ombrien *tu*, *to* « de » (§ 200); je crois, en effet, que cette préposition a perdu une voyelle initiale, comme le *ti* prâcrit et pâli, qui est pour *i-ti* « ainsi » (§ 425).

[2] Sur un fait analogue en lithuanien, voyez § 422.

[3] Comparez ce qui a été dit plus haut (§ 420) des adverbes *ast* et *and*.

[4] Comparez la seconde personne du singulier des prétérits gothiques comme *saisô-s-t* « tu semas », pour *saisô-t*.

[5] La forme, unique en son genre, այդի *aidi* (même sens) appartient au même thème et paraît avoir renoncé au *t* du suffixe *ti*, pour éviter le groupe *dt*.

[6] Voyez § 372, 4.

ain-ust (même sens, du thème *aino* = sanscrit *êna*), *and-ust* (même sens)[1]. Tous les autres adverbes de la même sorte se font précéder, comme les ablatifs (§ 183ª, 4), de la préposition *i*, qui devient յ *h* devant les voyelles; exemples : *ibažust* «de loin», venant de բաց *baž* (en sanscrit *vahis* ou *bahis* «extra, foras»); յայլուստ *h-ailust* «aliunde»; *h-erknust* «cœlitus»[2].

Si l'adverbe interrogatif *usti* «d'où?» est contenu comme enclitique dépourvue de signification dans les formations en *ust*, on peut en rapprocher les locutions allemandes *anderswoher* «aliunde», *anderswo* «alibi», où le pronom interrogatif remplace les cas adverbiaux disparus de *anderer*. En effet, dans ces locutions, *wo* et *woher* sont privés de leur sens interrogatif ou relatif, et expriment simplement le rapport ablatif ou locatif[3].

§ 422. Les adverbes de temps en *dâ*. — Formes correspondantes en grec, en slave et en lithuanien.

Le suffixe *dâ* forme en sanscrit des adverbes de temps; exemples : *kadâ'* «quand?», *tadâ'* «alors», *yadâ'* «lorsque», *êkadâ'* «une fois», *sadâ'* «toujours». Ce dernier vient du thème démonstratif *sa* (§ 345), qui a formé, avec la même nuance de signification, l'adjectif *sárva* «chaque» (§ 381).

Peut-être faut-il rattacher au suffixe *dâ* le suffixe grec τε, qui aurait alors, d'une façon irrégulière, changé la moyenne en

[1] Cette forme me paraît dérivée du thème précité (§ 420) *and* «illic», comme si, en sanscrit, à côté de l'adverbe *ihá* «ici», il y avait un ablatif adverbial *ihatas* «d'ici».

[2] En sanscrit, *svarga-tás*, de *svarga* «ciel». Le thème arménien երկնի *erkni*, contracté de *erkini*, nominatif *erkin*, me paraît être de la même famille que *svarga*. Le groupe *sv* a disparu et le thème s'est élargi par l'addition d'un suffixe *ini*, qui est peut-être un affaiblissement du suffixe dérivatif que nous trouvons en sanscrit sous la forme *ina*.

[3] On a vu précédemment (§§ 183ª, 2, et 420) que le gothique marque ces rapports par les adverbes *aljathrô* «aliunde» et *aljath* «alibi».

ténue, comme cela a lieu régulièrement dans les langues germaniques (§ 87, 1).

En slave, *dâ* est représenté par *gda*, que je décompose en *g-da* : je crois, en effet, que *g-da* est un dérivé du thème interrogatif, dont le sens primitif a dû être « quand? » ou « une fois ». Ce dérivé n'est plus employé qu'en composition, et la ténue gutturale s'est amollie en moyenne, à cause du *d* qui suit. Devenu un suffixe, *gda* s'est de nouveau combiné avec le thème interrogatif, et a donné *kogda* (ou *kŭgda*) « quand? », qui est formé comme *togda* (ou *tŭgda*) « alors ». A côté de *inogda* « dans un autre temps », on trouve dans certains manuscrits la leçon инъда *inŭda*, qui représente plus exactement le sanscrit *anya-dā̆*. De même, à côté de егда *jegda* « ὅτε », on a le simple еда *jeda* = sanscrit *yadā̆*[1].

En lithuanien, *ka-dà* « quand? » et *ta-dà* « alors » s'accordent très-bien avec le sanscrit *ka-dā̆*, *ta-dā̆*. Une formation analogue est *wisa-dà* « toujours »; l'adverbe sanscrit correspondant serait *viśva-dā̆* (de *viśva* « tout, chacun »), qui n'est pas usité. Le suffixe *da* est devenu susceptible, en lithuanien, d'une sorte de déclinaison, d'après l'analogie des thèmes féminins ou masculins en *a*. Nous avons, par exemple, à côté de *nē-kadà* « jamais »[2] (en sanscrit *na kadā́-ćit*) le génitif féminin *nēkadós*, le datif *nē-kadai*, et l'instrumental masculin pluriel *nē-kadais*. A côté de *ta-dà*, *ka-dà* nous avons *ta-dai*, *ka-dai*. Du thème démonstratif *ana* dérive l'adverbe de temps *an-dai*, pour *ana-dai*[3]. La voyelle finale de *kadà*, *tadà* peut aussi être supprimée : on a alors *kad*, *tad*, dont le premier est employé comme conjonction dans le sens de « que » et « si ».

[1] Le sens n'est pas le même qu'en sanscrit. Dobrowsky (p. 432) traduit *jeda* par « num, numquid ». Miklosich (Lexique, p. 201) le traduit par « μή » et par « ne ».

[2] Comparez *nē-kas* « aucun ».

[3] Au lieu de l'orthographe *ai*, on trouve aussi *ay*.

§ 423. Autres adverbes de temps en *dâ*. — Origine de ce suffixe.

Le suffixe *dâ* s'unit en sanscrit avec *nîm*, dans lequel on peut voir l'accusatif d'un thème pronominal féminin *nî*. Nous avons, en effet, le droit de supposer que le thème masculin-neutre *na* (§ 369), à côté du féminin ordinaire *nâ*, a eu un féminin *nî* (§ 119). On obtient, de la sorte, les adverbes *tadânîm* «alors» et *idânîm* «maintenant»[1].

Je serais porté à reconnaître un reste de cette classe d'adverbes dans le grec ἤ-δη «maintenant, bientôt». Le second η représenterait l'*â* sanscrit (§ 4); quant à l'ἤ initial, je le rapporterais au thème relatif य *ya* (§ 382), en sorte que ἤ-δη serait pour *ya-dâ*, avec changement du sens relatif en sens démonstratif (comme dans le latin *ja-m*, § 361) et avec suppression de la semi-voyelle initiale[2]. En ce qui concerne l'allongement de la voyelle grecque initiale, on peut rapprocher ἧπαρ, comparé au sanscrit *yákṛt* (venant de *yakart*) et au latin *jĕcur*.

En latin, on doit peut-être rapporter à cette classe de mots l'adverbe *quandô*, qui répondrait alors au sanscrit *kadâ* et au lithuanien *kadà*[3].

En ce qui concerne l'origine du suffixe दा *dâ*, l'hypothèse qui se présente le plus naturellement est celle d'une mutilation de दिवा *divâ* «de jour». La syllabe *iv* aurait été expulsée, comme *ev* dans le latin *nolo* (pour *nevolo*).

§ 424. Les adverbes de temps πηνίκα, τηνίκα, ἡνίκα.

Si l'on excepte les adverbes latins *dônec*, *dônicum*, *dênique* (§ 352), il n'y a rien dans les autres langues indo-européennes

[1] Ce dernier vient de l'adverbe védique *idâ* qui lui-même signifie «maintenant». Les grammairiens indiens, pour expliquer ces mots, admettent un suffixe *dânîm*.

[2] Il est vrai qu'on s'attendrait plutôt à trouver l'esprit rude (§ 19).

[3] Au sujet de l'insertion de la nasale, comparez § 420.

qui ressemble aux corrélatifs grecs *πη-νίκα, τη-νίκα, ἡ-νίκα*. Buttmann incline à voir dans *ίκα* l'accusatif d'un mot *ἴξ*, qu'il rapproche du latin *vix, vices*[1]. Je crois aussi que ces formations renferment l'accusatif d'un substantif; mais je divise de cette façon : *πη-νίκα*, et non *πην-ίκα*. Nous avons ainsi de vrais composés, dont le premier membre présente le thème à l'état nu, soit qu'on fasse de *πη, τη, ἡ* des thèmes féminins, soit qu'on y reconnaisse, comme plus haut dans *τῆμος, ἦμος* (§ 352), des allongements du thème masculin-neutre. Cette dernière supposition est la plus vraisemblable, car quand un pronom ou un adjectif figure comme premier membre d'un composé, il paraît ordinairement sous la forme du thème masculin-neutre, ou, ce qui revient au même, du thème dépouillé de tout signe indiquant le genre[2]. Il faut toutefois considérer ici cette circonstance particulière que le second membre du composé est un substantif féminin : je suppose, du moins, que *νίκα* appartient, par son origine, au sanscrit *niś* (venant de *nik*) «nuit», dont l'accusatif *niśam*, transporté en grec, donnerait nécessairement *νίκα*[3]. A côté de *niśam* nous avons encore en sanscrit la forme *naktam*, qui est un ancien accusatif employé adverbialement[4]. Ce qui est advenu pour le sanscrit *naktam*, qui n'est plus usité que comme adverbe, a pu arriver en grec pour *νίκα*. De même donc que les expressions comme *tadâ* contiennent le mot «jour» (§ 423), je suppose que les adverbes comme *τηνίκα* contiennent la désignation de la nuit : les uns et les autres sont devenus à la longue, et après que le sens étymologique se fut effacé, des

[1] *Lexilogus*, II, p. 227.

[2] Voyez § 112 et suiv.

[3] Je retrouve le même accusatif dans le sanscrit *aniśam* «éternellement», littéralement «sans nuit».

[4] On le trouve, par exemple, dans le composé inorganique *naktaṅ-cara* «rôdeur de nuit». [Le composé est inorganique parce que le premier membre a une flexion casuelle. — Tr.]

adverbes marquant le temps d'une façon générale. C'est ainsi que l'adverbe *adyá* «aujourd'hui, en ce jour» est arrivé à signifier «maintenant, actuellement».

Si *αὐτίκα* est formé de la même manière que *τηνίκα*, il faut le regarder comme étant pour *αὐτη-νικα*, ce qu'admet aussi Buttmann, qui l'explique par *τὴν αὐτὴν ἴκα*. La syllabe *ην* aurait disparu comme *ev* dans le latin *nolo*, pour *nevolo*, ou *iv* dans le suffixe sanscrit *dâ*, pour *dîvâ*. Mais si l'on admet que *τηνίκα* ne soit pas une forme mutilée[1], on pourra le faire venir de *τῆνος*. Cette dernière opinion nous paraît la moins probable, car il n'y a point de formes *ϖῆνος*, *ἦνος* à côté de *ϖηνίκα* et de *ἠνίκα*.

§ 425. Adverbes de manière en *tam*, *tâ* et *ti*. — Formes correspondantes en latin, en zend et en arménien.

Les suffixes *tam* et *tâ* forment, en sanscrit, des adverbes marquant le genre et la manière. Le suffixe *tam* ne paraît que dans *ka-tám* «comment?» et *it-tám* «ainsi». On en a déjà rapproché précédemment le suffixe latin *tem* dans *i-tem* et *au-tem* (§ 378). A *tâ* répond le latin *ta* dans *ita* et *aliuta* = sanscrit *anyátâ* «d'une autre manière». Nous avons, en outre, les adverbes sanscrits *tátâ* «ainsi», *yátâ* «comme» (relatif) et *sarvátâ* «de toute façon».

Le suffixe *ti* a la même signification que *tam* et *tâ*; il forme en sanscrit un seul dérivé adverbial, à savoir *íti* «ainsi», qui vient du thème pronominal *i*. Il n'a d'analogue que la préposition *áti*[2] «sur», venant du thème pronominal अ *a*. En zend, nous avons l'adverbe *uiti* «ainsi» (pour *uti*, § 41), venant du thème démonstratif *u*, qui a donné au sanscrit la préposition *u-t* «sur, en haut» (§ 1002).

[1] Comparez C. G. Schmidt, *Quæstiones grammaticæ de præpositionibus græcis*, page 49.

[2] La même préposition se retrouve dans le latin *at-avus*. Voyez Annales de critique scientifique, 1830, page 792.

Le suffixe qui a formé le latin *uti* (pour *cu-ti*) est sans doute de la même famille, mais j'aime mieux le rapporter à *tâ* qu'à *ti*, attendu qu'un *i* bref final est supprimé en latin, ou bien changé en *e*. Si *uti* est pour *utâ*, on peut le comparer au védique *ka-tâ* «comment?» et au zend *ku-ta* (même sens). Quant à l'affaiblissement de l'*â* en *i*, il est le même que dans *yu-nî-mas* pour *yu-nâ-mas* (§ 6). L'abréviation de l'*î* dans *utinam* et *utique* tient à la surcharge produite par les particules ajoutées. Le rapport de *iti-dem* avec *ita* s'explique de la même manière. En zend, nous avons *ita*, *kuta* avec un *a* bref, en vertu d'une loi générale, qui veut qu'un *â* final soit abrégé à la fin des mots polysyllabiques (§ 118).

Je regarde le suffixe sanscrit *tam* comme un ancien accusatif neutre, et le suffixe *tâ* comme un instrumental formé à la façon des instrumentaux védiques et zends (§ 158). Tous deux ont *ta* pour thème.

Je reviens encore une fois au suffixe ति *ti*, de *iti* «ainsi» et *ati* «sur», pour faire remarquer que la dernière de ces formes se retrouve, à ce que je crois, dans l'adverbe arménien *տի ti* «très». Si cette explication est fondée, le suffixe seul s'est conservé, comme dans la forme pâlie et prâcrite *ti* «ainsi»[1]. Nous avons de même, en persan, la conjonction تا *tâ* «que», laquelle, du sanscrit *yâ-tâ*, a conservé uniquement le suffixe; il y a d'ailleurs accord pour la signification, car *yâtâ* n'a pas seulement le sens relatif «comme», il signifie aussi «que».

[1] Au lieu de इति *iti* (§ 421).

FIN DU DEUXIÈME VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES.

FORMATION DES CAS.

(Suite.)

DUEL.

NOMINATIF-ACCUSATIF-VOCATIF.

INSTRUMENTAL-DATIF-ABLATIF.

GÉNITIF-LOCATIF.

PLURIEL.

NOMINATIF-VOCATIF.

ACCUSATIF.

Pages.

LA DÉCLINAISON EN ANCIEN SLAVE.

THÈMES.

SINGULIER.

DUEL.

PLURIEL.

ADJECTIFS.

DÉCLINAISON DES ADJECTIFS.

NOMS DE NOMBRE.

NOMBRES CARDINAUX.

NOMS DE NOMBRE ORDINAUX.

ADVERBES NUMÉRAUX.

PRONOMS.

PREMIÈRE ET DEUXIÈME PERSONNES.

PRONOMS DE LA TROISIÈME PERSONNE.

LE THÈME PRONOMINAL *SVA*.

LES THÈMES PRONOMINAUX *TA* ET *SA*.

LE THÈME PRONOMINAL *I*.

LE THÈME PRONOMINAL *A*.

LES THÈMES PRONOMINAUX *MA* ET *NA*.

ADJECTIFS PRONOMINAUX DÉRIVÉS.

PRONOMS POSSESSIFS.

PRONOMS CORRÉLATIFS.

ADVERBES PRONOMINAUX.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.







